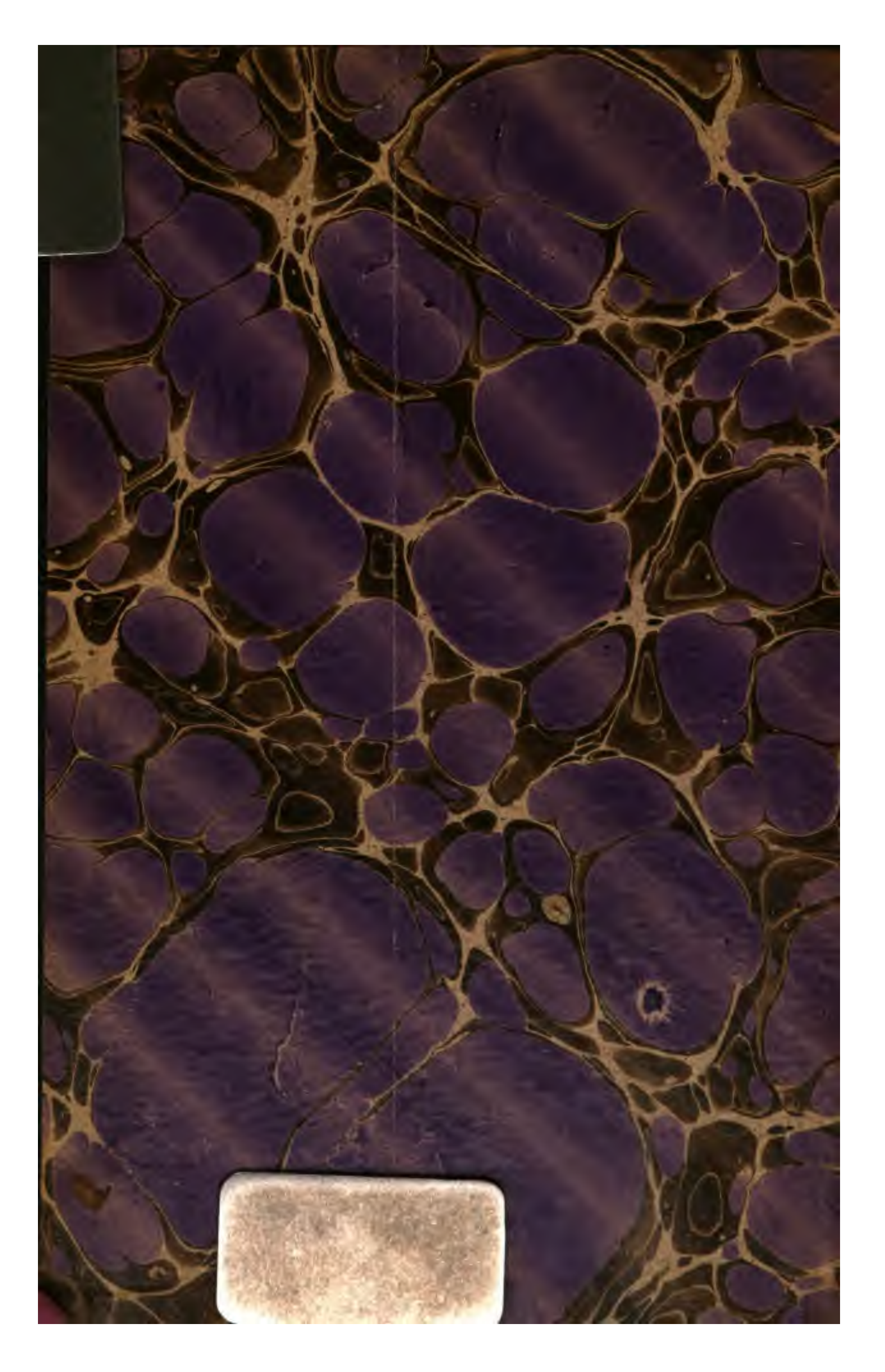




HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE

I

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, quai des Augustins, 55.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR

Nouvelle Édition

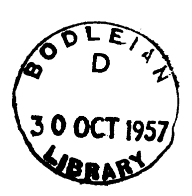
I

PARIS

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1858


BODLEIAN
D
30 OCT 1957
LIBRARY

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE

EMPIRE D'ORIENT.

CHAPITRE I.

CONSTANTIN.

(Ans de J.-C. 312-337.)

Tableau de la vieillesse de l'empire romain. — Anéantissement de la liberté par Constantin. — Fondation du despotisme. — Tableau de l'empire après la mort de Constantin. — Translation du siége de l'empire à Constantinople. — Érection d'un arc de triomphe à Constantin. — Prédilection de Constantin pour le christianisme. — Premières discordes ecclésiastiques. — Secte des *circoncellions* en Afrique. — Éducation des enfants de Constantin. — Victoire de Constantin sur les Sarmates. — Établissement des jeux sarmatiques. — Édits de Constantin. — Abandon des charges publiques. — Ordonnances de Constantin. — Son respect pour le culte chrétien. — Guerre entre Constantin et Licinius. — Bataille de l'Hèbre. — Fuite de Licinius. — Bataille de Chrysopolis. — Défaite et fuite de Licinius. — Son abaissement et sa mort. — Abolition du polythéisme. — Désordres dans l'empire occasionnés par les courtisans. — Hérésie en Égypte excitée par Arius. — État de l'Église. — Sectes du syncrétisme, des esséniens et des thérapeutes. — Mœurs des esséniens. — Mœurs des thérapeutes. — Propagation de l'Évangile. — Causes de la haine des Romains contre le christianisme. — Progrès du christianisme. — Chute du polythéisme. — Premiers évêques à Rome. — Pontifes de Rome jusqu'à Constantin. — Le Paraclet. — Tableau des discordes causées par les schismes. — Élection d'un chef de l'Église, nommé ensuite *pape*. — L'excommunication. — Morale du christianisme. — Naissance de l'arianisme. — Efforts de Constantin pour établir la paix dans l'Église. — Concile général. — Clôture du concile. — Abolition des combats de gladiateurs. — Mort de Crispus et de Fausta. — Révolte contre Constantin. — Son départ définitif de Rome. — Découverte du sépulcre de Jésus-Christ. — Construction d'une église nommée le *Saint-Sépulcre*. — Fondation de Constantinople dans Byzance. — Le siége de l'empire est fixé

dans cette ville. — Grands travaux dans Byzance, sous Constantin. — Dédicace de Constantinople à la Vierge. — Institutions de Constantin. — Victoires du jeune Constantin sur les Goths. — Mort du philosophe Sopatère. — Révolution parmi les Barbares. — Naissance de Julien l'Apostat. — Panégyriques de Constantin. — Révolte et mort de Galocère. — Partage de l'empire entre les enfants de Constantin. — Nouvelles dissensions de l'Église. — Exil et mort d'Eustathe. — Désobéissance de l'évêque Athanase au sujet d'Arius. — Accusations dirigées contre lui. — Sa justification, sa condamnation, sa déposition. — Réintégration d'Arius. — Arrivée d'Athanase à Constantinople. — Sa justification devant Constantin. — Sa condamnation et son exil. — Triomphe et mort d'Arius. — Lois sur la juridiction épiscopale. — Autres décrets de Constantin. — Déclaration de guerre aux Perses. — Maladie et baptême de Constantin. — Rappel d'Athanase. — Mort de Constantin.

Nous avons quitté ce forum célèbre où brillèrent tant d'orateurs éloquents, ce sénat que Cynéas avait pris pour une assemblée de dieux, et où l'on admirait tant de vertus, ce Capitole où triomphèrent tant de héros, et nous revenons avec Constantin vers cet Orient voluptueux où l'homme, bercé par la mollesse, enivré par les plaisirs, parut toujours destiné à s'engourdir au sein du repos et à s'endormir dans l'esclavage.

Nous allons écrire l'histoire de la vieillesse de cet empire, dont la force colossale avait si longtemps fatigué la terre : l'histoire de cette vieillesse est triste, mais elle conserve cependant quelques traits qui rappellent son antique grandeur; si elle n'élève plus l'esprit, elle l'intéresse encore : on y voit peu de ces actions héroïques qui excitent l'admiration, mais elle offre aux rois et aux peuples d'utiles leçons et de salutaires exemples. On y trouvera le courage plus occupé à se défendre qu'à conquérir; la politique s'y montre plus timide; l'intrigue y succède à l'audace, la trahison aux révoltes : on assassine au lieu de vaincre.

Des conjurations fréquentes détrônent encore quelques princes, mais elles ne produisent plus de révolutions que dans le palais; elles sont presque indifférentes aux peuples, qui ne font que changer, non de sort, mais de maîtres.

« Depuis le partage de l'empire, comme le dit Montesquieu, « l'ambition des généraux étant plus contenue, la vie des « empereurs fut plus assurée; ils purent mourir dans leur

« lit, ce qui parut avoir un peu adouci leurs mœurs. Ils ne « versèrent plus le sang avec tant de férocité ; mais, comme il « fallait que ce pouvoir immense débordât quelque part, on « vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde. Ce ne fu- « rent plus des massacres, mais des jugements iniques, des « formes de justice qui semblaient n'éloigner la mort que « pour flétrir la vie. La cour fut gouvernée et gouverna par « plus d'artifice, par des arts plus exquis, avec un plus grand « silence ; enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une « mauvaise action et de cette impétuosité à la commettre, on « ne vit plus régner que les vices des âmes faibles et des « crimes réfléchis. »

Depuis Auguste, les empereurs les plus ambitieux avaient respecté les formes républicaines ; et les plus mauvais princes, se montrant encore citoyens, se faisaient populaires pour se rendre absolus. Ces maîtres du monde ne commandaient à la terre qu'au nom du peuple romain ; le sénat légalisait leurs ordres, les pontifes sanctifiaient leurs entreprises, les plus puissants et les plus illustres personnages de Rome décoraient leurs trônes, entouraient leurs personnes, et soutenaient leur gloire par l'éclat de leurs triomphes. Peu de princes, même des plus lâches, se seraient crus dignes de conserver le nom et la puissance d'*imperator,* s'ils n'avaient parcouru fréquemment les camps nombreux qui garnissaient les frontières de l'empire ; ils quittaient souvent la toge, et se montraient à la tête de ces invincibles légions qui faisaient respecter encore les Romains à l'époque où la chute de leurs vertus et de leur liberté ne leur laissait plus d'autres titres à l'estime que le courage.

Sous le règne de Constantin, les traces de cet antique système s'effacèrent ; il ne se soumit aux anciennes coutumes que jusqu'au moment où il n'eut plus de rivaux. Soigneux de détruire tout vestige de liberté, il fit même disparaître de ses enseignes les lettres initiales des noms du sénat et du peuple romain, prenant pour prétexte la nécessité de les remplacer sur le *labarum* par celles du nom de Jésus-Christ. Le peuple

fut privé de tout droit d'élire, et le sénat de toute part réelle à la législation.

L'empereur craignait la puissance des grands, et voulait cependant ménager leur vanité : il créa une foule de titres sans fonctions, ne confia l'autorité qu'à des officiers choisis par lui, et dont l'existence dépendait de sa faveur. La nation ne fut plus rien, le prince fut tout ; la cour remplaça la patrie, et la monarchie n'étant plus légale devint patrimoniale.

Les princes aveuglés par l'amour du pouvoir craignent toute limite à leur autorité ; ils oublient que les institutions qui règlent et arrêtent leur marche peuvent seules lui donner quelque sûreté, et qu'en ne voulant pas de barrière contre l'abus de la puissance, ils la privent des seuls remparts qui, dans les jours de péril, peuvent la défendre.

Constantin ne s'aperçut point des dangers du despotisme qu'il fondait. Prince belliqueux, couronné par la victoire, chéri des soldats compagnons de ses triomphes, il se vit respecté des peuples qu'il avait délivrés d'une foule de tyrans : son habile et heureuse activité empêchait tout péril de naître, et rien ne lui résista, que le clergé qu'il avait affranchi, élevé et enrichi.

Tout despotisme est brillant lorsqu'il est décoré par la gloire ; il donne même un bonheur apparent et passager quand il est exercé par un prince habile et juste. La force de Constantin assurait à l'empire un profond repos ; l'équité, qui dicta la plus grande partie de ses lois, faisait jouir ses sujets d'une sécurité depuis longtemps inconnue. Ce ne fut qu'après sa mort que tous les vices de ce gouvernement sans contre-poids et de cette monarchie sans base éclatèrent dans toute leur difformité, et amenèrent en peu de temps la chute de l'empire, qui devint la proie des Barbares.

Dès que l'âme active de Constantin cessa d'animer les membres épars de cet empire colossal, ses faibles successeurs, semblables aux despotes efféminés de l'Asie, ne montrèrent plus rien de romain. Une lâche oisiveté les enchaîna au milieu d'une cour corrompue ; ils s'enfermèrent dans leurs

palais, toute leur puissance passa entre les mains des eunuques, des affranchis et d'une foule d'insolents domestiques. « Les plus grands personnages, les magistrats les plus res- « pectables, les plus braves guerriers, comme le remarque « un historien moderne, M. Le Beau, se trouvèrent ainsi à la « discrétion de cette foule de courtisans sans expérience et « sans mérite, qui ne peuvent servir l'État ni souffrir qu'on « le serve avec gloire. »

Invisibles pour la nation, au fond d'un plais impénétrable à la vérité, environnés de prêtres que l'ambition éloignait de leurs devoirs, et qui ne s'occupaient que du soin d'associer leurs maîtres à leurs honteuses querelles, à leurs puériles disputes, et souvent à leurs funestes erreurs, ces empereurs dégradés ne virent, ne pensèrent et ne régnèrent plus que par leurs favoris.

Depuis longtemps l'Italie, possédée par les conquérants du monde, enrichie des dépouilles de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, n'était plus, suivant l'expression de Montesquieu, que *le jardin de Rome*. Cette terre, couverte de palais, de maisons de plaisance, de parcs somptueux, consommait tout et ne produisait rien. On y voyait en foule des riches efféminés, des esclaves consacrés au luxe et aux plaisirs, des gladiateurs, des baladins, des courtisanes, des pantomimes, mais presque plus de cultivateurs ni de soldats; les laboureurs ne se trouvaient qu'en Afrique, en Sicile, en Égypte. Les légions formées par des recrues tirées des pays conquis, comptaient dans leurs rangs peu de citoyens et une foule de Barbares, plus disposés à piller l'empire qu'à le défendre. Le luxe de plusieurs cours et la multiplicité des offices faisaient sans cesse augmenter les impôts, dont le produit, dissipé par les favoris, était perdu pour la chose publique.

La translation du siége de l'empire à Constantinople, achevant d'écraser l'Italie, lui enleva le reste de sa population, de ses richesses, et l'ouvrit enfin sans défense aux sauvages enfants du Nord, qui triomphèrent sans peine de ces faibles descendants des vainqueurs de la terre, et plongèrent, pendant quel-

ques siècles, le monde civilisé dans les ténèbres de la barbarie.

C'est le récit de cette sanglante et terrible révolution que nous allons commencer. Il nous conduira promptement à l'époque où, dans le Nord et dans l'Occident, s'élevèrent, au milieu des débris de l'empire, ces nouvelles monarchies, qui, après une longue nuit, sortirent enfin de ce chaos, fortes, brillantes, et firent reparaître dans la Gaule, dans la Germanie et dans la Bretagne modernes, les sciences, les lettres, les arts, et tous ces rayons de la gloire humaine qu'on avait craint de voir disparaître pour toujours au milieu des ruines de la Grèce et de Rome.

En Orient, nous suivrons plus longtemps les faibles successeurs de Constantin, mais sans nous appesantir sur les honteux et tristes détails de cette suite monotone de tyrannies sans grandeur, de révolutions sans intérêt public, de crimes sans éclat; nous esquisserons rapidement les règnes de ces princes, dont la plupart ne parurent sur le trône que comme des ombres, et qui traînèrent plutôt qu'ils ne portèrent le sceptre des Césars, jusqu'au moment où les soldats fanatiques de Mahomet, les surprenant au milieu des disputes de leurs sectes et des jeux de leurs cirques, arrachèrent de leurs fronts les débris d'une couronne qu'ils ne pouvaient plus soutenir.

Constantin, fondateur de ce nouvel empire, parut dans les premières années de son règne plus occupé du soin de relever les anciennes institutions que d'en créer de nouvelles. Libérateur de Rome, ses premiers actes eurent pour objet la réparation des maux produits par la tyrannie et des désordres qu'entraînent les guerres civiles. Triomphant sous les enseignes d'un culte nouveau, il ne fit d'abord qu'affranchir et protéger une religion jusque-là proscrite. Ménageant le polythéisme, il le laissa quelque temps en possession de ses droits antiques et de ses honneurs.

Après avoir ramené la justice dans l'empire, il voulut y faire régner la tolérance; par cette sage politique, il rétablit la paix intérieure et mérita cette affection sincère que les partis vaincus accordent si rarement aux vainqueurs.

Ce fut alors, dans l'année 316, qu'on lui éleva un arc de triomphe sur lequel on lisait cette inscription dictée par la reconnaissance, et non par la flatterie : « Le sénat et le peuple romain « ont consacré cet arc de triomphe à Constantin, qui, à l'inspiration de la Divinité et par la grandeur de son génie, à « la tête de son armée, a su, par une juste vengeance, délivrer la république du joug d'un tyran. »

L'empereur répondit modestement à cet hommage, en attribuant ses succès à Dieu seul. Il fit placer au bas de la longue croix que portait sa statue, cette autre inscription : « C'est par « ce signe salutaire, vrai symbole de force et de courage, que « j'ai délivré votre ville, et que j'ai rétabli le sénat et le peuple « romain dans leur ancienne splendeur. »

En même temps que par cette déclaration solennelle il montrait sa prédilection pour le christianisme, il résistait au zèle ardent des chrétiens qui l'entouraient, et leur interdisait toute réaction contre leurs persécuteurs : par un édit publié à Milan, il garantit à tous les citoyens de l'empire la libre profession de leurs différentes religions; enfin, pour prouver combien il craignait de marcher sur les traces d'un tyran, il rendit une loi pour condamner à la torture tout délateur qui aurait accusé sans preuves un citoyen du crime de lèse-majesté.

Si ce prince eût persisté dans ces nobles sentiments, il aurait égalé en sagesse Marc-Aurèle et Trajan, qu'il surpassait peut-être en gloire militaire; mais l'ivresse du pouvoir et l'ambition des prêtres qui l'entouraient lui firent bientôt abandonner cette sage politique. Les chrétiens, à peine délivrés de la persécution, se divisèrent en sectes : l'empereur aurait dû ne se servir de son autorité que pour leur défendre tout acte contraire à la tranquillité publique ; il fallait éviter, en se mêlant à ces querelles d'opinions, de leur donner une funeste importance, et sans doute, s'il n'eût point envisagé ces dissensions comme politiques, les disputes métaphysiques des chrétiens n'auraient point eu plus d'influence sur le sort des peuples que les controverses des différentes écoles de philosophie qui depuis si longtemps avaient partagé les esprits sans troubler

la terre. Mais dès que le pouvoir de l'empereur intervint dans les affaires religieuses, elles se transformèrent en affaires d'État. L'esprit d'opposition et de liberté qui était sorti du sénat entra dans les conciles, l'audace qui avait quitté la tribune reparut dans la chaire : les consciences résistèrent à l'autorité, les prêtres prétendirent commander aux âmes, comme les princes aux corps, et le monde s'accoutuma à reconnaître deux puissances, l'une spirituelle, l'autre temporelle, dont les passions ne laissèrent jamais marquer les limites avec précision.

Quelques princes, jaloux de leur pouvoir et mal entourés, opposèrent souvent l'hérésie aux dogmes reçus par l'Église, et proscrivirent ceux qu'ils ne pouvaient convaincre. D'autres, faibles, timorés, dominés par des prêtres ambitieux, cédèrent à la tiare une partie des prérogatives de leur couronne.

Le désir d'une vaine gloire, la soif des richesses, l'espoir de la puissance, répandirent dans l'Église les germes de la corruption ; cette religion morale, qui proscrivait toutes les passions, qui enseignait toutes les vertus, qui faisait un mérite de la pauvreté, un devoir de l'humilité, et qui ordonnait à tous ses ministres de prêcher aux hommes l'union, l'égalité, l'amour et l'oubli des injures, offrit à la terre le tableau scandaleux des dissensions les plus opiniâtres, de l'ambition la plus effrénée, des querelles les plus indécentes et des vengeances les plus cruelles.

Au nom de celui qui avait déclaré que *son royaume n'était pas de ce monde,* on se disputa honteusement les honneurs, les richesses, la domination ; au nom du Dieu qui pardonne, on se lança réciproquement les foudres célestes ; au nom du Dieu de paix, la terre fut ensanglantée.

Toutes les pages de cette histoire, et, pendant plusieurs siècles, celles de l'histoire moderne, ne seront que trop remplies des désordres, des crimes qui furent le résultat de ces funestes égarements ; en la décrivant avec fidélité, il est juste, il est essentiel d'éviter toujours une faute non moins commune, celle de confondre une religion simple, morale, tolérante, pa-

cifique, avec les passions et les excès de ses ministres. L'histoire n'est plus impartiale et ne conserve plus son noble caractère, lorsque, trop irritée des abus, elle accuse les principes ; c'est tromper les hommes au lieu de les éclairer, que d'attribuer à la philosophie les erreurs des sophistes, à la liberté les crimes de l'anarchie, à la religion les faiblesses et les vices qu'elle condamne.

L'Afrique fut le premier théâtre de ces discordes. Cécilien, évêque de Carthage, fut accusé par Donat d'avoir usurpé l'épiscopat et de s'être trouvé au nombre des *traditeurs*, c'est-à-dire de ces chrétiens qui, par faiblesse, dans le temps de la persécution, avaient découvert et sacrifié aux magistrats les livres saints. Cette querelle divisa l'Église ; soixante-dix évêques d'Afrique déclarèrent Cécilien innocent et légalement ordonné ; le parti des donatistes, ardent et nombreux, ne voulut point reconnaître cette décision.

L'empereur, dans le dessein de terminer ce schisme, convoqua dans la ville d'Arles un concile (an 314) : le pape Sylvestre y envoya deux légats. Cette assemblée fit encore un décret favorable aux évêques Félix et Cécilien ; elle rendit compte au pape de ses décisions et de ses motifs. Les évêques qui composaient ce concile ne donnaient alors au successeur de saint Pierre que le titre de *très-cher frère ;* ils l'invitèrent à publier leur décret et à le communiquer aux autres églises.

L'année suivante, d'autres troubles éclatèrent en Palestine : les Juifs, irrités contre les chrétiens, exercèrent sur eux des violences. Constantin réprima cet excès, déclara libre tout esclave chrétien appartenant à un Juif, défendit aux Israélites d'en acheter, et les menaça de la confiscation de leurs biens et de la perte de la vie s'ils forçaient un chrétien à se faire circoncire. En même temps il abolit dans tout l'empire le supplice de la croix.

Les donatistes, toujours opiniâtres dans leur résistance, appelèrent à l'empereur du jugement du concile. Ce prince refusa d'abord de juger cette querelle religieuse, qu'il ne

croyait pas de sa compétence ; mais depuis, changeant d'opinion, il fit ordonner à Cécilien, par le proconsul d'Afrique, de se rendre à Rome et de comparaître devant lui. Cet évêque n'obéit pas ; l'empereur, quelque temps après, se trouvant à Milan, jugea seul cette cause, et rendit un décret qui déclarait Cécilien innocent et ses adversaires calomniateurs.

Cet acte d'autorité, dans une affaire qui n'intéressait que la conscience, fut approuvé dans la suite par l'un des plus fermes soutiens de la religion, saint Augustin, qui parut n'y voir que le désir de rétablir la paix de l'Église. Mais on ne tarda pas à éprouver l'inconvénient inévitable qui devait résulter de l'importance que donnait à ces misérables querelles l'influence du pouvoir souverain ; les donatistes ne respectèrent pas plus l'autorité de l'empereur que celle du concile ; la confiscation de leurs biens ne put vaincre leur opiniâtreté ; ils méprisèrent l'excommunication lancée contre eux, et ce schisme dégénéra en hérésie.

Une secte beaucoup plus dangereuse se porta en Afrique aux plus grands excès. Les *circoncellions,* paysans fanatiques, interprétant au gré de leurs passions les préceptes de l'Évangile, voulurent établir violemment sur la terre cette égalité absolue qui n'existe pour les hommes qu'après la mort : prenant le titre de protecteurs des opprimés, ils brisaient les chaînes des esclaves, leur donnaient les propriétés de leurs maîtres, affranchissaient les débiteurs de leurs engagements, massacraient leurs créanciers, prenaient audacieusement la défense des donatistes, et immolaient les catholiques à leur vengeance.

Sous prétexte que Jésus-Christ avait défendu à saint Pierre l'usage du glaive, ils ne s'armaient que de branches d'arbres, qu'ils appelaient *bâton d'Israël,* et s'en servaient pour assommer leurs ennemis. Leur cri de guerre était *louange à Dieu ;* leurs généraux portaient le titre de *chef des saints.* Loin de craindre l'autorité des magistrats et la rigueur des lois, on voyait plusieurs de ces furieux, égarés par le fanatisme, se donner volontairement la mort dans l'espoir

d'obtenir la palme du martyre. Ils annonçaient d'avance cette résolution insensée, s'engraissaient comme les victimes destinées aux sacrifices, et se jetaient ensuite au milieu des flammes, ou se précipitaient du haut d'un rocher dans la mer. Tant que l'ardeur des différentes sectes se consumait en vaines disputes, on se bornait à des excommunications; une tolérance générale était peut-être le remède le plus utile que la raison pût dicter à l'autorité; mais lorsque les sectaires joignaient l'action à la parole et se permettaient de violer les lois de l'État, de troubler la tranquillité publique et d'attaquer la vie ou la propriété de leurs concitoyens, il devenait juste et indispensable alors que la puissance temporelle déployât sa force contre eux : l'empereur chargea les comtes Ursace et Taurin de punir leur audace; on fut obligé de les combattre, et on ne put étouffer cette révolte que par le massacre d'un grand nombre de ces fanatiques.

L'esprit de vertige des Juifs semblait alors s'être répandu dans toutes les parties du monde; il y portait la discorde, le fanatisme qui avait fait de la Judée, pendant tant de siècles, un théâtre d'intrigues scandaleuses, de querelles opiniâtres, de guerres acharnées, et cette fureur de parti que ne put apaiser, dans Jérusalem, l'approche de l'ennemi armé pour la détruire. On doit remarquer que toutes les sectes produites par les écarts d'une vive imagination naquirent dans l'Orient. L'Europe avait soumis l'Asie par ses armes, et l'Orient à son tour conquit l'Occident par ses opinions. On sait peu de détails sur les six années qui suivirent la révolte des circoncellions, et qui précédèrent celle où Licinius prit pour la seconde fois les armes contre l'empereur. Il paraît que, pendant ce long espace de temps, Constantin resta en Illyrie, occupé à défendre les frontières de l'empire contre les Sarmates, les Carpiens et les Goths. Il signala ses armes par de nombreux triomphes, s'empara de la Dacie et contraignit les Goths non-seulement à conclure la paix, mais à lui fournir quarante mille soldats, auxiliaires plus dangereux qu'utiles.

Eusèbe, toujours exagéré dans les éloges qu'il prodigue au protecteur des chrétiens, prétendait que Constantin avait subjugué toute la Scythie et conduit ses légions jusqu'à la mer du Nord. S'il étendit si loin ses conquêtes, on doit croire qu'il fut obligé d'abandonner promptement ce qu'il avait conquis, puisqu'on le revit encore fréquemment combattre les Barbares sur les bords du Danube. Ses victoires brillantes étaient loin d'être décisives, et les ennemis vaincus reprenaient bientôt leurs armes, ce qui faisait dire à Silénus que « les lauriers de Constantin ressemblaient aux fleurs du « jardin d'Adonis, aussitôt fanées qu'épanouies. »

Depuis la chute de la liberté, on trouve beaucoup d'incertitudes dans l'histoire : tel est l'effet du despotisme ; les nations se montrent indifférentes, même à la gloire des armes. Elle devient un patrimoine particulier, presque étranger à la chose publique : ce n'est plus alors l'histoire de l'État, c'est celle d'un prince qu'on écrit, et les événements ne nous sont transmis que par des apologies ou par des satires.

En même temps que l'empereur combattait pour se défendre contre les anciens ennemis de Rome, il s'occupait du soin d'assurer à ses enfants la possession de son trône, et donnait à ses trois fils le titre de *César*. Il leur composa une maison et leur attacha une garde. Trop habile pour ne pas sentir qu'une puissance absolue, établie si nouvellement par la fortune devait être défendue par le courage, il s'occupa soigneusement de l'éducation de ces jeunes princes, les forma lui-même aux exercices, à la tempérance, les accoutuma à faire de longues marches, à supporter le poids des armes, à braver l'intempérie des saisons, et chargea les plus habiles maîtres d'éclairer leur esprit. Comme il croyait, d'après l'exemple de son père, que l'affection des peuples est la base la plus solide de la puissance des souverains, il s'efforça de graver dans le cœur de ses fils cette maxime : « La justice « doit être la règle du prince, et la clémence son sentiment. »

La nature et la fortune trompèrent la prévoyance de Constantin ; ses fils héritèrent de ses défauts et non de ses ver-

tus. Le seul de ses enfants qui aurait pu réaliser ses espérances, Crispus, élevé par Lactance, marchait sur les traces de son père, et voyait comme lui ses armes couronnées par la victoire; mais il périt bientôt victime de la jalousie de sa belle-mère et de l'aveugle impétuosité de l'auteur de ses jours.

Son instituteur Lactance fut un des célèbres écrivains de ce temps. Son style était éloquent et pur; on l'appelait *le Cicéron chrétien*. Il s'illustra dans son apologie du christianisme, et montra plus de force encore dans ses attaques contre le polythéisme.

En 320, l'empereur nomma consul son troisième fils encore enfant; il ne lui permit que de signer des lettres de grâce, sans doute pour le faire jouir du plus heureux droit de la puissance.

Deux ans après, Constantin, rappelé dans les camps par une invasion des Barbares, traversa le Danube, battit les Sarmates, et tua de sa main leur roi Rasimond. On établit à Rome, en faveur de cette victoire, les jeux sarmatiques.

Les travaux militaires n'empêchaient point ce prince actif de se livrer à ceux de la législation. Il ordonna dans tout l'empire de consacrer le dimanche à la prière et au repos. L'augmentation continuelle des taxes produisait son effet ordinaire : elle dégoûtait les hommes d'une vie infortunée; étouffant tous les sentiments de la nature, elle rendait les mariages plus rares, et portait les époux malheureux aux actions les plus coupables : ils exposaient la nuit, dans les rues et sur les grands chemins, leurs enfants qu'ils ne pouvaient nourrir. L'empereur publia des édits sévères contre ce crime; mais, en même temps, comme il ne pouvait contraindre à se marier ceux qui gardaient le célibat par principes religieux ou par misère, il abolit la loi Poppéa, dont les dispositions punissaient par des amendes tout citoyen âgé de vingt-cinq ans et non marié.

Un de ses édits menaça de peines sévères les aruspices et tous ceux qui, par des opérations magiques ou par des philtres, profitaient de la crédulité des hommes, en leur promet-

tant de servir leur haine ou leur amour. Transigeant cependant encore à cette époque avec la superstition du polythéisme, il toléra les charlatanismes idolâtres qui n'avaient pour but que de guérir les maladies et d'écarter les orages.

Une autre loi, annulant toutes les confiscations ordonnées par Dioclétien et par Galère, rendit aux églises leurs biens et leur donna ceux des martyrs morts sans héritiers.

Il publia contre le rapt un édit trop sévère, qui ne distinguait pas la séduction de la violence.

Presque toutes les villes des provinces étaient alors administrées par une sorte de sénat dont les membres s'appelaient *décurions*, et les chefs *duumvirs* ; on les choisissait parmi les membres des familles les plus distinguées, et la plupart des citoyens évitaient ou quittaient ces fonctions gratuites et onéreuses, parce qu'elles les assujettissaient à des contributions plus fortes que celles qu'on exigeait des autres habitants. Constantin, pour maintenir une institution utile, soumit à des peines pécuniaires tout citoyen élu qui refuserait ces charges ou les abandonnerait. Par le même édit il appliqua au profit de ces administrateurs les terres des citoyens qui mourraient sans héritiers.

Ainsi, dans la décadence de l'empire, tout esprit public se trouvant éteint, il fallait que le pouvoir absolu contraignît les citoyens à exercer les charges qu'autrefois leur ambition se disputait avec tant d'ardeur. L'administration publique n'était plus regardée que comme une corvée. Les officiers, brévetés par l'empereur, sollicitèrent et obtinrent l'exemption de ces charges publiques ; chacun fuyait les emplois qui ne le rendaient utile qu'au peuple, et ne cherchait avidement que ceux qui le rapprochaient des princes. Les places de l'État n'étaient plus rien, les places de cour étaient tout. On s'accoutuma promptement à ne regarder les dignités de questeur, de préteur et même de consul, que comme des titres honorifiques ; leurs fonctions réelles ne furent remplies que par les comtes, les généraux, les officiers de la maison de l'empereur.

Cependant, comme Constantin, juste par principes autant qu'ambitieux par caractère, fut promptement informé des plaintes qu'excitaient partout l'avidité de ses conseillers et la conduite arbitraire de ses gouverneurs de provinces, il défendit aux juges et aux magistrats d'exécuter tous décrets, même les siens, s'ils étaient contraires aux lois, et il ordonna de n'avoir dans les jugements aucun égard à la naissance et au rang des accusés. « Le crime, disait-il, efface tout privilége « et toute dignité. »

Telle était l'étrange contradiction qu'offraient alors, dans la conduite et dans les lois de l'empereur, l'attrait du pouvoir absolu, l'amour de la justice et les souvenirs de la liberté.

Il défendit par un décret aux percepteurs des contributions d'enlever aux agriculteurs leurs bœufs et leurs instruments du labourage. Jusqu'à cette époque la répartition des impôts avait été réglée par les notables de chaque lieu, et les riches se servaient de leur influence pour faire peser la plus grande partie de ce fardeau sur les pauvres. Constantin, dans l'espoir d'arrêter ces abus, chargea les gouverneurs de provinces seuls de régler cette répartition : c'était remplacer les inconvénients de l'aristocratie par les dangers plus grands de l'arbitraire.

L'empereur, soigneux de récompenser les soldats qui lui avaient donné la victoire et l'empire, leur distribua une grande quantité de terres qui se trouvaient vacantes.

Souvent les souverains, jaloux de leur pouvoir, préfèrent les soldats étrangers aux soldats citoyens. Constantin, plus frappé de l'utilité qu'il pouvait tirer du courage des Francs et des Goths que des périls futurs auxquels de tels auxiliaires exposaient l'empire, prit à son service les plus braves de ces guerriers. Ces mercenaires ne devinrent dangereux que pour ses successeurs. Ils servirent Constantin avec zèle : Ebonit, capitaine franc, se distingua par de brillants exploits dans la première guerre que Constantin entreprit contre Licinius, et qui lui valut la possession de la Macédoine, de la Grèce et de l'Illyrie.

Quoique l'empereur ne fût pas encore baptisé, et que, par politique, il parût jusqu'à cette époque ménager l'ancienne religion de l'empire, il ne cessait pas un instant, même au bruit des armes, de montrer sa prédilection et son respect pour le culte du Dieu auquel il attribuait ses triomphes. On voyait, au milieu de ses camps, un oratoire desservi par des prêtres et par des diacres qu'il appelait *les gardes de son âme*. Chaque légion avait sa chapelle et ses ministres, et, avant de donner le signal du combat, l'empereur, à la tête de ses guerriers, prosterné au pied de la croix, invoquait le Dieu des armées, et lui demandait la victoire.

Licinius, son collègue et son rival, se moquait de ces pratiques qu'il appelait superstitieuses, tandis que lui-même, environné d'une foule de pontifes, de devins et d'aruspices, cherchait à lire sa destinée dans les présages et dans les entrailles des victimes.

Après la mort de Maxence et de Maximin, tout l'empire se trouvant partagé entre deux maîtres, Constantin et Licinius, chacun d'eux ne s'occupa plus qu'à perdre son rival pour régner seul. La différence des cultes et des mœurs semblait alors diviser le monde romain en deux peuples, les chrétiens et les idolâtres. Les premiers regardaient Constantin comme leur défenseur, comme leur appui, comme leur chef. Licinius, qui ne s'était prêté jusque-là que par politique au système de tolérance établi par Constantin, changea de façon d'agir dès qu'il eut vaincu Maximin, et, se plaçant à la tête du nombreux parti qui restait attaché au polythéisme, aux anciennes lois et aux anciens usages des Romains, il se déclara ennemi des chrétiens. Ce prince espérait écraser facilement, par le poids de l'immense population dont il protégeait les mœurs et la croyance, ces chrétiens si récemment tirés de l'esclavage, et à peine rétablis des profondes blessures que leur avait faites une longue persécution.

Les deux chefs étaient braves et habiles ; Licinius avait pour lui le nombre, la superstition, le respect qu'inspirent les choses antiques, et surtout cette opinion, presque géné-

ralement établie, que la gloire de Rome était inséparablement liée au culte de ses dieux.

A ces vieilles traditions, tournées en ridicule par les philosophes, et qui, chez un peuple corrompu, n'étaient plus soutenues par les mœurs, Constantin opposait un parti d'hommes enthousiastes, d'autant plus ardents qu'ils avaient été plus comprimés, et des légions enorgueillies par une longue suite de triomphes, qu'aucun péril n'arrêtait, et qui croyaient, à la vue du *labarum,* être conduites à la victoire par Dieu même.

Des deux parts, en se décidant à commencer la guerre, on chercha des raisons pour justifier l'infraction de la paix. Licinius prétendit que son rival, sous prétexte de marcher contre les Goths, était entré en armes sur son territoire, sans son aveu : Constantin accusa Licinius d'avoir cherché à fomenter dans Rome une révolte contre lui, et d'avoir payé des scélérats pour l'assassiner.

Les deux armées, qui devaient décider du sort des deux empires, des deux princes et des deux cultes, se rassemblèrent et se trouvèrent bientôt en présence sur les bords de l'Hèbre.

Tous les prêtres, tous les devins de l'Orient promettaient à Licinius un triomphe certain ; l'oracle de Milet se montra moins courtisan. Consulté par ce prince, il lui répondit : « Vieillard, tes forces sont épuisées, ton grand âge t'accable ; « il ne t'appartient plus de lutter contre de jeunes guerriers. »

Ce monarque, au moment de combattre, après avoir sacrifié des victimes, montrant à ses soldats les statues des dieux éclairées par mille flambeaux, leur dit : « Compagnons, « voilà les divinités de nos ancêtres, les objets de notre an« tique vénération ; notre ennemi est l'ennemi de nos pères, « de nos lois, de nos mœurs, de nos dieux ; il adore une di« vinité inconnue, idéale, ou plutôt on pourrait dire qu'il « n'en reconnaît aucune. Il déshonore ses armes en rempla« çant les aigles romaines par un signe consacré au supplice « des brigands, par un infâme gibet. Cette bataille va déci« der de notre sort et de notre religion ; si cette divinité ob-

« scure, ignorée, remporte la victoire sur tant de dieux illus-
« tres et puissants, aussi redoutables par leur nombre que
« par leur majesté, nous serons alors forcés de lui élever des
« temples sur les débris de ceux que nos pères ont fondés.
« Mais si, comme nous en avons l'assurance, nos dieux si-
« gnalent aujourd'hui leur pouvoir en accordant le triomphe
« à nos armes, nous poursuivrons jusqu'à la mort cette secte
« infâme dont l'impiété sacrilége méprise les lois et outrage
« le ciel. »

Dans cette journée, l'habileté de Constantin trompa la vieille. expériences de Licinius. Dérobant sa marche à l'ennemi, il passa le fleuve dans un endroit qui n'était défendu que par un faible poste. La victoire fut le prix de sa tactique savante et de son inconcevable témérité. Ouvrant le passage à ses troupes, à la tête de douze cavaliers, il renversa et détruisit cent cinquante guerriers qui s'opposaient à sa marche. Ce fait, qui semble plus romanesque qu'historique, est attesté par Zozime, et l'on sait que cet écrivain était l'un des plus grands ennemis et l'un des plus opiniâtres détracteurs de ce prince.

Licinius, enfermé dans Byzance, s'en échappa précipitamment lorsqu'il vit sa nombreuse flotte vaincue par celle de son rival que commandait le jeune Crispus. Il franchit le détroit, rassembla les débris de ses troupes, et, risquant un dernier effort pour disputer l'empire à son collègue, il lui livra bataille près de Chrysopolis (an 323). Il fit encore porter à la tête de ses légions les images des dieux de Rome, de la Perse et de l'Égypte : mais, en même temps, troublé par la crainte que lui inspiraient les triomphes récents de la croix, et regardant le *labarum* comme un étendard magique, il donna l'ordre à ses soldats de ne point porter leurs regards sur ce signe funeste.

Jamais les légions de l'Orient n'avaient combattu avec succès celles de l'Occident. La victoire de Constantin fut complète : il détruisit presque complétement l'armée de Licinius, qui chercha son salut dans la fuite.

Dans ces temps de décadence, il ne paraissait point honteux de survivre à l'honneur et à la liberté ; on ne voyait plus de Catons ni même d'Antoines. Licinius, vaincu, se prosterna devant son seigneur et maître, déposant à ses pieds le diadème, et sollicitant humblement la conservation d'une vie dégradée. Les prières de Constancie, sa femme, sœur de l'empereur, lui firent obtenir la grâce qu'il implorait ; mais la politique l'emporta bientôt sur la clémence, et le prince détrôné, étant accusé de former quelques intrigues pour recouvrer sa puissance, eut la tête tranchée par les ordres de l'empereur, dont ce meurtre ternit la gloire.

Pendant le cours de cette guerre, tous les partisans de l'ancien culte s'étaient formellement déclarés pour la cause de Licinius. Sa chute entraîna celle du polythéisme. Constantin irrité ne crut plus nécessaire de montrer les mêmes ménagements pour l'idolâtrie. S'il ne persécuta pas les personnes, il comprima les opinions, et favorisa le zèle ardent des chrétiens, implacables ennemis de ces divinités fabuleuses, qui, suivant leur foi, n'étaient que des démons. Dans tous les lieux où Constantin crut que ses ordres n'éprouveraient pas une résistance invincible, il fit renverser les autels, abattre les temples, et surtout ceux consacrés à Bacchus et à l'impudicité. Cette attaque, dirigée contre une religion inséparablement liée aux lois, aux coutumes anciennes, lui fit perdre l'affection des Romains. La capitale du monde, consacrée à Mars, à Jupiter, était elle-même un vaste Panthéon ; l'encens y fumait dans sept cents temples consacrés aux dieux de l'Olympe par la superstition, au fondateur de Rome par la reconnaissance, aux empereurs par la coutume. L'autorité absolue ne pouvait renverser promptement de si fortes et de si antiques barrières ; et, malgré les efforts des maîtres du monde, l'idolâtrie conserva longtemps dans Rome de nombreux partisans et un asile inviolable.

Dans tout le reste de l'empire, l'exécution des ordres de Constantin fut prompte et facile ; il écrivit aux peuples d'Orient en ces termes : « Ma victoire sur les ennemis de Jésus-

« Christ, la chute des persécuteurs des chrétiens prouvent « la puissance du Dieu qui m'a choisi pour établir son culte « dans l'empire : c'est lui qui m'a conduit des rivages de la « Bretagne jusqu'au centre de l'Asie; sa main puissante a fait « tomber toutes les barrières qu'on opposait à notre marche. « Tant de bienfaits exigent ma reconnaissance, et je dois par- « tout être le protecteur des hommes dévoués au Dieu qui « m'a protégé. Je rappelle donc tous les bannis, je remets « tous les particuliers en possession de leur fortune, je rends « aux églises leurs richesses, et je veux que tous les chré- « tiens, forts de mon appui, se félicitent de mes triomphes et « jouissent de la prospérité qui les attend. »

Il paraît surprenant qu'une révolution qui blessait les consciences, qui offensait la superstition, et qui changeait si brusquement le culte, les mœurs et les lois, n'ait point alors excité de révoltes : on eût dit que les idolâtres avaient cessé de respecter leurs dieux, et qu'ils ne croyaient plus à leur puissance depuis qu'ils s'étaient laissé vaincre par le Dieu de Constantin. Il est vrai que l'empereur employait, pour réussir, la persuasion autant que la force, et qu'en protégeant les chrétiens, il s'opposait à leurs vengeances. Dans l'un de ses édits, rendant hommage à la sagesse du Créateur, à la pureté de la morale chrétienne, il compare la douceur de son père, qui suivait les maximes de l'Évangile, à la cruauté de Galère, de Maxence, de Maximin et de Licinius ; et, déclarant que ses victoires n'ont été que le prix de son zèle pour établir le vrai culte de la Divinité, profané par les erreurs de l'impiété, il rappelle aux hommes que le culte d'un seul Dieu était la religion primitive ; que Jésus-Christ n'était venu sur la terre que pour rendre l'antique pureté à cette croyance, dont le polythéisme n'était qu'une altération et qu'une corruption ; s'adressant ensuite aux chrétiens, il réprime leur zèle trop emporté, leur défend toute persécution, ne leur permet d'autres armes pour vaincre les infidèles que celles de l'exemple et de la vérité ; il garantit aux opiniâtres adorateurs des idoles une tranquillité parfaite.

Sans vouloir refuser à ce prince le mérite de cette modération, il est cependant juste d'atténuer les éloges excessifs que la flatterie lui a prodigués. Sa tolérance était un peu forcée; la majorité de la population de l'empire restait idolâtre; et il aurait craint, par trop de violence ou trop de précipitation, de compromettre sa puissance. L'autorité du sénat lui avait déjà fait sentir ce danger en maintenant dans Rome l'ancien culte, au mépris des décrets qui avaient ordonné la clôture des temples et la cessation des sacrifices.

Quoi qu'il en soit, si l'empereur se fût contenté d'établir et de protéger partout la liberté de conscience, les progrès de la foi chrétienne auraient été plus sages sans être moins rapides; la religion et l'empire se seraient vus exposés à moins de troubles et de malheurs, si l'empereur avait moins rapproché les prêtres du trône, et s'il n'avait pas offert aux ministres d'un culte ennemi de tout ce qui est mondain, l'appât dangereux et presque irrésistible de la faveur, de la fortune et de la puissance; mais, flatté, pressé, entraîné par les évêques qui l'entouraient, ce prince montra bientôt autant de passion pour convertir que pour vaincre; il aimait autant à prêcher qu'à combattre; ses courtisans l'applaudissaient avec enthousiasme, mais ils ne donnaient à leurs vices que le masque de la piété, et leur hypocrisie, couvrant de fausses couleurs une avidité sans frein et des concussions sans bornes, livra l'empire aux plus affreux désordres.

Les plaintes qui s'élevaient de toutes parts pénétrèrent enfin dans le palais. Constantin se montra honteux et indigné de ces excès. S'adressant un jour à l'un de ses favoris, il traça devant lui, sur la terre, avec sa lance, la figure d'un corps humain : « Entassez, lui dit-il, à votre gré les riches-« ses de l'empire, possédez même le monde entier; il ne vous « restera un jour que cet étroit espace de terre que je viens « de mesurer, pourvu même qu'on vous l'accorde. »

L'événement vérifia ces paroles mémorables; car, sous le règne de Constance, ce même courtisan, abusant toujours de son pouvoir, fut massacré par le peuple, et privé de sépulture.

Quoique l'empire éprouvât tous les maux inséparables de la perte de la liberté, et souffrît de tous les abus qui suivent les progrès du pouvoir arbitraire, le souvenir de tant de guerres civiles attachait les peuples au joug du prince qui les avait délivrés de tant de tyrans. Les Romains n'étaient pas heureux, mais ils vivaient tranquilles; les Barbares, tant de fois vaincus, tentaient plus rarement de passer leurs limites, et les éternels ennemis de Rome, les Perses, n'osaient pas encore s'affranchir du traité honteux que leur avaient imposé Galère et Dioclétien.

Après la défaite de Licinius, l'empereur, voulant pacifier l'Orient, fit un long séjour à Nicomédie. Ce fut là qu'on lui décerna le titre de *Victorieux* qu'il voulait et qu'il ne put transmettre à ses enfants, comme il leur transmit son autorité. Il avait formé le dessein de se rendre en Égypte; une nouvelle alarmante qu'il reçut le força de renoncer à ce voyage. Il apprit qu'une hérésie, qui divisait tous les esprits, venait de faire éclater dans cette contrée le feu de la sédition. Avant de parler des troubles que produisit l'opiniâtreté de cette nouvelle secte, dont l'hérésiarque Arius était le chef, il est nécessaire de retracer en peu de mots l'état où se trouvait alors l'Église, et quels avaient été, depuis trois siècles, l'esprit du christianisme, ses progrès et la cause de la haine constante qui s'était vainement opposée à sa propagation.

Puisque la Judée fut le berceau de ce culte, et que la religion de Jésus ne fit, suivant les auteurs ecclésiastiques, que perfectionner celle de Moïse, il est nécessaire de reporter nos regards sur les diverses opinions qui s'étaient établies chez les Juifs avant la prédication de l'Évangile.

À l'exception de la secte des rachébites, peu importante et peu connue, il paraît que les Hébreux, jusqu'à l'époque de leur captivité en Syrie, et quelque temps après leur retour en Judée, altérèrent peu la doctrine de Moïse, et que ce ne fut qu'environ trois siècles avant la naissance de Jésus-Christ qu'il s'établit dans leur croyance un mélange d'opinions philosophiques et religieuses.

Sous le règne des premiers Ptolémées, un grand nombre de Juifs, habitant alors Alexandrie, cédèrent au désir de connaître les systèmes de plusieurs philosophes qui cherchaient à concilier les opinions de Platon, de Pythagore, d'Hermès et de Zoroastre. Frappés de la conformité qui paraissait exister entre les idées de Platon et celles de Moïse sur la grandeur et la puissance de Dieu, ils se persuadèrent que ce philosophe ainsi que Pythagore avaient connu les livres de Moïse, et en avaient tiré ce qu'ils voyaient de sublime dans leurs écrits. Ils adoptèrent donc en partie ce système chimérique de conciliation qu'on nommait le *syncrétisme*. D'autres Juifs, qui avaient échappé aux malheurs de leur patrie à l'époque de la captivité, s'étant sauvés en Égypte, se retirèrent au milieu des déserts pour éviter la haine qui les poursuivait dans les villes. Là, privés de livres, éloignés de leurs temples, ils s'accoutumèrent à la vie ascétique; quelques pythagoriciens, persécutés comme eux, cherchèrent un asile dans la même contrée; la conformité de leur sort rapprocha leurs opinions, et ce mélange produisit les sectes des esséniens et des thérapeutes.

Lorsque Ptolémée Philadelphe, dont la vertu tolérante voulait répandre partout le bonheur, sans distinction de parti, de secte et de pays, permit aux Juifs exilés de retourner dans leur patrie, ils propagèrent en Palestine leur nouvelle doctrine. Les esséniens, accoutumés dans leur retraite à une vie contemplative, à la pratique d'une morale austère, ne purent supporter la corruption qui s'était introduite dans Jérusalem et dans les autres villes de Judée attachées à leurs principes et à leurs usages; ils vécurent à part dans les campagnes, loin des cités; la plus grande union régnait entre eux, et tous se secouraient mutuellement.

Tournés vers l'Orient, ils priaient Dieu avant le lever du soleil, et se livraient ensuite au travail; à la cinquième heure du jour, ils se baignaient, et faisaient après en commun un repas frugal, pendant lequel régnait un profond silence. Leurs mets étaient bénits par un prêtre. En sortant de table,

ils rendaient grâces à Dieu, retournaient au travail, et le soir, se réunissant pour souper, observaient les mêmes usages et gardaient le même silence.

On les voyait toujours vêtus de blanc; leurs biens étaient en commun. Suivant les principes de Pythagore, aucun néophyte n'était admis parmi eux qu'après trois ans de noviciat, pendant lesquels on éprouvait sa discrétion, son zèle et ses vertus.

Un serment, rigoureusement exigé, leur faisait prendre l'engagement de ne point nuire à autrui, d'observer ponctuellement la règle de la communauté, de fuir les méchants, d'obéir aux lois, d'être fidèles au gouvernement, de ne point altérer la doctrine, et de perdre la vie plutôt que de révéler aux profanes le secret de leur religion.

Cette secte austère, et d'autant plus fanatique qu'elle se croyait plus sainte, opposa dans la suite aux Romains une résistance invincible; les plus cruels supplices ne purent obtenir d'eux aucune action, aucune parole contraire à leur croyance.

Ils se persuadaient que tout dans le monde était enchaîné et réglé d'avance par le destin; que l'âme, immortelle de sa nature, emprisonnée dans le corps, en sortait au moment de la mort pour recevoir, si elle avait été vertueuse, de grandes récompenses dans un lieu où régnait un printemps éternel, ou pour être tourmentée dans de sombres souterrains, si elle s'était laissé entraîner par le vice.

Les thérapeutes, plus exaltés encore dans leur croyance, se consacraient à une vie entièrement contemplative, abandonnaient leurs familles, renonçaient à tous les biens, à tous les liens terrestres, et, se détachant de la matière, élançaient ardemment leur âme vers la Divinité, croyant dans leur extase que, dégagés de l'influence des sens, ils s'approchaient de Dieu et pouvaient jouir de la vue de toutes ses perfections.

Ces nouvelles doctrines ne prirent point de crédit sur la plus grande partie du peuple, qui, sous le nom de *saducéens*, restait attachée aux anciennes opinions, ne comprenait que

ce qui frappait les sens, et ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Ceux d'entre les Juifs qui, sans adopter la morale pure des esséniens, admettaient le système immatériel de cette philosophie mystérieuse, s'appelèrent *pharisiens*. Au défaut de vertus, ils surchargeaient le culte de règles puériles, de longues prières, de pratiques superstitieuses, et voilaient, sous l'apparence d'une fausse piété, leur désir insatiable de pouvoir et de richesses. Dominant la multitude par leur indulgence pour les désordres, par leur gravité extérieure, par leurs austérités apparentes, ils s'emparèrent d'une grande autorité, ébranlèrent souvent celle des rois : tyrans lorsqu'ils exerçaient la puissance, factieux lorsque le gouvernement l'emportait, ils furent une des principales causes des troubles et des guerres civiles qui déchirèrent leur patrie.

Les *caraïtes*, moins nombreux, parce qu'ils étaient plus raisonnables, tenaient un juste milieu entre ces partis exagérés : au reste, malgré l'inimitié qui régnait entre les esséniens, les saducéens, les pharisiens, ils se regardèrent toujours comme de la même communion et ne s'accusèrent jamais d'hérésie, croyant apparemment, comme le dit Condillac, que les questions de la liberté, de l'immortalité de l'âme et de l'existence des esprits n'étaient que des choses problématiques, sur lesquelles on pouvait différer d'avis sans violer la loi de Moïse.

Ce fut dans ce pays, divisé d'opinions, au milieu de ces questions de secte, que la lumière de l'Évangile parut. Jésus-Christ l'apporta, ses apôtres et ses disciples la propagèrent; les premiers chrétiens furent des Juifs convertis; mais, dès leur premier pas, malgré les dispositions de ce peuple à croire aux prophètes et aux miracles, ils durent rencontrer et rencontrèrent en effet de nombreux obstacles.

La doctrine de Jésus-Christ irritait les pharisiens, parce qu'elle condamnait l'hypocrisie, l'ambition, la cupidité, et plaçait la foi et l'exercice des vertus au-dessus des vaines cérémonies et des pratiques superstitieuses. Moins contraire au système des esséniens, elle irritait cependant leur amour-propre en blessant leurs préventions à la supériorité qu'ils

croyaient avoir par leur austérité sur toutes les écoles philosophiques et sur toutes les sectes religieuses.

Les saducéens et la masse du peuple hébreu, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi et des prophéties, attendaient pour sauveur un prince de la maison de David, fort par les armes, brillant de majesté, éclatant par sa puissance, et qui étendît leur gloire mondaine et leur domination terrestre.

Ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, ils regardaient comme chimérique un royaume spirituel, un bonheur qui ne commençait que dans une autre vie, et ne pouvaient reconnaître comme le Messie un homme obscur, un prophète pauvre qui n'avait d'autres armes que la parole, d'autre puissance que la vertu, n'ordonnait que des privations et ne promettait que des biens célestes.

D'ailleurs, quoique Jésus-Christ et ses disciples se montrassent exacts à fréquenter le temple, à célébrer la Pâque, à se conformer aux rits prescrits, ils les regardaient comme des innovateurs téméraires qui voulaient substituer une nouvelle loi à celle de Moïse. Enfin les Hébreux, qui s'étaient toujours crus le seul peuple chéri de Dieu, ne pouvaient supporter qu'une nouvelle secte appelât les autres nations à partager les lumières de la vraie croyance et les faveurs de la Divinité.

Telles furent les causes qui portèrent la plus grande partie des Juifs à rejeter la nouvelle loi, et qui excitèrent leur haine opiniâtre contre les chrétiens. Malgré ces difficultés, la doctrine de l'Évangile prêchée en Palestine, s'étendit par le zèle des apôtres d'abord à Damas, à Antioche, et bientôt à Éphèse et à Smyrne. Elle pénétra dans toutes les villes d'Asie, traversa la mer, parcourut l'Archipel, s'introduisit au milieu des temples antiques de la Grèce, dans les opulentes cités de Corinthe, d'Athènes et de Sparte. Arrivée en Egypte, malgré les ténèbres de la superstition, elle fit promptement de nombreux prosélytes dans Alexandrie. L'activité d'un commerce immense y réunissait les hommes de tous les pays, des sectateurs de toutes les religions, des philosophes de toutes les écoles; l'intérêt public y commandait la tolérance.

Rome, destinée à devenir un jour la capitale du monde chrétien, après avoir cessé d'être la reine du monde idolâtre, ne tarda pas à recevoir dans ses murs tous les partisans de ce nouveau culte.

Un passage de Tacite prouve que du temps de Néron, soixante-dix ans après la naissance de Jésus-Christ, il existait déjà dans cette ville un grand nombre de chrétiens; mais à cette époque on les confondait encore souvent avec les Juifs. La morale sévère de l'Évangile, prêchée par des hommes pauvres et simples, était trop opposée à l'orgueil des grands et aux mœurs corrompues des riches, pour être accueillie favorablement par eux. Elle ne devait être reçue avidement que par les malheureux, par les esclaves, par les opprimés, par tous ceux qui avaient besoin de l'espoir d'une autre vie pour se consoler des infortunes qu'ils éprouvaient sur la terre; aussi l'histoire laisse un voile d'obscurité sur les premiers pas du christianisme.

Commençant presque en silence cette immense révolution qui changea les opinions et les mœurs de la terre, le christianisme marchait, croissait dans l'ombre, et s'étendit longtemps avant d'attirer sur lui les regards dédaigneux des classes élevées, qui ne s'occupaient que des querelles des princes, des intrigues de cour, et qu'étourdissaient continuellement les triomphes ou les revers des armées, la chute ou l'élévation des tyrans, l'agitation des assemblées publiques, la pompe des fêtes et la solennité des jeux.

Les hommes même les plus occupés de la recherche de la vérité, et qui se consacraient à l'étude de la philosophie, n'avaient alors, pour la plupart, d'autre but dans leurs travaux que d'approfondir les systèmes les plus propres à maintenir l'âme dans le calme au milieu des orages de la vie, à augmenter la somme de nos jouissances et à diminuer celle de nos peines. C'était le bonheur terrestre qu'ils cherchaient; les uns le plaçaient dans la vertu, les autres dans la volupté; laissant au peuple la croyance du Tartare et de l'Élysée, ils se moquaient des dieux de la fable, ne croyaient pas à

d'autres, ou n'admettaient que des idées vagues de destin et de providence, et regardaient comme chimérique toute recherche d'une félicité placée au-delà des bornes de la vie.

Les premières notions confuses qui se répandirent sur la croyance des chrétiens n'excitèrent que l'étonnement et le mépris des partisans du culte établi. Accoutumés à n'adorer que le maître du tonnerre, que des astres brillants, des éléments formidables, des vertus éclatantes, des passions impérieuses et des héros déifiés, habitués à encenser l'amour, la fortune, la vengeance, la force et la gloire, ils regardaient comme insensés les sectateurs d'une doctrine qui sacrifiait tous les plaisirs et toutes les passions à l'idée, selon eux chimérique, d'une félicité éternelle, qui prêchait l'humilité aux grands, rappelait l'égalité aux princes, méprisait le luxe, honorait la pauvreté, et remplaçait les majestueuses divinités de l'Olympe par un Dieu inconnu, né dans la classe des artisans, éloigné pendant sa vie de toutes les grandeurs du monde, et condamné par ses concitoyens au plus honteux supplice.

S'il est facile de comprendre pourquoi les Romains méprisaient une croyance nouvelle, aussi contraire à leurs idées qu'à leurs mœurs, il ne l'est pas autant d'expliquer les motifs de leur haine violente contre ce culte moral, et qui les portèrent à proscrire les adorateurs de Jésus-Christ, tandis que leur tolérance illimitée respectait partout les religions de tous les peuples et les superstitions de tous les genres.

Plusieurs causes contribuèrent à fomenter cette haine qui fit verser tant de sang. Les Juifs, se regardant comme le peuple chéri de Dieu, méprisaient les autres peuples; ils ne voulaient former aucun lien avec eux, supportaient avec indignation le joug des Romains, refusaient de rendre aux images des empereurs les hommages prescrits par les lois et par la religion de l'empire. Toujours disposés à la révolte quand toute la terre obéissait aux vainqueurs du monde, une destruction totale leur paraissait moins humiliante que l'asservissement. D'ailleurs la voix de leurs prophètes, qu'ils interprétaient au

gré de leurs désirs, leur faisait espérer l'appui du ciel et un triomphe éclatant.

Sous le règne de Néron, ils se révoltèrent, prirent les armes, chassèrent les Romains de leur pays, bravèrent l'autorité des maîtres de la terre, massacrèrent les troupes qui occupaient leurs villes, et firent reculer ces invincibles légions dont jusque-là les Parthes seuls, dans l'Orient, avaient repoussé les armes.

Leur fanatisme et leur opiniâtre résistance les rangèrent au nombre des plus implacables ennemis de Rome; on sentit bientôt qu'on ne pouvait les soumettre sans les anéantir.

Cette guerre furieuse et les excès auxquels se livrèrent les différentes sectes juives qui déchirèrent la malheureuse Jérusalem jusqu'au dernier jour de son existence, portèrent au plus haut degré l'exaspération des Romains contre ce peuple, contre ses lois et contre son culte. Les chrétiens, que l'on confondait avec eux, furent enveloppés dans cette haine, et dès lors il ne put exister de rapprochement ni de paix entre les adorateurs de Dieu et les sectateurs du polythéisme.

En vain les chrétiens opposaient aux accusations de leurs ennemis une morale pure, une vie humble, une parfaite soumission aux princes; en vain même leur accroissement prouvait avec évidence que, loin de partager la haine et le mépris des Juifs pour les autres peuples, ils voulaient les attirer tous à leur croyance; comme ils refusaient de participer aux cérémonies publiques et aux sacrifices dans un pays où les lois civiles et religieuses étaient inséparablement unies, on les traitait en factieux : ce n'était point comme adorateurs d'une divinité particulière qu'on les poursuivait, mais comme des rebelles aux lois. Leurs adversaires ne voulaient point laisser dans l'indépendance les ennemis de leurs prêtres, de leurs temples, de leur luxe, de leurs passions, de leurs fêtes, de leurs jeux. Aucune transaction ne devait avoir lieu entre des croyances, des mœurs, des sentiments, des principes si opposés. La puissance déploya sa force : les proscriptions commencèrent sous le règne de Domitien, la terre fut couverte de

martyrs. Mais la violence qui détruit les corps ne peut rien sur les esprits; on immole les hommes, mais on ne tue pas les opinions, et le sang de ces victimes humaines fortifia les racines de leur foi.

Le courage des chrétiens torturés et mourants excita d'abord la pitié, et bientôt l'admiration; les peuples, accoutumés à diviniser la force et l'héroïsme, se trouvaient disposés à placer dans le ciel ces martyrs, dont la fermeté affrontait tant de périls et tant de supplices pour défendre leur croyance. Beaucoup d'hommes commencèrent à regarder comme vraie une religion pour laquelle on bravait la mort. Aux yeux même de ceux qui regrettaient les antiques vertus, cette résistance invincible avait quelque chose de romain; et, lorsque tout ployait servilement sous le joug de la tyrannie, ces premiers chrétiens seuls semblaient, par leur courage, rappeler le souvenir de l'ancienne liberté.

Plus tard, quelques empereurs, assez sages pour sentir qu'on grandit tout ce qu'on persécute, et assez vertueux pour rendre justice aux principes moraux des chrétiens proscrits, écoutèrent favorablement leur apologie écrite par Justin, par Quadrat, par Aristide, philosophes convertis. La persécution se ralentit; les prosélytes de la religion se multiplièrent tellement, que du temps de Tertullien on voyait dans toutes les parties de l'empire beaucoup d'anciens temples vides d'adorateurs, et que la foi chrétienne comptait déjà sur un grand nombre d'appuis dans le sénat, dans les maisons des grands et dans les palais des princes.

Malgré les efforts cruels et infructueux de Commode, de Sévère, de Décius et d'Aurélien, le polythéisme, au lieu de se relever, vit progressivement tomber sa puissance. Sous le règne de Dioclétien, la force des deux partis était presque égale, et c'est ce qui rendit la proscription si violente et si meurtrière, quand, après vingt ans de tolérance, ce prince, entraîné par Galère, publia l'édit qui ordonnait l'abolition du christianisme.

Cependant, malgré la foule de victimes que Galère, Maxi-

min, Maxence et Licinius immolèrent à leur superstition et à leur politique, le christianisme conservait encore tant de sectateurs, que Constantin crut pouvoir, en se mettant à leur tête, balancer avec avantage les forces de ses adversaires, combattre Rome et attaquer sans danger, sous l'enseigne de la croix, Mars et Jupiter même au sommet du Capitole : l'événement justifia sa confiance et les calculs de sa politique.

Pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, à l'époque où nous avons vu que les Romains se bornaient à mépriser la secte naissante des chrétiens, et les confondaient avec les Juifs, rien n'éclairait les pas de cette religion, alors obscure et presque ignorée. Aucun acte public ne constatait son existence, aucun philosophe n'étudiait ses principes, aucun historien ne suivait sa marche. Les différentes communautés ou églises chrétiennes, travaillant dans l'ombre à la propagation de la foi, à l'établissement de la discipline, à l'institution du gouvernement religieux des fidèles, dérobaient aux regards des magistrats et du public leurs assemblées, leurs sacrifices, leurs livres, leur correspondance. L'Église s'organisait avec mystère, et la tradition seule pouvait conserver, par un petit nombre de documents échappés aux proscriptions, l'histoire des premiers successeurs des apôtres.

Cette obscurité inévitable qui devait entourer le berceau du christianisme, et le silence universel des historiens profanes relativement aux chrétiens, ont donné lieu aux doutes répandus par les adversaires de cette religion sur la résidence des apôtres à Rome, sur l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique et sur la succession des premiers pontifes qui occupèrent la chaire romaine. De ce silence des autorités publiques et des historiens, ils ont même tiré des armes pour attaquer l'authenticité des Evangiles, l'institution des premières églises, et presque toutes les bases de la religion. Mais, suivant le témoignage des écrivains ecclésiastiques, qui, d'après les écrits des Pères de l'Église, ont pu seuls porter quelque lumière sur la première époque de l'histoire

du christianisme, lorsque Néron voyageait dans la Grèce, l'an 67 de Jésus-Christ, le gouverneur de Rome ordonna le supplice de saint Pierre et de saint Paul : ce dernier, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée; saint Pierre, comme Juif, fut crucifié. Sa femme était morte avant lui. Eusèbe, qui écrivit deux cent cinquante ans après cet événement, dit que de son temps on voyait encore leurs portraits. Saint Lin succéda à saint Pierre dans l'administration de l'église de Rome; après lui, saint Clet ou Anaclet, et ensuite saint Clément, occupèrent ce siége. Tels furent, dit l'histoire ecclésiastique, les trois premiers évêques de Rome, en avouant qu'on n'a aucune certitude sur l'ordre et la durée de leur pontificat. Eusèbe croit qu'Anaclet mourut l'an 95 de Jésus-Christ. Cette même année, qui était la dernière du règne de Domitien, l'apôtre saint Jean subit le martyre, après avoir établi Polycarpe, son disciple, évêque de Smyrne.

A cette époque, pour la première fois, un homme éminent par sa naissance et par ses dignités parut et brilla dans les rangs des chrétiens; le consul Clément, parent de Domitien, subit la mort pour la foi de Jésus-Christ.

Les pontifes qui gouvernèrent l'église de Rome, jusqu'à Constantin, furent, après ceux que nous venons de nommer, d'abord saint Évariste : pendant que ce pape vivait, les chrétiens furent persécutés par les ordres de Trajan. L'histoire ecclésiastique rapporte que saint Siméon, parent de Jésus-Christ, le dernier de ses disciples, et qui était évêque de Jérusalem, fut crucifié sous le règne de ce prince : elle dit qu'à cette même époque saint Ignace souffrit le martyre, et que ce fut alors qu'on vit les démons, c'est-à-dire les faux dieux, cesser de rendre des oracles.

Saint Alexandre, saint Sixte et saint Thélesphore succédèrent à Évariste. Thélesphore mourut martyr. Saint Hygin et saint Pie le remplacèrent. Ce dernier mourut l'an 157.

Après lui, saint Anicet occupa le siége de Rome pendant onze ans, vit l'Église attaquée par plusieurs hérésies, et

souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle, l'an 169.

Pendant le pontificat de son successeur, saint Soter, l'hérésie de Montan naquit et prit beaucoup de force. Saint Éleuthère fut pape pendant dix-huit ans. Sous son pontificat, la Gaule vit ses premiers martyrs, et l'Angleterre reçut des missionnaires qui vinrent y porter l'Évangile.

Après sa mort, saint Victor occupa le saint-Siége, et voulut séparer les églises d'Asie de la communion romaine, parce que les communautés de l'Orient ne s'accordaient point avec celles de l'Occident sur l'époque de la célébration de la Pâque.

Saint Zéphirin le remplaça. Ce fut pendant son pontificat que les chrétiens se virent persécutés par l'empereur Sévère. Saint Irénée souffrit le martyre à Lyon. Les auteurs ecclésiastiques nous ont transmis une lettre d'Irénée, dans laquelle cet évêque rappelle qu'il avait été élevé par saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Cette même lettre contient la nomenclature des pontifes qui avaient occupé le siége de Rome depuis saint Pierre jusqu'à Zéphirin.

Tertullien, célèbre par ses écrits et par ses éloquentes apologies du christianisme, vivait alors. Il finit par embrasser l'hérésie des montanistes.

Après Zéphirin, saint Caliste fut évêque de Rome, et subit la mort des saints. Ce fut pendant l'administration de ce pape que s'élevèrent dans la capitale du monde les premiers édifices publics consacrés au culte des chrétiens. L'empereur Alexandre Sévère leur céda une maison pour la célébration de leurs mystères.

Saint Urbain et saint Pontien exercèrent successivement le pontificat. Ce dernier fut exilé par Maximin. Le même prince mit à mort saint Euthère, son successeur. Après lui, saint Fabien occupa le siége de Rome quatorze ans. Saint Denis fut envoyé par lui à Paris, saint Saturnin à Toulouse; l'empereur Décius perséçuta les chrétiens et ordonna le supplice de saint Fabien.

La violence de cette persécution laissa le siége de Rome

vacant pendant seize mois. Saint Corneille, en 251, fut élu pape, combattit l'hérésie des novatiens, et s'unit, pour soutenir l'Église, avec saint Cyprien, évêque de Carthage, aussi célèbre par ses talents que par son zèle pour la foi. Après quinze mois, saint Corneille termina son pontificat par le martyre.

Saint Luce, qui le remplaça, fut d'abord banni, puis rappelé et ensuite condamné à mort. Saint Étienne, son successeur, éprouva le même sort, ainsi que Sixte II. En Afrique on trancha les jours de saint Cyprien.

Saint Denis, vanté pour son érudition, et saint Félix, furent papes, l'un pendant dix ans et l'autre pendant cinq. Ce fut sous le pontificat de leur successeur, saint Eutichien, que la cruelle persécution d'Aurélien eut lieu, et que l'hérésie des manichéens se répandit dans le monde.

Saint Caïus occupa douze ans le siége de Rome; sous son pontificat, saint Denis, premier évêque de Paris, eut la tête tranchée en 287.

Saint Marcellin fut élu évêque de Rome en 296, sous le règne de Dioclétien. L'édit de cet empereur, qui détruisit tant de temples, répandit tant de sang et livra aux flammes tant de livres saints, fit donner à cette époque le nom de l'*ère des martyrs*. Elle commença en 304; la rigueur de cette longue persécution força les chrétiens de laisser le siége de Rome vacant près de quatre années. En 308, saint Marcel l'occupa, et fut remplacé par saint Eusèbe. Celui-ci eut pour successeur saint Melchiade. Ce fut sous son pontificat que Constantin arbora l'enseigne de la croix, détrôna Maxence et s'empara de Rome. Saint Sylvestre, élu pape après lui, gouverna l'Église pendant vingt et un ans, et vit naître l'hérésie d'Arius.

Par ce précis rapide, on voit que nous devons à la tradition seule quelques notions sur l'histoire de l'établissement du christianisme. Dans le premier siècle, les auteurs profanes ne parlaient point d'une religion nouvelle presque ignorée par eux, et les persécutions qui commencèrent au

règne de Domitien n'ont pas permis que les actes des premiers successeurs des apôtres vinssent jusqu'à nous.

Les renseignements positifs ne datent que du moment où le christianisme, assez répandu pour exciter la curiosité des philosophes, l'attention des magistrats et la jalousie des pontifes, fût attaqué par les uns, et persécuté par les autres. Il paraît que de tous les écrivains de ce temps, Celse fut celui qui écrivit avec le plus de force contre la religion chrétienne. Quadrat, qui avait succédé à saint Denis l'Aréopagite, comme évêque d'Athènes, répondit à Celse, et dans l'année 124 présenta son apologie du christianisme à l'empereur Adrien.

A cette époque, une nouvelle secte, née dans l'Orient, prenait beaucoup d'empire sur les imaginations ardentes et augmentait encore la confusion des idées qu'on avait alors sur la religion chrétienne. Les *gnostiques* ou illuminés, mêlant ensemble les principes de l'Évangile, ceux de Zoroastre et de Pythagore, avec les systèmes séduisants de Platon, prétendaient que Dieu, ou la perfection infinie, qu'ils nommaient aussi *Paraclet*, était un océan de lumières dont il sortait continuellement des émanations auxquelles ils donnaient le nom d'*éons*. Ces éons, plus ou moins parfaits, suivant qu'ils s'éloignaient plus ou moins de leur source, formaient une échelle graduée depuis l'esprit éternel jusqu'à la matière brute, depuis la lumière jusqu'aux ténèbres. Les bons et les mauvais génies, les esprits célestes, les astres, les prophètes, les hommes éclairés par une science divine étaient des éons. Plus on se détachait de la matière pour se rapprocher de l'esprit, et plus on se trouvait susceptible, en remontant cette échelle mystérieuse, de jouir du vrai bonheur, de connaître la vérité et d'entrer même en communication avec les êtres intermédiaires, c'est-à-dire avec les esprits.

Plusieurs philosophes païens, pour soutenir leurs dieux, déjà discrédités et livrés au ridicule par Lucien, adoptèrent les fables d'Alexandrie et prétendirent que ces divinités de l'Olympe étaient des éons. Un grand nombre de chrétiens égarés adoptèrent une partie de ce système, et tous, s'aban-

donnant aux écarts de leur imagination, se divisèrent en plusieurs écoles différentes. Les montanistes ne regardèrent Jésus-Christ que comme un éon. Montan, lui-même, le chef de cette secte, se disait illuminé par le Paraclet et le plus parfait des éons.

D'autres admettaient deux principes, ceux du bien et du mal, qui se combattaient éternellement. Cette erreur donna naissance au manichéisme.

Les valentiniens confondaient le Verbe de l'Évangile avec celui de Platon. On accusait une grande partie des gnostiques, dont les assemblées nocturnes et mystérieuses s'appelaient *agapes*, de se livrer aux plus honteuses superstitions et de renouveler les scandaleuses débauches des bacchanales; et comme alors l'opinion publique ne faisait aucune distinction entre toutes ces sectes nouvelles, les chrétiens se virent souvent confondus avec les illuminés, et leurs assemblées religieuses furent traitées avec la haine et le mépris qu'inspiraient les rassemblements licencieux des gnostiques.

Lorsque Antonin occupa le trône, la morale de l'Evangile se vit défendue et disculpée avec force et succès par saint Justin dans l'année 150. Il réfuta toutes ces calomnies dont la fausseté était démontrée encore plus évidemment par la simplicité, la sagesse et la vertu de ceux qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ.

L'Église chrétienne alors pouvait se défendre plus glorieusement par les exemples que par les écrits; pure comme le sont toutes les institutions près de leur source, le luxe et la corruption ne s'y étaient point introduits. Ces premiers chrétiens, pauvres, humbles, zélés, charitables, courageux, ne connaissant d'autres passions que l'amour de Dieu et du prochain, devaient paraître, aux yeux de leurs ennemis mêmes, des modèles de la plus parfaite philosophie, comme ils étaient dans l'opinion de leurs frères des modèles de sainteté. Aussi, malgré l'habitude de la superstition et la crainte des supplices, ce culte austère qui proscrivait si rigoureusement toutes les jouissances mondaines, acquérait sans cesse de nou-

veaux et de nombreux partisans, tant on se sentait entraîné par l'admiration pour des hommes qui, dans un siècle de dépravation, conservaient des mœurs si pures, et qui, au milieu d'une époque de décadence et d'asservissement, gardant une héroïque liberté, opposaient tant de vertus aux vices, tant de douceur à la haine et un si ferme courage à la tyrannie.

Les armes d'une brillante éloquence ne tardèrent pas à venir au secours du christianisme persécuté. Tertullien et Origène prirent la défense de cette religion, et, par de nombreux écrits, s'efforcèrent de prouver la pureté des principes et la vérité des faits sur lesquels elle était fondée.

Origène porta le zèle jusqu'au fanatisme, et se mutila pour être plus certain de dompter ses passions. Cet égarement fut condamné par l'Église. Tertullien, entraîné par une imagination ardente, finit par tomber dans l'erreur des montanistes. L'un et l'autre, enthousiastes de Platon, avaient adopté une grande partie des opinions de ce philosophe. C'est dans les écrits de Tertullien qu'on trouve le plus d'arguments pour établir la succession des évêques dans les principales églises depuis les apôtres.

Origène fit un immense travail pour comparer et concilier toutes les versions de l'Écriture : l'un de ses plus remarquables ouvrages fut la réfutation du livre de Celse. Saint Grégoire Thaumaturge, célèbre par ses talents, était disciple d'Origène.

Depuis le milieu du second siècle, l'histoire de l'Église ne manque plus de documents certains ; elle a plutôt à se plaindre de la multiplicité des lumières qui se présentent pour éclairer sa marche, et, après avoir cherché péniblement la vérité au milieu du silence des contemporains et à la lueur incertaine des traditions, elle se trouve tout à coup jetée dans la confusion des sectes, des hérésies, et dans toutes ces controverses dont la subtilité métaphysique paraît si éloignée de la simplicité de l'Évangile.

Les discordes souvent sanglantes, produites par ces différents schismes, forment une triste partie du tableau que

nous devons tracer. Nous admirions les principes purs d'un culte dont les ministres étaient pauvres et persécutés, nous aurons à déplorer les erreurs et les passions qui troublent la paix d'une Église riche et triomphante.

Les lumières les plus pures sont bientôt altérées par les faiblesses humaines, et, semblable à la république romaine, l'Église chrétienne se corrompit dès que ses conquêtes lui donnèrent l'empire du monde.

Les premiers chrétiens n'ambitionnaient de trésors et d'honneurs que dans le ciel; leurs différentes communautés, soumises à des règles simples et d'une exécution facile, étaient gouvernées par des prêtres et par des diacres. Les successeurs des apôtres qui les présidaient, prirent ensuite le titre d'*évêques :* ils administraient les sacrements, maintenaient la discipline, réglaient les cérémonies, consacraient les ministres, dirigeaient les fonds communs, et jugeaient en arbitres les différends que les fidèles ne voulaient pas soumettre aux tribunaux des idolâtres.

Comme les *gentils,* c'est-à-dire les hommes des nations étrangères à la Judée, composèrent bientôt la majorité des chrétiens, on cessa de suivre la loi de Moïse; et, après la dispersion des Juifs, sous le règne d'Adrien, on finit par regarder comme hérétiques les chrétiens, qui, sous le nom de *nazaréens,* persistaient à suivre la loi judaïque.

Chaque congrégation chrétienne élisait son évêque. A la fin du deuxième siècle, les chrétiens, plus multipliés, formèrent des synodes provinciaux, dont les amphictyons et la ligue achéenne leur avaient peut-être donnée l'idée. Cet établissement accrut la puissance des évêques; ils n'y faisaient d'abord que des exhortations fraternelles; bientôt le besoin de l'ordre, et peut-être l'ambition, leur firent contracter l'habitude de commander, et l'on ne tarde pas à leur entendre dire, comme saint Cyprien, que « les princes et les magis- « trats n'ont qu'un domaine terrestre et passager, tandis que « l'autorité épiscopale vient de Dieu, et s'étend sur ce « monde et dans l'autre. »

La communauté des biens s'opposait au prosélytisme ; on y renonça. La nécessité de régler une administration qui s'étendait chaque jour établit la hiérarchie. L'égalité, à laquelle prétendaient les prêtres, disparut devant la puissance des évêques ; ceux-ci cédèrent la prééminence aux métropolitains, et presque tous reconnurent pour le premier d'entre eux et pour leur chef, l'évêque de Rome, comme successeur de saint Pierre, auquel on attribua dans la suite exclusivement le nom de *pape*. Mais cette suprématie ne s'établit pas sans obstacle ; on lui résista souvent en Afrique et en Asie ; car on voit toujours se renouveler, dans les affaires du ciel comme dans celles de la terre, l'éternel combat de la république et de la monarchie.

Le sacrifice absolu, qu'autrefois les fidèles étaient contraints à faire de leurs biens, fut réduit à la dîme et aux offrandes.

Sévèrement attentive au maintien de la foi, chaque société religieuse séparait de sa communion ceux qui s'étaient souillés de quelques crimes, ou qui professaient des principes contraires à la doctrine et à la morale chrétiennes. L'excommunié n'avait plus de part aux cérémonies, aux sacrements, aux distributions, et chacun fuyait sa présence. La réconciliation était plus ou moins difficile, suivant les différentes règles reçues dans chaque pays. En Galatie, un apostat obtenait sa grâce après cinq ans de pénitence ; en Espagne, on lui refusait l'absolution jusqu'à l'article de la mort.

On chercherait vainement dans les annales du monde un plus rare modèle de vertu, de morale, d'austérité, que celui qui fut offert à l'admiration des hommes pendant près de trois siècles par les chrétiens. Ce qui les distinguait surtout, c'était une vertu douce, tendre, active, qui les portait à soigner les malades, à secourir les pauvres, à consoler les malheureux, à aimer tous les hommes, même leurs persécuteurs, à se regarder tous comme égaux et comme frères.

On ne voit rien dans les écoles de philosophie qui donne une juste idée de cette passion pour l'humanité, de cette

bienveillance universelle que les chrétiens nommèrent charité. Les anciens philosophes, admirables dans leurs préceptes pour enseigner la justice, pour prescrire la tempérance, pour augmenter la force, pour conseiller la modération, ne s'adressaient presque jamais qu'à l'esprit; les apôtres parlaient au cœur. Zénon, Platon, Socrate, ne rapprochaient les hommes que par les chaînes du devoir. L'Évangile les unissait par les liens de l'amour. Enfin c'est par cette vertu que le christianisme conquit l'univers. Les pompes, les trophées, la richesse, la puissance, les voluptés du paganisme disparurent à la voix du Dieu bon qui dit aux hommes : *Aimez-vous et pardonnez-vous.*

Pour gouverner les premiers chrétiens, les évêques n'eurent longtemps à employer d'autre force que celle de l'exemple; mais la puissance, la richesse et le repos altérèrent les mœurs du clergé : peu de chrétiens résistèrent aux erreurs et à la dépravation d'un siècle corrompu. Tout dans l'empire romain participait à sa décadence, et, sans avoir égard aux diatribes des ennemis du christianisme, on peut juger, par le tableau que nous a transmis, du temps de Constantin, l'évêque Eusèbe, des désordres scandaleux qui affligeaient l'Église, et dont il attribuait la cause à son accroissement, à son luxe et à sa prospérité.

C'est dans cet état de puissance ascendante et de pureté décroissante que Constantin trouva l'Église chrétienne, lorsqu'il la fit triompher de ses ennemis, et l'associa, pour ainsi dire, à l'empire du monde.

Après sa victoire, le désir de dominer augmenta l'ardeur des sectes, qui, jusque-là, ne s'étaient combattues que dans l'ombre. Vingt ans auparavant, un des évêques de Thébaïde, nommé Mélèce, convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, avait été déposé par Pierre, évêque d'Alexandrie.

Dans l'Égypte et dans une grande partie de l'Orient, l'*éclectisme* avait succédé au *syncrétisme*. Les partisans de ce système se croyaient le droit de choisir dans chaque doctrine religieuse ou philosophique ce qui plaisait le plus à son

imagination, et la plupart faisaient dans leur croyance un mélange bizarre de christianisme, de platonisme et de pythagorisme. Les partisans de Mélèce ne furent point découragés par sa condamnation. Ce schisme s'étendit, et bientôt on vit marcher avec éclat sur ses traces un homme éloquent et ambitieux : c'était Arius.

Comme il parut d'abord disposé à se repentir de ses erreurs, Achillas, évêque d'Alexandrie, le rétablit dans sa communion; mais ses vrais sentiments ne tardèrent pas à éclater. Le successeur d'Achillas, qu'on nommait Alexandre, dans une instruction adressée à son clergé, ayant parlé de la conformité des substances qui existe entre Dieu et Jésus-Christ, Arius, qui avait adopté quelques opinions des gnos tiques, accusa hardiment son évêque d'hérésie, nia la divinité de Jésus-Christ, et déclara publiquement que le fils, étant engendré, avait été tiré du néant, et ne pouvait avoir une substance conforme à celle de son père.

L'éloquence d'Arius entraîna beaucoup de chrétiens, et lui fit même parmi les prêtres et les évêques, un grand nombre de partisans. Né au milieu des déserts de la Lybie, son génie avait toute l'ardeur de ce climat brûlant; instruit par les livres des anciens philosophes, il joignait la subtilité grecque à la chaleur africaine; sa piété apparente voilait son ambition, une humilité affectée déguisait son audace : tel le représentent les écrivains orthodoxes de ce temps. Ils prétendent tous que l'Église n'eut point de plus formidable ennemi.

Le peuple, les prêtres le suivaient en foule; les femmes surtout, entraînées par le feu de ses paroles, embrassaient sa cause avec passion. Cette secte s'étendit rapidement en Égypte, en Syrie, en Palestine. Les adversaires d'Arius, aussi ardents que lui, le combattaient non-seulement avec zèle, mais avec fureur. Ainsi l'arianisme, dès sa naissance, divisait toutes les familles, agitait toutes les villes. Chaque place publique semblait transformée à la fois en école de théologie, en théâtre de discorde, et devenait souvent un champ de bataille.

Un concile de cent évêques, convoqué à Alexandrie, excommunia Arius, ainsi que les évêques Théonas et Second. Ce jugement excita de violentes plaintes ; le célèbre Eusèbe, évêque de Nicomédie, voulut exiger d'Alexandre le rétablissement d'Arius dans sa communion, et Constancie, sœur de l'empereur, appuya ses sollicitations.

Arius, banni d'Alexandrie, se vit accueilli favorablement par un autre Eusèbe, évêque de Césarée, célèbre par son esprit et puissant à la cour. Enfin un concile, convoqué par les deux Eusèbe à Nicomédie, se déclara pour les opinions d'Arius, et les pères qui composaient cette assemblée, écrivirent en faveur de l'hérésiarque à tous les évêques de l'empire.

Constantin gémissait des troubles qui déchiraient l'Église, dont il avait cru consolider par ses armes la paix et la prospérité.

Dans le dessein et avec l'espoir de rapprocher les esprits, il blâma l'un et l'autre parti d'avoir mis en discussion des questions *insolubles pour l'esprit humain.* Ces subtilités ne lui paraissaient pas essentielles à la religion, et, comme elles ne devaient pas, selon ses principes, rompre l'union chrétienne, il invitait chacun à garder pour lui ses opinions, et à cesser de disputer sur ces mystérieux objets : « Laissez-moi, leur écrivait-il, des nuits sans trouble, des jours « sereins et une lumière sans nuages. Où trouverai-je du « repos si les serviteurs de Dieu se déchirent ? Je voulais me « rendre dans vos contrées, vos discordes me ferment le chemin de l'Orient : réunissez-vous pour me le rouvrir. »

On ne répondit à ces sages conseils que par d'autres discussions sur l'époque à laquelle on devait célébrer la fête de Pâques. Osius, évêque de Cordoue, chargé des lettres et des ordres de l'empereur, fit de vains efforts pour rétablir la paix.

Un nouveau concile fut réuni dans Alexandrie, mais l'aigreur des partis rendit toute conciliation impossible, et, comme on crut que l'empereur inclinait du côté des adver-

saires d'Arius, la fureur des sectaires s'accrut à tel point que, dans plusieurs villes, on mutila, on brisa les statues de ce prince.

Quelques courtisans dénoncèrent avec chaleur cet attentat, dans l'intention d'exciter son courroux. Constantin, portant alors la main sur son visage, leur dit en souriant : « Je « ne me sens pas blessé. » Ce mot, répété dans tout l'empire, commanda le respect aux factieux, et le silence aux flatteurs.

Cependant l'empereur, voyant que ces querelles prolongées menaçaient la tranquillité publique, convoqua un concile général à Nicée en Bithynie.

Ce fut à cette époque que le prince publia plusieurs lois fort sages pour augmenter l'autorité paternelle, pour régler l'émancipation des mineurs, pour réprimer les excès de l'usure, qui étaient portés à tel point qu'on crut faire une grande réforme en réduisant l'intérêt du prêt, en argent, à douze pour cent, et en nature à trois boisseaux pour deux.

Si, à cet égard, les mœurs publiques étaient trop relâchées, de leur côté les évêques se montraient trop austères. Ils regardaient tout intérêt comme usuraire ; leur zèle, plus ardent qu'éclairé, les empêchait de voir qu'interdire aux prêteurs tout profit, c'était porter une atteinte mortelle au crédit et au commerce.

Dans l'année 325, le concile de Nicée ouvrit sa session : c'était la première fois qu'on voyait l'Église tout entière rassemblée.

Elle offrit aux regards du monde la réunion d'un grand nombre de prélats respectables par leurs vertus, célèbres par leurs talents, et dont les tortures avaient souvent éprouvé le courage. L'un d'eux, Paphnuce, qui administrait un diocèse dans la Thébaïde, portait sur son front l'empreinte du fer des bourreaux. En le voyant, Constantin s'approcha de lui avec respect, et baisa plus dévotement que politiquement cette cicatrice ; il ignorait les conséquences dangereuses de ce pieux abaissement, et ne prévoyait pas que l'ambition s'enorgueillirait de cet hommage rendu par la puissance, non

au sacerdoce, mais à la religion et à la vertu. On ne comptait dans cette assemblée que dix-sept évêques ariens : le plus redoutable rival d'Arius fut un jeune prêtre, nommé Athanase, que l'évêque Alexandre avait élevé. Athanase, destiné par le sort à jouer un rôle éclatant dans ces querelles religieuses, déploya, dès qu'il prit la parole, une éloquence vive et brillante, qui frappa d'étonnement les ariens, la cour et le concile.

L'empereur, entouré de tous les pontifes chrétiens, se vit assailli par une foule de requêtes et de mémoires qui contenaient un grand nombre de plaintes et d'accusations que faisaient réciproquement l'un contre l'autre les évêques de toutes les églises de l'empire. Après en avoir pris connaissance, ayant convoqué devant lui ces prélats : « Je remets, « leur dit-il, la décision de tous vos procès à un jour fixe, « ce sera celui du jugement dernier : Dieu est votre seul « juge ; je ne prononcerai point sur de telles causes. Vous « n'avez qu'un unique devoir, remplissez-le ; il consiste à « vivre sans mériter de reproches et sans en faire à votre « prochain. Imitons, croyez-moi, la bonté divine : oublions « et pardonnons. »

En même temps, il jeta au feu tous ces libelles, et ajouta ce peu de mots : « Gardons-nous de rendre publiques les fai-« blesses des ministres de la religion, de scandaliser le peu-« ple, et d'autoriser par là ses désordres. »

Le concile s'ouvrit le jour où l'on célébrait la fête de l'apôtre saint Jean. Arius soutint ses opinions avec adresse ; Athanase les combattit avec véhémence. Comme on n'écrivit point tous les actes de ce concile, l'histoire ne nous a pas transmis les détails de ce fameux procès ; elle n'a conservé que la profession de foi, les canons et les lettres synodiques qu'on y rédigea. La dernière séance se tint dans le palais de l'empereur. Il paraît qu'Osius, accompagné de deux légats, présida l'assemblée au nom du pape Sylvestre. Constantin se rendit sans gardes au concile.

« Pontifes de l'Église chrétienne, leur dit-il, mes vœux

« sont enfin remplis ; après tant de faveurs que j'ai reçues « du ciel, celle que je désirais le plus vivement était de vous « voir tous réunis près de moi dans un même esprit. J'ai « renversé la tyrannie qui vous persécutait par une guerre « ouverte. Triomphons aujourd'hui de ce génie du mal qui « travaille à notre destruction par ses artifices et par une « guerre intestine. Vainqueur de mes ennemis, j'espérais « ne jamais adresser à l'auteur de mes succès que les vœux « de ma reconnaissance ; la nouvelle de vos discordes m'a « plongé dans une profonde douleur ; c'est pour faire cesser « cette division, le plus funeste des fléaux, que je vous ai « tous réunis. Ministres d'un Dieu de paix, faites renaître « parmi vous l'esprit de charité que vous devez inspirer aux « autres ; étouffez toute semence de haine ; rétablissez, con-« solidez votre union : ce sera l'offrande la plus agréable à « votre Dieu, et l'hommage le plus doux pour votre prince. »

Les historiens ecclésiastiques disent qu'Arius présenta au concile une profession de foi artificieusement rédigée, dans le dessein d'éluder plutôt que de résoudre la difficulté ; mais ses adversaires déjouèrent cette subtilité en proposant de déclarer que Jésus-Christ était *consubstantiel à son père*. Cette déclaration précise ne permettait pas de subterfuges ; on dressa le formulaire que signa la majorité des Pères, et que les ariens refusèrent presque tous de souscrire. Quelques-uns seulement se soumirent par crainte plus que par conviction à la décision du concile. Eusèbe de Césarée fut de ce nombre ; mais ils ne tardèrent pas de revenir contre ce jugement, en disant que le mot *consubstantiel* ne signifiait que *semblable* et non *conforme en substance*. Le concile excommunia les dissidents.

Quelle révolution soudaine dans les opinions, dans les esprits, dans les usages ! L'empire romain semble tout à coup offrir à nos regards surpris un autre pays et d'autres hommes. On quitte les réalités de la terre pour s'élever dans les nuages et dans les régions mystérieuses du ciel. La subti lité remplace la force, les opinions succèdent aux intérêts ;

ce n'est plus la politique, c'est la métaphysique qui gouverne le monde. Tout dans les idées paraît à la fois exalté, obscurci, rétréci; l'histoire ne nous transmet plus que de longs discours au lieu de grandes actions, et le glaive de la parole reste seul actif et tranchant, tandis que celui de la victoire, s'émoussant chaque jour, laisse l'empire livré sans défense à l'avidité des Barbares.

Par une autre décision on établit que la fête de Pâques se célébrerait partout suivant l'usage de l'Église d'Occident.

Mélèce éprouva l'indulgence du concile; on lui permit de remplir les fonctions épiscopales. On s'occupa ensuite d'une autre secte, celle des *purs* ou *novatiens :* ils ne reconnaissaient qu'à Dieu seul le pouvoir d'absoudre. Attaquant ainsi l'intérêt fondamental des prêtres et le pouvoir de l'Église, ils voulaient la priver du droit et de la faculté de lier par l'anathème et de délier par l'absolution. En vain on voulut les ramener à l'opinion reçue : ils refusèrent tout accommodement et furent excommuniés : mais ce qui rendit surtout ce premier concile œcuménique, c'est-à-dire universel, le plus célèbre de tous, ce fut la profession de foi qu'on y rédigea, et qui sert encore aujourd'hui de règle à l'Église romaine.

Après la clôture du concile, tous les évêques retournèrent dans leurs diocèses. L'empereur avait payé leur voyage et les avait défrayés pendant leur séjour. Il écrivit à toutes les communautés chrétiennes de l'Égypte pour les inviter à se réunir au corps de l'Église, et sévit avec rigueur contre les évêques qui persistaient dans leur opposition. Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée furent exilés dans les Gaules.

Sur ces entrefaites, l'évêque d'Alexandrie mourut et désigna pour son successeur Athanase, qui chercha en vain par la fuite à éviter son élévation. Il fut élu. Son épiscopat dura quarante-six ans; son zèle opiniâtre, son austère fierté, sa vive éloquence et ses malheurs le rendirent célèbre; il se vit cinq fois banni et courut souvent risque de la vie.

Constantin, revenu à Rome, publia une loi pour abolir les

combats de gladiateurs, jeux sanglants qui ne s'accordaient pas avec la morale chrétienne, mais qui plaisaient encore aux Romains; car ils conservèrent plus longtemps leur férocité que leur courage.

Constantin défendit par un décret, aux généraux et aux officiers, d'exiger du peuple des vivres et de l'argent. La raison de ce prince le portait à vouloir réprimer toutes les passions privées qui s'opposaient à l'intérêt public; mais il était trop impétueux pour triompher des siennes. Ce fut à cette époque (en 326) que, trompé par l'impératrice Fausta, il ordonna la mort de Crispus, son fils, qu'elle avait faussement accusé d'un amour incestueux. Éclairé sur cette imposture, il vengea ce jeune prince par un nouveau crime : Fausta périt, et Constantin, tourmenté d'un repentir tardif, fit élever en honneur de l'infortuné Crispus une statue dont le corps était d'argent et la tête d'or; sur son front on avait gravé ces mots : *C'est mon fils, injustement condamné.*

Les Romains, dont l'humeur turbulente avait survécu à la perte de leur liberté, saisirent le prétexte de ces deux actes sanguinaires pour faire éclater leur haine contre un prince ennemi de leur culte et de leurs jeux. Constantin fut insulté dans Rome; ses favoris lui conseillèrent de faire charger la multitude par ses troupes : il parut prendre un parti plus sage, celui de se montrer supérieur et insensible à ces offenses; mais la blessure resta ouverte dans le fond de son cœur. Il partit pour l'Illyrie, abandonna Rome et n'y revint jamais.

Sous le consulat de Constance et de Maxime, la princesse Hélène, mère de l'empereur, âgée de soixante-dix-neuf ans, et qui se trouvait alors en Palestine, se rendit à Jérusalem et visita le Calvaire, dont les païens avaient fait un temple consacré à Vénus. L'histoire ecclésiastique rapporte que cette princesse, indignée, fit abattre les statues de la déesse, renverser les murailles, et qu'en fouillant la terre, on découvrit le sépulcre de Jésus-Christ, sa croix et celle des deux voleurs qui avaient péri à côté de lui. L'empereur donna

ordre à Dracilien, gouverneur de la Palestine, de bâtir dans ce lieu une église qu'on nomma *le Saint-Sépulcre*.

L'empereur fit attacher à son casque les clous trouvés sur la croix. En 327, Hélène mourut, on transporta son corps à Rome ; il y fut enfermé dans un tombeau de porphyre. Constantin lui éleva une statue et donna son nom à Drépane, ville nouvellement fondée en Bithynie.

Toujours constant dans sa piété filiale, il avait fait graver le nom d'Hélène sur les monnaies. Sous le consulat de Januarius et de Justus, l'empereur, appelé de nouveau dans les camps par l'audace des Barbares, battit les Sarmates, les Germains et les Goths. Après les avoir vaincus, il recommença plus vivement que jamais la guerre qu'il avait déclarée aux temples de l'idolâtrie.

Ayant appris qu'en Palestine, autour du chêne de Membré, dans le lieu où l'on prétendait qu'Abraham avait été visité par des anges, on voyait quelques chrétiens, mêlés avec les sectateurs de plusieurs religions différentes, confondre ces différents cultes et sacrifier aux idoles, il défendit ces réunions et fonda une église en cet endroit.

Depuis quelques années, le christianisme étendait ses racines en Éthiopie par le zèle de quelques hommes ardents et austères qui avaient voulu fuir dans les déserts la vue des tyrans, le spectacle de la décadence de Rome et la contagion d'un siècle corrompu. Ces fervents sectateurs et des vertus antiques et de la morale chrétienne furent les premiers ermites. La persécution de Dioclétien multiplia leur nombre ; il se réunirent et peuplèrent de monastères les solitudes de l'Afrique : ceux de saint Antoine et de saint Pacôme furent les plus fameux.

L'éloignement augmentait la vénération qu'inspirait leur vertu sévère, et les peuples, accoutumés par le polythéisme à ne pas douter des prodiges, croyaient avidement à tous les miracles qu'on attribuait à leur sainteté.

Constantin, irrité contre Rome, exécuta le grand projet que la haine plus que la politique lui avait dicté. Dans l'an-

née 328, il posa dans Byzance les fondements d'une nouvelle ville qu'il nomma Constantinople et dont il fit le siége de l'empire. Il poussa les travaux avec tant d'activité qu'en 330 on les vit terminés.

Cette ville fameuse, ancienne colonie de Mégare, avait été fondée par Byzas, six cent soixante ans avant Jésus-Christ. Libre pendant quelques années, elle passa ensuite sous la dépendance des Perses et des Lacédémoniens : les Athéniens s'en emparèrent. Rome, qui promettait la liberté à tous les peuples qu'elle voulait asservir, accorda aux Byzantins le droit d'être gouvernés par leurs propres lois. Sévère assiégea Byzance, la prit et la détruisit presque entièrement. A peine était-elle rebâtie, lorsque Gallien renversa de nouveau ses murailles ; les Hérules la saccagèrent ; Licinius en fit le centre de ses forces. Saint André y prêcha l'Évangile.

Constantin, sous prétexte d'occuper une position plus avantageuse pour défendre l'empire contre les Sarmates, les Goths et les Perses, mais animé réellement d'une profonde haine contre Rome, résolut de porter à l'extrémité des frontières le centre de vie et d'activité de l'empire romain. Il fit de Byzance sa capitale, étendit son enceinte et la remplit de superbes monuments.

On y bâtit un Capitole ; on y construisit des aquéducs ; deux édifices majestueux furent destinés aux assemblées du sénat. Une vaste place publique, entourée de colonnes et d'arcades dorées où l'on admirait un grand nombre de statues, était décorée par le milliaire d'or : cette place se nommait *Augustéon*.

Au centre de la ville, les regards étaient frappés par la beauté d'une autre place circulaire qu'on appelait *la Salle de Constantin*, et au milieu de laquelle s'élevait une colonne de porphyre servant de base à la statue de l'empereur. Cette statue dont on avait changé la tête, était celle d'Apollon trouvée dans Ilium. On renferma dans sa base une partie de la vraie croix, qu'on disait avoir été découverte dans le saint Sépulcre par Hélène.

Rien n'égalait, même dans Rome, la magnificence du palais impérial de Byzance, qui, s'élevant sur le bord de la mer, aux lieux où l'on voit aujourd'hui le sérail, semblait dominer l'Europe et l'Asie.

Au milieu de la salle du trône, brillante de marbre, d'or et de pourpre, on avait attaché une grande croix enrichie de pierreries : Apollon pythien, les muses de l'Hélicon, les trépieds de Delphes, enlevés à leurs temples déserts, ne servaient plus que d'ornements : la curiosité venait admirer ces dépouilles de l'idolâtrie dans ce palais superbe.

Constantin fit bâtir dans Byzance plusieurs églises, et entre autres celle de Sainte-Sophie, qui depuis devint la principale mosquée des sectateurs de Mahomet.

L'empereur, occupé de la salubrité de sa nouvelle ville autant que de sa magnificence, fit construire, sur le modèle de ceux de Rome, de vastes égouts dont les eaux s'écoulaient dans la mer.

Impatient de faire briller Constantinople du plus grand éclat, il accorda d'importants priviléges à tous ceux qui venaient s'y établir, et, par un décret très-arbitraire, il priva du droit de tester tous les propriétaires de fonds en Asie, qui, à une époque fixée, ne seraient pas possesseurs d'une maison à Constantinople.

Bientôt la nouvelle capitale éclipsa l'ancienne; mais si elle l'effaça en puissance, elle la surpassa de beaucoup en servitude. Rome, qui avait créé ses princes, s'était toujours vue respectée par eux; Constantinople, au contraire, devant son existence aux empereurs, les regarda comme ses maîtres. Droits, intérêts, tout changea; les peuples parurent devenir la propriété des monarques; le langage s'altéra comme la pensée; les mots n'eurent plus la même signification; la vertu ne consista plus dans l'amour de la patrie, de l'indépendance et des lois; on plaça l'honneur non dans la fidélité aux principes, mais dans le dévouement au prince. L'obéissance à l'église, la soumission au trône, formèrent tout le cercle des devoirs; le monarque fut regardé comme

représentant seul l'État : tous les sentiments, comme tous les droits, durent se concentrer et se confondre dans sa personne; et ce fut d'après ces nouvelles règles de morale et de politique que l'histoire jugea pendant beaucoup de siècles les caractères et les actions des hommes dans les monarchies modernes.

Rome avait été consacrée à Mars; l'empereur, dans l'année 330, sous le consulat de Gallicanus et Symmaque, fit la dédicace de Constantinople, qu'il consacra à la Vierge.

Les dépenses prodigieuses occasionnées par la translation du siége de l'empire, et par la fondation d'une nouvelle Rome, obligèrent Constantin à écraser les peuples par des impôts énormes. Il assujettit à de lourdes taxes les marchands, les artisans, les mendiants même et les lieux de prostitution. Constantinople seule fut exempte de ce fardeau qu'elle faisait peser sur l'empire, et ses habitants se virent affranchis de tous impôts indirects et personnels.

Un nouveau sénat, formé dans la capitale de l'Orient, malgré l'extrême faveur que l'empereur lui accordait, ne put obtenir de l'opinion publique la considération et le respect attachés au nom du sénat qui restait à Rome, et le peuple ne donna aux sénateurs byzantins que le titre de *clari*, réservant pour les sénateurs romains celui de *clarissimi*. Tous les efforts de l'autorité souveraine ne purent effacer cette différence maintenue par la puissance des souvenirs.

L'empereur, pour assurer la tranquillité de ses vastes États, créant un nouvel ordre d'administration publique, confia l'exercice de son autorité à quatre chefs principaux, nommés *préfets du prétoire*; il fit entre eux le même partage qu'on avait vu établir autrefois par Dioclétien entre les quatre Césars; mais le système de Constantin était mieux conçu et moins dangereux, puisque ces préfets étaient révocables : leurs quatre districts se divisaient en diocèses : l'Orient en contenait cinq, l'Italie trois, les Gaules trois. Les préfets du prétoire étaient supérieurs à tous les autres magistrats : autrefois ils commandaient la garde prétorienne;

mais, dans ce nouveau système, leur autorité devint purement civile, et les troupes furent mises sous les ordres de deux généraux nommés *maîtres de la milice.*

L'empereur institua une nouvelle dignité supérieure à celle de préfet, ce fut la dignité de *patrice,* mais il ne lui attribua que de grands honneurs sans fonctions. Constantin chargea les ducs de la défense des frontières, en leur assignant des terres qu'ils transmettaient à leurs enfants, et qu'on appelait *bénéfices.* Ces ducs, après de grands services, obtenaient quelquefois le titre de *comte,* qu'on regardait alors comme supérieur, et que portaient les principaux officiers du palais.

Le nom de *comte* était ancien et datait du règne d'Auguste : on appelait *comites Augusti* les sénateurs qui accompagnaient ce prince dans ses voyages.

Le fondateur du nouvel empire connaissait les hommes et la dépravation de son siècle; il savait que les Romains n'avaient plus la fierté qui rend libre, et qu'il ne leur restait que la vanité qui rend courtisan. Dépouillant les citoyens de leurs droits, il les en dédommagea par des titres; et les principaux personnages de l'empire se consolèrent de la perte de leur indépendance, en se voyant traités de *révérence,* d'*éminence,* de *grandeur* et de *magnificence.*

Pour maintenir le respect du pouvoir absolu, il faut qu'il brille de l'éclat de la victoire, et la gloire militaire est ce qui fait le plus d'illusions sur la perte de la liberté.

En 332, Constantin reprit les armes, et fit la guerre contre les Goths. Le jeune Constantin, son fils, commandant un corps d'armée, défit cent mille de ces Barbares, les contraignit à payer un tribut annuel et à donner en otage Ariaric, un de leurs princes.

Jusqu'alors l'empereur avait cru convenable et prudent d'éloigner ses frères des affaires publiques; mais en 333, voyant sa puissance consolidée, il nomma Dalmace, son frère, consul et censeur. La peste et la famine désolèrent l'empire;

Constantin, par ses soins actifs, par ses libéralités, soulagea les souffrances du peuple.

Ce fut à cette époque que le philosophe Sopatère vint à la cour d'Orient, et osa soutenir la cause de l'ancien culte contre le christianisme : il plut à l'empereur. Ce prince, doué d'une imagination vive, aimait l'esprit, cultivait les lettres et venait de rouvrir les écoles d'Athènes. La faveur de Sopatère éveilla l'inquiétude des prêtres; le peuple, toujours disposé au fanatisme, éclata en murmures séditieux; Constantin, effrayé de ce mouvement, sacrifia le philosophe à ses ennemis, et lui fit trancher la tête.

L'empereur, dont les prêtres échauffaient sans cesse le zèle, ne se bornait pas à combattre les rois étrangers; il travaillait sans relâche à leur conversion et comblait de présents leurs ambassadeurs pour les attirer à sa croyance. Étant informé que le roi de Perse, Sapor, maltraitait les chrétiens, il lui adressa des lettres pressantes en leur faveur : « Croyez, lui écrivait-il, « que l'empereur Valérien ne s'est attiré ses longs malheurs « qu'en persécutant les adorateurs de Jésus-Christ, et que moi « je ne dois mes victoires qu'à la protection de ce Dieu. »

Ses arguments furent sans succès; il réussit mieux en fournissant aux Perses, sur leur demande, des armes qui leur manquaient, et dont ils ne tardèrent pas à se servir contre lui.

Cette année fut marquée par peu d'événements. Constant, le plus jeune des fils de l'empereur, reçut le titre de César. Constantin, frappé de tous les prodiges qu'on racontait du pieux ermite saint Antoine, lui écrivit pour lui exprimer l'admiration que lui inspirait l'autorité de sa vertu. C'est ainsi qu'un zèle impolitique portait alors ce prince à encourager cette ferveur pour la vie ascétique, qui dégarnissait les camps, enlevait aux travaux de la campagne et aux emplois publics un grand nombre d'hommes utiles, et dépeuplait les villes pour peupler les déserts.

On doit cependant convenir que les fautes mêmes de Constantin avaient souvent pour motif de louables intentions.

Ce prince possédait le mérite qu'on retrouve chez tous les hommes qui ont fait de grandes choses : dans tous les rangs, dans tous les genres où l'on voyait la vertu paraître et le talent briller, ils attiraient les regards, fixaient l'attention de l'empereur, et recevaient de lui des marques d'estime et de faveur. L'art de régner consiste surtout dans l'habileté des choix, et ceux de Constantin tombaient presque toujours sur des personnes distinguées par leur capacité et par leurs actions.

En changeant la constitution de l'empire, Constantin n'avait point osé abolir le consulat, et tous ceux qu'il éleva à cette dignité furent des citoyens faits pour l'honorer.

En 334, il nomma consuls Lucius Ranius et Acconcius Optatus, qui avaient mérité l'estime publique comme préteurs et comme proconsuls. Paulinius Anicius, renommé par son éloquence, et dont on vantait l'équité, reçut le même honneur.

A cette époque, on vit éclater une grande révolution parmi les Barbares dont les armes avaient le plus fréquemment menacé les frontières de l'empire. Depuis que les Goths s'étaient vus forcés par les Romains à conclure la paix, leur ardeur inquiète, pour se consoler de ces revers, cherchait une autre proie : sous la conduite de leur roi Gébéric, ils marchèrent contre les Sarmates, les battirent complétement et livrèrent leur pays au pillage. Les vaincus désespérés armèrent leurs esclaves, qu'on nommait *limagantes*. Cette nombreuse population d'hommes longtemps opprimés se servit de la liberté qu'on lui rendait pour satisfaire sa vengeance. Après avoir chassé les Goths, ces fiers affranchis se servirent de leurs forces contre leurs maîtres, s'emparèrent de leurs propriétés et les contraignirent à la fuite.

Trois cent mille Sarmates vinrent demander asile à Constantin, qui commit la haute imprudence, au lieu de les disperser dans l'empire, de les incorporer dans ses troupes, et de leur donner des terres en Thrace, en Macédoine et en Pannonie. Ouvrant ainsi le passage aux ennemis de Rome,

il prépara sa destruction, et ces Barbares sans patrie obtinrent après leur défaite, comme suppliants, les possessions que pendant plusieurs siècles leurs armes s'étaient en vain efforcées de conquérir.

En 335, l'empereur nomma consul son second frère Jules Constance : ce jeune prince eut d'un premier mariage un fils nommé Gallus ; ayant ensuite épousé Basiline, sœur de Julien, comte d'Orient, il devint père du fameux Julien, surnommé *l'Apostat*.

L'empereur célébra dans sa nouvelle capitale la trentième année de son règne (337). Ce fut à cette époque qu'Eusèbe de Césarée prononça son panégyrique. Un de nos écrivains, Thomas, remarque avec raison que la révolution qui s'opérait alors dans le monde créa un nouveau genre d'éloquence. « Le droit de parler au peuple, dit-il, avait ap« partenu dans Rome libre aux magistrats, et dans Rome « esclave aux empereurs. Ce droit, qui faisait partie de la « souveraineté, commandait aux volontés en dirigeant les « opinions. Il passa sous Constantin aux ministres des au« tels, et les discours religieux succédèrent aux discours « politiques. »

Ainsi, Rome vit fleurir successivement l'éloquence républicaine animée par de grands intérêts ; sous les premiers empereurs, l'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire ; à l'époque de Marc-Aurèle, l'éloquence philosophique ; enfin, au moment où la doctrine de l'Évangile renversa le polythéisme, on vit naître l'éloquence chrétienne qui tenait à des idées, à des principes, à des objets entière ment nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir et de grandes espérances ou de grandes craintes au-delà des temps, tel était le tableau que cette éloquence présentait aux hommes. Elle tendait à élever la faiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaliser les rangs par la vertu. Mêlée de force et de douceur, empreinte de l'esprit des livres sacrés et des imaginations ardentes de

l'Asie, elle prit une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs romains.

Constantin fut également loué par les orateurs des deux religions. Le temps ne nous a conservé que sept de ces éloges. Un seul passage, tiré de l'un de ces panégyriques où l'orateur païen place déjà Constantin au nombre des dieux, suffirait pour donner une idée de la férocité des mœurs romaines à cette époque.

L'orateur peint son héros vainqueur des Francs sur les bords du Rhin, et lui prodigue les plus grands éloges pour avoir fait servir le carnage des vaincus aux amusements de Rome. « Vous avez, dit-il, embelli de leur sang la pompe de « nos spectacles ; vous nous avez donné la délicieuse jouis-« sance de voir une foule innombrable de captifs dévorés par « les bêtes féroces ; de sorte que ces Barbares, en expirant, « souffraient encore plus des outrages de leurs vainqueurs « que de la dent des animaux et des angoisses de la mort « même. »

Le panégyrique prononcé par Eusèbe, évêque peu orthodoxe, courtisan flatteur, historien suspect, offre un mélange, commun alors, de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine des livres sacrés. Ne se bornant pas à représenter Constantin comme vainqueur de l'idolâtrie, il compare son empire sur la terre avec l'empire éternel de Dieu sur l'univers, reconnaît qu'il a un commerce immédiat avec la Divinité, l'invite à faire connaître aux fidèles le grand nombre de visions et d'apparitions dans lesquelles Jésus-Christ s'était manifesté à ses regards, fait l'éloge le plus pompeux de ses vertus et le plus exagéré de ses exploits.

Reprenant ensuite la sévérité épiscopale, il lui rappelle les principes de l'Évangile, l'instruit, le loue, le trompe à la fois, et, mêlant le style de la chaire à celui de la cour, lui prodigue tour à tour les flatteries et les leçons.

Au milieu des solennités de cet anniversaire, un prêtre, poussant au plus haut degré l'adulation, et voulant paraître animé d'un esprit prophétique, prédit à l'empereur qu'après

avoir bien régné sur les hommes de ce monde, il régnerait dans l'autre à côté du fils de Dieu. « Cessez cette indigne « flatterie, répondit le prince; je n'ai pas besoin de vos « éloges, mais de vos prières. »

Jusqu'à ce moment, Constantin, paisible possesseur de l'empire, n'avait point eu d'autres séditions à réprimer que celle de quelques sectaires fanatiques. Cette année (335) un officier ambitieux, nommé Calocère, osa lever l'étendard de la révolte; à la tête de quelques troupes qu'il avait séduites, il s'empara de l'île de Chypre. Le jeune Dalmace, neveu de Constantin, combattit ce rebelle, le vainquit, le fit prisonnier, et, abusant cruellement de sa victoire, le fit brûler vif.

Ce fut alors que l'empereur, abandonnant le sage système qu'il avait suivi jusque-là, et commettant la même faute que Dioclétien, accéléra la ruine de l'empire en le divisant. Ayant donné sa fille Constantine en mariage à son second frère Annibalien, il le créa roi de Pont et de Cappadoce. Dalmace gouverna sous le même titre la Thrace, la Macédoine et la Grèce; l'empereur donna en partage à Constantin, son fils aîné, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne. Constant régna sur l'Illyrie et sur l'Afrique. Constance, le second et le plus aimé de ses enfants, obtint pour son lot l'Asie, la Syrie et l'Égypte.

La renommée de l'empereur était parvenue jusqu'aux extrémités du monde; il reçut à Constantinople les hommages des monarques de l'Inde, qui lui envoyèrent des ambassadeurs et des présents.

Tout s'abaissait devant sa puissance; l'esprit de discorde qui agitait l'Église résistait seul à son autorité. Constancie sa sœur, veuve de Licinius, avait donné sa confiance à un prêtre arien insinuant et adroit; en mourant elle le recommanda à l'empereur, sur l'esprit duquel il prit bientôt assez d'ascendant pour le déterminer à rappeler Arius, ainsi qu'Eusèbe de Nicomédie et Théognis. Forts d'un tel appui, les deux Eusèbe et les évêques de leur parti résolurent de perdre Athanase; mais avant de l'attaquer, ils cherchèrent

à le priver de son plus ferme soutien, d'Eustathe, évêque d'Antioche.

Trompant d'abord ce prélat sous l'apparence d'une fausse amitié, ils se réunissent et se concertent à Jérusalem, reviennent à Antioche, y convoquent un concile presque entièrement composé de leurs amis, et y font paraître une courtisane éplorée, portant dans ses bras un enfant dont elle accuse Eustathe d'être le père.

Le concile, sans vouloir écouter l'accusé, le dépose : cette violence excite dans la ville un grand tumulte; on court aux armes : les deux partis sont prêts à s'égorger. Acace, comte d'Orient, apaise la sédition. Eustathe, mandé par Constantin, allait déconcerter l'imposture; ses ennemis changent d'attaque et trouvent de faux témoins qui l'accusent d'avoir autrefois outragé l'impératrice Hélène. L'empereur, trompé, ne se donne pas le temps d'approfondir l'accusation; cédant à sa colère, il exile Eustathe et donne aux ariens un triomphe complet. La mort de cet évêque, qui succomba bientôt en Thrace à ses chagrins, délivra ses adversaires d'un ennemi redoutable.

Eusèbe de Nicomédie sut profiter avec activité de l'avantage que son parti venait de remporter; il décida l'empereur à écrire une lettre à Athanase, pour lui ordonner de recevoir Arius dans sa communion. Ce prélat, fier et indépendant, désobéit. Le caractère de cet homme célèbre offrait un mélange rare de douceur et de fermeté. Par l'une, il était parvenu à fixer l'humeur mobile des Alexandrins et à se concilier leur constante affection; par l'autre, il se faisait respecter de ses partisans et craindre de ses ennemis.

Ceux qui avaient prévu que sa résistance exciterait le courroux de l'empereur l'accusèrent d'avoir fomenté une révolte en Égypte, d'avoir profané les livres saints, et d'usurper la puissance en établissant arbitrairement des impôts sur le peuple d'Alexandrie.

La haine égare plus souvent qu'elle n'éclaire; l'accusation

était si peu vraisemblable qu'on ne pouvait la soutenir. L'innocence d'Athanase fut reconnue.

Ses ennemis ne se laissèrent pas décourager par cet échec. A cette même époque (336), Arsène, évêque d'Hypsélis en Thébaïde, disparut tout à coup. Les méléciens, unis aux ariens, accusent publiquement Athanase de la mort de cet évêque, qu'il avait fait périr, disaient-ils, par des opérations magiques. Ils prétendent qu'avant sa mort ce malheureux a été mutilé; ils montrent même partout une de ses mains qu'Athanase avait fait couper, ajoutant que jusque-là ils n'avaient pu trouver son corps, caché avec soin par son meurtrier.

En vain les moines d'un couvent où l'évêque Arsène était venu quelque temps vivre en retraite attestent qu'il est vivant : les ariens soutiennent que ce prétendu Arsène est un imposteur.

Athanase, muni d'une lettre d'Arsène, qui lui demandait de rentrer dans sa communion, vient à Constantinople, se justifie et calme momentanément le ressentiment de l'empereur. Les troubles que cette discorde excitait dans Alexandrie s'apaisent; mais, après le départ d'Athanase, les deux Eusèbe parviennent de nouveau à séduire l'empereur et à lui faire croire que le crime de l'évêque d'Alexandrie est avéré, et qu'il met en jeu pour se justifier un faux Arsène.

Constantin, trop crédule, abandonne Athanase et le livre au jugement de ses ennemis; il fut obligé de comparaître à Tyr, devant un conseil composé d'évêques presque tous ariens en présence d'Archélaüs, comte d'Orient, et du comte Denis.

Là se renouvelle la scène d'Eustathe : une femme effrontée paraît et accuse Athanase d'avoir triomphé de sa pudeur. Timothée, prêtre attaché à l'évêque d'Alexandrie, et qui se trouvait alors assis près de lui, s'adressant à cette femme, s'écrie vivement : « Quoi! c'est moi que vous accusez d'un « tel crime? » — « Oui, c'est vous-même, lui répond-elle « en le menaçant d'un geste furieux : je vous connais trop « bien; c'est vous qui m'avez déshonorée. »

Cette étrange méprise, qui justifiait si évidemment l'accusé, fit rougir les accusateurs, et excita la risée des comtes et des soldats qui assistaient à cette séance.

Les ennemis de l'évêque d'Alexandrie persistent néanmoins dans l'infâme projet que leur dictait une haine implacable, lui reprochent le meurtre d'Arsène, et offrent aux regards du concile la main sanglante de cette prétendue victime.

Athanase, après un moment de silence, demande aux juges si Arsène est connu par eux. Plusieurs répondent qu'ils l'ont vu souvent : alors il fait entrer dans la salle un homme enveloppé d'un grand manteau, lui découvre la tête, et le véritable Arsène paraît aux yeux surpris de tous les assistants.

Athanase, prenant ensuite successivement les bras de cet homme qu'il dégage du vêtement qui les couvrait : « Voilà, « dit-il, Arsène vivant, avec ses deux mains ; Dieu ne nous « en a pas donné davantage ; c'est à mes accusateurs à vous « dire à présent où ils ont trouvé la troisième. »

La justification était sans réplique ; mais la raison, par son évidence, ne fait qu'irriter la passion ; les ennemis d'Athanase passent rapidement de la consternation à la fureur ; ils l'accusent d'être un magicien, un enchanteur, se précipitent sur lui pour le massacrer, et le comte Archélaüs parvient avec peine à le sauver de leurs mains. Enfin le concile, violant toutes les lois divines et humaines,. condamne Athanase, le dépose, lui défend de rentrer dans Alexandrie, et, pour comble d'infamie, Arsène signe lui-même cette condamnation.

Ce n'était point assez de perdre Athanase, il fallait faire triompher Arius. L'empereur, oubliant comme beaucoup de princes, qu'un monarque cesse d'être chef de l'État quand il se fait chef d'un parti, et qu'il ne peut plus rien pour l'intérêt général quand il favorise l'intérêt privé, seconda la haine des ariens ; et cette partialité prolongea les troubles de l'Église.

On fit par ses ordres, dans ce temps, avec beaucoup de

solennité, la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Tous les évêques et tous les fidèles de l'Orient qui s'y rendirent furent défrayés par le trésor public. Constantin y convoqua un concile; mais pour le réunir on attendit le moment où la plupart des évêques catholiques avaient déjà quitté Jérusalem.

Ce concile accueillit la justification d'Arius, le réintégra dans ses fonctions sacerdotales; enfin il invita par des lettres pressantes toutes les églises de l'empire à recevoir Arius dans leur communion et à proscrire Athanase.

L'évêque d'Alexandrie, indigné de tant de persécutions, courut à Constantinople pour invoquer la protection de l'empereur. Ses ennemis lui fermaient avec soin l'entrée du palais : mais comme l'empereur, un jour, traversait à cheval la ville, Athanase paraît tout à coup devant lui. Constantin, prévenu et irrité, ne veut pas s'arrêter pour écouter sa justification : l'évêque alors, élevant la voix, lui dit hardiment : « Si vous me refusez justice, si vous ne voulez pas m'en« tendre en présence de mes calomniateurs, je prendrai Dieu « pour juge entre vous et moi. »

L'empereur, cédant à sa fermeté, consentit à sa demande. Il se justifia facilement des accusations absurdes de magie, de meurtre et d'impiété; mais les deux Eusèbe lui reprochèrent sa résistance au prince, son esprit turbulent, le firent considérer comme un chef de faction, et l'accusèrent d'avoir accaparé les grains en Égypte pour affamer Constantinople. Leurs nombreux partisans appuyèrent cette dénonciation. Constantin, aveuglé par eux, prononça la condamnation d'Athanase, et l'envoya en exil à Trèves.

Ses ennemis, profitant de ce succès, firent convoquer un concile à Constantinople. On pressait l'empereur de déposer Athanase et de lui nommer un successeur. Ce prince n'y voulut pas consentir; mais il aceueillit favorablement Arius; et donna l'ordre formel à l'évêque de Constantinople, Alexandre, de recevoir cet hérésiarque dans sa communion, et, sans nul retard, de l'admettre publiquement dans l'église.

Ce décret consommait la victoire de l'arianisme. Au moment où l'ordre devait s'exécuter, Alexandre, prosterné au pied de l'autel, disent les écrivains catholiques de ce temps, invoque Dieu et lui demande de faire disparaître Arius, afin que la présence d'un hérétique ne souille pas l'Église.

Cependant l'heure fatale arrive; Arius à la tête d'un nombreux et brillant cortége, traverse la ville en triomphe; mais, atteint tout à coup d'une vive douleur, il se voit forcé d'entrer seul dans une maison, et ne reparaît plus.

Impatients de le revoir, ses amis le cherchent avec inquiétude; ils le trouvent étendu sur la terre, nageant dans son sang; ses entrailles étaient sorties de son corps. Les catholiques regardèrent cet événement comme un miracle, les ariens comme l'effet d'un sortilége, les hommes sans superstition comme un assassinat.

L'évêque d'Alexandrie, plus animé par l'esprit de parti que par l'esprit du christianisme, rassembla le peuple, et rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour la mort de son ennemi.

Tandis qu'Athanase, éprouvant le sort de tout homme disgracié, ne trouvait point de défenseur à la cour, saint Antoine, du fond de son désert, écrivit en sa faveur à Constantin; mais ce prince se montra inexorable.

Eusèbe rapporte que, dans ce temps, l'empereur publia une loi sur la juridiction épiscopale, qu'il donna le droit aux évêques de juger sans appel, et ordonna aux tribunaux de déférer toutes les causes aux juges ecclésiastiques dès qu'une partie le demanderait, et malgré toute opposition de la partie adverse.

Quelques jurisconsultes ont contesté l'existence de cette loi que rappellent cependant des codes postérieurs. Par ce zèle impolitique qui favorisait l'ambition du clergé aux dépens de la puissance civile, on commençait une grande révolution dont l'effet devait être de placer non plus l'Église dans l'État, mais l'État dans l'Église.

L'empereur, dans un autre édit, inexécutable dans un

siècle de corruption, assimila l'adultère à l'homicide, et lui appliqua les mêmes peines. Une disposition étrange, et bien contraire à l'esprit d'égalité que veut la justice et que doit inspirer la religion, exceptait des rigueurs de ce décret les cabaretières, les comédiennes, les servantes, les femmes d'artisans. « La sévérité des jugements, disait l'empereur, « n'est pas faite pour des personnes que leur bassesse rend « indignes de l'attention des lois. »

Par d'autres décrets, il rendit les divorces plus difficiles et plus rares, il défendit à tous les fonctionnaires publics de légitimer les enfants qu'ils auraient eus de filles publiques, d'affranchies, de revendeuses, et des femmes qui combattaient dans les amphithéâtres.

Plus les mœurs se dépravent, plus la nécessité d'une législation sévère se fait sentir. Les douze tables suffirent longtemps à Rome vertueuse et libre; on ne vit naître les codes volumineux qu'au moment où elle fut près de sa chute. Ils immortalisèrent leurs auteurs sans prolonger l'existence de l'empire. Malgré les effors de Constantin pour réformer les abus, ses officiers se livraient à tant de concussions et opprimaient tellement le peuple par leur avidité, qu'il invita, par un édit, tous les citoyens à lui porter directement leurs plaintes, et menaça en même temps tous les fonctionnaires publics de leur faire trancher la tête si leurs exactions étaient prouvées.

Depuis les victoires de Galère et la paix conclue par Dioclétien, les Perses, affaiblis par leurs défaites, n'avaient point osé reprendre les armes; mais l'inimitié qui régnait entre les deux empires annonçait que le calme ne serait pas de longue durée.

Tout ennemi de Constantin était reçu avec honneur en Perse, et il accueillait avec faveur tous les Perses qu'on chassait ou qui s'exilaient de leur pays.

Le prince Hormisdas, dont l'humeur altière et cruelle avait offensé les grands de ce royaume, s'était vu privé par eux de ses droits au trône, et jeté dans une obscure prison,

où il languit quinze années. Son jeune frère, Sapor, fut proclamé roi après la mort de leur père; enfin la femme d'Hormisdas, exposant sa vie pour sauver son époux, corrompit ses gardes, et lui fit parvenir dans son cachot une lime dont il se servit pour briser ses fers. Traversant la Perse sous le vêtement d'un esclave, il vint demander un asile à Constantin, qui le reçut avec joie, l'admit dans son palais, lui persuada d'embrasser le christianisme, et lui donna de hauts emplois dans son armée, espérant que son nom pourrait lui faire un parti et affaiblir, par des divisions, cet empire dont il méditait la conquête.

Ces intrigues irritaient la cour de Sapor, impatiente d'ailleurs de s'affranchir d'un traité honteux; de son côté, Constantin reprochait au roi de Perse, ses rigueurs contre les chrétiens. De part et d'autre on se disposait à la guerre. En 337, Sapor la déclara ouvertement, et écrivit à l'empereur qu'il fallait combattre ou lui rendre les cinq provinces cédées par Narsès à Dioclétien. Constantin répliqua qu'il lui porterait bientôt sa réponse lui-même à la tête de ses légions.

Les troupes de Sapor étaient déjà entrées en Mésopotamie et la ravageaient. Constantin, ayant assemblé promptement son armée, se rendit à Nicomédie; il y célébra la fête de Pâques avec solennité, ordonna que toute la ville fût illuminée, et fit distribuer de grandes aumônes dans tout l'empire.

Ce prince, croyant toujours sa gloire aussi intéressée au triomphe de la religion chrétienne, qu'à celui de ses armes, prononça publiquement dans son palais un discours sur l'immortalité de l'âme, comme s'il eût pressenti que la sienne allait bientôt en jouir dans un monde nouveau.

Peu de jours après, atteint par une maladie grave, il tente vainement de chercher des secours aux eaux d'Hélénopolis, revient près de Nicomédie dans le château d'Achiron, rassemble près de lui plusieurs évêques, et les prie de lui administrer le baptême. « Voici, leur dit-il, le jour auquel j'aspi-

« rais avec ardeur ; je voulais laver mes péchés dans le « Jourdain, où notre Sauveur s'est baigné. Dieu m'arrête « et veut que ce soit ici que je jouisse de cette faveur. »

Après la cérémonie, il ajouta ces mots : « Me voilà vrai« ment heureux, vraiment digne d'une vie immortelle ! Ah ! « que je plains les hommes privés de l'éclat de la lumière « qui frappe mes yeux ! »

Ses officiers en larmes priaient le ciel de lui conserver la vie : « Compagnons, leur dit-il, la vie où je vais entrer est « la vie véritable ; je connais les biens qui m'attendent, et « je me hâte d'aller à Dieu. »

C'est ainsi qu'Eusèbe raconte les derniers moment de ce prince ; d'autres historiens prétendent qu'il fut baptisé à Rome, et que le pape Sylvestre le guérit miraculeusement de la lèpre ; ces fables, inventées plusieurs siècles après, avaient pour objet de prêter quelque vraisemblance à l'acte de donation qu'on attribuait faussement à Constantin, et par lequel on prétendait qu'il avait cédé au pape Rome, son territoire et la côte occidentale d'Italie. La rédaction de cette pièce absurde est digne du temps d'ignorance où elle fut fabriquée. L'empereur y parle des satrapes de son conseil. Il n'est pas nécessaire que l'histoire s'occupe plus longtemps d'un conte qui ne trouve plus à présent de créance ni d'appui.

L'empereur distribua en mourant de grandes largesses à Rome et à Constantinople, confirma le partage de ses États, et fit jurer aux légions d'être fidèles à ses enfants et à l'Église. Il donna son testament au prêtre arien qui jouissait de sa confiance, et lui enjoignit de ne le remettre qu'entre les mains de Constance, le plus chéri de ses enfants.

Son dernier acte fut un acte de justice ; il rappela d'exil Athanase, et lui permit de retourner à Alexandrie. Ce prince mourut le jour de la Pentecôte, le 22 mai 337, sous le consulat de Félicien et de Titien. Sa vie avait duré soixante-trois ans et son règne trente.

Au moment de sa mort on parut oublier ses erreurs et

même ses crimes ; on ne se souvint que de ses exploits et de ses grandes qualités. Ses gardes, ses soldats exprimaient leur douleur par de profonds gémissements ; chaque famille semblait porter le deuil de son chef. Tous, se rappelant les malheurs passés, effrayés des malheurs à venir, regrettaient un si ferme appui.

Ses restes, enfermés dans un cercueil d'or, furent transportés à Constantinople ; on y éleva son corps sur une estrade entourée d'un grand nombre de flambeaux ; et pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de Constance, les grands officiers, les sénateurs, les comtes, les généraux se rendaient journellement au palais pour remplir leurs fonctions comme si l'empereur eût encore vécu.

Dans tout l'empire, les légions, respectant peu la royauté des frères de Constantin, jurèrent de ne reconnaître d'autres princes que ses enfants.

Constance, arrivé dans la capitale, conduisit le corps de son père à l'église des Apôtres, où il fut déposé dans un tombeau de porphyre.

Rome, que Constantin avait dépouillée de son antique grandeur, partagea cependant la douleur commune. Le peuple romain se reprochait d'avoir irrité ce prince et de l'avoir forcé par ses outrages à se réfugier dans Byzance. Il réclama vainement le droit de conserver dans la capitale du monde la dépouille mortelle de son libérateur.

La gloire humaine, même lorsqu'elle n'est pas pure, excite l'enthousiasme dès qu'elle cesse d'être un objet d'envie : tous les partis, qui décriaient Constantin vivant, l'adorèrent après sa mort. Les chrétiens le comptèrent parmi les saints, et les païens le placèrent au nombre des dieux, dont il avait renversé les temples.

De tous les hommes qui ont brillé sur la terre, Constantin est peut-être celui qui a fait dans le monde la plus grande révolution. Il détruisit l'idolâtrie, fit triompher le christianisme, abaissa Rome, éleva Byzance, porta la force de l'em-

pire dans l'Orient, et, ouvrant l'Occident aux Barbares, prépara l'existence nouvelle de l'Europe.

Déplaçant la souveraineté, il l'ôta au peuple et la donna au trône. Partout, depuis son règne, l'esprit général des nations prit une direction nouvelle; les droits, les principes, les intérêts, tout ce qui influe sur le gouvernement des hommes, tout changea, et, en parcourant l'histoire des temps qui suivirent cette époque célèbre, on croit entrer dans un monde nouveau.

Comparé avec justice aux plus mauvais et aux meilleurs princes, Constantin réunit dans son caractère les idées les plus opposées. Les partisans de Maxence éprouvèrent sa clémence, les persécuteurs des chrétiens son humanité; il se montra féroce pour les prisonniers francs et pour les rois captifs qu'il donna en spectacle aux Romains, et qu'il fit déchirer sous la dent des animaux du cirque: meurtrier de son beau-père et de son beau-frère, assassin de sa femme et de son fils, il pardonna souvent à des rebelles et souffrit patiemment des injures. Zélé pour la justice, il opprimait la liberté; prodigue pour les pauvres par humanité, il laissait piller les provinces par faiblesse; jaloux de la puissance du trône, il lui donna dans l'Église une rivale dangereuse, en favorisant l'ambition de ses ministres.

Dans les camps, son activité, sa tempérance, son courage, rappelaient les héros de l'ancienne Rome; à Byzance, à Nicomédie, la pompe de sa cour, son luxe et sa mollesse ne semblaient offrir aux regards qu'un descendant de Darius.

Sa législation fut douce et sa politique barbare; aux vertus de Trajan il joignit la violence de Sévère, et souvent les crimes de Néron.

Pour être juste, on doit attribuer ses erreurs à son siècle, ses crimes à ses passions, sa rigueur à son caractère, sa clémence, sa bienfaisance à sa religion, et ses exploits à son génie.

CHAPITRE II.

CONSTANTIN II, CONSTANCE, CONSTANT ET MAGNENCE.

(Ans 337-351.)

Événements après la mort de Constantin. — Partage de l'empire entre ses enfants. — Guerre avec les Perses. — Dissensions ecclésiastiques. — Gouvernement des trois empereurs. — Mort de Constantin II. — Nouvelles dissensions ecclésiastiques. — Guerres au dehors et fléaux dans l'empire. — Martyrs du christianisme en Perse. — Ouverture du port de Séleucie. — Session d'un concile universel. — Guerre avec les Perses. — Bataille de Singare, près du Tigre. — Lâcheté et fuite de Sapor. — Lâcheté et fuite de Constance. — Son retour dans sa capitale. — Triomphe d'Athanase. — Origine du mot *païen*. — Conspiration de Magnence contre Constant. — Son usurpation. — Fuite et mort de Constant. — Vétranion est nommé Auguste. — Révolte et mort de Népotien. — Vengeance de Magnence à Rome. — Siége de Nisibe par Sapor. — Fuite de Sapor. — Guerre entre Constantin et Magnence. — Abdication de Vétranion. — Gallus est nommé César. — Décence, frère de Magnence, est nommé César. — Marche de Magnence contre Constantin. — Bataille de la Drave, près de Murse. — Lâcheté de Constance. — Défaite, fuite et mort de Magnence. — Mort de Décence.

L'empereur Constantin, moins prudent dans sa politique que Constance Chlore son père, préféra l'éclat de sa famille à la tranquillité de l'empire. Il joignit à la faute de partager cet empire entre ses fils, celle de donner des royaumes à ses trois frères, et de poser ainsi les fondements de ce fatal système qui produisit de si longs malheurs par la suite, et devint, dans les monarchies naissantes de l'Europe moderne, la cause de tant de guerres intestines, de haines implacables et d'assassinats.

Diviser l'État entre tant de princes, c'était ôter au peuple romain la seule compensation de la perte de la liberté, le repos; c'était ajouter aux inconvénients du pouvoir absolu tous les maux de la discorde et de l'anarchie.

La volonté de Constantin ne fut exécutée qu'en partie. Le sénat, le peuple et les légions ne voulurent reconnaître

d'autres princes que ses enfants; l'armée se révolta contre ses frères : on respecte rarement la vie de ceux auxquels on arrache une couronne, les trois frères de Constantin et cinq de ses neveux furent égorgés; on n'épargna que les deux fils de Jules : Gallus échappa aux assassins; une maladie grave fit croire que la nature allait terminer ses jours; son jeune frère Julien était âgé de six ans; Marc, évêque d'Aréthuse, sauva cet ennemi futur des chrétiens, et, en le cachant sous l'autel, le déroba aux poignards de ses ennemis.

L'opinion publique attribua ces meurtres à l'ambition de Constance; saint Grégoire de Nazianze n'en accuse que la rage des soldats; mais si l'on en croit plusieurs autres historiens, Constance, sur la fin de sa vie, se repentant de ses égarements, considéra ses défaites et la stérilité de ses femmes comme une juste punition de ses crimes.

Les princes ne peuvent faire régner la justice que lorsqu'ils sont eux-mêmes soumis à la loi et protégés par elle. Ceux qui n'appuient leur autorité que sur la force se voient contraints de lui obéir. Un souverain, chef d'une faction, est forcé de céder à toutes les passions de son parti; les soldats, excités d'abord au crime, ne purent plus être arrêtés dans leur furie; ils égorgèrent plusieurs courtisans de Constantin; la haute dignité du patrice Optatus ne garantit point sa vie. Ablavius, préfet du prétoire, et qu'on regardait comme tuteur de Constance, semblait devoir inspirer plus de respect aux factieux; ils lui tendirent un piége pour le perdre.

Dans tous les temps, les mêmes passions produisent les mêmes effets : on vit et l'on verra toujours l'esprit de parti créer des conspirations pour se donner le droit et le mérite de les punir. Quelques officiers, à la tête d'une troupe de soldats, font croire au malheureux Ablavius que le sénat veut le décorer du titre d'Auguste, et que l'empereur sera forcé d'y consentir. Pressé par ses amis, l'infortuné se rend aux vœux de ces perfides; ils le décorent de la pourpre, et ceux qui l'ont séduit, changeant de langage et le déclarant rebelle, le massacrent sans pitié.

Ils voulaient immoler sa fille Olympias, elle trouva un asile dans la cour de l'empereur Constant; il projetait même de lui faire partager son trône; mais le sort ayant tranché ses jours, comme on le verra bientôt, Olympias épousa Arsace, roi d'Arménie.

Le chef de tous ces factieux, l'âme de tous ces complots, l'auteur de tous ces meurtres, était le grand chambellan Eusèbe, eunuque et privé de vertus comme de sexe. Ce vil et ambitieux courtisan, sans mérite et sans principes, déshonoré par ses vices et par sa cupidité, sacrifiant sa conscience à la fortune, n'ayant d'autre habileté que celle de se tourner du côté du soleil levant, et ne connaissant de dieu que son intérêt, paraissait tellement alors le maître de l'empire, qu'on disait ironiquement dans le palais que l'empereur jouissait d'un assez grand crédit près de son chambellan. Tel était alors le sort de Rome : elle avait perdu ses héros, et la maîtresse du monde était livrée aux spéculations d'un courtisan sans foi et soumise aux caprices d'un eunuque.

Les trois fils du grand Constantin, s'étant réunis à Constantinople, y délibérèrent sur leurs intérêts communs : s'étant rassemblés encore en Pannonie, ils arrêtèrent le partage définitif de l'empire. Constance eut l'Asie entière, l'Égypte, Constantinople et la Thrace; Constant posséda l'Italie avec l'Illyrie et l'Afrique ; Constantin réunit aux Gaules l'Espagne et la Bretagne; mais ce prince conserva sur la Mauritanie des prétentions qui ne tardèrent pas à rompre entre ces trois frères les liens de la paix et de l'amitié.

Constance et les ariens qu'il protégeait continuaient à persécuter Athanase, qui vivait relégué dans la Gaule. Constantin, loin de partager leur acharnement, prit son parti et le renvoya en Égypte ; son retour, ranimant l'espérance et le courage de ses amis, donna une nouvelle force aux dissensions qui désolaient Alexandrie.

La présence de l'empereur ne contenait pas avec plus de succès l'esprit turbulent des sectes dans Constantinople. Peu de temps avant la fin du règne de Constantin, Alexandre,

évêque de cette ville, était mort. Avant d'expirer, il dit à son clergé : « Si votre dessein est de choisir l'évêque le plus vertueux, élisez Paul ; si vous voulez vous assurer le crédit « du plus habile courtisan, donnez vos suffrages à Macédonius. »

Celui-ci fut élu par les ariens ; les catholiques donnèrent leurs voix à Paul, qui obtint la majorité des votes : mais, sur les accusations d'Eusèbe, il fut exilé dans le Pont.

Constance, en montant sur le trône, le rappela. Une guerre étrangère fit quelque temps trêve à ces troubles civils. Sapor, roi de Perse, assiégea Nisibe, aujourd'hui Nézib, dans le Diarbek. Cette place importante était la clef de la frontière ; les habitants, montrant quelque trace de l'ancien courage romain, se défendirent avec vigueur. Après soixante-trois jours d'efforts inutiles, le roi leva le siége. Le peuple de Nisibe, comptant plus sur les secours du ciel que sur ses armes, attribua sa délivrance aux prières de Jacques, son évêque.

L'empereur Constance, voulant profiter de ce succès, marcha contre les Perses ; mais comme il ne savait pas commander, les légions ne voulurent pas obéir.

Ce prince, formé par son père aux exercices militaires, y montrait assez d'habileté ; mais il négligeait la discipline, seule base de la force des armées. Le désordre produit par sa faiblesse aurait entraîné de grands revers, si les Goths et les Sarrasins ne lui eussent alors fourni d'utiles secours.

L'Orient se vit ainsi défendu plus par ces Barbares que par les Romains. Constance, soutenu par eux, pacifia l'Arménie et lui rendit son roi, que les Perses avaient chassé. Sapor rentra dans ses états ; l'empereur ne le poursuivit point ; perdant l'occasion et manquant à sa fortune, il préféra la capitale au camp, les intrigues aux combats, et abandonna les affaires de l'empire pour celles de l'Église.

Dominé par les ariens, il convoqua un concile à Constantinople ; Paul y fut déposé et chercha un asile dans les Gaules, où Constantin l'accueillit favorablement. L'ambitieux Eusèbe

se vit alors au comble de ses vœux; le clergé de Constantinople le choisit pour évêque.

Les ariens d'Alexandrie élurent en même temps un nommé *Piste* pour l'opposer à Athanase. Eusèbe de Césarée ne jouit pas longtemps de son élévation; il mourut et on lui donna pour successeur son disciple Acacius, plus courtisan que pieux, et qui se montra successivement arien et catholique, selon que la fortune favorisait l'une ou l'autre secte.

Cependant, à cette époque où l'intrigue était en faveur et le mérite oublié, on vit élever au consulat Acyndine et Proculus, tous deux distingués par leurs vertus et par leurs services. Proculus prétendait descendre de Valérius Publicola, et ne se montrait pas indigne de ce nom.

Les trois empereurs s'accordèrent pour faire des lois assez sages : ils maintinrent et mirent en vigueur les institutions municipales, publièrent des édits sévères contre les délateurs et mirent un frein aux désordres produits par la fréquence des mariages incestueux.

Un décret, moins juste et moins politique, défendit aux juifs d'épouser des femmes chrétiennes.

L'empire ne pouvait espérer ni une longue paix ni un bonheur solide sous le règne de trois princes maîtrisés par leurs passions; celui qui montrait le plus d'habileté était Constantin; on respectait sa justice, on admirait son courage, on aimait sa bonté, mais ces qualités se trouvaient ternies par une impétuosité téméraire qui le perdit.

Constance, faible et présomptueux, ne pouvait ni faire le bien ni empêcher le mal. Constant, livré aux voluptés, faisait mépriser ses vices, accablait le peuple d'impôts, et inspirait à la fois le désir et l'espoir de le détrôner.

Constantin, n'ayant pu lui persuader d'accueillir ses réclamations relativement à la Mauritanie, voulut se faire justice par les armes. Rapide dans sa marche, il franchit les Alpes; les généraux de Constant, qui connaissaient sa bouillante ardeur, feignirent à son approche de prendre la fuite. Constantin les poursuivit sans prudence, tomba dans une

embuscade près d'Aquilée, et opposa de vains efforts à la multitude d'ennemis qui l'entouraient; ils le renversèrent de cheval et lui tranchèrent la tête. Son frère Constant profita seul de sa dépouille, et réunit tout l'Occident sous sa domination.

La haine du vainqueur survécut à sa victoire; il proscrivit tous les amis de Constantin. On ne doit point s'étonner si, dans ces temps barbares, les églises, les séminaires, les monastères et les ermitages se peuplaient aux dépens des camps, des cours, des villes et des champs. Le manteau de la religion était la seule égide sous laquelle on pût vivre à l'abri de la tyrannie des princes, de la fureur des partis et de l'inconstance de la fortune.

La mort de Constantin privait Athanase de son plus ferme appui; les ariens l'accusèrent d'hérésie, de rébellion, et cherchèrent à le perdre dans l'esprit de Constant et du pape.

Le saint Siége, occupé successivement par Sylvestre et par Marc, l'était alors par Jules. Ce pape, juste, charitable, vertueux, se montrait digne des premiers temps de l'Église : protégeant le malheur contre la puissance, il accueillit les plaintes de l'évêque d'Alexandrie, dont cent évêques signèrent la défense ; et, dans l'espoir de terminer enfin ces scandaleux débats, il convoqua en 340 un concile qui se réunit l'année suivante à Antioche. L'Église en a conservé les canons, et cependant, ce qui est remarquable, c'est que, dans la profession de foi qu'on y rédigea, le terme de *consubstantiel* fut omis.

Dans la plupart des affaires de sectes et de partis, les hommes occupent plus que les choses, et ceux qui paraissent défendre des opinions ne combattent souvent que pour des intérêts. En vain le pape Jules voulait sincèrement la paix ; les passions s'y opposaient, et Constance favorisait celles de la faction arienne.

Au moment où l'on croyait le concile terminé, soixante évêques catholiques étant déjà partis, quarante évêques

ariens qui restaient reprirent leurs séances, et condamnèrent de nouveau Athanase. Grégoire fut nommé à sa place. Cette nouvelle, répandue dans Alexandrie, y produisit la plus grande fermentation. Le peuple s'opposait à l'installation du nouvel évêque; Grégoire, accompagné de soldats commandés par Philagre, préfet d'Égypte, entra dans cette ville comme s'il l'avait prise d'assaut; les églises furent profanées, les vierges outragées, les catholiques massacrés. Le duc Balan, qui professait le polythéisme, fit condamner au fouet trente-quatre personnes. Il voulait exécuter l'ordre de l'empereur et faire trancher la tête d'Athanase, qui trouva encore son salut dans la fuite.

On cherche toujours des crimes à ceux qu'on persécute: Grégoire attribua tous les malheurs de cette sédition aux intrigues d'Athanase, et pour justifier son accusation, il fabriqua un faux décret du peuple d'Alexandrie, qu'il fit signer par des ariens, par des juifs et par des païens.

Balan, profitant de cette circonstance pour assouvir sa haine contre les chrétiens, répandit la terreur dans toute l'Égypte, immolant sans distinction tous ceux qu'on soupçonnait d'attachement à l'évêque proscrit.

Athanase, échappé aux fers de ses ennemis, court à Rome, écrit à tous les évêques, leur retrace les malheurs et les affronts de l'Église, et se compare au lévite d'Éphraïm qui voyant le corps de sa femme victime des plus horribles outrages, le coupa en douze parts, et les envoya aux douze tribus d'Israël.

L'empereur d'Occident, comme celui d'Orient, les grands de leurs cours, leurs ministres, leurs gardes, la multitude esclave de la faveur, les légions qui ne connaissent que l'autorité, semblaient tous alors réunis pour accabler Athanase. Tout l'empire, comme le dit un historien du temps, se trouva surpris de se voir arien.

Quelques évêques courageux, l'intrépide Jules, la généreuse Eutropie, sœur du grand Constantin, résistèrent au torrent et protégèrent l'infortune. Jules convoqua dans

Rome le synode que les accusateurs d'Athanase avaient eux-mêmes demandé. Ils refusèrent de s'y rendre.

Les mêmes violences qui avaient éclaté dans Alexandrie ensanglantèrent Constantinople. Les ariens venaient d'y élire de nouveau Macédonius. Les catholiques indignés rétablirent Paul sur son siége. Constance donna l'ordre à Hermogène, général de cavalerie, de chasser l'évêque catholique. En vain la multitude le défend; ils l'arrachent de l'église. Le peuple entier se soulève alors, met en fuite les soldats et égorge Hermogène. Constance, furieux, accourt pour le venger. L'aspect du prince et de sa garde fait succéder la terreur à l'audace. Le sénat et le peuple, prosternés aux pieds de l'empereur, calment avec peine son courroux. Enfin, accordant la vie aux rebelles, il réduit à moitié la distribution journalière qu'on faisait au peuple de quatre-vingt mille mesures de blé.

Cependant le parti d'Athanase, soutenu par le pape, reprenait quelques forces dans l'Occident. Constant parut se déclarer en sa faveur et sentir la nécessité de rétablir la tranquillité publique, troublée par de si honteuses querelles; il écrivit à son frère Constance : « Imitons la tolérance et la « piété de notre père : c'est son plus bel héritage et le fon« dement de sa puissance. »

Il le priait, dans la même lettre, de lui envoyer quelques évêques ariens, afin de connaître et d'approfondir leurs griefs. Ces évêques arrivèrent portant une profession de foi qui ne contenait pas le mot *consubstantiel*. Jules et Constant la rejettent; les ariens, qui avaient promis de se soumettre à la décision du pape, l'accusent d'attenter à la souveraineté de l'Église, en jugeant un évêque déjà condamné par un concile. Celui de Rome soutient les droits du pape et justifie enfin Athanase.

Tout semblait alors conspirer à la ruine de l'empire; l'invasion des Barbares et les fléaux célestes se joignaient aux troubles civils et aux discordes religieuses pour hâter sa chute. Pendant l'espace de dix années, presque toutes les

villes d'Orient se virent bouleversées par des tremblements de terre. A la même époque, les Francs se répandirent comme un torrent dans la Gaule, qu'ils devaient un jour conquérir, ravager, régénérer et illustrer.

Libanius, en retraçant les mœurs de ce peuple guerrier, le considère comme le plus formidable des ennemis de Rome. « Les Francs, dit-il, sont plus redoutables par leur courage « que par leur nombre : vaillants sur mer comme sur terre, « bravant l'intempérie des saisons, la guerre est leur élé- « ment; ils regardent la paix comme une calamité, le repos « comme un esclavage : vainqueurs, rien ne les arrête; « vaincus, ils se relèvent rapidement sans laisser à leurs en- « nemis le temps de quitter leurs casques. »

En 342, Constant marcha contre eux : les succès de cette guerre furent balancés, et l'empereur ne put les décider à repasser le Rhin qu'en leur payant un tribut. Il descendit ensuite en Bretagne, et remporta d'assez grands avantages sur les Calédoniens, qu'il contraignit à se soumettre.

Sous le consulat de Placidus et de Romulus (en 345), l'Orient se vit encore le théâtre de différents combats que le courage des Romains et des Perses rendait meurtriers, et que l'incapacite des chefs les empêchait de rendre décisifs. Les armes de Constance, dans le cours de l'année 344, furent heureuses; il éloigna l'ennemi : ses généraux obtinrent quelques avantages sur les Arabes qui habitaient une contrée voisine du royaume de Saba, et qui, croyant trouver la vérité là où ils voyaient la victoire, embrassèrent le christianisme. Ces Arabes prétendaient descendre d'Abraham par un fils de Cétura.

Ce fut à cette époque que l'évêque Théophile porta dans l'Inde à la fois l'Évangile et l'arianisme. On dit qu'à son retour il convertit les peuples de l'Abyssinie.

Si le christianisme s'étendait alors dans plusieurs contrées lointaines, la politique de Sapor s'efforçait d'arrêter ses progrès dans la Perse. Cet ennemi implacable des Romains déclarait aussi la guerre à leur culte, et, si l'on en croit les

historiens du temps, seize mille martyrs furent victimes de sa cruauté.

Sous le consulat de Constant et de Constance (en 346), l'empereur d'Orient fit ouvrir à l'embouchure de l'Oronte le port de Séleucie. Dans la même année, un concile rassemblé à Milan se sépara sans avoir rien pu décider. Les évêques d'Asie y proposèrent une nouvelle formule : ceux d'Europe ne voulurent rien changer à celle de Nicée. Les deux empereurs, qui désiraient vivement et vainement la fin de cette longue dissension, rassemblèrent à Sardique, en 347, un concile œcuménique, c'est-à-dire universel. Cent soixante-quinze évêques s'y trouvèrent réunis. Les évêques ariens refusèrent d'assister aux séances, sous prétexte qu'ils ne pouvaient siéger avec Athanase excommunié, et ils se formèrent en assemblée particulière.

Le concile catholique confirma le jugement du pape, renouvela la profession de Nicée, déposa les évêques réfractaires, et invita les empereurs à rétablir les catholiques dans leurs siéges. Ce fut dans cette assemblée qu'on reconnut solennellement, pour la première fois, la suprématie de l'évêque de Rome.

De son côté, le concile arien excommunia le vertueux Osius et le pape même, nia sa suprématie, persista dans son opposition à la profession de Nicée, et sema ainsi les germes de cette séparation des Églises de l'Orient et de l'Occident, qui existe encore de nos jours.

Constant se rangea du côté des catholiques. Constance ne voulut se décider ni pour l'un ni pour l'autre concile.

Cependant la guerre d'Orient semblait, en se prolongeant, accroître l'animosité des deux peuples qui se combattaient. Résolu à tenter un grand et décisif effort, Sapor arme tous les Perses; les femmes mêmes se mêlent aux guerriers. Les Romains réunissent toutes leurs troupes; l'Orient entier s'ébranle; les deux armées se rencontrent près du Tigre. Constance, vain comme tous les hommes faibles, ordonne à ses postes avancés de s'éloigner du fleuve et d'ouvrir un

passage libre à l'ennemi. « Laissez-les s'approcher, dit-il, « choisir leur terrain et s'y retrancher : tout ce que je dé- « sire, c'est de les attirer au combat. Je ne crains que leur « retraite. »

Les Perses traversent sans obstacle le Tigre et campent près de la ville de Singare : l'approche de l'ennemi avait diminué la confiance et le courage de Constance; il le laisse s'établir tranquillement et s'oppose à l'ardeur de ses troupes qui s'indignaient de cette lâcheté. Élien, officier de la garde, et qui commandait dans la ville de Singare, ne peut supporter les bravades des Perses, sort, la nuit, à la tête d'un faible corps de jeunes soldats, pénètre dans le camp des ennemis, en égorge un grand nombre, y répand la terreur, et se retire sans être poursuivi. Si l'empereur eût imité ce Romain, l'armée perse était détruite.

Le lendemain au point du jour les deux armées se rangent en bataille. Jamais les deux empires n'avaient déployé de forces plus imposantes ; les rives du fleuve, les vastes plaines de Singare étaient couvertes de bataillons et d'escadrons dont les armes, éclairées par les rayons du soleil, éblouissaient les yeux. Les hautes montagnes qui bordaient la plaine semblaient à perte de vue hérissées d'une forêt de lances. Sapor, élevé sur un bouclier, contemple ce magnifique spectacle; mais cet aspect formidable, au lieu d'exalter son âme, intimide son esprit. Frappé de l'ordre qui règne dans l'armée ennemie, effrayé des souvenirs de tant de victoires remportées sur des forces innombrables par la tactique romaine, la crainte dans son cœur succède à l'audace ; il tremble pour son trône, oublie son honneur, donne le signal de la retraite, repasse promptement le Tigre, et laisse son armée continuer avec lenteur sa fuite sous les ordres de son fils Narsès.

Les Romains, voyant l'ennemi s'éloigner, demandent à grands cris le signal du combat. Constance, aussi timide que Sapor, et croyant voir un piége dans cette retraite, veut en vain calmer la fougue de ses légions; elles ne l'écoutent plus,

se précipitent avec fureur sur l'ennemi, le mettent en désordre, forcent le camp, enveloppent et désarment Narsès.

Ils étaient vainqueurs, mais sans chef. Une partie des Romains se livre au pillage et à la débauche; d'autres attaquent sans ordre les hauteurs où plusieurs corps de Perses s'étaient retranchés : après de vains efforts, ils sont repoussés et poursuivis. Les Perses profitent de cette confusion, reprennent leur camp et chassent les Romains. Narsès périt dans ce tumulte.

Constance, incapable de réparer ce désordre, comme il l'avait été de profiter de la victoire, prend la fuite et entraîne toutes les troupes qui suivent ce honteux exemple. Le lendemain les Perses, plus affligés de leurs pertes que fiers de leurs derniers avantages, se retirent et repassent le fleuve.

Sapor, honteux de sa lâcheté et inconsolable de la mort de son fils, s'arracha les cheveux de désespoir, et fit trancher la tête aux satrapes qui lui avaient conseillé la guerre. Telle fut la bataille de Singare, où l'on vit successivement deux armées battues et mises en fuite par l'incapacité de leurs chefs. La lâcheté des deux monarques rendit inutile la bravoure de leurs soldats.

Constance, vaincu par les Perses, retourna dans sa capitale. Dominé par les ariens, il persécutait leurs adversaires; mais Constant, protecteur des catholiques, l'ayant menacé de la guerre, il parut céder, et consentit non-seulement à recevoir les évêques que lui envoyait son frère, mais même à écouter Athanase. Il le manda près de lui, mais cet illustre proscrit refusa d'abord d'y venir : il connaissait trop l'empereur pour se fier à sa foi.

Les ariens, effrayés de l'arrivée des évêques catholiques à Constantinople, s'efforcèrent de les perdre dans l'opinion publique. Étienne, évêque d'Antioche, par le moyen d'un domestique corrompu, introduisit chez l'un d'eux une courtisane et le fit surprendre avec elle : cette femme, perdant son audace à la vue du vénérable évêque calomnié, lui ren-

dit elle-même justice. Étienne, arrêté et jugé dans l'intérieur du palais, fut déposé.

Sur ces entrefaites, Athanase, rassuré par la protection de Constant, vint à Constantinople, confondit ses ennemis et obtint de Constance la liberté de retourner en Égypte ; sa rentrée dans Alexandrie fut un triomphe.

Tandis que l'empereur d'Orient, sévère dans ses mœurs, grave dans son maintien, mais bizarre dans sa conduite et timide dans sa politique, ne s'occupait que de discussions métaphysiques, s'entourait de prêtres ariens, passait sa vie au milieu des conciles et défendait mollement l'empire contre les Perses, Constant, plus brave, combattait de nouveau les Francs, et après en avoir délivré la Gaule, se livrait aux plaisirs avec excès.

Dirigé dans sa politique par l'évêque de Trèves, qui jouissait de toute sa confiance, il repoussait l'arianisme, poursuivait la destruction de l'idolâtrie, fermait les temples, ne les conservait que comme monuments, défendait les sacrifices dans les villes, et ne les permettait qu'aux habitants des campagnes attachés fortement aux cérémonies religieuses, leurs uniques et leurs seuls spectacles.

Dans tout l'empire, les villageois défendirent longtemps l'ancien culte, et c'est ce qui fit appeler les idolâtres *païens*, du nom de *pagus* qui signifie *bourg*.

Comme ce prince comblait le clergé de biens et d'honneurs, les chrétiens le considérèrent comme un grand homme. Les païens, opprimés par lui, le regardèrent comme un tyran : aux yeux des hommes impartiaux, il devait passer pour un mauvais prince. La vertu rougissait de s'approcher de sa cour ; son palais était un lieu de débauches, et les historiens du temps assurent qu'on ne voyait parmi ses ministres qu'un seul honnête homme : c'était l'eunuque Euthérius, né en Arménie.

Le trône le plus éclatant est bien peu solide lorsque, dépouillé de vertus et souillé de vices, il n'est soutenu ni par l'intérêt général ni par l'amour des peuples. Un Barbare

forma le projet d'enlever la couronne au fils de Constantin. Le succès couronna son audace.

Magnence, né dans les forêts de la Germanie, avait langui quelques années dans les fers des Romains; le grand Constantin l'affranchit et le plaça dans une légion. Cet homme actif, intrépide, éloquent, ambitieux, s'éleva promptement du rang de soldat au grade d'officier. Il dut son premier avancement à sa valeur, et bientôt une assez grande faveur à son adresse. Il obtint le titre de *comte* et le commandement de deux corps de la garde formés par Dioclétien et Maximien, et qu'on nommait les *joviens* et les *herculiens*.

Son avarice et sa dureté excitèrent une révolte parmi les soldats; ils s'étaient jetés sur lui, et l'entouraient de glaives menaçants; l'empereur Constant lui sauva la vie. Le Barbare lui jura une éternelle reconnaissance, et médita sa perte.

Deux hommes puissants, Christus, maître de la milice, et Marcellin, intendant des finances, entrèrent dans ses criminels projets. Tous trois réunirent leur crédit et leurs efforts pour séduire les troupes. Dans cette conjuration, on déférait le premier rôle à Marcellin, mais il préféra le second. Ce conspirateur adroit savait qu'un trône usurpé est entouré de trop de précipices, et, comme le dit un historien du temps: « Marcellin, préférant un pouvoir tranquille à un éclat pé« rilleux, aimait mieux être maître de l'empereur quede « l'empire. »

La guerre des Francs était alors finie; Constant, que le bruit des armes pouvait seul distraire des plaisirs, oubliait les affaires au milieu des loisirs de la paix. Ce prince sans prévoyance se livrait à sa passion pour la chasse, et passait toutes les journées au fond des forêts.

Dans l'année 350, sous le consulat de Sergius et de Négritien, la cour se trouvant à Autun, Marcellin invite à un grand festin tous les principaux officiers de l'armée. Pendant le tumulte de la fête, Magnence sort de la salle sans qu'on s'aperçoive de son absence; bientôt il y rentre couronné, décoré

de la pourpre et entouré de gardes. Les conjurés le saluent empereur; les autres, saisis de crainte, gardent le silence. Il les harangue, les entraîne, marche au palais, s'en empare et pose des gardes dans la ville. Un corps de cavalerie illyrienne se joint à lui; le peuple, ami des nouveautés, se déclare en sa faveur. Peu à peu toutes les légions, séduites par de magnifiques promesses, suivent le torrent et proclament Magnence Auguste.

Constant, qui se trouvait alors à la chasse, apprit à la fois le projet des conjurés, leurs succès, la trahison des grands, la révolte du peuple et la défection de sa garde. Accompagné d'un petit nombre d'amis, il chercha son salut dans la fuite, espérant trouver un asile en Espagne. Gaïson, envoyé avec quelques cavaliers à sa poursuite, l'atteignit près de la ville d'Elne au pied des Pyrénées. La crainte dispersa ses lâches compagnons : le fils du grand Constantin, naguère maître de Rome et de l'Occident, alors seul et trahi par tous les Romains, ne se vit défendu que par un Franc nommé Laniogaise. Après un court combat, tous deux tombèrent percés de coups. Constant périt la treizième année de son règne et la trentième de son âge (an 350).

Magnence manda près de lui les généraux, les préfets, les administrateurs qui avaient servi Constant avec le plus de fidélité : ils furent égorgés en route par des assassins envoyés au-devant d'eux. Le tyran sacrifia même à sa politique ombrageuse tous les hommes de son parti dont la lenteur et la timidité lui avaient inspiré de la défiance.

L'étonnement produit par la rapidité de son élévation, et la crainte que répandait sa sévérité, le rendirent sans obstacle maître de l'Occident. On commande aux hommes dès qu'on les étonne.

Magnence nomma Titien préfet de Rome, et Anicet préfet du prétoire. L'Illyrie ne voulut pas le reconnaître, et donna le titre d'Auguste à Vétranion, vieux général qui commandait les troupes romaines en Pannonie. Cet homme, né dans les camps, ne savait que combattre, et il ne commença à

apprendre à lire qu'au moment où il fut nommé empereur. Il dut son élévation au crédit, aux richesses et aux intrigues de Constantine, fille du grand Constantin et veuve d'Annibalien. Cette princesse le plaça sur le trône dans le dessein de l'opposer au barbare Magnence qu'elle méprisait, et à son propre frère Constance qu'elle regardait comme l'assassin de son mari.

Vétranion écrivit à Constance qu'il n'avait cédé aux vœux des légions que pour le servir, et que, sous le titre d'Auguste, il ne voulait être que son lieutenant. L'empereur, dissimulant son ressentiment, feignit de le croire, parut le reconnaître et lui envoya un magnifique diadème.

Dans le même temps, Népotien, jeune prince échappé au massacre de la famille du grand Constantin, sort tout à coup de la retraite où il vivait ignoré, se met à la tête d'une troupe de bandits et de gladiateurs, marche à Rome, met en fuite les troupes d'Anicet, fait massacrer ce préfet, entre dans la capitale, la livre au pillage, se décore de la pourpre, est rereconnu par le sénat et prend le nom de *Constantin*.

Dès que Magnence fut informé de cet événement, il envoya Marcellin, grand-maître du palais, avec quelques légions, en Italie, pour combattre le nouvel Auguste. Les Romains vinrent avec ardeur à sa rencontre pour défendre Népotien; mais, au moment du combat, un sénateur nommé Héraclide, trahissant la cause de ce prince, entraîna dans sa défection une partie des troupes romaines. Marcellin dispersa le reste et tua Népotien, dont la tête fut portée en triomphe au bout d'une lance.

Magnence, suivi d'un grand nombre de soldats gaulois, francs et germains, entra dans Rome, l'inonda de sang, la livra sans pudeur à la cupidité des Barbares, et la fit gémir sous le joug de la plus affreuse tyrannie. Il ordonna sous peine de mort à tous les Romains de porter au trésor la moitié de leurs biens, et permit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres, s'ils voulaient éluder cette loi.

Il fallait se préparer à combattre Constance; Magnence,

détesté par les Romains, attira dans ses troupes, par l'espoir du pillage, une foule de Francs et de Saxons. Tout l'Occident, forcé d'obéir, s'arme et se lève pour sa cause.

Depuis la bataille de Singare, l'incapacité de Constance avait fait éprouver aux armées d'Orient des pertes considérables, et les soldats romains, trop souvent battus par la faute de leurs chefs, devenaient, dit un historien du temps, « si timides, que la poussière d'un escadron perse les mettait en fuite. » Cependant les Romains manquaient moins de courage que de confiance, et on retrouvait encore les traces de leur antique vaillance lorsqu'ils se voyaient défendus par une position forte ou conduits par un chef habile.

Sapor, instruit des troubles de l'empire et enhardi par ses succès, réunit toutes ses forces pour s'emparer de Nisibe. Ce siége fut mémorable par la constance des assaillants et par l'opiniâtreté des assiégés. Après de vains et sanglants assauts, Sapor ayant détourné le cours du fleuve, en rassemble les eaux; leur masse trop longtemps contenue par une digue, s'élance violemment lorsqu'elle est ouverte, tombe sur les murailles et les renverse.

La plaine inondée présente le spectacle d'un lac immense; Nisibe n'est plus qu'une île au milieu des flots, les Perses approchent sur une foule de barques et donnent un assaut général. Les Romains, n'ayant plus d'autres remparts que leurs boucliers, se précipitent avec intrépidité sur la nombreuse armée qui les attaque; l'évêque de Nisibe, prosterné au pied des autels, invoque les secours du ciel; enfin la bravoure de la garnison l'emporte; vingt mille Perses tombent sous le fer des Romains : Sapor fuit et lève le siége. La peste se répand dans son armée; elle se retire, la guerre est suspendue, et les chrétiens vainqueurs ne voient dans leur délivrance et dans les prodiges de leur courage qu'un miracle dû à l'intercession de leur saint évêque.

Constance, rassuré par la fuite de Sapor, rassembla pour combattre Magnence une armée et une flotte presque aussi nombreuses que celles de Xerxès; mais, malgré le danger

dont le menaçait cette lutte contre un rival qui commandait les guerriers les plus redoutables de l'Occident, il ne craignit point de diminuer ses forces en renvoyant des légions tous les soldats qui refusèrent de se faire baptiser.

Cependant, avant de tenter la voie des armes, Magnence chargea Marcellin et Rufin de proposer la paix. L'empereur d'Orient, excité par l'honneur, retenu par la crainte, hésite et ne sait s'il doit rejeter ou accueillir ces propositions. Agité par cette incertitude, au milieu de la nuit, il croit voir apparaître son père qui lui montre l'ombre de Constant et lui dit : « Voilà votre frère égorgé ; vengez-le, fermez les yeux « sur le péril ; ne songez qu'à votre gloire, et frappez le « tyran. »

Constance, déterminé par cette vision, renvoie les ambassadeurs, déclare la guerre, marche et arrive à Sardique. Vétranion l'y attendait avec ses légions et lui promettait de combattre avec lui contre Magnence.

Pour régler les opérations de cette campagne, les deux empereurs entrent en conférence, et, sur un tertre élevé au milieu des deux armées, s'asseyent sans armes et sans gardes. Tout à coup Constance, jetant le voile d'amitié sous lequel il avait déguisé son ressentiment, prend la parole, et s'adressant aux soldats de Vétranion : « Souvenez-vous, dit-il, « de la gloire, des bienfaits de mon père Constantin et de vos « serments. Vous avez tous juré de ne reconnaître d'autres « princes que ses fils. Garderez-vous pour chefs des hommes « nés pour obéir ? Tant de discordes, tant de guerres, tant « de meurtres, tant de désastres ne vous ont-ils pas appris « que l'état ne peut être tranquille que sous le pouvoir d'un « seul chef ? »

La mémoire du grand Constantin, la crainte des troubles civils, le souvenir d'un engagement solennel donnent à ce peu de paroles une force soudaine qui s'empare de tous les esprits. Par une acclamation unanime, tous les soldats proclament Constance seul Auguste. Vétranion, abandonné de sa cour, menacé par une armée, se jette aux pieds de son

rival redevenu son maître, se dépouille de la pourpre et invoque sa clémence. Constance conserva la vie à Vétranion, l'emmena dans sa tente, le fit dîner avec lui et lui dit pour le consoler : « Vous ne perdez qu'un vain titre qui ne donne « que des biens imaginaires et des chagrins réels; vous « allez jouir en paix, dans la vie privée, d'un bonheur sans « mélange. »

Vétranion le crut et vécut heureux à Pruse, en Bithynie, pendant six années ; lorsqu'il sut que Constance, attaqué par les Perses et menacé par Julien, éprouvait toutes les peines trop inséparablement attachées au rang suprême, il lui écrivit : « Vous avez bien tort de ne pas m'imiter, et de ne « point prendre votre part de ce bonheur de la retraite que « vous savez si bien procurer aux autres. »

Avant de continuer sa marche, Constance donna le titre de César à Gallus, son cousin germain, seul échappé avec son frère Julien au massacre de sa famille. Gallus vivait alors retiré dans une de ses terres en Ionie. L'empereur lui fit épouser Constantine, veuve d'Annibalien, et le chargea de défendre les frontières de l'Orient contre les Perses.

Magnence laissa le commandement de Rome à son frère Décence, qu'il décora du titre de César. Il franchit ensuite les Alpes Juliennes et marcha sur Sirmium, où Constance, oubliant la guerre, ne s'occupait que de la réunion et des disputes d'un concile.

Les avant-gardes des deux armées eurent des succès et des revers balancés. Au moment où Magnence allait passer la Save, il reçoit un ambassadeur de Constance, qui, en présence de l'armée, lui propose, s'il veut abandonner l'Italie, de lui céder tout le reste de l'Occident. En vain Magnence s'indigne de cette proposition, ses légions murmurent et se disposent à la révolte. Feignant de céder, il gagne du temps, reprend son crédit sur les esprits, garde l'ambassadeur de Constance prisonnier, avance sur les bords de la Save, négocie, et obtient qu'on ne l'inquiétera plus dans sa retraite.

Cependant Constance, croyant peu à ses promesses, le

suit avec prudence et campe près de Cybales, au même lieu où Constantin avait remporté sa première victoire sur Licinius. Là, il voit arriver Titien, préfet de Rome. Magnence, ayant apaisé la sédition de son armée, avait chargé ce préfet de signifier insolemment à Constance l'ordre d'abdiquer. L'empereur le renvoya avec mépris. Cette rupture d'une trêve si récemment conclue excita le mécontentement de quelques guerriers généreux, et entre autres de Sylvain, capitaine franc, distingué par ses exploits, et fils du fameux Bonit, dont l'épée avait contribué aux victoires du grand Constantin. Sylvain abandonna Magnence et passa dans le camp de son rival.

Magnence, plus irrité que découragé par cette défection, poursuit audacieusement ses projets, met en fuite l'avant-garde ennemie, tourne le camp de Constance et s'approche de Sirmium.

Enfin les deux armées se livrèrent, sur la Drave, près de Murse, une bataille décisive. L'empereur d'Orient était à la tête de quatre-vingt mille hommes; Magnence ne lui en opposait que quarante mille, mais tous aguerris et fiers d'un grand nombre de victoires. Les deux chefs se montrèrent également indignes du rang qu'ils occupaient, Constance par sa faiblesse, Magnence par sa superstition cruelle; ce tyran sacrifia aux dieux une victime humaine. Pendant le choc des armées, Constance se tint caché dans une église, avec l'arien Valens, évêque de Murse. Dans cet asile, effrayé par le bruit des armes, le lâche envoie l'ordre de suspendre le combat et propose un armistice; ses soldats rejettent cet ordre avec mépris, et, après une mêlée sanglante, son armée enfonce l'armée ennemie.

Les vaincus, ralliés par Magnence, recommencent avec acharnement le combat et rendent longtemps la victoire incertaine. Enfin la cavalerie de Constance tourne l'armée d'Occident, la met en fuite, la détruit presque entièrement et s'empare de son camp. Magnence n'échappa au vainqueur qu'en se dépouillant de la pourpre et en se sauvant sous

l'habit d'un esclave. Trente mille hommes d'un côté, vingt-quatre mille de l'autre, périrent dans cette journée. Cette perte de tant de braves guerriers fut une grande plaie pour l'empire. On regarda Murse comme le tombeau de cette ancienne milice, l'appui de Rome et l'effroi des Barbares.

Les deux armées pleurèrent leurs plus braves officiers : Arcadius, Proculus, Marcellin, Romulus. Constance ignorait tous ces événements ; mais l'évêque Valens, qui avait pris toutes ses mesures pour en être secrètement informé, annonça tout à coup à l'empereur sa victoire, dont un ange, disait-il, venait de lui apporter la nouvelle (an 351).

Magnence, arrivé en Italie, fortifia tous les passages des montagnes, et s'enferma dans Aquilée. L'empereur, à la tête de l'armée victorieuse, força les retranchements qui défendaient les Alpes ; Rome se révolta contre son tyran, et Magnence se sauva dans la Gaule, en abandonnant l'Italie et l'Afrique qui se déclarèrent contre lui.

Lâche dans l'infortune comme tous les tyrans, après avoir demandé vainement à son ennemi de lui conserver la vie, il envoya dans l'Orient des assassins pour se défaire de Gallus ; ses émissaires, découverts et punis, ne lui laissèrent que la honte d'un crime tenté inutilement.

Les généraux de Constance, marchant avec rapidité contre Magnence, l'atteignirent près de Gap, lui livrèrent bataille, et mirent en fuite les troupes sur lesquelles il fondait ses dernières espérances. Il courut à Lyon, où ses propres soldats, le voyant sans ressource, l'enfermèrent comme prisonnier. Le Barbare, réduit au désespoir, tourne enfin contre lui et contre sa famille cette fureur qui avait inondé l'Italie du sang de tant de victimes. Tirant son glaive, il égorge sa mère, sa femme, ses enfants, blesse Didier, son frère, et se perce lui-même le cœur. Il mourut à cinquante ans, après trois ans de règne.

Son frère Décence apprit dans la ville de Sens sa fin tragique et s'étrangla. Son autre frère, Didier, dont la blessure n'était pas mortelle, implora et obtint le pardon de Con-

stance, qui, malgré sa faiblesse, se vit alors, par le courage de ses soldats, maître sans rival de tout l'empire romain.

CHAPITRE III.

CONSTANCE, EMPEREUR; GALLUS ET JULIEN, CÉSARS.

(Ans de J.-C. 352-361.)

Prédilection de Constance pour le christianisme. — Le fameux délateur surnommé *la Chaîne*. — Tyrannie de Gallus et de Constantine. — Invasion des Allemands. — Paix entre eux et Constance. — Nouveaux excès de Gallus. — Perfidie de Constance à l'égard de Gallus. — Mort de Gallus. — Victoire sur les Allemands. — Révolte et mort de Sylvain. — Constance nomme un César. — Tableau de la vie de Julien. — Arrivée de Julien à Milan. — Son élévation au rang de César. — Son refus de cette dignité. — Son acceptation obtenue par Eusébie. — Sa rentrée dans Milan. — Conduite de Constance à l'égard de Julien. — Portrait de Julien. — Dissensions entre Constance et les évêques au sujet d'Athanase. — Déposition et exil du pape Libère. — Fuite d'Athanase. — Secte de Macédonius. — Gouvernement de Julien. — Guerre entre Julien et les Barbares. — Invasion des Juthonges. — Excursions des Germains. — Exploits de Julien. — Tyrannie de Constance. — Son entrée à Rome. — Rappel du pape Libère. — Nouvelle invasion des Barbares. — Trahison de Barbation. — Destitution de Valentinien. — Confédération allemande. Bataille entre Julien et Chnodomar. — Défaite, fuite et captivité de Chnodomar. — Nouvelle victoire de Julien. — Description de Paris, par Julien. — Victoires de Constance. — Désastre en Asie. — Destruction de Nicomédie. — Nouvelle guerre dans la Gaule. — Révolte dans l'armée, occasionnée par la disette. — Mort de Barbation. — Sédition à Rome, causée par la famine. — Troubles en Orient. — Nouveaux succès de Julien. — Événements relatifs à l'avénement de Julien. — Rappel des troupes de Julien. — Préparatifs de départ des troupes. — Revue de Julien. Révolte des troupes en faveur de Julien. — Julien est nommé Auguste. — Conspiration contre Julien. — Assemblée de l'armée dans le Champ-de-Mars. — Correspondance entre Constance et Julien. — Invasion de Sapor. — Échec de Constance. — Préparatifs hostiles entre Constance et Julien. — Mort de Constance.

L'empereur, animé du désir d'accélérer la chute totale du polythéisme, éprouva de la part des peuples une résistance opiniâtre; il prohiba vainement les sacrifices dans les campagnes, et se vit obligé, en défendant les solennités publiques, de tolérer le culte secret. Les chrétiens ne pouvaient supporter la vue des temples; mais leur existence était liée

à tant de glorieux souvenirs, qu'on crut devoir publier une loi pour en empêcher la dégradation.

L'ordre du prince avait fait enlever l'autel de la Victoire, placé par Auguste dans la salle du sénat. Depuis il y fut rétabli, et les Romains défendirent plus longtemps cette divinité que toutes les autres.

L'impossibilité de détruire si promptement d'antiques coutumes força Constance à conserver aux pontifes leurs titres et une partie de leurs priviléges; mais le clergé chrétien croissait toujours en richesses et en autorité. L'empereur lui prodigua des exemptions avec plus de piété que de prudence; il déclara, dans le préambule d'une de ses lois, « que « le ministère des autels était plus utile à l'État que les ser« vices militaires et civils, et même que les travaux consa« crés à la culture des champs. » Les princes alors paraissaient oublier la terre pour le ciel, tandis que la plupart des prêtres, parlant au nom du ciel, s'occupaient activement à étendre leur empire sur la terre.

Le clergé se recrutait sans cesse, et l'armée diminuait chaque jour en nombre et en forces; une foule de vétérans furent licenciés.

L'année 353, Constance épousa Eusébie, fille d'un consulaire. Cette princesse était spirituelle, ambitieuse, adroite; Julien, qui lui dut sa fortune, fit son panégyrique. Depuis ce mariage, les femmes, que les antiques mœurs éloignaient des affaires, gouvernèrent le palais et par là l'empire.

Les deux frères d'Eusébie, Hypace et Eusèbe, furent tout-puissants à la cour : par leur crédit, l'arianisme devint dominant. Un concile presque tout composé d'évêques de cette secte se rassembla dans Milan. Ce fut à cette époque (353) qu'on vit éclater pour la première fois cet orgueil si contraire à l'esprit du christianisme et qui fit tant de maux à l'Église. La plupart des prélats du concile crurent devoir rendre hommage à l'impératrice. Léonce, évêque de Tripoli, avant de consentir à s'y soumettre, osa exiger qu'elle vînt au-devant de lui pour recevoir sa bénédiction, et qu'elle se

tint debout pendant qu'il serait assis, jusqu'au moment où il lui permettrait de s'asseoir.

L'empereur, pour affermir son pouvoir dans les Gaules, y demeura six mois. Au lieu de rétablir le calme par une clémence que conseille toujours une sage politique, il persécuta les partisans de Magnence, prêta l'oreille aux délateurs, devint sanguinaire et marcha sur les traces des tyrans.

Dès qu'on fait un pas dans cette route, on ne peut s'y arrêter; chaque rigueur produit de nouveaux mécontentements, et chaque acte de cruauté en nécessite d'autres. On redoute ceux qu'on opprime; le zèle ne se prouve que par l'espionnage, et le soupçon tient lieu de crime.

Titien et Paul, les plus coupables de tous ceux qui avaient servi les fureurs de Magnence, furent seuls épargnés. Le dernier s'était rendu célèbre parmi les plus fameux délateurs; son adresse pour découvrir les complots les plus cachés, et pour envelopper ses victimes dans les filets tissus par ses intrigues, lui fit donner le surnom de *la Chaîne*. Ce détestable talent lui valut la faveur de l'empereur et la haine de l'empire.

Le peuple romain, dégradé, subissait en gémissant le joug de cette tyrannie; l'excès de l'injustice n'excita que des murmures, et l'on ne vit de sédition que dans quelques moments de disette. La superstition se défendait mieux que la liberté. Orfitus, gendre de Symmaque et soutien zélé du paganisme, étant préfet de Rome, osa réparer et rouvrir un temple d'Apollon.

Presque toujours la force des États diminue à mesure que celle du pouvoir arbitraire augmente. La faiblesse de l'empire excitait l'audace de ses ennemis; la Gaule se vit envahie et pillée par les Francs et par les Germains. Les Juifs, tentant un dernier effort pour briser leur joug, se révoltèrent, élurent un roi nommé Patrice, attaquèrent les Samaritains et massacrèrent plusieurs cohortes romaines.

Quelques légions envoyées contre eux dispersèrent leurs troupes et les taillèrent en pièces. Les Isaures et les Perses

dévastaient l'Asie; leurs brigandages furent réprimés par les efforts de Gallus, qui chassa aussi de la Mésopotamie les Sarrasins, tribu arabe. Ce peuple, nomade et guerrier, vivant de la chasse et du lait des troupeaux, commençait alors à faire craindre ses armes dans l'Orient et à étendre sa renommée.

Ordinairement les princes formés dans leur jeunesse à l'école du malheur deviennent sur le trône les modèles des rois. Vespasien, Trajan, Claude II, Probus, Tacite, gouvernèrent l'empire, comme ils avaient désiré, étant particuliers, qu'on les gouvernât; mais Gallus, échappé au massacre de sa famille, et opprimé dans ses premières années, fut plus aigri qu'instruit par le malheur, et se montra tyran dès qu'il fut César.

Les flatteurs le pervertirent; Constantine, sa femme, fille de Constantin et veuve d'un roi, vindicative, cupide, implacable, inspirait la haine par ses cruautés et le mépris par ses bassesses. Elle vendait la faveur et les rigueurs de son époux... Cette furie, séduite par l'offre d'un collier magnifique, fit périr Clématius, gouverneur de la Palestine. Sa belle-mère, nouvelle Phèdre, l'accusait d'inceste parce qu'il avait refusé de satisfaire son amour criminel : le malheureux fut condamné sans être entendu. Les tribunaux obéissaient à la crainte : sous les rois tyrans, les juges sont esclaves.

Gallus et ses favoris se travestissaient souvent, se glissaient dans la foule pour épier les pensées, pour encourager l'indiscrétion, pour trouver des coupables, et forgeaient ainsi des conjurations pour les punir.

Le comte Thalasse, préfet du prétoire d'Orient, osait seul braver Gallus, s'opposer à ses injustices, et faire connaître à l'empereur les malheurs de l'Asie, qu'il attribuait surtout au funeste ascendant de Constantine et aux conseils perfides d'un prêtre arien nommé Aétius, qu'on surnommait l'*Athée*.

Sous le consulat de Constance et de Gallus (an 354), la né-

cessité de repousser l'invasion des Allemands décida l'empereur à rassembler, près de Châlon-sur Saône, une nombreuse armée dont la force contraignit les Barbares à s'éloigner. Il les suivit jusqu'aux rives du Rhin. On s'attendait que, profitant de leur frayeur, il relèverait la gloire de Rome, vengerait la Gaule et répandrait la terreur dans la Germanie; mais, dans ce temps, une politique imprudente avait introduit beaucoup de Barbares dans les légions; plusieurs même occupaient dans le palais des charges importantes. Latin était alors comte des domestiques; Agillon, Stadillon, commandaient des corps de la garde. Ces officiers, profitant de leur crédit, favorisèrent auprès de l'empereur la députation que les Allemands effrayés lui envoyèrent pour demander la paix.

Leur succès ne semblait cependant pas facile; l'armée impatiente demandait à grands cris le combat. Constance, cédant au conseil de ses favoris, rassemble ses légions et les harangue : « Les rois et les peuples, leur dit-il, s'abaissent « devant votre renommée; il vous demandent la paix, vous « dicterez ma réponse; mais, si vous écoutez mon avis, vous « accueillerez des ennemis redoutables qui veulent devenir « des alliés fidèles, des auxiliaires utiles, et vous préférerez « les avantages certains d'une noble modération aux fruits « périlleux d'une victoire douteuse et sanglante. »

L'armée accepta la paix : tel était alors le déplorable sort de l'empire; le sénat n'était pas consulté par les empereurs, que dominaient les prêtres et que gouvernaient les étrangers; ils opprimaient les peuples, ne respectaient que les conciles et n'obéissaient qu'aux soldats.

Après avoir signé ce traité honteux, Constance revint à Milan, où il apprit les excès de Gallus et les désordres de l'Orient. Le jeune prince reçut l'ordre de se rendre en Italie; il désobéit et donna pour prétexte de son refus le danger auquel ses provinces seraient exposées pendant son absence. Constantine l'excitait à se rendre indépendant; l'empereur, décidé à le perdre, lui retira peu à peu les troupes sur les-

quelles il comptait le plus, et lui envoya, comme préfet du prétoire, Domitien, chargé de surveiller sa conduite.

Cet officier s'acquitta de sa commission avec hauteur; Montius, trésorier de l'Orient, secondait ses efforts, n'obéissait qu'à lui, et privait le jeune prince du seul nerf de toute puissance, l'argent. Gallus, n'écoutant alors que la violence de son caractère, fit soulever contre les envoyés de l'empereur les soldats de sa garde et le peuple, qui les massacrèrent; se livrant ensuite sans frein à ses ressentiments, il poursuivit sans pitié tous ceux que les délateurs lui faisaient regarder comme suspects.

La cupidité de ses favoris remplissait les prisons de victimes; les arrêts des juges n'étaient que des proscriptions dictées par les accusateurs: le brave et vertueux Ursicin, général de la cavalerie d'Orient, se vit forcé, sous peine de perdre la vie, de présider ces infâmes tribunaux. Constantine, cachée derrière un rideau, assistait aux jugements pour en accélérer la rigueur, pour en écarter la pitié.

L'Orient gémissait, courbé sous cette violente tyrannie; la terreur glaçait toutes les âmes; les victimes périssaient sans oser se plaindre; le désespoir même était muet. Un seul homme, l'orateur Eusèbe, digne de l'école de Zénon, illustra sa mort par son courage, fit entendre à ses bourreaux la voix, depuis longtemps inconnue, de la liberté, l'éloquence de la vertu, et périt en Romain.

Ursicin, indigné de ces iniquités, en informa l'empereur: Constance, couvrant alors son ressentiment du voile de l'amitié, pressa Gallus de venir en Italie, sous le prétexte de lui en donner le commandement, tandis qu'il irait délivrer la Gaule d'une nouvelle invasion.

Gallus, séduit par l'appât brillant qui cachait des desseins homicides, et résistant aux craintes et aux avis de sa femme, se mit en marche avec un cortége peu nombreux. Constantine le précéda et mourut en route: les tourments de sa conscience et la connaissaucé qu'elle avait du caractère de l'empereur son frère furent les causes de sa maladie et de sa mort.

Plus Gallus avançait dans son voyage, plus son esprit flottait entre la crainte et l'espérance. Stadillon vient au-devant de lui, le trompe par d'astucieuses promesses, flatte son ambition par l'espoir de faveurs chimériques et de lauriers imaginaires. Cependant quelques légions, mécontentes de la sévérité de Constance, se décident à offrir leurs secours à Gallus, s'il consent à rester en Thrace et à les attendre. On découvre leur dessein et on empêche leurs députés de parvenir jusqu'à lui. Il continue sa marche; chaque jour, sous le prétexte de lui rendre hommage, les courtisans et les émissaires de l'empereur se multiplient autour de lui; enfin, lorsqu'il arrive à Pestau, dans la Norique, tout déguisement cesse; Barbation et Apodème paraissent à la tête d'un corps de troupes, pénètrent en armes dans le palais, dépouillent le prince de la pourpre, le font monter sur un chariot et le conduisent à Flanone en Istrie.

Là, il est interrogé par l'eunuque Eusèbe et par Mellobaude, capitaine des gardes; et, lâche autant qu'il s'était montré cruel, il attribua tous les excès commis à Antioche aux conseils de sa femme; sa pusillanimité l'avilit sans le sauver. Sérénien, fidèle exécuteur des ordres de Constance, lui fit trancher la tête. Il périt à l'âge de vingt-neuf ans.

Sa mort remplit de joie la cour de Milan, mais ne rétablit pas le calme en Asie. La tyrannie n'y fit que changer de victimes. Les délateurs, toujours odieux et toujours impunis, accusèrent et traînèrent devant les tribunaux tous ceux que la reconnaissance, l'intérêt ou la crainte avait attachés à Gallus. Ursicin, dont le seul crime était de montrer quelques vertus dans un temps de corruption, et de faire briller un mérite éclatant dans un siècle de décadence, fut condamné à mort; mais, au moment de frapper, Constance, arrêté par la crainte de se priver d'un tel appui, annula l'arrêt et lui fit grâce.

A la même époque (an 354), Julien, accusé d'être venu sans ordres à Nicomédie pour voir son frère, subit un interrogatoire. Ce prince courageux, évitant également de se flé-

trir en chargeant la mémoire de Gallus, et de braver l'empereur en le justifiant, refusa de répondre, et ni les menaces ni les promesses ne purent lui faire rompre ce sage et courageux silence.

Antioche continua de se voir le théâtre de l'injustice et de la tyrannie la plus cruelle ; ceux de ses habitants qui avaient massacré les envoyés de l'empereur furent absous parce qu'ils étaient riches ; on offrit à leur place pour victimes au courroux de Constance, un grand nombre d'innocents. Dans cette ville infortunée, une plainte, un murmure, une parole échappée dans l'ivresse, un songe raconté imprudemment, coûtait la liberté ou la vie.

Les paix honteuses ne sont jamais longues ; en 355, les Allemands prirent les armes ; les troupes de Constance entrèrent en Rhétie ; l'avant-garde, sous le commandement d'Arbétion, s'étant imprudemment avancée, se vit enveloppée près du lac de Constance, prit la fuite et perdit dix tribuns avec un grand nombre de soldats.

Les Barbares, s'approchant du camp, insultaient l'empereur, qui n'osait combattre : plusieurs tribuns indignés de leur audace, sortent sans ordre à la tête des plus braves soldats, fondent sur l'ennemi et l'enfoncent. Le reste de l'armée les suit, disperse les Barbares, les taille en pièces, fait triompher l'empereur malgré lui et termine ainsi la guerre.

Peu de temps après, Sylvain, général de l'infanterie, que la bataille de Murse avait rendu fameux, et qui était devenu la terreur des Francs, dont il tirait son origine, fut envoyé en Gaule pour les combattre. Il dut ce poste important à la jalousie d'Arbétion, qui ne l'élevait que pour le perdre.

Dyname, secrétaire des écuries, émissaire de son rival, feignit de s'attacher à lui, et en obtint des lettres de recommandation pour plusieurs personnages importants de la cour : on effaça toutes les lignes de ces lettres, en ne laissant que la signature, et on leur substitua des phrases qui devaient faire paraître Sylvain coupable ; tous ceux auxquels ces écrits étaient adressés furent arrêtés.

Malaric, Franc de naissance et commandant la garde étrangère, se montra hautement indigné d'une si vile fourberie, répondit de l'innocence de Sylvain, fit sentir le danger d'offenser un général aussi habile à la guerre qu'étranger aux intrigues, et qui ne souffrirait point patiemment un tel affront; enfin il demanda qu'on l'appelât pour se justifier, et offrît de rester en prison à sa place jusqu'au moment où Mellobaude l'aurait amené.

Malgré ses instances, voulant tuer Sylvain, on envoya en Gaule Apodème, accoutumé à servir la tyrannie et à persécuter la vertu.

Cependant une lettre interceptée découvre à Malaric tout le complot; on examine de nouveau celles qui avaient paru suspectes; l'artifice est dévoilé, les traces de la première écriture reparaissent, l'innocence de Sylvain est reconnue. Un agent subalterne de cette intrigue, un seul coupable est puni; Dyname, auteur du crime, obtient le gouvernement de la Toscane.

Pendant ce temps, Sylvain, trop fier pour supporter cette injure et trop hardi pour attendre sa condamnation sans résistance, harangue ses soldats, gagne les officiers, lève l'étendard de la révolte, arrache la pourpre d'un drapeau, s'en enveloppe et se fait proclamer empereur.

Le talent, disgracié dans les temps de calme, est rappelé dans les jours de péril : l'empereur mande Ursicin pour l'opposer aux rebelles; mais Constance, plus accoutumé à triompher par l'artifice que par la force, trompe l'ennemi qu'il veut frapper, feint d'ignorer sa rébellion, et lui mande que, content de ses services, il lui donne une charge plus importante, et qu'il nomme Ursicin pour le remplacer.

Ursicin, accompagné de dix tribuns et de quelques officiers des gardes, parmi lesquels se trouvait l'historien Ammien Marcellin, arrive à Cologne et trouve le pouvoir de Sylvain trop affermi pour employer contre lui la violence.

Dans ces temps de corruption, peu d'hommes se montraient capables de conserver dans de graves circonstances

un noble caractère : Ursicin, dégradant le sien, parut entrer dans les vues de Sylvain, feignit de partager ses ressentiments, et gagna sa confiance. Cependant le temps avançait; il fallait perdre Sylvain ou embrasser sa cause. Quelques officiers corrompus, un corps de Gaulois séduit, se rassemblent au milieu de la nuit, marchent au palais, égorgent la garde et massacrent Sylvain dans une chapelle où il s'était caché.

Ursicin pleura ses succès et sa victime; il sentit trop tard que la légitimité d'une cause ne peut justifier la lâcheté des moyens qu'on prend pour la servir, et qu'il n'est point de lauriers que ne flétrisse une trahison.

La flatterie prodigua ses louanges à Constance, mais quel prix peut avoir l'éloge dans une cour où le blâme est coupable et le silence dangereux?

On punit les amis de Sylvain; ses troupes se débandèrent. Ursicin resta dans la Gaule avec le titre de commandant; mais Constance, qui le craignait, ne lui envoyait point d'armée : les frontières se trouvant ainsi dénuées de tout moyen de défense, parce que l'empereur redoutait autant ses généraux que ses ennemis, la Gaule se vit inondée d'une foule de Francs, de Saxons, d'Allemands, qui franchirent sans obstacle le Rhin et s'emparèrent de quarante-cinq villes.

Dans le même temps, les Sarmates envahissaient la Pannonie; les Perses ravageaient l'Orient. Constance, effrayé de tant d'attaques, sentait la nécessité de nommer un César, et se décidait cependant avec peine à partager avec lui sa puissance.

Ce fut alors que sa femme Eusébie, triomphant de ses craintes, sut le déterminer à revêtir Julien de la pourpre.

Ce jeune prince, peint si diversement par les deux partis opposés qui divisaient alors l'empire, était l'espoir des païens et la terreur des chrétiens. Les uns l'ont représenté comme un héros, les autres comme un monstre; il joignit de grands défauts à de grandes qualités, et justifia par ses actions une partie des éloges outrés de ses amis et des déclamations vio-

lentes de ses ennemis. Sans nous en rapporter aux apologies de Libanius et d'Ammien, ni aux invectives de Grégoire de Nazianze, de Basile et des historiens chrétiens, on doit juger Julien d'après sa position, sa conduite, ses lois, ses paroles et ses écrits.

Encore au berceau, un hasard heureux l'avait fait échapper, presque seul, au massacre de sa famille. Constance, meurtrier des siens, ne lui avait laissé la vie que pour le tenir en esclavage. Il passa son enfance et sa première jeunesse en captivité.

Gallus, son frère, élevé quelque temps au rang de César, était mort victime des rigueurs de Constance. Cet empereur ne se bornait pas à se rendre maître absolu de la vie des hommes; il tyrannisait les consciences; il voulait que tous ceux qui subissaient son joug fussent non pas pieux, mais crédules et superstitieux comme lui.

Julien, né avec une imagination vive, un génie ardent, s'était livré, dans sa longue retraite, à l'étude des lettres, de l'histoire et de la philosophie, seule distraction des esprits vastes dans l'inaction, seule consolation des grands caractères dans l'infortune. Les études avaient agrandi ses idées et fortifié son caractère. Il y avait puisé une vive admiration pour les grands hommes, pour les mœurs sévères des temps anciens, un grand respect pour la justice, un ardent amour pour la gloire et pour la liberté. Il voyait avec un chagrin profond la décadence de l'empire, l'abaissement du sénat, la servitude du peuple, la cupidité des grands, la bassesse des courtisans, l'insolence des eunuques et des affranchis, les exactions des intendants et des gouverneurs de provinces, le relâchement de la discipline et les revers des armées.

Le luxe et la mollesse de la cour lui inspiraient un juste dégoût; et lorsque l'empire, ouvert de tous côtés aux Barbares, semblait être près de sa chute, il ne pouvait comprendre que les empereurs ne s'occupassent que de la convocation des conciles, que de puériles débats sur des questions

inintelligibles et des querelles interminables d'un clergé divisé par l'ambition, corrompu par la richesse.

La gloire des Romains lui paraissait inséparable de leur ancien culte; il attribuait leur décadence à l'introduction d'une nouvelle religion qui éloignait l'attention des hommes des intérêts de la terre, et rapetissait, selon lui, les esprits en détruisant de grandes, d'héroïques illusions, faisait considérer la vie comme un passage, le monde comme une hôtellerie, et remplaçait l'occupation des intérêts publics par celle des intérêts religieux. C'était un citoyen de l'ancienne Rome transporté forcément dans la nouvelle : c'était l'âme de Caton, de Scipion ou de Marc-Aurèle, habitant le corps d'un prince de la cour d'Orient.

Ces sentiments, comprimés par la crainte, devinrent des passions ardentes; la dissimulation à laquelle il se vit forcé augmenta leur violence; il oublia qu'on ne peut faire renaître des prestiges dont le charme a disparu, qu'il est impossible de rétablir une religion tombée, et que le génie d'un homme est insuffisant pour faire remonter un fleuve à sa source, pour ramener un vieux peuple de la corruption à la vertu.

Sa fermeté pouvait retarder la chute de l'empire, mais non le régénérer; il fallait une réforme et non une révolution, mais Julien était trop passionné pour distinguer les principes des abus; il confondit dans sa haine et dans son mépris le culte moral de l'Évangile, l'ambition des prêtres et les folies des sectes; son aversion pour la religion nouvelle l'éloigna de la tolérance qu'une sage politique devait lui conseiller; celui qui devait être le chef de l'empire fut le chef d'un parti : son mépris pour quelques fables et quelques prodiges adoptés par la crédulité du temps le jeta dans les superstitions antiques; incrédule pour les mystères, il crut aux aruspices, aux oracles, à la magie; ne fit rien de stable, parce qu'il voulut tout changer sans prudence, et n'opéra qu'une révolution éphémère qui n'eut que la courte durée de sa vie.

Comme administrateur, comme juge, comme guerrier, Ju-

lien, semblable à Trajan, à Marc-Aurèle, fut un grand homme; mais, comme législateur religieux, le mélange bizarre qu'il voulut faire du culte de l'Être suprême, de la doctrine de Platon et du polythéisme, le rendit en quelque sorte ridicule, et la persécution qu'il fit subir à la nombreuse partie de ses sujets qui étaient chrétiens fut injuste et lui mérita leur haine, haine violente, outrée, qui, dans son aveuglement, ne voulut reconnaître aucune des grandes qualités de ce prince célèbre.

D'abord Julien, n'osant résister aux ordres de Constance, les éluda, et, ne pouvant assister aux leçons du fameux rhéteur païen Libanius, il étudia ses écrits. Relégué à Pergame, il y trouva des astrologues et des hommes adonnés à la magie, tels qu'Édèse, Maxime, Jamblique, qui s'emparèrent de son imagination et fascinèrent assez adroitement ses yeux par leurs prestiges pour lui faire croire qu'ils le mettaient en relation avec les dieux : il en vint au point de se persuader que ces divinités venaient, pendant son sommeil, lui donner des avis salutaires; il croyait distinguer clairement à la voix si c'était Jupiter, Minerve, Apollon, Diane, ou le génie de Rome qui lui parlait.

Constance, informé de son penchant pour l'idolâtrie, chargea un évêque arien, Aétius, de surveiller sa conduite. Julien sut tromper, par une dissimulation inouïe à son âge, mais trop commune sous le despotisme, la vigilance de ce prêtre, aussi ardent sectaire que subtil orateur. Affectant un grand zèle pour la religion dont il méditait la ruine, il prit l'habit de moine et remplit dans l'église les fonctions de lecteur. Le danger dans sa position n'excuse point un si bas artifice.

Après la fin tragique de Gallus, on retint Julien sept mois captif dans un château; le grand chambellan Eusèbe pressait constamment l'empereur d'ordonner sa mort; il était, disait-il, trop imprudent de laisser vivre un prince qui tôt ou tard voudrait venger sa famille : l'impératrice Eusébie, qui s'intéressait à son sort, le sauva, et obtint qu'on

le laissât en Grèce pour achever ses études. On ne pouvait choisir un exil plus doux, un séjour plus agréable pour Julien : la Grèce était la patrie des poëtes qu'il aimait, des philosophes qu'il admirait et des dieux qu'il adorait secrètement. Sa mémoire prodigieuse, son application soutenue, la vivacité de son esprit et l'étendue de ses connaissances étonnèrent les sophistes et les orateurs d'Athènes : saint Grégoire et saint Basile suivaient alors, comme lui, les écoles de cette ville célèbre. Julien, forcé de cacher ses véritables sentiments, étudiait, ainsi qu'eux, avec une ardeur apparente, les livres saints ; et ces évêques lui reprochèrent dans la suite cette politique artificieuse, mais forcée, comme une odieuse hypocrisie.

Si l'on en croit saint Grégoire, Julien avait les yeux vifs, les sourcils arqués, la bouche grande, la lèvre inférieure rabattue, le cou gros et courbé, les épaules larges, le corps bien proportionné, les cheveux bouclés, la barbe hérissée et pointue ; sa taille était petite, sa physionomie maligne et railleuse, son regard incertain, sa démarche un peu chancelante ; il parlait vite et aimait à faire beaucoup de questions qui se succédaient rapidement.

Malgré ses démonstrations de piété, les païens, charmés de son esprit, faisaient des vœux pour qu'il devînt leur maître ; et saint Grégoire, pénétrant ses véritables opinions sous le voile religieux qui les couvrait, écrivait à ses amis : « Ce prince sera l'ennemi de la religion : c'est un monstre « que l'empire nourrit dans son sein. Fasse le ciel que je « sois un faux prophète ! »

Les historiens chrétiens donnent beaucoup de détails sur les artifices qu'on employa pour enflammer son imagination, pour fasciner ses yeux, pour lui faire croire qu'il était en commerce avec les dieux. Ils rapportent qu'un jour, comme il se trouvait au milieu des démons, il fit le signe de la croix et tout disparut. Ces récits ressemblent aux fables ; mais Julien était superstitieux ; ce philosophe austère était un païen dévot, et la superstition rend tout vraisemblable.

Il se fit initier aux mystères d'Éleusis, qui depuis subsistèrent encore quarante années, jusqu'à l'époque de l'invasion d'Alaric.

Julien était âgé de vingt-quatre ans lorsque Constance lui envoya l'ordre de se rendre à Milan pour le revêtir de la pourpre. Il reçut cet ordre comme un arrêt : préférant alors les plaisirs de l'étude aux illusions de la puissance, il regrettait sincèrement la cour tranquille d'orateurs et de philosophes qui l'entouraient, les ombrages paisibles des jardins de l'Académie; et, saisi de crainte en pensant qu'il allait se renfermer dans le palais du meurtrier de sa famille, avant de partir, il courut au temple de Minerve, se prosterna au pied de ses autels, et la conjura de veiller sur ses jours.

Dans le même temps, d'autres craintes et d'autres agitations troublaient l'esprit de Constance : sollicité en faveur du prince par l'impératrice, alarmé par les représentations du perfide Eusèbe, son grand-chambellan, ennemi implacable de Julien; il hésitait encore s'il devait le perdre ou le couronner; enfin Eusébie le décida, en lui disant : « Les « affaires intérieures de l'empire exigent tous vos soins; « les Sarmates et les Goths qui ont franchi le Danube, les « Perses qui envahissent l'Orient, vont occuper tous vos « efforts : seul vous ne pouvez suffire à tout : la Gaule est « près de vous échapper : les Francs et les Germains s'en « emparent, envoyez Julien contre eux : s'il en triomphe, « vous aurez l'honneur de la victoire; s'il succombe, vous « serez délivré d'un ennemi. »

Lorsqu'on sut le prince arrivé dans un faubourg de Milan, l'empereur déclara publiquement la résolution qu'il avait prise de l'élever au rang de César. Cette nouvelle excita la surprise et les murmures des eunuques et des affranchis; ils étaient effrayés de l'élévation d'un prince habile, et qui les méprisait. Ayant reçu l'ordre de venir au palais pour s'y établir, il s'y rendit après avoir consulté les dieux. Il y porta la tristesse d'un homme qu'on mène à l'échafaud.

Lorsqu'on lui coupa la barbe et qu'on le dépouilla du manteau de philosophe, si déplacé dans un tel lieu, pour le couvrir du vêtement guerrier des Césars, son embarras, son silence, ses yeux baissés, son air morne et pensif, le rendirent l'objet des sarcasmes de la foule corrompue des ducs, des comtes, des chambellans et des domestiques du palais. Comme ce prince était plus frappé des malheurs attachés à la puissance suprême que de son éclat, il supplia l'empereur de le délivrer de ce fardeau et de lui permettre de vivre au milieu de ses livres chéris, dans une retraite qu'il préférait alors sincèrement au tourbillon du monde.

Constance lui dit qu'avant de prendre définitivement un parti si peu convenable à sa naissance, il devait en parler à Eusébie. Cette princesse conjura Julien de renoncer à cette philosophie farouche qui l'empêchait de remplir les devoirs que prescrit la vraie sagese; elle lui fit comprendre qu'il y avait plus de faiblesse à fuir les écueils qu'à les surmonter, que ses études seraient sans fruit s'il les bornait à ces vaines spéculations, et qu'appelé à travailler au salut de l'empire, il ne pouvait, sans se flétrir, refuser ce glorieux fardeau. Le prince se rendit à ses instances.

Dans ce temps où le pouvoir absolu s'était élevé sur la ruine de toutes les institutions, on ne demandait plus, pour nommer un prince, le consentement du peuple et du sénat; mais on consultait encore l'armée, et l'empire était une république militaire. Constance, environné des grands, des généraux, des principaux officiers, et en présence de la garde et des légions, annonça que, si les troupes approuvaient son choix, il donnait le titre de César à Julien : tous les soldats exprimèrent leur consentement en frappant leurs genoux avec leurs boucliers.

« Prince, dit l'empereur, recevez la pourpre de vos pères;
« partagez ma puissance et mes périls; chassez les Barbares
« de la Gaule; guérissez les plaies qui affligent cette malheu-
« reuse contrée; que votre exemple encourage nos troupes,
« que votre prudence ménage leurs forces : j'espère qu'elles

« trouveront en vous un chef intrépide pour les mener au « combat, un appui sûr dans leurs besoins, un illustre té« moin de leurs travaux. Soyez le modèle et le juge de leur « vaillance. Lorsque vous aurez rendu la paix à l'empire, « nous le gouvernerons ensemble avec sagesse ; je vous re« garderai toujours comme assis près de moi sur mon trône; « croyez de même me voir toujours près de vous dans les « dangers. Partez, César, emportez avec vous l'espérance « et les vœux des Romains, et défendez vaillamment le poste « qu'ils vous confient. »

On répondit à ces paroles par des acclamations universelles que rendait encore plus vives la vue du nouveau César, dont on admirait la contenance fière, le maintien calme et les regards animés. Montant ensuite sur le char de l'empereur, il rentra avec lui en triomphe dans la ville de Milan; mais, au milieu du tumulte d'une foule curieuse et au bruit des hommages empressés d'un peuple inconstant, méditant sur les vicissitudes des choses humaines et sur la fin tragique de tant de princes reçus avec transport comme lui, il s'appliquait les beaux vers de l'*Iliade*, dans lesquels Homère compare la pourpre qui couvre les rois au voile qui enveloppe les morts.

Eusébie, voulant achever son ouvrage, lui fit obtenir la main d'Hélène, sœur de l'empereur ; mais de tous les dons de cette princesse, celui qu'il reçut avec le plus de reconnaissance, ce fut une nombreuse bibliothèque, qu'il regardait comme un remède pour ses chagrins, comme une consolation dans ses grandeurs.

On ne tarda pas longtemps à lui faire sentir le poids de son élévation. Constance commença à le craindre dès qu'il l'eut élevé : le nouveau César ne fut que le premier esclave du palais ; l'empereur l'y retenait captif ; sa porte était soigneusement gardée ; on fouillait ceux qui entraient chez lui pour examiner s'ils ne portaient pas des lettres : sous prétexte de lui former une maison, on renvoya ses domestiques, on l'environna d'espions ; on ne laissa près de lui, d'hommes

de son choix, que son médecin Oribase, parce qu'on ignorait qu'il était non-seulement son médecin, mais son ami.

Au moment où on le chargeait de l'emploi le plus périlleux et du gouvernement de la Gaule, de la Bretagne et de l'Espagne, on le privait de tous moyens de succès ; on semblait craindre ses triomphes plus que ses défaites. Les généraux eurent ordre de surveiller leur chef avec plus de vigilance que l'ennemi. Les légions, affaiblies et intimidées par une longue suite de revers, ne reçurent point de renforts ; on renferma l'autorité du prince dans les limites les plus étroites, enfin on lui refusa le droit de distribuer des grades et des récompenses.

Il partit de Milan avec trois cents hommes d'escorte ; Constance, qui l'accompagna jusqu'à Pavie, apprit en route la prise de Cologne par les Barbares et n'en informa pas Julien : cependant ils se séparèrent, et le jeune prince, courant au-devant des périls, crut s'approcher de la liberté à mesure qu'il s'éloignait de la cour.

Les Gaulois le reçurent avec enthousiasme ; à Vienne, une vieille femme aveugle et fanatique prédit qu'il relèverait l'empire et rétablirait le culte des dieux.

Julien, entré dans une nouvelle carrière, avait pris pour modèle Marc-Aurèle comme législateur, Alexandre comme guerrier ; marchant avec les troupes, à pied, la tête découverte, bravant l'inconstance des saisons, n'ayant pour lit qu'une peau étendue sur la terre, il partageait la nourriture du soldat, supportait comme lui la fatigue, assistait à tous ses travaux et se livrait avec ardeur aux exercices militaires : cependant, comme une danse nommée la *pyrrhique* était un de ses exercices, un jour, le prince en l'étudiant ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! quel métier pour un philosophe ! »

Lorsque, après leurs travaux guerriers, les troupes jouissaient du repos, Julien s'occupait activement des soins de l'administration, des besoins de l'armée, de la réforme des abus et de la réparation des injustices. Ce prince infatigable employait la plus grande partie des nuits à étudier Polybe

et César, à méditer les plans de ses opérations ; son seul délassement était ensuite la lecture des ouvrages de ses philosophes chéris. Forcé par sa position à dissimuler ses vrais sentiments, il professait encore publiquement le culte chrétien, et n'offrait qu'en secret ses sacrifices aux dieux. Il haïssait Constance, comme l'adversaire des philosophes, comme l'ennemi de sa religion, comme l'assassin de ses proches, et il se voyait contraint à feindre le dévouement et la reconnaissance. Enfin cette dépendance, à laquelle il avait voulu vainement se soustraire, le mit dans la nécessité de louer publiquement, selon l'usage, dans deux panégyriques, les vertus d'un empereur dont il détestait les crimes, et de faire l'éloge des talents d'un prince dont il méprisait l'incapacité.

Tandis qu'entouré d'écueils il cherchait les moyens de délivrer la Gaule, en triomphant à la fois des obstacles que lui opposaient la valeur des barbares et la jalousie de Constance, cet empereur, occupé de soins moins glorieux, s'engageait plus que jamais dans les querelles scandaleuses des sectes. Séduit par les ariens, il ordonna au prefet d'Orient, Philippe, de chasser de son siége Paul, évêque catholique de Constantinople, et d'établir à sa place l'hérétique Macédonius. Paul, arrêté par des soldats, fut chargé de chaînes et conduit à Émèse, et de là en Cappadoce, où on l'étrangla. Les citoyens, indignés de cette injustice, se rassemblèrent en foule dans l'église de Constantinople ; tout le peuple se souleva : mais que peut la multitude sans ordre contre une force organisée ? Les soldats de Philippe l'attaquent, l'enfoncent, la dispersent, et Macédonius, protégé par eux, passe sur trois mille cadavres pour monter au siége épiscopal.

Pendant ce temps, Constance, ayant convoqué un concile à Milan dans son palais, y proposa une profession de foi tout arienne, que les évêques catholiques rejetèrent comme hérétique et refusèrent de souscrire. Ils s'opposèrent également à la condamnation d'Athanase, dont le prince se déclarait lui-même l'accusateur. « Les canons de l'Église, di-

« saient-ils, défendent de juger un homme sans l'entendre. »
— « Eh bien ! répondit l'empereur, il faut que mes volontés « soient vos canons : choisissez entre l'obéissance et l'exil. »

La plupart refusent et veulent répondre. Constance alors n'écoutant plus que sa fureur, tire son épée, semble prêt à les frapper, et ordonne ensuite qu'on les mène à la mort. Ils partent en silence pour l'échafaud ; soudain l'empereur, changeant d'avis, les rappelle, prononce l'exil de trois d'entre eux, et présente à la signature des autres la déposition d'Athanase. Quelques évêques intimidés la signent ; le plus grand nombre persévère dans sa résistance, et se rend dans l'église de Milan. Le grand chambellan Eusèbe y pénètre à la tête d'une troupe de gardes et arrête cent cinquante personnes, malgré les menaces et les reproches de saint Hilaire, évêque de Poitiers, prélat révéré, tolérant dans ses principes, charitable dans sa conduite, mais ferme dans son indépendance, et dont l'éloquence courageuse combattit alors le despotisme de l'empereur avec une liberté romaine.

Constance chargea son grand chambellan de se rendre à Rome près du pape Libère, pour l'inviter à souscrire la condamnation d'Athanase ; il lui envoya en même temps des présents magnifiques : le pape refusa de signer l'arrêt de l'évêque d'Alexandrie, et fit jeter avec mépris hors de l'église les présents de Constance. Ce prince, irrité, ordonna à Léonce, préfet de Rome, d'arrêter le pape et de l'envoyer à Milan : cet ordre fut exécuté ; en vain le peuple romain se souleva en faveur du chef de l'Église ; Léonce trompa sa vigilance et enleva le pape au milieu de la nuit. Libère arrivé à Milan, brava le pouvoir et la colère de l'empereur, qui l'exila en Thrace. Après son départ, Constance, croyant devoir montrer quelques égards pour sa dignité, et dans le dessein de le mettre à l'abri du besoin, lui envoya cinq cents pièces d'or. « Rendez cet argent à votre maître, dit « fièrement le pape à l'officier qui l'apportait ; il lui est né« cessaire pour payer ses soldats. »

Le clergé catholique de Rome, dévoué à Libère, ne vou-

lut point lui donner de successeur; les ariens élurent Félix. La haine de ces deux partis excita dans Rome des émeutes aussi sanglantes que celles des Gracques, et à cette époque l'église catholique se vit persécutée par les ariens avec autant d'animosité qu'elle l'avait été autrefois par les païens. « Leur violence, disait alors Athanase, est une preuve de « leurs erreurs; les soldats sont de mauvais apôtres pour la « vérité; elle ne connaît d'autres armes que la persuasion. »

L'empereur voulait consommer la ruine d'Athanase, et craignait cependant de violer trop ouvertement la promesse qu'il lui avait faite de ne rien décider sur son sort sans l'entendre. Pour éluder ce serment, il chargea quelques officiers de le chasser d'Alexandrie, et ne leur donna aucun ordre écrit. Les Égyptiens, défendant leur évêque, résistent aux officiers de l'empereur; le duc Syrianus, à la tête de cinq mille légionnaires, fond sur eux, en massacre une partie et pénètre à main armée dans l'église: le peuple, bravant la mort, soustrait l'évêque à la furie des soldats. Partout l'attachement et la fidélité de ses partisans surent lui trouver des asiles; une vierge de vingt ans le déroba pendant plusieurs jours à la poursuite de ses ennemis, et la sainteté du prélat trouva dans l'asile de la pudeur une retraite inviolable.

Cependant le comte Héraclius, chargé des pouvoirs de l'empereur, menaça le peuple de l'affamer et de briser ses idoles s'il n'abandonnait pas Athanase. La crainte arracha beaucoup de signatures; l'église catholique fut livrée au pillage, et les Égyptiens idolâtres s'écriaient: « Vive l'em« pereur Constance, qui est revenu à notre culte! vivent « les ariens, qui ne sont plus chrétiens! »

Ces ariens, vainqueurs, élurent pour évêque George, qui, loin de calmer les passions de son parti, en augmenta la fougue. Plus la résistance avait été longue, plus la vengeance fut cruelle: on immola un grand nombre de catholiques; « et les femmes ariennes, disent les auteurs ecclésiastiques, « semblables à des bacchantes furieuses, livrèrent des fem« mes catholiques aux plus sanglants outrages. »

Athanase, échappé à la mort, s'enfuit dans les déserts, et trouva dans les solitudes de saint Pacôme un abri aussi tranquille qu'ignoré.

Ce fut à cette époque qu'on vit éclore la nouvelle secte de Macédonius, qui niait la divinité du Saint-Esprit.

Tandis que des querelles de prêtres et des discussions métaphysiques répandaient le trouble dans Rome, dégradaient la dignité de l'empereur, compromettaient sa puissance et ensanglantaient Constantinople et Alexandrie, Julien, étudiant à Vienne la science militaire, devint en peu de mois le maître de ses maîtres. Après avoir réuni ses forces, remis l'ordre dans l'administration, la discipline dans les troupes, écouté les plaintes, réprimé les concussions, adouci les impôts, il se mit en marche pour délivrer la Gaule des Barbares qui la pillaient.

Appui secret des idolâtres, neutre entre les ariens et les catholiques, sévère pour les grands, familier avec le soldat, affable pour les Gaulois, chéri par les philosophes et les orateurs qu'il attirait de toutes parts près de lui, l'affection universelle l'environnait. Disputant avec les savants, faisant des vers avec les poëtes, jugeant avec les magistrats, combattant avec les guerriers, on voyait dans sa cour le même mélange que dans son caractère ; les manteaux de philosophes y étaient confondus avec les casques militaires ; on y trouvait à la fois un tribunal, une cour, un camp, une église, un temple ancien, une école et une académie.

Son aversion pour les plaisirs aurait choqué les mœurs efféminées d'Antioche et de Byzance ; mais elle lui attirait l'estime des Gaulois. Sa douceur, sa science, sa bravoure, sa gravité firent bientôt oublier Constance et transportèrent dans la Gaule la majesté réelle de l'empire. L'ombre de l'ancienne Rome semblait y apparaître près de lui et se complaire à entendre des discussions graves, à écouter des arrêts d'une justice ferme, à voir des villes reconstruites, et à parcourir des champs couverts de fertiles moissons et bientôt de trophées glorieux.

L'intention de Constance était de ne lui laisser qu'un vain titre; Marcellinus devait jouir du pouvoir réel. Le prince avait été entouré de lâches courtisans chargés de l'éloigner des affaires et de le détourner de toute entreprise hasardeuse.

Sourd à leurs avis pusillanimes et méprisant la surveillance de Marcellinus, il se mit à la tête d'un corps de troupes peu nombreux, mais dont il sut, par son exemple, doubler les forces et le courage. Il marcha contre les Barbares. Dans les premiers jours, écoutant plus son ardeur que la prudence, il se laissa surprendre. Son arrière-garde fut entamée; mais ce léger échec lui fut plus utile que ne l'aurait été un premier succès. Depuis ce moment, il se garda avec soin, évita les piéges, éclaira prudemment sa marche et joignit la sagesse d'un vieux capitaine à la bravoure d'un jeune guerrier.

Attaqué de tous côtés par une nuée de Francs et de Germains, il repoussa leurs efforts, avança toujours en combattant et poursuivit les ennemis jusqu'à Reims, où, par ses ordres, toutes les légions s'étaient réunies. Alors, sans perdre de temps, il se porta sur le Rhin avec son armée et livra bataille aux ennemis près de Brumat. La tactique romaine triompha de la valeur allemande; les ennemis, tournés et enfoncés, après une grande perte d'hommes, se sauvèrent dans les îles du fleuve.

Pendant ce temps, les Juthonges menaçaient l'Italie; les troupes de Constance marchèrent en Rhétie contre eux. De son côté, Julien se porta sur leur arrière-garde, en remontant rapidement le Rhin jusqu'à Bâle. Les Barbares, effrayés de son audace, de ses succès et de cette diversion, signèrent la paix.

Le nouveau césar, ayant ainsi déjà relevé l'honneur des armes romaines, établit son quartier d'hiver à Sens. La Germanie était alors une pépinière de soldats; il en sortait à tout instant des essaims de guerriers dont on n'apprenait l'approche et l'arrivée que par les incendies et le pillage qui

signalaient leur apparition. Ils n'avaient ni système dans leur politique ni méthode dans leurs opérations. Leurs invasions étaient courtes et violentes; prompts à déposer les armes et à les reprendre, on ne pouvait faire avec eux de paix solide.

Au moment où on les croyait tranquilles, ils pénétrèrent tout à coup en foule dans les Gaules, enfermèrent Julien dans la ville de Sens et l'y assiégèrent. Marcellinus, n'écoutant qu'une basse jalousie, le laissa sans secours. Le péril développe les grands caractères; le prince, livré à ses propres forces, au lieu d'être effrayé et de se tenir sur la défensive, attaqua les nombreux assaillants qui l'entouraient, trompa les Barbares par de fausses attaques sur un point, réunit toutes ses forces sur l'autre, enfonça les Allemands, en fit un grand carnage, les mit en fuite et les força de repasser le Rhin. Marcellinus, qui avait voulu le perdre et qui avait accru sa renommée, fut rappelé.

Tandis que la gloire romaine revivait ainsi dans la Gaule, Constance, gouverné par Rufin, préfet du prétoire, par Arbétion, général de la cavalerie, et par l'eunuque Eusèbe, courbait l'empire sous le joug d'une honteuse et lâche tyrannie. La crainte le rendait cruel et multipliait les accusations; un mot imprudent, un murmure échappé, étaient regardés comme des crimes de lèse-majesté. Cependant l'empereur, vain de quelques succès remportés par ses armes en Rhétie, et victorieux sur le Rhin par la valeur de Julien, crut pouvoir entrer en triomphateur dans la capitale de l'empire, qu'il n'avait jamais vue. Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui. Admirant comme un voyageur les antiquités de Rome, il fut saisi de respect à la vue de ces nobles monuments qui rappelaient tant de grands souvenirs.

Le timide Constance s'assit dans le sénat et occupa la place qu'avaient illustrée Caton, Pompée, César, Auguste. Il se montra sur le Forum et harangua le peuple dans cette tribune, veuve de l'éloquence de Cicéron. Malgré sa haine constante pour l'ancien culte, vaincu par la majesté de

Rome, il confirma les priviléges des vestales et conféra même des sacerdoces à plusieurs personnages distingués par leur rang et par leur naissance. Enfin, se conformant aux usages antiques, il fit célébrer des jeux solennels dans tout l'empire; et, pour embellir Rome d'un nouveau monument, il y fit transporter à grands frais d'Égypte un troisième obélisque, qu'on voit encore sur la place de Saint-Jean-de-Latran.

Le pape Libère, arbitrairement déposé, était toujours vivement regretté par les catholiques. Les dames romaines rassemblées vinrent en foule trouver l'empereur, et, par leurs pressantes instances, obtinrent son rétablissement. L'exil avait abattu le courage de Libère; il revint à Rome, et consentit à signer la condamnation d'Athanase, ainsi que la formule arienne.

Hélène, femme de Julien, perdit plusieurs enfants en les mettant au monde, et depuis demeura stérile. La calomnie, qui s'attache toujours à tout ce qui est élevé, n'épargna pas Eusébie, et fit croire que cette princesse, qui n'avait pu être mère, et qui était jalouse de la fécondité d'Hélène, lui avait fait prendre un breuvage qui l'empêchait de laisser des successeurs à l'empire. On ne peut concilier l'idée d'un tel crime avec celle que l'histoire nous donne du caratère vertueux de l'impératrice, qui opposa toujours une courageuse résistance aux perfides intrigues du grand-chambellan et des vils favoris de l'empereur. Protectrice constante de Julien, ce fut elle qui obtint qu'on accordât plus d'autorité à un prince qui en usait si habilement. Elle fit disgracier Marcellinus, et le remplaça dans le commandement des troupes par Sévérus, général expérimenté, incapable de jalousie et digne de seconder Julien; mais elle ne put ôter la préfecture de la Gaule à Florentius, dont l'orgueil, la bassesse et la cupidité s'opposaient sans cesse à toutes les réformes salutaires que le prince projetait dans l'administration de ses provinces. Malgré ces obstacles, Julien, par sa persévérance, réussit dans tous ses desseins, et fut aidé dans ses utiles travaux

par un Gaulois nommé Salluste, homme éclairé, courageux et fidèle; il méritait la confiance de Julien, et ce prince était digne d'un tel ami.

Pour se mettre à l'abri des surprises, Julien établit sur la ligne du Rhin des postes et un grand nombre de courriers qui, de relais en relais, communiquaient les nouvelles avec une extrême rapidité. Trompant ses mesures, les Barbares forcèrent les postes des frontières, firent encore une invasion dans la Gaule, et pénétrèrent jusqu'à Lyon. Julien, informé de leurs progrès, réunit ses troupes, marcha contre eux et les tailla en pièces. Comme il avait habilement détaché trois corps pour leur couper la retraite, nul d'entre eux ne se serait échappé, si l'un des généraux de Constance, Barbation, qui occupait Bâle avec vingt mille hommes, eût fait son devoir; mais il ouvrit passage aux Allemands, et accusa même de trahison et d'embauchage Valentinien, général qui lui avait porté des dépêches par lesquelles Julien l'invitait à se joindre à lui contre les Barbares. Constance, sans approfondir cette accusation, destitua Valentinien. La fortune inconstante, qui accablait alors ce général, le porta dans la suite au trône.

Julien ne voulait pas laisser aux ennemis le temps de réparer leur perte; et, dans l'intention de passer le Rhin, il demanda des barques à Barbation qui les lui refusa. Privé de ce secours, il se vit forcé d'attendre le moment où la chaleur rendrait les eaux plus basses; alors, traversant à gué un bras du fleuve, il surprit les Barbares qui s'étaient dispersés dans les îles, et en tua un grand nombre : le reste tomba sur Barbation, le mit en fuite, et le punit ainsi de sa trahison.

Cependant sept rois germains, indignés de voir les Romains reprendre leur vigueur, et la Gaule échapper à leur cupidité, réunissent leurs nations, s'approchent de Strasbourg et ordonnent insolemment à Julien d'évacuer cette frontière. Chnodomar était l'Agamemnon de cette confédération barbare.

Julien, voulant les attirer dans la plaine de Strasbourg, leur laisse passer le Rhin, part de Saverne et campe en présence de l'ennemi. Les soldats voulaient combattre; le prince, qui jugeait plus utile de réparer leurs forces par quelques instants de repos, essaie de calmer leur ardeur. « Plus j'estime votre courage, leur dit-il, plus je dois ménager votre sang; pourquoi voulez-vous, par trop de précipitation, acheter trop cher un succès certain? La bravoure « n'est pas le seul mérite du guerrier; s'il se montre fier « contre l'ennemi, il doit être modeste avec ses compagnons « et docile aux volontés de son général. Je peux vous donner des ordres, mais j'aime mieux persuader qu'ordonner. « Le jour est avancé; la nuit, mettant fin au combat, ne « nous permettrait pas une victoire complète: vous venez « de marcher sur un sable brûlant, vous vous trouvez sur « un terrain coupé de ravins et couvert d'arbres; le repos a « ranimé les forces de l'ennemi, une longue route a diminué « les vôtres; mon avis est que nous nous retranchions prudemment pour combattre ensuite avec hardiesse. Rétablissons « notre vigueur par la nourriture et par le sommeil; demain, « à la pointe du jour, nous marcherons et nous triompherons « des Barbares. »

Il voulait poursuivre : mais les soldats impatients l'interrompent par leurs murmures, frémissent de colère, frappent leurs boucliers de leurs lances, étouffent la voix de leur général par leurs cris, et demandent tous le combat.

Au milieu de ce tumulte, un enseigne élevant la voix : « Marche, heureux césar, dit-il; suis la fortune qui t'appelle! Nous voyons à notre tête le courage et la prudence : « tu vas voir aussi quelle est la force des soldats romains « lorsqu'ils sont conduits par un chef habile qui inspire, juge « et récompense les grandes actions. »

Julien cède aux vœux de l'armée, et se place à la tête de son aile droite; Chnodomar lui était opposé : l'autre aile des Romains était conduite par Sévère qui avait devant lui l'aile droite des Allemands, commandée par Sérapion. Les

Barbares avaient placé entre leurs escadrons des fantassins légèrement armés qui devaient, pendant le combat, se glisser sous les chevaux des Romains et les percer de leurs glaives.

Des deux côtés on sonne la charge; Sévère s'avance le premier, découvre à temps, sur le bord d'un marais, une embuscade dans laquelle il allait tomber, et s'arrête avec prudence.

Au moment où les deux armées obscurcissaient l'air par une nuée de traits, Julien, à la tête de deux cents chevaux, parcourt les rangs et s'écrie : « Courage, compagnons, « voilà le moment que vous avez souhaité ! Ce n'est que l'es« poir d'une telle journée qui m'a fait accepter le titre de « César. Rendez au nom romain son ancien lustre; opposez « à la fureur aveugle des ennemis une valeur plus solide et « plus froide, et songez bien que la victoire due à votre « courage peut seule à présent justifier votre impatience. »

Les Germains, furieux d'avoir été chassés de la Gaule par les Romains, décidés cette fois à vaincre ou à périr, craignant qu'au premier désavantage leurs rois ne les abandonnent, exigent qu'ils partagent dans cette action tous leurs dangers, et les forcent à combattre à pied avec eux. Les deux armées s'approchent en ordre et en masse; leurs rangs serrés ressemblent à deux murailles hérissées de lances; ils se choquent avec un bruit terrible; un nuage de poussière les couvre et ensevelit dans l'ombre une foule d'exploits dignes d'être plus éclairés.

Sévère trouve un passage dans les marais, tourne le corps qui était embusqué, attaque les Allemands, et, après de violents efforts, les enfonce et les met en fuite. La fortune se montrait d'un autre côté moins favorable aux Romains : six cents cavaliers de l'aile droite, sur lesquels Julien fondait le plus d'espérance, après une lutte opiniâtre, perdent le chef qui les commandait; ils s'épouvantent, se débandent et se jettent en désordre sur l'infanterie. L'ennemi les poursuit avec ardeur; Julien, apercevant cette confusion, accourt à

toute bride; on le reconnaît à la brillante enseigne qui le suit, au dragon couleur de pourpre qui la décore : « Où « fuyez-vous, soldats ? s'écrie le prince en courroux ; les lâ- « ches ne trouveront point d'asiles, toutes nos villes leur fer- « meront leurs portes ; si vous voulez recouvrer votre gloire, « suivez-moi ; si vous voulez fuir, passez sur mon corps : je « perdrai la vie avant l'honneur. »

Honteux de leur lâcheté, les cavaliers se rallient, retournent à la charge contre les Barbares qui attaquaient déjà le flanc des légions. La mêlée devint affreuse ; les uns brûlaient du désir de réparer leur honte ; les autres s'opiniâtraient à ne pas perdre leur avantage : le corps de réserve arrive au secours de Julien ; malgré ce renfort, les rois germains, à la tête de toutes leurs troupes en masse, renversent la cavalerie romaine, enfoncent l'aile droite de l'infanterie, et pénètrent jusqu'à la légion du centre, contre laquelle viennent enfin échouer leurs efforts redoublés et leur rage sanglante.

Chacun des soldats de cette inébranlable légion repousse leurs coups, comme une tour immobile résiste au choc du bélier. Les Germains, accablés de fatigue, tombent par milliers sous le glaive de cette légion qu'ils ne peuvent entamer ; enfin leurs rangs éclaircis par la mort s'ouvrent ; l'épouvante les prend ; les cohortes qui gardaient le camp romain accourent alors et redoublent la terreur de l'ennemi. Il se retire en désordre ; sa retraite se change en déroute ; Julien les poursuit l'épée dans les reins ; les Barbares demandent en vain la vie, les Romains furieux ne leur font aucun quartier : le champ de bataille, les rivages du Rhin sont couverts de morts et de mourants ; les flots en engloutissent un grand nombre. Quelques-uns, portés sur leurs boucliers, arrivent à l'autre bord. Chnodomar, échappé au carnage, cherchait son salut dans la fuite, à la tête de quelques cavaliers ; il tombe dans un marais, se relève, gagne un bois, est reconnu par un tribun dont la cohorte l'enveloppe, le prend et le conduit enchaîné aux

pieds de Julien. Cette victoire, égale en éclat aux plus mémorables de celles qui avaient illustré les anciens héros de Rome, sauva l'empire.

A la tête de treize mille soldats, Julien vainquit trente-cinq mille Barbares, commandés par sept rois, enorgueillis par de nombreux succès. Les légions, dans leur enthousiasme, le saluèrent du nom d'Auguste : il refusa ce titre avec une indignation apparente et une crainte fondée.

Convaincu que la sévérité de la discipline était la seule garantie solide des succès, il manda devant lui les six cents cavaliers qui avaient fui la veille, les réprimanda durement, et, conformément aux anciennes coutumes, leur fit traverser le camp habillés en femmes. Au moment où Chnodomar parut à ses yeux, touché du malheur de ce roi captif, il l'accueillit avec égards ; mais quand il vit ce prince barbare, si insolent avant le combat, déshonorer son infortune en se prosternant à ses pieds et en implorant bassement sa clémence, il lui marqua son mépris, lui tourna le dos et l'envoya près de Constance.

Lorsque la nouvelle de la victoire de Strasbourg parvint en Italie, elle réveilla l'orgueil de Rome, irrita les courtisans et excita la jalousie de l'empereur. Ses vils favoris donnèrent à Julien par dérision le nom de *Victorin,* pour atténuer son triomphe, et pour rappeler en même temps au timide Constance le nom du général qui, du temps de Gallien, après quelques succès, avait usurpé dans la Gaule le pouvoir suprême et le titre d'auguste.

L'empereur publia cependant dans tout l'empire la victoire remportée sur les Barbares ; mais il s'en attribua ridiculement l'honneur, comme s'il eût lui-même as[illegible]ce triomphe et commandé l'armée. Il ne daigna pas [illegible]nt citer dans sa relation le nom de Julien, et par [illegible]nce même, il lui donna plus d'éclat.

Les soldats romains se montraient encore braves, mais n'étaient plus disciplinés ; après la victoire, ils voulaient jouir du repos et se montraient peu disposés à continuer de

pénibles marches : lorsqu'ils reçurent l'ordre de passer le Rhin, ils y répondirent par des murmures ; mais la fermeté de Julien triompha de leur indocilité : ils franchirent le fleuve et dévastèrent une partie de la Germanie. On construisit une forteresse au-delà du Rhin ; les Allemands intimidés demandèrent la paix, et n'obtinrent qu'une trêve de dix mois. Après cette campagne, l'armée revint à Reims pour y établir ses quartiers d'hiver, et trouva tout ce pays ravagé par un corps de Francs ; il ne s'élevait pas à plus de mille hommes, mais leur force et leur audace répandaient l'effroi dans la contrée. « Ces guerriers redoutables, dit un historien du temps, ne connaissaient point de saison, et semblaient même préférer les frimas de l'hiver à la douce chaleur du printemps. » Les Romains les attaquèrent et les forcèrent de se retirer dans une forteresse située sur la Meuse. Après cinquante-quatre jours de siége, ils capitulèrent et sauvèrent leur vie aux dépens de leur liberté. Cette victoire fit d'autant plus d'honneur à Julien, que « jusque-là, « dit Libanius, les Francs avaient toujours préféré la mort à « la captivité. » Ils furent envoyés à Constance. L'empereur, admirant leur haute stature, les incorpora dans sa garde, et les écrivains du temps remarquent qu'ils paraissaient comme des tours au milieu des bataillons romains.

Julien passa l'hiver à Paris : on a conservé la description qu'il faisait de cette ville déjà célèbre ; il la nommait sa *chère Lutèce :* entourée par deux bras de la Seine, elle n'occupait que le quartier qu'on appelle aujourd'hui *la Cité :* une forte muraille garnie de tours la défendait ; on y pénétrait par deux ponts de bois. Malgré le peu d'étendue de son enceinte, on y voyait des temples, un palais, un amphithéâtre. Julien vantait la fertilité du pays, la salubrité des eaux, la douceur de la température. Il y éprouva cependant un hiver rigoureux : on voit dans sa relation la surprise que lui causa l'épaisseur des glaces qui couvraient la rivière. Jusque-là, bravant l'âpreté du froid, il n'avait point voulu qu'on fît du feu dans ses appartements ; mais alors forcé d'

placer un brasier, il se vit au moment de mourir, asphyxié par la vapeur du charbon.

Chaque jour la sagesse et la justice de Julien augmentaient l'affection des Gaulois pour lui, et sa renommée croissait continuellement, tandis que Constance perdait chaque jour, par son despotisme et par sa faiblesse, l'estime et la confiance des peuples. Sous le consulat de Tibérius Fabius Dallianus et de Marcus Nératius Céréalis (an 358), l'empereur publia une loi qui exemptait d'impôts et de toutes charges communes ses domaines, les biens des églises catholiques, et ceux de la famille d'Eusèbe, père de l'impératrice. La perte de l'égalité suit nécessairement celle de la liberté, et les priviléges forment toujours le cortége de la tyrannie.

Constance, oubliant l'antique fierté de Rome, demanda la paix à Sapor; le roi de Perse y mit pour condition la cession de la Mésopotamie et de l'Arménie; l'empereur refusa d'y consentir, et ne retira ainsi de sa faible démarche que la honte de l'avoir faite.

Barbation, envoyé par lui contre les Juthonges, les tailla en pièces dans la Rhétie. Cependant Constance, jaloux de la gloire de Julien, crut devoir se montrer aussi à la tête des armées; il franchit le Danube, attaqua les Sarmates et les Quades, en triompha par la bravoure de ses généraux, et en fit un grand carnage. Le roi Zizaïs, leur chef, arriva dans le camp de l'empereur, se prosterna devant lui, implora sa miséricorde et obtint la paix. On vit alors le premier exemple de ce droit féodal qui devint pendant tant de siècles le droit public de l'Europe. Les Quades prétendirent que la paix signée avec eux y comprenait explicitement leurs vassaux. L'empereur porta ensuite ses armes contre les Limigantes : ces esclaves belliqueux, qui avaient précédemment chassé de leur pays les Sarmates leurs maîtres, prévoyant le sort qui les attendait, se défendirent avec le courage du désespoir. Après une opiniâtre résistance, accablés par le nombre, ils feignirent de se rendre, capitulèrent, arrivè-

rent en foule au lieu qui leur était indiqué pour déposer leurs armes, et tout à coup, jetant de grands cris, ils se précipitèrent au milieu du camp romain et pénétrèrent jusqu'à la tente de l'empereur, qu'ils voulaient tuer avant de périr; mais enveloppés par les légions, ils furent tous passés au fil de l'épée.

L'empereur, de retour dans ses États, ne s'occupa plus que des troubles religieux dont il augmentait la violence en voulant interposer son autorité.

Dans ce temps, l'Asie éprouva les plus grands désastres par d'affreux tremblements de terre, ils détruisirent cent cinquante villes dans l'Orient; celle de Nicomédie fut renversée de fond en comble.

La Gaule ne jouit pas longtemps du repos que lui avaient donné les victoires de Julien. Deux tribus de Francs, les Saliens et les Chamaves, s'étaient, depuis plusieurs années, fixées dans la Toximandrie, aujourd'hui le Brabant. Ils en sortaient souvent pour dévaster la Belgique : Julien marcha contre eux, les surprit, battit les Saliens, conclut la paix avec eux, et par ce traité reconnut solennellement leurs droits sur la Toximandrie, qu'ils continuèrent de posséder. Les Chamaves lui opposaient une plus opiniâtre résistance; un ancien ressentiment enflammait leur courage; ils croyaient que le fils de leur roi, envoyé par eux autrefois en otage à Rome, avait péri par un honteux supplice; Julien, leur ayant demandé une conférence, offrit tout à coup à leurs regards ce jeune prince qu'il avait fait élever avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. Sa générosité désarma les Francs, et lui valut une paix plus solide que si elle avait été arrachée par la victoire. Les Chamaves évacuèrent la Gaule.

A la même époque, une affreuse disette portait l'armée à la révolte; on conseillait au prince la sévérité ; il s'y refusa, et employa toute son activité pour subvenir aux besoins de ses soldats, aimant mieux, disait-il, soulager leurs maux que punir leur impatience.

La trêve étant expirée, Julien traversa encore le Rhin et le Necker, vainquit les Barbares et les força de lui rendre qua-

tre-vingt mille prisonniers gaulois ou romains. Ce fut alors que la Gaule, délivrée par ce héros, jouit sous son administration d'une prospérité qui depuis plus d'un siècle lui était inconnue.

Le sort infligea dans ce temps un juste châtiment au cruel Barbation. Ce général, qui devait sa fortune plus à ses intrigues qu'à ses exploits, était universellement regardé comme le chef des délateurs : il devint leur victime. Les hommes méchants et lâches sont aussi sujets à la superstition qu'étrangers à la vraie piété. La chute d'un nombreux essaim d'abeilles dans son appartement effraya cet esprit crédule et timide ; il manda près de lui des devins pour les consulter. Sa femme Assyria, attribuant sa curiosité à un autre motif, se persuada qu'il voulait détrôner Constance et épouser ensuite l'impératrice Eusébie, dont elle était jalouse ; dans son emportement elle lui écrivit, et lui fit sur son infidélité des reproches violents et très-injurieux pour Eusébie. L'esclave qu'elle chargea de sa dépêche avait autrefois appartenu au malheureux Sylvain ; il ouvrit la lettre, et, croyant y trouver un moyen sûr de venger son ancien maître, il la porta à Constance. Aux yeux de ce prince défiant un soupçon tenait lieu de crime ; il fit trancher la tête à Barbation et à sa femme.

Cette même année, les vents du nord qui régnaient avec violence, retardèrent l'arrivée à Ostie des blés nécessaires à la subsistance du peuple de Rome. La disette excita une sédition. Tertullius, préfet de la capitale, fit alors un sacrifice solennel à Castor et à Pollux. A peine était-il achevé, qu'on apprit que la flotte entrait dans le port. Cet événement rendit pour quelque temps un grand crédit à l'idolâtrie.

Les troubles de l'Orient donnaient alors une juste inquiétude à Constance ; les Isaures continuaient leurs pirateries ; le comte Saurice les battit en plusieurs rencontres et les força de rentrer dans leur repaire.

Ursicin avait longtemps contenu les Perses par son courage et par son habileté ; mais la jalousie des courtisans avait diminué ses forces et borné ses succès. Le mérite dans

les cours est toujours l'objet de la haine des favoris; l'empereur obsédé par eux, rappela Ursicin; l'incapacité de ceux qui le remplacèrent favorisa les armes de Sapor, qui s'avança au-delà de Nisibe. Avant son départ, ce général, par une manœuvre habile, ayant tourné les Perses, les avait mis en fuite, et dans cette déroute Sapor lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son coursier. Après cette action, les Romains ayant mis le feu dans les champs, cet embrasement détruisit les bois, les moissons et un grand nombre de bêtes féroces qui, depuis ce temps, parurent rarement dans cette partie de l'Asie. La trahison des officiers qui commandaient les troupes légères d'Ursicin le fit surprendre, et le mit dans un si grand péril qu'il se vit obligé de se retirer jusqu'au Tigre. Ce fut cette retraite que les courtisans lui reprochèrent comme trahison; elle servit de prétexte à sa disgrâce.

Sapor assiégea la ville d'Amide; elle se défendit avec courage; le fils du roi y fut tué; mais enfin, le nombre des assiégeants croissant toujours, elle fut prise d'assaut. Le vainqueur massacra tous les habitants; l'historien Ammien Marcellin échappa presque seul à ce désastre.

La victoire et la justice, exilées du reste de l'empire, semblaient s'être alors réfugiées dans les Gaules. Tous les travaux de Julien étaient couronnés de succès; il triomphait des ennemis par ses armes, et ne voulait régner sur les peuples que par les lois. Un jour, assistant à la séance d'un tribunal, il représenta aux juges, qui se montraient trop sévères, qu'on ne pouvait pas condamner sans preuves : « Prince, s'écria « l'accusateur Delphidius (et il n'eut que trop d'imitateurs « dans tous les temps), qui sera donc jamais coupable s'il suffit « de nier les faits pour être absous ? — Et qui sera donc ja« mais innocent, répondit Julien, si pour être coupable il « suffit d'être accusé ? » Un prince si juste ne manquait jamais d'argent ni de soldats. L'affection en fournit plus que la crainte : Julien, veillant toujours à la sûreté de l'empire, n'était point assez enivré de ses triomphes pour se livrer à une trompeuse sécurité. Il fortifia Neiss, Bonn et

Andernach : apprenant ensuite que les Allemands méditaient une nouvelle invasion, il les prévint, traversa le Rhin, les surprit et les mit en déroute, pilla leur camp, s'empara de leurs troupeaux et revint à Paris. Ce fut peu de temps après que, soit par ambition, soit par nécessité, il accepta le titre d'Auguste, déclara la guerre à Constance, et lui disputa l'empire.

Cet événement, raconté de diverses manières par lui-même, par ses amis et par ses ennemis, suivant les passions opposées qui les animaient, est un problème historique qu'il est difficile aujourd'hui d'éclaircir; et, sans avancer à cet égard aucune opinion positive, nous nous bornerons à rapporter les faits. L'empereur, aveuglé par la crainte et trompé par les lâches conseils des courtisans, écartait et perdait tous les hommes dont les talents soutenaient son pouvoir, mais qui, par leur mérite même, lui faisaient ombrage. Il refusa d'entendre la justification d'Ursicin. « L'empereur peut dédaigner « de m'écouter sur mes intérêts, dit ce général, mais qu'il ne « ferme pas les yeux sur les siens; il se forme dans l'Occident « un orage qu'à la tête de toutes ses légions il s'efforcera « peut-être vainement de dissiper. » L'exil fut la punition de ces paroles hardies. Argison, général sans expérience, le remplaça, et son élévation fut aussi utile à l'ennemi que l'exil d'Ursicin était funeste à l'empire.

L'envie, qui avait perdu cet habile capitaine, espérait alors aussi consommer la ruine de Julien. Constance rappela de Gaule Salluste, digne ami du jeune prince; Lucien fut nommé à sa place pour administrer cette province. Cet agent de l'eunuque Eusèbe se joignit à Florentius, préfet des Gaules, et à tous les ennemis de Julien, pour contrarier ses desseins et faire échouer ses opérations. L'empereur, gouverné par ses favoris, se décida, par leur conseil, à le priver des troupes qui seules garantissaient le repos de la Gaule et la sûreté des frontières. Décentius, secrétaire d'État, lui porta l'ordre d'envoyer à l'empereur des troupes hérules, bataves, deux légions gauloises, et trois cents hommes tirés de chacun des

autres corps de son armée. Lupicin, général employé par Julien contre les Scots, et Sintula, grand-écuyer, étaient chargés de l'exécution de ce décret : ces renforts, disait Constance, lui devenaient indispensablement nécessaires pour combattre les Perses.

Cet ordre consterna les Gaulois, qui se voyaient ainsi livrés sans défense aux invasions des Barbares : malgré les murmures de ceux qui l'entouraient, Julien se montra disposé à obéir, et représenta seulement à l'envoyé de l'empereur que, par cette mesure, on manquait de foi aux Bataves, aux Hérules, qui n'étaient entrés à son service que sur l'assurance de ne jamais être obligés de passer les Alpes. Tout à coup, on apprend qu'une main inconnue répand dans le camp des légions gauloises un libelle violent contre Constance ; on l'accusait de livrer la Gaule aux Francs et aux Germains ; les murmures éclatent de toutes parts ; Décentius effrayé presse Julien d'obéir ; en vain ce prince prétend qu'il doit attendre l'arrivée de Sintula et de Lupicin, auxquels l'empereur a confié l'exécution de ses volontés ; on insiste, il cède. On délibère sur la route que doivent suivre les troupes ; Julien conseille de ne point les faire passer par Paris, dans la crainte que la vue d'un chef qui les avait souvent conduites à la victoire, et dont on voulait les séparer, n'échauffât ces esprits turbulents, déjà peu disposés à l'obéissance. Décentius émet un avis contraire ; il soutient que Julien peut seul les calmer, et que refuser d'y employer son influence, c'est désobéir à l'empereur : Julien cède encore.

Les troupes se mettent en marche ; sur leur passage elles voient tout le peuple en alarmes ; les enfants, les vieillards, les femmes en pleurs embrassent les genoux de ces braves guerriers, et les supplient de ne pas les abandonner à la férocité des Barbares. Les soldats, dont les cœurs répondaient à leurs vœux, mais que la fermeté de Julien avait accoutumés à la discipline, gardent un morne silence, et, les yeux baissés, continuent tristement leur route, étouffant avec peine leurs soupirs, et se montrant à la fois indignés et attendris.

Julien vient au-devant d'eux, et les passe en revue dans une vaste plaine près des portes de Paris (an 360). Là, il les harangue avec sagesse, donne de nobles éloges à leurs heureux travaux : « Vous savez, dit-il, que l'obéissance est le premier « de vos devoirs : vous avez pacifié l'Occident, l'Orient ré« clame aujourd'hui votre courage ; vous allez combattre sous « les yeux de l'empereur ; il vous accordera des récompenses « proportionnées à votre bravoure ; enfin ce voyage que « vous semblez redouter vous conduit à la fortune et à la « gloire. »

Au lieu de répondre à ces paroles, selon la coutume, par de vives acclamations, les soldats l'écoutèrent dans un profond silence. Après les avoir congédiés, il donne le soir un grand festin à tous les officiers de l'armée, et leur distribue de magnifiques présents, soit pour adoucir leurs regrets, soit pour échauffer leur affection et pour les encourager à la révolte.

Après le repas, ils se retirent sous leurs tentes, ne montrant que de la douleur, et ne laissant paraître aucun indice de projets séditieux. Le jour suivant fut consacré au repos ; ils devaient partir le lendemain, mais ils employèrent ce temps à concerter leur plan dans le plus grand secret. Dans la suite, on reprocha vivement à Julien de leur avoir laissé ce dangereux loisir, quoique dans la relation détaillée de ces événements qu'il adressa au sénat et aux peuples de Rome et d'Athènes, il protestât et jurât qu'il n'avait pas eu la plus légère connaissance de la conspiration tramée dans ce court espace de temps pour le porter au trône.

Tout semblait tranquille ; tout à coup, au commencement de la nuit, les soldats prennent les armes, entourent le palais des Thermes, proclament Julien auguste, et demandent à grands cris qu'il s'offre à leurs regards. Ce prince, éveillé en sursaut, apprend, avec une surprise réelle ou feinte, l'objet de cette sédition ; son incertitude semble s'accroître avec le tumulte ; il invoque Jupiter et le conjure de lui faire connaître sa volonté par quelques signes ; soudain un éclair

brille, la foudre éclate et semble lui annoncer qu'il doit céder aux vœux des soldats; cependant, rebelle encore aux ordres qu'il croit émanés du ciel, il refuse l'entrée du palais aux conjurés, et s'y tient renfermé le reste de la nuit. Mais, au point du jour, les soldats, dont tout obstacle redouble l'ardeur, forcent les portes, pénètrent dans les appartements l'épée à la main, enlèvent le prince, le proclament de nouveau empereur, et, pour le faire céder à leurs vœux, emploient tour à tour les accents de la prière et ceux du courroux.

Julien les conjure vainement de ne point livrer l'empire au malheur d'une guerre civile : « Ne pouvez-vous, leur dit-il, « sans commettre tous les crimes qu'entraîne une révolte, « obtenir de la justice l'accomplissement de vos désirs? Puis- « que vous ne pouvez vous décider à quitter votre patrie, « retournez dans vos quartiers; je vous promets que vous ne « passerez pas les Alpes; je me charge de justifier aux yeux « de Constance et vos refus et les alarmes fondées de la « Gaule. La fermeté de l'empereur punirait votre rébellion; « sa bonté écoutera vos remontrances. »

Ce discours, au lieu de calmer l'ardeur des légions, l'embrase; les instances et les cris redoublent, les menaces succèdent aux acclamations, le tumulte s'accroît; enfin Julien se laisse vaincre : on l'élève sur un pavois; on veut qu'il ceigne le diadème, et comme il répond qu'il n'en a point, les uns lui apportent le collier de sa femme Hélène, les autres les courroies d'un cheval. Julien refuse ces étranges ornements; mais un officier, nommé Maurus, lui présente son collier d'or, noble prix de la vaillance : le prince l'accepte, le place sur sa tête, reçoit le titre d'auguste, et promet cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Ces gratifications étaient depuis longtemps en usage; elles ne furent pas une des moindres causes, comme on l'a vu, des fréquents changements qui élevèrent et renversèrent tant d'empereurs. Elles portaient, par l'appât du gain, les armées à désirer des révolutions que le reste de l'empire regardait comme le plus funeste des fléaux.

Ceux qui doutent que la résistance de Julien ait été sincère, lui reprochent justement ses largesses. On peut difficilement prétendre n'avoir point de part à la révolte qu'on paye.

Ce prince n'imita certainement point, dans cette circonstance, la conduite de Virginius, qui se déroba au trône par la fuite, et la fermeté de Germanicus, qui s'exposa aux plus grands périls plutôt que de céder à la révolte.

Mais les temps étaient changés; une cruelle et longue expérience avait appris aux princes et aux chefs des armées que les refus ne fléchissaient point la tyrannie, et qu'une fois proclamé par les troupes, il fallait périr ou régner.

Un seul homme, au milieu de cette effervescence d'une grande armée et d'un grand peuple, montra un courage antique. Nimpridius, officier romain, fidèle au prince, mais encore plus à son devoir, brava fièrement les menaces, les piques des rebelles, et reprocha sévèrement à Julien une élévation dont l'éclat coupable l'entraînait à détrôner l'empereur qui l'avait fait césar.

Julien, qui ne voulait pas que son pouvoir parût fondé seulement sur la force, soutint toujours qu'il n'avait fait qu'obéir aux dieux; il disait que, pendant cette même nuit qui précéda la révolte, il avait vu en songe le génie de l'empire qui lui adressa ces paroles : « Julien, depuis longtemps « je me tiens à l'entrée de ton palais dans le dessein d'ac« croître ta fortune. Tu as souvent rejeté mes faveurs; si tu « les refuses encore aujourd'hui, je m'éloignerai à regret; « mais n'oublie pas que je ne dois rester que peu de temps « près de toi. »

Tandis que l'armée, fière d'avoir assuré le destin et la tranquillité de la Gaule, se livrait, ainsi que le peuple, à la joie qui suit toujours de pareils événements, Julien, renfermé dans son palais, morne, pensif et solitaire, méditait profondément sur le présent et l'avenir, envisageait avec effroi les conséquences d'une révolution qui devait attirer sur lui toutes les forces de l'Orient, de l'Afrique et de l'Italie, et

se reprochait même une condescendance que l'opinion publique taxerait d'ambition et d'ingratitude.

Le tumulte et l'ivresse qui régnaient dans les camps et dans la ville, formaient un étonnant contraste avec le silence et la tristesse du palais. Les partisans de Constance, croyant pouvoir profiter du désordre des troupes et de l'inaction du prince, répandent partout des émissaires qui cherchent à effrayer les esprits, à les soulever en exagérant les dangers d'une guerre tout à la fois civile et étrangère : en même temps ils séduisent un eunuque attaché au prince, pour le faire entrer dans une conspiration contre ses jours.

Un officier du palais découvre ce complot, le révèle à Julien, et court en porter la nouvelle dans le camp. Dès que les soldats apprennent qu'on veut détruire leur ouvrage et que la vie du prince est menacée, ils se rassemblent, s'animent mutuellement, saisissent leurs armes et courent au palais. La garde, épouvantée par ce tumulte, croit qu'on vient de faire une nouvelle révolution; elle se disperse et prend la fuite. Les soldats, furieux, pénètrent sous les portiques, parcourent tous les appartements, craignant d'être arrivés trop tard pour sauver leur prince chéri; enfin sa vue dissipe leur terreur; ils l'entourent, le pressent, manifestent leur joie par d'éclatants transports, et demandent à grands cris qu'on leur livre les conjurés qu'ils veulent massacrer.

« Arrêtez! s'écrie Julien; ces hommes sont citoyens; je « suis leur empereur comme le vôtre; que l'honneur règle « toutes nos actions : si votre zèle aveugle sert ma cause et « signale mon élévation par des meurtres, si une seule goutte « de sang souille vos mains et déshonore votre choix, vous « n'êtes plus que des rebelles, et je ne serai qu'un tyran. » La fermete de ces paroles rétablit l'ordre.

Le lendemain, l'armée fut rassemblée au Champ-de Mars, lieu destiné aux exercices, au même endroit où depuis l'on vit la porte Saint-Victor.

Julien s'y rendit avec toute la pompe impériale, et s'assit sur son tribunal, entouré de sa garde et des aigles. « Braves

« soutiens de l'empire, leur dit-il, lorsque, sortant à peine « de l'enfance, on me revêtit de la pourpre pour me donner « un vain titre sans autorité, la faveur des dieux me condui- « sit dans vos provinces et me jeta dans vos bras. Depuis ce « temps, travaux, fatigues, inquiétudes, périls et gloire, tout « a été commun entre nous : j'ai trouvé vos biens livrés à « l'avidité de magistrats concussionnaires, vos champs dé- « vastés par des soldats étrangers, vos villes envahies par « des Barbares ; tout nous manquait, hors le courage ; il a « suffi pour terminer nos malheurs. J'ai marché à votre tête, « et la Gaule a été délivrée : qui de nous perdrait jamais le « souvenir de cette journée de Strasbourg, si glorieuse pour « l'empire, où cette foule de Barbares et leurs rois, succom- « bant sous vos coups, ont teint de leur sang et vos glaives, « et les rives et les flots du Rhin? Les Francs épouvantés « ont fui devant vous; je vous ai donné, pour récompense « de tant d'exploits, le repos au dedans, la sûreté au dehors : « vous, pour prix de mon zèle, vous m'avez élevé au rang « suprême. Actuellement votre devoir est de défendre et de « soutenir votre ouvrage ; le mien est de récompenser votre « dévouement en vous garantissant de toutes injustices. Je « déclare donc solennellement que la faveur n'aura jamais « aucune part à mes choix, et que l'avancement, dans le ci- « vil comme dans l'armée, ne pourra être obtenu que par le « mérite et par l'ancienneté des services. »

Ce discours, qui excita les murmures de quelques courtisans, répandit dans les légions et dans le peuple une joie universelle, et l'affection qu'inspirait le prince fut portée jusqu'à l'enthousiasme.

Décentius et Florentius, déchus de leur pouvoir, et sans espoir de le ressaisir, coururent précipitamment à Constantinople, et aigrirent, par leurs calomnies, le courroux de l'empereur, aux yeux duquel ils représentèrent la révolution des Gaules sous les plus odieuses couleurs : cependant la générosité de Julien ne se démentit point à leur égard ; il voulut qu'on leur renvoyât leurs familles et leurs richesses.

Ce prince écrivit à Constance, lui peignit les malheurs de la Gaule, les dangers auxquels l'exposaient les Barbares, la nécessité de défendre cette importante frontière de l'empire contre le torrent qui menaçait de l'envahir un jour. « Cette « contrée, disait-il, vaste, fertile, populeuse et guerrière, « avait besoin d'un chef, et ne pouvait supposer qu'on ne « lui donnât qu'un fantôme de prince : le rappel imprudent « des troupes y avait jeté le désespoir; le peuple et les lé- « gions soulevées l'avaient forcé à recevoir le titre d'auguste; « une plus longue résistance eût été impossible. » Cependant, en cédant au vœu public, il se regardait toujours comme l'ouvrage et le fils de l'empereur. « Partageons l'em- « pire, ajoutait-il : sans affaiblir votre autorité, je vous se- « conderai mieux avec un titre plus élevé. Nommez à votre « volonté les préfets du prétoire, et laissez-moi le choix des « places inférieures. Je me charge de fournir à votre palais « le nombre que vous exigerez de chevaux d'Espagne, et je « puis envoyer pour votre garde autant de Germains et de « Francs que vous en désirerez. Jamais vous n'obtiendrez « des Gaulois et des Bataves qu'abandonnant leur patrie, « ils combattent avec vous contre les Perses : défendez l'O- « rient, comme moi l'Occident; ne me refusez pas un titre « que j'ai été contraint d'accepter. L'élection d'un autre em- « pereur aurait été le seul et infaillible effet de mon refus. « Croyez-moi; quand je vous représente tous les avantages « de la paix, méfiez-vous des flatteurs qui ne vivent que de « troubles, enfin n'oubliez pas que l'union sauve les empires « et que la discorde les détruit. »

Il chargea Pintadius et Euthérius, grands officiers de son palais, de porter à l'empereur ses dépêches pacifiques et ostensibles; mais Ammien Marcellin prétend qu'il joignit des lettres secrètes dans lesquelles il reprochait aigrement à Constance ses injustices et sa mauvaise foi. Les députés de Julien trouvèrent Constance à Césarée en Cappadoce; après avoir lu leurs dépêches, il les chassa honteusement, et chargea de sa réponse Léonas, questeur du palais.

Cet officier vint à Paris, et s'acquitta de sa commission avec hauteur. Cependant Julien l'accueillit honorablement. Constance lui écrivait qu'usurper une couronne c'était la flétrir; il lui rappelait ses bienfaits passés, lui reprochait son ingratitude et lui offrait son pardon, à condition qu'il déposât à l'instant le pouvoir que les séditieux lui avaient donné.

« C'en est trop! s'écria Julien; comment puis-je entendre « de sang-froid le persécuteur de ma jeunesse me vanter ses « hypocrites bienfaits, et l'assassin de ma famille me repro- « cher mon ingratitude? Cependant, comme la paix publi- « que est mon vœu, et le salut de l'empire ma suprême loi, « je consens à me dépouiller du titre d'auguste, si l'armée, « qui me l'a donné, permet que j'y renonce. »

Le lendemain, convoquant les légions, il fait paraître en leur présence l'envoyé de l'empereur, et lui ordonne de lire la dépêche dont il est chargé. On écoute d'abord dans un profond silence; mais à peine on entend parler de renonciation au pouvoir suprême, soudain tous les soldats s'écrient à la fois : « Nous avons proclamé Julien auguste, nous « voulons qu'il le soit; lui seul nous défend des Barbares, « et nous le défendrons contre tous ses ennemis. »

Léonas partit et rendit compte à l'empereur du triste effet d'une démarche qui n'avait eu d'autre résultat que d'affermir sur son trône le nouvel auguste, et de ranimer pour lui l'ardeur du peuple et des soldats.

Julien accrut encore leur amour et leur reconnaissance par de nouveaux exploits. Il marcha dans le pays de Clèves, combattit les Francs attuariens, et en fit un grand carnage. Après cette expédition, il visita tous les forts de la frontière, et vint passer l'hiver à Vienne (an 360). Là, il perdit sa femme Hélène. L'impératrice Eusébie mourut à peu près à la même époque, et la perte de ces deux princesses décida la guerre civile, en rompant les derniers liens qui jusque-là unissaient encore les deux empereurs.

Le résultat de la lutte qui s'établissait entre eux ne devait pas rester longtemps incertain; d'un côté on voyait un

prince habile, actif, belliqueux, concerter ses plans avec sagesse, les exécuter avec rapidité, et ajouter à sa force toute celle de la faveur publique ; et de l'autre un empereur indolent, superstitieux, cruel, et qui n'opposait à de redoutables ennemis qu'un vain orgueil, une fureur aveugle et une complète incapacité.

Sapor, redoutant peu un tel adversaire, continuait à braver les Romains et à dévaster leurs provinces. Il prit d'assaut Singare et ensuite Bérabde.

A cette nouvelle, Constance, qui s'était laissé prévenir en s'occupant, dans de si graves circonstances, des fêtes qu'il célébrait à Antioche, à l'occasion de son second mariage avec Faustine, et des solennités ordonnées par lui à Constantinople pour la dédicace de l'église de Sainte-Sophie, se décida tardivement à reparaître à la tête de l'armée, et investit la ville de Bérabde ; mais il ne put la reprendre, et se vit, sur tous les points, battu par les Perses.

Les ariens attribuaient tous ses revers à son peu de zèle pour servir leurs vengeances ; les catholiques y voyaient un châtiment infligé par le ciel à un prince hérétique, et les païens regardaient les défaites de l'empereur et les désastres de l'empire comme une suite inévitable de l'abandon des anciens dieux de Rome et de leur courroux. Tous les partis se réunissent pour condamner les princes despotes et faibles quand la fortune les trahit, et ils trouvent peut-être eux-mêmes un juge plus sérieux au fond de leur conscience.

Le malheur irritait Constance au lieu de l'éclairer ; incapable de résister à Sapor seul, il voulut, en même temps qu'il le combattait, attaquer Julien dans les Gaules. Il ordonna de nombreuses levées en Italie, en Grèce, en Afrique, et, non content d'armer toutes les forces de l'empire contre le nouvel auguste, sacrifiant l'intérêt public à sa haine, il paya de honteux et de coupables tributs aux princes francs, germains et allemands, pour les engager à opérer une forte diversion en sa faveur et à faire une nouvelle invasion dans la Gaule.

Julien, informé de ses projets et prévoyant trop par l'exemple du meurtre de Gallus qu'aucun crime ne coûterait à Constance pour le perdre, résolut de le prévenir, de rompre ouvertement avec lui et de lui enlever l'empire qu'il ne voulait pas partager.

Ayant rassemblé ses troupes, après leur avoir appris les intrigues de l'empereur en Germanie, qui lui avaient été révélées par ceux mêmes que ce prince perfide voulait séduire, il leur fit sentir la nécessité de terminer promptement cette querelle, et de préserver l'empire, par un coup hardi et par une expédition rapide, des malheurs dont de longues dissensions civiles pouvaient l'accabler.

« L'intérêt de la patrie, disait-il, le commande; les fautes « de l'empereur ouvrent l'Orient aux Perses; sa trahison « veut livrer la Gaule aux Barbares; la justice est pour « nous, la fortune couronnera nos armes. J'en ai pour ga- « rants les dieux mêmes. Apollon m'est apparu cette nuit, « il vous promet une victoire prompte et facile; elle doit « vous coûter peu de sang et peu de travaux; car, si j'en « crois cette divinité, Constance verra terminer ses jours « avant la fin de l'année. »

Cet artifice, employé par Julien pour animer ses troupes et pour ajouter à son autorité celle de la religion, servit dans la suite de prétexte à ses ennemis pour l'accuser d'avoir attenté à la vie de Constance; car, l'empereur étant mort quelque temps après, Grégoire de Nazianze écrivit « qu'il n'a- « vait pas été difficile à Julien de faire parler les dieux et « de prédire une mort qu'il était résolu de hâter par un « crime. »

Les paroles du prince répondaient aux vœux de l'armée; l'amour qu'elle avait pour lui, la haine qu'inspirait Constance portaient tous les esprits à la vengeance. La guerre fut déclarée (an 361) et l'on vit ces mêmes Gaulois et ces mêmes Bataves qui s'étaient récemment soulevés dans la crainte d'être forcés à quitter leur patrie et à passer les Alpes, demander à grands cris de franchir ces montagnes et

de poursuivre jusqu'au fond de l'Asie l'objet de leur ressentiment.

Julien, en prenant les armes, déclara qu'il ne voulait s'approcher de Constance que pour justifier sa conduite et pour soumettre leurs différends au jugement des deux armées. Une amnistie, qu'il accorda alors très-sagement aux anciens soldats de Magnence, augmenta ses forces, et il diminua celles de l'empereur en publiant des lettres interceptées qui dévoilaient les intrigues employées par Constance pour armer l'Allemagne contre la Gaule. Par ce moyen, il le défit dans l'opinion publique avant de le vaincre sur le champ de bataille.

Ses troupes étaient composées de païens et de chrétiens; il leur laissa une entière liberté de culte; pendant son séjour à Vienne, il continua de professer la religion chrétienne et sacrifia secrètement aux dieux.

Un jour, comme il s'exerçait, selon sa coutume, dans le Champ-de-Mars avec ses soldats, son bouclier se brisa; l'anse seule lui restait dans la main, et voulant que cet accident fût interprété par un peuple superstitieux comme un signe plutôt favorable que sinistre, il s'écria : « Ne craignez « rien de cet augure; vous voyez que ce que je tenais dans « ma main ne m'a pas échappé. »

Plusieurs rois allemands, excités par Constance, pénétrèrent, sur ces entrefaites, dans la Gaule et battirent un des généraux de Julien; mais il répara cet échec, surprit dans son camp Vadomer, le chef de cette ligue, le fit prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir obligé de signer la paix.

Délivré de toute crainte relativement aux Barbares, contre lesquels il laissait d'ailleurs dans la Gaule des forces capables de les contenir, il se mit en marche pour exécuter ses vastes desseins.

Presque tous les grands généraux, dans tous les temps et dans tous les pays, durent leurs succès à leur rapidité. Julien imita celle de César. Une de ses colonnes traversa la

Rhétie, une autre l'Illyrie, et lui-même à la tête de trois mille hommes d'élite, perça la Forêt-Noire, côtoya le Danube et arriva sans obstacle à Sirmium, où ses troupes avaient ordre de se réunir.

Ses ennemis le croyaient encore dans la Gaule, et cette rapide opération avait été si secrète que le comte Lucilien, qui commandait pour Constance sur cette frontière, fut surpris et arrêté dans son camp. Amené en présence de Julien, il croyait marcher à la mort; mais, contre son attente, se voyant reçu par le prince avec une extrême douceur, il passa subitement de la frayeur à l'audace, et osa représenter à Julien combien il était téméraire, à la tête d'une faible armée, de venir attaquer l'empereur et toutes les forces de l'Orient. « Gardez vos avis pour Constance, lui dit ce prince; « ma clémence peut vous rassurer, mais elle ne doit pas « vous autoriser à me faire d'inconvenantes leçons. »

Le grand avantage d'une invasion rapide est d'étonner et d'entraîner tout ce qui est faible à se ranger du côté de l'agresseur. Toutes les provinces que Julien laissait derrière lui, et la Grèce même, se déclarèrent en sa faveur; il s'assura leur attachement par des bienfaits, commença dès lors à professer ouvertement le polythéisme, et permit aux Athéniens de rouvrir le temple de Minerve. Poursuivant ses avantages, il traversa le mont Hémus et s'approcha d'Andrinople. Comptant peu sur les deux légions du comte Lucilien, qu'il avait plutôt surprises que vaincues, il les fit partir pour la Gaule; mais en chemin elles se révoltèrent, s'emparèrent d'Aquilée, servirent dans cette contrée de point de ralliement aux forces de l'empereur en Italie, et donnèrent d'autant plus d'inquiétude à Julien, qu'elles pouvaient, en cas de revers, lui couper toute retraite.

Cependant Constance informé de la marche imprévue et des succès d'un jeune présomptueux qu'il avait songé d'abord plutôt à punir qu'à combattre, sort de son indolence, réussit, par un dernier effort, à obliger Sapor de se retirer en Perse, fait réunir dans la Thrace les corps qui se trou-

vaient sous les ordre du comte Mathieu, son lieutenant, rassemble toutes les forces de l'Asie près d'Antioche, et promet à ses soldats le secours d'un Dieu ennemi des ingrats, et qui doit châtier la rébellion et l'apostasie. Mais une profonde terreur et des pressentiments secrets démentaient au fond de son cœur l'assurance qu'il montrait dans ses paroles. « Il ne voyait plus près de lui, disait-il à ses favoris, « son génie tutélaire, qui, jusqu'à ce moment, l'avait tou- « jours accompagné. »

En sortant d'Antioche, il rencontre sur sa route le corps d'un homme récemment égorgé. L'aspect de ce cadavre trouble son esprit crédule et superstitieux, la fièvre embrase son sang : vainement il veut continuer sa marche ; sa maladie redouble ; il s'arrête dans un château situé au pied du mont Taurus, et, sentant la mort s'approcher, se livre à un désespoir qui la rend inévitable.

Ammien Marcellin prétend que, voulant sacrifier dans ses derniers moments ses ressentiments privés à l'intérêt général, il désigna Julien pour son successeur ; Grégoire et d'autres historiens le nient, et soutiennent qu'il ne parut se repentir que de trois actions, l'une d'avoir versé le sang de sa famille, l'autre d'avoir donné à Julien le titre de césar, et la plus importante de toutes aux yeux des catholiques, d'avoir embrassé la cause de l'arianisme. Saint Ambroise dit, au contraire, qu'impénitent jusqu'à son dernier jour, il avait reçu à Antioche le baptême des mains d'Euzoïus, évêque arien. Ce prince mourut le 3 novembre 361, âgé de quarante-quatre ans : il en avait régné vingt-quatre. Sa femme Faustine, qui était enceinte, accoucha peu de temps après d'une fille nommée Constancie, et qui depuis épousa l'empereur Gratien.

On regarda le règne de Constance comme un long malheur pour ses peuples, comme un long opprobre pour l'empire, et sa mort, qui préserva les Romains des horreurs d'une guerre civile, leur parut aussi utile que sa vie leur avait été funeste. Ce fut ainsi que Julien, favorisé par la fortune, devint, sans combat, seul maître de l'empire.

CHAPITRE IV.

JULIEN.

(Ans de J.-C. 361-363.)

Révolution dans l'empire à l'avénement de Julien. — Caractère de Julien. — Son système religieux. — Son élection confirmée par le sénat de Byzance. — Son entrée dans Constantinople. — Création d'une chambre ardente. — Réformes dans le luxe de la cour. — Popularité de Julien. — Rétablissement du polythéisme. — Rigueur de Julien à l'égard des chrétiens. — Gouvernement de ce prince. — Ses projets de conquête. — Ses voyages. — Son panégyrique fait par lui-même dans *le Misopogon*. — Sa visite au bois de Daphné. — Phénomène lors de la reconstruction du temple de Jérusalem. — Préparatifs de guerre contre Sapor. — Marche de l'armée romaine. — Premiers succès de Julien. — Ses revers causés par la perfidie d'un Perse. — Bataille de Maranges. — Blessure de Julien. — Victoire des Romains. — Mort de Julien.

Depuis que Rome avait perdu sa liberté, l'élection d'un nouvel empereur n'était ordinairement qu'un changement de maître; elle intéressait peu le peuple, n'agitait que l'armée, et n'opérait de grands changements que dans la cour. Mais l'avénement de Julien au trône annonçait une révolution dans l'empire: on y voyait alors deux nations, l'une chrétienne et l'autre païenne; l'une ne voulait qu'un Dieu, qu'un maître, qu'une loi; l'autre vivait encore de grands souvenirs, regrettait les mœurs antiques, la liberté, et persistait à suivre le culte des dieux qu'elle regardait comme les seuls protecteurs de la gloire romaine.

Les chrétiens, opprimés pendant trois siècles, triomphaient depuis Constantin; ils étaient à leur tour devenus oppresseurs. L'Église, riche et puissante, fixait tous les regards, occupait tous les intérêts, commandait aux actions en dirigeant les consciences, et résistait même souvent à l'autorité du prince. L'ambition, suivant cette nouvelle route ouverte par la fortune, préférait les dignités ecclésiastiques aux dignités temporelles, fuyait la servitude du sénat pour chercher la liberté dans les conciles, et s'apercevait déjà que

désormais l'éclat de la tiare pourrait seul rivaliser avec celui de la couronne.

Mais au moment où le christianisme croyait sa domination inébranlable, et lorsque le polythéisme abattu perdait tout espoir, soudain le sort éleva sur le trône un prince belliqueux, philosophe, sectateur ardent de l'ancien culte, ennemi déclaré de la religion nouvelle, et décidé à rétablir les antiques institutions, les antiques lois, les antiques mœurs.

Julien, libérateur de la Gaule, vainqueur de la Germanie, chéri dans les provinces, adoré par l'armée, réunissait toutes les grandes qualités nécessaires à l'exécution des vastes entreprises. L'intrigue ne pouvait tromper un esprit aussi clairvoyant. Son caractère ferme se montrait inébranlable dans ses résolutions; et, s'il n'avait voulu que rendre à l'empire son lustre, aux lois leur vigueur, réprimer l'ambition des prêtres, les soumettre à l'autorité civile, et prévenir par une tolérance sage et politique tous les malheurs que produisirent pendant tant de siècles les guerres religieuses, il aurait probablement réussi dans ce grand projet d'une réforme salutaire; mais il échoua, parce qu'il voulut l'impossible. Il oublia qu'un préjugé tombé ne peut plus se relever, et qu'il n'appartient à aucune force humaine de ressusciter une religion à laquelle on ne croit plus. Une pratique obéissante peut tromper quelque temps l'autorité, mais la foi n'est pas de son domaine.

L'empereur connaissait bien les atteintes mortelles que le progrès des lumières et les railleries ingénieuses de Lucien avaient portées au polythéisme; mais il espérait, en interprétant autrement cette croyance, la soutenir et la faire paraître moins absurde. Plein de la lecture des écrits composés par Platon, par Pythagore, et postérieurement par les philosophes de l'école d'Alexandrie, il adopta les idées des gnostiques, dont plusieurs pères de l'Église eux-mêmes n'avaient pu éviter la séduction.

Suivant ce système, la nature était l'ouvrage d'un seul Dieu; des éons, ou des génies intermédiaires, en gouvernaient,

par ses ordres, les différentes parties; mais au lieu d'appeler *anges*, comme les chrétiens, ces êtres célestes, il leur donnait les noms des dieux de l'Olympe. Il considérait les sages, les hommes vertueux, les héros, comme des esprits qui, parcourant les divers degrés de l'échelle des êtres, se rapprochaient progressivement du Dieu souverain. C'est ainsi que, cherchant à concilier l'ancien culte avec les idées nouvelles, il espérait anéantir les rites sévères du christianisme, conserver aux Romains leur culte riant, leurs illusions brillantes, leurs pompeuses solennités, et garder la double puissance du sacerdoce et de l'empire, dont la réunion avait toujours paru jusque-là si utile à la politique des gouvernements.

Avant même de se voir seul maître de l'empire, Julien méditait et préparait ces grands changements; et, dès l'instant où il prit le titre d'auguste, quittant le voile trompeur dont une longue dépendance l'avait forcé à couvrir ses vrais sentiments, il professa hautement son respect pour les dieux, et parla plusieurs fois à ses troupes des avis qu'il prétendait avoir reçus du génie de l'empire et d'Apollon : mais, quand il apprit en Thrace la nouvelle de la mort de Constance, ajournant tout autre projet, il ne s'occupa, dans les premiers moments, que du soin de justifier sa conduite, et de donner l'appui de l'autorité légale à une puissance qui, dans son opinion, était peu solide lorsqu'on ne la devait qu'à la force des armes.

Il écrivit donc au sénat de Byzance, qui le reconnut avec empressement. Déjà dans sa route il avait adressé sa justification au sénat de Rome. « Est-ce ma faute, lui avait-il dit, « si des soldats sans paye, fatigués de remporter des vic« toires sous les ordres d'un général auquel on défendait de « leur accorder aucune récompense, se sont livrés au déses« poir quand ils ont vu qu'on les arrachait à leur patrie et à « leurs familles pour les entraîner dans un climat lointain? « J'ai dû céder à leur violence, pour prévenir de plus grands « malheurs et pour vous conserver la Gaule. »

Il avait, disait-on, ajouté à ces paroles une peinture à la fois si vive et si amère des faiblesses, des fautes, des vices et des crimes de Constance, que le sénat romain, quelque accoutumé qu'il fût à la servitude, et tout en confirmant unanimement le titre d'auguste qu'il avait pris, lui répondit qu'il devait parler avec plus de ménagement du prince auquel il devait la pourpre.

Julien entra dans Constantinople le 11 décembre 361, suivi par ses soldats, précédé par le peuple, et entouré par le sénat qui était venu le recevoir aux portes de la ville. Peu de jours après, il alla au-devant du corps de Constance, se mit à genoux devant lui, déposa son diadème à ses pieds, et le suivit jusqu'à l'église des Saints-Apôtres, en versant des larmes que personne ne crut sincères.

On avait admiré dans la Gaule sa douceur; on frémit dans Byzance de la sévérité qui signala les premiers actes de son pouvoir. Au lieu de livrer aux tribunaux ordinaires les personnages odieux au peuple, et qui, sous le règne précédent, avaient le plus abusé de leur crédit, il chargea une commission de les juger, et créa une *chambre ardente* qui écouta plus la passion de la vengeance que la voix de la justice.

L'eunuque Eusèbe et ses lâches complices expièrent leurs crimes par un supplice mérité; mais on plaint les plus grands coupables lorsque leur condamnation est entachée d'illégalité. L'exil du consul Taurus parut une violation de toutes les lois, et l'indignation fut au comble lorsqu'on ordonna la mort du grand trésorier Ursulus, dont la fermeté était vantée, et qui même autrefois avait rendu d'importants services à Julien dans le temps de ses malheurs. Au reste, l'empereur blâma lui-même la sévérité de cette chambre, sauva quelques-unes de ses victimes, et reconquit promptement l'estime générale, en punissant les délateurs et en chassant cette foule de vils espions qui devaient leur fortune à leur bassesse, et répandaient depuis tant d'années la terreur dans tout l'empire.

Le luxe de la cour dévorait depuis longtemps la substance

du peuple : Julien y trouva mille officiers de cuisine, un plus grand nombre encore de barbiers et d'échansons ; celui des eunuques les surpassait ; il furent tous réformés.

On raconte que l'empereur, ayant voulu faire couper ses cheveux, vit paraître devant lui un homme revêtu d'une toge magnifique : « Ce n'est pas un sénateur, dit le prince, « c'est un barbier que je demande. » Il apprit avec étonnement que ce domestique jouissait d'une pension considérable, et possédait vingt chevaux nourris aux dépens du trésor. Sans rapporter tout ce que les historiens du temps donnent sur ce faste oriental et ridicule, il suffira de dire que le palais coûtait plus que l'armée. L'empereur supprima tous ces abus, et son économie fut peut-être aussi outrée que les prodigalités de son prédécesseur : pour éviter l'excès du luxe, il tomba dans celui de la simplicité.

Si Julien se montra inflexible pour cette tourbe d'hommes inutiles qui assiégeaient sans cesse le palais et empoisonnaient l'esprit du prince par leurs perfides conseils, il parut affable pour le peuple, et affecta un grand respect pour le sénat et pour les citoyens revêtus de hautes fonctions. Il défendit qu'on lui donnât le titre de seigneur, « voulant, « disait-il, être le prince des Romains et non leur maître. »

Le jour des calendes de janvier, lorsque les consuls Mammertin et Nevitta, conformément à l'usage, se rendirent le matin au palais de l'empereur, il vint au-devant d'eux, les embrassa, les fit monter dans leurs litières, et, se mêlant lui-même à la foule des citoyens, les conduisit à pied jusqu'au sénat. Il rendit à ce corps la liberté des discussions, encouragea ses membres à le contredire, et, rival des anciens orateurs, consacra souvent une partie des nuits à la composition de ses harangues. Il avait une telle passion pour tout ce qui était ancien, qu'il aurait probablement rétabli la république si les Romains eussent été encore dignes par leurs mœurs d'un tel degré de liberté.

Les tyrans craignent les philosophes ; Julien leur laissait peut-être prendre trop d'empire sur lui. Inaccessible aux

poisons de la flatterie, il ne le fut pas assez aux erreurs du sophisme. Libanius et Maxime, ses instituteurs et ses favoris, furent comblés d'honneurs par lui, et ces ennemis du christianisme, réussissant à lui faire partager leur animosité, le décidèrent à se conduire à cet égard plutôt en chef de parti qu'en chef de l'Etat.

Déterminé à relever l'idolâtrie, il préféra l'adresse à la force, d'après le conseil de Libanius. « Il n'en est pas, di« sait ce philosophe, des fausses idées de religion comme « des maladies ; on guérit quelquefois celles-ci, malgré les « malades, en leur faisant une violence salutaire ; mais ni le « fer ni le feu ne feront jamais paraître vrai aux yeux d'un « homme ce qu'il juge faux. »

Si Julien, comme le disent les écrivains ecclésiastiques, était porté à la cruauté par son caractère, on doit convenir au moins qu'il fut humain par politique. L'oppression qu'il fit éprouver aux sectateurs de l'Évangile, fut pesante, mais non pas cruelle. Il humilia leur amour-propre et ne répandit pas leur sang. Constamment opposé aux vœux des païens, qui voulaient renouveler les anciennes persécutions, l'empereur leur représenta sans cesse et publiquement que c'était la douceur et la charité des premiers chrétiens qui avaient fait prospérer l'Évangile au milieu des supplices.

Ce prince, plus dangereux par sa ruse qu'il ne l'aurait été par sa cruauté, voulut séduire les chrétiens par l'appât des honneurs et de la fortune, et par la crainte de la disgrâce et de la pauvreté. Sa tolérance fut feinte, et sa rigueur réelle. Il ordonna, par un édit, de réparer, de rouvrir les temples, leur assigna des revenus, prescrivit le rétablissement des fêtes, et rendit aux pontifes les exemptions et les prérogatives dont ils jouissaient autrefois. Aussitôt le sang des victimes coule dans tout l'empire, les aruspices y reparaissent, l'air est parfumé d'encens et de fleurs. Rome et Byzance revoient leurs anciennes solennités ; Apollon reçoit les offrandes du prince dans le palais impérial. Ce palais, ces

jardins deviennent un vaste Panthéon, où chaque dieu a sa statue, où chaque bosquet a son autel.

De toutes les fonctions attachées au pouvoir suprême, celle de souverain pontife semblait alors au prince la plus honorable : ce titre même lui paraissait préférable à celui d'auguste. Le matin, il offrait des sacrifices au dieu du jour, le soir à Diane et aux astres de la nuit. On lui conseillait de contraindre les chrétiens d'assister à ces solennités : « Je « ne veux point, dit-il, qu'on force les galiléens (c'est ainsi « qu'il les nommait) à sacrifier aux dieux, ni qu'on les tour- « mente pour leurs opinions ; ils sont plus insensés que mé- « chants. Combattons-les par la raison, gagnons-les par la « douceur : nous ne devons pas les haïr, mais plutôt les « plaindre du malheur de se tromper dans la chose la plus « essentielle de la vie. »

Les chrétiens, animés par une foi sincère, résistèrent aux conseils et aux séductions du prince ; mais tous ceux qui professaient ce culte par ambition et pour suivre l'exemple de la cour, l'abandonnèrent lorsqu'il ne parut plus en vogue, et les courtisans dont la fortune est trop souvent la seule divinité, changèrent de religion comme ils avaient changé de maître. Toutes les dignités de l'empire furent le prix de leur apostasie.

Julien, tirant parti de la morale sévère des chrétiens, qu'il interprétait à son gré, publia une loi qui les déclarait incapables d'occuper les emplois de gouverneurs de provinces et d'officiers militaires. « Les galiléens, disait-il ironique- « ment dans son édit, ne peuvent exercer de pareilles char- « ges sans blesser leur conscience, puisque l'Évangile leur « défend de tirer l'épée. »

Les grands de l'empire obéirent presque tous à l'exemple, à l'autorité ; peu résistèrent au torrent. On remarqua, dans ce petit nombre, Jovien et Valentinien, qui furent depuis empereurs. Ce fut Julien qui céda lui-même à leur fermeté. Son estime pour leurs vertus et pour leurs talents militaires l'empêcha, malgré sa haine pour leur religion, de les desti-

tuer. Il laissa même à Jovien l'importante dignité de capitaine de sa garde, et se fit accompagner par lui dans la guerre contre les Perses.

Les ariens donnèrent comme les catholiques des exemples de courage ; l'un d'eux, nommé Maris, évêque de Chalcédoine, vieux et aveugle, se fit conduire au temple de la Fortune lorsque Julien y sacrifiait, et lui reprocha publiquement son impiété.

« Je plains moi-même ton erreur, lui répondit l'empereur ; « crois-moi : ton Dieu, le galiléen, que tu invoques vainement, ne te rendra pas la vue. » — « Eh bien ! reprit hardiment l'évêque, je le remercie de m'épargner la douleur « de voir un prince apostat. » — En admirant le courage de ce vieillard, on doit cependant convenir qu'un monarque absolu, qui souffre un pareil langage sans le punir, n'est pas un tyran.

La guerre qu'il faisait au culte de Jésus-Christ était plus perfide que cruelle. Pour détruire le christianisme, il voulait l'éteindre dans les ténèbres de l'ignorance ; pour ressusciter le polythéisme et lui rendre son ancien éclat, il désirait l'entourer seul des lumières que répandent les sciences et les lettres. Ainsi, redoutant l'éloquence des Basile, des Grégoire et des Apollinaire, brillants flambeaux de l'Église, il défendait aux chrétiens de professer et d'enseigner dans les écoles. En même temps, il appliquait tous ses soins à relever le polythéisme par le choix des pontifes païens, et les instructions qu'il donnait à ses ministres sur cet objet mériteraient sans doute qu'on les prît pour modèles dans tous les pays et dans toutes les religions.

Il ordonnait que, pour conférer le sacerdoce, on n'eût égard ni à la naissance ni aux richesses. Il voulait que l'on ne confiât cette importante mission qu'aux hommes les plus distingués par leur amour pour les dieux, pour l'humanité, et par des talents propres à inspirer aux autres cette vertu, la première de toutes.

Ils devaient, pour se montrer dignes de ce devoir sacré,

faire constamment du bien aux hommes, car on le peut dans toutes les positions, même dans l'indigence. Il leur prescrivait de servir les dieux comme s'ils agissaient en leur présence; d'être chastes des yeux, d'oreilles, de langue et d'actions; de s'habituer à vaincre toutes les passions, afin de se livrer assidûment à l'étude de la philosophie, non de cette philosophie des poëtes et des épicuriens, qui amollit et corrompt les âmes, mais de celle des vrais sages, qui apprend aux mortels à révérer et à craindre les dieux, dont la justice récompense la vertu et punit le crime.

Leur vie devait être sobre et simple : la magnificence n'était permise que dans les temples; il conseillait aux pontifes, pour inspirer plus de respect, de paraître rarement en public, et terminait son édit en leur recommandant de nouveau la charité. « Il est honteux pour nous, disait-il, de « voir que les galiléens nourrissent à la fois leurs pauvres « et les nôtres. » Certes l'ennemi des chrétiens ne pouvait pas leur rendre un plus bel hommage.

Il se flatta quelque temps en vain que l'autorité de ses lumières et de son esprit ramènerait ,par son influence, ses adversaires à la soumission. Ayant lu un ouvrage composé par Diodore en faveur du christianisme, il n'écrivit au bas que ce peu de mots : « J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné, » et l'envoya avec cette note à plusieurs évêques. Saint Basile, imitant son laconisme, lui répondit : « Vous avez lu, mais « vous n'avez pas compris; car si vous aviez compris, vous « n'auriez pas condamné. »

Constantin et ses fils avaient enlevé à plusieurs temples leurs revenus pour enrichir les églises. Julien, tout aussi arbitrairement, dépouilla les églises au profit des temples, et dans son édit, excusa ironiquement cet acte d'injustice. « L'admirable loi des chrétiens, disait-il, promet aux pauvres « le royaume des cieux; il est juste de leur en aplanir la « route; la pauvreté leur donnera la sagesse dans ce « monde, et un règne certain dans l'autre. »

Si l'esprit de parti l'égarait lorsqu'il s'agissait de religion,

la plus douce équité dictait ses arrêts et ses édits sur toute autre matière ; et comme des hommes rigides lui reprochaient son indulgence : « Un prince, leur répondit-il, est une loi vivante qui doit tempérer par sa clémence ce que les lois mortes ont de trop rigoureux. »

L'espionnage seul, qui depuis plusieurs siècles ouvrait à cour toutes les portes de la fortune, éprouva constamment sa sévérité ; et, dans le temps où, soumis aux ordres de Constance, il se voyait forcé de laisser leurs fonctions à ces vils agents qu'on nommait *curiosi,* ne pouvant leur faire ressentir sa haine, il leur montrait au moins son mépris.

Un jour, lorsque le prince, conformément aux coutumes, distribuait des gratifications, l'un de ces agents, au lieu de tendre sa robe suivant l'usage, lui présenta les deux mains : « Vous le voyez, dit Julien, ces gens-là ignorent comment « on reçoit, mais ils savent très-bien comment on prend. »

Il sentait tellement la pesanteur du fardeau qu'impose la vertu à un prince qui veut être juste, que plusieurs historiens l'ont cru sincère lorsqu'il s'est dit exempt d'ambition et revêtu malgré lui du pouvoir suprême. Avant cette révolution, comme on l'avertit que Constance voulait le rappeler de la Gaule et lui donner un successeur : « Je le verrai « sans regret, répondit-il ; il vaut mieux avoir fait en peu « de temps beaucoup de bien, que de courir le risque de « faire beaucoup de mal longtemps. »

Ennemi des plaisirs et de l'oisiveté, on le voyait aussi actif dans le conseil que dans le camp. Il remit en vigueur les anciennes lois, les corrigea, rendit aux municipes toutes les terres usurpées par les empereurs, et laissa une liberté entière aux avocats. Accessible aux plaintes, juste dans ses décisions, il s'attachait plus à l'esprit qu'à la lettre de la loi ; et, comme il se méfiait de son impétuosité naturelle, loin de s'offenser des objections, il encourageait les magistrats à lui faire des remontrances.

Un jour, entendant quelques avocats qui louaient avec exagération sa justice et son génie : « Ah ! que je serais sen-

« sible à vos éloges, leur dit-il, si je vous croyais assez cou-
« rageux et assez sincères pour me blâmer quand je le
« mérite ! »

Il ne connaissait point cette inquiétude des princes lâches, qui leur fait prêter l'oreille à la délation et les entraîne à la tyrannie. Un délateur lui dénonça, lorsqu'il se trouvait en Asie, un citoyen distingué par son opulence, qu'il accusait d'aspirer à l'empire : « Sur quelles preuves appuyez-vous « cette accusation ? » dit Julien. « Il s'est fait faire, reprit le « délateur, une toge et un manteau couleur de pourpre. — « Eh bien ! dit l'empereur en s'adressant au grand-trésorier, « donnez à ce dangereux dénonciateur des brodequins et un « cothurne couleur de pourpre ; j'ordonne qu'il les porte « lui-même au citoyen qu'il accuse, afin qu'il en ait d'as- « sortis au reste de son vêtement. »

Julien, fidèle aux maximes de la philosophie, travaillait constamment à se rendre maître de ses passions, hors celle de la gloire militaire, qu'il ne cherchait pas même à combattre. Vainqueur des Germains dans l'Occident, il voulait que l'Orient devînt aussi le théâtre de ses triomphes. Décidé à étendre les limites de l'empire, il refusa, comme on le lui conseillait, de marcher contre les Goths qu'il méprisait, et qui semblaient ne lui offrir qu'une trop facile victoire.

La conquête de la Perse et le désir d'atteindre à la renommée d'Alexandre enflammaient son imagination. Il croyait fermement au système de Pythagore, à la métempsychose, et se persuadait que son âme avait autrefois habité le corps du héros macédonien.

Avant de quitter Constantinople pour exécuter ses vastes desseins, il voulut laisser dans cette ville quelques traces durables de son séjour. Il y fit creuser un port qu'embellissait une galerie magnifique, bâtit dans le palais impérial un portique et l'enrichit d'une nombreuse bibliothèque. Le sénat d'Orient obtint de lui des priviléges qui tendaient à rendre la nouvelle Rome l'égale de l'ancienne. « Constantin, « disait-il, regardait Byzance comme sa fille, Constance

« l'aimait comme sa sœur, et moi je la chéris comme ma « mère et comme ma nourrice. »

Traversant le Bosphore, il vint à Nicomédie, et ne put voir sans un profond chagrin les débris de cette ville, dans laquelle il avait passé son enfance, et qui n'offrait plus à ses regards que des cendres et des ruines. Ses trésors furent prodigués pour la relever.

Conduit ensuite par sa passion pour le culte des dieux, dont il voulait rétablir les autels, il courut en Phrygie, dans le seul dessein de visiter à Pessinonte le fameux temple de Cybèle, dont la statue avait été autrefois portée à Rome par Scipion Nasica, conformément à l'oracle qui ordonnait qu'on chargeât de cette mission le plus vertueux des Romains. Il composa dans cette ville, en l'honneur de Cybèle, un discours qui est parvenu jusqu'à nous, et en même temps écrivit une éloquente apologie d'un philosophe peu digne d'éloge, Diogène le Cynique.

Lorsqu'il traversa la Cilicie, Celsus, gouverneur de la province, le harangua et prononça son panégyrique, pour suivre un usage qu'un philosophe tel que Julien aurait dû abolir. L'empereur arriva à Antioche dans l'année 362, au moment où la ville était en deuil, parce qu'on y célébrait la mort d'Adonis. Il regarda cette circonstance comme un présage funeste. Son courage et l'étendue de ses connaissances ne pouvaient le préserver d'une crédule superstition. Les plus grands hommes échappent rarement aux maladies de leur siècle.

Il signala son arrivée en Syrie par un acte de générosité. On intentait dans ce moment un procès à Talatius, ancien favori de Constance, et l'un de ceux qui avaient, prétendait-on, poursuivi Gallus avec le plus d'acharnement. Un grand nombre de citoyens pressaient l'empereur de venger sa querelle et la leur : « Talatius, lui disaient-ils, vous a offensé, « et il a commis contre nous mille violences. » Julien, indigné de voir qu'on voulait abuser de son autorité pour accabler un malheureux, autrefois puissant et maintenant sans

appui, répondit aux accusateurs : « Puisque vous convenez « que votre ennemi est aussi le mien, vous devez suspendre « vos poursuites contre lui, et attendre, pour contenter vo« tre ressentiment, que je me sois vengé. Ma querelle, je « crois, mérite bien la préférence sur la vôtre. » Le procès fut suspendu, et, comme le véritable crime de Talatius consistait dans le courage qu'il avait opposé presque seul à la tyrannie de Gallus, Julien lui rendit peu de temps après sa bienveillance, et le rétablit dans ses emplois.

Dans ce même temps, on cherchait, avec plus de fondement, à exciter son courroux contre Théodote, en lui révélant qu'il avait conseillé à Constance de lui faire couper la tête. « Je le savais, répondit le prince. Théodote, retournez « chez vous sans crainte ; vivez sous le règne d'un empe« reur qui, suivant les maximes des philosophes, cherche « constamment à diminuer le nombre de ses ennemis et à « augmenter le nombre de ses amis. »

Romanus et Vincent, capitaines de sa garde, convaincus d'avoir aspiré à l'empire, ne reçurent d'autre châtiment que l'exil. Marcellus, fils de son ancien ennemi, et quelques ministres de Constance, subirent seuls la mort ; mais, malgré les reproches des écrivains catholiques, il paraît certain que leur supplice vengea le peuple encore plus que le prince.

Cependant Julien fit de vains efforts pour se concilier l'affection des habitants d'Antioche, habituellement séditieux et railleurs. Les catholiques et les ariens détestaient en lui l'ennemi de leur culte, et l'austérité de ses mœurs ne pouvait plaire aux Syriens voluptueux et efféminés. Ils tournèrent en ridicule sa gravité, la longueur de sa barbe, sa frugalité et la simplicité de ses vêtements. Journellement il se voyait insulté par des placards insolents, par des écrits satiriques. Quoiqu'il en fût profondément blessé, il ne s'en vengea que par un ouvrage ingénieux dont la célébrité dure encore. C'est un écrit intitulé le *Misopogon* (ou l'ennemi de la barbe). Il a traversé les siècles. On y trouve son portrait

peint par lui-même. Il feint d'entrer dans l'esprit des habitants d'Antioche, et, rassemblant dans un cadre étroit tous les reproches qu'ils lui adressaient, il en compose le panégyrique le plus piquant qu'on pût faire de sa conduite, de son système et de ses vertus.

Les Syriens, malgré leur passion pour les plaisirs, avaient cessé de fréquenter le bois célèbre de Daphné, depuis qu'ils s'étaient soumis à la loi de l'Évangile. Autrefois, sous ces ombrages délicieux, la passion sensuelle régnait seule, la pudeur en était bannie; la douce température du climat, les gazons émaillés de fleurs, le murmure des ruisseaux limpides qui les arrosaient, le chant des oiseaux, les hymnes qui rappelaient l'amour du dieu du jour pour Daphné, tout livrait les sens à la mollesse, tout inspirait la volupté. Le mortel qui, dans ce lieu consacré aux plaisirs sans mystère, eût porté des regards chastes et des mœurs pures, aurait été chassé comme un profane. A l'aspect sévère de la croix, ce temple de la volupté vit ses prestiges détruits et ses autels déserts. On y bâtit une église; elle renferma le corps du martyr Babilas, et dès lors Apollon cessa de rendre des oracles. Les païens attribuaient ce silence à la profanation du bois sacré, et les chrétiens à la présence du saint. Julien, voulant rendre au dieu ses anciens honneurs, accourt dans le bois pour y sacrifier, mais personne n'ose le suivre. Le sacrificateur seul l'y attend.

L'empereur, indigné, adressa dans cette occasion, au sénat et aux habitants d'Antioche, de vifs reproches sur leur indifférence pour l'ancien culte : « Je ne vous vois jamais « dans les temples, leur disait-il, que pour me prodiguer « d'indignes flatteries : ce n'est pas moi, ce sont les dieux « qu'il faut encenser. »

Son zèle pour le rétablissement du polythéisme pouvait seul le faire renoncer quelquefois à l'austérité que lui prescrivait sa philosophie. Aux fêtes de Vénus, il se promena dans les rues d'Antioche paré de guirlandes de fleurs, au milieu d'une foule licencieuse, répétant des hymnes obscè-

nes et précédé d'une troupe de femmes prostituées. Saint Chrysostôme craint, en retraçant ces honteuses solennités, que la postérité ne refuse d'ajouter foi aux détails de cette pompe extravagante, dont toute une grande ville était témoin. Déplorable effet de la faiblesse humaine! la superstition, égarant ce prince naturellement vertueux, semblait alors transformer Marc-Aurèle en Héliogabale.

Les historiens du temps prétendent qu'enfin Apollon parla et dit : « Je suis entouré de cadavres; je ne prononce-« rai point d'oracles que les morts qui souillent mes autels « ne soient enlevés. » Julien fit transporter ailleurs les reliques de saint Babilas. Peu de jours après, le feu consuma le temple d'Apollon. Les chrétiens attribuèrent cet événement à la vengeance de Dieu. Julien en accusa la jalousie des catholiques; par représailles, il ordonna la clôture de l'église d'Antioche. Le prêtre Théodoret, qui voulait résister, fut tué par les païens. L'empereur manifesta son ressentiment contre les auteurs de ce crime, et ordonna de les poursuivre. « Je ne veux point, dit-il, que sous mon règne on « voie des martyrs. Je défends, sous les peines les plus sé-« vères, que, pour des opinions religieuses, on prive per-« sonne de la vie.

Une faute, trop ordinaire en administration, aigrit encore contre lui le peuple d'Antioche, qui souffrait d'une disette. L'empereur taxa les grains et publia des édits sévères contre les accaparements. Toute entrave qui gêne le commerce en détruit la féconde activité; la liberté seule favorise les spéculations, et par la concurrence établit le niveau des prix. Les grains devinrent plus chers et plus rares; les Syriens accusèrent le prince de leurs souffrances; il supporta ces reproches, et n'y répondit qu'en prodiguant ses trésors pour alléger les maux de la multitude.

En butte aux railleries de la population nombreuse d'une grande ville, tourmenté par la haine des ariens et des catholiques, il se vit aussi contrarié par l'orgueil des philosophes qu'il aimait; et pour les vaincre, il trouva un moyen facile,

celui de flatter leur vanité. Libanius refusait orgueilleusement de venir dans son palais se joindre à ses courtisans, et rejetait tous les dons de sa munificence. « En voici « cependant un, dit Julien, que vous accepterez : je déclare « publiquement que vos actions vous assurent, au milieu « des plus grands philosophes, le rang que vos discours « vous donnent parmi les plus célèbres orateurs. »

Ce prince se montrait constamment neutre entre les ariens et les catholiques, soit par tolérance, soit dans le dessein de les affaiblir, en fomentant leurs divisions.

Il est certain que l'objet principal de ses pensées était la destruction du culte de Jésus-Christ, qu'il croyait contraire aux antiques mœurs et incompatible avec cette ancienne ambition des Romains, seule source de leur gloire.

Il composa contre le christianisme un livre que nous n'avons plus, mais dont saint Cyrille, en le réfutant, nous a fait connaître une partie. L'un et l'autre semblent s'être plus appliqués, dans leurs écrits, à renverser la doctrine qu'ils attaquent qu'à justifier celle qu'ils défendent.

Julien, dans son livre, comme dans une allégorie ingénieuse qui nous est restée, et dans laquelle il raconte ses malheurs, ses inspirations et sa gloire, s'attachait particulièrement à faire adopter aux peuples sa religion. Il la nommait l'*Hellénisme*, et lui donnait pour base l'idée d'un Dieu suprême et celle de son fils, le *Logos* de Platon, dont le soleil était le sanctuaire ; les autres dieux n'en étaient, selon lui, que des émanations.

Enclin à favoriser les Juifs comme ennemis des chrétiens, il forma le dessein, pour démentir les prophéties, de rebâtir le temple de Jérusalem détruit depuis trois siècles. Il en prévint les Juifs par un édit, les déchargea de tout impôt extraordinaire, leur fit ouvrir ses trésors, réunit pour l'exécution de cette entreprise un nombre immense d'ouvriers et chargea l'intendant de la Palestine, Alipius, d'accélérer ce grand travail, lui ordonnant de n'épargner aucune peine ni aucune dépense pour le prompt achèvement de cet ouvrage.

Avant de construire le nouvel édifice, on démolit ce qui restait des ruines de l'ancien. Les Hébreux accouraient en foule de toutes les parties du monde dans la cité sainte, avec l'espoir de relever leur temple, leur culte, leur puissance et leur gloire.

L'événement trompa leur attente, et, si nous devons en croire non-seulement les écrivains ecclésiastiques, mais le païen Ammien Marcellin lui-même, on vit tout à coup des globes de feu sortir de la terre avec un grand bruit, s'élancer à plusieurs reprises sur les ouvriers, leur rendre inaccessibles les fondements du temple, et engloutir au milieu des flammes les plus intrépides travailleurs. Ainsi Julien se vit forcé d'abandonner son projet et de céder à la résistance des éléments qu'il ne put vaincre.

Sozomène, Ruffin, Socrate, ont répété ce fait, raconté par Ammien. Trois auteurs chrétiens de ce temps, saint Grégoire, saint Chrysostôme, saint Ambroise, en attestent la vérité.

Cet événement affermit la foi des chrétiens, qui l'attribuaient à la volonté céleste, et réduisit au désespoir les Juifs, dont plusieurs, dit-on, se convertirent. Les philosophes expliquèrent ce phénomène par la nature du terrain de cette contrée, où le bitume et le soufre sont abondants. Ils citaient, à l'appui de leur opinion, la fréquence des tremblements de terre, qui, depuis quelques années, avaient englouti dans les abîmes et consumé par les flammes tant de riches cités de l'Asie. Dans tous les temps la crédulité adopte plus facilement les relations miraculeuses que les récits fondés sur des causes naturelles.

Cependant l'empereur poursuivait avec activité le grand objet de son séjour en Syrie, et rassemblait de tous côtés des troupes, des armes, des vivres, des munitions pour la guerre qu'il méditait contre les Perses. Sapor, alarmé de ses préparatifs, et redoutant l'habileté du vainqueur de la Germanie, lui proposa la paix, en le laissant maître d'en régler les conditions. Julien, qui voulait terminer cette antique que-

relle par la conquête de la Perse et non par un traité, ne répondit à ses offres pacifiques que par un refus formel qui rompit toute négociation. Les chrétiens furent assujettis pour cette guerre à une taxe spéciale ; mesure injuste que rien ne peut excuser : mais l'empereur, guidé par sa haine contre eux, les opprimait sans cesse, et croyait, en leur laissant la vie et la liberté de professer leur culte, être à l'abri de tout reproche de persécution.

Plusieurs nations de l'Orient lui offrirent des troupes auxiliaires. « Les Romains, répondit-il, donnent des secours « aux autres et n'en reçoivent pas. » Les Sarrasins voulaient lui vendre leurs services, il leur répondit : « Un prince bel- « liqueux n'a point d'or, mais du fer. » Le roi d'Arménie était tributaire des Romains; Julien, qui le méprisait, parce qu'il avait embrassé le christianisme, au lieu d'invitation, lui envoya durement, comme à un sujet, l'ordre d'armer ses troupes et de marcher avec elles à sa suite.

(An 363) L'armée romaine, divisée en plusieurs colonnes, marcha avec secret et rapidité, passa l'Euphrate sur différents points, et ses colonnes s'établirent dans des quartiers qui leur étaient marqués, à l'abri de quelques forteresses, jusqu'au moment désigné pour leur réunion.

Lorsque tous ces ordres furent exécutés, Julien sortit d'Antioche, jura de n'y plus revenir, et, comme preuve de son ressentiment, lui laissa pour gouverneur Alexandre d'Héliopolis, homme injuste, dur et violent. « Je sais bien, « disait-il, qu'Alexandre ne mérite pas de commander, mais « Antioche mérite de lui obéir. »

Arrivé à Bérée, il y trouva le polythéisme abandonné, et fit de vains efforts pour ramener le sénat de cette ville au culte des dieux. Barnes se montra plus favorable à ses vues; on s'empressa d'y sacrifier avec lui dans les temples de Jupiter et d'Apollon.

La célérité de sa marche fut telle qu'il avait passé l'Euphrate avant que les Perses le crussent parti d'Antioche. Malgré l'importance d'Edesse, il s'en éloigna, la sachant peu-

plée des chrétiens, et se rendit à Carrhes, ville que la défaite de Crassus avait rendue trop célèbre : elle était décorée par un temple fameux dédié à la Lune, objet particulier de la dévotion de l'empereur. Procope, qui depuis paya de sa tête son élévation d'un moment, prétendait qu'étant à Carrhes, Julien lui avait donné un manteau de pourpre, et l'avait désigné pour son successeur dans le cas où il mourrait dans cette expédition.

Deux chemins s'offraient à l'armée romaine pour la conduire en Perse, l'un par le Diabène, en passant le Tigre, l'autre par l'Assyrie, le long de l'Euphrate. Julien, pour tromper les Perses, fit reconnaître les deux routes, et s'y fit précéder par des détachements. Ayant ensuite laissé en Mésopotamie, sous les ordres de Procope et de Sébastien, trente mille hommes d'élite qui devaient, peu de temps après, le rejoindre en Assyrie, avec Arsace et ses Arméniens, il feignit de s'avancer du côté du Tigre, et marcha ensuite rapidement sur l'Euphrate. Ce fleuve portait cinquante vaisseaux de guerre et mille bâtiments chargés de vivres qui assuraient la subsistance des troupes.

Il était déjà en marche lorsqu'il reçut des lettres du plus sincère et du plus dévoué de ses amis, Salluste, préfet des Gaules, qui le conjurait de différer son expédition, parce que les dieux ne s'y montraient pas favorables. Julien, rassuré par d'autres augures, continua son mouvement, et, rencontrant sur sa route le tombeau du jeune Gordien, il honora par des libations la mémoire de ce prince, libations qu'on devait aussi répandre bientôt sur sa propre tombe.

Peu de jours après, un soldat, attaqué par un lion furieux, le tua d'un coup de lance, et l'empereur regarda la mort de ce monstre comme un présage de la chute du roi de Perse. Dans ce temps, les catholiques, les ariens, les idolâtres et les philosophes, différant tous de doctrine, se rapprochaient tous par la superstition ; ils doutaient des vérités et croyaient aux fables.

Un ancien préjugé, produit par de nombreux revers, était

alors répandu dans l'Orient, et paraissait ébranler la confiance des Romains : on croyait généralement que jamais une armée romaine ne pourrait pénétrer en Perse sans s'exposer aux plus grands désastres. Julien s'efforça de détruire l'effet dangereux de cette tradition populaire; rassemblant ses troupes, il leur rappela les triomphes qui avaient illustré les armes de plusieurs généraux dont les aigles victorieuses avaient pénétré jusqu'au centre de l'Asie.

« Ces grands hommes, ajouta-t-il, n'étaient excités que « par la gloire; nous le sommes par elle et par la vengeance : « la défaite de nos légions, la dévastation de nos champs, la « ruine de nos villes nous arment pour une juste cause. Ré- « parons le passé, assurons l'avenir, et méritons une immor- « telle renommée. Je remplirai mes devoirs comme général, « comme officier et comme soldat. Les dieux m'annoncent « que je marche sous de favorables auspices; mais, si la for- « tune trahissait mon espoir, je m'estimerais heureux de ter- « miner mes jours comme Mutius, Décius et Curtius, qui se « dévouèrent pour la patrie.

« Imitons nos ancêtres : leur constance surmontait tous « les obstacles; ils luttèrent péniblement plusieurs années « avant de subjuguer Fidènes, Véies, Numance; et la ruine « de Carthage fut le prix d'un siècle de combats. Suivons les « exemples glorieux de nos pères, mais évitons surtout un « écueil trop souvent fatal à nos armées. La discipline fut la « cause de nos succès, et la licence celle de nos revers. Com- « battons pour vaincre et non pour piller. La désobéissance « me trouvera inflexible : que personne ne s'écarte de son « drapeau; quiconque l'abandonnera sera mutilé.

« Ne redoutez pas les armes de l'ennemi, mais craignez sa « ruse, et défiez-vous des piéges qu'il saura tendre à la cupi- « dité. Soumis le premier à la règle commune, après la vic- « toire on ne me verra point m'élever comme d'autres prin- « ces au-dessus des lois; je rendrai publiquement compte de « ma conduite; marchez avec confiance; fatigues et dangers, « tout sera commun entre nous. Livrez-vous à l'espérance,

« et n'oubliez pas que la justice de notre cause est le pré-« sage le plus certain de notre victoire. »

Les soldats, élevant leurs boucliers, répondent à ces paroles par une acclamation unanime, et s'écrient : « Courons « sans crainte au combat, sous les ordres d'un empereur in-« vincible. »

L'armée se mit en marche sur trois colonnes, éclairées par des troupes légères : l'aile droite, commandée par Nevitta et protégée par la flotte, côtoyait l'Euphrate ; la gauche, presque toute composée de cavalerie, s'avançait dans la plaine sous les ordres d'Arinthée et d'Hormisdas. Victor et Secondin conduisaient l'arrière-garde. Julien, placé au centre, se portait sur tous les points où sa présence devenait nécessaire.

La prise de trois forteresses fut sa première opération : la dévastation de la Syrie expia celle des provinces romaines. Les villes d'Hiacire et d'Ozogardane périrent dans les flammes.

On marchait depuis quinze jours sans avoir rencontré les Perses; enfin leur cavalerie parut. Hormisdas la chargea et la mit en fuite. Après ce succès, on arriva sans obstacles aux lieux où l'Euphrate se partage en deux bras : l'un tournait vers la Babylonie, l'autre tombait dans le Tigre, sur la route de Ctésiphon. Un corps nombreux de Perses défendait ce second bras : Julien, par ses manœuvres, les trompa, franchit le fleuve, et vint camper devant une des plus grandes villes d'Assyrie, qu'on nommait Pyrisabor.

Sa nombreuse population résista d'abord courageusement aux attaques des Romains ; mais lorsque les habitants virent avancer contre leurs murailles l'hélépole, la plus redoutable des machines des anciens et qu'on devait au génie de Démétrius Poliorcète, la terreur s'empara de leurs esprits ; ils capitulèrent et ouvrirent leurs portes. L'empereur trouva dans cette ville une grande quantité de vivres et d'armes.

Après ce triomphe, les soldats fatigués murmuraient et refusaient de pénétrer plus avant dans ces vastes contrées qui avaient servi de tombeau à tant de légions. Julien, par

son éloquence, trouva le moyen d'apaiser leurs murmures et de ranimer leur ardeur. Continuant sa marche, il tourna de vastes marais et s'approcha de la ville de Maogama. Comme il s'avançait presque seul pour la reconnaître, il se vit entouré par dix cavaliers perses, en tua quelques-uns, mit les autres en fuite, et dut son salut à son intrépidité. Au troisième assaut, la ville fut prise et livrée à la fureur du soldat.

On conduisit devant l'empereur de nobles captives remarquables par leur beauté ; il refusa de les voir, voulant imiter la sagesse de Scipion comme son courage.

Peu de jours après, les ruines de l'antique Séleucie s'offrirent à ses regards : triste monument de l'inconstance du sort et de l'existence passagère des empires !

La flotte quitta l'Euphrate pour entrer dans le Tigre ; il fallait traverser ce dernier fleuve. Effrayés de l'escarpement de ses rives et de la rapidité de son cours, les officiers con juraient Julien de différer ce passage.

« Qu'y gagnerez-vous ? répondit ce prince ; le temps ne « ralentira pas la marche de ce fleuve et n'aplanira pas ses « bords, mais il grossira seulement le nombre des ennemis « qui le défendent. » On se tut et l'on obéit.

Après un combat sanglant, la victoire se décida pour les Romains ; l'empereur vainquit l'ennemi, dompta les flots, traversa le fleuve, tua six mille Perses, et poursuivit les débris de leur armée jusqu'aux portes de Ctésiphon.

C'était la borne fatale que depuis longtemps une sage prévoyance, qui s'appuyait sur de prétendus oracles des dieux, avait défendu aux Romains de dépasser.

Julien crut devoir y faire un sacrifice à Mars. Sur dix taureaux qu'on devait sacrifier, neuf meurent avant d'arriver jusqu'à l'autel ; le dixième s'échappe ; on le ramène, il tombe sous le couteau sacré ; mais ses entrailles n'offrent au pontife que des signes menaçants.

Julien, cessant de respecter le ciel lorsqu'il s'oppose à sa gloire, s'emporte contre Mars, jure qu'il ne lui fera plus de

sacrifices, et ordonne aux soldats consternés de n'écouter d'autres augures que leur vaillance et sa fortune.

Comme il voulait éviter la perte de temps qu'entraînerait le siége d'une grande ville, il essaya par de hautains défis d'irriter le courage des habitants de Ctésiphon, pour attirer et combattre leurs troupes dans la plaine; mais ils lui répondirent que, s'il voulait satisfaire ce brûlant désir de se mesurer avec les Perses, il devait s'éloigner de leurs inexpugnables murailles et marcher contre l'armée du roi des rois.

Dans le même temps un envoyé de Sapor se présenta dans le camp romain : le roi de Perse écrivait au prince Hormisdas, promettait de lui rendre justice, et sollicitait sa médiation pour conclure la paix avec l'empereur.

Julien, comme presque tous les conquérants, s'était enivré d'orgueil : sa philosophie avait cédé à ce redoutable poison, toujours caché dans la coupe de la gloire. On perd souvent la puissance et la renommée qu'on veut trop étendre. Ce prince rejeta les propositions de Sapor, et le défia au combat dans les plaines d'Arbelles, espérant y triompher comme Alexandre. La rapidité d'un second bras du Tigre ralentit sa marche; différents obstacles retardèrent l'arrivée de l'armée de Mésopotamie, et la fortune commença dès-lors à trahir un prince que la prudence abandonnait.

Dans ces circonstances critiques, un Perse, distingué par sa naissance, se présente à l'empereur comme un proscrit irrité qui veut se venger des injustices de son roi : « Vous « pouvez, seigneur, dit-il à Julien, vous rendre maître de la « Perse en peu de temps, et avant que Sapor ait rassemblé « l'armée destinée à la défendre; mais il faut vous éloigner « de vos vaisseaux; votre marche trop lente rendrait vos « progrès impossibles : vous avez deux armées, dont l'une « s'épuise péniblement à traîner l'autre. Votre flotte est « plutôt un obstacle qu'un secours; délivrez-vous de ces en- « traves; je connais un chemin qui vous conduira promp- « tement au but de vos désirs, au centre de notre empire; « osez le suivre. Prenez des vivres pour quatre jours, je

« vous servirai de guide; ma tête, que je vous livre, est le « garant de ma foi. »

Julien, trop crédule, oubliant l'exemple funeste de Crassus et d'Antoine, suit le conseil du perfide transfuge, méprise les sages avis d'Hormisdas, brave les murmures de l'armée, prend pour vingt jours de vivres, livre ses vaisseaux aux flammes, et se met témérairement en marche sous la conduite d'un traître, qui disparaît au moment où l'armée, privée des secours de sa flotte, est engagée dans le désert.

L'empereur, trop tard éclairé sur sa faute, honore au moins son malheur par sa fermeté. Changeant de route, et s'éloignant du Tigre, il entre dans une plaine dont la fertilité semblait devoir dissiper ses alarmes; mais la cavalerie perse se répand dans les campagnes, brûle les moissons, détruit les villages, prive les Romains de toute ressource, et les livre en peu de temps à tous les maux d'une disette affreuse, ennemi plus redoutable que toutes les forces de l'Orient.

Julien, abandonnant alors toute idée chimérique de conquêtes, ne songe plus qu'au salut de l'armée. Après une longue délibération, il se décide à rentrer dans ses limites, en regagnant la Corduène, petite province d'Arménie dépendante des Romains : mais le roi de Perse, qui avait prévu ce dessein, s'y oppose et paraît bientôt à la tête d'une armée dont les escadrons nombreux couvrent la plaine. Les Romains, sans cesse harcelés, poursuivent leur retraite en combattant à chaque pas.

Leur courage repoussait à chaque poste l'ennemi; mais cet ennemi recommençait à tous moments ses attaques. Enfin, le 22 juin, toutes les forces réunies du roi de Perse attaquèrent Julien dans un lieu nommé Maranges : la vaillance romaine triompha du nombre. Les Perses furent battus et mis en fuite; mais leurs vainqueurs étaient eux-mêmes vaincus par la famine.

L'intrépide Julien ne pouvait plus alléger les souffrances des soldats qu'en les partageant. Son exemple soutenait seul

leur courage : en vain leur dévouement s'efforçait de lui faire accepter les aliments conservés pour lui seul ; il les distribuait entre tous.

Le 26 juin, au milieu de la nuit, il croit revoir le génie de l'empire, mais pâle, triste, et couvrant d'un voile lugubre sa tête et sa corne d'abondance, dont jaillit un instant une flamme brillante qui tombe et s'évanouit : funeste image de sa destinée ! Effrayé de cette apparition, il appelle près de lui les aruspices toscans, qui déclarent que les dieux défendent de combattre.

L'empereur ne croit point qu'un lâche conseil puisse venir du ciel ; il continue sa marche. L'excessive chaleur l'empêche de se couvrir de ses armes ; il court à la tête des colonnes pour reconnaître le pays que l'on doit traverser : bientôt on l'avertit que son arrière-garde est attaquée. Saisissant son bouclier, mais oubliant de prendre sa cuirasse, il s'élance dans la mêlée, ranime les siens par des prodiges de valeur, fait un grand carnage des Perses, revient à l'avant-garde qui combattait aussi un corps plus nombreux, enfonce les ennemis, les met en fuite, et les poursuit avec une ardeur qu'aucun conseil ne peut contenir : en vain ses plus braves soldats lui crient de se retirer, rien ne l'arrête. Enfin le javelot d'un cavalier perse effleure son bras, entre dans ses côtes et pénètre jusqu'au foie. Il tombe ; on l'emporte sur un bouclier. A peine a-t-on mis l'appareil sur sa blessure, qu'apprenant que les ennemis tentent un nouvel effort, il s'élance encore à cheval pour retourner au combat ; mais le sang qui sort à gros bouillons de sa plaie, le fait tomber de nouveau. La fureur des Romains, le désespoir des Perses rendent, jusqu'au soir, la bataille acharnée et la victoire indécise.

Cependant rien ne put résister à la furie des légions, lorsqu'elles crurent la vie de l'empereur en danger. La cavalerie des immortels même succomba sous leurs coups. Le triomphe des Romains fut complet ; les Perses en déroute perdirent leurs plus braves soldats, cinquante satrapes et les deux généraux qui les commandaient.

Si Julien eût survécu à cette victoire, elle eût peut-être été décisive. Ce prince blessé se rassurait sur la foi d'un ancien oracle. On lui avait autrefois prédit, dans la Gaule, qu'il mourrait en Phrygie. Mais, lorsqu'il apprit que le bourg dans lequel il se trouvait portait ce nom fatal, il perdit tout espoir. Tous ceux qui l'entouraient poussaient des gémissements et répandaient des larmes. Lui seul, étendu sur une peau de lion, montrait dans ses derniers moments une inébranlable fermeté. « Chers compagnons, leur dit-il, la na« ture me redemande ce qu'elle m'a prêté ; je lui rends ce « que j'ai reçu d'elle, non avec la douleur d'un homme trop « attaché aux liens de la vie, mais avec la tranquillité d'un « débiteur qui s'acquitte. La philosophie m'a convaincu que « l'âme n'est heureuse qu'au moment où elle est affranchie « des entraves du corps. Il faut se réjouir et non s'affliger « quand la plus noble partie de nous-mêmes se dégage de « celle qui la dégrade, et la mort est souvent la plus belle « couronne que les dieux décernent à la vertu. Je la reçois « comme une grâce qui me sauve de beaucoup d'écueils. « J'ai vécu sans crimes, je meurs sans remords.

« Au faîte du pouvoir, comme dans la disgrâce et dans « l'exil, j'ai toujours fait ce que j'ai dû ; regardant mon au« torité comme une émanation de la puissance divine, je « l'ai conservée, je crois, sans tache, en gouvernant les peu« ples avec douceur, et en ne déclarant la guerre qu'avec « justice. Le succès ne dépendait pas de moi, mais des « dieux.

« Ennemi du pouvoir arbitraire et de l'ambition, qui cor« rompent les mœurs et ruinent les états, la paix était le but « constant de mes vœux ; mais lorsque la patrie m'a appelé « au combat, j'ai obéi à sa voix avec une piété filiale, et j'ai « bravé pour elle, sans crainte, tous les dangers.

« Depuis longtemps on m'avait prédit que je mourrais d'une « mort violente. Je remercie le Dieu éternel de ce qu'il ne « m'a point fait périr sous les poignards de perfides conjurés, « ou dans les tourments d'une longue maladie, ou par le sup-

« plice qui a terminé les jours de trop de princes coupables.
« Il a trouvé sans doute que je méritais, en m'arrêtant au
« milieu du cours d'une gloire florissante, de me faire sortir
« de ce monde par un illustre trépas.

« La raison nous dit qu'il est également lâche de désirer
« la mort quand elle n'est pas nécessaire, ou de vouloir la
« fuir lorsqu'il est temps de s'y soumettre. Mais je sens que
« la force m'abandonne et m'empêche de prolonger ces der-
« niers adieux.

« Vous devez vous occuper de l'élection d'un empereur;
« je ne veux point prévenir votre choix. Le mien pourrait
« mal tomber; et, si vous ne le confirmiez pas, il n'aurait
« d'autre effet que de perdre celui que je vous aurais dési-
« gné. Mon seul vœu, comme fils reconnaissant de la répu-
« blique, c'est qu'après moi vous confiiez son gouvernement
« à un chef vertueux. »

Après ce discours, qui redoubla l'affection et les regrets des assistants, il ordonna que son corps fût porté à Tarse, et distribua ses biens entre ses amis. Comme il s'étonnait de l'absence de l'un d'eux, nommé Anatole, Salluste lui répondit : « Anatole est déjà heureux. » Julien, comprenant ce qu'il voulait dire, montra autant de douleur de cette perte que d'indifférence sur son propre sort. Comme ses amis éclataient en sanglots : « Quelle faiblesse, leur dit-il, de pleu-
« rer un prince qui s'éloigne de la terre pour se réunir aux
« astres et aux esprits célestes! »

Après un court évanouissement, ayant repris l'usage de ses sens, il fit appeler les philosophes Priscus et Maxime, soutint avec eux une longue discussion sur l'existence de l'âme; mais enfin sa plaie se rouvrit, sa respiration devint pénible; il demanda de l'eau, et, après l'avoir bue, il expira sans effort.

Ce prince mourut le 27 juin 363, dans la trente-deuxième année de son âge, sept ans après son élévation au titre de César, trois ans depuis qu'on l'avait proclamé Auguste. Il ne régna seul que vingt mois.

Sans écouter les panégyristes ni les détracteurs de ce prince, qui le représentent, les uns comme le modèle des rois, et les autres comme un tyran, il suffit de connaître ses actions et de lire ses ouvrages pour lui assigner un rang distingué parmi les hommes justement célèbres.

Il fallait que son mérite fût éclatant, puisque sa renommée a traversé les siècles, malgré la chute de la religion qu'il voulait relever et le triomphe de celle qu'il s'était efforcé d'abattre.

On doit plaindre son erreur et sa passion pour l'idolâtrie; mais il est impossible de ne pas admirer un prince qui vécut, qui gouverna et qui mourut en ancien Romain.

Pendant son règne les Barbares vaincus respectaient les frontières de l'empire : l'agriculteur et le commerçant se voyaient à l'abri des concussions; les délateurs se cachaient; la justice présidait les tribunaux; la liberté reparaissait dans le sénat; la discipline rendait aux armées leur force et leur gloire.

Le luxe de la cour ne pesait plus sur les provinces. Les champs et les temples retentissaient des hymnes antiques, et, ce qui valait mieux encore, des actions de grâces rendues librement à une puissance protectrice par la reconnaissance publique.

Les églises chrétiennes seules faisaient entendre des plaintes et des gémissements; leur douleur était juste, mais peut-être exagérée; elles avaient à déplorer non leur ruine, mais la perte de leur domination.

L'édit qui nous reste de Julien, en prouvant son étrange partialité pour le polythéisme, nous fait au moins connaître avec certitude que, si les chrétiens condamnaient avec raison son apostasie, ils ne pouvaient l'accuser de persécution : si la cour leur était fermée, les églises leur restaient ouvertes, et l'injustice du prince à leur égard gênait plus leur ambition que leur foi.

« Je ne veux point, disait-il, que l'on fasse mourir les « galiléens, ni qu'on les frappe injustement, ni qu'on les » maltraite en quelque manière que ce soit ; mais je veux

« absolument qu'on leur préfère les adorateurs des dieux.
« La folie des galiléens a placé l'empire près de sa perte, et
« la bonté des dieux nous a sauvés. Il est donc juste d'ho-
« norer ces dieux et de distinguer les personnes et les villes
« qui les honorent. »

Ces paroles et sa conduite donnent la juste mesure des reproches qu'on pouvait lui adresser avec fondement, mais qu'un faux zèle a poussés jusqu'à l'excès.

Les victoires de Julien, sa constance dans l'adversité, sa modération dans la fortune, son audace dans le péril, la rapidité de ses marches le placent à côté des plus grands capitaines. Sa tempérance, la sévérité de ses mœurs, son amour pour la philosophie qui réglait toutes ses actions, et la sagesse de ses maximes, ne le rendent point indigne du modèle qu'il s'était proposé, le vertueux Marc-Aurèle. Heureux si, se bornant à marcher sur ses traces, il n'eût pas voulu imiter Alexandre, et se livrer à un désir effréné de gloire qui le fit périr à trente-deux ans, comme le héros macédonien, en laissant l'état en proie aux malheurs qui suivent presque toujours la fortune des conquérants !

Si les grandes actions de Julien nous portent à l'admirer, la lecture de ses lettres doit le faire aimer. Quoique maître du monde, il sentait le besoin et le prix de l'amitié. On le vit entreprendre de longs voyages pour plaider, comme un simple citoyen, la cause de Cartésius, l'un de ses amis, et d'une femme vertueuse et riche, nommée Arété, que des hommes puissants et injustes voulaient dépouiller de leurs biens.

On voit dans ses lettres, écrites avec l'abandon de la confiance, combien il aurait préféré la retraite au trône, et à quel point il redoutait le fardeau de la souveraineté, « trop « fort, disait-il, pour un homme, et qui exigerait le génie « d'un dieu. »

Celui qui connaît si bien l'étendue de ses devoirs s'efforce de les remplir. Sa vie entière était consacrée au travail, et peu d'écrivains de l'antiquité le surpassèrent en talents et en activité.

Malgré les efforts de la haine qui voulait effacer sa mémoire, plusieurs de ses écrits sont parvenus jusqu'à nous ; nous ne parlerons point de ses panégyriques de Constance et d'Eusébie, l'un dicté par la nécessité, l'autre par la reconnaissance, ni de l'éloge du *Soleil-roi* ou du *Logos* de Platon, dans lequel il se montre plus sophiste qu'orateur; mais nous citerons trois ouvrages ingénieux où brille une vive imagination, et dont le mérite n'est point affaibli à nos yeux par la différence des temps et des mœurs.

Le premier est une allégorie qui, dans un cadre étroit, peint son caractère, exprime sa doctrine, retrace ses malheurs et raconte sa gloire.

L'autre est une satire historique et piquante, dans laquelle, faisant paraître en présence des dieux Hercule, Alexandre et tous les Césars, depuis Jules jusqu'à Constance, il apprécie avec un rare discernement leurs qualités et leurs défauts. Le but du combat qu'ils se livrent est de décider le rang que chacun d'eux doit occuper dans le ciel.

La forme de cette satire est ingénieuse et nouvelle. Le fond de cet écrit, très-philosophique, se trouve, sans blesser les convenances, égayé par l'esprit caustique du vieux Silène, censeur joyeux des divinités de l'Olympe et des héros de la terre.

Dans cette lutte entre tant de grands hommes, la philosophie l'emporte sur la gloire, et la justice des dieux accorde à Marc-Aurèle la prééminence sur tous ses concurrents.

Une autre satire, moins grave et peut-être plus piquante, c'est le *Misopogon*, dont nous avons déjà parlé. Julien s'y peint tout entier; ses railleries contre les habitants efféminés d'Antioche sont amères; la colère les dicte; mais il est rare de voir un prince tout-puissant et offensé ne se servir que de son esprit pour venger ses injures, et ne répondre à des libelles que par une satire.

Après le retour de l'armée romaine en Syrie, les restes de Julien furent enterrés avec pompe dans la ville de Tarse.

Les chrétiens crurent que son âme devenait la proie des

enfers : les païens le placèrent au rang des dieux, honorèrent son tombeau comme un temple, et y gravèrent en grec cette inscription : « Ici repose Julien, qui perdit la vie après « avoir passé le Tigre. Il fut un excellent empereur et un « vaillant guerrier. »

CHAPITRE V.

JOVIEN.

(Ans de J.C. 363-364.)

L'empire est refusé par Salluste. — Élection de Jovien. — Son origine et son caractère. — Défection et retraite de l'armée après la mort de Julien. — Paix entre Jovien et Sapor. — Funérailles de Julien. — Tolérance de Jovien pour tous les cultes. — Troubles à Antioche. — Mort de Jovien.

Le trône était vacant, l'armée en péril; il fallait préserver l'empire des malheurs d'une guerre civile et religieuse. On voulait surtout se hâter de nommer un chef pour contenir et diriger les troupes épuisées par les combats, exténuées par la famine, et sans cesse pressées par l'ennemi.

Le grand intérêt du salut public l'emporta dans ce moment sur l'esprit de parti, et l'on vit les factions idolâtre, catholique et arienne, se réunir pour élever au pouvoir suprême un païen, Salluste, préfet du prétoire, ami de Julien, et digne par ses talents comme par ses vertus de lui succéder.

Mais Salluste, plus frappé du poids du sceptre que de son éclat, refusa le fardeau dont l'estime générale voulait le charger. Son âge et sa santé furent les motifs de son refus.

Alors un des généraux, élevant la voix, dit à ses compagnons : « Si Julien eût été forcé de s'éloigner de l'armée, « vous ne vous occuperiez aujourd'hui que de l'intérêt le « plus pressant, celui d'accélérer et d'assurer notre retraite. « Agissons donc comme si l'empereur vivait encore; ne

« nous occupons que de notre salut. Quand nous serons « en Mésopotamie, nous ferons un choix médité plus sage- « ment et dont personne ne pourra contester alors la léga- « lité. »

Cet avis, le plus sage peut-être, était au moment d'être adopté ; mais tout à coup quelques voix prononcent le nom de Jovien. Les acclamations des soldats qui entouraient le conseil ne laissent pas le temps d'opiner. La multitude, plus éloignée, entendant le cri de *vive Jovien*, et trompée par la désinence du nom, se persuade que Julien revient à la vie. Les transports bruyants de la joie publique sont regardés comme une approbation universelle du choix des généraux ; Jovien est proclamé auguste par le conseil ; l'erreur des légions n'est dissipée que par l'apparition du nouvel empereur, et lorsqu'il n'était déjà plus temps de la réparer.

Flavius Claudius Jovianus était fils d'un paysan de Mœsie ; son père, le comte Varronien, élevé aux plus hauts grades par sa bravoure, avait commandé, sous Dioclétien, un corps de sa garde, qu'on nommait les *joviens*, et par affection pour cette troupe, il en fit porter le nom à son fils. Jovien se distingua tellement par son courage et par sa probité, que Julien, lui pardonnant son inviolable attachement à la foi chrétienne, ne l'éloigna pas de lui, et même lui laissa l'important emploi de commandant de la garde intérieure du palais, et de comte des domestiques.

A la mort de Constance, il fut chargé de conduire à Constantinople le corps de ce prince, et les honneurs qu'il reçut dans la capitale à cette époque parurent, à quelques hommes superstitieux, un présage de sa grandeur future.

Aucun éloge ne doit paraître mieux mérité que celui qui sort de la bouche d'un ennemi. Ammien était idolâtre ; sa partialité contre les princes qui favorisaient le christianisme ne l'empêcha point de peindre Jovien comme un monarque généreux, affable et bienfaisant. Sa bravoure et son activité lui attiraient l'estime, la gaieté de son caractère le faisait aimer généralement, et, sa tolérance éclairant son zèle, on

ne le vit jamais persécuter ni les hérétiques ni les païens. On ne lui reprocha d'autres défauts que celui d'être enclin au vin et au plaisir. Son peu d'expérience en administration lui fit commettre des fautes que la difficulté des circonstances et la sagesse de ses intentions rendirent excusables.

Ce prince, doué d'une beauté remarquable, était d'une si haute stature, que, dans les premiers moments, on ne trouva point de vêtement impérial qu'il pût porter. Quand le sort le plaça sur le trône, il parut plus étonné qu'enivré de son élévation, et, se voyant tout à coup le chef de tant de généraux qui commandaient la veille, il ne se montra ni fier ni timide. Ferme dans ses principes et incapable de dissimulation, son premier soin fut de rassembler les légions et de leur déclarer que, « chrétien et craignant le courroux du « ciel, il ne pouvait commander à des idolâtres. »

Les écrivains ecclésiastiques assurent qu'alors toutes les légions s'écrièrent qu'elles étaient chrétiennes, et que l'erreur dans laquelle Julien les avait entraînées avait duré trop peu pour leur faire oublier la foi et l'exemple du grand Constantin.

Il paraît peu vraisemblable qu'une seule parole du prince change soudainement la religion d'une armée; mais cependant, ce qui est certain, c'est que depuis cette époque le christianisme reprit dans l'empire sa domination et ne la perdit plus.

Lorsqu'un peuple est tombé dans la servitude, la crainte et l'espoir dictent les opinions; la nation se plie au caractère de son maître: les Romains étaient alors si corrompus, que l'autorité réglait leur foi et que la plupart changeaient de religion comme de prince.

Lorsque le ressentiment des chrétiens cessa d'être contenu par la puissance de Julien, ils donnèrent un libre cours à leur haine et outragèrent sa mémoire par les bruits les plus injurieux. Quelques écrivains ecclésiastiques, tels que Théodore et Sozomène, prétendirent que ce prince, se sentant blessé, crut voir apparaître Jésus-Christ, remplit ses mains

de son propre sang, le lança contre le ciel et s'écria : « Tu « triomphes, Galiléen ! Tu me poursuis jusqu'aux extré« mités du monde. Eh bien ! je t'y renierai encore ; rassasie« toi à ton gré de mon sang, puisque tu m'as vaincu. »

Plusieurs auteurs païens, non moins passionnés, débitaient d'autres fables, attribuaient la mort de l'empereur à la trahison et le disaient tombé sous les coups d'un Romain chrétien et fanatique. Les Perses crurent ou feignirent de croire cette dernière version qu'ils s'efforçaient d'accréditer, afin de flétrir leurs ennemis du nom de traîtres et d'allumer entre eux le flambeau de la discorde.

La joie de Sapor, lorsqu'il apprit par un transfuge la mort de son vainqueur, fut aussi vive que sa terreur avait été profonde. Les Perses conservèrent longtemps l'impression de la crainte que leur inspirait ce guerrier redoutable ; ils le représentaient sous l'emblème de la foudre ou sous celui d'un lion vomissant des flammes.

On croyait généralement qu'autrefois la mère de Julien, peu de jours avant sa naissance, pressentant la destinée glorieuse de son fils, avait rêvé qu'elle mettait Achille au monde.

La consternation, qui naguère remplissait le camp des Perses, passait alors dans celui des Romains. Ceux-ci, tout en abandonnant le culte des dieux, craignaient encore superstitieusement la voix des aruspices, qui continuaient à prédire de grands malheurs, si l'on s'arrêtait pour combattre. Ainsi l'armée, au lieu de poursuivre ses avantages et de recueillir les fruits de la dernière victoire de Julien, se mit promptement en marche pour regagner le Tigre.

Sa retraite, qui ressemblait à une fuite, ranima la confiance et l'ardeur des Perses ; ils vinrent en foule l'attaquer. La cavalerie romaine se voit d'abord enfoncée par les éléphants, et jette le désordre dans l'infanterie : cependant les légions ralliées rétablissent le combat, repoussent l'ennemi et parviennent à un vallon où elles se retranchent. Là se livre une nouvelle bataille ; les Perses, couronnant les hauteurs qui dominent le vallon, se précipitent sur les Romains,

leur reprochent d'avoir trahi leur prince et de fuir leur ennemi, les accablent à la fois de traits et d'injures. D'un côté, l'espoir de faire subir à leurs éternels adversaires le sort funeste de l'armée de Crassus; de l'autre, le souvenir de tant d'exploits, la honte d'être vaincus et la crainte d'être détruits excitent la fureur des combattants, rendent la mêlée affreuse et la victoire incertaine.

Après des efforts prodigieux, les Perses forcent la porte du camp et pénètrent jusqu'à la tente de l'empereur. Dans cette extrémité, Jovien, justifiant son élévation par son courage, ranime et ramène au combat ses soldats effrayés, épouvante ses plus braves ennemis par ses coups hardis, rassure par son exemple ses plus timides guerriers, chasse les Perses de son camp, les poursuit, en fait un grand carnage et continue sa retraite avec plus de sécurité.

On arrive enfin aux bords du Tigre; mais on n'avait ni barques ni pont pour passer ce fleuve rapide, dont l'autre rive se trouve hérissée d'ennemis : en vain l'empereur, craignant d'exposer ses troupes à une perte certaine, veut leur faire prendre une route plus longue, mais moins périlleuse; la peur rend quelquefois téméraire : les Romains déclarent par de grands cris qu'ils veulent tenter ce dangereux passage; Jovien se voit forcé de céder à leurs instances.

Cinq cents nageurs gaulois franchissent le fleuve pendant la nuit, surprennent les Perses, qui gardaient la rive opposée, et les égorgent. Animée par ce succès, toute l'armée veut passer le Tigre sur des outres, formant par des liens un pont fragile; mais la rapidité du fleuve, qui engloutit les plus hardis, intimide le reste, qui renonce enfin à cette folle entreprise.

Cependant Sapor redoutait encore les Romains qu'il voyait fuir; chaque combat lui enlevait une foule de soldats; il craignait surtout l'arrivée prochaine d'un corps de quarante mille hommes que Julien avait laissé en Mésopotamie sous les ordres de Procope. Agité par ces pensées, et désespérant de détruire Jovien par la force, il résolut de le tromper et y réussit.

Le *suréna* (c'était le titre donné en Perse au général de la cavalerie) se présente dans le camp romain : « Prince, dit-il « à l'empereur, mon maître respecte la vertu malheureuse : « loin d'être ébloui par ses succès, il vous offre la paix à des « conditions honorables, et vous propose même son alliance. »

L'armée romaine était privée de vivres; Jovien craignait l'ambition de Procope, et ne voulait pas devoir le salut de l'armée à son secours. Il accueillit favorablement le ministre de Sapor, envoya Salluste près de ce prince, et montra, sans prudence, un désir trop impatient de conclure la paix. Cet empressement rendit le roi de Perse plus exigeant : l'empereur commit une faute plus grave. Pendant les pourparlers, il suspendit sa marche, et perdit en négociations quatre jours qui auraient suffi, comme le remarque Ammien, pour faire arriver l'armée dans la Corduène, et pour la mettre en état de dicter la paix au lieu de la subir.

Cependant les souffrances produites par la disette augmentaient à tout instant; le soldat affaibli ne pouvait plus combattre; les forces de l'ennemi grossissaient sans cesse, et ses prétentions s'élevaient chaque jour. Enfin on en vint à une telle extrémité qu'il fallait périr ou se soumettre. Jovien signa un traité honteux; on céda aux Perses cinq provinces au-delà du Tigre, Zingar en Mésopotamie, et Nisibe même, que Rome avait constamment possédée depuis la guerre de Mithridate; enfin, pour comble d'abaissement, on abandonna l'Arménie, et on livra au ressentiment des Perses son roi Arsace, le plus constant allié des Romains.

Rarement on observe avec fidélité un traité dicté à la faiblesse; Sapor ne fournit pas les vivres qu'il avait promis, et, avant d'arriver en Corduène, la plus grande partie de l'armée périt de faim dans cette désastreuse retraite.

Jovien, en rentrant dans les limites resserrées de l'empire, nomma généralissime de la cavalerie et de l'infanterie le comte Lucilien, ancien favori de Constance, et le fit partir pour Milan, en le chargeant de veiller à la tranquillité de l'Occident.

Un Franc, nommé Malaric, reçut de lui le commandement des Gaules : l'empereur écrivit à Rome pour inviter le sénat à confirmer son élection; mais on ne regardait alors cette légalisation que comme une vaine forme d'usage, et, sans attendre une réponse, il se désigna lui-même consul, et se donna pour collègue Varronien son père.

La nouvelle de la mort de Julien, répandue dans l'empire, remplissait les chrétiens de joie et les païens de désespoir. Le philosophe Libanius, fidèle à ce grand prince, prononça son éloge. Antioche, qui avait bravé sa puissance, insulta sa mémoire; les baladins, les pantomimes, les comédiens, dont il dédaignait les jeux, dont il méprisait la licence, outragèrent sa pompe funèbre par de grossières railleries; mais, après quelques moments donnés au transport de la haine et au triomphe de l'esprit de parti, les yeux s'ouvrirent sur la perte que l'on venait de faire, sur le vide que laissait le trépas d'un homme de génie et d'un grand capitaine, et tout autre sentiment fit place à la profonde douleur produite par la honte et par les calamités de l'empire.

Antioche, qui devenait ville frontière, aperçut ses dangers; le désespoir des habitants de Nisibe, de Zingar et des provinces cédées, qui fuyaient leurs foyers et abandonnaient leurs champs pour ne point cesser d'être Romains, attirait sur Jovien des reproches auxquels il ne pouvait opposer que la détresse et la volonté de l'armée. On le blâmait surtout d'avoir abandonné cet ancien principe de la politique romaine, qui défendait de céder à la force et de conclure la paix après une défaite; l'empereur aurait été en effet réellement coupable, s'il eût commandé des hommes capables, par leur discipline et par leur fermeté, de garder et de suivre ces antiques maximes.

Jovien conduisit à Tarse le corps de Julien et lui fit rendre les honneurs funèbres. Il trouva dans cette ville les chrétiens persécuteurs, les païens opprimés et l'arianisme triomphant. L'empereur opposa son autorité à la persécution, protégea efficacement les idolâtres, représenta aux

chrétiens que « Dieu rejetait les hommages forcés, et que la « violence ne faisait que des hypocrites. » Il publia une loi de tolérance pour tous les cultes. Il mérita ainsi, en se conformant au véritable esprit de la charité évangélique, les éloges que lui donna Thémistius dans son panégyrique, prononcé en sa présence.

D'un autre côté, dans le dessein de satisfaire aux vœux des partisans de son culte, il fit reparaître sur le *Labarum* le nom de *Jésus-Christ*, et rétablit dans son siége le célèbre Athanase, contre lequel Julien, cette fois injuste, avait lancé un décret d'exil.

Athanase fut mandé à Antioche. Cet évêque éloquent et vertueux montrait pour l'Église cet amour passionné qui enflammait les anciens Romains pour leur patrie ; et ce qui fonde la plus belle partie de sa gloire, c'est que, sans cesse persécuté par l'envie et par la haine, il ne se montra jamais aigri par le malheur, et condamna toujours les lois de rigueur.

Les ariens le virent avec effroi en faveur; chaque parti voulait animer l'empereur contre ses adversaires; mais il leur répondit à tous : « Je hais les controverses, je contiendrai les factions ; je n'aime et n'honore parmi les chrétiens « que ceux qui ont des vertus chrétiennes et des sentiments « pacifiques. » Il recueillit en partie le fruit de sa sagesse, et il vit dans le concile d'Antioche, convoqué par ses ordres, un grand nombre d'ariens se rapprocher des catholiques, et souscrire la formule de Nicée.

Les habitants de cette grande ville, toujours frondeurs et séditieux, n'épargnèrent pas plus, dans leurs railleries, Jovien que son prédécesseur. « C'est un nouveau Pâris, di« saient-ils ; il est beau comme lui, et comme lui a causé la « perte de son pays. Les dieux semblent avoir formé son « corps aux dépens de son esprit. » Jovien ne répondit à leur insolence que par son mépris.

Il reçut à Antioche d'alarmantes nouvelles de la Gaule. Lucilien, son beau-père, y fut massacré. Valentinien, son

lieutenant, n'échappa à la fureur du peuple que par le courage de son hôte. Malaric avait refusé le commandement de cette province; Jovinius l'accepta. Cet ancien officier, nommé autrefois au même emploi par Julien, parvint à réprimer la sédition. Elle n'avait pour cause que la vive douleur produite par la mort du libérateur de la Gaule.

Valentinien, échappé à la mort, vint trouver l'empereur, qui lui confia le commandement de sa garde. Jovien venait de nommer consul son propre fils, Varronien, encore au berceau.

Rome, Constantinople, et toutes les armées avaient reconnu le nouvel empereur; la capitale de l'Orient lui préparait une magnifique réception; et sa femme, l'impératrice Chariton, partie de Constantinople avec un nombreux cortége, venait au-devant de son époux, lorsque, le 17 février 364, on le trouva mort dans son lit.

Les uns attribuèrent cet événement à la vapeur du charbon, les autres à l'ambition et à la trahison de Procope, qui cependant n'en retira aucun fruit. Les légions offrirent de nouveau l'empire à Salluste, qui le refusa; à Januarius, parent de Jovien, qui le dédaigna ou le craignit; enfin leur choix tomba sur Valentinien qui était alors absent. Personne ne prononça le nom du fils de Jovien. Cet enfant, n'ayant point été nommé césar, n'avait aucun droit dans un empire électif.

Jovien fut enterré à Constantinople; il n'occupa le trône que huit mois. La reconnaissance des chrétiens et sa tolérance pour les païens l'ont fait placer au nombre des bons princes.

CHAPITRE VI.

VALENTINIEN, GRATIEN, César, VALENTINIEN II, en Occident; VALENS, PROCOPE, usurpateur, en Orient.

(Ans de J.-C. 364-383.)

Portrait de Valentinien. — Sa fermeté à l'égard des soldats. — Association de Valens à l'empire. — Partage de l'empire entre Valentinien et Valens. — Usurpation

de Procope. — Lâcheté de Valens. — Magnanimité d'Arbétion. — Fuite et mort de Procope. — Cruauté de Valentinien. — Ses institutions. — Mort d'Athanase. — Dissensions ecclésiastiques à Rome. — Victoires de Valentinien. — Son intrépidité dans un danger. — Son traité avec Macrien, roi des Allemands. — Victoires de Théodose en Bretagne, devenue province *Valentie*. — Tyrannie de Romanus en Afrique. — Révolte et mort de Firmus. — Mort de Théodose. — Gratien, fils de Valentinien, est nommé Auguste. — Exaction et mort de Sapor. — Tableau de la nation des Goths. — Exploits d'Hermanrich et d'Alaric. — Paix entre Valens et les Goths. — Rupture de cette paix par la perfidie de Marcellinus. — Mort de Valentinien. — Valentinien II est proclamé empereur. — Magnanimité de Gratien.

Valentinien, porté au trône par l'armée, devait le jour au comte Gratien, soldat heureux dont la force et la bravoure avaient fait la fortune. On admirait la beauté du nouvel empereur, sa haute stature et le feu de ses regards : jeune, il s'était fait remarquer par sa tempérance et par sa chasteté autant que par sa force et par son courage. Doué d'un esprit naturel, vif et penétrant, il avait la repartie prompte, le jugement sain; mais, nourri dans les camps, il n'avait étudié ni les sciences, ni la philosophie, ni même la langue grecque, que parlait la moitié de l'empire. Il ne connaissait que les lois militaires. Observateur sévère de la discipline, il poussa souvent la rigueur jusqu'à la cruauté. Ayant embrassé la foi chrétienne, il méprisait les fables du paganisme; et, tandis que presque tous les grands pliaient sous l'autorité de Julien et revenaient, pour lui plaire, au culte des idoles, le fier Valentinien bravait la puissance de ce prince, et préférait son estime à sa faveur. Il osa même, en sa présence, frapper un prêtre païen qui voulait, malgré lui, le purifier en versant sur sa tête l'eau lustrale.

Ses talents lui firent pardonner sa résistance, et les suffrages unanimes de l'armée, noble prix de sa fermeté, l'élevèrent, à l'âge de quarante-trois ans, au pouvoir suprême. Parvenu au trône sans intrigues, il l'occupa sans crainte.

Sa première démarche prouva aux soldats qu'ils s'étaient donné un maître capable de reconnaître leurs services sans se soumettre à leur joug. Les ayant rassemblés suivant l'usage, à peine a-t-il commencé sa harangue, qu'il se voit in-

terrompu par le murmure général des officiers et des soldats, qui le pressent d'assurer le repos de l'empire, et de s'associer un collègue. « Compagnons, leur dit-il, hier vous « étiez les maîtres de ne point m'élever au trône; aujour- « d'hui c'est à moi seul qu'il appartient de prendre les me- « sures qu'exigent les grands intérêts et le repos de l'État. « Je connais mes droits, mes devoirs, mes forces et les périls « auxquels m'expose mon élévation. La durée de nos jours « est incertaine : pour vous mettre à l'abri de nouveaux ora- « ges, vous souhaitez que je me désigne un successeur et un « collègue, c'est aussi mon vœu; mais ce choix exige une « mûre réflexion; reposez-vous sur moi de ce soin, et ren- « trez paisiblement dans vos tentes : vous y recevrez la gra- « tification réglée par la coutume. »

La fermeté de l'empereur apaisa le tumulte; des applaudissements dictés par la crainte succédèrent aux murmures, et l'armée obéit dès qu'elle sentit que le nouveau prince savait commander.

Valentinien, ayant ensuite convoqué un conseil composé des principaux chefs de l'armée, les consulta sur le choix qu'il devait faire; ils partagèrent presque tous l'opinion de Dagaléphus qui lui dit : « Si vous n'écoutez que votre inté- « rêt, vous donnerez le titre d'auguste à votre frère Valens; « si vous préférez l'intérêt public, vous nommerez le plus « digne. » L'empereur ne prit alors aucune décision ; il partit de Nicée, se rendit à Constantinople, harangua le sénat, s'établit dans le palais impérial, et trente jours après donna la pourpre à Valens. Ce prince, âgé de trente-six ans, ne s'était fait remarquer par aucun talent, n'avait point occupé d'emplois; courtisan soumis pendant le règne de Julien, sa docilité fut aux yeux de Valentinien son seul mérite. L'empereur savait qu'en l'associant à l'empire il ne se donnait qu'un sujet couronné.

La douceur de Jovien avait épargné à l'État les maux qui suivent trop souvent les réactions, et, grâce à sa tolérance, le christianisme s'était relevé sans abuser de son triomphe,

et sans persécuter les païens. Le malheur de ceux-ci s'aggrava lorsque Valentinien monta sur le trône; la charité s'exila des églises, la terreur fit déserter les temples; les philosophes, éloignés de la cour, quittèrent leurs manteaux et rasèrent leurs longues barbes, qui, loin d'inspirer le respect, ne leur attiraient plus que des injures; et les chrétiens, entraînés par un faux zèle, versèrent le sang de ceux qui n'avaient offensé que leur amour-propre, et ne les avaient comprimés que par des railleries.

L'élection de deux princes partisans zélés du christianisme encourageait à ces vengeances. Dès que Valentinien connut ces désordres, il en arrêta le cours, et se montra aussi tolérant pour les opinions religieuses qu'il était dur et cruel contre tous ceux qui, dans l'ordre civil et militaire, commettaient le moindre délit ou opposaient la moindre résistance à ses volontés.

Les anciens amis de Julien, poursuivis par la haine, furent accusés par l'envie, et presque tous punis ou destitués. Les talents de quelques généraux qui s'étaient rendus nécessaires les sauvèrent de ce naufrage. La vertu de Salluste l'en garantit. On voulait par respect lui laisser ses emplois, il les quitta par sagesse.

Les deux empereurs réglèrent définitivement entre eux le partage de l'empire. Valens reçut pour son lot la préfecture de l'Orient, qui s'étendait depuis le Bas-Danube jusqu'aux frontières de Perse. Valentinien se réserva l'Illyrie, l'Italie, l'Espagne, la Gaule, la Bretagne et l'Afrique. Chalcédoine à l'est, le mont Atlas à l'ouest, étaient ses limites. Les peuples eurent à supporter les dépenses de deux cours, de deux ministères, de deux conseils. On peut dire que ce fut à cette époque (365), que commença réellement la division du monde romain en deux empires : celui d'Occident et celui d'Orient.

Valens établit sa résidence à Constantinople, et Valentinien fixa la sienne à Milan. Rome était, non pas négligée, mais crainte; on n'osait la braver que de loin; et le despotisme, gêné au milieu de ces vieux monuments des antiques

lois et de l'ancien culte, fuyait cette terre classique de la liberté.

Tous les païens, tous les philosophes, tous ceux que la faveur de Julien avait comblés de fortune et de dignités, supportaient avec désespoir la révolution qui faisait triompher leurs adversaires, et qui les dépouillait de leurs rangs et de leurs biens; mais ils n'osaient dans l'Occident faire éclater leurs plaintes. La fermeté de Valentinien les contenait. Le faible Valens dans l'Orient inspirait moins de crainte, et la haine y montra plus d'audace. Le désordre qu'entraîne la faiblesse y rendait le mécontentement plus vif. En tout pays, comme en tout temps, ce désordre encourage et trompe souvent les factieux; ils oublient que la plus grande partie des hommes, préférant le repos au péril, souffrent longtemps avant d'oser briser la chaîne qui les blesse, et que les plaintes les plus générales sont longtemps des signes de douleur avant d'être des cris de révolte. Les doléances ne prouvent souvent que la servitude; c'est le silence courageux qui cache le ressentiment.

Le patricien Pétronius, père d'Albia Dominica, femme de l'empereur Valens, était vindicatif, avide, orgueilleux, cruel; il excitait l'indignation par sa conduite tyrannique, et inspirait le mépris par ses vices. Les Romains croyaient voir revivre en lui l'infâme Séjan, l'odieux favori de Tibère.

Procope, général renommé, persécuté comme un ancien favori de Julien, et redouté par Valens, parce qu'on l'avait cru digne de l'empire, errait depuis quelque temps déguisé, cherchant de retraite en retraite à sauver ses jours proscrits. Entendant partout le peuple déclamer avec amertume contre le gouvernement, il se persuade que tous ceux qui sont mécontents comme lui sont comme lui prêts à prendre les armes contre la tyrannie. Cette idée fait succéder dans son esprit l'audace à la crainte, et ce fugitif, sans asile, sans argent, sans appui, forme le projet téméraire de renverser l'empereur d'Orient et de se placer sur son trône.

Dans ce moment, l'empereur Valens, redoutant une inva-

sion des Goths, rassemblait pour les combattre plusieurs corps de troupes de l'Orient, et les attendait dans la ville de Césarée, en Cappadoce. Procope, profitant de son éloignement, marche accompagné de deux hommes intrigants et hardis, entre la nuit dans Constantinople, s'y cache, et par ses émissaires gagne deux cohortes gauloises qui pleuraient encore la mort de Julien, leur libérateur et leur héros. Sûr de leur dévouement, il se montre soudain à leur tête couvert d'un manteau de pourpre.

La populace, toujours amie des nouveautés, le proclame auguste; une foule de paysans séduits par ses promesses accourt près de lui; ce cortége tumultueux force les portes du palais, y installe le nouvel empereur et le conduit ensuite au sénat, vide de sénateurs, et que remplit une tourbe d'obscurs conjurés. Tous les fonctionnaires s'éloignent, tous les propriétaires et les marchands se renferment dans leurs maisons: Procope règne, mais il règne sur une ville qui n'offre à ses yeux qu'un vaste désert dont le silence l'épouvante. Cependant, trop avancé pour reculer, il s'empare du port et des arsenaux, fait paraître devant lui des aventuriers qui trompent le public en se présentant comme ambassadeurs de puissances étrangères: en même temps il fait arriver des courriers qui répandent le faux bruit de la mort de Valens. L'audace la plus téméraire trouve toujours des admirateurs: le belliqueux et bouillant prince Hormisdas se déclare pour un usurpateur qu'il croit prêt à venger Julien et ses amis. Les Goths donnent des secours à Procope; les joviens et les herculiens se rangent sous ses enseignes; enfin Faustine, veuve de l'empereur Constance, donne un nouvel éclat au nouvel auguste en l'épousant, pour remonter sur le trône dont elle n'était descendue qu'à regret. Bientôt Procope se voit à la tête d'une nombreuse armée que les mécontents grossissent chaque jour. Si son génie eût égalé son ambition, il aurait peut-être changé encore une fois la destinée de l'empire.

Le lâche Valens tremblait dans Césarée, parlait d'abdi-

quer pour conserver sa vie, et ne cédait qu'avec peine à la fermeté de ses ministres qui le forçaient de garder le pouvoir suprême.

Au milieu de ces incertitudes, une invasion rapide aurait augmenté la crainte, déconcerté la prudence et soumis l'Asie : on subjugue tous ceux qu'on étonne.

Procope fit la guerre méthodiquement et perdit tout en perdant du temps. Entré en Asie, il voulut s'assurer des postes fortifiés, s'empara de quelques villes, et ne se rendit maître de Cyzique qu'après un long siége. Un premier succès contre les généraux de Valens resta sans fruit, parce que l'usurpateur ne sut pas en profiter. Cette temporisation, qui n'est utile qu'à ceux qui se défendent, permit à Valens de se remettre de sa frayeur; il regagna l'affection des peuples en investissant de nouveau le vertueux Salluste de la préfecture de l'Orient. Lupicinus amena les légions de Syrie à son secours; enfin le général Arinthée, que sa beauté, sa force et sa vaillance faisaient comparer aux anciens héros de la Grèce, marcha, suivi de peu de troupes, contre un corps nombreux de rebelles, s'approcha d'eux audacieusement, leur ordonna, comme s'il était leur chef, de lui livrer l'officier qui les commandait, et fut obéi.

Les armées de Valens étant réunies, le vieux Arbétion, autrefois consul et général sous le règne du grand Constantin, quitte sa retraite, prend le commandement des troupes. On avait oublié ses concussions, ses vices; on ne se souvenait que de ses exploits : les deux armées se rencontrent à Thyatire en Lycie et se livrent bataille. Des deux côtés le courage était égal, la fureur pareille, le succès semblait incertain. Au milieu de la mêlée, Arbétion jette son casque, offre aux regards des combattants sa chevelure blanche, sa figure vénérable : « Mes enfants, crie-t-il aux soldats, reconnaissez « votre père et votre chef, imitez ma vieille fidélité, rejoi- « gnez les drapeaux de l'empereur élu par vous, qui a reçu « vos serments, et fuyez l'usurpateur qui viole vos lois et « qui vous trompe. » A ces mots, le combat cesse ; tous les

guerriers de Procope se soumettent aux ordres d'Arbétion.

L'usurpateur, abandonné, s'enfuit dans les bois avec deux officiers, qui le jour suivant, dans le dessein de racheter leur vie par une perfidie, enchaînent Procope et le traînent au camp impérial, où on lui tranche la tête. L'empereur profita de la trahison et punit les traîtres. Ils partagèrent le supplice de leur victime (an 366).

Le faible Valens, au lieu d'attribuer à ses fautes les troubles que le courage de ses généraux venait d'apaiser, en accusa ses peuples, prétendant qu'ils avaient attiré sur eux le courroux du ciel par leur funeste penchant pour la magie. Il publia des édits sévères contre ceux qui professaient cette fausse science.

A cette époque, dans tout l'empire romain, les chrétiens comme les païens, également superstitieux, croyaient aux charmes, aux philtres, à l'évocation des esprits infernaux, aux sortiléges employés pour inspirer l'amour ou la haine, et pour priver un ennemi de la raison ou de la vie. Les catholiques et les ariens ajoutaient presque autant de foi aux prédictions des sorciers, que les idolâtres aux oracles. Tous s'accordaient à regarder comme criminelle la sorcellerie, et personne ne se montrait assez sage pour comprendre que, s'il n'existait pas de sorciers, l'autorité ne devait pas combattre une chimère, et que, si, au contraire, les sorciers étaient doués de la force et de la science qu'on leur supposait, toute loi contre eux serait impuissante.

On persécuta tous ceux qui étaient soupçonnés de magie. Sous ce prétexte, les différentes sectes s'accusèrent réciproquement; les païens furent particulièrement tourmentés, et l'esprit de parti ouvrit par ce moyen un champ fertile à la cupidité des délateurs.

Lorsque Valentinien apprit la révolte de Procope, il donna des conseils à son frère pour diriger sa conduite, mais il ne lui envoya point de secours : une invasion des Germains dans la Gaule, la piraterie des peuples du Nord qui infestaient l'Océan, le soulèvement des Pictes et des Calédoniens

en Bretagne, et l'armement des Maures en Afrique, occupaient tous ses soins et employaient toutes ses forces. Il publia, comme Valens, des édits sévères contre les magiciens, et les fit exécuter avec une extrême rigueur.

Valens fut cruel par faiblesse, Valentinien l'était par caractère ; inaccessible à la crainte, emporté, barbare, il punissait de mort le moindre délit. Dès qu'un mot excitait sa colère, on entendait sortir de sa bouche ces paroles courtes et terribles : « Qu'on le brûle, qu'on le décapite, qu'on l'assomme ! » Près de la chambre où il couchait, on voyait, enfermés dans deux cages, deux ours énormes, dignes favoris d'un tyran. L'un se nommait l'*Innocence*, l'autre *Mica-Aurea*. L'empereur se plaisait à leur faire dévorer, devant lui les malheureux qu'il avait condamnés. Après de longs services, l'*Innocence* reçut de lui une vaste forêt pour apanage et pour retraite.

Plus féroce que ces deux ours, le barbare Maximin irritait les ressentiments de Valentinien, inondait l'Italie de sang, et, lorsqu'il fut gorgé d'or et rassasié de victimes, il obtint pour récompense la préfecture des Gaules.

Les prisons de Rome, de Milan, d'Antioche, étaient remplies d'infortunés que la délation y entassait. Cependant la vertu de Salluste, qui luttait avec fermeté contre la tyrannie, allégea souvent le poids des maux qui affligeaient l'Orient.

Ce qui paraît inexplicable dans ces temps barbares, c'est le contraste étonnant que présente d'une part la cruauté des princes, et de l'autre la sagesse de leur législation. Lorsque Valentinien ne cédait point à la violence de quelque ressentiment particulier, ses lois, dictées par la justice, portaient l'empreinte de l'amour du bien public, et l'on ne peut que donner des éloges aux mesures qu'il prit contre l'exposition des enfants, et aux édits qu'il publia pour protéger les progrès des sciences, particulièrement ceux de la médecine. Il établit des académies à Rome et à Constantinople. On lui dut une belle institution, dont l'objet était de réformer de grands abus : il créa soixante-deux défenseurs, chargés de porter

au trône les requêtes des provinces, les plaintes des villes, ... soutenir les droits des peuples. Sourd aux cris de l'esprit de parti, il toléra tous les cultes, permit de célébrer les mystères d'Éleusis, protégea les aruspices, et réprima l'avarice du clergé chrétien. Il défendit sagement aux magistrats d'acheter des biens-fonds dans les provinces qu'ils administraient, ne croyant pas légitime un contrat qui pouvait ne pas être libre.

Valens était soumis à ses volontés, mais, incapable de rencontrer cette fermeté qui écarte l'intrigue : il céda aux conseils d'un prêtre qui l'avait baptisé, favorisa l'arianisme, et ordonna au préfet d'Égypte de chasser Athanase de son siége.

Le peuple en armes défendit son évêque; l'autorité se vit contrainte de plier sous l'ascendant du pontife. Athanase termina ses jours en paix, laissant après lui cette renommée durable qu'on ne doit qu'aux grands talents unis à de grandes vertus.

Sa mort fut une calamité pour son Église; l'arien Lucius lui succéda et persécuta les catholiques.

Dans le même temps Rome était le théâtre des scènes les plus scandaleuses; Urcin et Damase, dont saint Jérôme lui-même blâme le luxe indécent, se disputèrent, par les armes, le siége pontifical. De part et d'autre des flots de sang furent versés au nom d'une religion qui abhorre le sang.

Les femmes ne furent même pas épargnées dans ce massacre; Damase l'emporta, et le lendemain de son triomphe on trouva dans l'église cent trente-sept cadavres.

Valentinien, ne voulant pas se mêler des querelles des évêques, les laissa combattre, et courut dans la Gaule s'opposer aux progrès des Barbares. Malgré les victoires de Constantin et les triomphes de Julien, Rome avait conservé l'ancienne coutume de payer, sous le titre de présents, des tributs annuels aux Barbares, usage funeste qui datait du temps de Caracalla et de Commode, première époque de la décadence romaine.

Ursace, grand-maître des offices, ayant refusé de payer ce tribut, les Barbares prirent les armes ; les légions bataves qui formaient l'élite de l'armée des Gaules, démentirent dans cette circonstance leur ancienne renommée ; après une courte résistance, malgré les efforts de deux généraux romains qui les commandaient, elles prirent la fuite et perdirent leurs aigles.

Valentinien, pour punir leur faiblesse, les licencia et dégrada leurs officiers. Désespérés de cette humiliation méritée, ils implorèrent tous la clémence du prince, et demandèrent à grands cris qu'on leur donnât l'occasion de réparer leur honte. L'empereur, touché de leur repentir, leur fit rendre leurs armes. Jovinus, à leur tête, marche sur Metz, surprend une bande allemande, force son camp, et la taille en pièces. Après ce succès, il se porte, sans perdre de temps, sur la route de Châlons, rencontre, dans les plaines qu'arrose la Marne, la grande armée des Barbares, lui livre bataille, remporte une victoire complète, tue dix mille ennemis, revient à Paris, et y reçoit de Valentinien la dignité de consul pour prix de ses exploits.

L'éclat de ce triomphe fut souillé par un crime : au mépris du droit des gens, le roi des Allemands, tombé dans les fers, fut pendu par des soldats romains.

Valentinien, suivi de son fils Gratien et accompagné par les généraux Jovinus, Sévère et Sébastien, passe le Rhin et entre dans le pays de Wurtemberg. Les Allemands s'étaient retranchés sur la montagne de Saltz ; l'empereur, s'étant avancé imprudemment pour reconnaître cette position, se vit tout à coup entouré par une foule de Barbares. Son intrépidité le sauva ; son armure fut brisée, il perdit son casque, mais il se fit jour au travers des ennemis, et revint presque seul dans son camp.

Bientôt il attaque la montagne, et, après un combat long et sanglant, s'en empare. Les Allemands prennent la fuite ; Sébastien leur coupe la retraite et en fait un affreux carnage. Ce succès termina la campagne ; Valentinien employa le reste de l'année à fortifier la frontière du Rhin (an 368).

Dans ce temps un peuple descendant des Vandales, et qui devint bientôt fameux sous le nom de *Bourguignons*, croissait en nombre et en force dans les forêts de la Lusace et de la Thuringe. Leur gouvernement paraissait plus républicain que monarchique. Le sacerdoce y jouissait d'une grande autorité; le grand-prêtre *Sinistus* était inviolable, tandis que le chef de la nation, qui portait le titre de *Hendinos*, n'exerçait qu'un pouvoir très-borné, et rendait compte de sa conduite au peuple, qui pouvait le destituer.

Les Bourguignons, depuis quelques années, étendaient leur puissance par des invasions sur le territoire des Allemands. Leurs sanglantes querelles n'étaient interrompues que par de courtes trêves. Valentinien fomenta leurs divisions, et conclut avec Macrien, roi des Allemands, un traité d'alliance que les Barbares exécutèrent plus fidèlement que les Romains.

D'autres peuples, devenus depuis trop célèbres par leurs ravages, infestaient alors les côtes de la Gaule : c'était une foule d'aventuriers sortis des rivages de la mer du Nord. Exercés à la piraterie, enhardis par de premiers succès, enrichis par de nombreux pillages, ils formaient depuis quelques années, sous le nom de *Saxons*, un corps de nation formidable. Les Romains repoussèrent d'abord leur invasion par la force, et ensuite, les trompant par des artifices trop communs dans ce siècle de corruption, les surprirent au moment où ils reposaient sans défense, sur la foi d'une trêve; ils en massacrèrent un grand nombre, justifiant ainsi d'avance, par cette trahison, les horribles vengeances que les hommes du Nord exercèrent depuis sur les peuples de l'Occident.

Les Pictes et les Calédoniens, maîtres de la Grande-Bretagne, avaient battu plusieurs fois les Romains : Théodose, envoyé par l'empereur dans cette contrée, y ramena la victoire. Après un grand nombre de combats heureux, il délivra ces provinces, termina la guerre avec autant de sagesse que de vigueur, força les Calédoniens de rentrer dans leurs fo-

rêts, et conquit sur eux un vaste territoire, qui devint une nouvelle province romaine, sous le nom de *Valentie*.

Le libérateur de la Bretagne, revenu dans la Gaule, et envoyé par l'empereur contre les Allemands qui avaient repris les armes, soutint sa renommée par de nouvelles victoires, et reçut pour récompense la dignité de maître général de la cavalerie.

Tandis que Valentinien défendait avec gloire le nord de l'empire, la tyrannie de Romanus, gouverneur d'Afrique, sa cruauté, son avarice, la protection intéressée qu'il accordait aux hordes sauvages de Gétulie, malgré les plaintes des villes exposées à leurs pillages, livraient ces vastes contrées à tous les malheurs inséparables d'une injuste administration. L'empereur, trompé par Romanus, le soutenait et envoyait au supplice ceux qui osaient l'accuser.

Un chef maure, Firmus, indigné de ces excès, et croy[illegible] l'occasion favorable pour rendre à sa patrie son ancienne indépendance, leva l'étendard de la révolte, et entraîna dans son parti la Mauritanie et la Numidie. Actif, courageux, rusé, on croyait voir revivre en lui Jugurtha; il vainquit Romanus, quelquefois par la force, plus souvent par l'artifice; chaque jour ses succès étendaient sa puissance; déjà il entrevoyait l'espoir de se rendre maître de l'Afrique; mais sa fortune changea lorsque Théodose parut.

Le vainqueur des Pictes et des Allemands repoussa les troupes de l'Africain, ne se laissa point surprendre par ses ruses, l'attaqua sur tous les points, le força de fuir, le poursuivit sans relâche au fond des déserts, et défit en bataille rangée une nombreuse armée de Maures.

Firmus, digne d'un meilleur destin, se vit abandonné par les hommes, dès qu'il le fut par la fortune. Un chef du pays le trahit et le livra aux Romains; mais il écha[illegible] supplice en se tuant.

Théodose, informé des injustices et des crimes de Romanus, l'avait suspendu de ses fonctions. Le coupable fut absous par l'empereur, qui le rétablit dans ses emplois.

La gloire de Théodose le rendait odieux aux courtisans et suspect au prince; vainqueur des ennemis de Rome, et vaincu par les délateurs, il périt victime de la jalousie des fils de Valentinien, qui lui firent trancher la tête.

Ce supplice d'un grand homme ne souilla point la vie de Valentinien : la délation et l'envie n'obtinrent ce honteux triomphe qu'après sa mort. L'empereur, trop cruel lorsqu'on irritait son caractère violent, était naturellement juste; ses lois et son administration générale le prouvent; mais il fut souvent trompé, et trop souvent il fit de mauvais choix, et les soutint avec opiniâtreté.

L'Italie, perdant sa liberté, avait conservé sa licence. On y subissait la tyrannie des magistrats; mais le peuple, qui n'osait leur résister, se vengeait d'eux par des satires et des railleries.

Terrentius, autrefois boulanger, devint, malgré son ineptie, par un jeu de la fortune et par un caprice de l'empereur, gouverneur de Toscane. Lorsqu'il parut pour la première fois sur son tribunal, plusieurs placards rappelèrent que son élévation avait été en quelque sorte prédite peu de temps auparavant par l'apparition d'un âne qui, échappé et poursuivi par son maître, était monté sur ce même tribunal.

Dans ce siècle, où l'on fit tant de lois, rien n'était réglé par elles qu'en apparence; tout dépendait des hommes. Le sort de l'empire tenait au caractère du prince; Rome comptait encore des savants, des orateurs, des héros, mais elle n'avait plus de citoyens. La corruption régnait dans les mœurs, et la vertu dans les maximes. Valens, despote, faible, méfiant et injuste, disait : « qu'il était heureux pour les peuples de se voir gouvernés par des princes qui avaient longtemps vécu dans la condition privée; » et tandis qu'il sacrifiait tant de victimes à la délation, on citait de lui ces belles paroles : « Les délateurs sont plus dangereux que les Barbares, comme les maladies internes sont plus funestes que les maux produits par une cause extérieure. »

Valentinien régna comme un tyran, et cependant il serait

difficile de tracer en moins de mots les devoirs d'un grand monarque, qu'il ne le fit, lorsque, sentant ses forces décroître, il revêtit, dans la ville d'Amiens, son fils Gratien du titre d'auguste. « Vous voilà, mon fils, dit-il à ce jeune prince, « élevé au pouvoir suprême sous d'heureux auspices; sou- « tenez le poids de l'empire, bravez les glaces du Rhin et du « Danube, marchez à la tête des troupes, versez votre sang « pour défendre vos peuples, regardez les biens et les maux « de l'état comme vous étant personnels. Je consacrerai le « reste de ma vie à graver dans votre cœur les principes de « la justice. Et vous, soldats, aimez ce jeune prince que je « confie à votre foi; songez qu'il est né et qu'il va croître à « l'ombre de vos lauriers. »

L'Orient éprouvait autant que l'Occident tous les maux inséparables du pouvoir arbitraire, et n'en était pas dédommagé par la même gloire militaire. Valens avait de bons généraux qui retardaient la destruction de l'empire ; mais l'incertitude et la faiblesse du prince l'empêchaient de tirer parti de leurs talents; ils s'épuisaient en efforts stériles pour exécuter des plans mal concertés.

Sapor, qui, pendant un règne de soixante-dix ans, releva la gloire des Perses par ses triomphes, et la ternit par ses vices et par ses injustices, employait, pour satisfaire son insatiable ambition, tantôt la force et tantôt l'artifice. Peu content d'avoir contraint, par le traité conclu avec Jovien, l'Arménie à lui payer un tribut, il voulut s'en emparer, trompa le roi Arsace par de fausses protestations d'amitié, le fit assassiner, et réduisit l'Arménie en province.

Une seule ville, Artogerdice, lui résista; Olympias, veuve d'Arsace, la défendait : son courage repoussa longtemps les Perses; mais Sapor, arrivant avec une armée nombreuse, obligea enfin la ville à se rendre. La reine conserva sa gloire et perdit sa liberté.

Le roi ne put garder paisiblement une conquête qu'il ne devait qu'à un crime; les Arméniens et les Ibériens se révoltèrent pour ressaisir leur indépendance. Valens, regar-

dant le traité de Jovien comme rompu par l'invasion, des Perses en Arménie, se déclara pour les révoltés. Sa cause était juste, mais le moment mal choisi pour entreprendre une guerre si périlleuse contre une puissance si redoutable; car alors Constantinople se voyait menacée par les Goths, peuple belliqueux, et contre lequel l'empereur aurait dû réunir toutes ses forces.

Le roi de Perse, plus prompt que Valens, attaqua les Romains ; tous les efforts d'Arinthée et de Trajan se bornèrent à défendre l'Euphrate. Malgré leur vaillance, secondée par Vadomar, roi des Allemands, autrefois captif, et depuis allié fidèle des Romains, les Perses, dont les forces augmentaient chaque jour, se seraient probablement rendus maîtres de l'Asie ; mais Sapor mourut, et les troubles qui s'élevèrent après sa mort dans son royaume sauvèrent l'empire.

Valens avait embrassé la cause des Arméniens plutôt par ambition que par justice ; après avoir feint de protéger Para, leur roi, il le trahit. Le comte Trajan, par ses ordres, invita le prince et les grands de sa cour à une fête. Ils s'y rendirent avec confiance, et, au milieu du festin, les ayant fait entourer par ses soldats, il les fit égorger.

Les princes chrétiens, les peuples civilisés se montraient alors à la fois plus perfides, plus cruels et moins braves que les Barbares. Il devenait facile de prévoir la chute et le démembrement d'un empire où il n'existait plus de vertus ni de liberté.

La cruauté des vengeances exercées par Valens contre les Goths qui avaient pris le parti de Procope, armait tous les peuples contre lui. Les historiens de l'antiquité donnent peu de lumières sur l'origine de ces nations qui renversèrent l'empire et fondèrent l'Europe nouvelle. Souvent ils confondent les Goths avec les Scythes, les Sarmates et les Daces : Tacite plaçait leur berceau sur les rives de la Vistule. Une ancienne tradition nous les montre sortant d'Asie sous la conduite d'Odin, qui, en peu de temps, conquit tout le nord et tout l'orient de l'Europe, jusqu'à la mer Baltique, et s'é-

tablit ensuite dans la Scandinavie, qui subit son joug et reçut ses lois.

D'autres auteurs, sans remonter si haut, racontent que, trois cents ans avant Jésus-Christ, plusieurs tribus de Goths, quittant les forêts de la Scandinavie, s'étendirent le long de la mer Baltique, sous les noms de *Ruges*, de *Vandales*, de *Lombards* et d'*Hérules*. Ces diverses peuplades, devenues nombreuses, envahirent les contrées voisines; les plus belliqueuses, conservant le nom primitif de Goths, traversèrent la Sarmatie et s'établirent sur les bords du Don, près du Palus-Méotide. Ceux qui restèrent à l'ouest de la Vistule reçurent le nom de *Gépides* ou *paresseux*. Les Goths, franchissant bientôt les plaines de la Scythie et les rives du Borysthène, attaquèrent, vainquirent et exterminèrent les Gètes, qui possédaient le pays situé à l'embouchure du Danube. Les Vandales, les Marcomans et les Quades cédèrent souvent à l'effort de leurs armes.

Du temps de Caracalla, Rome les regardait comme des ennemis redoutables; sous le règne de Gallien, profitant des divisions de l'empire, ils ravagèrent l'Illyrie, la Grèce, l'Asie, et réduisirent Éphèse en cendres. Vaincus par Claude II, par Aurélien, par Tacite, et presque détruits par Probus, ils s'étaient déjà relevés sous le règne de Dioclétien; leurs troupes servirent utilement Galère, et ils donnèrent à Constantin quarante mille auxiliaires.

Les Goths, rusés dans leur conduite, infatigables dans leurs travaux, se montraient à la fois hardis et prudents: leur stature était haute, leur chevelure blonde; leurs lois, simples et claires, ressemblaient à des règlements de famille: aussi, lorsqu'ils conquirent les Gaules, on préféra, dans ce pays, le code de Théodoric à celui de Théodose. Charlemagne, dans ses *Capitulaires*, conserva plusieurs de leurs lois qui régissent encore l'Angleterre.

Quelques publicistes prétendent que l'institution des fiefs prit naissance chez les Goths; le mariage n'était pas plus permis entre les nobles et les plébéiens qu'entre les person-

nes libres et les esclaves. Le prince proposait les lois, les grands les discutaient, le peuple les acceptait ou les rejetait.

L'impôt était réparti par des magistrats élus; on punissait rarement de mort; l'argent expiait le crime; le coupable rachetait sa liberté ou sa vie; tout accusé était jugé par ses pairs; souvent le duel tenait lieu de jugement.

Les Goths, devenus puissants, se divisèrent en deux peuples; les orientaux, près du Pont-Euxin, prirent le nom d'*Ostrogoths;* ceux qui occupaient les bords du Danube s'appelèrent *Visigoths.* On a plus conservé le souvenir de leurs ravages que la mémoire de leurs rois; on sait seulement que deux races célèbres les gouvernèrent longtemps. Les Amales régnèrent sur les Ostrogoths, les Balthes sur les Visigoths. On ne donnait à ces princes que le titre de *juges,* préférant sans doute le nom qui exprimait la justice à celui qui ne rappelait que l'autorité.

Lorsque Valentinien et Valens occupaient le trône romain, un roi goth, nommé *Ermanaric* ou *Hermanric,* remplissait les contrées septentrionales du bruit de ses exploits. Ce conquérant, que les Barbares nommèrent l'*Alexandre du Nord,* subjugua douze nations; tous les Goths reconnurent sa puissance; et, ce qui est sans doute plus extraordinaire que ses conquêtes, c'est qu'il n'entra qu'à l'âge de quatre-vingts ans dans sa carrière héroïque, et ne la termina qu'à cent dix ans. Ces peuples belliqueux avaient encore, dans ce temps, d'autres chefs, Alavivus, Athanaric, Fridigerne et Alaric, qui méritèrent une grande renommée par leurs succès contre les Romains.

Athanaric fut le premier qui prit les armes pour venger une foule de ses compatriotes captifs et dispersés dans l'Orient, et que le cruel Valens avait fait inhumainement égorger. Pendant deux campagnes, les succès furent balancés, et l'habileté de Victor et d'Arinthée ne put remporter aucun avantage remarquable sur la sauvage valeur des guerriers du Nord; mais, la troisième année, Athanaric perdit une grande bataille; les généraux de Valens avaient promis aux

soldats romains une forte somme par tête de Goth; la cupidité rendit la poursuite ardente et le carnage affreux.

Les Barbares vaincus se soumirent; Valens conclut un traité avec leurs chefs, s'affranchit des subsides qu'il leur payait, et ne leur permit la liberté de commerce que dans l'enceinte de deux villes situées sur le Danube.

Cette paix, violée par la perfidie romaine, ne fut pas de longue durée : Marcellin, général romain, imitant la bassesse du comte Trajan, fit poignarder Gabinius, roi des Quades, qu'il avait invité à une conférence. A la nouvelle de ce crime, les Quades s'arment; les Sarmates se joignent à eux, mettent en fuite les Romains, ravagent la Pannonie, et battent deux légions commandées par Équitius. On croyait la Mésie perdue; mais le jeune duc Théodose, qui marchait sur les traces de son père et devait surpasser sa gloire, rallie les troupes, ranime leur courage, arrête les Barbares, reprend l'offensive, et force l'ennemi à la retraite. Dans ce moment, Valentinien, arrivant en Illyrie pour secourir son frère, poursuit les Barbares au-delà du Danube, répand l'épouvante dans leur pays, détruit leurs villes, et revient prendre ses quartiers d'hiver à Presbourg.

Il y reçoit une députation des Quades, qui, dans l'intention de se justifier à ses yeux, lui exposent avec fierté leurs griefs. Ce prince emporté les interrompt, les menace, et, dans le transport de sa colère, se rompt un vaisseau dans la poitrine. Des flots de sang lui ôtent la parole et la vie (375).

Les Romains avaient souffert douze années des emportements de Valentinien; il en fut lui-même la dernière victime.

Ce prince avait répudié l'impératrice Sévéra, parce qu'elle avait abusé de son rang pour forcer un particulier à lui céder son bien. Il s'était depuis remarié avec Justine, veuve de Magnence. Les lois et les mœurs permettaient alors le divorce, que condamnait l'Église.

Gratien, proclamé césar par Valentinien, devait lui succéder; son nom se trouvait joint à celui de son père dans tous

les actes publics, et le respect qu'inspiraient ses qualités personnelles était encore fortifié par son union récente avec la petite-fille de Constantin. Mais que peuvent les droits les mieux reconnus et les plus puissants motifs d'intérêt public contre les passions privées ? Valentinien venait de mourir à Bréjaccio, au fond de la Pannonie ; Gratien était éloigné. Les généraux Équitius et Mellobaude, croyant l'occasion favorable pour se donner un chef qui leur dût le trône, font paraître dans le camp l'impératrice Justine et son fils Valentinien, âgé de quatre ans. Les soldats, excités par les ambitieux qui espéraient régner sous le nom de cet enfant, le proclament empereur.

Gratien, par sa modération, trompa les espérances de ces hommes perfides qui sacrifiaient l'empire à leurs intérêts. Ce prince, aussi sage que vaillant, aima mieux partager le trône que de l'occuper seul au prix d'une guerre civile ; et, par un édit confirmant le choix de l'armée d'Illyrie, il se déclara le collègue et le tuteur de son frère. Ainsi l'empire romain resta gouverné par Valens et par ses deux neveux.

CHAPITRE VII.

VALENS, EN ORIENT ; GRATIEN, VALENTINIEN II ; THÉODOSE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE ; MAXIME, USURPATEUR, EN OCCIDENT.

(Ans de J.-C. 375-383.)

Affreux tremblement de terre. — Invasion des Huns. — Portrait de ces sauvages. — Leurs succès en Chine. — Leur défaite. — Leur victoire sur les Alains et sur les Goths. — Refuge des Goths et des Visigoths en Orient. — Leur révolte. — Guerre entre les Romains et les Barbares. — Invasion des Germains dans la Gaule. — État de l'Occident sous Gratien. — Victoire de Gratien sur les Germains. — Défaite de Valens. — Exploits de la reine Mavia. — Proscription occasionnée par une prédiction. — Marche de Valens contre les Barbares. — Victoires des Goths sur les Romains. — Mort de Valens. — Siége d'Andrinople par les Goths. — Dévouement de Dominica, veuve de Valens. — Vengeance du comte Jules. — Ravages des Barbares. — Arrivée de Gratien à Constantinople. — Rappel du jeune duc Théodose. — Ses exploits. — Son association à l'empire. — Ses nouvelles victoires. — Premiers exploits d'Alaric. — Victoire de Gratien et de Théodose. — Pacification établie par

eux. —Guerre déclarée aux païens. —Démolition de l'autel de la Victoire à Rome. — Prédiction en faveur de Maxime. — Son portrait. — Son usurpation. — Mort de Gratien.

Gratien était à Trèves lorsqu'il confirma l'élection de son frère Valentinien II. Comme régent et comme empereur, il ordonna à Justine et à son fils de s'établir à Milan. Un prince plus habile que Valens serait parvenu sans doute à maintenir ses neveux dans sa dépendance; mais l'empereur d'Orient, peu capable de défendre et de gouverner ses propres états, n'exerça aucune influence dans l'Occident.

Les éléments semblaient alors se joindre aux Barbares pour accélérer la ruine de l'empire. Toutes les côtes furent bouleversées par un affreux tremblement de terre; la mer, fuyant le rivage, découvrit aux regards surpris ses profonds abîmes; et, après avoir laissé les vaisseaux à sec et une foule innombrable de poissons mourants sur le sable, l'onde en furie, par une réaction terrible, franchissant les rocs escarpés et les barrières qui arrêtaient ordinairement sa course, ruina plusieurs villes et inonda de vastes contrées. Alexandrie perdit cent cinquante mille citoyens. Les prêtres orthodoxes attribuaient ces malheurs au courroux de Dieu contre les hérétiques.

Les fléaux de la nature sont contenus ou arrêtés par une main toute-puissante; elle leur a posé des bornes éternelles: mais ceux qu'étendent sur la terre les passions déréglées des hommes n'ont point de limites. Dans ces temps déplorables, le monde se vit ravagé par l'invasion d'un peuple sauvage sorti des glaces du Nord. Les Huns, plus redoutés par les Barbares de la Scythie et de la Germanie que ceux-ci ne l'étaient par les Grecs et par les Romains, se précipitèrent de l'Orient sur l'Occident, dévastant, détruisant, dépeuplant tout sur leur passage, et la terreur qu'inspiraient ces guerriers féroces refoula sur l'empire romain les nations entières des Sarmates, des Alains, des Goths, des Ostrogoths, des Quades et des Visigoths. La peur qui les chassait les rendit plus redoutables que leur audace; on avait repoussé leur ambi-

tion, on fut écrasé par leur fuite; et, en émigrant pour chercher leur salut dans d'autres contrées, ils consommèrent la ruine des Romains.

Ces Romains, maîtres du monde tant qu'ils furent libres et vertueux, n'avaient conservé de leur ancienne grandeur qu'un luxe colossal. Les empereurs, les consuls, les patrices, les ministres, les préfets, les courtisans, les généraux, les patriciens, dépeuplaient les champs et les camps pour remplir leurs maisons de milliers d'esclaves, de domestiques, d'eunuques et d'affranchis.

Une autre partie de la population, quittant la terre pour le ciel, habitait les églises, les palais épiscopaux, les séminaires, les ermitages, les monastères. Le peu de citoyens qui restait encore dans les légions se dégoûtait chaque jour du travail, de la discipline et du poids des armes. Enfin, au moment où l'empire se voyait de toutes parts envahi ou menacé par les Barbares, c'était à ces mêmes Barbares qu'on livrait souvent la défense des frontières, la conduite des armées, la garde du prince, le consulat, les préfectures et les plus hautes dignités de l'état.

Les Huns, nés dans les vastes plaines de la Sibérie, étaient jusqu'à cette époque presque inconnus. Procope les confond avec les Scythes et les Massagètes. Jornandès, historien des Goths, attribuant la difformité de ces sauvages à une origine infernale, les croyait produits par l'union des démons et des sorcières; les os de leurs joues étaient protubérants, leur chevelure crépue, leurs yeux petits et enfoncés, leurs membres courts et sans proportion; on les comparait à ces idoles que les peuples barbares se forment avec des morceaux de bois grossièrement taillés. Ils n'habitaient que des tentes, détestaient les cités, qu'ils appelaient des prisons de pierre ou des sépulcres.

Les tribus errantes et pastorales furent toujours plus conquérantes que les agricoles : rien n'arrête la marche de ces peuples vagabonds; leurs logements, leurs meubles, leurs richesses sont portés sur leurs chariots; leurs troupeaux, qui

marchent avec eux, assurent leur subsistance; toujours rassemblés dans un camp, leur vie est un état de guerre continuelle. Comme ils quittent un pâturage épuisé pour en chercher d'autres, ils n'ont point de foyers dont les charmes les retiennent. Ils aiment leur nation et non leur patrie; l'habitude de la chasse les forme à la guerre; leur nourriture augmente leur cruauté : ils n'ont d'autres mets que des viandes crues, et qu'ils n'échauffent qu'en les mortifiant sous la selle de leurs chevaux.

Tels étaient ces peuples nomades qui, après avoir répandu pendant plusieurs siècles l'effroi dans le vaste empire de la Chine, épouvantaient ensuite par leur fureur l'Asie et l'Europe entière. Chaque famille des Huns, en se multipliant, avait formé une tribu, dont le chef, nommé *mirza*, était juge pendant la paix, général pendant la guerre. Il la gouvernait avec l'autorité d'un père de famille; les chefs des tribus élisaient entre eux un prince appelé *khan*. La dîme de tous les troupeaux formait son revenu; son pouvoir etait borné par celui des diètes, ou assemblées nationales, qui délibéraient sur la paix, sur la guerre, et rejetaient ou approuvaient les lois proposées par le prince.

Les Chinois, pour résister à leurs invasions, construisirent cette grande muraille qui excite encore l'étonnement du voyageur. Les Huns, connus sous le nom de *Tanjoux*, c'est-à-dire *fils du ciel*, parcouraient les vastes plaines qu'arrose le fleuve Amour jusqu'à la Corée. Leurs courses s'étendaient au nord, des sources de l'Irtisch à la mer Glaciale; les peuples qui habitaient les rivages du lac Baïkal furent subjugués par eux. Enhardis par leurs succès, ils franchirent la grande muraille, battirent les Chinois, et enveloppèrent l'empereur Kaoti, qui se vit forcé de capituler et de leur payer le plus honteux des tributs. Ces Barbares exigeaient qu'on leur livrât annuellement les plus belles filles des familles les plus distinguées. Les Orientaux nous ont conservé la complainte d'une princesse chinoise, qui déplora dans une touchante élégie tous les malheurs qu'elle éprouva dans sa captivité, au milieu

d'un camp de sauvages, loin de sa patrie, de sa famille et de ses dieux.

Une cruelle révolution releva la Chine de cet abaissement; d'autres tribus nomades et guerrières, célèbres dans l'Orient sous le nom de *Tartares*, conquirent ce vaste empire, et, adoptant ses lois, joignirent à la force de leurs hordes belliqueuses la sagesse d'une nation civilisée.

Les Huns, arrêtés bientôt dans leurs progrès par ces nouveaux ennemis, qui opposaient à leur bravoure l'avantage de la discipline, éprouvèrent de nombreux revers. Indignés de cette résistance inaccoutumée, toutes leurs tribus se rassemblent; leur khan livre une grande bataille aux Chinois et aux Tartares réunis, commandés par l'empereur Vouti. La fortune se déclare contre les Huns; ils sont enfoncés, cernés, défaits, taillés en pièces; le khan se sauve avec peu des siens. Vouti les poursuit, affranchit les peuples qu'ils avaient rendus tributaires, et finit par soumettre à sa domination toutes les tribus qui restèrent dans les plaines du sud; celles du nord conservèrent quelque temps leur indépendance: mais enfin, dans l'avant-dernier siècle qui précéda l'ère chrétienne, les Chinois parvinrent à détruire la puissance des Tanjoux; elle comptait alors, dit-on, treize cents ans de durée.

Quelques tribus, plus belliqueuses que les autres, et qui formaient un corps de cent mille guerriers, échappant à la servitude par la fuite, marchèrent vers l'Occident. Les unes s'établirent sur les les rives de l'Oxus, et portèrent souvent leurs armes dans la Perse; les autres posèrent leurs tentes sur les bords du Volga; on les y voyait encore dans le dix-huitième siècle; ils portaient le nom de *Kalmouks noirs*. En 1771, ne pouvant supporter le joug de la dépendance russe et le poids des impôts, ils s'échappèrent au nombre de cent cinquante mille familles, retournèrent dans l'Orient, et, après deux ans de marche, parurent à l'improviste sur les frontières de la Chine. Elles demandèrent et obtinrent un asile et des terres. L'empereur, qui les accueillit, fit élever un monument pour apprendre à la postérité cette nouvelle conquête,

préférable, selon lui, à celle des armes. « Notre gouverne-
« ment, dit-il dans l'inscription gravée sur la colonne, est si « juste et si paternel, que des nations entières traversent « l'Europe et l'Asie, et parcourent deux mille lieues pour de-« mander à vivre sous nos lois. »

Les Huns, qu'aucun obstacle n'arrêtait, qui couchaient armés, qui délibéraient à cheval dans leurs assemblées, traversaient à la nage les rivières et les torrents, qui portaient des flèches pour blesser de loin l'ennemi, un sabre pour frapper de près, un filet pour l'envelopper et le terrasser, trouvèrent sur le Volga les Alains, peuple aussi féroce qu'eux. Un cimeterre était leur idole; ils ornaient leurs armes et les harnais de leurs chevaux avec les ossements de leurs ennemis. La lutte entre ces Barbares fut longue, horrible et sanglante. Les Alains, ou fils des montagnes, furent vaincus; une partie chercha un asile sur les rochers du Caucase, qu'elle occupe encore; l'autre se joignit aux vainqueurs, et grossit cette foule de Barbares qui envahirent l'empire romain.

Jornandès raconte que les Huns, poursuivant une biche, traversèrent le Don au lieu où il se jette dans les Palus-Méotides, regardés par eux, jusque-là, comme les bornes du monde. Trop de fables semblables ternissent les ouvrages de cet historien. Ce qui est avéré, c'est que les Huns, franchissant les plaines de la Scythie, attaquèrent Hermanric, ce fameux roi des Goths, dont l'empire et la gloire s'étendaient de la mer Baltique au Pont-Euxin.

La nature semble avoir imprimé une marque distinctive qui sépare en deux classes l'espèce humaine : tous les peuples d'Occident ont la figure ovale, les yeux grands, les joues unies, le nez plus ou moins élevé; toute la race des Tartares d'Orient, au contraire, a la tête aplatie, le nez épaté, les yeux petits et prolongés par les angles. La première fois que les Européens virent ces peuples sauvages, leur difformité les glaça de terreur; cependant la nation des Goths, fière, libre, infatigable, belliqueuse, aurait sans doute pu repousser ces hordes vagabondes, si elle était restée

unie; mais tout peuple divisé devient pour l'ennemi une proie facile. Les Goths devaient leurs conquêtes à leur union, la discorde les perdit.

Un chef des Roxolans avait quitté les étendards d'Hermanric pour se joindre aux Huns; le roi, violent et cruel, exerçant une basse et affreuse vengeance, avait fait écarteler la femme du fugitif. Excitée par les plaintes et par les cris des frères de cette femme infortunée, l'armée se révolte : Hermanric, suivi de quelques amis, veut combattre les rebelles, est blessé par eux, et, voyant sa gloire ternie et son autorité méprisée, se tue de désespoir. Vithimir lui succède, mais ne peut le remplacer; haï par un parti, mal soutenu par l'autre, il livre bataille aux Huns, qui lui enlèvent la victoire, la couronne et la vie. Les Goths, privés de chefs, fuient en désordre; une partie fut massacrée, l'autre captive : le reste des Ostrogoths, sous les ordres de leur roi Vithéric, rejoignit, près du Dniester, Athanaric, roi des Visigoths; bientôt les Huns, portant contre eux leurs armes victorieuses, les forcent d'abandonner la Valachie. Athanaric, qui avait fait serment, en signant un traité, de ne plus entrer dans les terres de l'empire romain, se retire avec une troupe fidèle dans les forêts de la Transylvanie.

L'immense population des Goths et des Visigoths, effrayée de l'approche des Huns, s'avance sur le Danube, conduite par Fridigerne et Alavivus, implore la protection de l'empereur d'Orient et lui demande un asile.

Valens était depuis quelque temps à Antioche, occupé à repousser les attaques des Perses, des Isaures, des Sarrasins, et plus encore à faire triompher l'arianisme. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la première nouvelle de l'irruption des Huns en Europe. Bientôt après il y apprit que de nombreuses nations, inondant les plaines du Danube, lui demandaient des terres en Thrace, et se chargeaient, comme sujets fidèles, de la défense de cette province, si on voulait les y établir.

Une demande si imprévue jeta le faible prince dans une

grande incertitude ; il lui paraissait également dangereux de refuser ou d'accueillir un million d'hôtes belliqueux : s'opposer à leurs vœux, c'était provoquer une guerre de désespoir ; mais recevoir dans ses états des nations entières, c'était accepter l'invasion.

Les généraux, les grands de l'empire, les gouverneurs de province ne virent, dans ce grand événement, qu'une augmentation de sujets pour l'empereur, une exemption de travaux militaires pour les citoyens, une occasion favorable de s'enrichir pour les hommes puissants. La cour d'Orient fit ce que fera toujours la faiblesse dans les circonstances graves et difficiles ; elle n'eut pas le courage de refuser ; elle traita sans bonne foi, et prit ainsi de tous les partis le plus dangereux.

On accorda aux Visigoths le passage du fleuve et les terres qu'ils demandaient en Thrace ; mais, avant de leur laisser traverser le Danube, on exigea qu'ils déposassent leurs armes, et qu'ils livrassent leurs enfants, qui devaient être dispersés dans les villes d'Asie pour servir d'otages. Cette défiance impolitique traitait en ennemis les mêmes hommes qu'on recevait comme sujets ; et l'empereur, par ce moyen, inspirait la haine à ses nouveaux peuples, et s'enlevait tout droit à leur reconnaissance.

Tandis qu'on négociait encore, quelques Goths impatients passèrent, tout armés, le fleuve ; les officiers romains repoussèrent avec perte les agresseurs, et le timide Valens, au lieu de récompenser leur zèle, les destitua. Enfin le traité fut conclu ; un million de Barbares entra dans l'empire ; mais ils prodiguèrent leur or, leurs bijoux, et même leurs filles, pour corrompre les inspecteurs romains, qui leur laissèrent leurs armes.

Bientôt un camp menaçant couvrit les plaines de la fertile Mésie, et répandit la terreur dans la cour de Valens. Les Ostrogoths, commandés par Saphrax et par Alathée, fuyaient alors les terribles Huns, dérobant leur jeune roi à la fureur de ces Barbares ; ils demandèrent asile aux Romains, comme les Visigoths, et subirent l'affront d'un refus.

Valens avait promis d'assurer pendant les premiers temps la subsistance du million de nouveaux sujets que venait de lui donner sa condescendance. Cette promesse fut violée ou éludée. Maxime et Lupicin, gouverneurs de la Thrace et de la Mésie, se livrant à des spéculations honteuses, taxèrent arbitrairement les Goths, et leur vendirent à haut prix des farines corrompues. La patience des Barbares se lassa ; ils se révoltèrent ; Maxime et Lupicin, aussi lâches que perfides, prirent la fuite à leur approche. Les Ostrogoths, profitant de ces troubles, passèrent sans permission le Danube, et entrèrent dans l'empire. Tous ces peuples réunis élurent pour chef Fridigerne.

Lupicin, n'osant les comprimer par la force, voulut les vaincre par la trahison : il invita leur général à une fête dans son palais, situé hors de la ville de Marcianopolis, capitale de la Basse-Mésie ; l'escorte des Goths, campée aux portes du palais pendant la fête, et ne pouvant entrer dans la ville, fut à dessein privée de vivres, exhala d'abord sa colère en plaintes, et se porta bientôt à quelques violences. Lupicin, qui l'avait prévu, ordonna de les massacrer, espérant pouvoir se défaire des généraux quand leur garde serait détruite. Mais, au premier bruit de ce tumulte, le brave Fridigerne se lève et s'écrie : « Une querelle éclate entre les « deux peuples ; ma présence suffira pour l'apaiser, j'y « cours. » A ces mots, il tire son épée, ses intrépides compagnons l'imitent, le suivent, percent la foule intimidée, disparaissent et rejoignent leur camp. Aussitôt la guerre est résolue ; l'étendard national est déployé ; les Goths marchent contre Lupicin, enfoncent ses légions et les forcent à prendre la fuite.

De ce moment les Goths ne se regardèrent plus comme sujets de l'empire, comme des fugitifs dépendants, mais comme maîtres des provinces bornées par le Danube ; ils livrèrent la Thrace à d'affreux ravages. Quelques autres tribus de leur nation, plus anciennement soumises, étaient alors au service de Valens, et campaient sous Andrinople.

Comme on craignait qu'ils ne se joignissent à leurs compatriotes, on leur ordonna de traverser l'Hellespont pour se rendre en Asie. Vainement ils demandent un délai de deux jours, on leur répond par des menaces : la populace les insulte; ils prennent les armes, s'ouvrent un passage, s'éloignent, et, conduits par Collias et Suéride, vont se ranger sous le drapeau de Fridigerne, qui revint avec eux attaquer Andrinople. Les habitants se défendirent avec vigueur; les Barbares, redoutables en plaine, manquaient de patience pour bloquer les villes, et de machines pour les forcer. Fridigerne se vit contraint de lever le siége.

Valens pouvait encore éviter la guerre, et apaiser les Visigoths par le châtiment de Lupicin; mais ce prince, jusqu'alors si craintif, se montrant mal à propos téméraire, préféra la force aux négociations, dégarnit les frontières de l'Arménie, qu'il livra aux Perses, rassembla près d'Antioche toutes les légions d'Asie qu'il voulait conduire à Constantinople, et chargea, en les attendant, les généraux Trajan et Profuturus d'attaquer les Visigoths avec les troupes de Thrace.

Fridigerne, instruit de leur approche, rappelle tous ses détachements, et réunit dans un camp toutes les troupes de ses alliés, près des embouchures du Danube.

Ces différents peuples barbares s'unissent par de redoutables serments, et s'animent au combat par des chants qui rappellent les exploits de leurs aïeux. Les Romains paraissent, en poussant leur cri de guerre accoutumé : d'un côté une vieille haine, des injures récentes, l'espoir de se venger, de l'autre la nécessité de vaincre pour sauver l'empire, rendirent cette bataille longue et acharnée. Les succès furent balancés; les Goths rompirent d'abord l'aile gauche des Romains ; mais après un combat opiniâtre les Barbares furent repoussés jusque dans leur camp, où ils restèrent sept jours renfermés.

Trajan, profitant de ce succès, avait ordonné à Saturnien, maître de la cavalerie, d'occuper tous les passages des montagnes ; il voulait envelopper l'ennemi par des retran-

chements et le détruire par la famine; mais de nouveaux essaims de Barbares, franchissant le Danube, divisèrent les forces romaines et délivrèrent les Visigoths, qui étendirent leurs ravages des bords de ce fleuve jusqu'aux rivages de l'Hellespont. Fridigerne, joignant l'adresse à la force, trouva le moyen de se concilier l'amitié et l'alliance de quelques hordes de Huns, d'Alains et de Sarmates : sa puissance s'accroissait chaque jour ; il semblait que tous les peuples barbares oubliaient alors leurs ressentiments et leurs querelles pour réunir leurs armes contre les vieux tyrans du monde.

Dans ce pressant danger, Valens avait imploré les secours de son neveu, l'empereur d'Occident. Gratien, prompt à soutenir la cause commune, rassemblait ses légions pour marcher en Orient ; un des officiers de sa garde, né en Germanie, le trahit. Les Germains, instruits par cet officier du départ prochain de l'armée romaine, firent, au nombre de quarante mille, une invasion dans la Gaule, et forcèrent ainsi l'empereur de suspendre sa marche, et de tourner ses armes contre eux.

Jusqu'à cette époque, Gratien régnait avec gloire ; l'Occident était heureux sous ses lois; sa bonté faisait aimer sa puissance; la crainte que répandait la sévérité de Valentinien avait disparu du palais à la voix du jeune empereur. La délation s'était cachée, la confiance avait reparu : les proscrits étaient rentrés dans leurs biens; le peuple, écrasé d'impôts, se voyait affranchi des tributs arriérés; les portes des prisons étaient ouvertes.

Gratien, élevé par Ausone, protégeait et cultivait les lettres, brillait à la tribune par son éloquence, méritait l'estime des philosophes par son chaste amour pour sa femme Constancie, fille de Constance, par sa sobriété, par sa frugalité, par sa clémence. Les chrétiens vantaient sa piété, et les idolâtres eux-mêmes ne pouvaient haïr un prince religieux sans fanatisme. Le peuple admirait la décence de son maintien, la modestie de ses vêtements, sa prudence dans ses décrets, sa promptitude dans ses entreprises.

Père et compagnon de ses soldats, personne ne le surpassait à la course, à la lutte et dans les exercices militaires. Il soignait les blessés, leur prêtait ses propres chevaux; on le voyait toujours accessible aux plaintes, toujours prêt à entendre la vérité.

Mais un grand défaut ternit tant de belles qualités, abrégea son règne et causa sa perte. Sa justice était sans fermeté, sa politique sans prévoyance, sa bonté sans force, et des deux devoirs d'un souverain, celui de punir et celui de récompenser, il n'aima et ne sut remplir que le dernier.

On blâme aussi son excessif amour pour la chasse : aucun plaisir ne doit occuper une trop grande place dans les jours d'un homme chargé des affaires d'un peuple.

Le caractère d'un monarque se fait connaître par le choix de ses amis; le vertueux saint Ambroise devint celui de Gratien. Le commencement du règne de ce prince fut souillé par une grande injustice. Maximin, ministre redoutable du vieux Valentinien, gouvernait encore ; il trompa l'empereur par des rapports infidèles, prévint ses ordres par les conseils de Valens, et fit périr à Carthage l'illustre Théodose. Tout le monde romain pleura ce héros, que les païens placèrent au rang des dieux. Gratien, trop tard éclairé, prouva son repentir, et expia depuis ce crime, en associant sans crainte à l'empire le fils de ce même Théodose. Maximin, qui avait voulu ternir et ensanglanter le règne du jeune empereur, comme celui de son père, fut jugé, condamné, et perdit la vie. Ce qui prouve la barbarie de ce temps, c'est que le plus doux des princes, le Titus de ce siècle, Gratien, parut mériter la reconnaissance du sénat romain, en ordonnant que désormais les sénateurs ne pourraient plus être soumis, dans aucun cas, à la torture.

Le principal ministre de Gratien était Gracchus, dernier descendant de la famille Sempronia ; chrétien trop zélé, il fit des ennemis à l'empereur en abattant beaucoup d'idoles; mais il ne persécuta point les idolâtres.

L'empereur protégea dans la Gaule les écoles et les multi-

pia; mais son amour pour les lettres et pour les arts ne put empêcher la décadence du goût : on vit dans les écrits, dans les discours, l'affectation et l'enflure remplacer l'élégante simplicité, comme l'architecture bizarre des Goths succédait à l'architecture pure et noble des Grecs.

Gratien, forcé de combattre les Allemands, marcha rapidement contre eux, secondé par l'ardeur du vaillant Mellobaude, roi des Francs, qui était à la fois son allié et comte de ses domestiques. En vain Naniénus, général romain, conseillait de temporiser; l'empereur ordonna la bataille. Priarius, roi des Allemands, ne se montrait pas moins impétueux. Les deux armées, également pressées de combattre, se joignirent dans la plaine de Colmar. Après une opiniâtre résistance, la tactique romaine l'emporta sur la valeur allemande; les Barbares furent enfoncés, poursuivis, massacrés. Cinq mille seuls échappèrent à la mort.

Priarius évita par un trépas glorieux le ressentiment de ses peuples, toujours soumis à leurs rois vainqueurs, toujours inflexibles pour eux lorsqu'ils étaient vaincus.

Après ce triomphe éclatant, l'empereur se mit en marche pour secourir Valens, traversa le Rhin, rencontra sur sa route une autre armée d'Allemands, les battit de poste en poste, et les contraignit à lui demander la paix et à lui donner des otages.

Dans cette campagne, Gratien, âgé de dix-neuf ans, déploya les talents d'un général et l'intrépidité d'un soldat. Il exposait sa personne sans ménagement; les gardes qui l'entouraient revinrent souvent de la mêlée avec leurs armes brisées et couverts de nobles blessures.

Tandis qu'il parcourait tant de pays en vainqueur, répandant sur l'empire d'Occident la gloire acquise par ses exploits, et qu'il s'attirait les éloges qu'autrefois les armées, le sénat et le peuple accordaient aux empereurs triomphants, Valens, regardé comme l'auteur des maux, de la honte, de la ruine de l'empire d'Orient, était accueilli à Constantinople par des murmures qu'un long usage de servitude ne pou-

vait contenir. On lui reprochait les succès des Perses, la perte de l'Arménie et les ravages des Isaures. Une femme même défit ses armées. Mavia, Romaine, enlevée dans son enfance par les Sarrasins, devint d'abord esclave, ensuite maîtresse, et peu de temps après femme d'un roi d'Éthiopie, Obédin, prince de Pharan, qui signala son règne en battant les Blémingues.

Après la mort de son époux, Mavia hérita de son trône, commanda elle-même les troupes, et déclara la guerre aux Romains. Cette nouvelle Zénobie envahit la Palestine, la Phénicie, remporte une victoire sur le gouverneur de ces provinces, poursuit ses succès, et porte ses armes jusqu'aux frontières d'Égypte.

Le général qui commandait en chef les légions de l'Orient réunit toutes ses troupes, marche contre la reine; et, pour punir le commandant de Phénicie, qui n'avait pu résister à une femme, il le dégrade, lui ordonne de le suivre, et de rester, sans combattre, témoin du combat. La fortune châtia cet orgueil: Mavia, remplissant le devoir de général et de soldat, anima tellement ses Africains par son exemple, qu'ils enfoncèrent les Romains, et les poursuivirent si vivement que leur perte entière semblait inévitable, quand tout à coup ce commandant de Phénicie, se vengeant noblement de l'affront qu'il avait reçu, s'élance au milieu des deux armées, suivi d'une troupe intrépide et fidèle, arrête les vainqueurs, rallie les vaincus, couvre la retraite, et sauve ainsi le général d'Orient.

Valens, effrayé des succès de la reine, lui demanda la paix: Mavia l'accorda, en exigeant qu'on lui permît d'emmener dans ses états un pieux solitaire, nommé Moïse, qu'elle fit évêque. Moïse détruisit l'idolâtrie dans Pharan, et, par son influence, maintint dans l'alliance des Romains la reine Mavia, qui prit pour gendre un des généraux de Valens, le comte Victor.

L'administration de l'empereur d'Orient lui faisait encore plus d'ennemis que ses fautes en politique et que ses revers.

Tout homme faible est inconséquent : il existait un étrange contraste entre les principes que proclamait Valens et sa conduite ; les cruautés auxquelles la crainte le porta étaient d'autant plus odieuses qu'elles s'accordaient moins avec ces belles paroles qu'on citait de lui : « C'est à la peste et aux « autres fléaux de la nature à détruire les hommes, et aux « princes à les conserver. »

Trois devins ayant prédit que le nom de son successeur commencerait par ces syllabes, *théod,* un secrétaire de l'empereur, qui s'appelait Théodose, trompé par ce présage, conspira et périt avec ses complices. Alors la rigueur de Valens contre les devins et les sorciers redoubla. Pour perdre ceux qu'on haïssait, il suffisait de les accuser de magie. Héliodore, ancien vendeur de marée et impudent délateur, prit un funeste crédit sur l'esprit de l'empereur, dont il corrigeait, dit-on, les lettres et les harangues. Cet infâme favori fit périr plus de patriciens qu'une invasion de Barbares n'aurait pu en moissonner. Dénoncés par lui, les plus opulents succombèrent ; les philosophes étaient envoyés au supplice comme sorciers; Maxime, l'ancien ami de Julien, fut la première de ces victimes.

Tous les citoyens dont le nom commençait par les lettres *théod,* furent mis à mort, et, par un sort étrange, le seul qui échappa à cette persécution fut Théodose, qui remplaça Valens sur le trône d'Orient.

Au milieu de ces proscriptions, on vit briller quelques antiques vertus ; saint Basile protégea les opprimés, secourut les malheureux, et résista fermement aux lieutenants de l'empereur. Comme l'un d'eux le menaçait, il lui répondit : « Que puis-je craindre ? la perte de mes biens ? je ne possède « que mes vêtements et quelques livres. En voulez-vous à « ma vie ? je n'estime que la vie éternelle. M'annoncez-vous « l'exil ? ma patrie est partout où Dieu est adoré. » « Mais, « dit le gouverneur, personne ne m'a jamais bravé ainsi ! » « C'est sans doute, reprit Basile, parce que, jusqu'à présent, « vous n'avez pas rencontré d'évêques. »

La haine que la tyrannie de Valens inspirait aux habitants d'Antioche était si forte, que presque tous l'exprimaient par cette imprécation : « Puisse Valens être brûlé vif! »

L'empereur, détesté en Syrie, méprisé à Constantinople, blessé des reproches et des sarcasmes du peuple et jaloux de la gloire de Gratien, sortit de sa timidité habituelle; et, comme c'est le propre de la faiblesse, il passa subitement de l'excès de la circonspection à celui de la témérité. Informé d'un succès remporté par Sébastien, maître-général de l'infanterie, contre un corps de Goths qu'il avait surpris et taillés en pièces, il voulut présomptueusement, sans attendre Gratien, attaquer la redoutable armée des Barbares.

Vainement Victor, Trajan et tous les généraux expérimentés voulaient le détourner de ce dessein, en lui représentant que la défaite de l'ennemi était certaine, si l'on attendait les légions victorieuses de l'Occident, et qu'en voulant, au contraire, vaincre seul, il compromettait l'armée et l'empire. Les courtisans, flattant la vanité du prince, lui persuadèrent qu'il ne fallait point partager la gloire de ce triomphe avec un collègue; l'orgueil l'emporta sur la prudence.

Valens, à la tête de son armée, vint camper sous Andrinople, près des Barbares. Fridigerne, pour se donner le temps de réunir ses forces, envoie au camp romain un prêtre chrétien chargé d'exposer à l'empereur les griefs des Goths et de lui offrir la paix.

Les généraux conseillent encore de négocier; dans ce moment, Ricomer arrive et annonce l'approche des légions triomphantes de l'Occident. Valens, aveuglé par la jalousie, semble moins craindre la possibilité d'une défaite que le partage d'un triomphe.

Le 9 août 378, il fait prendre les armes, sort du camp, et marche si précipitamment avec sa cavalerie, qu'elle se trouve en face de l'ennemi avant que l'infanterie ait pu la joindre. Les soldats, fatigués par l'excès de la chaleur et par une marche rapide, se forment lentement. Au moment où le signal du combat est donné, Fridigerne, feignant la crainte,

trompe Valens par des offres de soumission, gagne quelques heures, et achève, par ce retard, d'épuiser les forces des Romains, exposés aux tourments de la faim et aux ardeurs d'un soleil brûlant. Enfin à l'instant où le comte des domestiques s'avançait vers le camp ennemi pour conclure le traité, Fridigerne, voyant descendre des montagnes les escadrons de Saphrax et d'Alathée, ses alliés, dont il attendait impatiemment l'arrivée, cesse de feindre et commence l'attaque. La cavalerie romaine, surprise, est chargée de front et en flanc, elle prend la fuite. L'infanterie, privée de son appui, se voit resserrée sur un terrain étroit où toute manœuvre devient impossible. Sa masse résiste quelque temps au grand nombre de Barbares qui l'entourent; mais enfin elle est entamée, écrasée, et les Goths en font un carnage affreux.

Valens, blessé, voyant tomber à ses pieds toute sa garde, court rejoindre deux légions qui combattaient encore intrépidement et se retiraient en ordre; mais une nuée innombrable d'ennemis les enveloppe bientôt. Les généraux Victor et Trajan, ayant rallié quelques cohortes d'élite, s'écrient: « Si nous ne sauvons l'empereur, tout est perdu! » Ils s'élancent au milieu des Barbares, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, mais arrivent trop tard pour secourir les deux braves légions que venait d'accabler toute l'armée ennemie. Ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un monceau de cadavres sanglants parmi lesquels on ne put découvrir celui de l'empereur.

Quelque temps après, on raconta que ce prince, transporté par des paysans dans une cabane, s'y était vu de nouveau attaqué par des Barbares, qui, las de son opiniâtre résistance, mirent le feu à la chaumière. Un jeune Romain, qui s'échappa seul de ce désastre, apprit aux Goths que l'empereur venait de périr dans les flammes, accomplissant ainsi le vœu funeste des habitants d'Antioche.

La victoire des Goths fut complète, et l'on compara la défaite d'Andrinople à celle de Cannes. Les Romains perdi-

rent deux maîtres-généraux, deux grands-officiers et trente-cinq tribuns. Le général Sébastien, qui avait conseillé le combat, paya cette imprudence de sa vie. Quarante mille hommes restèrent sur le champ de bataille, Victor et Ricomer sauvèrent par leur courage un tiers de l'armée vaincue.

Libanius, l'ancien ami de Julien, l'appui des philosophes qu'on persécutait, le soutien du polythéisme qu'on détruisait, ne démentit point son caractère dans ce grand désastre. Pour relever l'honneur de sa patrie vaincue, il célébra dans un discours éloquent la mémoire des quarante mille Romains tombés dans cette fatale journée, et fit le panégyrique de l'empereur, qui, par une mort courageuse, venait, en quelque sorte, de réparer la honte de sa vie.

Les Goths vainqueurs croient, après avoir anéanti l'armée, renverser facilement l'empire: ils forment le siége d'Andrinople; de lâches transfuges leur promettent de leur livrer la ville et s'y introduisent. Leur trahison est découverte et punie. Fridigerne cherche en vain à détourner ses guerriers du dessein de prendre d'assaut une ville si forte. Les Barbares méprisent ses conseils, ils s'élancent avec impétuosité sur les murailles; le courage des habitants les repousse: une pierre énorme, lancée du haut des remparts, écrase un grand nombre de Goths. Ils sont frappés d'épouvante, leurs chefs les ramènent au combat. Le désir de délivrer leurs femmes et leurs enfants retenus en otage et l'espoir de piller les trésors de Valens, enflamment leur ardeur. On recommence l'assaut avec fureur; mais, après de longs, d'inutiles et de sanglants efforts, renversés, écrasés, ils s'éloignent et se repentent tardivement de n'avoir pas écouté les avis du sage Fridigerne.

Ce général marche à leur tête sur Constantinople, espérant que la surprise et la terreur lui en ouvriront les portes; il dévaste les environs de la ville, où régnait cette consternation, présage ordinaire de la chute des états. Une femme sauva l'empire.

Dominica, veuve de Valens, au milieu de l'abattement uni-

versel, montre seule un courage romain : elle arme les habitants, les rassure, et leur prodigue ses trésors. Son exemple réveille les braves et fait rougir les lâches. Un corps auxiliaire de Sarrasins se trouvait alors à Constantinople : Dominica les fait sortir de la ville ; leur nombreuse et vaillante cavalerie charge les Goths et les étonne par l'impétuosité de son attaque. Ces féroces Sarrasins poussaient des cris lugubres : dédaignant les armes qui frappent de loin, ils ne se présentaient au combat armés que d'un poignard ; altérés de sang, ils buvaient celui de leurs ennemis terrassés. Cette troupe furieuse répandit l'épouvante dans l'armée de Fridigerne.

Les Goths prirent la fuite, et portèrent toutes leurs forces en Illyrie ; les Romains se vengèrent par un crime atroce de la défaite d'Andrinople : le comte Jules, gouverneur d'Asie, fit massacrer tous les enfants que les Visigoths avaient laissés en otage, dans le temps du traité conclu avec Valens. Cet acte d'une lâche férocité accrut la fureur des Barbares et les malheurs de l'empire.

Les Sarmates, les Quades, les Marcomans, les Huns, les Alains, réunis aux Goths par la même haine contre Rome, par la même soif du sang, par le même amour du pillage, ravagèrent, dépeuplèrent, dévastèrent la Thrace, la Macédoine, la Dacie, la Mésie et une partie de la Pannonie ; on brûlait les bois, on démolissait les maisons, on changeait les églises en écuries, on déterrait les martyrs, on chargeait les citoyens de chaînes, on outrageait les femmes, on immolait les prêtres. Le comte Maurus défendit faiblement le pas de Suques, dans les Alpes Juliennes.

« L'imprudence des Romains m'étonne, disait Fridigerne ; « ils se prétendent maîtres de ces vastes contrées qu'ils ne « savent pas défendre : ils les habitent, mais ne les possè« dent pas plus que les troupeaux qui y paissent. »

L'or seul arrêtait quelquefois les Barbares ; les églises rachetèrent beaucoup de captifs ; saint Ambroise vendit, pour leur délivrance, les ornements et les vases sacrés de sa cathédrale.

Cependant Gratien, informé par le comte Victor de la défaite et de la mort de Valens, accourt avec des troupes d'élite, et, à travers mille obstacles, arrive à Constantinople, que sa présence rassure. Les grands malheurs font sentir le besoin des grands talents : l'empereur rappela près de lui le jeune duc Théodose, qui, depuis la mort de son père, s'était retiré dans l'Espagne, sa patrie.

Théodose avait reçu le jour dans les lieux où naquit Trajan; la flatterie le faisait descendre de ce grand prince, auquel ses exploits le firent comparer avec justice. Ce jeune guerrier, vaillant et modeste, puissant et soumis aux lois, riche et laborieux, sévère et généreux, avait été élevé pour une grande fortune à l'école du malheur; dans le temps même où la proscription le privait d'autorité, il secourait par de sages conseils ses amis malheureux et sa province opprimée, que bientôt, revêtu du pouvoir suprême, il était destiné à protéger.

Un heureux choix lui avait donné pour femme Flacilla, digne de lui par sa naissance et par ses vertus. Il ne connut jamais d'autre amour; Honorius et Arcadius, ses fils, partagèrent seuls avec elle ses affections. Rappelé par l'empereur, il quitta sa retraite avec peine, regrettant son repos et ne prévoyant pas son élévation (378).

Gratien lui confia les débris de l'armée de Valens. Théodose ne tarda pas à justifier ce choix : réunissant les troupes vaincues, il les rassure, réveille leur courage, resserre les liens de leur discipline, les exerce, distribue avec discernement et justice les peines et les récompenses, fait oublier les revers, prédit les succès, trompe l'ennemi par de faux avis, marche avec célérité, surprend près du Danube l'armée des Goths, les attaque, les enfonce, les met en fuite, les poursuit et en fait un si grand carnage, que peu d'entre eux purent repasser le fleuve.

Après ce triomphe, il distribue ses troupes dans tous les postes fortifiés de la frontière, et porte lui-même à l'empereur la nouvelle de sa victoire. Elle avait été si complète, si

prompte, si imprévue, que l'envie la traita de fable. Gratien lui-même ne voulut y croire qu'après le retour de quelques officiers qu'il envoya sur les lieux pour s'en assurer. On était arrivé à ce point de décadence, qu'aux yeux des Romains un héros semblait un phénomène, et la victoire un prodige.

Les alarmes de Constantinople étaient dissipées, les Goths repoussés, la réputation de l'armée rétablie ; cependant l'empire se voyait encore de toutes parts menacé. De nombreuses hordes de Barbares se préparaient à franchir le Danube, les Germains le Rhin, les Perses l'Euphrate et le Tigre. L'univers, si longtemps vaincu, semblait vouloir, après avoir brisé le joug de Rome, la charger des mêmes fers dont elle l'avait accablé depuis tant de siècles : au milieu de ces périls, Gratien, âgé de vingt ans, ne se voyait, pour supporter le poids de l'empire, d'autre appui, d'autre collègue que son frère Valentinien, à peine sorti du berceau. Sans écouter ni les flatteries de ses courtisans, ni les illusions de sa vanité, ni la jalousie que le génie inspire trop souvent au pouvoir, il fut assez sage et assez grand pour préférer l'intérêt public au sien : dans l'espoir de rendre son trône plus ferme, il y fit asseoir à ses côtés le vainqueur des Goths, et nomma Théodose empereur.

Tout l'empire consulté l'aurait choisi pour chef. A trente-trois ans, cet heureux guerrier joignait l'activité de la jeunesse à la prudence de l'âge mûr. Plus Théodose se montrait digne de régner, plus il était loin d'y prétendre. Héritier de la gloire de son père, il croyait hériter aussi de ses malheurs : né sous de cruels tyrans, une longue connaissance des intrigues de la cour lui faisait croire que ses exploits ne seraient payés que par le supplice ou par l'exil. Mandé au palais, il attendait la mort, lorsque l'empereur lui offrit la couronne.

Loin d'être ébloui par son éclat, il n'en vit que le poids, la refusa ; et ce qui fut peut-être plus honorable pour lui que ce refus, c'est que tout le monde, même la cour, crut à

sa sincérité. Gratien insiste, ordonne; le dernier acte de soumission de Théodose fut son acceptation, et, par obéissance, il régna. Les Romains applaudirent universellement à son élévation, qui, réveillant de glorieux souvenirs, leur rappelait Trajan élu par Nerva.

Théodose eut en partage les provinces d'Orient; on y ajouta la Dacie, la Mésie, toute la Grèce et les îles de l'Archipel. Attirés par sa gloire, Ricomer et Majorien s'attachèrent à lui, quoique jusque-là ils eussent toujours commandé les légions de l'Occident.

Le nouvel empereur, à peine assis sur le trône, déploya dans l'administration le même caractère et la même activité qui, dans les camps, avaient fondé sa réputation et assuré ses succès.

Après avoir affermi le sceptre d'Orient, il redressa les balances de la justice, éloigna les délateurs, écarta de la cour la faveur sans talents, et y rappela le mérite disgracié ou dédaigné.

Pour réparer les pertes des légions, il arma les paysans de la Thrace, enrôla les ouvriers des mines, marcha de nouveau contre les Goths, les Huns et les Alains, remporta sur eux plusieurs victoires, et contraignit Fridigerne à se retirer.

Dans cette campagne, on vit naître la renommée d'un jeune Barbare qui devait un jour s'immortaliser par la prise de Rome. Alaric commença ses premiers exploits sous les ordres de Fridigerne : avec une troupe de cavaliers avides de dangers et de renom, il surprit un jour et enveloppa Théodose, qui, dans cette action, ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. Ailleurs ce prince avait combattu pour défendre l'empire, là il combattit pour sauver sa vie.

Ce fut dans le même temps qu'un autre Barbare, destiné à jouer un grand rôle dans l'empire, Stilicon, se fit connaître par un courage ardent uni à une rare prudence.

Un guerrier de la même nation, qui servait dans l'armée romaine, contribua brillamment au triomphe de Théodose : ce Goth se nommait Modacre; il était chrétien et ami du



célèbre Grégoire de Nazianze : à la tête d'un corps nombreux, pénétrant hardiment dans les quartiers des Barbares, surprit une de leurs divisions, et la détruisit presque entièrement.

Gratien, après quelques mois de séjour à Sirmium, où il s'occupait à seconder les efforts de son collègue, marcha en Pannonie, et défit en plusieurs rencontres les Quades et leurs alliés. Il revint ensuite à Milan, et, se laissant diriger par les conseils de saint Ambroise, il déjoua les intrigues de l'impératrice Justine, mère de Valentinien II, protectrice de l'arianisme, et assura en Italie le triomphe complet des orthodoxes contre les hérétiques.

Une nouvelle invasion des Allemands le rappela dans les Gaules, et l'obligea de passer l'hiver à Trèves. Dans ce temps, les contrées septentrionales de l'Europe, quoique incultes et couvertes de forêts, inondaient sans cesse l'Occident d'une foule de peuples armés qu'on parvenait quelquefois à vaincre, jamais à subjuguer. Après les plus sanglantes défaites, ils reparaissaient plus ardents, plus nombreux, et leur sang versé semblait féconder cette terre sauvage qui enfantait chaque jour de nouvelles armées.

Les Goths, battus tant de fois, reprirent les armes, et entrèrent en Pannonie sous les ordres de l'infatigable Fridigerne. Gratien et Théodose unirent leurs forces pour les combattre, et, après les avoir vaincus, concertèrent ensembles à Sirmium les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité des deux empires.

Théodose dut à ses grandes qualités un triomphe plus flatteur que celui qui n'est obtenu que par les armes ; il conquit l'estime des Barbares, les força au respect, et leur inspira une confiance que jusqu'alors la mauvaise foi des Romains avait toujours éloignée. On vit même l'inflexible Athanaric, abjurant son antique haine, venir à Constantinople demander un asile contre les rigueurs de Fridigerne. Théodose l'accueillit honorablement, le logea dans son palais, et jouit de l'admiration que ce Barbare, né dans les fo-

rêts et nourri dans les camps, éprouvait à la vue des monuments de la grandeur romaine, des chefs-d'œuvre de la civilisation et des prodiges des arts réunis dans la capitale de l'Orient.

Ce prince, après avoir pacifié le monde, vaincu une partie des Barbares, établi, par une politique dont on sentit plus tard le danger, de nombreuses colonies de Goths en Thrace, et incorporé dans les légions quarante mille de leurs guerriers, déclara une guerre opiniâtre aux idolâtres et aux hérétiques.

Il mérita par son zèle outré les éloges des prêtres et les reproches des philosophes. L'histoire, en respectant la piété, ne peut louer des actes d'intolérance. La plus injuste persécution est celle qui veut se placer entre le ciel et la terre, comprimer la pensée et tyranniser les consciences.

Gratien, entraîné par l'exemple de Théodose et excité par le zèle ardent de saint Ambroise, attaqua l'ancien culte dans son sanctuaire, et, cessant de montrer à Rome les ménagements que ses prédécesseurs avaient cru devoir garder pour de si antiques coutumes et pour des préjugés associés à tant de gloire, il ordonna la démolition de l'autel de la Victoire.

Symmaque, au nom d'une partie du sénat, défendit cette divinité si chère aux Romains, et, après avoir cité l'exemple de Constantin et de Jovien qui avaient épargné ce monument, supposant, par une figure hardie, que Rome entière se lève et adresse ses plaintes à l'empereur, il la fait parler en ces termes : « Prince généreux, père de la patrie, respec« tez ma vieillesse, respectez mes principes ; je leur dus ma « grandeur et ma liberté : ces dieux, dont vous brisez les « autels, ont armé nos bras, inspiré nos courages, précipité « les Gaulois du Capitole, vaincu Annibal, terrassé Carthage, « dompté la Gaule, subjugué la Grèce, conquis l'Asie, sou« mis l'univers! N'ai-je vécu si longtemps que pour me voir « méprisée ? Ah ! si vous voulez que j'adore une autre divi« nité, laissez-moi le temps de connaître ce nouveau culte « qu'on nous apporte de la Palestine ; songez qu'après tant

« de siècles, vouloir changer ma religion, violer mes coutu-
« mes et réformer mes mœurs, sous prétexte de m'éclairer,
« c'est traiter mon grand âge sans égard et sans vénération. »

De longs souvenirs donnaient un grand poids à ces paroles. Gratien hésitait. « Prince, lui dit Ambroise, de vaines « considérations politiques et les arguments d'une superstition opiniâtre ne sauraient justifier votre désobéissance au « maître du ciel et de la terre; et d'ailleurs, à quel titre les « idolâtres peuvents-ils exiger qu'on respecte leurs privilé- « ges, eux qui n'ont jamais, lorsqu'ils étaient puissants, res- « pecté la vie des chrétiens? Une décision prise par vous « en faveur des idoles serait un acte d'apostasie. D'ailleurs, « la majorité du sénat est chrétienne, et c'est la persécuter « que de la contraindre à délibérer en présence d'une folle « divinité, entourée de la fumée des sacrifices. Craignez de « prendre un tel parti sans consulter la prudence de Théo- « dose, et puisqu'il faut vous dire la vérité tout entière, ap- « prenez que, si l'on vous arrache ce décret impie, les évê- « ques abandonneront l'Église ou vous en défendront l'en- « trée. »

Gratien céda aux menaces du prélat, Rome vit renverser l'autel de la Victoire.

Au mépris des anciens usages, suivis jusque-là par tous les empereurs, Gratien refusa la robe de grand-pontife qu'on lui apporta : c'était la première fois qu'on séparait ainsi l'empire du sacerdoce, dont l'union avait paru si importante pour la tranquillité publique. Le prêtre auquel on rendit ce vêtement sacré s'écria, dit-on : « Si Gratien ne veut plus « être grand-pontife, Maxime le sera bientôt. »

L'événement ne tarda pas à vérifier cette prédiction : la violence que Gratien faisait aux préjugés des païens, aux mœurs de Rome, aux opinions des ariens, le rendit odieux à une nombreuse partie de ses sujets, et prépara sa ruine.

Ce prince, qu'on avait vu, au commencement de son règne, actif, laborieux, attaché constamment à remplir les devoirs du trône, se livrait depuis quelque temps, avec une

inconcevable passion, au plaisir de la chasse, consumait ses jours dans les forêts, et laissait le soin des affaires à des prêtres et à des favoris, qui, abusant de son nom pour servir leurs intérêts privés et l'esprit de secte ou de parti, effacèrent dans le cœur des Romains le souvenir des exploits guerriers et des douces vertus qui avaient mérité à l'empereur un si juste tribut de respect et d'affection.

Enfin ce prince, naturellement belliqueux, témoignant trop son estime pour le courage des Barbares et son mépris pour la mollesse des Romains énervés, acheva d'aigrir les esprits en prenant le costume des Alains, et en leur accordant de hautes dignités dans sa cour et d'impolitiques préférences.

Clément Maximus commandait alors les légions de la Bretagne. Cet homme, né dans une condition obscure, cachait son invincible penchant pour l'idolâtrie sous un voile hypocrite qui ne trompa ni saint Martin ni saint Ambroise. Son esprit était vaste, son ambition sans bornes; ses principes se pliaient au gré de ses intérêts; son caractère changeait suivant les circonstances; il se portait à la cruauté ou inclinait vers la douceur, selon que l'une ou l'autre devenait favorable à ses desseins : parvenu au plus haut grade par ses intrigues plus que par son courage, il avait vu avec jalousie l'élévation de Théodose, son compatriote, et couvrait sa haine sous l'apparence du dévouement. Il voulait même faire croire qu'il était uni à cet empereur par les liens du sang.

Maxime, instruit du mécontentement que la conduite de Gratien et sa partialité pour les Barbares excitaient dans l'armée, aigrit habilement le ressentiment des légions, promit de redresser leurs griefs, se fit proclamer auguste, et conduisit rapidement ses troupes dans la Gaule, dont il se concilia tous les suffrages, en faisant croire aux Gaulois qu'il agissait de concert avec Théodose.

Dès que Gratien apprit cette nouvelle, il réunit promptement son armée et marcha contre celle de Maxime, qu'il rencontra près de Paris. Mellobaude, consul, et le comte Vallion, commandaient sous ses ordres.

L'empereur, dans ses premières campagnes, avait dû ses victoires à la rapidité de ses opérations; il commit alors la faute de rester campé cinq jours en présence de l'ennemi sans le combattre. Son trésor était épuisé par ses libéralités; Maxime avait rempli le sien par son avarice. Prodiguant alors ses richesses amassées, il corrompit les troupes de l'empereur; la cavalerie africaine donna l'exemple de la défection; les autres corps le suivirent et se rangèrent sous les drapeaux du rebelle.

Gratien, obligé de fuir, ne se vit bientôt accompagné que de trois cents cavaliers, qui, peu de jours après, l'abandonnèrent.

Dès qu'on le sut trahi par la fortune, toutes les villes lui fermèrent leurs portes. La crainte regarde le malheur comme contagieux. Ne trouvant nulle part de secours ni d'abri, il périt bientôt victime de la cruauté de son ennemi et de la lâche ingratitude d'un peuple qu'il avait, pendant quelques années, couvert de gloire et comblé de bienfaits.

On raconte diversement sa mort; le récit qui paraît le plus vraisemblable est celui de saint Ambroise, digne de foi par l'austérité de son caractère et par son amitié pour l'empereur. Il dit que ce prince, errant dans les environs de Lyon, fut reconnu par un homme dont il avait autrefois fait la fortune, et qui lui offrit un asile dans sa maison et un festin au milieu de sa famille. Gratien, après quelques moments d'hésitation, rassuré par un serment que le perfide prête sur l'Évangile, se laisse conduire dans la ville, entre chez son hôte, y est reçu avec honneur, se voit forcé de reprendre les habits impériaux, et, victime ainsi parée, tombe percé de coups, en invoquant dans ses derniers moments le nom et les secours d'Ambroise (383).

Saint Jérôme dit que de son temps on voyait encore avec horreur, dans la ville de Lyon, sur les murailles de cette maison funeste, les traces du sang de ce prince infortuné. Son règne avait duré huit ans et sa vie vingt-cinq. Après la mort de Constancie, il s'était remarié à Læta, dont Théodose protégea l'infortune et adoucit les douleurs.

CHAPITRE VIII.

VALENTINIEN II, MAXIME; ARBOGASTE, ET EUGÈNE, SON SECRÉTAIRE, USURPATEURS, EN OCCIDENT; THÉODOSE, EN ORIENT; THÉODOSE, DANS TOUT L'EMPIRE.

(Ans de J.-C. 383-395.)

Ambassade de Maxime à Théodose. — Prédilection de Théodose pour le christianisme. — Son sage gouvernement. — Vertus de l'impératrice Flaccilla. — Querelles religieuses. — Installation et retraite de saint Grégoire de Nazianze. — Rigueurs de Théodose. — Prédilection de l'impératrice Justine pour l'arianisme. — Installation de saint Ambroise. — Marche de Maxime contre Valentinien. — Victoire de Théodose sur Maxime. — Mort de Maxime. — Entrée triomphale de Théodose dans Rome. — Discussion entre le sénat et Théodose. — Révolte à Antioche. — Consternation et repentir dans cette ville. — Témérité de l'ermite Macédone. — Clémence de Théodose. — Révolte à Thessalonique. — Rigueur de Théodose. — Son repentir et sa pénitence. — Mort de l'impératrice Justine. — Usurpation d'Arbogaste. — Mort de Valentinien. — Eugène est nommé auguste. — Guerre entre Théodose et Arbogaste. — Bataille entre les deux armées. — Victoire de Théodose. — Mort d'Eugène et d'Arbogaste. — Arcadius et Honorius sont nommés augustes. — Mort de Théodose.

Maxime, proclamé par l'armée de Gratien, et maître sans obstacle de la Gaule, de la Bretagne et de l'Espagne, craignait Théodose et méprisait la jeunesse de Valentinien II. Il envoya une ambassade à l'empereur d'Orient; et, dans le dessein de justifier son élévation, qu'il lui demandait d'approuver, il lui représentait que toutes les légions, indignées de se voir livrées par Gratien à l'ambition des officiers barbares, avaient déposé ce prince, et qu'il s'était trouvé contraint par elles de se revêtir de la pourpre.

Théodose, dissimulant son courroux et ses projets, fit aux ambassadeurs une réponse vague et les renvoya chargés de présents.

Peu de jours auparavant, Théodose, attaqué d'une maladie grave, s'était fait baptiser. Un édit solennel qu'il publia prouva bientôt son zèle trop ardent pour son culte. Par cet acte, il ordonnait à tous ses sujets, comme si la foi pouvait se commander, d'embrasser la religion enseignée par saint

Pierre, professée par le pape Damase et par le patriarche d'Alexandrie. Il voulait qu'on reconnût un seul Dieu en trois personnes, donnait le titre de *catholiques* à ceux qui se conformaient à cette loi, et flétrissait les autres du nom d'*insensés* et d'*hérétiques*, privait leurs assemblées des priviléges accordés aux églises, les accusait de sacrilége, et les menaçait, s'ils persistaient dans leur erreur, de la vengeance divine et de la sienne.

Par un autre décret, il suspendit toute procédure criminelle pendant le carême, et, pour honorer la fête de Pâques, fit grâce à tous les criminels, hors aux adultères, aux homicides, aux magiciens, aux faux monnayeurs et aux conspirateurs. Cette amnistie, annulée, comme tant d'autres, par un si grand nombre d'exceptions, excita cependant la reconnaissance publique. Tout adoucissement, après une odieuse tyrannie, est reçue comme un bienfait.

Théodose, naturellement juste lorsqu'il ne se laissait point entraîner par la colère ou égarer par le fanatisme, mérita, par plusieurs actes de son règne, l'affection de ses peuples et les éloges de la postérité.

Ennemi des proscriptions, il parlait avec autant de haine que de mépris de Marius, de Sylla, et des cruels triumvirs: il publia une loi sévère contre les délateurs, prescrivit aux geôliers la douceur et l'humanité, ordonna aux juges, sous peine de fortes amendes, de visiter fréquemment les prisons, de recevoir les plaintes des prisonniers, et de garder des notes exactes sur les causes de leur détention.

Attentif à tout ce qui pouvait intéresser l'ordre, la tranquillité et la sûreté publiques, il maintint et releva les municipes, répara les anciens édifices, en fit construire de nouveaux, rendit pendant quinze ans les entrepreneurs responsables de la solidité de ces bâtiments, et défendit d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes.

Trop éclairé pour ne pas sentir que le luxe et la corruption des mœurs étaient les principales causes de la décadence de l'empire, il publia des lois somptuaires que son pouvoir ne

put faire exécuter, et nota vainement d'infamie toute veuve qui se remarierait avant une année de deuil révolue.

L'empereur pouvait par son exemple, par ses grandes actions, par le respect qu'il inspirait, ralentir la chute de l'empire romain, mais non l'empêcher. La liberté perdue, l'habitude d'obéir au glaive, les grands sentiments éteints, les grands souvenirs effacés, le titre de *citoyen* prodigué, avili, le nom de *patrie* oublié, le mélange honteux des Goths, des Francs et des Romains dans tous les emplois civils et militaires, le dégoût des travaux, l'amour des richesses et des plaisirs, tels étaient les maux incurables qui minaient le colosse romain : un grand homme pouvait les pallier, mais non les guérir.

Théodose, le dernier des empereurs qui tint d'une main ferme les rênes de l'État, fit non ce qui était désirable, mais ce qui était possible. Il releva les armes romaines, rétablit momentanément la discipline, effraya les vices, réprima les crimes par la justice de son administration, et rendit quelques années de repos aux peuples si longtemps opprimés par de faibles tyrans et par leurs vils favoris.

L'impératrice Flaccilla, fille d'un consul nommé Antoine, secondait Théodose dans ses nobles travaux ; on la regardait comme un modèle de piété, de modestie, de tendresse, de chasteté, et jamais on ne citait d'elle que des actes de bienfaisance et de générosité. Attentive à calmer son époux naturellement prompt à s'irriter, elle lui répétait souvent ces paroles : « Rappelez-vous toujours ce que vous êtes, et n'oubliez jamais ce que vous avez été. »

L'empereur parvint plus difficilement à faire cesser les troubles religieux qu'à repousser les Barbares. Dans ce temps, ce n'était plus le partage des terres, l'égalité politique, l'élection d'un consul, d'un tribun, ou même celle d'un empereur, qui réveillaient les citoyens de leur indolence ; ils souffraient toute tyrannie, et ne reprenaient leur fureur et leurs armes que pour le choix d'un évêque ou pour l'interprétation d'une formule inintelligible.

Les Orientaux surtout se livraient avec passion aux disputes religieuses. A Constantinople, elles étaient devenues les seuls objets d'intérêt public et privé, et, parmi toutes les classes, comme le remarquait un voyageur du temps, on ne s'occupait que de controverses. « Priez-vous un marchand, « disait-il, de vous changer une pièce d'argent, il vous dira « quelle différence existe entre le Père et le Fils. Questionnez un boulanger sur le prix du pain, il vous prouvera « que le Fils est inférieur au Père. Demandez au baigneur « si le bain est prêt, il vous dira que le Fils a été tiré du « néant. »

Toutes ces querelles d'opinions n'eussent été que ridicules, si l'esprit de parti ne les avait souvent changées en combats sanglants. L'autorité du prince semblait encore, en s'en mêlant, accroître leur animosité ; et lorsque Théodose, décidé à terrasser l'arianisme, rétablit saint Grégoire de Nazianze sur le siége patriarcal, si nous en croyons cet évêque, Constantinople, le jour de son installation, présentait le spectacle d'une ville prise d'assaut par les Barbares : tant fut opiniâtre la résistance des ariens, qui s'opposaient à son retour.

Ce vertueux évêque, fatigué de ces dissensions, chargé d'honneurs et d'années, révéré par la vertu, persécuté par l'envie, vint, peu de temps après, trouver Théodose, et lui adressa, au milieu de sa brillante cour, ce langage noble et modeste, digne d'un apôtre de l'Évangile : « Prince, vous « aimez à donner, je vous demande une grâce : ce n'est pas « de l'or pour moi, ni des ornements pour mon église, ni « des gouvernements pour mes amis : tous ces biens n'ont « point de prix à mes yeux, je les abandonne à ceux qui les « estiment ; mon ambition s'élève plus haut que la terre : « accordez-moi la permission de céder à la haine qui me « poursuit. Je respecte le trône épiscopal, mais je ne veux « le voir que de loin ; je suis las de déplaire aux hommes en « cherchant à plaire à Dieu. Puissiez-vous rétablir la con- « corde entre les évêques ! Dieu veuille qu'ils terminent leurs

« querelles en écoutant votre voix, s'ils ne veulent pas en-
« tendre celle de la justice ! Je désire que, vainqueur des
« Barbares, vous le soyez aussi de ceux qui troublent et en-
« sanglantent l'Église ; mais vous voyez mes cheveux blancs;
« j'ai consumé, pour servir le Seigneur, les forces qu'il m'a-
« vait données : je succombe sous le fardeau dont vous m'a-
« vez chargé malgré moi, et la seule faveur que je vous de-
« mande est de me laisser terminer mes jours en liberté. »

Théodose lui permit de se retirer ; mais, irrité de l'opiniâtreté des sectes, il n'écouta que son ressentiment, et donna, par une loi despotique, un funeste exemple à ses successeurs. Il défendit les sacrifices, priva les hérétiques et les apostats du droit de tester, publia un décret qui menaçait de mort les manichéens, fit poser, à deux pieds de terre, dans la place publique, les bustes de Sabellius, d'Arius et de Macédonius, pour les exposer à la risée et aux outrages du peuple.

On voit avec peine le célèbre Bossuet accorder des éloges à ces actes tyranniques : tant l'esprit de corps égare ceux qui plus que tous autres devraient être remplis de l'esprit de tolérance et de charité.

Théodose, entraîné par les prêtres hors de son caractère lorsqu'il croyait soutenir la cause de Dieu, se montrait bien différent quand il n'était question que d'injures contre sa personne.

« Si quelqu'un parle mal de nous ou de notre gouverne-
« ment, écrivait-il à Rufin, préfet du prétoire, nous ne vou-
« lons pas qu'on le punisse : s'il l'a fait par légèreté, il faut
« le mépriser ; si c'est par erreur, il faut le plaindre ; si c'est
« par dessein de nous faire une insulte, il faut lui pardonner.
« Au reste, quels que soient les délits dont les citoyens se
« trouvent accusés, en tout ce qui peut concerner la sûreté
« du gouvernement, avant de prendre aucune décision, vous
« nous en donnerez connaissance, afin que nous jugions de
« la gravité de l'offense par la moralité des personnes, et
« que nous examinions avec sagesse si nous devons la tolé-
« rer ou la soumettre au jugement des tribunaux. »

Malgré son zèle trop emporté pour favoriser tout ce qui était empreint d'un caractère religieux, il voulut mettre un frein aux intrigues des moines, qui devenaient déjà nombreux et dangereux. Il leur défendit de sortir de leur retraite et surtout de paraître au milieu des cités ; mais, obsédé par eux, deux ans après, il révoqua son édit. Cette faiblesse rendit ces corporations plus hardies et plus puissantes ; leur ambition, si opposée à leur état, ne contribua que trop dans la suite aux troubles et aux désordres de l'Orient ; et, par leurs intrigues, ils y acquirent un tel crédit, qu'il devint presque impossible de parvenir à l'épiscopat sans être entré dans leur communauté.

Tandis que Théodose faisait triompher dans ses États l'Église orthodoxe sur les ruines de l'arianisme, les ariens, en Italie, depuis la mort de Gratien, se voyaient protégés par Justine, mère et tutrice de Valentinien II. Un tel appui ranimait leur espoir et semblait devoir relever leur parti ; mais ils rencontrèrent près de la cour d'Orient un ennemi formidable dont rien ne put ébranler la fermeté. Saint Ambroise, né à Rome de race patricienne, devait le jour à un personnage consulaire ; il surpassa son père en talents, en fortune, en dignités. Il se trouvait gouverneur de la Ligurie au moment où la fureur des sectes, portant le peuple à la sédition, allait faire de la ville de Milan un champ de carnage. Dans ce moment de danger, tous les vœux cherchaient un pacificateur, et Ambroise inspirait tant de respect à toutes les classes de citoyens, que, quoiqu'il fût laïque et n'eût pas encore reçu le baptême, il se vit porté par les suffrages unanimes au siége épiscopal, justifia le choix du peuple, apaisa les troubles, et devint le conseil et le guide des empereurs.

Ce fut pour l'instruction de Gratien qu'il composa son Traité sur la foi chrétienne.

Quand Justine se déclara en faveur de l'arianisme et voulut donner une église aux partisans de cette secte, Ambroise résista opiniâtrément à ses ordres ; il osa même, dans les transports d'un zèle exagéré, comparer l'impératrice à

Jézabel. « On peut disposer de ma vie, disait-il, mais non « de ma foi; je souffrirai tout, hors les offenses faites à la « religion; je n'exciterai point la fureur du peuple, mais je « la prévois: la cour nous prépare de grands malheurs, mais « j'espère ne pas survivre à la ruine de ma patrie. »

L'impératrice l'exila; il refusa d'obéir, une partie du peuple prit sa défense, s'enferma avec lui dans l'église, l'y garda et l'y nourrit : un nombreux corps de soldats goths voulut vainement forcer cet asile.

Ce fut pendant ce siége que, pour garantir de l'ennui le peuple qui l'entourait, et pour entretenir son zèle, il introduisit l'usage de chanter des psaumes. Ambroise, profitant habilement de quelques circonstances imprévues, prétendit que le ciel signalait par des prodiges la protection qu'il lui accordait. Justine se moqua de ses miracles supposés, mais la multitude y crut, et la puissance se vit forcée de céder à la crédulité.

Un danger plus pressant menaçait le trône du jeune Valentinien : Maxime, qui n'avait trouvé de résistance que dans la fidélité courageuse de saint Martin, évêque de Tours, était devenu le tyran des Gaules. Grossissant son armée d'une foule de Germains et de Francs, il s'approcha des Alpes et s'efforça de tromper Justine par des assurances de paix et d'amitié.

Ambroise découvrit le piége et en avertit l'impératrice. Elle ne voulut pas le croire. Maxime parut aux portes de Milan avant qu'on eût pris aucune mesure pour le repousser. La terreur fut aussi grande que l'avait été la confiance. Justine et son fils, au lieu de tenter quelques moyens de résistance, coururent à Aquilée, et de là à Thessalonique, pour implorer la protection de Théodose.

Maxime parcourut en maître l'Italie, entra triomphant dans Rome, et se fit un grand nombre de partisans, en protégeant l'idolâtrie et en relevant les autels des dieux.

Dès que Théodose apprit l'infortune et la fuite de Valentinien, il vint trouver ce jeune prince à Thessalonique, ac-

compagné d'une grande partie du sénat. Après avoir reproché à Justine son hérésie, à laquelle il attribuait ses malheurs, il lui promit de rétablir son fils sur le trône et resserra les liens qui l'unissaient à lui, en épousant sa sœur Galla. Lorsqu'il eut réuni ses légions, il s'avança en Pannonie où il rencontra près de Siscie, sur les bords de la Save, Maxime, qui venait le combattre à la tête de toutes les forces de l'Occident. Cette guerre ne dura que deux mois; la cavalerie formidable des Huns, des Alains et des Goths, qui servaient alors Théodose, passe intrépidement la Save à la nage, enfonce, épouvante et met en fuite les Germains et les Gaulois de l'armée de Maxime. Marcellinus, son frère, rétablit le combat avec un corps d'élite; la bataille se prolonge jusqu'à la nuit, qui laisse la victoire indécise. Le lendemain, au moment où l'action recommence, une partie des troupes de l'Occident jette les armes; Maxime prend la fuite; Théodose le poursuit si rapidement, qu'il arrive presque en même temps que lui aux portes d'Aquilée. Le peuple de cette ville se révolte, dépouille Maxime de ses ornements, l'enchaîne et le traîne aux pieds de l'empereur. Théodose, touché de ses prières, est tenté de lui pardonner; mais se rappelant, après quelque hésitation, qu'il doit une victime aux mânes de Gratien, il livre ce tyran aux soldats, qui lui tranchent la tête. Un Franc, nommé Arbogaste, que sa bravoure et les suffrages des soldats avaient élevé de grade en grade à celui de général, poursuivit les débris de l'armée vaincue, et tua Victor, fils de Maxime, qui la commandait.

Théodose, après avoir apaisé les troubles auxquels la ville de Milan se trouvait en proie, et replacé Valentinien II sur le trône, entra en triomphe dans Rome, comme le grand Constantin.

En prononçant l'éloge de l'empereur, la flatterie parla le langage de la vérité. L'opinion publique approuvait les louanges données à un prince dont on admirait l'activité, la bravoure, l'habileté, la gloire, et dont on respectait la justice, la bienfaisance et la chasteté. Mais il n'est pas de vertu

sans mélange; la sienne fut souvent ternie par le fanatisme, et par un penchant à la colère qu'il travaillait continuellement à vaincre, mais qu'il ne put pas toujours dompter.

La ferveur de ce prince pour la religion chrétienne semblait alors augmentée par les efforts que son ennemi, Maxime, avait tentés pour relever l'idolâtrie. L'empereur, trouvant à Rome les autels parés de fleurs, les sacrifices rétablis, les statues des dieux entourées d'offrandes et d'encens, en fit de violents reproches au sénat, et plaida dans cette assemblée la cause du christianisme, avec une chaleur plus convenable peut-être au chef de l'Église qu'au chef de l'État.

Les sénateurs, attachés à l'ancien culte, osèrent lui résister, et dans cette discussion firent entendre, pour soutenir l'erreur, un langage hardi dont on avait perdu l'habitude depuis plusieurs siècles. La liberté, muette pour les affaires terrestres, se montrait encore lorsqu'on voulait comprimer les opinions religieuses. Ils opposèrent aux volontés de l'empereur douze cents ans de coutume, la puissance de Rome fondée sur des oracles, tant de triomphes dus à la protection des dieux, et le danger, après tant de prodiges, d'embrasser une nouvelle religion qui n'offrait point le même espoir et n'était point appuyée par une si longue et si heureuse expérience.

Théodose leur déclara solennellement que Valentinien et lui avaient en horreur le culte du mensonge et des vices déifiés, et que, s'ils voulaient persister dans cette croyance sacrilége, le trésor public ne payerait plus les frais du culte scandaleux des idoles. « L'empire, ajouta-t-il, environné de « périls, menacé de tous côtés par les Barbares, a plus be« soin de soldats que de victimes. »

On avait répondu à ses arguments, on se tut dès qu'on entendit ses ordres; et comme le nombre de ceux qui ne mêlent aucun intérêt humain à leurs opinions est toujours et partout le plus faible, lorsque le trésor fut fermé, les sacrifices cessèrent.

Cependant en Égypte l'autorité éprouva plus de résistance.

Le peuple défendit ses temples; il poussa des cris de rage lorsqu'on porta la hache sur la statue de Sérapis; mais, dès que l'idole fut tombée, la multitude mobile l'insulta : inconstante pour les puissances du ciel comme pour celles de la terre, elle méprise bientôt ce qu'elle cesse de craindre.

L'empereur, pour réparer les malheurs de Valens, pour vaincre les Goths, pour affranchir l'Orient et pour rétablir la tranquillité dans l'Occident, s'était vu forcé de lever partout les impôts dont une si évidente nécessité pouvait seule faire supporter le poids. Partout on s'y soumit avec résignation, excepté à Antioche.

Cette ville, par la licence de ses mœurs, se montrait toujours portée à la sédition; son peuple léger, frondeur et corrompu, prodiguant ses trésors avec joie pour les fêtes, pour les jeux, pour les pantomimes et les bateleurs, éclatait en murmures lorsqu'il fallait contribuer aux charges publiques et à la défense de l'État.

Quand les commissaires de l'empereur se présentent pour lever la taxe de guerre, tous les citoyens, riches ou pauvres, se plaignent, résistent, s'attroupent, s'animent, se soulèvent, menacent les magistrats, se répandent en invectives contre l'empereur : des injures la multitude emportée passe bientôt à la violence, et dans sa fureur, elle brise les statues de Théodose, de sa mère et de ses enfants, les outrage et les traîne avec mépris dans les rues.

Plus l'empereur avait montré jusque-là de prédilection pour la ville d'Antioche, plus son ingratitude l'irrita : dans le premier mouvement de sa colère, il envoya des troupes contre les séditieux, avec des commissaires chargés de sa vengeance, armés d'un pouvoir sans limites, et qui devaient châtier les habitants et raser la ville.

Le peuple rebelle, revenu de son emportement, en considérait avec effroi les suites funestes; la consternation succédait à la fureur; on attendait les commissaires dans un silence morne, semblable au calme effrayant qui précède et annonce souvent la tempête; les plus riches habitants pre-

naient la fuite. Saint Chrysostome, qui s'était opposé à leur délire, qui les consola dans leur douleur, et qui les soutint dans leurs périls, présente ainsi l'image de la terreur :

« Cette cité florissante, dit-il, est devenue tout à coup dé-
« serte : une frayeur mortelle nous chasse tous et nous
« éloigne, comme la fumée chasse les abeilles ; notre ville,
« rappelant ce que le prophète dit de Jérusalem, est comme
« un chêne dépouillé, comme un jardin privé de ses eaux
« salutaires, qui n'offre aux regards que des arbres dessé-
« chés, sans fleurs et sans fruits. Le courroux du prince, ainsi
« qu'un incendie fatal, menace de venir bientôt fondre sur
« nous ; chacun l'évite et s'empresse de sauver ses jours
« avant que le feu n'arrive jusqu'à lui. Étrange calamité !
« sans que l'ennemi nous poursuive, nous fuyons ; sans avoir
« livré de combats, nous abandonnons nos foyers ; sans
« avoir soutenu les assauts des Barbares, nous éprouvons
« les mêmes maux que les captifs d'un vainqueur superbe. »

Ces craintes n'étaient que trop fondées ; les troupes approchent ; les envoyés de l'empereur arrivent ; ils montent sur leur tribunal, insensibles aux larmes, sourds aux prières, environnés de soldats farouches, ils commencent des informations rigoureuses ; les prisons se remplissent ; on emploie sans pitié les verges, les chaînes, la torture, pour forcer les accusés à confesser leur crime, à dénoncer leurs complices ; l'air retentit des cris de la douleur, des accents de la colère, des gémissements de la nature et de l'amitié ; les femmes et les enfants éplorés entourent, pressent et supplient vainement les magistrats, les soldats, les bourreaux. Les ombres de la nuit redoublent la terreur du jour ; frappée par un juge insensible, toute cette ville semble menacée d'une entière destruction.

Des citoyens en foule étaient traînés de leurs foyers dans les cachots, de là aux tortures et à l'échafaud. Ils y marchaient ; soudain un homme, couvert des lambeaux de la misère, s'avance, saisit par son manteau le premier des magistrats, et lui ordonne impérieusement de l'écouter. Cette

témérité excite l'indignation des juges; mais elle se change en respect, lorsqu'ils entendent proclamer le nom de Macédone, ermite saint et révéré, qu'on voyait suivi de plusieurs autres pieux solitaires; l'autorité s'abaisse devant sa vertu : « Portez mes paroles au prince! s'écrie cet homme coura-« geux. Vous êtes homme, vous commandez à des hommes; « ils sont l'image de Dieu, et Dieu ne veut pas qu'on la dé-« truise. Insulter l'ouvrage, c'est irriter l'ouvrier. Quel est « le crime commis? On a offensé des figures inanimées; cet « égarement justifie-t-il votre colère? Pour une statue dé-« truite, nous pouvons vous en rendre vingt; mais songez « que vous ne pouvez reproduire un seul cheveu d'une « tête que vous aurez fait tomber. » Ce langage noble et fier, qui semblait inspiré, étonne et touche les ministres de l'empereur; le glaive s'arrête, les supplices sont suspendus, on permet au peuple d'implorer la clémence de Théodose. Ce prince était alors revenu à Constantinople.

Césaire court lui porter les vœux d'Antioche; l'évêque Flavien, malgré son âge, retrouve des forces pour l'accompagner et pour désarmer le courroux du prince offensé.

Les Syriens respirent, mais ne démentent point, dans de si graves circonstances, la légèreté de leur caractère; ils passent subitement d'une lâche terreur à une joie folle et licencieuse, et se livrent à la débauche à la vue des échafauds encore dressés.

Ce fut alors que Chrysostome, remplissant avec éclat les devoirs d'un saint ministère, déploya contre leur coupable ivresse la même éloquence qu'il avait opposée à leur désespoir, et prononça ces homélies célèbres que le temps a respectées.

Césaire, arrivé dans la capitale de l'Orient, se jette aux pieds de Théodose, s'efforce de réveiller sa générosité, lui peint les malheurs, le repentir des coupables, ébranle son cœur, mais ne le fléchit pas. L'empereur rappelle sa munificence et sa prédilection pour Antioche, et il se plaint avec emportement de l'ingratitude d'un peuple comblé par lui de bienfaits.

Le vénérable Flavien s'avance alors : loin de prétendre justifier les coupables, il avoue, il exagère même adroitement leurs délits, et, après avoir déclaré que les châtiments les plus sévères pour de tels crimes seraient conformes à la justice humaine, il ajoute : « Dieu fut, comme vous, outragé « par les hommes ; il leur a ouvert les cieux, imitez son « exemple. Si nous devons notre salut à votre clémence, « vous devrez à nos erreurs une gloire nouvelle. Gratien ne « vous a transmis qu'une couronne passagère, et vous pouvez, « par votre vertu, en mériter une immortelle. Vous n'avez « perdu que des statues muettes, remplacez-les en élevant « dans nos cœurs des monuments parlants et éternels.

« Lorsque les courtisans de Constantin, offensé comme « vous, l'excitaient à venger les injures faites à ses images, « il leur répondit : *Rassurez-vous, je ne me sens pas blessé.* « On a déjà oublié plusieurs de ses victoires, mais les siècles « répèteront ces paroles généreuses, comme ils n'oublieront « pas ce mot qui vous échappa lorsque, pardonnant un jour « à quelques condamnés, vous vous écriâtes : *Que n'ai-je « aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Une seule parole « peut vous donner la plus belle conquête, celle de l'amour « de tous vos sujets. Vous avez résisté aux prières de vos « magistrats, à la voix de vos généraux, cédez à celle d'un « vieillard qui vous présente l'Évangile pour vous rappeler « que Dieu ne vous pardonnera pas vos offenses, si vous êtes « inflexible pour les nôtres. Au lieu de détruire Antioche, « effacez le souvenir de ses crimes, et j'irai bénir votre nom « au milieu du peuple que vous aurez sauvé. »

Théodose ne put résister à ces nobles accents de la vieillesse, de la vertu et de la piété ; il pardonna, et ce triomphe sur un juste ressentiment fut célébré comme la plus belle de ses victoires.

Une autre révolte, qui eut lieu à Thessalonique, produisit de plus grands malheurs ; rien ne put calmer le courroux de l'empereur, et la vengeance qu'il en tira devint une tache éternelle pour sa gloire.

Un conducteur de char, insolent et débauché, s'était livré des désordres scandaleux ; le gouverneur de la ville le fait jeter en prison : le peuple, qui favorisait cet homme, veut le délivrer, se révolte, et, dans sa fureur, assassine le général et les officiers qui l'entourent.

Le ressentiment de Théodose éclate. Vainement les évêques de la province le supplient de pardonner; il ne veut rien entendre : par son ordre, tous les habitants de cette ville infortunée sont rassemblés dans le cirque, sous le prétexte perfide d'y assister à des jeux. Les soldats goths, qui servaient dans l'armée impériale, entourent ces malheureux et les massacrent tous sans distinction d'âge ni de sexe.

Effrayé de sa propre cruauté, Théodose, tourmenté par sa conscience, qui lui parla trop tard, écrivit à saint Ambroise, lui demanda d'implorer en sa faveur la clémence divine ; et, dans l'espoir d'adoucir le pontife irrité, il se rendit à Milan, voulut se justifier, et se présenta, suivi de son cortége, aux portes de l'église. L'inexorable Ambroise lui en défendit l'entrée, et, rappelant dans cette circonstance l'exemple de David : « Vous avez, dit-il à l'empereur, imité ce roi dans « son crime ; imitez-le dans son repentir. » Il lui imposa la pénitence publique. Théodose s'y soumit, et le maître du monde, dépouillé de ses ornements, prosterné au pied de l'autel, s'humilia devant Dieu en présence de son peuple. Ce ne fut qu'après huit mois de prières et de douleurs qu'il rentra dans la communion des fidèles.

On ne peut qu'admirer la fermeté d'un ministre de l'Évangile qu'aucun danger n'effraie, lorsqu'il doit soutenir la cause de la morale outragée, et faire craindre à la puissance terrestre la justice divine ; mais trop de prêtres ambitieux, interprétant mal ce grand exemple, abusèrent, depuis, de la parole sacrée pour servir un orgueil profane, et, sous prétexte d'abaisser les princes devant Dieu, s'efforcèrent d'élever le sacerdoce au-dessus de l'empire.

Ambroise lui-même, si sévère lors du massacre de Thes-

salonique, ne parut point animé du même esprit de justice lorsqu'une populace séditieuse, excitée par des moines fanatiques, s'emporta au point de brûler une synagogue. L'empereur voulait châtier les incendiaires : Ambroise s'y opposa, et, par son influence, obtint que les moines coupables resteraient impunis.

Tel est l'esprit de secte et de parti; il égare la vertu même; il la rend inflexible pour l'erreur qui lui nuit, et indulgente pour le crime qui le sert.

Peu de temps après la défaite de Maxime et le rétablissement de Valentinien II sur son trône, la mort de l'impératrice Justine enleva aux ariens leur plus ferme appui.

Valentinien, par reconnaissance pour Théodose, et par soumission pour Ambroise, devint orthodoxe. Ce jeune prince se montrait chaste, tempérant, appliqué, ennemi de l'injustice ; mais ces belles qualités n'étaient accompagnées d'aucune force; la faiblesse a le danger de tous les vices qu'elle n'autorise pas, mais qu'elle ne sait pas réprimer.

L'empereur d'Occident laissa prendre trop de crédit dans sa cour, trop d'influence sur les troupes, à un Franc distingué par ses exploits, mais dont l'ambition coupable ne connaissait aucune borne.

Arbogaste, élevé au grade de général par Gratien, et qui, sous les ordres de Théodose, venait de contribuer si efficacement à la chute de Maxime, commandait alors les légions de la Gaule. Ce guerrier intrigant, perfide, hautain, avide de pouvoir et de richesses, était regardé par Valentinien comme le soutien de son trône.

Abusant de sa confiance et disposant de ses trésors, il séduit les troupes, distribue toutes les places à des Barbares qui lui sont dévoués; sous différents prétextes il éloigne du prince ses plus fidèles serviteurs, l'environne de ses agents, l'entoure de ses satellites, cesse de feindre, commande au lieu de conseiller, et règne au lieu de servir.

L'empereur n'est plus qu'un captif couronné : il ouvre tardivement les yeux, frémit de son danger, et secrètement

écrit à Théodose que son palais n'est plus qu'une prison dont il le supplie de le tirer. Cependant son péril s'accroît, son humiliation devient insupportable. Trop impatient pour attendre le secours qu'il avait invoqué, il veut tenter un coup d'État et compromet son autorité.

Environné de toute sa cour, assis sur son trône, espérant que son sceptre fera tomber l'épée du Barbare, il fait venir devant lui le fier Arbogaste, et lui ordonne de lire un décret qui le destitue. « Mon autorité, répond l'audacieux guerrier, « est fondée sur mes services, et ne dépend point des caprices « d'un faible prince. » Après ce peu de mots, il jette l'édit à terre et le foule aux pieds. Valentinien, transporté de fureur, tire son glaive et veut frapper le Barbare ; mais les amis nombreux d'Arbogaste l'entourent et désarment l'empereur. Peu de jours après, on trouva ce malheureux prince étranglé dans son lit (an 392). Arbogaste, voulant se laver de ce crime, s'efforça de faire croire que Valentinien, dans un accès de désespoir, s'était tué : il fit conduire en pompe à Milan les reste de l'empereur. Saint Ambroise prononça son panégyrique, et, dans l'intention de consoler les sœurs de ce prince, s'écartant cette fois de la sévérité ordinaire de ses maximes, il leur fit espérer que Valentinien serait reçu dans le ciel par la clémence divine, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le baptême.

Arbogaste, par sa trahison, maître de l'Occident, excepté de l'Afrique, pouvait disposer du trône ; mais il n'osa ou ne voulut pas s'y placer. Préférant un pouvoir réel à un vain éclat, ou craignant peut-être l'indignation des Romains s'ils voyaient la couronne impériale sur la tête d'un Barbare, il se contenta de régner sous le nom d'un fantôme d'empereur, et décora du titre d'auguste Eugène, son ancien secrétaire. Ce nouveau prince, par son mérite et par la faveur d'Arbogaste, était parvenu de l'emploi très-inférieur de professeur de rhétorique à la haute dignité de *maître des offices*.

On estimait son érudition, son éloquence ; on aimait sa douceur et sa modestie. Ne pouvant résister à la puissance

d'Arbogaste, il obéit en gémissant et accepta le sceptre avec regret. Ses ambassadeurs, chargés par lui de demander à Théodose la confirmation de son élection, n'obtinrent que des réponses évasives. L'empereur d'Orient était doublement disposé à la vengeance par l'intérêt de sa couronne et par la douleur de sa femme Galla, sœur de Valentinien.

Il réunit toutes ses forces pour combattre Eugène, ou plutôt Arbogaste ; mais, avant de commencer la guerre, cédant à la superstition, qui chez les hommes ne fait que changer d'objet, au défaut d'oracles et d'aruspices, il consulta un moine égyptien de la Thébaïde, et la réponse favorable de ce solitaire augmenta la confiance de l'armée.

Cette armée, exercée par Timasius, Promotus, Stilicon, généraux habiles, présentait un spectacle imposant. On en admirait la force, la discipline ; mais en même temps il était impossible d'y voir sans douleur une foule d'Arabes, de Goths, d'Alains, de Huns, et à leur leur tête ce célèbre Alaric, qui semblait alors apprendre à l'école de Théodose l'art qu'il employa depuis à la destruction de Rome.

On eût dit que les Romains, frappés alors d'aveuglement, conduisaient avec eux des légions de Barbares pour les aider à faire la reconnaissance de toutes les parties de l'empire, qu'ils devaient bientôt conquérir et ravager.

Arbogaste, informé des préparatifs de l'empereur d'Orient, réunit, pour lui résister, toutes les légions de l'Occident.

Eugène et lui tentèrent un dernier effort pour relever le polythéisme ; ils entrèrent dans Rome, et, à la grande satisfaction des idolâtres et de la multitude avide de changements, ils rétablirent momentanément le culte des dieux.

Si l'on en croit Claudien, qui, dans ses descriptions poétiques, donne plus de détails sur cette courte guerre que les historiens du temps, Théodose étendit sa ligne et dissémina ses troupes, dans le dessein d'envelopper et de tourner l'ennemi. Arbogaste, suivant un plan contraire, concentra ses forces près d'Aquilée pour opposer aux Orientaux une masse plus redoutable et les enfoncer par son poids. Ces deux

systèmes, soutenus dans tous les temps par des hommes de génie, ont fait alternativement la gloire ou causé la ruine de ceux qui les ont suivis, selon que la fortune l'a voulu.

Théodose, marchant avec sa rapidité ordinaire, traversa la Pannonie; Arbogaste, qui voulait l'affaiblir en divisant ses moyens, le laissa passer les Alpes Juliennes et s'étendre dans la plaine. Les deux armées se trouvèrent en présence près d'Aquilée.

Toutes deux étaient animées, l'une par le désir de venger Valentinien et de punir le crime, l'autre par l'espérance de couvrir de lauriers les coupables et de légitimer l'usurpation par la victoire.

Le signal est donné; Théodose marche contre l'ennemi et charge les Goths d'attaquer le camp retranché. Son dessein était d'obtenir le succès par leur courage bouillant et d'affaiblir en même temps leur nombre par un combat meurtrier. Il n'atteignit que ce dernier but. Dix mille de ces Barbares et leur chef Bacchurius périrent sur le champ de bataille, sans pouvoir franchir les fossés et les remparts du camp.

Théodose, repoussé, se retire sur une montagne escarpée; Eugène, fier de cet avantage, le regarde comme une victoire complète. Sa garde partage son erreur et se livre à la débauche. Cependant, l'habile Arbogaste, qu'un premier succès ne pouvait endormir, fait occuper tous les défilés par des corps nombreux. Théodose se voit cerné, pressé, sans vivres; sa perte paraît inévitable; mais ce qui devait achever sa ruine causa son salut.

Les chefs des corps qui l'entouraient confèrent avec ses officiers, écoutent ses propositions, traitent avec lui, quittent le parti des rebelles et se rangent sous ses drapeaux. Fortifié par ces nouveaux auxiliaires, Théodose s'élance de nouveau contre l'ennemi et l'attaque avec ses propres forces. Les éléments, dit Claudien; semblèrent alors conspirer en faveur de Théodose; une tempête venue de l'Orient soulève contre les Gaulois des tourbillons de poussière qui les aveu

glent et qui les épouvantent. Les païens, pour défendre leurs montagnes, y avaient placé les statues des dieux. La superstition fut appelée des deux côtés au secours du courage.

L'empereur, après un premier choc sans succès, répondit à ceux qui lui conseillaient la retraite : « Non, la croix « de Jésus-Christ ne reculera pas devant les images d'Her- « cule et de Mars. »

Il se jette à genoux en présence de l'armée, déclare qu'il voit dans les nuages saint Jean l'Évangéliste et l'apôtre Philippe qui combattent pour lui. Cette fable, répandue, est adoptée par les soldats crédules ; ils marchent avec une confiance nouvelle, comme autrefois les Romains couraient à la victoire, se croyant guidés par Castor et Pollux.

Après une vive résistance, les Germains et les Gaulois sont enfoncés ; leur camp est pris. Eugène, dépouillé de la pourpre, est conduit aux pieds de l'empereur ; il fléchit le genou, et cherche par son éloquence à toucher le cœur et à calmer le courroux de Théodose. Mais les soldats qui l'écoutaient interrompent sa harangue et lui tranchent la tête sans attendre les ordres de l'empereur.

Arbogaste, vaincu et perdant l'espoir de rallier ses troupes, se jette sur son épée. Ce Barbare mourut en Romain.

Saint Ambroise, qui avait cru devoir céder à l'usurpation de Maxime, s'était montré plus ferme contre celle d'Eugène, et, malgré ses instances, il avait fui les regards de ce nouveau maître. Théodose, vainqueur, suivit les conseils de ce vertueux pontife, et traita avec clémence les partisans d'Eugène.

Maître paisible de tout l'empire, il décora de la pourpre Arcadius et Honorius ses fils. L'histoire a conservé les paroles qu'il adressa à l'un d'eux : « Si vous aviez reçu le jour dans « la Perse, lui dit-il, votre naissance serait un titre suffisant « pour assurer votre trône ; mais si vous voulez que les Ro- « mains vous trouvent digne de régner sur eux, vous de- « vez apprendre à régner sur vous-même. Un simple citoyen

« n'a pour but que son propre bonheur ; celui de l'univers doit « être le vôtre. Si les vices sont vos maîtres, vous ne serez « qu'un esclave décoré du diadème. Tenez-vous en garde « contre les passions ; les autres hommes les suivent ; elles « viennent au-devant des princes. Si vous désirez qu'on vous « regarde comme l'image de Dieu, imitez sa clémence. Sui- « vez toujours la voie de la justice, sans vous inquiéter des « louanges ou du blâme d'un monde léger. Soyez par votre « vertu une loi vivante ; votre exemple aura plus de force « que votre autorité. Ce n'est point l'orgueil, c'est la bonté « qui peut rendre les Romains dociles. Laissez le luxe aux « rois d'Asie. L'éclat qui convient aux empereurs romains, « c'est celui des talents et des vertus. Si vous faites la « guerre, montrez, pour être obéi, que vous savez comman- « der. Partagez tous les périls avec les soldats, alors ils ne « les craindront plus. Mais surtout, étudiez l'histoire de vos « prédécesseurs, leurs succès et leurs revers, leur gloire ou « leur infortune ; ils vous apprendront ce que vous devez « faire ou ce que vous devez éviter. »

L'empereur n'était alors âgé que de cinquante ans ; sa puissance, sa gloire, ses vertus, son expérience, donnaient l'espoir d'un règne long et paisible ; mais son corps, épuisé par ses travaux, et, selon quelques historiens, par les plaisirs, succomba aux fatigues de cette dernière campagne. Des symptômes d'hydropisie firent prévoir sa fin prochaine.

Conformément à la politique du temps, il partagea l'empire entre ses deux fils. Honorius gouverna l'Occident, Arcadius régna dans l'Orient. L'empereur, ayant voulu célébrer à Milan les jeux du cirque, fit un dernier effort pour y assister, et mourut la nuit suivante, respecté par les Barbares et regretté par ses sujets. Les citoyens louaient sa justice, les guerriers son courage, l'Église sa piété.

On reproche justement à sa mémoire des actes d'intolérance, de fanatisme et de cruauté ; mais ses qualités surpassaient ses défauts. Il se rendit justement célèbre par de grandes victoires, par de sages lois, et arrêta sur le bord de

l'abîme, par sa main puissante, la chute de l'empire, qui vit disparaître avec lui sa grandeur et sa gloire.

CHAPITRE IX.

HONORIUS; STILICON, MINISTRE; ALARIC, ATTALE, ATAULPHE, EN OCCIDENT; ARCADIUS; RUFIN, MINISTRE EN ORIENT.

(Ans de J.-C. 395-425)

État de l'empire romain. — Stilicon est ministre en Occident. — Rufin est ministre en Orient. — Honorius et Arcadius sont proclamés augustes. — Partage de l'empire entre eux. — Crimes de Rufin. — Union d'Arcadius et d'Eudoxie. — Inimitié entre Stilicon et Rufin. — Mort de Rufin. — Eutrope est ministre en Orient. — Rigueur du sénat de Constantinople à l'égard de Stilicon. — Révolte en Afrique, causée par Gildo. — Son jugement par le sénat. — Défection de l'armée de Gildo, causée par une méprise. — Mort de Gildo. — Union d'Honorius et de Marie, fille de Stilicon. — Exploits et élévation d'Alaric. — Ses projets d'invasion et de conquête. — Sa marche contre Rome. — Alarme dans cette ville. — Préparatifs de défense de Stilicon. — Fuite d'Honorius. — Arrivée de Stilicon à la tête d'une armée. — Défaite d'Alaric. — Retour d'Honorius à Rome. — Mort du moine Télémaque dans le cirque. — Abolition des combats de gladiateurs. — Ravenne devient le séjour de la cour d'Occident. — Invasion de Radagaise. — Sa défaite et sa mort. — Révolte en Bretagne. — Constantin prend la pourpre. — Ses conquêtes dans les Gaules. — Intrigues d'Olympius contre Stilicon. — Mort de Stilicon. — Tyrannie d'Honorius. — Marche d'Alaric contre Rome. — Tableau de Rome. — Sa capitulation. — Départ d'Alaric. — Mort de l'eunuque Eusèbe. — Marche d'Alaric contre Rome. — Soumission du sénat. — Élévation et disgrâce d'Attale. — Prise de Rome par Alaric. — Mort d'Alaric. — Son sépulcre est creusé dans un fleuve. — Ataulphe, beau-frère d'Alaric, lui succède. — Union d'Ataulphe et de Placidie, sœur d'Honorius. — Révolte d'Héraclien en Afrique. — Marche de Constance contre lui. — Défaite, fuite et mort d'Héraclien. — Révolte de Gérontius contre Constantin. — Trait de courage et mort de ce général. — Mort de Constantin et de son fils Julien. — Mutilation et exil d'Attale. — Mort d'Ataulphe, par la perfidie d'un ami de Saurus. — Usurpation et cruautés de Singéric. — Captivité et délivrance de Placidie. — Mort de Singéric. — Avénement de Vallia au trône des Goths. — Ses exploits. — Honteux triomphe d'Honorius à Rome. — État de l'empire d'Orient. — Révolte en Phrygie. — Régence d'Eudoxie en Orient. — Persécution exercée contre Chrysostome. — Mort de cet évêque. — Théodose II, fils d'Eudoxie, est nommé césar et auguste. — Mort d'Eudoxie. — Mort d'Arcadius. — Régence d'Anthême en Orient. — Régence de Pulchérie, sœur de Théodose II. — Portrait de Théodose II. — Union de Théodose et d'Athénaïs, surnommée Eudoxie. — Disgrâce et mort d'Eudoxie. — Mariage de Placidie et de Constance. — Mort de Constance. — Mort d'Honorius.

Lorsque les fils de Théodose montèrent sur le trône de leur père, l'empire romain, relevé par ce grand prince, n'a-

vait encore perdu aucune de ses possessions. Ses limites étaient les mêmes que du temps de Constantin. Ce colosse, imposant par sa grandeur, éblouissant par sa richesse, vivait encore sur son antique renommée, et les rois des peuples barbares qui devaient bientôt le renverser, contenus par les victoires de Théodose, semblaient s'humilier devant la majesté romaine. Ils en augmentaient même légèrement l'éclat, en courbant leurs fronts belliqueux au pied du trône impérial, et en sollicitant l'honneur étrange d'ajouter à leur titre de prince ceux de consul, de patrice, de préfet ou de général romain.

Mais il fallait une main bien forte pour se servir de soutiens si dangereux : la splendeur de l'État était illusoire; la corruption des mœurs avait miné sa force; les Barbares seuls le défendaient contre les Barbares; ils le dominaient avant de l'avoir conquis.

Rome, sans vertu, sans esprit public, sans courage, n'était plus qu'une ombre majestueuse. Le peuple n'offrait aux regards attristés qu'une foule d'étrangers, de pauvres, d'esclaves et d'affranchis. Les grands, qui peu à peu avaient concentré dans leurs mains avides les fortunes des citoyens et les richesses de l'univers, fuyaient les camps, s'éloignaient des affaires, redoutaient également le poids du travail et celui des armes. Livrés avec fureur aux voluptés, ils semblaient se hâter de consumer en festins, en spectacles et en plaisirs, leurs immenses trésors qui devaient bientôt devenir la proie des Barbares.

La décadence des mœurs entraîne toujours celle de l'esprit. En lisant les ouvrages des écrivains de cette époque, on ne voit que pauvreté dans les pensées, exagération dans les éloges, servilité dans les sentiments, enflure dans les expressions et luxe dans les images.

Un empire si vaste produisait cependant encore quelques hommes remarquables par leur caractère, par leurs talents, par leur amour pour la patrie; mais les courtisans, les eunuques, les affranchis, les écartaient avec soin. Les vices de la

cour paraissaient craindre la contagion de la vertu, et, comme le dit un auteur du temps, « ce n'étaient point les « hommes de mérite qui manquaient aux places, c'était « les places qui leur manquaient. »

La seule habileté que l'intrigue respectât encore, c'était l'habileté militaire ; car la tyrannie a toujours besoin des armes, puisque la force lui tient lieu de droit, et que sa main de justice n'est qu'une main de fer. Aussi l'empire, depuis Théodose, ne fut presque plus gouverné que par des généraux ; et comme la bravoure se trouvait alors chez les Barbares et non chez les Romains, nous verrons, jusqu'à la chute de Rome, des guerriers barbares régner sous le nom des successeurs de Théodose.

Ce prince lui-même avait élevé aux plus grands honneurs le Vandale Stilicon, et lui avait donné pour femme sa nièce Sérène. Effrayé des dangers qui menaçaient la faiblesse du jeune Honorius, il dit à Stilicon dans ses derniers moments : « Je vous lègue mon pouvoir et je vous conjure d'hériter de « mes sentiments ; chargez-vous de porter pour mon fils le « fardeau de l'empire : en vous le confiant, je meurs sans « inquiétude. Honorius peut régner tant qu'il sera soutenu « par le courage de Stilicon et guidé par sa prudence. »

En déplorant cette triste nécessité, on doit convenir que le guerrier barbare justifia le choix de l'empereur. Malgré son humeur violente, sa cupidité insatiable et son ambition, Stilicon, grand capitaine, politique habile, administrateur éclairé, défendit avec succès le dépôt qui lui était confié, contint les factieux, fit trembler les intrigants, vainquit les ennemis de l'empire et jeta sur Rome un dernier rayon de gloire.

La postérité reproche avec raison à Théodose un autre choix, celui de Rufin, qui gouverna l'Orient sous Arcadius. Rufin n'eut d'autres qualités que l'adresse et l'audace : tous les vices infectaient son âme et n'y laissaient place à aucune vertu. Il persécuta les grands talents, proscrivit le courage, favorisa le fanatisme, opprima le peuple, ouvrit les frontières aux Barbares, fit haïr Théodose, mépriser Arcadius,

et devint une des causes les plus immédiates de la chute de l'empire.

On peut sans injustice attribuer à ses funestes conseils quelques actes d'intolérance et de tyrannie qui souillèrent la gloire du beau règne de Théodose. Par un édit, il déclara les magistrats coupables des crimes qu'ils négligeraient de poursuivre, et rendit la justice cruelle en la rendant craintive.

L'idolâtrie, que la persuasion seule devait détruire, fut rangée par un édit au premier rang des crimes. Les pontifes païens et les vestales se virent dépouillés de leurs biens, dont on dota les églises chrétiennes.

Méprisant les anciennes coutumes et un préjugé que tant de gloire rendait excusable, Théodose renversa la statue de la Victoire, qui, debout sur le globe du monde, revêtue d'une robe flottante, déployant de brillantes ailes et portant à la main une couronne de laurier, semblait commander aux Romains le courage et leur promettre le triomphe.

Il arracha du Capitole les statues de Jupiter, de Mars, d'Hercule et des autres dieux, les attacha aux roues de son char, et parcourut avec orgueil les rues de Rome : triomphant des divinités de l'Olympe vaincues, comme l'inexorable Achille avait triomphé d'Hector. Leur défenseur Symmaque fut exilé ; les patriciens tremblants abjurèrent l'idolâtrie. Ce fut alors que le poëte Prudence, profanant son talent en louant un acte despotique, se félicita de voir « les sénateurs romains, les flambeaux de l'univers, les « membres d'une assemblée de Fabius et de Catons, quit« ter leurs habits pontificaux, abandonner avec horreur la « peau du vieux serpent pour se revêtir de la robe blanche « de l'innocence baptismale, et humilier l'orgueil des fais« ceaux consulaires sur la tombe des martyrs. » A la voix de Théodose, on ferma les temples, on détruisit le Capitole, on menaça de mort les partisans de l'ancien culte ; l'intolérance, encouragée par l'autorité, ne connut plus de bornes ; les chrétiens dominants se permirent les excès qu'ils avaient

reprochés à leurs persécuteurs. Saint Martin, évêque de Tours, marcha à la tête des moines, abattit les idoles, renversa les temples, arracha les arbres sacrés.

En détruisant les statues, on découvrit les fraudes pieuses des pontifes païens qui, par des tuyaux cachés dans les idoles, faisaient entendre la voix prétendue des oracles. Par là le paganisme perdit beaucoup de partisans; les sacrifices, même ceux où l'on n'immolait point de victimes, furent interdits et punis comme crimes de haute trahison : les païens gémirent et cédèrent; ils n'avaient pas le courage des martyrs.

Quelques philosophes entreprirent de réfuter les ouvrages de saint Augustin; on ne permit point la publication de leurs livres. Enfin la révolution fut totale, et trente ans après le règne de Théodose, on ne vit presque plus d'idolâtres dans l'empire : mais pendant longtemps les conversions furent plus apparentes que réelles; un grand nombre de Romains déploraient la destruction de leur ancienne religion. « Ce bou« leversement, disent quelques auteurs de cette époque, « changea les temples en sépulcres, couvrit la terre de téné« bres, rétablit le règne du chaos et de la nuit, et substitua « aux images révérées des dieux celles de quelques malfai« teurs obscurs que la superstition décorait du nom de « martyrs. »

Tels furent les derniers accents de douleur des idolâtres, qui auraient en peu de temps cédé sans murmures à la raison, mais qui ne pouvaient supporter la plus injuste des violences, celle qui opprime la pensée.

Malgré cette violation des anciennes coutumes et de la liberté des opinions, le nom glorieux de Théodose était trop respecté pour que les droits de ses fils parussent douteux : les deux sénats de Rome et de Constantinople les proclamèrent augustes; ils reçurent le serment de fidélité du peuple et des soldats. On fit alors un partage définitif de l'empire : Arcadius eut la Thrace, la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Dacie et la Macédoine; Honorius régna

sur l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Arcadius, âgé de dix-huit ans, végéta plutôt qu'il ne régna dans son palais de Byzance.

Le Gaulois Rufin gouvernait l'empire et l'empereur; le massacre de Thessalonique n'avait que trop prouvé son penchant à la cruauté. Ce caractère féroce perdit son frein en perdant Théodose. On trouvait en lui un ami perfide et un ennemi implacable; son ambition était gênée par le mérite et par le crédit de Tatien, préfet de l'Orient, et par la prudence de Promotus, maître général de l'infanterie, dont le courage avait plus d'une fois contribué au salut de l'empire. Un jugement inique le délivra du premier, il exila le second, et, peu de temps après, le fit assassiner par ses agents dans un combat qu'il livrait aux Bastarnes.

La vertu de Lucien, comte d'Orient, offrait un contraste trop dangereux avec les vices du ministre; on le fit périr, et Rufin, héritant de la fortune de ses victimes, fut revêtu de toutes leurs charges. La terreur que son nom répandait dans tout l'empire lui soumettait le peuple et l'armée; mais, si le courage ne lui résistait nulle part, l'intrigue travaillait dans l'ombre à miner son crédit.

Pour resserrer plus étroitement la chaîne dont il liait le faible Arcadius, il voulut lui faire épouser sa fille. Le prince en avait même pris l'engagement; mais tandis que l'ambitieux ministre parcourait l'Asie pour y jouir de la souveraine puissance qu'il exerçait seul dans l'Orient, Eutrope, grand-chambellan, vanta en présence du jeune empereur les charmes d'Eudoxie, fille du comte Bauto, général des Francs auxiliaires. Arcadius voulut voir cette belle Française; il en devint épris et résolut de l'épouser. Rufin, revenant à Constantinople, trouva la ville occupée des fêtes préparées pour le mariage : il croyait que sa fille était l'objet de ces préparatifs pompeux, et sa fureur fut égale à sa surprise lorsqu'il vit l'empereur conduire Eudoxie au temple. Cette princesse, digne de son élévation par sa beauté, mais plus encore par ses talents et par son courage, soutint habilement la lutte

périlleuse qui s'établit, dès ce moment, entre elle et ce ministre aussi vindicatif que puissant.

Tandis que ces intrigues de cour occupaient seules les premières années d'Arcadius dans l'Orient, le tuteur du jeune Honorius, plus digne de la confiance de Théodose, se livrait à des soins plus importants, et gouvernait Rome en Romain. Stilicon, le héros du poëte Claudien, et né parmi les Vandales, surpassait, dit-on, la taille qu'on attribuait aux demi-dieux. Dans sa jeunesse il se distingua parmi les plus belliqueux par sa bravoure et par son adresse. Les suffrages publics prévinrent à chaque grade son élévation. Comte des domestiques, maître général de la cavalerie et de l'infanterie d'Occident, époux de la princesse Sérène, il était seul maître de l'empire sous le nom d'Honorius, qui n'avait point encore atteint sa douzième année.

Les Bastarnes, excités par Rufin, avaient battu un corps de Romains d'Orient, et assassiné Promotus; Stilicon prit les armes pour venger son ami; il vainquit ces Barbares et en tua un grand nombre. Tournant ensuite ses armes contre les Germains que la mort de Théodose avait enhardis, il les chassa de la Gaule et les poursuivit au delà du Rhin.

Après avoir délivré l'empire de ses ennemis, il garantit les citoyens, par une sévère discipline, de la licence des soldats.

Sa gloire excitait l'envie de Rufin, et bientôt ces deux fiers rivaux devinrent ennemis.

Les dangers auxquels la discorde devait exposer les deux empires effrayaient l'esprit généreux de Stilicon, mais ne pouvaient faire impression sur l'âme basse de Rufin, qui aurait sacrifié sans scrupule aux Barbares les trois quarts de l'empire, pour avoir la certitude de régner sur le reste.

On le vit exciter lui-même des tribus de Huns et de Scythes à piller l'Asie, pour effrayer Arcadius et pour conserver près de lui son pouvoir.

Les Goths, reprenant les armes, venaient de franchir le Danube pour attaquer l'Orient : Stilicon, qui s'occupait

alors du partage des trésors et des armées de Théodose entre les deux empereurs, marcha contre les Goths, sous prétexte de conduire à Arcadius les troupes orientales qui étaient restées en Italie; il arriva près de Thessalonique, et, par des mouvements habiles, resserra les Barbares dans une position désavantageuse qui devait rendre leur défaite certaine.

Rufin redoutait plus Stilicon que les Goths. Un ordre d'Arcadius rappela près de lui ses troupes, et défendit à Stilicon d'avancer avec elles. Le général obéit, s'arrêta et retourna en Italie; mais il était certain du dévouement des légions qu'il renvoyait à l'empereur d'Orient : ces légions et Gainas le Goth, leur chef, détestaient Rufin et promirent sa mort à Stilicon. Le secret de leur dessein fut gardé avec prudence, et pendant leur marche, depuis Thessalonique jusqu'à Constantinople, aucune parole inconsidérée ne trahit leur projet.

A leur arrivée même ils cachèrent leur haine sous l'apparence de la flatterie; et Rufin, trompé par leurs hommages, leur prodigua ses trésors, espérant, avec leur appui, se délivrer d'Eudoxie et se faire élire empereur.

Arcadius était trop faible pour qu'on osât lui faire connaître son danger; on le sauva en le trompant. Gainas ayant sollicité pour ses légions l'honneur d'être passées en revue par l'empereur, ce prince se rendit avec son ministre dans la plaine que ces troupes occupaient; il salua, suivant l'usage, avec respect, les aigles romaines, tandis que Rufin, qui avait déjà fait frapper des médailles où il était représenté avec la couronne sur la tête, contemplait orgueilleusement les soldats sur lesquels il fondait son espoir; mais, lorsqu'il arrive avec le prince au milieu de la ligne, les deux ailes s'avancent rapidement et les entourent; Gainas donne le signal, et soudain un soldat se jette sur l'ambitieux ministre et lui plonge son épée dans le sein. Ce malheureux gémit, tombe et meurt aux pieds de l'empereur.

La nouvelle de sa chute se répand; la populace, aussi furieuse contre les tyrans morts qu'elle est basse pour eux

lorsqu'ils vivent, se saisit du corps de Rufin, le déchire et le traîne dans les rues. On avait planté sa tête sur la pointe d'une pique, et sa main droite coupée, qu'on montrait aux passants, semblait encore demander au peuple des contributions.

Sa femme et sa fille ne purent échapper à la mort que par la fuite; un couvent à Jérusalem fut leur asile; on confisqua leurs biens au profit du trésor impérial. Par ce funeste exemple, l'autorité des empereurs devint moins sacrée, celle des généraux plus redoutable, et le glaive apprit à braver le sceptre.

Si, en perdant l'odieux Rufin, le projet de Stilicon était de gouverner les deux empires, son espoir fut trompé. Arcadius, qui le craignait, donna sa confiance à l'eunuque Eutrope, son grand-chambellan. Gainas lui-même se déclara contre Stilicon; tous les favoris ligués pour perdre ce héros tentèrent de l'assassiner. Un décret du sénat de Constantinople le déclara ennemi public, et confisqua les biens qu'il possédait dans l'Orient. Ainsi les deux empires se divisèrent dans le temps où le danger commun devait leur faire sentir le plus vivement la nécessité de l'union, et, depuis cette époque, chacun d'eux regarda comme ses alliés les Barbares qui attaquaient l'autre.

La discorde des deux cours fit renaître l'ancienne rivalité des deux peuples; les Grecs avaient toujours haï la grossièreté romaine, et les Romains méprisaient la mollesse et la finesse des Grecs.

Stilicon, plus grand que ses rivaux, ne voulut point, pour l'intérêt de son orgueil, exposer les deux empires aux malheurs d'une guerre civile. Il abandonna le faible Arcadius à ses nouveaux favoris. D'ailleurs une révolte formidable en Afrique semblait alors devoir occuper tous ses soins.

L'indulgence de Théodose avait laissé, dans cette contrée, de vastes possessions dans les mains de Gildo, frère du tyran Firmus. Cet ambitieux se servit de ses richesses pour soulever les Africains. Quelques troupes romaines, trahissant

leur devoir, contribuèrent au succès de son usurpation. Parvenu au pouvoir suprême, Gildo, qui se disait le libérateur de son pays, n'en fut que le tyran; il signalait ses jours par des assassinats, et ses nuits par des débauches qui déshonoraient les plus illustres familles; les femmes les plus distinguées, victimes de sa lubricité, après avoir perdu l'honneur, étaient ensuite livrées par ce monstre aux nègres farouches du désert, qui composaient sa garde.

Gildo régnait despotiquement, sans avoir cependant osé ceindre le diadème : il payait même un tribut à Rome; mais comme il craignait la rigueur de Stilicon, il implora la protection d'Arcadius, qui prit sa défense dans l'espoir de réunir l'Afrique à l'empire d'Orient.

Stilicon, pour résister avec plus de succès aux prétentions de la cour de Byzance, crut nécessaire de fortifier son pouvoir en l'entourant de la majesté des anciennes lois. Faisant donc apparaître l'ombre de la république depuis longtemps oubliée, il décida l'empereur Honorius à soumettre au sénat le jugement de Gildo. La cause de ce rebelle y fut jugée suivant les formes antiques, et les suffrages unanimes de tous les sénateurs le déclarèrent ennemi de la république. On chargea Stilicon de veiller à l'exécution du décret. Un seul sénateur, Symmaque, avait paru craindre que cette guerre, empêchant l'arrivée des grains d'Afrique, ne produisît la famine dans Rome et n'excitât un soulèvement. L'habile activité de Stilicon prévint le danger; il fit venir des Gaules des grands approvisionnements de blé, et, pendant toute cette guerre, le Rhône nourrit le Tibre.

Gildo, qui ne respectait pas plus la nature que la justice, avait proscrit son frère Mascérel, qui s'était réfugié à Milan. Stilicon, certain qu'il ne pouvait choisir un chef plus ardent pour servir la vengeance publique, plaça Mascérel à la tête des vétérans gaulois, des joviens, des herculiens et des deux légions nommées la Fortunée et l'Invincible. On peut juger de la décadence des forces romaines, en voyant que tous ces corps d'élite réunis ne formaient que cinq mille hommes.

L'armée de Gildo était composée de soixante-dix mille combattants : fier de leur nombre, il se vantait de fouler aux pieds de ses chevaux et d'ensevelir dans les tourbillons de sable cette poignée de Gaulois et de Romains qui venaient attaquer le maître de l'Afrique.

Cependant peu de cohortes romaines composaient sa force réelle. Le reste des Africains ne portaient que des javelots pour armes et des manteaux pour boucliers.

Sans craindre cette multitude indisciplinée, Mascérel, avec ses cinq mille braves, s'avance intrépidement près des rangs ennemis, et offre aux rebelles le pardon s'ils se soumettent. Un porte-étendard africain menace de le frapper ; Mascérel, d'un coup de sabre, lui abat le bras ; l'étendard qu'il portait tombe ; les autres enseignes des cohortes romaines, qui servaient dans l'armée de l'usurpateur, voyant de loin la chute de cet étendard, la prennent pour un acte de soumission, suivent cet exemple, jettent leurs armes et proclament le nom d'Honorius.

Cette défection répand la crainte et le désordre parmi les Maures : après un léger combat, ils fuient dans le désert. Gildo, sans espoir et sans armée, s'embarqua pour chercher un asile dans l'Orient ; mais rejeté sur la côte par les vents contraires et cerné par les Romains, il échappa au supplice en se donnant la mort.

Le sénat de Rome jugea ses complices avec cette excessive rigueur qui accompagne toujours la crainte et la faiblesse. La crédulité du temps prétendait que saint Ambroise, mort un an auparavant, avait, dans ses derniers jours, prédit cette victoire.

Mascérel, conquérant de l'Afrique et reçu en triomphe à Milan, excita la jalousie de Stilicon : quelques jours après son arrivée, comme le prince maure se promenait avec le général de l'Occident, son cheval fit un écart et le jeta dans la rivière : on s'empressait de voler à son secours ; mais Stilicon, souriant, arrêta par un signe le zèle des courtisans, qui laissèrent le prince périr dans le fleuve.

La fortune de Stilicon s'accrut encore par le mariage de sa fille Marie avec le jeune empereur Honorius. La muse de Claudien chanta en beaux vers cet hyménée ; il n'était plus permis d'adorer les faux dieux dans les temples, mais on laissait les poëtes les encenser dans leurs ouvrages. L'imagination ne pouvait renoncer aux ingénieuses fictions du paganisme, et les fables de la Grèce, proscrites par la religion chrétienne, furent sauvées par la poésie.

Le mariage d'Honorius ne donna point d'héritiers à l'empire. Marie mourut vierge dix ans après l'époque où elle monta sur le trône. Honorius, faible d'âme et de corps, ne pouvait être ni père ni prince. Dans les premières années on le vit quelquefois essayer de se livrer avec les jeunes Romains aux exercices militaires ; mais s'amollissant de jour en jour, il se renferma dans son palais, ne s'occupa que des détails puérils de sa maison, de ses jardins, de sa basse-cour, confia son sceptre à Stilicon, et resta spectateur indifférent de l'agonie et de la ruine de son empire (an 395).

Avant de mourir, Rufin, pour maîtriser l'empereur d'Orient par la crainte, avait, dit-on, appelé les Goths à son secours. Le nouveau favori d'Arcadius, Eutrope, mécontenta ces Barbares en refusant de leur payer les subsides convenus, et irrita le jeune Alaric en ne lui accordant pas les dignités militaires que ce prince croyait dues à ses exploits et aux services qu'il avait rendus à Théodose.

Alaric, de la race des Baltes, surpassait en génie, en science militaire et en courage, tous les guerriers de sa nation. Sa supériorité subjugua l'envie : tous les chefs des Goths le reconnurent pour leur général, et cet implacable ennemi de Rome se servit, pour la détruire, de l'expérience qu'il avait acquise dans les armées du grand Théodose.

La cour d'Orient, qu'il attaqua la première, ne lui opposa que des généraux incapables de lutter contre lui. Antiochus et Gérontius ne surent ni maintenir la discipline dans leurs troupes, ni défendre la frontière. Alaric les battit en plusieurs rencontres, livra au pillage la Thrace, la Dacie, péné

tra sans obstacles dans la Grèce, et s'avança rapidement jusqu'au pied du mont Œta.

Peu de forces auraient pu l'arrêter aux Thermopyles, mais les troupes qui défendaient ce passage prirent la fuite. Les Goths se répandirent comme un torrent en Béotie, massacrant les hommes, enlevant les femmes, dévastant les villes, incendiant les villages. De nos jours, le voyageur peut encore reconnaître, de ruine en ruine, les traces de la marche d'Alaric. Argos, Sparte et Corinthe devinrent la proie des Goths; Athènes évita sa destruction par une capitulation; Alaric entra dans cette ville et l'épargna; mais il ravagea l'Attique et démolit ce célèbre temple d'Éleusis, dernier asile du paganisme.

La Grèce était détruite, les monuments des arts étaient renversés : Stilicon, qui n'avait pu arriver à temps pour sauver les Grecs, accourt pour les venger. Il débarque près de Corinthe, livre aux Barbares plusieurs combats longs et sanglants, et, après une opiniâtre résistance, remporte une victoire complète. Il force les Goths de se retirer sur une montagne près des sources du Pénée; là, il les entoure de retranchements, les assiége, leur coupe toute communication, et se croit certain qu'ils n'auront plus d'autre choix que celui de la servitude ou de la mort.

Mais une trop grande confiance dans le succès fait souvent qu'il échappe. Stilicon commit la faute de s'éloigner momentanément de son armée pour assister à des fêtes et à des jeux publics que les Grecs célébraient toujours, suivant leurs anciennes coutumes, et au milieu des plus grands désastres.

Pendant son absence, la discipline des Romains se relâcha; leurs chefs se livrèrent à la débauche; les retranchements furent gardés avec négligence: au milieu d'une nuit sombre, Alaric sortit de son camp avec toutes ses troupes, força les lignes romaines, gagna les montagnes d'Épire et les fortifia.

Stilicon voulait le poursuivre; mais le roi des Goths, aussi

adroit que brave, profitant habilement de la méfiance qui existait entre les deux cours impériales, conclut la paix avec Arcadius, qui accepta ses services et le nomma maître-général des armées de l'Illyrie orientale.

Ce fut ainsi que Stilicon vainqueur se vit obligé de se retirer et de respecter, sous le nouveau titre de général d'Arcadius, l'ennemi et le dévastateur des deux empires. Au milieu des esclaves de l'Orient, il se trouva cependant un homme courageux, Synnésius, qui osa dire la vérité à l'empereur. Il lui représenta qu'au lieu de courber la majesté romaine sous le joug des Barbares, le fils de Théodose devait chasser ces auxiliaires féroces, les bannir de sa cour, les éloigner de ses camps, rétablir l'antique discipline, réformer le luxe, faire des levées, rappeler aux armes les patriciens, les chevaliers, les laboureurs, les marchands, et à la tête de cette armée de citoyens, détruire la race des Goths et sauver l'empire.

Ce discours vraiment romain fut généralement applaudi ; mais on n'y répondit que par un décret qui publiait la promotion d'Alaric.

Le roi des Goths se servit de l'autorité qu'on lui confiait pour approvisionner ses troupes d'armes de toute espèce, et l'on vit, dans toutes les cités de l'Orient, les Romains occupés jour et nuit à forger des casques, des boucliers, des lances et des glaives pour en armer leurs destructeurs.

Tandis que la division affaiblissait journellement la puissance romaine, l'union augmentait celle des nations barbares. Tous leurs princes, étouffant leurs jalousies, se rangèrent sous les drapeaux d'Alaric, maître-général de l'empire d'Orient, l'élevèrent sur un bouclier et le proclamèrent roi des Visigoths.

Ce prince, par son invasion, avait épuisé les ressources des provinces orientales de l'Europe; il ne pouvait plus piller celles de l'Asie, dont sa nouvelle dignité lui confiait la défense. D'ailleurs Constantinople était trop fortifiée pour qu'il pût espérer de s'en rendre maître. Tous ces motifs le

décidèrent à porter sur l'Occident ses vues ambitieuses, et pour satisfaire sa soif de gloire et de richesses, il résolut d'envahir l'Italie, et de conquérir dans Rome les riches dépouilles que, depuis tant de siècles, trois cents triomphes avaient amassées.

Dès que ce grand dessein fut conçu, il en commença l'exécution. Nul n'était plus hardi dans le conseil et plus rapide dans l'action.

La renommée annonce sa marche et répand la terreur; il franchit les Alpes ; au bruit de son approche, une partie des sénateurs se retirent en Sicile ; d'autres fuient en Afrique. Honorius, nourri dans la mollesse, n'avait jamais cru que le péril pût approcher du palais d'un successeur d'Auguste. Le bruit de la trompette l'épouvante; la crainte générale augmente son effroi; les Romains dégénérés qui l'entourent conseillent la fuite ; aucun ne prend les armes : l'empereur déclare qu'il veut se retirer dans la Gaule.

Stilicon seul s'oppose à ce lâche dessein ; il ne veut pas qu'on livre Rome aux Barbares; il promet une armée et la victoire, si on veut l'attendre dans les murs de Milan.

Dès que la faiblesse entrevoit un appui, elle passe rapidement d'une peur sans mesure à une confiance sans bornes. L'empereur, rassuré, court en Lombardie, et fait, au pied des autels de Milan, d'ardentes prières pour obtenir du ciel le salut d'un empire qu'il n'a pas le courage de défendre.

Cependant Stilicon parcourt l'Occident, rappelle et réunit des soldats tirés des garnisons de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne, et y joint quelques corps auxiliaires de Germains.

Les légions romaines étaient alors tellement affaiblies par de longues guerres, que pour défendre l'Italie il fallait épuiser les provinces et dégarnir les frontières.

Stilicon avait pensé que l'Adige, le Mincio et l'Adda arrêteraient quelque temps Alaric; mais la sécheresse trompa son espoir: les Goths traversèrent facilement ces fleuves et s'approchèrent de Milan.

Honorius, trop lâche pour soutenir un siége, prit la fuite, passa le Pô, et voulut se réfugier en Gaule dans la ville d'Arles ; mais, coupé dans sa route par un corps de Goths, il changea de dessein et s'enferma dans la ville d'Asti, où il se vit investi promptement par les Barbares.

Comme la perte de l'empire et de l'honneur l'effrayait moins que celle de la vie, il parlait déjà de capituler, lorsque Stilicon parut à la tête d'une partie de son armée, passa une rivière à la nage, força les retranchements ennemis et entra victorieux dans Asti. Ce grand homme avait ordonné à d'autres corps de déboucher en même temps par tous les passages des Alpes : ils exécutent ses ordres, inondent la plaine, la font retentir de leurs cris et enveloppent Alaric, qui d'assiégeant devient assiégé.

Tous les chefs barbares conseillaient la retraite ; Alaric seul persista dans son dessein de conquérir l'Italie. Il s'éloigne d'Asti ; Stilicon le suit et l'attaque près de Potentia. La bataille fut sanglante, et la victoire disputée. Les Goths enfoncèrent d'abord la cavalerie romaine ; Stilicon vint à son secours avec un corps d'élite ; l'infanterie des Goths, battue à son tour, se retira dans son camp. Les Romains, les poursuivant sans relâche, forcent leurs lignes, s'emparent de leur camp, délivrent une foule de prisonniers, se rendent maîtres de la femme d'Alaric, et reprennent les riches dépouilles enlevées par les Barbares dans Argos et dans Corinthe.

Ce triomphe éclatant fit comparer alors Stilicon à Marius.

Alaric, vaincu, s'était retiré à la tête de toute sa cavalerie ; mais, loin d'être découragé et de fuir, il marcha audacieusement sur Rome : il espérait que la terreur produite par un mouvement si hardi lui ouvrirait les portes de la capitale du monde ; mais Stilicon, aussi actif que lui, le devança, et par cette rapidité rompit toutes ses mesures. Les grands courages se combattent, mais s'estiment ; Stilicon, admirant l'audace d'Alaric après une défaite et sa fermeté

dans le malheur, se sentit plus disposé à rechercher l'amitié qu'à consommer la ruine d'un si brave ennemi : il traita avec ce prince, et lui accorda un subside à condition qu'il évacuerait sur-le-champ l'Italie.

Alaric en se retirant voulut s'emparer de Vérone, dans le dessein d'envahir ensuite la Gaule. Les espions de Stilicon pénétrèrent ce projet, et au moment où le roi des Goths investissait la ville, il se vit lui-même enveloppé et forcé de combattre à la fois la garnison de Vérone et l'armée romaine. Trahi, surpris, enfoncé, vaincu, il échappa à la mort par des prodiges de valeur, et parvint à se sauver de rochers en rochers avec quelques débris de son armée.

Les grands, le peuple et le clergé d'Italie, qui tous avaient tremblé au seul nom d'Alaric, reprenant leur orgueil après sa défaite et montrant cette ingratitude toujours inséparable de la lâcheté, accablèrent Honorius d'éloges et Stilicon de reproches. Ils faisaient un crime à leur libérateur d'avoir laissé fuir Alaric, et, prodiguant au pied du trône la plus basse adulation, invitaient le fugitif Honorius à venir dans Rome pour y jouir des honneurs du triomphe et pour y célébrer la destruction des Goths, qui avait signalé son sixième consulat.

Peu de temps après, l'empereur, cédant au vœu public, se rendit dans la capitale : sa faiblesse ne pouvait lui attirer l'estime, mais sa douceur et sa piété lui concilièrent l'affection populaire. Pour se conformer aux anciennes coutumes, il assista aux jeux du cirque, et ce fut alors que les Romains jouirent pour la dernière fois du plaisir barbare que leur donnaient les combats de gladiateurs. Déjà le poëte Prudence s'était élevé contre cette passion si opposée à la morale et à la charité chrétienne. Un moine nommé Télémaque osa davantage : au moment où les gladiateurs commençaient leurs jeux sanglants, ce moine descend dans l'arène, sépare les combattants, et reproche avec violence au peuple cette soif du sang humain. La multitude, troublée dans ses plaisirs, déçue dans son espoir, répond à ses paroles par des

cris d'indignation, s'émeut, s'anime, se précipite sur lui et le met en pièces. Les gladiateurs se dispersent; la cour consternée se retire; le clergé fait entendre sa voix menaçante, et l'empereur par un décret abolit pour toujours ces spectacles inhumains.

Les dangers qu'Honorius avait courus dans Milan ne sortaient pas de sa mémoire; et, se croyant même peu en sûreté dans les murs de Rome, il vint s'établir à Ravenne, ville forte, située sur la mer Adriatique, près de l'embouchure du Pô, bâtie, comme Venise, sur pilotis, entourée par des marais, défendue par de nombreux canaux, et dont le port, qui contenait deux cent cinquante vaisseaux, offrait toujours à la faiblesse l'espoir d'une fuite facile. Les timides successeurs d'Honorius suivirent son exemple, et Ravenne devint le séjour de la cour d'Occident.

Depuis un grand nombre d'années, les contrées du nord de l'Asie et de l'Europe, de la mer Glaciale, et celles de la grande muraille de la Chine, jusqu'aux rives du Danube et du Rhin, ressemblaient à une mer orageuse soulevée par de continuelles tempêtes. Des flots de Barbares, roulant les uns sur les autres, étendaient chaque jour leurs ravages sur les contrées populeuses et civilisées de l'Occident.

Les Tartares, après avoir vaincu les Huns, subjuguèrent les hordes sauvages du désert. Leur chef, Normartarpa (ce qui signifie dans leur langue *maître de la terre*), envahit la Chine, et y fonda le règne d'une dynastie qui dura deux siècles. Elle fut ensuite vaincue et détruite par d'autres Tartares de la race de Toulun, qui rangea sous son joug les nations situées au nord de la mer Caspienne. Bientôt ces Tartares, réunis avec les Huns, poursuivant leurs conquêtes, chassèrent devant eux les Sarmates, qui poussèrent à leur tour hors de leur pays les Suèves, les Bourguignons et les Vandales. Radagaise, prince puissant parmi les Vandales, descendit des côtes de la mer Baltique, à la tête de quatre cent mille combattants, et se précipita sur le Danube, dans le dessein d'envahir l'Italie.

Pour repousser cette formidable invasion, Stilicon réunit toutes les troupes dont il pouvait disposer, ordonna de nouvelles levées, promit la liberté aux esclaves, prodigua le trésor public pour réveiller le courage par la cupidité, et, malgré les efforts prodigieux de son génie infatigable, ne put rassembler que quarante mille hommes, faibles troupes que Rome seule, dans son berceau, aurait armées.

Cinq cent mille combattants se levèrent à la voix de Marius quand les Cimbres parurent en Italie, et la crainte de la mort ou de l'esclavage ne put, dans ce temps de décadence, décider les Romains à braver les périls de la guerre pour défendre leur indépendance, leur honneur et leur vie.

Le roi vandale, ne rencontrant point d'obstacles, s'avance avec rapidité, tourne près de Pavie le camp de Stilicon, et vient assiéger Florence.

La terreur régnait dans Rome ; le sénat, ayant plus de richesses à perdre que le peuple, loin de l'encourager, se montrait plus effrayé et plus consterné que lui.

Alaric, chrétien éclairé, nourri dans les camps romains, respectait au moins quelques droits de l'humanité au milieu des horreurs de la guerre; mais les mœurs de Radagaise étaient féroces : aucun frein ne le retenait ; aucune lumière n'adoucissait le caractère de ses guerriers sauvages. Il avait juré de raser la ville de Rome et de sacrifier les sénateurs à ses idoles.

Au milieu de ce terrible danger, on vit éclater cet esprit funeste de parti qui divisa Jérusalem au moment de sa ruine; sorte de fanatisme qu'aucune raison ne ramène, et dont les plus pressants intérêts ne peuvent vaincre l'opiniâtreté. Au moment où Rome était menacée d'une ruine totale, les adorateurs de Jupiter et de Mars leur adressaient hautement des vœux pour le succès des armes de Radagaise : ils se réjouissaient de voir ce Barbare, adorateur de Vodda ou Odin, prêt à renverser les églises chrétiennes et à faire disparaître la croix.

D'un autre côté, les catholiques attribuaient les malheurs

de l'État à l'indulgence coupable des empereurs, qui n'avaient pas exterminé les idolâtres et les hérétiques.

Le fanastisme et la peur égaraient ce peuple lâche et corrompu. Stilicon seul, ferme appui de l'empire et inaccessible à la crainte, suivait les mouvements des Barbares avec une prudence vigilante; sans les fuir, il enhardissait habilement leur témérité par sa circonspection. Radagaise tomba dans le piége que lui tendait cet habile général : entré dans un défilé étroit, il se vit tout à coup enveloppé par les Romains, qui en occupaient toutes les hauteurs et toutes les issues. En vain les Barbares opposèrent la fureur du désespoir à la savante tactique de leur ennemi, une partie de leur troupe périt, l'autre rendit les armes; Radagaise fut pris, enchaîné et décapité dans Rome. Le sénat décerna, pour la seconde fois, à Stilicon, le titre de *libérateur de l'Italie*, et le triomphe à l'indolent Honorius, qui n'avait pas entendu le bruit des armes.

Le clergé, qui ne tremblait plus, attribua ce grand succès à ses prières, et, douze ans après, saint Augustin s'efforça de prouver que la victoire de Stilicon était due à un miracle.

L'Italie se voyait sauvée par le génie d'un grand homme; mais d'affreux malheurs menaçaient encore le reste de l'empire. Cent mille guerriers de Radagaise, restés entre les Alpes et les Apennins, envahirent la Gaule. Les Allemands demeurèrent neutres. Les Francs seuls défendirent le pays où ils devaient un jour régner. Marcomir, un de leurs rois, moins fidèle à ses engagements, fut accusé par un magistrat romain, condamné, exécuté, et ses sujets punirent de mort son frère qui voulait le venger.

Les Francs défirent les Vandales, et furent, peu de temps après, vaincus par les Alains; la suite de cet échec devint terrible pour la Gaule; les Barbares y entrèrent de toutes parts et n'en sortirent plus.

Dans ce temps (an 406) les bords du Rhin, les rives de la Garonne, de la Loire, du Rhône et de la Seine, jouissaient de toute la prospérité d'une longue civilisation. On y voyait ré-

pandues autant de lumières qu'à Rome ; ils offraient aux regards le même luxe, la même élégance, la même industrie.

Partout on ne voyait que bâtiments somptueux, écoles savantes, spectacles magnifiques ; les frontières seules retentissaient du choc des armes, et rien ne troublait la tranquille mollesse des champs et des cités de l'intérieur de ce beau pays.

Soudain un cri sauvage se fait entendre : les hordes belliqueuses du Nord entrent dans les villes sans défense, parcourent les villages désarmés ; les propriétés sont dévastées, les monuments détruits, les hommes égorgés, les femmes outragées et captives. Le fer disperse l'or, les ténèbres remplacent la lumière, la barbarie détruit la civilisation : tels on pourrait supposer les malheurs effroyables qui accableraient l'Europe moderne, si, au milieu de son éclatante prospérité, les féroces habitants des déserts de l'Afrique, fondant sur elle avec trois millions de guerriers, faisaient disparaître en un instant le fruit de tant de siècles de travail, d'industrie, de lumière et de génie.

La cour de Ravenne ne pouvait opposer aucun obstacle à ce torrent, aucun remède à ces désastres. En moins de deux ans, les Barbares pénétrèrent jusqu'aux Pyrénées.

La Bretagne, ne voulant plus reconnaître une puissance qui la dominait sans la protéger, se révolta et proclama son indépendance. Le premier roi qu'elle se donna, nommé Marcus, fut bientôt tué par ses troupes. Gratien, son successeur, éprouva le même sort : enfin l'armée donna la couronne à un simple soldat qu'elle en crut digne, parce qu'il se nommait Constantin.

Celui-ci, plus habile, sentit que, pour soumettre des esprits si turbulents, il fallait les occuper sans relâche. Il s'embarqua, descendit près de Boulogne, battit quelques corps allemands, et parcourut la Gaule en conquérant.

Honorius mit sa tête à prix, et envoya contre lui des troupes qui l'attaquèrent sans succès près de Vienne. L'Espagne reconnut Constantin pour empereur. Honorius n'avait

plus de forces nationales à lui opposer; l'appui d'autres Barbares fut son seul espoir. Par les conseils de Stilicon, il négocia avec Alaric. Le roi des Goths quitta le service d'Arcadius, accepta le titre de maître-général de la préfecture d'Illyrie occidentale, et promit de rendre la Gaule à l'empire. L'accord désirable, et qui devrait toujours exister entre la politique et la morale, n'est que trop rare dans tous les pays, à toutes les époques; mais c'est surtout dans l'enfance des peuples et dans leur vieillesse qu'on les voit le plus désunis. La grossièreté des sauvages du Nord et la corruption des Romains dégradés méprisaient également la bonne foi, et ne connaissaient d'autre règle que celle de l'intérêt. Aucune promesse n'était sacrée, aucune paix n'était stable; les uns trompaient pour satisfaire leur cupidité, les autres pour se préserver du pillage et pour éloigner le péril.

Alaric ne remplissait aucun de ses engagements, et réclamait avec menaces les récompenses promises. Stilicon, ne trouvant aucun appui dans le caractère faible de l'empereur, voulut s'étayer de l'autorité du sénat. Pour la première fois depuis longtemps, on y délibéra sur les grands intérêts de l'empire.

Stilicon, après quelque résistance, parvint à persuader à cette timide assemblée qu'il fallait prodiguer l'or pour sauver l'État, quand on n'avait plus le courage nécessaire pour employer le fer à se défendre. D'après son avis, on acheta l'alliance d'Alaric en lui payant quatre mille livres d'or.

Un seul sénateur vraiment romain, Campadius, protesta contre cette humiliation, et s'écria: « Ceci n'est point un « traité de paix, mais un pacte de servitude. »

Stilicon ne jouit pas longtemps du repos que, par ses négociations comme par ses exploits, il avait cru donner à l'empire. Vainqueur des Barbares, il ne put résister aux intrigants: Olympius, courtisan adroit et servile, n'ignorait pas que les princes qui ont le plus besoin d'être gouvernés sont souvent ceux qui craignent le plus qu'on ne les croie dans la

dépendance; il excite la jalousie de l'empereur contre l'homme qui était son plus ferme appui, et lui persuade que Stilicon aspire au pouvoir suprême.

Honorius, effrayé, n'écoute plus les avis de ce grand homme; il court à Pavie, sous prétexte de passer en revue les troupes qui s'y trouvaient; c'étaient des Goths, dont la plus grande partie haïssaient Stilicon. L'empereur harangue ces Barbares, implore leur secours, enflamme leur courroux. Entraînés par ses paroles, par ses menaces, par ses promesses, ils se jettent sur les officiers attachés à Stilicon et les massacrent.

La nouvelle de ce soulèvement parvient promptement à l'armée de Bologne. Indignée de cette perfidie, elle veut venger son général, et demande à grands cris qu'il la conduise contre le traître Olympius. Stilicon arrête imprudemment leur ardeur; il méprisait trop ses ennemis pour les craindre; sa temporisation refroidit et découragea ses soldats.

Au milieu de la nuit, un Goth audacieux, nommé Saurus, à la tête d'un corps de sa nation, entre dans le camp, le livre au pillage, et passe au fil de l'épée la garde de Stilicon. Ce général, la veille si puissant, maintenant abandonné, se sauve à Ravenne, trouve cette ville peuplée de ses ennemis, et se réfugie dans une église, asile qu'on croyait alors inviolable. Le comte Héraclien, obéissant aux ordres infâmes de l'empereur, trompe lâchement cet illustre et malheureux guerrier, lui promet la vie au nom de son maître, l'engage à se rendre près de lui, et dès qu'il est en sa présence, lui montre son arrêt de mort. Le héros, accablé d'injures par des soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire, et par un peuple qu'il avait tant de fois sauvé, n'oppose à ces outrages qu'un froid et silencieux mépris, présente sa gorge au glaive sans dire une parole, et meurt en Romain, comme il avait vécu.

Sa mémoire fut diffamée; son amitié, qui avait si longtemps été un titre d'honneur, devint un titre de proscription. Le clergé, dont il n'avait pas servi l'ambition, célébra

sa mort ; les païens l'abhorraient parce que, méprisant leur culte, il avait brûlé les livres sibyllins, et donné à sa femme Sérène le collier de la déesse Vesta. Ils triomphèrent de sa chute comme d'une victoire.

Le célèbre Claudien, qui avait chanté avec enthousiasme ses vertus, ses talents, ses actions, n'eut pas le courage de rester fidèle à sa mémoire.

Enfin Rome, frappée d'aveuglement, regarda comme un bonheur la ruine du seul général qui pouvait retarder la sienne

Honorius, livré à ses nouveaux favoris, donna sa confiance à des généraux sans capacité. Il exclut de tout emploi les hérétiques, et, cruel parce qu'il était faible, il fit massacrer tous les Goths partisans de Stilicon, ainsi que leurs familles. Trente mille de ces Barbares, échappés à la proscription, se réfugièrent près d'Alaric, qui, délivré de son redoutable rival, se déclara son vengeur.

La cour de Ravenne voulut calmer son courroux. Le roi des Visigoths consentit à négocier, et demanda deux grands officiers de l'empire pour otages ; mais comme il apprit que l'imbécile Honorius, passant subitement de la crainte à la présomption, traitait sa modération de faiblesse, il franchit les Alpes, pilla la ville d'Aquilée, s'empara de Crémone, marcha jusqu'à Ravenne sans obstacles, dédaigna de l'assiéger, s'avança jusqu'à Rimini, traversa les Apennins, parcourut l'Ombrie, et arriva enfin aux portes de Rome.

Elle contenait alors douze cent mille habitants, et ne trouvait point de citoyens pour la défendre.

Lorsqu'Annibal, après avoir détruit tant de légions, se présenta aux portes de la capitale, il y fut arrêté par deux cent mille Romains armés.

Ce temps n'était plus. On n'y voyait que l'ombre d'un sénat : les riches patriciens qui le composaient prétendaient avec orgueil descendre des anciens héros de la république. Les Anitiens, les Pétroniens, les Olibriens le démontraient par leur filiation ; mais aucun d'eux ne le prouvait par son courage.

Une immense richesse leur tenait lieu de vertus et de gloire. Plusieurs possédaient dans leurs domaines des villes entières ; on en comptait un grand nombre dont les revenus s'élevaient à deux ou trois millions. Oisifs et voluptueux, leur ostentation et leur mollesse excitaient l'indignation ; elles rappelaient le courage et la pauvreté de leurs ancêtres.

Leurs maisons étaient des palais ; ils commandaient à des légions d'esclaves : l'or et les diamants éclataient sur leurs robes ; ils enfermaient dans leurs jardins des lacs, des plaines, des forêts ; leurs exploits se bornaient à visiter leurs vastes domaines ; ils y tuaient, sans fatigue et sans dangers, des troupes d'animaux paisibles.

Ammien Marcellin, en nous retraçant l'inconcevable tableau de leur luxe et de leur corruption, nous en donne des détails qui feraient croire vraisemblable tout ce qu'on a dit de plus exagéré sur les habitants efféminés de Sybaris.

Ces indignes descendants des Scipion, des Fabius, des Cincinnatus, traversant l'Italie, comme des femmes, en litière, comparaient, dans leurs lettres, leurs dispendieux voyages et leurs voluptueuses promenades aux travaux et aux marches d'Alexandre et de César. « Vous les entendez, « dit leur satirique historien, se plaindre si une mouche tra- « verse la gaze qui les couvre, et se lamenter si leurs ri- « deaux ouvrent un passage aux rayons du soleil. L'incon- « stance du temps est pour eux une calamité dont ils gé- « missent ; leur cortége, à la fois pompeux et ridicule, res- « semble par le nombre à une armée composée d'artisans, « d'esclaves et de Barbares. »

Il n'était resté de l'ancienne liberté que la licence. La multitude exigeait et recevait toujours les distributions accoutumées. Sa passion pour le cirque était la même : on comptait dans la capitale trois mille danseurs et autant de chanteuses, et au moment où Alaric parut (an 408), lorsque Rome demandait en vain des soldats, quatre cent mille spectateurs passaient les jours et les nuits au théâtre.

Le roi des Visigoths investit la ville et intercepta la navi-

gation du Tibre. Le sénat et le peuple, humiliés par l'approche des Barbares, faisaient éclater une indignation sans courage. Leur fureur se réduisit à commettre un crime inutile et aussi lâche qu'atroce. Ils étranglèrent Sérène, nièce de Théodose, femme de Stilicon, qu'ils soupçonnèrent de correspondre avec les Goths.

Une affreuse disette répandit bientôt la désolation dans la ville. La générosité de Læta, veuve de Gratien, ne put soulager que pendant peu de jours les souffrances du peuple. Les Romains, qui n'osaient sortir de leurs murs pour combattre les Goths, se battaient entre eux pour s'arracher quelques aliments. On vit des enfants servir de pâture à leurs mères. La peste, se joignant à la famine, remplissait les rues de cadavres. Honorius promettait des secours et n'en envoyait pas.

La fermeté trouve ses ressources dans les prodiges du courage; la faiblesse a recours à ceux de la magie. Le préfet de Rome, Pompéianus, consulta des sorciers qui lui promirent, par des charmes, des évocations et des sacrifices, d'extraire la foudre des nuages, et de la lancer sur les Barbares.

Le pape Innocent fut accusé, sans doute à tort, d'avoir toléré ces pratiques superstitieuses; la majorité chrétienne du sénat s'y opposa, et chargea Basilius et Jean de se rendre dans le camp du roi des Visigoths pour lui demander la paix.

Ces députés, s'exprimant avec une hauteur très-déplacée quand les armes ne la soutiennent pas, proposent au roi de conclure un traité, ou plutôt une capitulation honorable, et lui déclarent en même temps que, s'il refuse d'y souscrire, il doit se préparer à combattre cinq cent mille guerriers exercés aux armes et animés par le désespoir.

« Plus l'herbe est serrée, et plus la faux y mord. » Telle fut la réponse d'Alaric.

Il exigea, pour la rançon de Rome, la délivrance de tous les captifs, Barbares de naissance ou d'origine, tout l'or et tout l'argent de l'État et des particuliers, et tous les meubles

de prix qui décoraient les palais de la capitale. « Que laisserez-vous donc aux Romains ? » répondirent les envoyés. « — La vie, » répliqua le vainqueur.

On convint d'une suspension d'armes, Alaric se radoucit et consentit à lever le siége moyennant cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap écarlate, trois mille livres de poivre, très-rare alors ; enfin il exigea la liberté de quarante mille captifs. On souscrivit à tout.

Alaric exécuta loyalement le traité ; maintenant une discipline rigoureuse dans ses troupes, il punit sévèrement quelques Goths qui avaient insulté des citoyens.

Dès qu'il eut reçu ce qui lui avait été promis, il s'éloigna de Rome et se retira en Toscane, où il trouva un renfort considérable de Goths et de Huns. Ainsi se termina cette campagne qui fit évanouir les antiques prestiges dont le nom de la capitale du monde était encore entouré. On peut dire que, dès qu'elle eut capitulé, Rome n'exista plus.

Les Romains ne s'étaient vus délivrés que par une trêve; il fallait conclure la paix définitive. Alaric demandait la dignité de maître-général des armées d'Occident, un subside annuel, et, de plus, exigeait qu'on ajoutât à son royaume des Visigoths, la Dalmatie, la Norique et la Vénétie.

Le sénat envoya des députés à Ravenne, chargés d'appuyer les propositions du roi ; mais le ministre Olympius, qui n'avait fait aucun effort pour soutenir Rome, rejeta les demandes d'Alaric, et renvoya les députés du sénat avec une escorte de six mille Dalmatiens qui formaient alors l'élite des légions. C'était trop pour un cortége, trop peu pour un secours.

Ils furent attaqués en route par une division des Goths qui les tailla en pièces. Le général Valens, qui les commandait, ne put sauver avec lui que cent soldats. Cet échec renversa le crédit d'Olympius; il fut exilé, se releva dans la suite de cette chute, retomba de nouveau dans la disgrâce, et périt frappé de verges.

Honorius donna sa confiance à Jovius, peu connu par ses actions ; à Garnéride, qui rétablit momentanément la discipline dans les troupes ; enfin, les intrigues honteuses, que la faiblesse de l'empereur encourageait, investirent du plus grand pouvoir l'eunuque Eusèbe.

Celui-ci, vain de sa faveur, rompit audacieusement toute négociation avec Alaric ; quelques officiers, indignés de voir ce lâche courtisan exposer l'empire à des périls qu'il ne partagerait pas, l'égorgèrent en présence de l'empereur.

Alaric avait intercepté une lettre d'Honorius, « qui ne voulait plus, disait-il, prostituer les dignités de l'État, en les prodiguant à un Barbare. »

Le roi des Visigoths ne tarda pas à se venger de cette injure ; il marcha, ne rencontra pas d'ennemis, s'empara du port d'Ostie, reparut devant Rome et somma les Romains de se rendre à discrétion.

Le sénat voulait résister ; mais, intimidé par les clameurs du peuple qui craignait de se voir encore en proie aux horreurs de la famine, il céda, et se soumit aux conditions que le vainqueur voudrait lui dicter.

Alaric demanda la déposition d'Honorius, et voulut qu'on le remplaçât par un fantôme de prince, sous le nom duquel il régnerait.

Conformément à ses ordres, Attale, qu'il avait désigné, fut élu par le sénat, par le peuple, et donna le titre de *maître des armées de l'Occident* à son protecteur Alaric. Il nomma comte des domestiques un autre prince des Goths appelé Ataulphe, beau-frère d'Alaric.

Après cette élection, la ville ouvre ses portes. Attale, escorté par les Barbares, vient au sénat, lui promet de rétablir la majesté de l'empire, et d'y réunir l'Orient ainsi que l'Égypte. Il se rend ensuite au palais d'Auguste, suivi par les acclamations d'une vile populace, qui se passionne toujours pour ce qui est nouveau, même pour le déshonneur. Le peu d'hommes qui avaient conservé une âme romaine se cachaient et gémissaient.

Les ariens fanatiques, les païens opiniâtres, espéraient la chute du parti catholique, qui devait les consoler de leur humiliation. Ces rêves de vengeance furent aussi courts que le règne du nouvel empereur. Alaric conduisit son protégé près de Ravenne; toute l'Italie était soumise : le faible Honorius offrit à son rival de partager avec lui le pouvoir suprême. Attale ne lui promit la vie qu'à condition qu'il abdiquerait.

Jovius et Valens avaient abandonné leur maître et s'étaient rangés du côté d'Attale. Rien ne semblait pouvoir sauver Honorius; mais l'inconstante et aveugle fortune vint à son secours. Quatre mille vétérans, débarqués à Ravenne, assurèrent sa défense.

On apprit que les troupes d'Attale avaient été surprises et massacrées en Afrique par celles du parti contraire. Enfin, Alaric lui-même, irrité contre ce prince qui lui devait tout, et qui conspirait contre lui pour régner seul, le fait venir en sa présence dans le camp de Rimini, le dépouille de la pourpre dont il l'avait revêtu, et envoie son diadème à l'empereur Honorius, lui promettant son amitié s'il veut souscrire au traité conclu à Rome.

Tout devait faire espérer une paix solide; mais un chef des Goths, Saurus, meurtrier de Stilicon, ennemi d'Alaric et de la famille des Baltes, s'oppose à cette négociation, séduit Honorius par ses promesses, l'intimide par ses menaces, surprend avec sa troupe une division d'Alaric, la détruit presque totalement, et rentre en triomphe à Ravenne.

Alaric, pour la troisième fois, marche sur Rome : la crainte d'une affreuse vengeance décide enfin les Romains à se défendre; mais les esclaves qu'ils avaient armés les trahissent, ouvrent, la nuit, aux Barbares, la porte Salarienne; une foule de Goths, de Scythes, de Germains, entrent en ennemis dans cette antique et riche cité, et la livrent au plus affreux pillage.

Ce fut le 24 d'août, l'an 410 de notre ère, onze cent soixante-trois après la fondation de Rome, que cette mal-

tresse du monde devint la proie des sauvages du Nord.

Alaric, qui n'aurait pu sans péril s'opposer à leur avidité, se contente de leur donner l'ordre d'épargner les citoyens désarmés, et de respecter les églises des apôtres. La crédulité seule arrêtait ces Barbares que la nature ne pouvait attendrir, et, au moment où ils livraient aux flammes les palais des grands, l'asile du pauvre même, et massacraient sans pitié la vieillesse et l'enfance, une vierge enchaîna leur fureur, et arrêta leur cupidité, en leur disant qu'un trésor, dont ils voulaient s'emparer, appartenait à saint Pierre.

Ce qui rendit ce désastre plus affreux, ce fut le ressentiment trop naturel de quarante mille captifs délivrés, qui remplirent les rues de cadavres, et se vengèrent par mille outrages de leurs longues humiliations.

Orose prétend que le feu du ciel se joignit au fer des Barbares pour réduire en poudre quelques statues des dieux que l'on voyait encore sur le Forum. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu,* attribue les malheurs de Rome à la justice de la Providence, irritée de son opiniâtreté pour le culte des idoles. Tant il est vrai que, dans les plus cruels revers, l'esprit de parti, étranger au bien public, ne voit que ce qui flatte ou ce qui blesse ses intérêts!

Un grand nombre de sénateurs tombèrent dans les fers; plusieurs furent exilés, d'autres se sauvèrent en Afrique, ou se dispersèrent en Égypte, et jusqu'au fond même de l'Asie.

Beaucoup de citoyens cherchèrent asile dans une petite île nommée *Igilum;* ils s'y défendirent en Romains, et durent à cette intrépidité leur salut et leur liberté.

Après avoir détruit la gloire de trois cents triomphes, anéanti les monuments que le temps avait respectés, et renversé la grandeur de douze siècles, Alaric, chargé des trésors enlevés à tout l'univers, s'éloigna, dédaignant de régner dans Rome avilie. Il gouverna l'Italie jusqu'en 412.

Son camp, par un étrange contraste, offrait aux regards surpris un effrayant tableau des vicissitudes de la fortune. On y voyait les fiers patriciens de Rome, ces anciens domi-

nateurs du monde, et leurs femmes, jadis si respectées, servir en esclaves leurs farouches vainqueurs, et présenter le vin de Falerne, dans des vases enrichis de pierreries, à ces guerriers sauvages, couchés tout nus en plein air à l'ombre des platanes.

Les jouissances de la victoire ne pouvaient retenir longtemps ces hordes belliqueuses, qui regardaient les villes comme des prisons et le repos comme une honte. Alaric, cédant à leurs vœux, voulut conquérir la Sicile : la première division de sa flotte fut dispersée par une tempête, et, lorsqu'il s'occupait de réparer ce désastre, la mort vint terminer le cours de ses exploits.

Ses compagnons et ses soldats célébrèrent sa gloire par des hymnes, seul monument historique de leur nation ; et, craignant que les restes de ce roi célèbre ne fussent un jour exposés par l'inconstance de la fortune à la vengeance et aux outrages de ses ennemis, ils détournèrent le cours du Buzentin, mirent son lit à sec, y creusèrent le sépulcre d'Alaric, le remplirent de trophées conquis par lui dans Rome, firent rentrer ensuite les eaux dans leur ancienne route, et tuèrent enfin tous les captifs employés à ce travail, afin que jamais on ne pût découvrir le lieu où ils avaient déposé les dépouilles mortelles de ce héros.

Son beau-frère Ataulphe fut élu par eux pour lui succéder. Ataulphe était chrétien ; ses actions prouvent qu'il avait plus de lumières et d'humanité que ses compatriotes. A peine monté sur le trône, il déclara son intention de sauver l'empire, au lieu d'en achever la ruine.

Rien n'était plus facile pour lui, dès ce moment, que d'effacer le nom romain, de distribuer à ses guerriers les terres d'Italie, et d'y établir solidement leur domination : mais, soit que sa conduite fût dirigée par des sentiments plus généreux, soit qu'il craignît le mélange de l'esprit turbulent et féroce de ses sujets avec la corruption italienne, soit enfin qu'il cédât à l'influence de l'amour que lui inspirait une illustre captive, Placidie, fille du grand Théodose, et que le

sort des armes avait mise dans ses chaînes : ce qui est certain, c'est qu'il négocia avec Honorius, promit de le maintenir sur le trône, de le défendre contre ses ennemis, et lui demanda la main de sa sœur.

Il faut connaître le puéril orgueil des princes faibles, nés sur les marches du trône, pour concevoir le dédain avec lequel Honorius reçut cette proposition, et la répugnance que montra cet empereur, lâche et vaincu, pour l'alliance d'un guerrier qu'il nommait *Barbare*, et qui lui rendait Rome et l'empire.

Placidie, moins vaine et plus politique, sauva son frère malgré lui, et accepta la main du roi des Goths.

Les historiens racontent avec détail les cérémonies de ce mariage, et la magnificence des présents qu'Ataulphe fit à la nouvelle reine. Le pillage de tant d'États, et surtout celui de Rome, pouvait seul rendre un pareil luxe concevable. Nous ne citerons parmi ces dons que celui d'un plat d'or qui pesait cinq cents livres, et que le hasard fit retrouver depuis dans le trésor de Dagobert. Une table, d'une seule émeraude, entourée de trois rangs de perles et appuyée sur soixante-cinq pieds d'or massif, pourra faire juger de l'opulence des vainqueurs, ou de l'exagération des historiens.

Ce fut à cette époque qu'on publia les lois de Théodose : elles doivent faire remarquer que partout, et dans tous les temps, les lois se multiplient à mesure que les mœurs se dépravent. C'est le nombre croissant des maux qui fait sentir la nécessité des remèdes.

La paix conclue entre Honorius et Ataulphe rendit la tranquillité à l'Italie, mais ne la rétablit pas dans l'empire. Le comte Héraclien, alors consul, et qui commandait en Afrique, y leva l'étendard de la révolte, prit le titre d'empereur, fit de nombreuses levées, et parvint à équiper une flotte que les auteurs du temps comparaient à celle de Xerxès.

Constance, général aussi estimé par ses talents que par ses vertus, marcha contre lui, dispersa ses vaisseaux et battit ses troupes en Sicile. Héraclien vaincu se sauva avec un

seul bâtiment, trouva l'Afrique soumise aux lois d'Honorius, et fut livré par ses complices aux lieutenants de l'empereur, qui lui firent trancher la tête.

Le brave Constance, son vainqueur, qui depuis parvint à l'empire, reçut pour récompense de sa victoire les biens confisqués sur Héraclien (an 413). Après avoir terminé si heureusement cette guerre, il fut envoyé par l'empereur dans la Gaule Narbonnaise.

L'usurpateur Constantin régnait toujours depuis l'extrémité de l'Écosse jusqu'à Cadix, et s'unissait aux Barbares pour piller la Gaule. L'inconstant Honorius, qui fuyait tous ses ennemis et trahissait tous ses alliés, conclut un traité avec Constantin, qui lui promit de le délivrer de la domination des Goths; car il les regardait plutôt comme ses maîtres que comme ses protecteurs. Mais de nouvelles révolutions détruisirent bientôt son espoir. Gérontius, général de Constantin, se révolta contre lui, assassina son fils Constant, l'assiégea lui-même dans Arles, et revêtit de la pourpre Maxime, son compagnon d'armes et son ami. Constance, vainqueur de l'Afrique, arrivant sur ces entrefaites dans la Gaule, attaqua Gérontius et Maxime, les défit complétement et les força de prendre la fuite.

Dans ce chaos de guerres civiles, d'invasions, de trônes aussi promptement renversés qu'usurpés, une foule d'exploits et de crimes sont tombés et ont dû rester dans l'oubli; mais l'histoire a conservé le souvenir de la dernière action de Gérontius, dont le courage éternisa le nom.

Poursuivi jusqu'aux frontières d'Espagne, il se vit entouré, dans la maison qui lui servait d'asile, par un corps nombreux de Romains; il n'avait avec lui que sa femme, un Alain et quelques esclaves. Leur communiquant son intrépidité, et décidé à vendre chèrement les dernières heures d'une vie qu'il ne pouvait sauver, il se barricade, se défend avec opiniâtreté, et, se servant adroitement d'un tas de flèches qu'il avait amassées, il prolonge toute la nuit cet étrange combat, et fait tomber trois cents assaillants sous ses coups,

Lorsqu'il n'eut plus d'autres armes que son glaive, ses esclaves le quittèrent, en franchissant les murailles; il resta seul près de sa femme qu'il ne voulait pas abandonner. Le soldat alain se dévoua aussi à la mort avec lui. Au point du jour, les assiégeants mettent le feu à la maison. Gérontius alors, cédant aux vœux de son épouse et de l'Alain, les poignarde et s'enfonce ensuite son épée dans le sein.

L'usurpateur Maxime, atteint dans sa fuite, fut conduit à Rome et décapité.

Cependant Ataulphe, indigné de la trahison d'Honorius, avait rendu la pourpre à cet Attale, jouet du sort et des Barbares. Honorius, que tout péril faisait changer de résolution, rompit son alliance avec Constantin, et ordonna au général Constance de le lui livrer. Les Francs prirent alors les armes, et accoururent près d'Arles pour défendre Constantin. L'heureux Constance les vainquit : Ébodis, leur général, périt victime d'une conjuration. Constance récompensa le courage de ses soldats vainqueurs, profita de la trahison et punit le traître par un juste supplice.

Constantin et son fils Julien, sans armée, sans appui, se livrèrent eux-mêmes à Constance, qui les envoya près de l'empereur. Le vil Honorius les fit mourir.

Un autre guerrier lui disputa encore la couronne : Jovinus fut revêtu de la pourpre par les Alains et par les Bourguignons. Leurs forces nombreuses obligèrent Constance à se retirer; mais Ataulphe, qui sacrifiait tous ses ressentiments à son amour pour Placidie, ayant abandonné Attale, vainquit et tua Saurus, révolté contre lui, marcha contre les Alains et les Bourguignons, les battit, et chassa de la Gaule Jovinus et Sébastien son frère.

Attale, livré à Honorius, fut exposé dans Rome aux outrages de la populace; on lui coupa deux doigts pour qu'il ne pût ni signer ni combattre, et l'empereur l'exila à Lipari. C'est ainsi que les caprices de la fortune firent triompher l'imbécile Honorius de sept usurpateurs, dont la plupart étaient des hommes habiles et courageux.

Depuis près de quatre siècles, l'Espagne était tranquille, et jouissait, à la faveur d'une si longue paix, de toutes les prospérités de la civilisation. Elle défendit longtemps ses montagnes contre les Barbares; mais, lorsque Honorius, dix ans avant le sac de Rome, voulut remplacer dans ce pays les milices nationales par des légions, ces belles contrées devinrent la proie des plus affreuses calamités.

Ces légions corrompues n'avaient depuis longtemps d'autre patrie que leur camp, d'autres lois que leur intérêt : infidèles à leur prince, elles reconnurent l'usurpateur Constantin, dès que la fortune l'eut favorisé, et ensuite Maxime lorsqu'il parut le plus fort. Ouvrant enfin les frontières qu'elles devaient garder, elles y laissèrent pénétrer les Suèves, les Sélinges, les Alains, les Vandales. Ce torrent destructeur dévasta, dépeupla l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer d'Afrique. Ces Barbares, insatiables de sang et de pillage, massacraient sans distinction les Romains et les Espagnols, ravageaient les champs et n'épargnaient pas plus les hameaux que les cités. Le fléau de la famine se joignit à celui de la guerre, et la peste en devint la suite inévitable.

Les Suèves et les Vandales s'établirent en Galice et dans la vieille Castille, les Alains à Carthagène et en Lusitanie, les Sélinges en Bétique.

Dès qu'il n'y eut plus rien à détruire ni à piller, les besoins se firent sentir aux féroces conquérants, et l'impérieuse loi de la nécessité les civilisa. Ils prirent aux habitants une partie de leurs terres, leur laissèrent le reste, et les encouragèrent à les cultiver. Ces indomptables enfants du Nord soumirent leur bouillant courage au règne des lois, et bientôt l'Espagne, rendue à la tranquillité, redevint fertile et peuplée.

Ataulphe, dont la volonté de Placidie avait fait un lieutenant fidèle d'Honorius, après ses victoires dans la Gaule, entra en Espagne, reprit Barcelone et la rendit à l'empereur. Il voulait faire pour lui la conquête entière de la Péninsule, mais la mort l'empêcha d'exécuter ce vaste dessein.

Il avait imprudemment pris à son service un ancien compagnon d'armes de Saurus. Cet homme, ennemi implacable de la famille des Baltes, conspira contre lui, l'assassina dans la ville de Barcelone, et plaça sur le trône Singéric, frère de Saurus (an 415). Le premier acte du nouveau roi fut d'égorger six enfants, fruit du premier mariage d'Ataulphe, et de jeter dans les fers la fille du grand Théodose.

Placidie, mémorable exemple des vicissitudes de la fortune, tombée à Rome dans les mains d'Alaric, élevée au trône par Ataulphe, se vit une seconde fois enchaînée comme une esclave, et forcée de marcher à pied, pendant l'espace de douze milles, devant le cheval de son nouveau maître.

Ce règne, qui annonçait une affreuse tyrannie, ne dura que sept jours. Les Goths, indignés de l'orgueil et de la cruauté de Singéric, le tuent, rendent la liberté à Placidie, et élisent pour roi Vallia, digne de remplacer Alaric et Ataulphe. Pour affermir son pouvoir, ce prince habile conduisit à de nouveaux combats ses sujets turbulents, et traversa toute l'Espagne en vainqueur.

Depuis la mort d'Ataulphe, la paix était rompue entre les Goths et les Romains. Le général Constance marcha contre Vallia; mais, lorsqu'ils furent en présence, au lieu de combattre ils négocièrent. Placidie fut envoyée avec honneur à Ravenne, et Vallia jura de ne se servir de ses armes que pour défendre Honorius et l'empire.

L'Espagne devint le théâtre d'une foule de combats sanglants que ses ennemis se livrèrent. Vallia y acquit une grande célébrité; il extermina les Sélinges qui avaient ravagé l'Andalousie (ou Bétique), défit les Alains et tua de sa main leur roi. Les Vandales et les Suèves, effrayés de ses succès, se soumirent à lui; enfin il remit toute la Péninsule sous l'obéissance de l'empereur. Les historiens du temps prétendent que l'injustice et les vexations des officiers romains firent regretter aux Espagnols le joug des Barbares.

Honorius, qu'on avait toujours vu tremblant à Ravenne, reçut les honneurs du triomphe dans Rome qu'il avait aban-

donnée. On lui décerna des couronnes de laurier pour les conquêtes d'Ataulphe, de Constance et de Vallia ; et, si l'histoire nous avait transmis les harangues des orateurs et les vers des poëtes de cette honteuse époque, nous y verrions le lâche Honorius célébré par la servilité romaine comme le meilleur, le plus courageux, le plus illustre des princes.

Vallia, fidèle à ses promesses, sortit de l'Espagne, et s'établit dans le royaume d'Aquitaine que l'empereur lui avait cédé. Il régnait sur tous les pays situés entre la Loire et la Garonne. Bordeaux était sa capitale; ses successeurs fixèrent leur résidence à Toulouse.

Honorius céda aux Bourguignons la partie orientale, et aux Francs la partie septentrionale de la Gaule. La fermeté de Théodose avait réuni toutes les parties de l'empire dans ses mains; la faiblesse de son fils le démembra.

Les Barbares, établis dans ces provinces, forcèrent les habitants à leur donner les plus belles de leurs maisons, et un tiers de leurs terres situées sur le meilleur sol. Ceux-ci conservèrent le reste de leurs propriétés, ainsi que la vie, moyennant une rançon. Les Visigoths, dans le Midi, se montrèrent plus humains, et accordèrent des indemnités pour les biens qu'ils enlevèrent aux habitants.

Paulin, de Bordeaux, nous en a laissé la preuve dans ses lettres, et fait connaître le prix que lui paya le Barbare qui s'était emparé de sa maison.

Ces guerriers sauvages se montrèrent au fond plus généreux qu'Auguste et que les triumvirs, qui donnèrent aux vétérans de leurs armées les possessions de plusieurs villes d'Italie, et celles d'une foule de Romains, dépouillés sans dédommagements.

L'habitude d'un long respect pour Rome et le souvenir de la majesté de l'empire conservèrent encore une telle influence sur les esprits, qu'on entendait les conquérants du Nord, loin de parler en maîtres dans les pays envahis par leurs armes, prendre le titre d'*hôtes des Romains*, et se dire soumis à l'empereur,

Il était démontré aux provinces éloignées que la cour de Ravenne ne pouvait plus ni les protéger ni les contenir dans l'obéissance. L'Armorique déclara son indépendance, qui fut confirmée par Honorius.

La Grande-Bretagne se souleva ; ses habitants chassèrent des hordes de Barbares qui étaient débarquées. L'émancipation de cette contrée fut suivie longtemps des plus violents orages ; on y vit quatre-vingt-dix cités affranchies, formées en républiques, et gouvernées chacune par un sénat. Les nobles, mécontents de ce mouvement populaire, regrettaient le gouvernement impérial qui leur distribuait ses faveurs. Parcourant en armes les campagnes, ils voulaient tous, comme les princes des tribus barbares, se faire reconnaître *rois* ou *chieftains*, et, à la tête des hommes qui leur étaient dévoués, ils soutenaient contre les républiques des guerres continuelles. L'autorité de trente ou de quarante évêques, qui prenaient parti dans ces discussions, en augmentait l'animosité.

L'empire d'Orient, sans être mieux gouverné, éprouvait moins de pertes ; et, malgré l'ineptie de la plupart de ses chefs et les crimes qui ensanglantèrent leur trône, il subsista pendant dix siècles, depuis Théodose jusqu'à la prise de Constantinople, et conserva le nom d'empire romain, même après la perte de Rome et de l'Occident.

Les Grecs, autrefois dépouillés par les Romains, s'enrichirent à leur tour par la ruine de l'Italie. Lorsque les Barbares envahirent la Gaule, l'Espagne, Rome et l'Afrique, tous ceux qui purent dérober une partie de leurs richesses à ces dévastateurs les portèrent à Byzance. Les savants, les orateurs, tous les hommes qui ne pouvaient supporter le joug de l'ignorance et de la brutalité, se réfugièrent dans la Grèce. Les ténèbres se répandirent sur l'Occident ; la lumière se retira vers l'Orient. Constantinople devint le centre de la civilisation et le dernier asile des sciences et des arts. Tout le reste du monde se voyait en proie aux grossiers conquérants du Nord, qui s'étaient emparés des richesses

du peuple-roi, sans apprendre de lui l'art d'en jouir, et qui ne connaissaient d'autre passion que celle de la guerre.

On ne voyait briller chez eux que le fer, tandis que l'or, la pourpre et le luxe des pierreries éclataient de toutes parts dans le palais des empereurs d'Orient. Les plus riches métaux ornaient leur couronne, leurs vêtements, leur trône, ainsi que les lances, les boucliers, les chars de leurs soldats, et les harnais de leurs coursiers.

Le règne d'Arcadius offrit aux regards attristés l'image de la funeste dégradation qu'éprouvent nécessairement les mœurs sous un long despotisme, et au milieu d'un peuple amolli par tous les genres de voluptés. Les eunuques mêmes osèrent exercer des fonctions publiques. Eutrope présida les tribunaux et commanda les armées, à la grande satisfaction des Goths. Ils se félicitaient de voir les Romains, leurs ennemis, commandés par un général qui, loin d'être un rival redoutable, n'était pas même un homme.

Ce choix d'Arcadius excita le mépris des gens de bien ; mais leur voix n'est pas bruyante, et part trop souvent des lieux éloignés du palais. Les flatteurs encensèrent le favori, la cour lui prodigua ses hommages ; il fut créé consul, et le sénat d'Orient lui éleva des statues. L'Occident, quoique vaincu par les Barbares, ne put supporter l'opprobre d'un pareil consulat, et le sénat de Rome refusa d'inscrire son nom sur ses registres.

Claudien vengea de cet affront la première dignité romaine par une satire, et peignit en vers mordants le caractère de ce ministre, à la fois vil et insolent, qui, « étant autrefois esclave, avait, disait-il, préludé, par de petits larcins dans le coffre de son maître, au pillage qu'il devait « faire un jour des richesses de l'empire. »

Eutrope vendit plusieurs provinces aux ennemis : encourageant les délateurs et grossissant sa fortune par les confiscations, il fit périr les généraux qui s'étaient le plus distingués sous le règne de Théodose, et dont il craignait le courage et le crédit.

Suivant la doctrine de tous ceux qui abusent du pouvoir et qui redoutent l'opinion publique, il fit publier une loi tyrannique pour menacer de la mort tous ceux qui attaqueraient les ministres de l'empereur, ainsi que les officiers et les domestiques de sa maison. Cette loi prononçait des peines infamantes contre toute personne qui solliciterait la grâce des coupables. De tels actes, loin de prévenir les révoltes, les excitent : c'est le signal de détresse de la tyrannie.

Un général ostrogoth, Trébigilde, leva en Phrygie l'étendard de la rébellion. Eutrope envoya contre lui des troupes commandées par Léo, ancien cardeur de laine, qu'on nommait *l'Ajax de l'Orient*. Ce chef, qui devait son surnom à sa force physique plus qu'à son courage et à son habileté, se laissa surprendre et vaincre.

Le fameux Gainas, ce Goth qui avait autrefois fait périr Rufin, remplaça Léo dans le commandement de l'armée; mais loin de chercher à combattre les Ostrogoths, il appuya leurs réclamations et força, par la crainte, le timide Arcadius à négocier.

Gainas et Trébigilde demandèrent, pour condition de la paix, la tête d'Eutrope : l'empereur hésitait; l'impératrice Eudoxie, se jetant à ses pieds, se plaignit d'un outrage qu'elle avait reçu de ce ministre. Arcadius signa son arrêt.

La même cour et le même peuple qui flattaient sa puissance l'accablèrent d'injures dès qu'il fut condamné. Ils voulaient le mettre en pièces. Saint Chrysostome seul, qui ne l'avait point ménagé quand il était maître de l'empire, lui offrit un asile dans sa disgrâce, le protégea ouvertement, et, par un éloquent discours sur l'instabilité des choses humaines, parvint à calmer la fureur de la multitude. On promit la vie à Eutrope. Il fut envoyé en exil dans l'île de Chypre; mais depuis, au mépris de cette promesse, le consul Aurélien le fit périr.

Trébigilde et Gainas méprisaient l'empereur depuis que, par leur rébellion, ils l'avaient forcé de suivre leur volonté. Continuant à lui parler en maîtres, ils le contraignirent de

leur livrer Aurélien et Saturnin, qu'ils épargnèrent quand il fut en leur pouvoir.

L'empire se trouvait ainsi gouverné par les Barbares; mais leurs excès les perdirent. Gainas, nommé commandant général des armées, exigea qu'on donnât une église aux ariens. L'empereur refusa d'y consentir. Les Goths, irrités de ce refus, veulent brûler le palais impérial. La garde, instruite de leur projet, les surprend au milieu de la nuit, les attaque et en tue sept mille. Gainas fuit en Thrace et rassemble des troupes pour revenir en Asie ; mais un autre Goth, Fravitta, qui commandait les galères romaines, disperse et détruit sa flotte.

Gainas, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, voulait reprendre la vie errante qui, dans sa jeunesse, avait commencé sa réputation et sa fortune; mais dans ses courses il rencontra Huldin, roi des Huns, qui lui livra bataille. Gainas, vaincu, périt, et Huldin envoya sa tête à Arcadius.

Après ces événements, l'empereur, qui devait être toujours gouverné, laissa les rênes de l'empire dans les mains de l'ambitieuse Eudoxie. Cette princesse persécuta Chrysostome. Ce saint évêque, l'un des plus éloquents orateurs de l'Église, méritait la vénération publique par sa vertu; mais cette vertu se montrait peut-être trop ardente et trop sévère pour atteindre à son but dans un temps de corruption. Il déposa treize évêques en Lydie, en Phrygie, et s'attira de nombreux ennemis en déclarant publiquement que la débauche et la simonie infectaient tout l'ordre épiscopal.

L'indignation que lui inspirait la corruption de la cour l'emporta au point de donner à l'impératrice le nom de *Jézabel*. Pour venger la majesté impériale outragée, l'empereur convoqua un synode qui condamna Chrysostome à l'exil.

Au moment du départ d'un pontife révéré, le peuple se révolte, s'attroupe, s'arme et fait retentir le palais de ses menaces. Eudoxie, effrayée, se prosterne devant l'empereur, avoue son erreur et déclare qu'elle ne voit de remède au danger de l'État que le rappel de Chrysostome.

L'évêque victorieux revient ; son retour est un triomphe. On illumine les côtes d'Europe et d'Asie. Il monte dans la chaire où l'on ne devrait entendre que des paroles de paix, mais l'orgueil ecclésiastique lui faisant oublier l'humilité de l'Évangile, il déclame avec violence contre les vices des femmes, contre les honneurs presque idolâtres rendus aux statues de l'impératrice. « Voyez, dit-il, dans son exorde, « voyez cette vindicative Hérodias! Hérodias retombe dans « ses fureurs, Hérodias recommence à danser ; elle demande « une seconde fois la tête de Jean. »

Quelque mérités que pussent être de pareils reproches, et quelque faible que fût alors la puissance temporelle, on ne pouvait supporter une pareille audace et régner. Un concile rassemblé confirma la première sentence du synode.

Le peuple s'opposait encore à son exécution ; mais des troupes de Goths, introduites la veille de Pâques dans la ville, assiégèrent l'église. La cathédrale et le lieu où se rassemblait le sénat furent livrés aux flammes ; et, malgré la fureur populaire, on enleva Chrysostome.

Il avait demandé d'être exilé à Nicomédie ; mais on le conduisit au pied du mont Taurus, où il resta trois ans, et de là il fut envoyé dans les déserts du Pont, près d'une petite bourgade nommée Cumana, où il mourut âgé de soixante ans. Cette excessive rigueur produisit son effet ordinaire ; ses fautes furent oubliées, on ne se souvint que de ses talents et de ses vertus. Trente ans après sa mort, sa mémoire fut réhabilitée ; on transporta ses reliques à Constantinople, et Théodose II, qui vint à Chalcédoine les recevoir, prouva, en se prosternant devant les restes de cet homme célèbre, plus de dévotion que de politique. Il devait, en honorant une des lumières de l'Église chrétienne, ne pas oublier ce qu'il devait à sa mère et à la majesté du trône offensé.

Il est vrai qu'Eudoxie, par sa conduite, excusait en partie l'audace peu convenable du pontife. Elle méprisait son mari, trahissait ses devoirs, et traitait avec une si impru-

dente confiance le comte Jean, son favori, qu'il passait pour être son amant et le père du jeune Théodose.

Arcadius, qui ne la croyait pas coupable, prouva sa tendresse à son fils, en lui donnant à la fois, contre l'usage, les titres de césar et d'auguste. Eudoxie mourut : les ariens la pleurèrent; les catholiques regardèrent sa mort comme un arrêt du ciel qui vengeait Chrysostome.

Les années suivantes furent marquées par des calamités publiques : plusieurs villes furent incendiées ; de fréquents tremblements de terre en renversèrent d'autres; les plaines furent ravagées par des nuées de sauterelles; les Isauriens dévastèrent les provinces de l'Orient depuis le Pont jusqu'à la Palestine. Enfin Arcadius mourut après treize ans de règne, ou plutôt de servitude : car on l'avait toujours vu l'esclave de sa femme ou de ses favoris.

Procope prétend que ce prince, avant de mourir, donna, par un testament, la tutelle de son fils à Ildesgerde, roi de Perse. Cet historien vante la sagesse de cette mesure, que Zozime condamne comme très-impolitique. Avant de la louer ou de la blâmer, il fallait en démontrer l'existence, et tout porte à croire que le récit de Procope est sans fondement, puisque aucun fait ne prouve que le roi de Perse ait élevé, en vertu de cet acte, la moindre prétention à la régence.

Suivant les lois anciennes, cette régence devait appartenir à Honorius; mais les grands de l'empire s'y opposèrent, et cette oligarchie confia, sous le nom du jeune empereur, le pouvoir suprême au préfet d'Orient, Anthène, patricien riche, puissant, et dont on estimait généralement les talents et la probité.

Il ne conserva pas longtemps cette régence, et, préférant la tranquillité publique à sa grandeur personnelle, il laissa sans obstacle la célèbre Pulchérie, sœur de Théodose, s'emparer du trône. Cette princesse, dont les talents justifièrent l'ambition, n'était âgée que de seize ans lorsqu'elle prit avec audace les rênes du gouvernement. Le sénat lui déféra

le titre d'*Augusta*, et, sous le nom du faible Théodose son frère, elle gouverna près de quarante ans l'empire avec gloire.

Cette princesse semblait avoir hérité des vertus courageuses du grand Théodose. Sa justice rétablissait l'ordre, sa bonté lui attirait l'affection, sa fermeté imposait aux factieux. Sous son administration, on ne vit point de révolte, et l'invasion d'Attila fut la seule calamité qui troubla le repos de l'empire.

Pulchérie protégeait les sciences, et parlait avec une égale facilité le grec et le latin. Loin de tenir son jeune frère Théodose dans l'ignorance pour être certaine de le gouverner plus longtemps, elle lui donna les plus habiles maîtres en tout genre.

Ce prince se faisait remarquer par une physionomie grave, par un maintien majestueux. Il n'était pas dénué d'esprit, mais il n'avait pas de caractère. On vantait sa chasteté, sa sobriété, sa douceur, mais aucune de ces belles qualités ne mérite le nom de vertu lorsqu'elle manque de force. Sa vie fut une longue enfance. Il s'entourait de femmes, d'eunuques, et ne s'occupait qu'à graver, à peindre ou à chasser. La beauté rare de son écriture lui mérita le surnom de *Calligraphe*. Il était si indolent qu'il lisait rarement les papiers qu'on présentait à sa signature. Un jour, pour lui faire sentir les inconvénients d'une telle paresse, Pulchérie lui montra qu'elle lui avait fait signer sa propre abdication.

Le commencement du règne de Théodose fut signalé par des succès : les Huns étaient entrés en Thrace; Huldin, leur roi, sommé de se retirer, jura que ses conquêtes n'auraient de borne que l'Océan, qui terminait, selon l'opinion du temps, la course du soleil. Le succès ne justifia point sa présomption : ses alliés l'abandonnèrent; les généraux de l'empire le défirent, le forcèrent à repasser le Danube, et détruisirent presque entièrement la tribu des Scyrres, qui composaient son arrière-garde.

Pulchérie, voulant marier son frère, chercha plus, dans

cette union, les talents que la naissance. Léonce, philosophe d'Athènes, était père d'une fille nommée Athénaïs. Elle éclipsait la beauté des autres Grecques, et se montrait, en savoir et en éloquence, l'égale des philosophes et des rhéteurs les plus distingués. Léonce la déshérita, et donna tout son bien à ses deux fils, prévoyant qu'Athénaïs, avec tant de grâces et de talents, n'aurait pas besoin de fortune. La jeune Grecque ne pensait pas comme lui; après la mort de son père, elle réclama une part de son héritage, et porta ses plaintes à Pulchérie.

Cette princesse, frappée de ses charmes et de son esprit, la crut digne du trône. Théodose, curieux de la connaître, vint déguisé chez sa sœur, y vit la belle Athénienne, s'enflamma pour elle, et l'épousa. Elle se fit baptiser, et prit avec le sceptre le nom d'*Eudoxie*. Ses frères, apprenant son élévation, et craignant sa vengeance, se cachèrent vainement. Athénaïs les fit chercher avec soin. On les lui amena; et, loin de leur marquer aucun ressentiment, elle les éleva aux premières dignités de l'empire.

Conservant dans la grandeur les habitudes de sa jeunesse, elle n'abandonna point l'étude, fit en vers la paraphrase de l'Ancien Testament, écrivit la légende de saint Cyprien, et composa un panégyrique du grand Théodose.

Zélée pour son nouveau culte, elle entreprit le pèlerinage de Jérusalem, prononça un discours éloquent en présence du sénat d'Antioche, et, si l'on en croit les auteurs ecclésiastiques, elle rapporta de la Palestine les chaînes de saint Pierre, le bras droit de saint Étienne, et le véritable portrait de la Vierge, peint par saint Luc.

Dans une maison privée, l'union de deux femmes est rare; cet accord est bien plus difficile dans un palais. Eudoxie, devenue ambitieuse, voulut gouverner l'empereur et l'empire. Pulchérie défendit son pouvoir; leurs discordes partageaient la cour; la sœur l'emporta sur l'épouse; Pulchérie triompha. La vertu d'Eudoxie fut soupçonnée; la mort de Paulin, maître des offices, et l'exil de Cyrus, préfet

du prétoire d'Orient, annoncèrent la disgrâce de l'impératrice, qui les admettait dans son intimité.

Elle demanda la permission de se retirer à Jérusalem; l'empereur la lui accorda. Poursuivie par la même inimitié, par le même genre de soupçon qui l'avait éloignée du trône, elle vit condamner au supplice deux ecclésiastiques dont son amitié faisait le seul crime.

Irritée de cet affront, elle vengea leur mort par l'assassinat du comte Saturnin, leur meurtrier. Cette violence justifia l'accusation intentée contre elle. Après seize ans d'exil, elle mourut, protestant toujours qu'elle était victime de la calomnie.

La guerre recommença entre la Perse et l'empire; le désir de venger un grand nombre de chrétiens massacrés arma l'empereur. Après deux campagnes qui ne furent marquées par aucun événement décisif, quoique célébrées par des relations fastueuses, les deux cours conclurent un traité de cent ans.

L'histoire n'a conservé de cette guerre que le souvenir d'un seul trait, plus digne d'être retenu que beaucoup d'actions héroïques. Acasse, évêque d'Amyde, employa les vases d'or de son église au rachat de sept mille captifs persans, et les renvoya au roi de Perse, pour montrer à ce prince la différence qui existait entre une religion sanguinaire et une religion charitable. Une condition de la trêve conclue fut le partage de l'Arménie entre les Romains et les Persans.

Honorius s'était toujours montré l'ennemi d'Arcadius son frère, et de Théodose son neveu; ainsi, par un étrange aveuglement, Constantinople semblait jouir des malheurs de Rome. Il était réservé à la célèbre Placidie, qui avait déjà sauvé sa patrie, de rétablir la concorde entre les deux empires.

Après le meurtre d'Ataulphe et le supplice de Singéric, son assassin, Placidie, devenue libre, épousa le brave Constance. En faveur de cet hymen, Honorius décora du titre d'auguste ce général, jugeant avec raison que le guerrier

qui avait raffermi le trône était le plus digne d'y monter. Constance ne jouit pas longtemps de son bonheur et de sa gloire; il mourut, laissant à sa femme deux enfants, Honoria et Valentinien.

Le crédit de Placidie sur l'esprit de l'empereur, son frère, fut bientôt renversé par la jalousie des eunuques et des affranchis. Placidie ne put résister à ces intrigues; elle fut exilée, et chercha un refuge à Constantinople avec ses enfants.

Peu de temps après, Honorius termina sa méprisable vie. Asservi par les esclaves de son palais, témoin indifférent de la ruine de l'empire, il consumait ses jours dans les plus puérils amusements. On prétend que, lorsqu'on vint lui apprendre que Rome était perdue, il répondit froidement : « Cela est impossible, je viens de lui donner à manger. » Il parlait d'une poule favorite, à laquelle il avait donné le nom de *Rome*. Il faut convenir que de tels princes, s'ils étaient moins rares, ne justifieraient que trop les déclamations des républicains contre la monarchie.

CHAPITRE X.

VALENTINIEN III ET PLACIDIE, SA MÈRE, EN OCCIDENT ; THÉODOSE II ET PULCHÉRIE, SA SŒUR, MARCIEN, EN ORIENT. AÉTIUS, GENSÉRIC, ATTILA, THÉODORIC, GÉNÉRAUX BARBARES.

(Ans de J.-C. 425-454.)

Usurpation et mort de Jean, secrétaire d'Honorius.— Valentinien III est reconnu empereur. — Conduite de Théodose II à l'égard de Valentinien. — Mariage de Valentinien et d'Eudoxie, fille de Théodose. — Artifice d'Aétius contre Boniface. — Portrait et exploits de Genséric. — Défaite et mort de Boniface. — Disgrâce et fuite d'Aétius. — Histoire des sept dormants. — Apparition d'Attila. — Son invasion en Perse. — Échecs de Théodose. — Paix entre Théodose et Attila. — Ambassade de Théodose à Attila. — Tentative de conspiration contre Attila. — Mort de Théodose. — Avénement de Pulchérie au trône. — Mariage de Pulchérie et de Marcien. — Aétius reparaît à la tête des Huns. — Guerre et ensuite paix entre Aétius et Théodoric, fils d'Alaric. — Cruauté de Genséric. — Invasion d'Attila dans la Gaule. — Bataille de Châlons. — Mort de Théodoric. — Défaite d'Attila. — Siége et prise d'Aquilée par Attila. — Habile tactique d'Aétius. — Lâcheté de

Valentinien. — Son ambassade à Attila. — Paix entre Attila et Valentinien. — Mort d'Attila. — Ses funérailles. — Démembrement de son empire. — Perfidie de Valentinien. — Mort d'Aétius.— Honteux excès et mort de Valentinien.

Dès qu'on sut à Constantinople la mort d'Honorius, l'empereur d'Orient, ou plutôt Pulchérie, envoya en Dalmatie les troupes chargées de conduire en Italie Placidie et son fils Valentinien. Aspar, qui s'était distingué dans la guerre de Perse, les escortait et commandait l'armée de terre. Son père, Ardaburius, dirigeait la flotte. Ils apprirent dans leur route que Jean, l'un des favoris et des secrétaires d'Honorius, s'était emparé du trône d'Occident; les vaisseaux grecs furent dispersés par une tempête. Le grand amiral Ardaburius tomba dans les fers de l'usurpateur; mais loin de se laisser abattre par ce revers, du fond de sa prison il souleva en sa faveur les troupes italiennes qui composaient la garnison d'Aquilée. Jean, abandonné et livré par elles, fut exposé sur un âne aux huées de la populace, et décapité sur la place publique. Valentinien III fut reconnu, sans opposition, empereur d'Occident, l'an 425.

Théodose, informé des succès de ses généraux, les célébra par un triomphe bien différent des anciennes solennités. Marchant à pied, à la tête du peuple, depuis l'hippodrome jusqu'à la cathédrale, il chanta des psaumes, et se montra ainsi plus digne de la chaire que du trône. Il aurait pu disputer l'empire d'Occident à l'enfant de Placidie; mais il préféra la paix, dans un État borné, aux risques d'une guerre civile ; et, soit par une suite de son indolence naturelle, soit par soumission aux pacifiques conseils de Pulchérie, le patricien Hélion se rendit en son nom à Rome, salua, en présence du sénat romain, Valentinien III nommé auguste, et le revêtit de la pourpre.

Par un traité conclu, on arrêta le mariage du jeune empereur avec Eudoxie, fille de Théodose et d'Athénaïs. L'Illyrie fut cédée à l'empereur d'Orient : par ce même acte, l'unité du monde romain cessa totalement d'exister. Un édit

solennel déclara que les lois d'un empire n'auraient plus de force dans l'autre.

L'Orient et l'Occident se trouvèrent ainsi gouvernés par deux femmes; mais Placidie, plus ambitieuse que Pulchérie, livra son fils aux voluptés pour l'éloigner des affaires, et conserva le pouvoir suprême pendant trente-cinq ans. Deux généraux habiles commandaient ses armées, Aétius et Boniface. Le dernier soumit l'Afrique, et défendit Marseille. Aétius se rendit célèbre par la défaite d'Attila. Leurs grandes actions jetèrent encore quelques rayons de gloire sur les Romains. Si leur union avait duré, elle aurait probablement sauvé l'empire; leur discorde en prépara la chute.

Aétius, jaloux de son collègue, le rendit suspect à Placidie, et détermina cette princesse à le rappeler d'Afrique. En même temps, par un condamnable artifice, il le fit avertir secrètement que le supplice l'attendait s'il obéissait, et il persuada à l'impératrice que la désobéissance de ce général prouvait sa révolte. Boniface, se croyant perdu, flétrit sa gloire, trahit sa patrie, appela les Vandales à son secours, et conclut une alliance avec leur roi Gondéric. Ce roi mourut, et fut remplacé par le terrible Genséric, son frère.

Ce prince, que le ravage du monde rendit célèbre, comme Alaric et Attila, renfermait, dans un corps petit et contrefait, une vaste ambition qu'aucun scrupule n'arrêtait, qu'aucune proie ne rassasiait. Dissimulé, sanguinaire, intrépide, ennemi du luxe, la vengeance était le premier de ses plaisirs : fécond en ruses, audacieux dans ses plans, prompt à les exécuter, il savait également répandre la terreur par ses armes et la discorde par ses intrigues.

Avant d'entreprendre la conquête qu'il méditait, il battit les Suèves en Espagne, les poursuivit jusqu'à Mérida, et fit périr dans un fleuve leur armée et leur chef.

Après cette victoire, il s'embarqua et descendit en Afrique. L'armée vandale, grossie par les Alains, par les Goths, par des transfuges romains, ne s'élevait cependant qu'à cinquante mille hommes; mais Genséric augmenta ses forces,

en s'alliant avec les Maures, et en protégeant les donatistes persécutés. Saint Augustin dut regretter alors de ne pas s'être montré pour eux moins intolérant.

Boniface n'avait demandé que des secours; Genséric parlit en maître. Le général romain se repentit de sa révolte et se réconcilia avec Placidie, qui venait de découvrir la perfidie d'Aétius. Le général, revêtu de nouveau du commandement des troupes romaines, marche sur Carthage, s'en empare et propose la paix à Genséric, qui refuse de traiter. Bientôt les deux armées se livrèrent une sanglante bataille; Boniface fut vaincu et perdit ses plus braves soldats. Toute l'Afrique devint la proie de l'avidité des Vandales et de la férocité des Maures : cette vaste et fertile contrée, qu'on regardait alors comme le grenier du monde, vit ses champs ravagés, ses arts et ses monuments détruits, ses villes incendiées, ses citoyens livrés à l'esclavage et aux tortures. Carthage et Hippone restaient seules debout au milieu de ce beau pays changé en désert.

Boniface, assiégé dans Hippone, est encouragé dans sa résistance par les conseils fermes et les consolations pieuses de saint Augustin. Ce saint prélat meurt en pleurant les malheurs de sa patrie. Le siége dure quatorze mois; enfin les Vandales, vaincus par l'opiniâtreté des assiégés, s'éloignent.

Aspar amène de Constantinople des vaisseaux et des troupes. Boniface, de nouveau à la tête d'une grande armée, tente encore le sort des armes; mais la fortune trahit son courage : il est battu; Hippone est prise, et l'Afrique est perdue sans retour.

Ce général, vaincu, revint à Ravenne. Placidie ne voulut punir ni sa faute ni ses malheurs, ne se souvint que de ses services, et lui rendit sa confiance. Aétius, jaloux de son crédit et résolu de le renverser, quitta la Gaule et descendit en Italie à la tête d'une armée de Barbares; Boniface courut à sa rencontre, l'attaqua, le défit, mais revint mortellement blessé de la main du rival qu'il avait vaincu.

Placidie, pour venger sa mort, déclara Aétius ennemi de l'État. Après avoir tenté vainement de se défendre dans quelques forteresses de ses domaines, il se sauva chez les Huns. Ce fut ainsi que Rome perdit deux généraux habiles, ses derniers soutiens.

Carthage, abandonnée, ne succomba cependant qu'après huit ans de résistance. Enfin Genséric conclut la paix, en laissant à Valentinien l'illusoire souveraineté des trois Mauritanies.

Le roi vandale était le fruit d'une union illégitime; redoutant les prétentions des fils de Gondéric son frère, il les fit noyer avec leur mère. Ce fut après ce meurtre qu'il s'empara de Carthage, l'an 439, cinq cent quatre-vingt-cinq ans après la victoire de Scipion. On nommait cette cité la *Rome d'Afrique*. Elle se montrait l'égale de celle de l'Italie en grandeur, en magnificence, en richesse, en commerce. On y jouissait de toutes les douceurs d'une longue civilisation. Un bois épais, situé au centre de la ville, offrait à ses habitants un frais ombrage pour les garantir de l'ardeur d'un climat brûlant.

Les Vandales livrèrent cette riche cité au pillage, et contraignirent tous les citoyens qu'ils épargnèrent à leur céder leurs terres, à leur livrer leurs trésors. L'Italie et l'Orient se trouvèrent peuplés de sénateurs fugitifs, de patriciens naguère opulents comme des souverains, et qui se voyaient réduits à l'aumône.

Ce fut dans ce temps de destruction, de calamités, que quelques écrivains ecclésiastiques, qui substituaient des fables nouvelles aux anciennes, racontèrent ainsi l'histoire merveilleuse des sept dormants.

« Sous l'empire de Décius, disaient-ils, sept jeunes nobles
« d'Éphèse, chrétiens et persécutés, se cachèrent dans une
« caverne pour éviter la mort : le tyran la fit murer. Dieu,
« protégeant ces jeunes martyrs, les plongea dans un pro-
« fond sommeil qui dura cent quatre-vingt-sept ans, et qui
« finit lorsque Pulchérie et Théodose II occupaient le trône

« d'Orient. A cette époque, Adolius, propriétaire de la mon-
« tagne où se trouvait cette caverne, en fait extraire des
« pierres pour construire un bâtiment. Le jour pénètre dans
« le souterrain. Les sept dormeurs s'éveillent, croyant
« ne s'être reposés que quelques heures. Jamblius, l'un
« d'eux, se charge d'aller à la ville pour y chercher du pain.
« Il ne reconnaît plus ni l'aspect de la contrée ni les traits
« de ses habitants; il approche d'Éphèse, et voit, avec autant
« de joie que de surprise, la croix briller sur le faîte des tem-
« ples. Entrant chez un boulanger, il étale pour le payer
« plusieurs pièces de monnaie frappées au coin de Décius.
« Le boulanger s'en étonne, les voisins accourent, la multi-
« tude s'attroupe; on le traîne devant le juge, croyant qu'il
« a découvert un trésor. Son récit paraît une imposture;
« cependant on envoie chercher ses compagnons. La can-
« deur de leurs réponses, les détails de l'histoire qu'ils ra-
« content et l'accord qui règne dans leurs discours persua-
« dent les plus incrédules. Enfin le peuple, les magistrats,
« l'évêque et l'empereur Théodose lui-même, convaincus
« que ces hommes saints sommeillaient en effet depuis près
« de deux siècles, s'humilient devant la puissance de Dieu,
« et se prosternent aux pieds des sept martyrs, qui expirent
« tous ensemble, après avoir donné leur bénédiction aux
« spectateurs de cet inconcevable prodige. »

Jean de Saragues écrivit, deux ans après la mort de Théodose, l'histoire des sept dormants. Grégoire de Tours la traduisit. On trouve leurs noms dans les calendriers romains, grecs et abyssiniens; et, comme les contes trompent et plaisent dans tous les lieux, dans tous les temps, et se mêlent à tous les cultes, Mahomet, trouvant cette fable ingénieuse, l'adopta dans son Koran.

Ce qui malheureusement, loin d'être fabuleux, ne fut que trop réel, c'est la puissance colossale du barbare Attila, qui ravagea le monde, et se glorifia d'être appelé le *fléau de Dieu*. Cet orage effroyable, qui, sans le courage des Francs, la valeur de Mérovée et l'habileté d'Aétius, aurait soumis le

globe à un joug plus absurde et plus humiliant que celui qui pèse de nos jours sur les peuples africains, dura près d'un siècle, depuis 376 jusqu'à 463. Aucune irruption de Barbares ne laissa sur son passage plus de ruines. Les Huns faisaient consister leur gloire à détruire; et, changeant en de vastes solitudes les contrées conquises par eux, ils voulaient signaler leur nom et affermir leur puissance. Les gémissements de ceux qu'ils opprimaient étaient à leurs yeux d'insolents murmures, dont leur orgueil s'offensait; le bruit des chaînes de leurs captifs et le silence des tombeaux pouvaient seuls satisfaire leur soif de dominer.

Lorsque, se précipitant des extrémités de l'Orient vers l'Occident, ils eurent chassé devant eux les Goths et les Vandales, la division s'établit parmi eux, et l'on put espérer un moment que leurs discordes en délivreraient la terre. Leurs différents chieftains se livrèrent des combats sanglants. Quelques-uns s'allièrent aux Goths, d'autres prêtèrent leurs armes aux Romains; le grand Théodose lui-même avait compté parmi ses généraux un roi des Huns.

Plus tard, les Bavarois et trois autres nations allemandes, dont leurs dissensions ranimaient le courage, secouèrent le joug de ces sauvages conquérants. L'empereur Théodose II fomentait secrètement cette révolte. Rugilas, qui gouvernait alors la plus nombreuse tribu des Huns, et dont les autres reconnaissaient, quoique à regret, la prééminence, menaça l'empire d'Orient d'une invasion. Théodose, effrayé, envoya des ambassadeurs pour apaiser ce farouche guerrier. Ils trouvèrent Rugilas mort. Attila et Bléda, ses neveux, lui avaient succédé. Ils reçurent les ambassadeurs dans la plaine de Margus, en Mésie; et suivant l'ancienne coutume de ces Barbares, ils restèrent à cheval pendant la conférence ouverte pour la paix.

L'empereur se vit obligé de souscrire aux conditions humiliantes qu'on lui dictait. Il augmenta le tribut qu'il devait payer aux Huns, leur accorda un port franc sur le Danube, et renonça solennellement à toute alliance avec leurs ennemis.

Ce fut à cette époque que les Grecs et les Romains virent pour la première fois le redoutable Attila. Ce prince, fils de Mondone, offrit à leurs regards l'horrible figure d'un Kalmouk, une tête large, un teint basané, un nez aplati, une taille courte et carrée, et un regard à la fois faux et féroce. Il s'était déjà fait remarquer par sa cruauté et par sa passion pour la guerre, dans laquelle il déployait plutôt les talents d'un général que la valeur d'un soldat. On ne lui reconnaissait qu'une vertu, la fidélité à remplir ses engagements; il était esclave de sa parole.

Né pour dominer, il s'était habilement servi de l'ignorance superstitieuse de ses sujets, qui le croyaient plus qu'un homme. Un pâtre s'étant aperçu qu'une de ses génisses s'était blessée au pied, et cherchant la cause de cet accident, découvrit une pointe d'épée qui sortait de la terre. Il creuse le sol et en tire un glaive qu'il porte au roi. Attila sut persuader à ses peuples qu'on avait retrouvé l'épée de Mars, et que cette arme divine lui donnait des droits incontestables à l'empire de l'univers. L'épée de Mars devint l'idole des Huns. Ils l'entourèrent d'offrandes, et lui dévouèrent, comme victimes, la centième partie des captifs qui tombaient dans leurs mains.

Tous ces guerriers du Nord, qui avaient épouvanté l'Europe et l'Asie, tremblaient devant Attila; et, convaincus de sa divinité, ils disaient « que leurs yeux ne pouvaient soutenir le feu de ses regards. »

Attila, qui n'eut de commun avec Romulus qu'un crime, commença son règne comme le fondateur de Rome, par l'assassinat de Bléda, son frère. Après avoir dompté toutes les tribus de sa nation, toutes les hordes de la Scythie, il subjugua en peu d'années tous les peuples germains, se rendit maître des contrées belliqueuses de la Scandinavie, et répandit la terreur dans l'âme des Gaulois et des Bourguignons. On le reconnut enfin comme le monarque de tous les Barbares. Les limites de son vaste empire étaient le Volga, le Danube, la mer du Nord, le Rhin et les Alpes. Il était

également redouté comme guerrier et comme magicien.

Ardaric, roi des Gépides, Valamir, roi des Ostrogoths, abaissaient leur couronne à ses pieds, s'honoraient d'occuper dans son conseil les places de ministres. On voyait, rangés en haie, dans son palais rustique, comme gardes de sa personne, et même comme domestiques, une foule de princes et de chefs de tribus, qui avaient rassemblé leurs peuples sous ses drapeaux; et, si l'on en croit les historiens du temps, son armée s'élevait à près de huit cent mille hommes.

Une de ses divisions fit une invasion en Perse; elle étendit ses ravages jusque dans la Syrie. Lorsque l'empereur d'Orient voulut reconquérir l'Afrique, que Rome avait perdue, Attila, cédant aux vœux de Genséric, menaça de la guerre Théodose II, et, par cette diversion, sauva les Vandales.

On ne pouvait conserver longtemps la paix avec un peuple qui n'était qu'une armée. Les Huns prétendirent que le traité de Margus était rompu, et qu'on leur avait volé, dans le port franc du Danube, un trésor appartenant à un de leurs chefs: ils exigèrent qu'on leur rendît cet argent, et qu'on leur livrât l'évêque de Margus. La cour de Byzance refusant de redresser ces griefs, la guerre fut déclarée. Les Mésiens, craignant la fureur des Barbares, pressaient vivement l'empereur de céder à l'orage; et, pour se mettre eux-mêmes à l'abri des ravages qu'ils redoutaient, ils formèrent le dessein de livrer l'évêque de Margus aux Barbares.

Celui-ci en fut informé, sacrifia ses devoirs et son pays à sa sûreté, traita secrètement avec Attila, lui livra sa ville, et ouvrit ainsi les barrières de l'empire.

Aussitôt les Huns, comme un torrent furieux, se répandent dans la Mésie, la dévastent, détruisent toutes ses forteresses, livrent aux flammes Syrmich, Neiss, Sardica, Martianopolis, et changent en déserts toutes les contrées situées depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Adriatique.

Ces calamités ne purent décider le faible Théodose à sortir de son palais, à quitter ses chapelets, à suspendre ses

processions. Incapable de combattre, il chargea des généraux sans talents de rassembler ses armées. Ceux-ci perdirent une bataille près du Danube, une seconde au pied du mont Hémus, et virent détruire dans une troisième défaite les restes de leurs forces, qui devaient défendre la Chersonèse de Thrace.

Attila ravagea la Macédoine, brûla soixante-dix villes, et s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Les murailles de cette ville et celles d'Andrinople l'arrêtèrent ; il ne savait que combattre en plaine, et ignorait l'art des siéges.

Tant de revers jetaient l'Europe et l'Asie dans la consternation. Ce n'étaient point les maux ordinaires que la guerre entraîne à sa suite qui glaçaient alors les esprits de terreur ; on était menacé d'une destruction totale. Tout homme en âge de servir tombait sous le fer des Barbares ; les vieillards et les femmes se voyaient tous réduits en esclavage ; leur faiblesse même ne les garantissait pas toujours de la mort ; et lorsque le nombre trop grand de ces captifs embarrassait le vainqueur, ils étaient immolés sans pitié.

Cette foule de Romains, dispersés chez les Barbares, ne put les adoucir ni les civiliser. Ces guerriers farouches méprisaient les sciences, et surtout celle des lois. Les artisans leur apprirent quelques métiers ; les médecins s'attirèrent leur respect ; les prêtres en convertirent plusieurs : mais, comme la plupart des pontifes grecs étaient attachés à l'arianisme, ce fut cette hérésie qui se répandit parmi les conquérants du Nord.

Théodose II, que, suivant la coutume, on nommait toujours Auguste, et qui prenait le titre d'*invincible*, n'avait plus d'armée à opposer à ses ennemis. Trop lâche pour tenter de réveiller le courage de ses sujets, il ne sortait de son palais que pour aller à l'église. Incapable de combattre Attila, il implora sa clémence, et signa une paix honteuse. Par ce traité, la cour de Byzance céda aux Huns un vaste territoire situé au midi du Danube, depuis Belgrade jusqu'à Nova, en Thrace, et s'assujettit à payer un tribut annuel de

deux mille livres d'or, ainsi que six mille livres pour solder les frais de la guerre. L'épuisement des peuples et les infidélités des receveurs de l'impôt rendirent le payement de cette contribution lent et difficile.

Au milieu de ce découragement des armées, de ces terreurs de la cour, de cet opprobre de l'empire, une petite ville de Thrace, Asymus, se montra romaine. Ses habitants, ne voulant pas reconnaître une paix humiliante, sortent de leurs murs, attaquent les Huns, se grossissent d'un grand nombre de déserteurs et de captifs, en forment une armée, livrent bataille aux Barbares, les défont et les contraignent de sortir de leur territoire.

Sur les plaintes d'Attila, Théodose voulut obliger les Asymontains à exécuter le traité. En hommes généreux, résistant à la cour comme à l'ennemi, ils répondirent que jamais ils ne pourraient regarder le déshonneur comme une loi. Attila et Théodose cédèrent à leur fermeté.

Un des articles de la paix obligeait l'empereur à livrer au roi des Huns tous les Allemands, tous les Goths, tous les Scythes qui avaient déserté ses drapeaux pour entrer dans les troupes impériales. Les Romains ne pouvaient se décider à sacrifier, à dévouer à un supplice certain tant d'officiers dont le courage avait brillé dans leurs légions. L'impitoyable Attila pressait l'exécution d'une disposition si dure. Théodose lui envoya une ambassade, dans l'espoir de le fléchir. Il cherchait à gagner Constance, secrétaire d'Attila, qui, pour prix de sa condescendance, exigea qu'on lui donnât en mariage une dame romaine, distinguée par sa naissance et par sa beauté; la veuve du général Armatius fut la victime qui se dévoua, dans cette circonstance, au salut d'un si grand nombre de guerriers.

L'historien Priscus et Maximin, ambassadeurs de Théodose, se rendirent près d'Attila. La relation de ce voyage, par Priscus, fait connaître avec détail les mœurs de ces farouches conquérants. Le temps n'était plus où les envoyés romains dictaient des lois aux monarques, et traçaient au-

...r d'eux avec leur baguette un cercle dont ils ne pouvaient ...rtir avant d'avoir juré d'obéir aux maîtres du monde. Les ...voyés de l'empereur, reçus avec une fierté dédaigneuse, ...ouvèrent des humiliations qui vengeaient enfin tant de rois ...ongtemps abaissés par l'orgueil romain. On les fit attendre ...sieurs jours avant de leur permettre d'approcher de la ...idence de leur vainqueur. Quel spectacle pour des hommes ...cemment sortis de Constantinople, de cette cité où presque ...tes les maisons étaient des palais, où brillaient tout le ...xe de l'Orient et tous les arts de la Grèce !

Les ambassadeurs d'un César, d'un Auguste, arrivent ...uppliants dans le village royal d'Attila, dont le palais n'é...it qu'un bâtiment rustique, en bois, entouré de palissades ... de quelques tourelles. Ils traversent une foule de gardes ...ouverts de vêtements magnifiques enlevés aux Grecs et ...ux Romains, et sont contraints de se courber devant un ...omme vêtu comme un simple Tartare, sans ornements, et ...ont le trône n'était qu'une chaise grossière.

Les envoyés exposèrent avec dignité l'objet de leur mis...ion, employant ces phrases orgueilleuses et ce langage pom...peux consacré par d'antiques coutumes, mais qui convenaient ...lors si peu à un peuple abattu et dégénéré. Attila ne répondit à leurs discours que par des menaces. « Croyez-vous, leur « dit-il, qu'une seule ville de votre empire puisse prétendre « à subsister, lorsqu'il me plaira de la détruire ? » Cependant, après ce premier mouvement de colère, il s'adoucit pour eux, leur donna quelque espérance, et les invita à un grand banquet.

Il y avait aussi près de lui les envoyés de Valentinien. Les ambassadeurs des deux empires furent placés, à ce festin, au-dessous de quelques petits princes barbares. Pendant ce long repas, suivant la coutume du Nord, on força les convives à boire avec excès ; et, pour varier leurs plaisirs, on fit jouer devant eux quelques scènes comiques par des bouffons ; on fit combattre, en leur présence, des captifs maures, et des guerriers scythes célébraient par leurs chants

les victoires d'Attila. Les femmes de ces Barbares, plus libres que celles de l'Orient, étaient admises aux festins, et les épouses d'Attila conversaient familièrement avec les étrangers.

Le roi des Huns avait envoyé près de Théodose un ambassadeur nommé Édécon. Pulchérie conservait alors peu de crédit à la cour d'Orient. L'eunuque Chrysaphius, depuis quelque temps, gouvernait l'empereur. Ce vil ministre, de concert avec un de ses amis, nommé Vigilius, essaya de corrompre Édécon, pour l'engager à tramer une conspiration contre la vie d'Attila. Édécon feignit d'y consentir. Théodose, malgré sa piété, approuva ce complot meurtrier. Cependant Édécon informa son maître de cette trahison. Attila, plus généreux que les Romains de ce temps, dédaigna d'exercer une facile, mais injuste vengeance sur les ambassadeurs qu'il avait entre ses mains.

Cependant Vigilius, qui avait servi d'interprète à ces ambassadeurs, et qui depuis était retourné à Constantinople, revint au camp d'Attila, portant avec lui les trois cents livres d'or promises aux conspirateurs. Attila le fit arrêter, l'obligea de tout avouer, lui laissa la vie, et envoya une nouvelle ambassade à Constantinople. Eslaw et Oreste étaient chargés de cette mission. Lorsqu'ils furent admis à l'audience de l'empereur, Eslaw dit à ce prince : « Voici ce que mon maître m'a chargé de vous faire savoir. Théodose et Attila « descendent de noble race. Attila, par ses exploits, a sou« tenu la dignité de ses aïeux : Théodose, par sa faiblesse, « s'est montré indigne des siens ; il s'est dégradé ainsi que « son peuple, en consentant à payer au vainqueur un tribut « honteux. Par là, il a solennellement consenti à devenir le « serf de celui que la gloire et la fortune ont placé au-dessus « de lui. Il devrait, comme un sujet fidèle, lui obéir et le res« pecter, au lieu de conspirer, comme un vil esclave, contre « son maître. »

Le descendant du grand Théodose, assis sur son trône d'or, et qui n'avait jamais entendu que les accents de la

flatterie, se vit forcé d'écouter, avec autant de confusion que de frayeur, les paroles sévères et la juste réprimande que, du haut de sa chaise de bois, le sauvage Attila lui adressait. Il rougit, se déconcerta, trembla, ne put répondre, livra aux ambassadeurs son eunuque Chrysaphius, et, pour apaiser Attila, choisissant les plus grands personnages de sa cour, lui envoya comme ambassadeurs Nommius et Anatolius, tous deux consulaires, l'un grand-trésorier, et l'autre maître-général des armées.

Ce qui doit paraître étrange, et ce qu'expliquent cependant les faiblesses de l'amour-propre humain, c'est qu'à cette époque même, où l'empire déchu de sa grandeur se voyait sans défense, livré aux invasions et aux outrages des Barbares, le souvenir de la gloire romaine, le titre de *consul*, la mémoire de tant de puissance et de tant de triomphes inspiraient encore quelque respect. Le choix des ambassadeurs flatta l'orgueil sauvage du roi des Huns. Radouci par cet hommage, il vint au devant des envoyés de Théodose, lui pardonna, fit grâce même à l'eunuque et à l'interprète, rendit à l'empire plusieurs villes, mit en liberté un grand nombre de captifs, cessa d'exiger qu'on lui livrât les déserteurs, conclut la paix, et reçut pour prix de la tête d'un vil eunuque d'énormes tributs, qui écrasaient l'empire et qui auraient suffi à l'empereur pour payer une guerre glorieuse, au lieu d'acheter des Barbares une honteuse paix.

Peu de temps après la signature de ce traité, Théodose, en se promenant, fut renversé par son cheval dans le Lycus, se brisa l'épine du dos, et mourut la quarante-troisième année de son règne, et la cinquante-troisième de son âge (450).

Il fallait, pour relever l'empire, un caractère héroïque; les grands, l'armée, le sénat et le peuple placèrent Pulchérie sur le trône, et la proclamèrent impératrice. Ce fut la première fois que l'on vit une femme régner sur les Romains.

Elle commença son règne par un acte de vengeance, qui en eût été un de justice, si elle avait suivi les formes de la loi. L'eunuque Chrysaphius, sans être jugé, fut décapité à

la porte du palais. Le courage et les talents de Pulchérie la rendaient digne de régner; mais le gouvernement d'une femme, contraire aux coutumes, pouvait exciter le mécontentement. Cette princesse ne voulut point s'y exposer: elle épousa un sénateur estimé, nommé Marcien, âgé alors de soixante ans, le revêtit de la pourpre, et l'obligea de jurer qu'il respecterait constamment son pouvoir et sa chasteté.

Marine et Arcadie, sœurs de l'impératrice, avaient comme elle fait vœu de virginité; toutes trois écrivirent ce vœu sur des tablettes enrichies de diamants, qu'elles portèrent en offrande à l'église de Sainte-Sophie. Tout homme, excepté les prêtres, fut depuis ce temps exclu de leur présence; leur palais devint un monastère, et leur cour une communauté religieuse.

Marcien justifia le choix de Pulchérie par la fermeté de son caractère, par la sagesse de sa conduite. Né en Thrace, au sein d'une famille pauvre, il avait été dix-neuf ans domestique, et ensuite compagnon d'armes des généraux Aspar et Ardaburius. Il se distingua sous leurs ordres en Perse et en Afrique. Son mérite lui attira l'estime générale; sa modestie le mit à l'abri de l'envie. Monté sur le trône, il réforma par de sages lois les abus et les actes d'une tyrannie dont il avait longtemps souffert, et il se montra aussi doux pour ses peuples que fier contre ses ennemis.

Attila lui fit demander avec hauteur le payement du tribut annuel auquel s'était soumis Théodose. « Le temps « n'est plus, répondit Marcien, où l'on offensait impuné« ment la majesté de l'empire. Je donnnerai volontiers des « subsides aux princes alliés qui me serviront fidèlement; « mais je répondrai aux menaces avec des soldats, du cou« rage et du fer. »

Apollonius, envoyé en ambassade près du roi de Huns, lui tint le même langage. Le Barbare furieux menaça de tout exterminer et d'effacer du monde jusqu'au nom de *Romain*. Il écrivit en ces termes aux deux empereurs : « Attila, ton

maître, t'ordonne de faire préparer ton palais pour le recevoir; il viendra bientôt t'y donner ses ordres. »

Cependant, comme ce guerrier était encore plus habile que farouche, dès qu'il fut informé des dispositions que faisait Marcien pour le combattre, redoutant cette lutte avec un empereur belliqueux, il le laissa en paix, déclarant qu'il ajournait la conquête de l'Orient jusqu'au moment où il se serait emparé de la Gaule et de l'Italie. Il y marcha; mais le sort y ramenait un guerrier que d'abord il avait protégé, et qui bientôt, prenant les armes contre lui, l'empêcha d'exécuter ses vastes desseins, et servit de digue à sa fureur.

Aétius s'était retiré chez les Huns après la mort de Boniface : mais revenant bientôt plus terrible, à la tête de soixante mille de ces Barbares, il inspira tant de crainte à Placidie, que cette princesse, n'osant le combattre, se livra totalement à cet ambitieux, et plaça son fils Valentinien sous sa tutelle. Cette prudence, ou cette faiblesse, assura son repos. La cour de Ravenne fut délivrée d'un ennemi formidable, et acquit un salutaire appui.

Aétius, trois fois consul, maître-général des armées, exerça le pouvoir suprême sous le nom de *duc des Romains de l'Occident*. Valentinien n'eut que le titre d'empereur, et jouit en repos de tous les plaisirs d'une cour corrompue, tandis que son général supportait seul le poids des affaires, et soutenait l'empire sur le bord de sa ruine.

Ce guerrier était Scythe de naissance. Son père, nommé Gaudentius, avait épousé une Romaine. Dans sa jeunesse, Aétius fut envoyé comme otage, d'abord près d'Alaric, et ensuite dans le camp des Huns. Il dut sa fortune à sa force, à ses talents, à sa beauté. On admirait son adresse à tous les exercices, sa patience dans les revers, son courage au milieu des périls; on disait de lui qu'il était également difficile de le tromper, de le séduire et de l'intimider.

Heureux dans les combats, habile dans les négociations, il força les Vandales de respecter les frontières de l'Italie,

protégea les Bretons contre les peuples du Nord, établit l'autorité de Rome dans une partie de l'Espagne et des Gaules, vainquit les Suisses et les Francs, et les força à combattre comme auxiliaires sous les aigles romaines.

Dans le temps de sa disgrâce, cherchant un asile dans le camp d'Attila, il s'était intimement lié avec ce conquérant, et avait même laissé auprès de lui son fils Carpillo. L'épuisement de l'Italie, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la faiblesse de l'armée, la détresse du trésor, l'obligèrent d'abord, malgré la fierté de son caractère, à payer un tribut au roi des Huns, dans le dessein de retarder l'approche de l'orage dont il voyait l'Occident menacé.

Profitant habilement des divisions qui existaient toujours parmi les Barbares, sous le règne même du terrible Attila, il trouva moyen de s'attacher un corps nombreux de Huns et d'Alains, dont il satisfit la cupidité en leur cédant des terrains fertiles dans la Gaule, près de Valence et d'Orléans.

Un autre péril exigeait encore tous les soins de sa prudence, tous les efforts de son courage. La domination des Goths en Aquitaine s'affermissait chaque jour; après le règne glorieux de Vallia, fondateur de ce royaume, Théodoric, fils du grand Alaric, monta sur le trône, et sut régner avec éclat. Loin de se contenter de ses possessions, il voulut s'emparer de la province romaine, et investit la ville d'Arles. Aétius le força d'en lever le siége; mais bientôt les Goths et les Bourguignons, s'étant unis contre Rome, attaquèrent, les uns Narbonne, et les autres la Belgique. Aétius, à la tête de sa cavalerie alaine et scythe, défit les Bourguignons, en tua vingt mille, et donna à ceux qui échappèrent de ce combat un territoire en Savoie. Dans le même temps, huit mille Goths, surpris et attaqués, tombèrent sous les coups de son lieutenant, le comte Lictorius, qui par cette victoire délivra Narbonne.

Après de si brillants succès, Aétius retourna en Italie; mais, pendant son absence, Lictorius, avec une troupe de Huns, tenta une entreprise téméraire sur Toulouse; Théo-

doric lui livra bataille, mit ses troupes en fuite, et le fit prisonnier. Cet échec contraignit Aétius de revenir dans la Gaule. Ayant réuni ses forces, il marcha contre le roi des Goths. Lorsque leurs armées furent en présence, au lieu de combattre, ils négocièrent et conclurent la paix.

Théodoric, qui voulait civiliser ses peuples, envoya ses fils étudier les belles-lettres dans les écoles les plus renommées de la Gaule, cherchant à faire perdre à ses sujets l'habitude de la guerre, pour les attacher à l'agriculture et aux arts de la paix. Il crut assurer sa tranquillité en formant des alliances avec les rois dont il pouvait redouter l'ambition. Ses deux filles épousèrent, l'une le fils du roi des Huns, et l'autre celui du roi des Vandales. Le sort trompa ses vœux. L'aînée de ces princesses devint promptement veuve, son mari périt victime d'une conspiration; la seconde était réservée à de plus grandes infortunes.

Son beau-père, Genséric, roi des Vandales, barbare et défiant, croyait tout ce qui l'entourait disposé, comme lui, au crime. Universellement craint et haï, il redoutait tous ceux qu'il faisait trembler. Soupçonnant sa belle-fille de vouloir l'empoisonner, il lui fit couper le nez, les oreilles, et la renvoya ainsi mutilée à Théodoric.

Le roi des Goths, indigné de cette atrocité, jura de se venger d'un si sanglant outrage, et conclut avec les Romains un traité dont l'objet était de renverser du trône cet assassin, et d'enlever l'Afrique aux Vandales.

Genséric évita ce danger par une diversion. Ce Barbare, qui ne devait rencontrer partout que des ennemis, trouva un allié digne de lui; il s'unit avec le féroce Attila. Le roi des Huns, sans perdre de temps, profita du prétexte qui s'offrait à son ambition, et, à la tête de sa nombreuse armée, il envahit la Gaule. Aucun obstacle n'arrêta d'abord la course de ce torrent dévastateur.

La justice est si nécessaire aux hommes qu'elle est encore invoquée par ceux qui la respectent le moins, et, en commençant la guerre la plus injuste, les princes les plus ambi-

tieux cherchent par des manifestes à tromper les hommes qu'ils oppriment, les peuples qu'ils moissonnent, et à leur persuader qu'ils ne s'arment que pour soutenir des droits légitimes. Le barbare Attila lui-même crut nécessaire, en passant le Rhin, de colorer son agression, en réclamant la main et la dot de la princesse Honoria, fille de Placidie, qui s'était éprise pour sa gloire sauvage, et en annonçant le dessein de replacer sur le trône des Francs le fils aîné de Clodion, qui en avait été chassé par Mérovée. Depuis près d'un siècle, les Francs occupaient la Toxandrie (partie de la Belgique), et les contrées situées sur les rives du bas Rhin. Ces peuples avaient cédé le droit de les gouverner à une famille qu'on nomma la famille *mérovingienne*. Quelques auteurs prétendent que le premier roi de cette race était ce Méraubaudus que nous avons vu servir avec éclat dans les armées des Romains. Il paraît que le trône, héréditaire dans la famille, ne passait point directement à l'aîné. Les Francs élisaient parmi les princes de cette maison celui qu'ils croyaient le plus digne de la couronne. Lorsqu'il était élu, on le proclamait en l'élevant sur un bouclier, cérémonie qui rappelait sans doute à ces princes que leur puissance, fondée par les armes, ne pouvait être soutenue que par elles. Les princes de la famille mérovingienne portaient, pour se distinguer, une longue chevelure. On les appelait *reges criniti* (rois chevelus). Tous les autres Francs se rasaient le derrière de la tête; ils avaient de longues moustaches; on les distinguait des autres Barbares par la hauteur de leur taille, par la fierté de leurs yeux bleus: ils portaient des habits étroits, et se servaient d'une lourde épée; un immense bouclier les couvrait presque entièrement. Leur course était rapide; ils traversaient à la nage les plus grands fleuves, excellaient à manièr la hache, à lancer le javelot, et s'étaient acquis par leurs exploits une grande réputation de bravoure. On croit généralement que la nation des Francs était une confédération formée par des tribus sorties de différents peuples de la Germanie, et qu'ils devaient leur nom à leur amour pour la liberté.

Une autre confédération, issue de la même source, avait donné à ceux qui la composaient le nom d'*Allemands,* probablement pour rappeler que c'étaient des hommes sortis de toutes les nations connues dans le Nord.

Le premier des rois chevelus dont on ait cité des conquêtes dans la Gaule était Clodion; il faisait sa résidence dans une forteresse nommée *Dispargum*. Ce roi, voyant Rome occupée à lutter en Italie contre les Barbares, et trouvant la seconde Belgique sans défense, s'empara de Cambrai et de Tournai. Il porta ses armes jusqu'aux rives de la Somme. Tandis que, fier de ses succès, il célébrait les noces de son fils, et que tout son camp se livrait à la débauche, qui, chez les Barbares, était inséparable de pareilles fêtes, il se vit, pendant la nuit, au milieu d'un festin, surpris et attaqué par l'infatigable Aétius. Les Francs, plongés dans l'ivresse, n'eurent ni la force ni le temps de prendre leurs armes; les Romains renversèrent leurs tables, pillèrent leur camp, s'emparèrent de leurs chariots et emmenèrent captives les princesses et toutes les femmes qui assistaient à ces noces.

Clodion, forcé du fuir, répara cet échec, réunit sa troupe et combattit si vaillamment Aétius, que cet habile général ne put lui enlever ses conquêtes, dont Trèves et Cologne faisaient partie.

Lorsque Clodion mourut, ses deux fils se disputèrent le trône; Mérovée, le plus jeune, se rendit à Rome pour implorer la protection de Valentinien. Aétius traita ce prince comme s'il l'avait adopté pour fils, lui promit de puissants secours et le renvoya dans la Gaule avec de magnifiques présents. Dans le même temps, son frère aîné sollicitait l'appui d'Attila, qui, sur sa demande, entra dans la Gaule, promettant de lui rendre le sceptre que les Romains lui enlevaient.

L'autre motif pour lequel Attila prétendait s'armer devrait paraître plus romanesque qu'historique; mais les passions rendent vrai ce qui souvent n'est pas vraisemblable. La princesse Honoria s'était laissé séduire par un chambellan nommé Eugène. La sévère Placidie, sa mère, la bannit de

sa présence et l'envoya à Constantinople. Honoria, vive et passionnée, ne put supporter la vie austère qu'on menait dans ce palais, que Pulchérie et ses sœurs avaient changé en couvent. La renommée d'Attila séduisit son ardente imagination; les mœurs sauvages des Huns, l'âpreté du caractère de leur chef lui semblaient préférables aux rigueurs monastiques de la cour de Byzance. Au mépris de tous ses devoirs de femme, de princesse et de Romaine, elle écrivit au Barbare, lui envoya son anneau, lui donna sa foi, et le conjura de la réclamer comme son épouse.

Dans les premiers moments, Attila ne répondit que par un froid mépris à cette démarche extravagante. Dédaignant les liens d'un chaste hymen, il prenait et abandonnait plusieurs femmes au gré de ses caprices; et le palais rustique de ce guerrier sauvage, semblable aux sérails des princes actuels de l'Orient, était rempli de beautés de différents pays, qui s'y voyaient traitées plus en esclaves qu'en épouses.

Cependant lorsque le roi des Huns forma le dessein d'envahir la Gaule, inspiré par son ambitieuse politique et non par un frivole amour, il demanda aux cours de Ravenne et de Constantinople qu'on remît Honoria entre ses mains, et qu'on lui donnât pour dot une partie du domaine impérial. C'était renouveler les insolentes prétentions que jadis les Tanjoux, ses ancêtres, avaient osé former sur les princesses de la Chine.

Il éprouva le refus qu'il attendait : on lui déclara que la princesse était liée par d'autres nœuds, et que d'ailleurs, suivant les coutumes romaines, les femmes n'avaient aucun droit de succession à l'empire. La famille d'Honoria la força d'épouser un homme obscur, et on l'exila dans une petite bourgade en Italie, où elle termina, au bout de quelques années, sa honteuse carrière.

Dès qu'Attila donna le signal de la guerre, tous les peuples barbares accoururent, à sa voix, des côtes de la mer Baltique, des rives du Volga, des bords du Danube, et se réunirent au confluent du Rhin et du Necker. Une troupe de

Francs, conduits par le fils aîné de Clodion, leur servirent de guides. La Gaule consternée paraissait frappée de stupeur, et se montrait semblable, non à un guerrier qu'on attaque, mais à une victime que l'on sacrifie, à un criminel qui reçoit et va subir son arrêt.

Les historiens du temps ne parlent de cette invasion que comme d'un incendie. Les Barbares massacraient indifféremment les enfants, les femmes, les vieillards. Un grand nombre de villes périrent dans les flammes. Metz tout entière fut détruite. La férocité des Huns n'y laissa subsister qu'une petite chapelle. Les écrivains ecclésiastiques de cette époque, en racontant ces désastres, ne citent que les miracles qui, au défaut de soldats, arrêtèrent quelquefois la marche de ces dévastateurs. Selon leur récit, les prières d'une jeune vierge de Nanterre, sainte Geneviève, sauvèrent Paris, et parvinrent à en éloigner Attila. Le roi des Huns, ayant passé l'Yonne près d'Auxerre, vint camper sous les murs d'Orléans. Ce fut là, pour la première fois, qu'il trouva des portes fermées et des remparts défendus.

Le roi des Alains avait secrètement promis de lui livrer les Romains et la ville. Ce complot fut découvert et déjoué. Saint Aignan, évêque d'Orléans, ranima le courage de ses concitoyens. La garnison combattit avec opiniâtreté, et donna le temps au brave Aétius de venir à son secours.

Le général romain avait conclu une alliance avec Théodoric, roi des Visigoths : tous deux marchèrent contre les Huns avec une armée nombreuse que grossissait un grand nombre de guerriers bourguignons, saxons et ripuaires. On y remarquait surtout une foule intrépide de Francs que commandait Mérovée. Informé de leur approche, le roi des Huns leva le siége et se retira, dans le dessein de se rapprocher des divisions qu'il avait laissées derrière lui. Les Romains, les Visigoths et les Francs le poursuivirent sans le laisser respirer. Cette retraite ne fut qu'un combat continuel. Enfin les deux armées, s'étant arrêtées dans les vastes plaines de Châlons, après quelques heures de repos, se livrèrent bataille (451).

Ce jour devait décider les destinées de l'Occident : Attila, dont ce grand péril augmenta la férocité naturelle, parcourt ses nombreuses lignes, composées de Barbares de tous les climats. Les rois, les princes, les héros du Nord qui le suivent en foule, semblent plutôt ses esclaves que ses compagnons ; et osant à peine lever les yeux sur lui, ils attendent ses ordres dans un respectueux silence : « Vous avez tout à « espérer, rien à craindre, leur dit-il ; je vous commande, et « Mars vous protége : mes exploits passés vous promettent « la victoire ; la lâcheté des Romains est le garant de leur dé« faite. Qui pourrait nous arrêter? seraient-ce ces Francs divi« sés entre eux, et dont la moitié combat sous nos enseignes? « seraient-ce ces Visigoths, ces Bourguignons, qui depuis « tant d'années fuient devant nous, et s'arrêtent ici plus « par lassitude que par courage? Marchez avec une pleine « confiance ; rien n'est au-dessus de vous que le destin, « maître de l'univers. Aucun mortel n'échappe à ses décrets ; « il tue l'homme faible dans la fuite, dans le repos, dans la « paix, et sauve le brave au milieu de tous les périls de la « guerre. Je ne vous dis plus que cette seule parole : inspiré « par les dieux, je lancerai le premier dard et je dévoue « les lâches à une mort inévitable. »

Jornandès, historien des Goths, prétend que dans l'antiquité on ne vit jamais des passions plus féroces, des combattants plus nombreux, une bataille plus sanglante et plus opiniâtre.

L'espérance de pouvoir, après la victoire, piller et ravager à leur gré, sans obstacles, les plus riches contrées du monde, redoublait le courage et l'ardeur des guerriers d'Attila.

Les troupes d'Aétius, de Théodoric, de Mérovée, combattaient avec la fureur du désespoir ; chacun savait qu'il fallait mourir ou vaincre, pour sauver sa liberté, son honneur, sa famille, sa patrie. Si les Huns restaient vainqueurs, l'Europe devenait barbare.

Tant de motifs enflammaient la bravoure, et permettaient peu de penser aux combinaisons de la tactique. Au lieu de

manœuvrer, on se précipitait les uns sur les autres, on combattait corps à corps. Cette longue bataille ne fut qu'une affreuse mêlée.

La masse des Huns parvint à enfoncer le centre de leurs ennemis, et réussit à le séparer des deux ailes. Après des prodiges de valeur, Théodoric, blessé, tombe et meurt, entouré de ses plus braves guerriers, qui voulaient lui faire un rempart de leurs corps. On dit que les aruspices, consultés par Attila, lui avaient prédit qu'il serait vaincu, mais que son plus dangereux ennemi périrait. Au moment où les Huns, poussant leurs avantages, faisaient retentir l'air des chants de victoire, Thorismond, prince des Visigoths, descend d'une colline avec un corps de réserve, enfonce à son tour les Barbares, ranime ses alliés et change la face du combat. De toutes parts on se jette sur les Huns, on en fait un affreux carnage. Attila, comme un lion rugissant, fait d'inutiles efforts pour ramener ses soldats à la charge; pour la première fois la terreur les rend sourds à ses ordres; ils prennent la fuite et se sauvent dans leur camp, où ils se retranchent, selon leur coutume, derrière leurs nombreux chariots.

Cent cinquante mille cadavres couvraient le champ de bataille; des récits, probablement exagérés, doublaient ce nombre. Les Visigoths vainqueurs proclamèrent roi, sur ces sanglants trophées, l'intrépide Thorismond. Il conseillait à ses alliés d'assiéger Attila dans son camp; mais l'habile Aétius, qui ne redoutait plus les Huns, et qui croyait nécessaire, pour maintenir les Goths dans son alliance, de ne pas détruire complétement Attila, s'opposa à ce dessein. Il se chargea de défendre la Gaule, et décida Thorismond à partir pour Toulouse, afin de s'assurer un trône que pouvaient lui disputer quelques rivaux.

Après son départ, Aétius et Mérovée, harcelant sans cesse le roi des Huns, que le défaut de vivres et l'affaiblissement de son armée forçaient à la retraite, le battirent encore en plusieurs rencontres, et le poursuivirent jusqu'en Thuringe. Les soldats d'Attila, en traversant le pays des Francs, com-

mirent d'horribles cruautés, massacrèrent les prisonniers, égorgèrent les otages, et firent écarteler deux cents jeunes femmes par des chevaux sauvages. Dans la suite, ces atrocités furent les motifs ou les prétextes de la vengeance que le fils de Clovis exerça en Thuringe.

Attila, vaincu, loin d'être découragé, espéra qu'il se dédommagerait en Italie des revers qu'il avait éprouvés dans la Gaule. Ayant pressé de nouveau sans succès les deux cours impériales de lui livrer Honoria, il franchit les Alpes et investit Aquilée (452). On vit pour la première fois, pendant ce siége, les Huns se servir des machines de guerre, et employer les arts de la civilisation pour détruire les peuples civilisés.

Les Romains, dégénérés, auraient seuls été incapables de résistance : mais une troupe de Goths qui était à leur solde, et que commandaient les princes Alaric et Antala, releva leur courage.

La résistance fut aussi vive que l'attaque. Après trois mois d'efforts inutiles, les Huns demandaient qu'on levât le siége, lorsque Attila, voyant un cigogne qui s'envolait du haut d'une tour de la ville, dit à ses soldats : « Ce présage nous « annonce un prompt succès ; cet oiseau domestique ne quit« terait pas son asile, s'il ne prévoyait pas la destruction du « lieu de sa retraite. » Ces paroles remplirent d'espérance et d'ardeur les Barbares découragés ; ils se précipitèrent sur les murailles d'Aquilée, la prirent d'assaut, la livrèrent au pillage, la rasèrent et la réduisirent en cendres. Après cette victoire, Attila ne rencontra plus, au lieu de Romains armés, que des esclaves tremblants, qui sacrifiaient leur honneur pour sauver leur vie. Padoue, Vicence, Vérone, Bergame, Pavie, Milan même se soumirent. Dans cette dernière ville, Attila ayant vu un tableau qui représentait l'empereur sur son trône et des princes scythes prosternés devant lui, le fit brûler, et le remplaça par un autre tableau où luimême était peint sur son trône recevant les hommages des deux empereurs, qui déposaient leurs trésors à ses pieds.

Ces hordes de Barbares ne se bornaient pas au pillage : elles dévastaient les champs, abattaient les arbres, brûlaient les chaumières; loin de les réprimer, Attila encourageait leurs excès, et disait avec orgueil que « l'herbe ne croîtrait « jamais où son cheval avait passé. » Ce terrible fléau répandait partout la terreur, tandis qu'il aurait dû réveiller les courages. Chacun, loin d'oser défendre sa patrie, ne songeait qu'à l'abandonner. Bientôt la Lombardie et la Vénétie furent désertes; leurs habitants cherchèrent un refuge dans les îles du golfe Adriatique. Un prince des Goths les comparait à des poules d'eau, qui déposent leurs nids au milieu des vagues. Venise dut sa naissance à ces émigrations. L'intérêt commun unit tous les exilés : la nécessité excita leur industrie et les rendit commerçants. La république qu'ils formèrent était composée de douze îles, gouvernées chacune par un tribun. Cet État naissant se consolida sous la protection des princes des Goths, et parvint depuis à une haute prospérité.

Les Francs et les Visigoths, qui s'étaient alliés avec Aétius dans le dessein de chasser les Huns de la Gaule, refusèrent de se joindre à lui pour défendre contre eux l'Italie. Ce grand général prouva que le succès dépend plus de l'habileté du chef que du nombre des soldats, et qu'il était, suivant les circonstances, aussi prudent qu'intrépide.

A la tête d'un faible corps de troupes d'élite, il sut contenir Attila sans se compromettre, le harceler sans cesse, lui couper les vivres, éviter les batailles, et réduire la guerre en affaires de postes. Ce nouveau Fabius profitait de toutes les chances favorables, minait les forces de l'ennemi, ménageait les siennes et gagnait du temps; ce qui est tout gagner dans les guerres d'invasion.

Tandis que les talents d'un seul homme luttaient ainsi contre la destinée, le lâche Valentinien, cédant à ses terreurs, fuyait de Ravenne, se retirait à Rome, et voulait abdiquer un pouvoir dont le péril, à ses yeux, enlevait tous les charmes. Il proposait bassement au sénat et au peuple d'a-

bandonner avec lui l'Italie. Ils ne lui permirent pas de suivre ce pusillanime dessein; mais comme on ne pouvait le décider à tenter le sort des armes pour s'affranchir, on lui conseilla d'essayer la voie des négociations.

Les ambassadeurs qu'il chargea de se rendre près d'Attila furent le consulaire Aviénus, Trigétius, préfet du prétoire, et le pape Léon, qui dut à sa fermeté au milieu des malheurs publics le surnom de *Grand*.

Ils trouvèrent, par un contraste qui faisait cruellement sentir la différence des temps, le féroce Attila, cet impitoyable dévastateur du monde, campé sur l'héritage du favori d'Auguste, de l'immortel Virgile.

Plusieurs motifs disposaient le roi des Huns à la paix. Aétius, par sa temporisation, avait lassé sa patience. Il était fatigué des blessures continuelles que lui faisait cet habile ennemi, aussi prompt dans la retraite que dans l'attaque; il le rencontrait partout, et ne pouvait l'arrêter nulle part.

Ses guerriers sauvages, énervés par les débauches, ne résistaient plus à la chaleur du climat. Une fièvre contagieuse se répandit dans son armée. Attila, quoique impie, était superstitieux; il craignait, d'après les prédictions de ses devins, d'éprouver le sort d'Alaric, et de mourir comme lui s'il entrait dans Rome. Les historiens du temps ajoutent que la gravité, l'éloquence de Léon et la majesté de ses habits pontificaux le frappèrent de respect; enfin que les apôtres Pierre et Paul lui étaient apparus, et l'avaient menacé des vengeances du ciel s'il persistait à vouloir détruire l'empire romain. Le célèbre Raphaël donna depuis à cette fable, par un tableau, le sceau de l'immortalité. Ce qui est certain, c'est que les ambassadeurs romains furent accueillis favorablement, et en peu de jours conclurent la paix.

Attila promit d'évacuer l'Italie, à condition qu'on lui livrerait Honoria avec une riche dot; il déclara en même temps que si la princesse n'arrivait pas dans ses États à l'époque convenue, il reviendrait avec une plus nombreuse armée porter le fer et le feu dans l'Italie, et détruire Rome de fond en comble.

Fidèle à sa parole, il partit promptement et retourna dans son palais rustique, sur les bords du Danube. Quoiqu'il attendît Honoria, insatiable de plaisirs comme de conquêtes, il augmenta le nombre de ses femmes, et contraignit une riche et belle captive, nommée Ildico, à l'épouser. Cet hymen, formé par la violence, causa sa perte, et le désespoir d'une femme délivra la terre d'un monstre que n'avaient pu détruire les plus formidables armées. Pour célébrer ses noces, le roi des Huns avait employé une journée et la plus grande partie de la nuit en fêtes et en festins : plongé dans l'ivresse, il se retira enfin avec sa femme que la haine, au lieu de l'amour, guidait près de lui. Le lendemain matin, ses guerriers, surpris de ne point le voir paraître, pénétrèrent dans sa tente et le trouvèrent mort et baigné dans son sang. Les Barbares répandirent le bruit qu'il avait péri à la suite d'une violente hémorrhagie ; mais les Romains attribuèrent sa mort à la vengeance d'Ildico.

Son armée célébra ses funérailles avec la pompe des Barbares : on chanta des hymnes pour immortaliser ses exploits; les regrets donnés à la perte d'un guerrier si vaillant furent suivis de grands festins où le délire de l'ivresse se joignait bizarrement à celui de la douleur. Les escadrons guerriers des Huns firent retentir bruyamment l'air de leurs armes, autour du corps de leur héros; suivant leur coutume, ils se frappaient, déchiraient cruellement leur visage, et mêlaient aux éloges qu'ils lui prodiguaient cette terrible vérité : « Que « l'hommage le plus digne d'un chef était, non des larmes « ordinaires, mais des larmes de sang. » On enferma ses restes dans un magnifique cercueil, et pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, imitant tout ce qui avait été fait pour Alaric, on immola les ouvriers qui avaient creusé son tombeau.

L'empire d'Attila, presque aussi étendu que celui d'Alexandre, n'eut pas une plus longue durée, et survécut peu à ses funérailles. Les fils qu'ils avait eus de tant de femmes différentes se divisèrent ; les chefs des tribus se firent la

guerre. Hellac, fils aîné d'Attila, soutenu par un grand parti, fut attaqué par des chefs qui voulaient se rendre indépendants. Il leur livra bataille en Pannonie, et perdit à la fois la couronne et la vie. Ardaric, son vainqueur, après lui avoir tué trente mille hommes, gouverna une partie de ses États. On l'appela *roi des Gépides;* il régna dans le palais d'Attila, et sur les contrées qui s'étendaient jusqu'à la mer Noire. Les Ostrogoths formèrent un royaume séparé depuis Vienne (Autriche) jusqu'à Syrmium. Dinginsich, un autre fils d'Attila, à la tête de quelques tribus, se défendit en Thrace quinze ans contre ses rivaux, attaqua l'empire d'Orient, et périt dans un combat. Enfin Sessac, dernier fils d'Attila, se retira en Scythie avec les Huns les plus attachés à la mémoire de son père; mais ils en furent dans la suite chassés par les Avares et par les peuples de Sibérie, qui dispersèrent les derniers débris de ce fléau du monde.

Lorsque Attila et son empire s'écroulèrent, Placidie n'existait plus. Cette princesse mérita et conserva une juste célébrité. Elle fit tout ce qu'une femme pouvait faire. Son courage personnel n'aurait pu défendre l'empire, sa prudence le sauva; et, sacrifiant ses ressentiments et son amour-propre blessé, elle sut, en rendant sa confiance au brave Aétius, donner à Rome un appui qui retarda sa ruine. Elle se montra aussi juste qu'habile. Tous les princes devraient avoir constamment sous les yeux ces belles paroles que l'on trouvait à la tête d'une de ses lois : « La majesté souve-
« raine, disait-elle, se fait honneur en reconnaissant qu'elle
« est soumise aux lois; la puissance de ces lois est le fonde-
« ment de la nôtre. Il y a plus de grandeur véritable à leur
« obéir qu'à vouloir commander sans elles. Par le présent
« édit, nous nous félicitons de montrer à nos sujets quelles
« sont les bornes que nous prétendons mettre à notre
« autorité. »

Valentinien avait atteint l'âge de trente-cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Tant qu'Attila lui inspira quelque crainte, il se montra plutôt le disciple d'Aétius que son souverain; il le

combla de faveurs, et lui promit de prendre pour gendre son fils Gaudentius, auquel il destinait Eudoxie sa fille. Mais dès qu'il crut qu'il n'avait plus de dangers à redouter, sa reconnaissance fit place à l'envie, et, ne pouvant supporter la gloire d'un grand homme qui sauvait l'empire, il résolut de s'en défaire.

Aétius, indigné de cette ingratitude, prit les armes contre lui, et l'amena bientôt par la peur à une réconciliation. Trop confiant, comme tous les hommes courageux, Aétius crut à la sincérité de ce prince lâche et perfide, et se rendit sans gardes dans le palais, pour presser l'empereur de célébrer, comme il en était convenu, les noces de Gaudentius.

Valentinien, violant tous les droits de la reconnaissance, de l'humanité, de la justice et de l'hospitalité, l'accabla de reproches, dès qu'il le vit, tira son épée et l'enfonça dans le sein du guerrier qui avait soutenu sa couronne : jusqu'alors l'empereur n'était que méprisé, depuis ce moment la haine générale succéda au mépris. Vainement il s'efforça de colorer ce crime et de justifier cet assassinat, en déclarant qu'Aétius prétendait au pouvoir suprême. Un sénateur lui répondit : « J'ignore quels peuvent être vos motifs ; mais ce « qui est certain, c'est que vous avez agi comme un insensé « qui se servirait de sa main gauche pour couper sa main « droite. » On trouvait ce prince si indigne du trône, que, sortant tout à coup de sa longue servitude, le sénat parut vouloir reprendre son ancienne indépendance.

Cependant Valentinien, marchant sur les traces d'Héliogabale et de Caligula, ne faisait consister la jouissance du pouvoir suprême que dans la violation des lois et dans le mépris de tous ses devoirs. Abandonné sans frein aux débauches les plus scandaleuses, il dédaignait sa femme et outrageait la pudeur des dames romaines les plus distinguées. L'épouse du sénateur Pétronius Maximus l'enflamma par sa beauté, et comme il n'espérait pas la séduire, il résolut d'employer l'artifice et la violence pour satisfaire ses coupables désirs. Ayant invité Pétronius à venir jouer avec

lui, il trouva le moyen de lui gagner tout son argent et même son anneau. Dès que cet anneau fut dans ses mains, il chargea un affranchi de le présenter à la femme de Pétronius, et de lui dire que son mari voulait qu'elle vînt au palais. Elle y arriva sans défiance, y fut enfermée et devint la victime du tyran qui ne respectait aucune vertu. Après l'avoir outragée, Valentinien la renvoya audacieusement chez elle; elle y porta sa honte, sa douleur, et enflamma son époux de la soif d'une juste vengeance.

Parmi les gardes de l'empereur, il en restait plusieurs qui regrettaient Aétius, et ne cherchaient que l'occasion de punir son meurtrier. Maximus Pétronius les encouragea par des présents et par des promesses; ils formèrent une conspiration dont aucun ne trahit le secret; et, un jour, entourant l'empereur au moment où il assistait dans le Champ de Mars aux jeux militaires, ils se jetèrent sur lui et le poignardèrent, ainsi que son vil favori, l'eunuque Héraclius.

La vie honteuse et la mort tragique de ce prince, l'incertitude du sénat, la dépravation du peuple, l'audace renaissante des Barbares, depuis qu'Aétius n'existait plus, semblaient présager à Rome une destruction prochaine et l'accomplissement de la prédiction faite à Romulus lorsque douze vautours s'offrirent à ses regards. Les devins déclarèrent alors que Rome serait détruite douze siècles après sa fondation. Les Romains consternés se rappelaient avec terreur cet oracle; un présage plus sûr de leur ruine était la perte totale de leur courage et de leurs vertus. On les voyait alors tremblants, fuir leur patrie, s'enfermer dans les monastères, ou chercher une honteuse sécurité dans les camps des Barbares. La Gaule était ravagée par les Francs, les Goths et les Bourguignons. Les patriciens, dont les provinces n'alimentaient plus les richesses, ne pouvaient plus, comme autrefois, protéger leurs clients et nourrir la multitude. L'Afrique était perdue sans retour; les Vandales, enrichis par le pillage de l'Espagne et de la Sicile, fondaient une nouvelle Carthage sur les ruines de l'ancienne, et qui devait bientôt flétrir les lauriers et ren-

verser la patrie des Scipions. Tel était l'état déplorable de l'empire d'Occident lorsque Valentinien mourut.

CHAPITRE XI.

MAXIMUS, AVITUS, MAJORIEN, SÉVÈRE, ANTHÈME, OLYBRIUS, GLYCÉRIUS, JULIUS-NÉPOS, AUGUSTULE, EN OCCIDENT; MARCIEN, LÉON, ZÉNON, EN ORIENT; GENSÉRIC, RICCIMER, ORESTE ET ODOACRE, GÉNÉRAUX BARBARES.

(Ans de J.-C. 455-476.)

Élévation de Maximus. — Mariage de Maximus et d'Eudoxie. — Mort de Maximus. — Prise de Rome par Genséric. — Captivité d'Eudoxie. — Élection d'Avitus. — Exploits de Riccimer. — Déposition et mort d'Avitus. — Majorien est nommé empereur. — Son sage gouvernement. — Incendie de la flotte romaine. — Mort de Majorien. — Élévation de Sévère en Occident. — Élection de Léon en Orient. — Anthème est nommé empereur. — Révolte de Riccimer. — Mort d'Anthème. — Élévation d'Olybrius. — Mort de Riccimer. — Glycérius et Julius-Népos se disputent le trône d'Occident. — Règne de Népos. — Révolte d'Oreste. — Mort de Népos. — Règne d'Augustule. — Révolte d'Odoacre. — Abolition du titre d'*empereur d'Occident*. — Chute de l'empire romain. — Dernier décret du dernier sénat romain. — Soumission d'Augustule à Odoacre. — Règne d'Odoacre. — Mort d'Augustule.

Pétronius Maximus, personnage consulaire, fut élu pour succéder à Valentinien; sa grande fortune, son caractère, son amour pour la philosophie, lui concilièrent tous les suffrages. Avant de parvenir au pouvoir suprême, il en parut digne et désira le sceptre; mais dès qu'il le posséda, il n'en sentit plus que le poids. Effrayé de tous les périls qui le menaçaient, il dit en soupirant à Fulgentius, l'un de ses amis : « Ah! que j'envie le sort de ce Syracusain, de ce Damoclès, « dont un seul festin vit commencer et finir le règne. »

La femme de Pétronius, nouvelle Lucrèce, n'avait pu survivre à son déshonneur : Maximus, dont la mort du tyran n'avait pas assouvi la vengeance, força la veuve de Valentinien, l'impératrice Eudoxie, de l'épouser. Lorsqu'on eut célébré ses noces, l'empereur commit l'imprudence d'avouer à sa nouvelle épouse que c'était lui qui avait dirigé contre Valen-

tinien le poignard de ses meurtriers. L'impératrice, indignée de se voir dans les bras de l'assassin de son époux, écrivit secrètement, si l'on en croit quelques historiens, à Genséric, roi des Vandales, le conjura de venir la venger, et l'assura que le désordre qui régnait dans l'empire ne devait lui faire craindre aucun obstacle qui pût l'arrêter. Tout à coup on apprit que Genséric, à la tête d'une flotte nombreuse, avait paru à l'embouchure du Tibre.

L'approche d'un ennemi excitait autrefois la fureur dans Rome, alors elle n'y répandit que la terreur.

Maximus, loin de songer à réveiller les courages, proposait lâchement au sénat de fuir avec lui. Le peuple, informé qu'on veut l'abandonner, s'irrite, s'ameute. Maximus se présente à lui pour le calmer; un soldat le frappe, et la multitude furieuse déchire et traîne son corps dans les rues.

Trois jours après, Genséric et les Africains parurent aux portes de Rome. Le pape Léon, qui seul alors montrait quelque fermeté, alla trouver le roi des Vandales dans son camp, et obtint de lui que Rome serait préservée de l'incendie, du pillage, et les citoyens désarmés, de la mort.

Les Africains ne respectèrent pas la parole de leur roi; ils traitèrent la ville comme s'ils l'avaient prise d'assaut. La nouvelle Carthage vengea l'ancienne, et, pendant quatorze jours et quatorze nuits, Rome livrée au pillage vit ses monuments détruits, ses maisons livrées aux flammes, ses citoyens égorgés, et fut exposée à tous les outrages que peut commettre une fureur qui se croit justifiée par tant de siècles d'humiliation.

On transporta dans la patrie d'Annibal les dépouilles de sa rivale, et entre autres les trésors du temple de Salomon (an 455).

Eudoxie, qui avait attiré la foudre sur Rome, n'en fut pas épargnée. Regardée avec horreur par les Romains, traitée avec mépris par les vainqueurs, ils la punirent eux-mêmes de sa trahison, lui enlevèrent ses richesses et l'emmenèrent en servitude.

Les sénateurs, les patriciens, séparés de leurs femmes, tombèrent dans les fers des Barbares, et l'on ne rendit la liberté qu'à ceux qui trouvèrent dans leurs vastes domaines le moyen de payer leur rançon.

Quoique Rome fût tombée sous les coups de Genséric, l'on pouvait dater la chute de l'empire de la mort d'Aétius. Dès que ce grand homme cessa de la soutenir par son courage et son activité, les Francs s'étendirent jusqu'aux rives de la Seine. Les Goths envahirent le centre de la Gaule. Les Saxons en infestèrent les côtes; il ne restait aux Romains dans ces contrées que les provinces appelées aujourd'hui la Provence, le Lyonnais, l'Auvergne et le Berry.

Avitus, Gaulois, né en Auvergne et nommé au commandement des armées par Maximus, défendit quelque temps avec bravoure ces faibles restes de la grandeur romaine. Théodoric, roi des Visigoths, s'allia avec lui, le fit élire empereur par les légions, et fit confirmer son élection par Marcien, empereur d'Orient.

Genséric, après avoir saccagé Rome, dédaigna d'y régner, et retourna en Afrique, chargé de butin. Les ombres du sénat et du peuple romain se soumirent, en murmurant, au nouvel empereur que Théodoric venait de leur donner; et ce choix leur semblait un surcroît d'affront. Ils n'échappaient au joug d'un Vandale que pour voir régner sur eux un Gaulois.

Théodoric, frère et successeur de Thorismond, soutint fidèlement son allié Avitus, qu'il avait couronné; il combattit les Suèves, qui voulaient s'emparer de l'Espagne, et les détruisit presque entièrement près d'Astorga.

Avitus, fort de son appui, après avoir pacifié la Gaule, se rendit à Rome. Son gendre, le célèbre poëte Sidonius Apollinaris, prononça son panégyrique en six cents vers. La puissance des empereurs était tombée, mais non l'habitude de la flatterie, et ces idoles, presque renversées, recevaient encore de l'encens.

Avitus, par sa conduite, dissipa bientôt l'espoir que ses premières actions avaient fait naître. Il se livra aux volup-

tés, et se rendit par ses excès aussi méprisable que Valenti-nien. Un guerrier vaillant, nommé Riccimer, command alors les Goths auxiliaires, qui composaient en Italie la se force réelle des Romains. Ce général, ayant attaqué et bat les Vandales, qui voulaient encore descendre en Italie, d vint bientôt, par l'estime publique, le maître de l'empir Dans les temps de faiblesse et de calamité, tout se rallie tour du point qui montre encore quelque force. Riccimer connaissant le mépris qu'inspirait Avitus, marcha contre l le vainquit dans un combat près de Plaisance, le fit priso nier, le déposa et lui laissa la vie; mais pour l'empêcher reprendre le sceptre, il le força d'entrer dans les ordres s crés, et d'accepter l'évêché de Plaisance.

Peu de jours après, Avitus, instruit que le sénat voulait faire mourir, prit la fuite pour se retirer en Auvergne, périt en route.

En traçant le triste tableau de la décadence de l'empir nous sommes arrivés au moment où les événements ne no offrent plus que l'histoire de quelques illustres Barbares, a lieu de celle des Romains. Les consuls n'ont point d'aut rité, les empereurs ne sont que des fantômes, le sénat qu'u vieux monument détruit; les légions ne présentent plus nos regards que des soldats étrangers, et le peuple-roi e enfin si avili, que les conquérants qui le foulent aux pied dédaignent de le gouverner.

Riccimer, né parmi les Suèves, gendre du fameux Vallia, et compagnon d'armes d'Aétius, ordonna au sénat romain d'élire pour empereur Majorien. Ce choix était tel qu'on de-vait l'attendre d'un guerrier si respecté. Le célèbre Aétius avait récompensé son mérite et ses brillantes actions par u avancement rapide. Revêtu de la pourpre, il répondit par s justice et son courage à l'attente publique. Procope et même Sidonius Apollinaris font en peu de mots un grand éloge de ce prince : « Il fut, disent-ils, chéri par les Romains et re-« douté par leurs ennemis. »

Il écrivit en ces termes au sénat : « Je ne désirais point

une élévation qui me place au milieu de tant de périls; mais c'est précisément lorsque le trône devient un poste si dangereux que j'aurais cru, en le refusant, montrer une lâcheté indigne d'un Romain. Loin d'oublier au faîte du pouvoir suprême que j'étais votre collègue, je regarderai toujours comme un honneur de faire partie de cet illustre corps. Je vous invite tous à m'assister dans la plus noble entreprise: mon but est de rendre au peuple romain sa gloire et sa prospérité; et, pour y parvenir, je dois, avec votre appui, réformer les mœurs, redonner à la justice son ancienne vigueur, et faire en sorte que la vertu, depuis si longtemps opprimée, non-seulement cesse d'être suspecte, mais redevienne au contraire le seul moyen d'obtenir notre faveur et les hautes dignités de l'État. »

Tous ses actes prouvèrent la sagesse de son caractère: il diminua les impôts, réprima le luxe, remplit les trésors par ses économies, répara les édifices publics, et s'opposa par des édits sévères à leur dégradation.

On ne doit point croire que la fureur des Barbares eût détruit tout ce que Rome avait perdu; les Romains eux-mêmes, devenus pauvres et indifférents pour leur gloire passée, démolissaient ces nobles édifices pour bâtir à moins de frais leurs maisons. Ainsi Rome, qui s'était elle-même moralement perdue par sa dépravation, se détruisit matériellement de ses propres mains.

Majorien, loin d'imiter l'indolence de ses prédécesseurs, habita peu le palais de Ravenne. On revit enfin un empereur dans les camps; il y ramena la discipline; son exemple y fit renaître le courage. A la tête de ses légions, il attaqua, près de Lyris, les troupes du roi des Vandales, les battit, et tua le beau-frère de Genséric. Il voulait, après cette victoire, porter ses armes en Afrique; mais aucun Romain n'osa suivre ce nouveau Scipion. Les Barbares seuls restèrent sous ses enseignes.

Cependant une nouvelle guerre exerça son activité. Théodoric, roi des Visigoths, voulait venger son protégé Avitus.

Il marcha contre les Romains dans la Gaule, et, malgré les vaillants efforts d'Ægidius, lieutenant de Majorien, qui le repoussa plusieurs fois, il forma le siége de Lyon. L'empereur traversa les Alpes, et, après quelques succès qui rappelèrent aux Visigoths que Rome existait encore, il conclut la paix avec Théodoric, et revint en Italie.

Une volonté ferme crée des ressources, lorsque la faiblesse les croit toutes épuisées. Majorien trouva moyen, en peu de temps, de construire un grand nombre de vaisseaux, et de rassembler une forte armée.

Sa flotte était réunie dans le port de Carthagène; l'empereur y conduisait des troupes, et se préparait à descendre en Afrique. Genséric, alarmé de ces dispositions, voulut traiter avec lui; mais les excès commis dans Rome par les Vandales avaient rendu Majorien inflexible. Il prit le langage des anciens consuls, et refusa tout accommodement. Le roi des Vandales, ne pouvant détourner cet orage par la négociation, et craignant le sort des armes dans une pareille lutte contre un guerrier si habile et jusque-là si heureux, employa l'artifice pour le vaincre; il trouva des traîtres qui livrèrent aux flammes la flotte romaine, et détruisirent en une nuit l'ouvrage de trois années. Après ce succès dû à la perfidie, il renouvela ses offres de paix, et la nécessité contraignit Majorien de les accepter.

A son retour en Italie, il trouva d'autres périls, qu'aucun courage ne pouvait éviter. Tous les hommes corrompus haïssaient la sévérité d'un prince qui voulait réformer les mœurs. Les soldats, accoutumés à la licence, supportaient impatiemment le joug de la discipline; enfin on prétend que Riccimer lui-même voyait avec peine qu'au lieu de couronner un de ses lieutenants, il avait donné aux Romains un véritable empereur, qui savait être reconnaissant, et non dépendant. Lorsque Majorien revint dans son camp à Tortone, tous ces mécontents y excitèrent une sédition, au milieu de laquelle l'empereur périt assassiné. On répandit le bruit qu'il était mort d'une dyssenterie.

Les hommes vertueux le regrettèrent, et lui élevèrent un tombeau dont la simplicité contrastait avec la magnificence des monuments que la flatterie et la servitude avaient érigés pour tant de méprisables tyrans (an 461).

Les uns et les autres ont cédé au temps; les annales de l'histoire, monuments plus durables, conservèrent avec honneur le nom du dernier prince qui ait porté avec gloire la couronne d'un empereur et le glaive d'un général romain.

Livius Sévère fut proclamé auguste par les ordres de Riccimer, qui régna sous son nom; mais, en le décorant du diadème, son protecteur ne put le tirer de l'obscurité.

Les Alpes devinrent les bornes de l'empire; cependant Marcellin défendait encore la Dalmatie, mais pour se rendre indépendant. Dans les Gaules, le brave Ægidius, qui avait apaisé une révolte en Armorique, soutenait encore le nom romain. Ægidius, dévoué à Majorien, se déclara l'ennemi mortel de ses meurtriers. Les Francs, qui regardaient toujours la valeur comme le plus noble des titres et la première des vertus, déposant leur prince, offrirent leur couronne à ce héros, qui les avait souvent vaincus. Ægidius l'accepta; mais bientôt, las de gouverner ce peuple impétueux et mobile, il rendit le sceptre à la famille de Mérovée, et mourut peu de temps après. On soupçonna Riccimer de l'avoir fait empoisonner.

Les Vandales, délivrés de la crainte que Majorien leur avait inspirée, dévastaient les côtes de l'Italie, et menaçaient Rome d'une nouvelle invasion. Genséric, ayant forcé l'impératrice Eudoxie, sa captive, d'épouser son fils Hunéric, suivit l'exemple d'Attila, et voulut que le peuple romain lui cédât un vaste territoire, comme dot de cette princesse. Riccimer, réduit aux seules forces de l'Italie, ne pouvait résister à un ennemi si formidable, s'il n'était secouru par l'empereur d'Orient, et pour obtenir cet appui, il fallait céder à la cour de Constantinople le vain honneur de nommer un empereur d'Occident.

Marcien était mort, ainsi que Pulchérie. Aspar, le plus

puissant des dignitaires de l'empire, aurait, pour lui succéder, réuni tous les suffrages s'il n'eût pas été arien. Mais, prévoyant que cet obstacle ne lui permettrait point de régner paisiblement, il fit élire par le sénat son intendant Léon, espérant que, par ce choix, il conserverait la réalité de la puissance, et ne laisserait à sa créature qu'un vain titre.

Léon trompa son attente. Dès qu'il se vit sur le trône, s'étant ménagé l'appui d'un corps d'Isauriens, ses compatriotes, il secoua le joug de son protecteur, et acquit, par cette heureuse audace, le surnom de *Grand*. Au reste, il dut moins ce titre à ses actions, qui eurent peu d'éclat, qu'à la reconnaissance du clergé catholique, dont il favorisa constamment la puissance. Sous son règne, les prêtres eurent un grand crédit ; l'habit ecclésiastique fut préféré à l'habit militaire, à celui de cour, et l'on vit même, contre la coutume, plusieurs illustres personnages, et entre autres le grand-chambellan, prendre le vêtement monastique sans quitter leurs charges.

Léon répondit favorablement aux vœux du sénat et du peuple romain, qui lui demandaient un empereur ; il donna la pourpre à Anthème, gendre de Marcien, et promit d'unir ses forces à celles de Riccimer, pour enlever l'Afrique aux Vandales.

Anthème vint à Rome ; le sénat, le peuple, et les vrais maîtres de l'empire, les Barbares, confirmèrent son élection.

Le nouvel empereur donna sa fille à Riccimer. Sidonius Apollinaris, dont la muse était accoutumée à louer tour à tour tous les césars qui paraissaient et disparaissaient si promptement sur le trône, obtint d'abord la préfecture de Rome, et la quitta ensuite pour l'évêché de Clermont en Auvergne.

Anthème était pieux, mais tolérant, et son indulgence pour les païens, qui lui mérita les éloges de l'histoire, lui attira les reproches du pape Libère, successeur de Léon.

Les deux empereurs firent de prodigieux efforts pour as-

surer le succès de la guerre d'Afrique. L'ambition de Genséric avait trop prouvé qu'il fallait encore que Rome ou Carthage fût détruite.

Marcellin battit les Vandales et les chassa de Sardaigne. Héraclius remporta une victoire sur les troupes de Genséric, près de Tripoli ; enfin, Basiliscus ayant conduit sur les côtes d'Afrique la flotte de l'empereur d'Orient, composée de douze cents vaisseaux, les deux armées impériales réunies livrèrent bataille aux Vandales et les mirent en fuite.

Si les généraux, plus habiles, avaient su profiter de ce succès, Carthage, consternée, serait encore tombée sous leurs coups; mais ils perdirent du temps et accordèrent à Genséric une trêve de cinq jours. Ce prince artificieux, qui savait aussi bien se servir de l'or que du fer, achète encore des traîtres qui lui livrent la flotte; elle est attaquée, surprise, incendiée ; Basiliscus prend la fuite ; Héraclius et Marcellin se retirent ; Genséric recouvre l'empire des mers, s'empare de la Sicile, et rejette en Italie la terreur que ce grand armement des deux empereurs avait répandue en Afrique.

Au milieu de ces revers, Anthème montra du courage. « Je suis le seul homme de l'empire, disait-il, pour qui je « n'appréhende rien ; je ne crains que pour le salut de l'État ; « c'est le seul genre de crainte permis à un souverain. »

Un des plus grands malheurs qui suivent souvent les revers, c'est la division qu'ils jettent dans les États ; ils rompent presque toujours l'union, dont ils devraient faire sentir la nécessité. Anthème et Riccimer se brouillèrent dès que la fortune se déclara contre eux. Le général, las d'obéir, leva dans Milan l'étendard de la révolte, se déclara indépendant, trompa l'empereur par une fausse réconciliation, rassembla toutes ses forces et marcha contre Rome.

Anthème, digne de régner, puisqu'il sut combattre et mourir, se défendit pendant trois mois à la tête d'un peuple dont son exemple pouvait difficilement soutenir le courage. Riccimer, qui commandait des hommes plus aguerris, franchit enfin les remparts de la capitale, fit massacrer son beau-

père, livra la ville à la cupidité de ses soldats, et plaça s le trône Olybrius, de la famille Anitienne, et qui avait épou Placidie, la dernière fille de Valentinien. Ce fantôme d prince, dont la nom est devenu un titre de mépris, ne parut et ne vécut que sept mois sur le trône.

Rome fut bientôt délivrée de Riccimer; peu de temps apr sa victoire et son crime, il périt, laissant le renom d'un gra capitaine, mais d'un politique perfide. Il avait donné et r pris quatre fois l'empire d'Occident, qu'il défendit en brav soldat et gouverna en tyran.

Dans le même temps, l'impératrice d'Orient, Vérine, dé-cida son époux Léon à donner l'empire d'Occident à son ne-veu Julius Népos, qui gouvernait la Dalmatie. Népos eut à combattre un concurrent, Glycérius, nommé par les Bour-guignons; car alors tout le monde, excepté Rome, disposait de l'empire romain. Népos demeura vainqueur, fut reconnu en Italie ainsi que par le peuple des villes de la Gaule, qui obéissaient encore à l'ombre de l'autorité romaine. Son règne fut court, et fit regretter aux Romains qu'il n'eût pas duré plus longtemps, car ce prince était juste et brave.

Cependant, pour trouver un appui contre les Vandales, Népos céda l'Auvergne aux Visigoths. Il faisait sa résidence dans Ravenne. Oreste, patricien, qui commandait à Rome les Goths auxiliaires, se révolta contre l'empereur et condui-sit ses troupes aux portes de Ravenne. Népos, attaqué par ceux qui devaient le défendre, se vit obligé de fuir en Dal-matie. Cinq ans après il y périt, assassiné par l'évêque de Sa-lone, qui obtint pour prix de ce crime le siége épiscopal de Milan.

Oreste, autrefois secrétaire d'Attila, ambassadeur de ce roi des Huns à Constantinople, et parvenu au grade de gé-néral par la faveur de ce même Népos qu'il détrôna, refusa de porter la couronne qu'il venait d'arracher, et la donna à son fils Augustule. Les Barbares, qui favorisaient cette usurpation, exigèrent pour récompense le tiers des terres de l'Italie. Oreste crut pouvoir parler en maître; il refusa d'accé-

der à leur demande, et ne tarda pas à éprouver combien un crime nous rend dépendants de nos complices. Il avait trahi son bienfaiteur, son chef, et, à son tour, il invoqua vainement la fidélité de ceux que son exemple avait séduits.

Un autre secrétaire d'Attila, né parmi les Huns, Odoacre, fils d'Édécon, souleva contre Oreste tous les Barbares qui se trouvaient en Italie. Il leur prouva facilement que c'était desormais à eux à posséder les terres que tant de fois leurs armes avaient conquises et défendues. Ils accoururent tous à sa voix, assiégèrent Oreste dans Pavie, le prirent et le massacrèrent.

Odoacre résolut d'abolir le titre d'*empereur d'Occident*. Cette grande révolution se fit sans résistance, sans combats; et ce colosse romain, qui avait si longtemps fatigué la terre de son poids, miné par le temps, abattu par le malheur, détruit par la corruption, sembla tomber en poudre à la voix d'Odoacre, comme les corps frappés par la foudre (an 476).

Le Barbare ne daigna pas, pour renverser le trône romain, tirer son glaive; il ordonna au faible Augustule d'abdiquer, et, ménageant les coutumes d'un peuple dont il anéantissait l'existence, il employa les formes de l'antique constitution pour la détruire. Le sénat, convoqué, et paraissant délibérer pour la dernière fois, reconnut l'inutilité de la division des deux couronnes, transféra le siége de l'empire à Constantinople, renonça formellement à tout droit de gouvernement et d'élection, et écrivit à l'empereur d'Orient, successeur de Léon, pour lui recommander Odoacre, et pour l'inviter à revêtir ce guerrier de l'autorité suprême en Italie, sous le nom de *patrice*. Tel fut le dernier décret du dernier sénat de Rome.

Zénon le reçut avec indignation, et répondit aux sénateurs: « Vous aviez deux empereurs, Anthème et Népos : l'un a « péri victime de votre lâcheté, vous avez chassé l'autre; « tant que celui-ci vivra, il sera votre souverain, et je n'en « veux point reconnaître d'autre. »

L'empereur d'Orient, après avoir cédé à ce premier mou-

vement, ne tarda pas à changer de langage ; et, soit qu'il ne lui fût pas possible de vaincre les Goths, et de relever Rome de sa chute, soit que son orgueil fût flatté de se voir ses revêtu du titre d'*empereur romain*, il négocia avec Odoacre, et, se contentant d'une suprématie illusoire, le laissa, comme il le voulait, maître de l'Italie.

Augustule, remarquable par sa beauté, n'avait reçu de la nature et de l'éducation aucune vertu. L'apparition de ce prince sur le trône fut si courte, que son nom serait depuis longtemps oublié, s'il ne rappelait pas la chute de l'empire d'Occident.

Odoacre méprisait trop ce monarque dégradé pour le craindre ; lui laissant la vie, il l'exila de Rome avec sa famille. Plus éclairé que les autres Barbares, Odoacre respecta les institutions de cette Rome dont il détruisait l'indépendance; régnant sur son tombeau, il parut encore révérer son ombre. Sept ans après la ruine de l'empire, il rétablit le consulat, fit exécuter en Italie les lois des empereurs, et, pour tromper par quelques glorieux souvenirs ce peuple humilié, il lui donna le spectacle d'un triomphe. Les Romains avilis en jouirent, oubliant que ce n'était plus pour eux la solennité de la victoire, mais celle de la servitude.

Le dernier empereur romain, Augustule, termina ses jours en Campanie, dans la maison de Lucullus. Ainsi, ce palais dont le luxe avait autrefois signalé la première époque de la décadence des mœurs, servit d'asile au prince qui, par sa faiblesse et par sa lâcheté, laissa s'écrouler sous lui le premier trône du monde ; et ce monument de la corruption romaine sembla doublement alors rappeler aux hommes cette vérité : « que les empires comme les républiques tombent, « lorsque la vertu cesse de les soutenir. »

Augustule avait reçu de son grand-père maternel le surnom de *Romulus;* la fortune de son père lui fit décerner celui d'*Auguste :* ainsi, par un sort étrange, le monarque sous lequel la capitale du monde périt rappelait à sa mémoire les noms glorieux de son premier roi et de son premier empereur.

L'empire d'Occident avait subsisté cinq cent six ans, si l'on prend pour époque de son commencement la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans depuis la fondation de Rome.

CHAPITRE XII.

ZÉNON.

(Ans de J.-C. 476-491.)

Chute de l'empire d'Occident. — Tableau des événements antérieurs à cette chute. — Prétention d'Aspar au pouvoir. — Élection de Léon par le sénat. — Élévation d'Anthème au trône. — Zénon est consul. — Cause de sa haine contre les catholiques. — Événements dans la Gaule. — Révolte parmi le peuple. — Conspiration d'Aspar contre Léon. — Éruption du Vésuve. — Mort d'Anthème. — Ses successeurs Olybrius, Glycérius, Julius Népos. — Léon II est nommé auguste. — Mort de Léon Ier. — Régence de Zénon. — Son élévation au trône. — Mort de son fils. — Rome abandonnée par Zénon. — Élévation d'Odoacre en Italie. — Invasion des Barbares. — Ambassade de Sévère. — Conspiration de Vérine contre Zénon, en faveur de Basiliscus. — Fuite de Zénon. — Basiliscus est empereur. — Révolte contre lui. — Lâcheté de Zénon. — Mort de Basiliscus. — Traité de paix entre Zénon et les deux Théodoric. — Conspiration de Marcien contre Zénon. — Mort de Théodoric le Louche. — Théodoric l'Amale. — Édit appelé l'*hénotique*. — Édit de Vérine. — Victoires de Théodoric. — Marche de Théodoric contre Zénon. — Leur entrevue. — Cession de l'Italie à Théodoric. — Guerre entre Odoacre et Théodoric. — Victoire de Théodoric. — Nouvelle attaque d'Odoacre. — Sa défaite et sa fuite. — Mort d'Odoacre par la perfidie de Théodoric. — Théodoric est roi de l'Italie. — Son gouvernement. — Son entrée triomphale dans Rome. — Sa conduite politique. — Crime de l'impératrice Ariane. — Mort de Zénon.

L'empire d'Occident, après une résistance plus prolongée par sa renommée que par sa force, venait de tomber sous les coups des Barbares. Ils se partageaient ses dépouilles, fondaient sur ses débris les royaumes de la nouvelle Europe, et, après avoir abattu les empereurs romains, dédaignaient de prendre ce titre, trop avili par les derniers princes qui l'avaient porté.

La chute de Rome est la grande époque qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne. Celle-ci commence au règne d'Odoacre en Italie et de Zénon en Orient (an 476). Un nouveau monde, de nouvelles puissances, des mœurs nou-

velles vont s'offrir à nos regards : les antiques instituti[ons]
ont péri; une autre religion règne sur les esprits; partout
disparu l'amour et jusqu'au souvenir de la liberté : l'his[toire]
ne nous donne plus nulle part des vertus civiques à cont[em-]
pler; les peuples n'ont plus de droits, l'État se concentre da[ns]
la cour; l'autorité des princes n'est limitée que par celle [des]
grands et par l'ambition des prêtres; les nations tombent d[ans]
la servitude, on ne leur recommande d'autre vertu que l'[o-]
béissance; et, pendant plusieurs siècles, ces peuples n[ou-]
veaux, plongés dans l'ignorance, courbés sous le despotis[me,]
ne brilleront dans nos récits que par l'éclat des armes.

La tyrannie éloigne du sénat, du palais, de la tribune, l[es]
lumières, l'éloquence; et l'on aurait vu disparaître tota[le-]
ment dans cette nuit profonde les sciences et même l'ho[n-]
neur, si les unes ne s'étaient pas réfugiées dans les cloîtr[es]
de quelques studieux solitaires, et l'autre sous les tentes des
guerriers...

Pour raconter avec quelque ordre les événements mémo-
rables de cette nouvelle époque, ayant écrit jusqu'à présent
l'histoire des successeurs du grand Constantin, nous n'e[n]
interromprons pas le cours; et nous allons les suivre dans
l'Orient, où nous les verrons, conservant avec une faible
puissance de hautes prétentions, garder longtemps le nom
d'empereurs romains, que peu soutinrent par un caractère
et des actions dignes d'un tel titre.

Nous continuerons le récit de leur décadence jusqu'au
moment où Mahomet II renversa leur trône, s'empara de
Constantinople, abattit la croix, fit triompher le croissant, et
soumit tout l'Orient aux erreurs et au despotisme barbare de
l'Alcoran.

Nous reviendrons ensuite porter dans l'Occident nos re-
gards sur la France, qui, la première, sortant des ténèbres
et de la barbarie, s'éleva glorieusement sur les débris de
Rome, et fonda par le génie de Charlemagne le nouvel em-
pire d'Occident.

Avant de commencer le règne de Zénon, premier empereur

l'Orient de cette nouvelle époque, nous rappellerons en peu de mots les événements qui avaient précédé son élévation; événements dont les grandes révolutions qui changèrent la face de l'Italie nous avaient forcé d'interrompre la suite.

Après la mort de l'empereur Marcien, l'homme le plus puissant dans les camps, dans les conseils et à la cour, était Aspar, né parmi les Alains. Parvenu aux plus grands honneurs par son courage, il aspirait à l'empire et s'en croyait digne; mais comme il professait l'arianisme, craignant l'opposition du peuple et d'une grande partie du sénat zélé pour l'orthodoxie, il espéra gouverner l'État sans porter la couronne, et fit élire empereur l'intendant de ses domaines, Léon. Ce domestique couronné lui promit une fidèle obéissance, et s'engagea à décerner le titre de césar à l'un de ses trois fils.

Léon, proclamé par le sénat, voulu donner à son élection imprévue une sanction sacrée: le patriarche Anatole le couronna, et ce fut la première fois qu'on vit un évêque disposer en quelque sorte du diadème.

Dès que Léon fut sur le trône, il se rendit indépendant d'Aspar, qui s'aperçut trop tard qu'il s'était donné un maître.

Léon, versé dans les lettres, avait la finesse d'un Grec, la prudence d'un courtisan. Le désordre des finances, qu'il voulut réparer, le fit taxer d'avarice. Sa position et les mœurs du temps le rendirent quelquefois cruel: pendant tout son règne, il se soutint plus par l'intrigue que par la force, et maintint la sûreté de l'empire plutôt en divisant ses ennemis qu'en les combattant.

Sa femme Vérine, tant qu'il vécut, joua la vertu par ambition, et se livra à la débauche dès qu'elle devint veuve.

La première fois que ses armées combattirent, la fortune couronna leurs efforts, et ses légions remportèrent une grande victoire sur les Huns, qui avaient envahi le Pont.

Les hérésies troublaient toujours le repos de l'Égypte et de l'Asie. On demandait à grands cris dans ces provinces un nouveau concile: l'empereur, d'accord avec le pape et les

métropolitains, déclara qu'on devait se soumettre aux décisions du concile de Chalcédoine.

Les Ostrogoths renouvelaient la guerre en Illyrie : Anthème, gendre de Marcien, les défit et les obligea de conclure la paix. Cependant Léon, malgré cette victoire, se soumit par le traité à payer un tribut annuel de 300 livres d'or.

Les princes faibles oublient qu'acheter la paix, c'est encourager la guerre.

Les Ostrogoths lui donnèrent en otage le jeune prince Théodoric, âgé alors de huit ans. Cet enfant devint un grand homme : sa captivité ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa fortune; et probablement il acquit, dans les écoles de Byzance et dans les camps romains, les lumières qui le firent dans la suite briller avec tant d'éclat, et qui le rendirent vainqueur d'Odoacre et de l'Italie.

Dans ce même temps Constantinople revit dans ses murs la veuve de Valentinien et sa fille Placidie, que Genséric, roi des Vandales, lui renvoya. Ce roi barbare avait retenu dans ses États une autre princesse, Eudoxie, sœur de Placidie : il l'avait forcée à épouser son fils Hunéric : mais cette reine, qui détestait l'arianisme, secoua son joug, descendit du trône, et, préférant le cloître au palais, prit la fuite et vint finir ses jours à Jérusalem.

Un zèle aveugle pour la religion, dont on défendait avec chaleur les dogmes et dont on violait avec audace les préceptes, s'était alors emparé de tous les esprits; dans l'Orient les camps seraient devenus déserts, si on ne les eût remplis de Barbares soldés. Les couvents se multipliaient, se peuplaient d'oisifs et de mystiques; et, lorsque l'empereur ne pouvait lever une armée capable de reconquérir l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et l'Italie, il voyait se former et s'enrichir des communautés religieuses, dont quelques-unes étaient composées de quarante mille moines. Avec un tel esprit, le chef de l'empire pouvait plutôt prier que régner, et négocier que combattre.

Dans l'intention de sauver Rome, au lieu de faire marcher

généraux, il envoya des ambassadeurs à Genséric, et ne ...nda Riccimer que par de faibles mesures. Une fois seu...ment, réunissant toutes les forces de l'empire, il tenta un grand effort pour chasser d'Afrique les Vandales; mais, au ...u de choisir pour une telle expédition le plus habile des ...éraux, cédant aux instances de sa femme, il confia à son ...au-frère Basiliscus la flotte et l'armée.

Les aigles romaines revoient les côtes de Carthage. Le souvenir de l'antique gloire réveille les légions; elles battent et mettent en fuite les Barbares. Au lieu de profiter de la terreur répandue par ce succès, Basiliscus, qui préférait l'argent à l'honneur, accorde imprudemment une trêve. Genséric le trompe, séduit ses officiers, disperse les Romains, détruit leur flotte et force Basiliscus à chercher son salut dans la fuite.

Il osa reparaître à Constantinople. Le peuple demandait sa mort; pour le sauver, Vérine et Aspar le firent condamner à l'exil.

Une autre armée impériale fut battue, en voulant défendre les Squires contre les Goths. Le fils d'Attila, fondant son espoir sur la faiblesse de l'empire, marcha contre Constantinople; mais les Romains, soutenus alors par Valamire, roi des Goths, enveloppèrent les Huns et les exterminèrent. Valamire périt dans le combat. Les Goths vengèrent sa mort par un affreux carnage, et choisirent pour lui succéder son frère Théodoric.

Anthème avait puissamment contribué à cette victoire par son courage. On lui devait le retour de la discipline dans les camps : l'empire d'Occident fut, comme nous l'avons dit, sa récompense.

Constantinople, aussi corrompue, aussi mal gouvernée que Rome, ne semblait pas alors plus éloignée de sa chute que l'ancienne capitale du monde; la division de ses ennemis la sauva.

La Perse était déchirée par une guerre civile. Hormisdas et Pérose se disputaient la couronne; Pérose enfin l'emporta. Mais bientôt il se vit attaqué par les Huns; et, après plu-

sieurs combats, trop faible pour les vaincre, il voulut tromper, et obtint la paix en promettant la main de sa sœ à Concha, leur roi. Une esclave richement parée fut envoyée à ce roi barbare au lieu de la princesse; elle avait juré de ne point trahir ce secret : l'amour la fit manquer à ce ment, elle avoua tout; comme elle était jeune et belle, le lui pardonna; mais, résolu de se venger de Pérose, il le pr de lui envoyer, pour le seconder dans une expédition qu' projetait, trois cents de ses meilleurs officiers. Lorsqu'il arrivèrent, une partie fut massacrée, et l'on renvoya les autres à leur maître avec les deux mains coupées.

La guerre recommença des deux côtés avec fureur, de sorte que les Perses, loin de pouvoir troubler le repos de l'empire, ne s'occupèrent qu'à gagner l'amitié de Léon; ils sollicitèrent son appui et n'en reçurent que d'illusoires promesses.

Basiliscus, faible à la guerre, audacieux à la cour, loin d'être abattu par ses défaites et par son exil, remuait par ses intrigues tous les hommes corrompus de l'empire. L'impératrice Vérine et l'orgueilleux Aspar le soutenaient. Ce patrice, ne pouvant s'accoutumer à la domination de son ancien intendant, reprochait à Léon son manque de foi comme une bassesse qui le rendait indigne du trône. « S'il est peu « convenable à un prince, répondit Léon, de paraître ingrat, « il le serait encore moins pour un empereur de se soumettre « en esclave à un ambitieux. »

L'empereur, inquiet de tous ces complots, cherchait un appui contre eux, il voulut s'attacher le peuple le plus remuant et le plus belliqueux de l'empire, les Isaures, qui, depuis Pompée, sortant fréquemment de leurs retraites inexpugnables et du fond de la Cilicie, avaient sans cesse porté sur toutes les côtes et dans toutes les provinces la terreur de leurs armes.

Il existait alors dans ce pays un prince nommé Tarasicodicée, puissant par l'ancienneté et par le crédit de sa famille. Quoiqu'il fût contrefait de corps, médiocre d'esprit, et sans

courage ni élévation d'âme, l'empereur lui donna en mariage, sa fille Ariane, le créa patrice, lui fit porter le nom de Zénon, le nomma consul et lui confia le commandement des armées d'Orient.

Les Goths venaient de faire une incursion en Thrace : le nouveau patrice marcha contre eux. Aspar et Basiliscus, furieux de son élévation, gagnèrent dans son armée un grand nombre d'officiers et de soldats qui promirent de l'assassiner.

Zénon, informé de ce complot, ne put s'y soustraire que par la fuite : il se sauva d'abord à Sardique, et de là à Antioche (an 469). Il s'y laissa séduire par un moine nommé Pierre le foulon, chassé de son monastère pour ses débauches. L'Asie était alors en proie aux querelles religieuses et à l'esprit de parti ; toute la subtilité des Grecs était occupée à sophistiquer sur les mystères : les ariens niaient la divinité du Verbe ; les nestoriens reconnaissaient deux personnes dans Jésus-Christ, les eutychéens ne lui accordaient qu'une seule nature ; toutes les familles se divisaient pour ces énigmes ; le sang coulait pour ces absurdités. Zénon, subjugué par le moine qui professait ardemment ces hérésies, chassa d'Antioche Martyrius, évêque orthodoxe. Léon prit le parti de l'évêque, exila le moine, défendit les catholiques, et interdit sévèrement, dans l'étendue de l'empire, tout travail, tout commerce, tout spectacle, les dimanches et les jours de fêtes. De là naquit cette haine implacable de Zénon contre les catholiques, qu'il persécuta tout le temps de son règne.

Tandis que l'empire romain, courbé en Italie sous le joug des Barbares, était déchiré en Orient par les discordes religieuses, il perdait dans la Gaule les faibles débris de sa puissance. Childéric, roi des Francs, étendait chaque jour ses conquêtes ; bientôt les Bourguignons portèrent leurs armes depuis Dijon jusqu'aux rives de l'Iser. Gondebaud, chassé par ses frères, se sauva en Italie, épousa la fille de Riccimer, revint avec une forte armée dans les Gaules, reconquit son trône, massacra les princes qui l'avaient forcé de fuir, et

n'épargna que les deux filles de Chilpéric. L'une d'elles prit le voile; la deuxième, élevée à la cour de son oncle, fut la célèbre Clotilde, qui épousa Clovis et convertit son époux et la France.

Le faible Léon apprenait avec indifférence ces événements, dont il ne pouvait rompre ni retarder le cours; entouré de complots et d'intrigues, il se soutenait à peine sur un trône chancelant. Importuné sans cesse par Aspar, il céda à ses instances, à ses menaces, et nomma césar l'un de ses fils, qui s'appelait Patricius. Son choix ne put tomber sur l'aîné, Artabure, parce qu'il était arien. Comme on croyait toute cette famille livrée à l'hérésie, le peuple, excité par les prêtres, se révolte, s'arme, et veut massacrer le nouveau César, que l'empereur enferme dans son palais.

Aspar, afin d'échapper à la fureur de la multitude, s'était réfugié dans une église. L'empereur ne put apaiser cette sédition qu'en faisant déclarer solennellement au peuple, par le patriarche, que Patricius avait réellement embrassé la foi catholique.

La reconnaissance est un sentiment étranger au cœur des ambitieux. Aspar et ses fils, pressés de régner, conspirent contre l'empereur. Léon en est informé, dissimule son ressentiment, les invite à venir dans son palais et les fait égorger. Patricius seul trouva moyen de s'échapper. L'empereur confisqua les biens de cette famille puissante, dont la ruine fonda la fortune de Zénon.

Aspar, comme chef de la milice, avait un grand parti dans les troupes. Ostrya, commandant les Goths auxiliaires, voulut le venger, attaqua le palais impérial et fut repoussé par les gardes.

La multitude, qui déteste les grands en faveur, s'intéresse à eux dès qu'ils sont disgraciés. Elle applaudit aux efforts d'Ostrya et plaignit Aspar, qui, disait-elle, environné de tant d'amis dans les jours de sa puissance, n'en avait conservé qu'un après sa mort.

Théodoric le Louche, roi des Ostrogoths, avait épousé

une nièce d'Aspar : il prit le parti d'Ostrya, déclara la guerre, ravagea pendant deux ans la Thrace et porta ses armes jusqu'au pied des murs de Constantinople.

Léon, craignant alors que Théodémir, roi des Goths, établi en Pannonie, et qui venait de vaincre les Suèves, ne se joignît aux Ostrogoths, sollicita son amitié, lui fit offrir des présents magnifiques et lui renvoya son fils, le jeune Théodoric, alors âgé de dix-huit ans, et qui depuis dix années était resté en otage à Constantinople.

Tous les grands caractères sont généreux : Théodoric, pour prouver sa reconnaissance à Léon, lève à l'insu de son père six mille volontaires, attaque Babay, roi des Sarmates, qui s'était emparé de la haute Mésie, le défait, le tue et veut rendre cette province à l'empire. Mais Théodémir, en louant ses exploits, garda sa conquête, et l'empereur la lui céda pour conserver l'alliance d'un voisin si formidable.

Ce fut à cette époque (471) qu'on vit à Naples une si forte éruption du Vésuve, que les cendres lancées par ce volcan furent portées jusqu'à Constantinople.

L'Italie échappait alors à l'influence de l'empire d'Orient. Riccimer, craignant le sort d'Aspar, avait tué l'empereur de Rome, Anthème. Olybrius lui avait succédé, et Glycérius venait de remplacer celui-ci en bravant le courroux de Léon, qui avait donné l'empire de Rome à Julius Népos, son neveu.

La faiblesse d'un monarque excite la défiance de ses sujets, l'audace de ses ennemis, le mépris de ses alliés. Théodémir, sans ménagement pour un empereur qui ne lui était attaché que par crainte, attaqua l'Illyrie, s'empara de Neisse, parcourut la Thrace, pilla Héraclée et Larisse. Léon, qui n'avait point de forces à lui opposer, implore le secours de ses anciens ennemis, Théodoric le Louche et Ostrya, supporte leurs dédains, leurs railleries outrageantes sur le titre de fils qu'il avait donné au jeune Théodoric ; et, pour obtenir leur protection, il leur paye un tribut et les revêt de la dignité de maîtres de la milice.

C'était se soumettre au joug que les Barbares imposaient alors aux empereurs d'Occident. La position était pareille, et le hasard seul sauva Constantinople d'une chute aussi honteuse que celle de Rome et que les mêmes causes auraient dû produire.

Léon, dont la politique incertaine n'avait jamais pour base la force ni la justice, au mépris du traité conclu avec le roi de Perse, forma une alliance avec un chef de Sarrasins qui ravageait alors les provinces méridionales de ce royaume, aussi faible au dedans qu'au dehors. Dominé par ceux qui l'entouraient comme par ses ennemis, il céda aux vœux de sa fille Ariane, et voulut couronner Zénon son gendre. Mais la résistance du peuple, qui détestait à la fois les Isaures, la difformité de Zénon et la méchanceté de son caractère, l'obligèrent de renoncer à ce dessein : il donna le titre d'auguste à Léon, fils d'Ariane et de Zénon, âgé de quatorze ans, et le nomma consul. Ce fut le dernier acte de son autorité; il mourut de la dyssenterie à l'âge de soixante-treize ans; il en avait régné dix-sept (an 474).

Les Grecs, dont il avilit et ruina l'empire, lui donnèrent le titre de *Grand*, parce qu'il était orthodoxe; on a conservé de lui le souvenir d'une belle parole : « La majesté souveraine, disait-il, consiste dans la justice; les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers. » Cette noble pensée aurait suffi à son éloge si elle avait réglé sa conduite; mais dans ces temps de corruption et de décadence, le vice était en action et la vertu en maximes.

Ce n'était point assez pour Zénon de gouverner l'État, comme régent, sous le nom de son fils Léon ; il aspirait au trône avec une ardeur d'autant plus vive qu'il était moins digne de l'occuper. Sa femme Ariane et sa belle-mère Vérine lui conseillèrent de s'en emparer par un crime horrible : il le commit.

Les deux impératrices s'assurent par leurs intrigues des suffrages d'une partie du sénat et de l'armée; elles convoquent le peuple, qui se rassemble sur la place de l'hippo-

drome, au pied du trône du jeune empereur Léon. Les perfides conseils de sa mère et de son aïeule lui avaient dicté d'avance les paroles qui le perdirent. Zénon s'approche respectueusement de lui, et s'agenouille pour lui rendre hommage : le jeune prince détache son diadème de son front, le place sur la tête de son père; en même temps il le proclame auguste et le déclare son collègue.

La multitude, toujours facile à émouvoir, applaudit à cet acte généreux de l'amour filial. Peu de jours après, le poison termina le règne et la vie de cet enfant infortuné.

Zénon réunissait, dans un corps difforme et dans une âme basse, tous les défauts et tous les vices des plus méchants princes. Présomptueux, lâche, défiant, capricieux, ingrat, cruel, il payait les plus grands services par l'exil, et les plus légères offenses par la mort; il s'efforçait de cacher sa laideur par le fard, son impiété par le faux zèle, et sa lâcheté par la forfanterie : on le vit toujours menacer les Barbares, que jamais il n'osa combattre; et la fortune en l'élevant au rang suprême ne fit qu'accroître et mettre en lumière tous les vices qu'il avait reçus de la nature.

L'histoire d'un homme aussi vil, d'un tyran si faible et si méprisable serait peut-être tombée par le dégoût dans l'oubli, si son règne n'avait pas été l'époque de grands événements.

Son orgueil, en voulant commander aux consciences, devint la cause de la première guerre religieuse qui ait ensanglanté la terre; jusque-là, les hérésies n'avaient produit que des séditions.

Sa faiblesse favorisa la fortune et la gloire du plus grand homme de ce siècle, de Théodoric, et fit perdre l'Italie à l'empire.

Le ciel paraissait dans ce moment réunir contre l'Orient tous les fléaux de sa colère : Zénon avait un fils qui s'efforçait d'imiter et de surpasser ses vices; l'excès de ses débauches délivra la terre de ce jeune Néron.

Les deux frères de l'empereur, Conon et Longin, ne se

rendaient pas moins odieux : le premier ne se plaisait qu'à répandre le sang; l'autre, toujours ivre, outrageant les femmes les plus distinguées, enlevait celles des premiers magistrats. Il assouvit, dit-on, sa brutalité sur toutes les vierges d'un monastère.

L'acte de l'empereur qui signala le plus sa lâcheté fut l'abandon de Rome. Le sénat, subjugué par l'usurpateur Odoacre, lui envoya le décret qui abolissait le titre d'empereur d'Occident, et qui détrônait à la fois le prince choisi par les Romains, le faible Augustule, et Julius Népos, neveu de son prédéeesseur, Léon, revêtu par lui de la pourpre.

On exigeait qu'il investît Odoacre de la dignité de patrice et du pouvoir suprême en Italie. Zénon ne soutint par les armes ni les droits de Népos ni ceux de l'empire, et la crainte l'emporta sur la voix de l'honneur : il céda Rome.

La vanité lui dicta d'abord un refus hautain; mais bientôt, dominé par la peur, il livra l'Italie à Odoacre, le nomma patrice, et se contenta d'un vain hommage qui ne constatait que son orgueil et son impuissance.

Vainement, à cette époque de l'avilissement du trône, quelques hommes courageux voulurent défendre dans la Gaule les débris de la puissance romaine. La vaillance du gendre d'Avitus et la fermeté de Sidonius Apollinaris, évêque de Clermont, avaient chassé de l'Auvergne le roi des Visigoths. Julius Népos céda depuis cette province, et le faible Zénon, en abandonnant l'Italie, rendit cette perte irréparable.

Le mépris qu'inspirait Zénon redoubla l'audace des Barbares : quelques tribus de Sarrasins ravagèrent la Mésopotamie, les Huns envahirent la Thrace; les vaisseaux de Genséric répandirent la terreur sur toutes les côtes de l'empire.

Zénon, qui n'opposait à ses ennemis que de l'argent et des intrigues, envoya au roi des Vandales un ambassadeur dont la sagesse fut plus utile à l'empire qu'une armée.

Dans ce temps de corruption, Sévère s'était acquis par sa vertu une si grande renommée, qu'on croyait revoir en lui

un ancien Romain ; l'opinion publique le comparait aux Fabricius et aux Caton. Lorsqu'il vint à Carthage, les troupes de Genséric étaient déjà débarquées en Épire, et faisaient trembler Zénon dans sa capitale. La vertu de l'ambassadeur, son éloquence, son adroite fermeté, inspirèrent tant de respect à Genséric, qu'il conclut la paix et lui dit : « Je « vous rends gratuitement tous les captifs grecs et romains, « dont ma famille et moi nous pouvons disposer ; les autres « appartiennent à mes officiers, à mes soldats : je n'en suis « pas le maître ; je vous autorise à les racheter. » Sévère prodigua toute sa fortune et vendit jusqu'à sa vaisselle pour délivrer ses concitoyens. Il signa un traité qui assurait l'évacuation de l'empire, garantissait la tranquillité du commerce, et promettait le rétablissement des églises et la tolérance du culte catholique. Ainsi la vertu d'un seul homme obtint d'un roi barbare ce que les légions grecques et romaines n'avaient pu lui arracher.

La cour de Constantinople était à la fois un théâtre de vices et de discordes. L'intérêt et le crime rompent promptement les liens qu'ils ont formés. Vérine, que Zénon contrariait dans ses amours et qui n'en obtenait pas le crédit qu'elle avait espéré, forma une conspiration pour donner le trône à Basiliscus, son frère. Un guerrier plus fameux par sa beauté que par son courage, Harmace, amant de Zénonide, femme de Basiliscus, séduisit quelques troupes. Il avait remporté des succès en Thrace ; vain de ses légers triomphes, il portait une armure semblable à celle d'Achille ; la populace l'aimait et le nommait *Pyrrhus ;* elle prit avec chaleur son parti. Au bruit de l'émeute, le timide Zénon, effrayé par les agents de Vérine, se sauva avec ses trésors à Chalcédoine, et de là à Isaurie : son départ fut le signal du massacre des Isaures qui se trouvaient dans la capitale.

Le peuple proclame Basiliscus empereur ; Vérine couronne elle-même son frère ; Harmace est nommé général et consul. L'usurpateur accable le peuple et le clergé d'impôts, méprise, irrite sa sœur Vérine, et fait assassiner son amant. Esclave

des volontés de sa femme, il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès.

Les ennemis des catholiques triomphent ; un grand nombre d'évêques anathématisent le concile de Chalcédoine ; le patriarche Acace refuse seul de souscrire à leur décret. Il paraît en deuil, symbole de la douleur, il couvre d'un voile noir l'autel et le trône épiscopal ; ce spectacle enflamme les esprits du peuple, qui se révolte. Au milieu de ce tumulte, le feu prend à la bibliothèque publique, et consume cent vingt mille volumes. La garde comprime cette sédition ; et Basiliscus ne cède ni aux murmures de la multitude ni aux prières du pape (an 477).

Cependant les Isaures s'étaient armés pour défendre Zénon ; il marcha à leur tête ; mais, à la vue de l'avant-garde ennemie, il prit lâchement la fuite. La fortune seule sembla s'opiniâtrer à le faire remonter sur le trône qu'il abandonnait.

Un brave général, Illus, traité avec hauteur par Basiliscus, le trahit et joint ses troupes à celles de Zénon, qui, rassuré par ce renfort, s'avance sur Constantinople. Les troupes se joignent près de Nicée. Au moment du combat, Zénon veut encore fuir : Illus l'en empêche, et séduit à force d'argent Harmace, qui sacrifie à l'appât de l'or ses serments, son maître et sa maîtresse. Basiliscus, voyant ses troupes en déroute, se réfugie dans une église : on lui promet la vie, il se rend ; on l'enferme dans une citerne ; il y meurt de faim.

Zénon, pour excuser ce manque de foi, prétendait n'avoir promis que de ne point répandre son sang. Il ne fut pas plus fidèle à la parole qu'il avait donnée à Harmace d'élever son fils au rang de césar : ce fils reçut l'ordre de se faire prêtre ; Harmace fut assassiné.

Zénon, redevenu maître de l'empire, apaisa le pape par des promesses, le peuple par des libéralités, et se vit décerner, comme à tous les tyrans heureux, des félicitations, des éloges et des statues.

Ce fut vers ce temps que moururent Théodémir, roi fameux des Ostrogoths, et Genséric, le maître de Carthage, le conquérant de Rome.

La loi des Vandales donnait le sceptre au plus âgé des princes : il en résultait que le nouveau roi condamnait à mort les princes de sa maison qui étaient nés avant ses propres enfants. Genséric avait employé ce moyen barbare pour assurer le trône à son fils Hunéric. Celui-ci, plus occupé de plaisirs que de gloire, fit perdre aux Vandales l'habitude des combats : la guerre avait élevé leur puissance, le repos la fit tomber.

Les Ostrogoths, établis en Thrace et en Pannonie, étaient gouvernés alors, les premiers par Théodoric le Louche, et les autres par Théodoric l'Amale, qui mérita et reçut le nom de *Grand ;* le Louche avait favorisé la révolte de Basiliscus; l'Amale, depuis qu'il avait succédé à son père Théodémir, était resté fidèle à Zénon.

L'empereur, se conformant aux coutumes des Goths, des Francs et des Allemands, coutumes qui donnèrent naissance aux institutions chevaleresques et féodales, adopta Théodoric l'Amale pour fils d'armes, et le détermina à faire la guerre à Théodoric le Louche, en lui promettant un secours de quarante mille hommes. Il espérait détruire l'un par l'autre ces princes belliqueux; et, pour rendre entre eux la balance plus égale, il se garda bien d'envoyer à son fils adoptif les troupes qu'il lui avait promises.

Les armées des deux Théodoric se rencontrent bientôt au pied du mont Rhodope. Le signal était donné, les traits allaient partir, les cris des soldats annonçaient un combat sanglant, lorsque Théodoric le Louche s'élance seul hors des rangs, s'approche rapidement de l'Amale, et s'écrie : « Comment se peut-il qu'un homme libre, qu'un prince « d'une race illustre comme la mienne, défende un tyran, « combatte pour un traître, porte le joug d'un lâche, et tombe « ainsi volontairement de la liberté dans la servitude, de « l'opulence dans la misère ? Oublions nos ressentiments, et

« réunissons nos forces contre l'ennemi perfide qui fonde « sur nos divisions l'espoir de notre ruine. »

Les deux armées applaudissent à ces paroles : les deux Théodoric s'embrassent et concluent la paix. Zénon, consterné par leur accord, par leurs reproches, épouvanté par leurs menaces, n'ose rejoindre son armée. Cette lâcheté décourage ses légions qui se dispersent, et l'empereur, vaincu sans combattre, signe un traité honteux.

Théodoric le Louche obtint que l'empereur solderait treize mille Goths, lui donnerait le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et le revêtirait de la charge de général du palais, qui appartenait à Théodoric l'Amale. Celui-ci, indigné de cet affront, ravagea toute la Thrace. Théodoric le Louche ne s'opposa point à cette invasion : « Je ne veux point combattre, disait-il, le fils adoptif de « l'empereur ; je m'afflige seulement de voir périr tant d'in- « fortunés paysans, tandis que leur lâche empereur et l'im- « pudique Vérine se livrent tranquillement à leurs dé- « bauches. »

Le désir de renverser Zénon était dans tous les cœurs ; mais les soldats, toujours instruments du despotisme, le défendent longtemps contre le mécontentement des peuples. Cependant Marcien, fils d'Anthême et gendre de Léon, trama, avec ses frères Romulus et Procope, une conspiration dont l'activité des délateurs ne put pénétrer le secret jusqu'au jour où elle éclata.

Au signal donné, les conjurés marchent contre le palais ; la garde est repoussée : l'empereur se voit assiégé ; il était près de se rendre. Marcien, se croyant sûr de son triomphe, remet l'assaut au lendemain. Pendant la nuit, Illus débauche une partie de ses soldats, met en fuite les autres, fait ses deux frères prisonniers, et le force à se réfugier dans une église : par crainte et non par clémence, Zénon, épargnant ses jours, l'exila dans une forteresse en Isaurie.

Les deux Théodoric continuaient à dévaster l'empire. Sabinien, général de Zénon, heureux dans quelques combats

avait obtenu le surnom de *Grand*, qu'on accorde à de légers succès dans un temps de désastres. Une trahison lui livra Dyrrachium; une manœuvre habile lui fit couper l'arrière-garde des Goths, qui perdirent cinq mille hommes et deux mille chariots. Cet avantage, le seul qu'eussent remporté depuis longtemps les armées grecques, était trop faible pour dissiper les terreurs de Zénon; il consulta le sénat sur les mesures à prendre contre ces deux redoutables ennemis.

Le sénat répondit que le peuple et le trésor étaient trop épuisés pour contenter l'avidité des deux Théodoric, et qu'il fallait satisfaire l'un et combattre l'autre.

Une mort soudaine délivra dans ce moment l'empire des fureurs de Théodoric le Louche. Suivant l'usage des Goths, on suspendait devant la tente de leur chef une grande javeline : Théodoric montait un cheval fougueux qui se cabra au moment où il passait sous le javelot, dont la pointe perça les flancs du roi et termina sa vie.

Théodoric l'Amale réunit sous son pouvoir tous les Ostrogoths; il s'était déjà rendu maître de la Thessalie. L'empereur subit les lois qu'il lui dicta, le nomma consul, général des milices, préfet de Thrace, lui érigea une statue équestre sur l'hippodrome, le reçut à Constantinople, plutôt comme son maître que comme son allié, et lui céda la Dacie et une partie de la basse Mésie.

Théodoric aurait alors placé sur son front la couronne impériale d'Orient, s'il ne l'eût dédaignée. Byzance avilie ne tentait pas son ambition; ses vœux le portaient vers l'Occident, où la fortune semblait l'appeler. Passionné pour la gloire, il ne crut la trouver que dans son ancien temple, et sur les débris de Rome.

L'empereur, délivré de la crainte des Goths, s'occupa des troubles religieux qui duraient toujours depuis la révolte de Basiliscus; croyant pouvoir comprimer toutes les hérésies par un coup d'autorité, il publia un édit d'union, qu'on appela l'*hénotique*, et que ses suites rendirent fameux. Il défendit dans tout l'Orient de reconnaître d'autre symbole que

celui de Nicée, et anathématisa Nestorius et Eutychès : le formulaire qu'il avait dressé, loin de calmer les esprits, augmenta leurs divisions, et enfanta de nouvelles hérésies.

Les ariens l'accusèrent d'impiété ; les catholiques lui reprochèrent de violer le respect dû au concile de Chalcédoine, et de porter atteinte à l'autorité de l'Église.

Le pape Félix fit de vains efforts pour rétablir la concorde : on vit des légions de moines s'armer et se mettre en marche pour combattre l'empereur ; une partie du peuple embrassa leur cause. On accusait Illus de vouloir rétablir l'idolâtrie et d'aspirer à l'empire : Vérine, jalouse de son crédit, arma des assassins contre sa personne ; le complot fut découvert. Zénon livra sa belle-mère à la vengeance d'Illus, qui la fit enfermer en Cilicie.

L'impératrice Ariane avait osé prendre le parti de sa mère ; Illus l'accuse, non sans fondement, d'un commerce criminel avec Anastase, silentiaire du palais. Zénon ordonne la mort de sa femme, et croit son ordre exécuté : tout à coup elle paraît aux yeux du lâche empereur, qui tremble à sa vue et lui permet de se venger.

Un assassin, armé par elle, attaque Illus, et ne lui porte qu'un coup mal assuré. Zénon, épouvanté, jure qu'il n'a point trempé dans ce complot. Illus, indigné de la perfidie d'un prince qu'il avait deux fois sauvé, dissimule son courroux, demande la permission de s'éloigner, reçoit le commandement des troupes d'Orient, se rend à Antioche, et proclame empereur Léonce, général syrien, dont on estimait l'esprit et la bravoure.

Vérine est tirée de prison. Cette orgueilleuse princesse convoque l'armée, couronne Léonce, et publie un édit dont l'insolence a consacré le souvenir :

« Vérine Auguste à nos préfets et à nos peuples, salut.
« Vous savez que l'empire est notre patrimoine : après le
« décès de Léon, notre époux, nous avons élevé au trône
« l'Isaure Tarasiscodicée, qui se nomme aujourd'hui Zénon.
« Nous croyions qu'il vous rendrait heureux ; mais son ava-

« rice et son impiété nous ont prouvé qu'il fallait vous don« ner un prince plus juste et plus chrétien. Nous avons donc « couronné le très-pieux Léonce; reconnaissez-le comme « empereur des Romains. Quiconque s'y opposera sera « traité comme rebelle. »

Léonce et Illus réunis livrèrent bataille près d'Antioche à Longin, frère de Zénon, et mirent son armée en déroute (an 485). Mais Théodoric, embrassant la cause de l'empereur, tailla en pièces les rebelles, les poursuivit et s'empara de leurs chefs : les têtes d'Illus et de Léonce, plantées sur des pieux, servirent de spectacle au peuple de Constantinople.

Théodoric, après avoir relevé le trône de l'infâme Zénon, connaissait trop sa perfidie pour rester imprudemment près de lui. Insatiable de gloire et de combats, il courut attaquer les Huns, habitants des rives du Volga, qu'on appela dans la suite Bulgares. L'égalité la plus entière régnait parmi ces peuples; les distinctions, qu'ils n'accordaient qu'aux plus braves d'entre eux, étaient graduées sur le nombre d'ennemis qu'ils avaient tués. Théodoric les défit sur les bords du Borysthène, et renversa leur chef d'un coup de lance.

Le nom romain perdit à cette époque dans les Gaules son dernier appui. Syagrius, battu par Clovis, chercha vainement un asile à Toulouse; Alaric, roi des Visigoths, le livra au roi des Francs, qui lui fit trancher la tête.

Zénon se rendait de plus en plus odieux et méprisable : passionné pour les jeux du cirque, il encouragea par son appui l'insolence de la faction verte, dont les partisans commirent dans l'empire les plus grands désordres; ils massacrèrent à Antioche un grand nombre de Juifs. L'impunité des meurtriers excita une révolte en Palestine. Les Juifs élurent un roi, nommé Jutuza, qui s'empara de Sichem et de Césarée; les Hébreux égorgèrent une foule de chrétiens. Mais Asclépiade, gouverneur de Palestine, combattit les rebelles, les défit complétement, prit leur nouveau roi, et envoya à l'empereur la tête de Jutuza ornée du diadème.

L'empereur, toujours ingrat, éludait les promesses faites à Théodoric. D'un autre côté, les Goths s'indignaient avec raison de voir leur roi s'abaisser sous le pouvoir d'un lâche empereur, et porter le nom de préfet, de général et de consul; l'esprit de liberté, qu'on ne trouvait plus à Rome et à Byzance, faisait alors la force des peuples barbares, et l'autorité de leurs princes était très-limitée. Théodoric, cédant au vœu de sa nation, rompt son alliance avec l'empereur, et s'avance jusqu'aux portes de Constantinople, portant devant lui la flamme et l'épouvante.

Zénon, incapable d'arrêter ce torrent, veut le détourner par sa soumission, et propose à Théodoric une entrevue; le roi des Goths l'accepte; et, certain que la terreur de son nom le garantit de tout danger, il entre sans troupes à Constantinople, et paraît seul aux yeux de l'empereur.

Après avoir écouté dédaigneusement les reproches de Zénon : « Voulez-vous, lui dit-il, éviter la ruine qui vous me-« nace? Il ne vous en coûtera qu'une parole. Vous avez livré « honteusement aux Hérules l'antique berceau de votre em-« pire, l'Italie; laissez-moi en tenter la conquête. Si je réussis, « nous en partagerons l'honneur. Rome, au lieu de dépen-« dre de vos ennemis, sera gouvernée par le fils que vous « avez adopté; si je péris dans cette entreprise, vous y ga-« gnerez encore, car vous serez dégagé des subsides onéreux « que vous me payez. »

Zénon accepte cette proposition, espérant que les Goths, dont il allait par là obtenir l'éloignement, trouveraient leur tombeau en Italie.

Il en fit donc la cession par un édit solennel; et, suivant les anciennes coutumes, il donna l'investiture de cette nouvelle souveraineté à Théodoric, en lui posant sur la tête un voile sacré.

Après la conquête, les Goths prétendirent que l'empereur avait fait à leur roi l'abandon total de ces contrées : les Grecs soutinrent que Théodoric n'en avait reçu l'investiture que pour les gouverner comme lieutenant de l'empereur.

Les peuples du Nord qui ne connaissaient d'autre droit que la force, ne cherchaient pas, comme les politiques modernes, de plausibles prétextes pour couvrir leurs invasions d'une apparence de justice : cependant, si le roi des Goths en avait voulu trouver un pour marcher en Italie, le sort le lui offrait.

Odoacre, jusque-là favorisé par la fortune, venait de porter ses armes jusqu'aux rives du Danube, et, après avoir défait complétement les Ruges, il revint en triomphe dans Ravenne, traînant à la suite de son char leur roi Féléthée, chargé de chaînes. Par un cruel abus de la victoire, il fit trancher la tête à son captif. Les Ruges avaient la même origine que les Goths : Frédéric, fils de Féléthée, vint implorer le secours de Théodoric, qui promit de le venger (an 488).

A la voix de leur prince, les Goths s'arment : toute la nation s'ébranle; les vieillards, les femmes, les enfants, suivent l'armée : la Dacie et la Mésie sont abandonnées par eux, et comme s'ils étaient certains de la victoire, ils quittent sans regret leurs villes, leurs champs, leurs foyers. L'ardeur de vaincre éteint en eux tout autre sentiment, et déjà ils ne connaissent plus de patrie que la riche contrée qu'ils vont conquérir.

Cette foule innombrable prend la route de Sirmium, marche sans magasins, ne vit que de chasse et de pillage, et, avant de combattre, se voit au moment d'être détruite par la famine et par la peste.

Accablée de fatigue, elle arrive sur la rivière d'Ulca : les Gépides lui en disputent le passage ; à leur aspect, les Goths reculent; Théodoric impatient s'écrie : «Que les timides s'ar« rêtent : que les plus braves me suivent. Peu de guerriers « me suffiront pour vaincre; mais tous profiteront de la vic« toire; que tous vos étendards levés s'approchent, m'entou« rent, et me signalent aux ennemis. Je veux servir de but « à leurs traits : mon bras leur apprendra bientôt que c'est « à mes pieds qu'ils doivent déposer leurs armes. »

A ces mots, il s'élance presque seul dans le fleuve, et le

franchit en renversant tous ceux qui s'opposent à ses coups : l'armée entière, entraînée par son courage, le suit. Trasilla, roi des Gépides, Busa, roi des Bulgares, expirent sur le champ de bataille; leurs troupes sont enfoncées; une partie est tuée, l'autre prend la fuite; leurs camps, leurs trésors, leurs vivres, tout devient la proie des Goths, et Théodoric vainqueur pénètre sans obstacles dans la Vénétie.

Odoacre était campé entre Aquilée et les Alpes juliennes, sur les rives du Sonzo, où se trouve aujourd'hui Goritz. Théodoric, après avoir laissé prendre quelque repos à ses troupes, livre bataille à Odoacre, triomphe de sa résistance par l'impétuosité de l'attaque, le poursuit jusqu'à son camp, s'en empare, et le contraint de se renfermer dans Vérone. Il data son règne en Italie du jour de cette victoire.

Tandis qu'il assiégeait Vérone, Odoacre, que son malheur n'avait point abattu, reçoit un renfort : au milieu d'une nuit obscure, il sort de la ville, surprend, égorge les postes avancés, et pénètre dans le camp ennemi. Théodoric dormait paisiblement dans sa tente; il est éveillé par les cris de sa mère et de sa femme, qui, le glaive à la main, l'appellent au combat; il se lève, s'arme, voit les Goths fuir, s'élance au milieu d'eux, les arrête, les rallie, se précipite sur les soldats d'Odoacre, qui, se croyant vainqueurs, se livraient au pillage; il en fait un grand carnage, les met en déroute, et les poursuit si vivement qu'il entre pêle-mêle avec les fuyards dans Vérone.

Odoacre s'échappe et court à Rome. Depuis longtemps cette ville, dépouillée de gloire, était ouverte aux vainqueurs et fermée aux vaincus : les Romains défendent l'entrée de la ville à cet Odoacre qui naguère était l'objet de leurs serviles hommages, et lui déclarent qu'ils ne reconnaissent d'autre maître que Théodoric, nommé par l'empereur d'Orient pour les gouverner.

Milan, plus fidèle, voulait se défendre; mais la politique de son évêque et la trahison de Tuffa, général d'Odoacre, en ouvrirent les portes à l'heureux Théodoric.

Le roi des Goths confia le commandement d'une de ses divisions à ce même Tuffa : une nouvelle défection lui apprit bientôt que les traîtres qui nous servent ne méritent que notre argent et notre mépris.

Tuffa livra les troupes qu'il commandait à Odoacre et à la mort.

Épiphane, évêque de Pavie, décida les habitants de cette ville à éviter les malheurs d'un siége par une prompte et honteuse soumission.

Le sort dispose de la fortune, mais non de la gloire : Odoacre mérita de conserver la sienne par son courage dans les revers; deux fois vaincu, souvent trahi, son génie fécond en ressources avait encore réuni autour de lui une nombreuse armée; il semblait, après sa chute, se relever plus fort et plus redoutable.

Alaric, roi des Visigoths, vint joindre ses troupes à celles de Théodoric. Gondebaud, roi des Bourguignons, sous prétexte de secourir Odoacre, entra dans l'Italie par Gênes, dans le seul dessein de piller les villes et de dévaster les campagnes.

Cette malheureuse Italie souffrait alors tous les maux dont l'ambition romaine avait si longtemps accablé l'univers.

Ce fut au milieu de ces dissensions cruelles que les évêques et les nobles, pour échapper aux ravages de la guerre, se retranchèrent sur les montagnes, dans des châteaux fortifiés; l'habitant des campagnes qui s'y réfugiait achetait par la servitude le repos momentané que lui offrait la protection de ces chefs avares et hautains.

Odoacre, loin de se borner timidement à faire une guerre défensive, attaqua vivement Théodoric, lui enleva Milan, et le contraignit de se retirer dans Pavie, où il l'assiégea.

Mais le ciel paraissait conspirer contre lui; une pluie qui tombait par torrents le força de lever le siége. Dans ce moment l'armée d'Alaric parut : Théodoric, fortifié par elle, poursuivit à son tour Odoacre, l'atteignit sur les bords de l'Adda, et lui livra, le 11 août 490, une bataille qui fut déci-

sive. L'opiniâtreté et le courage des deux chefs rendirent le combat long et sanglant : chacun ne voulait céder la victoire qu'avec la vie. Enfin, après un grand carnage, Odoacre, ayant vu tomber autour de lui ses plus braves guerriers, chercha son salut dans la fuite, et s'enferma dans Ravenne; il s'y défendit un an, y capitula, et, sur la promesse qu'on lui fit d'épargner ses jours et ceux de ses partisans, il abandonna l'Italie au vainqueur.

Théodoric envoya Festus Niger à Constantinople pour demander à Zénon de lui accorder le titre de roi d'Italie; la vanité de l'empereur le disposait au refus, la crainte au consentement; il mourut avant de s'être décidé entre ces deux sentiments.

Théodoric, maître de Ravenne, y entra en triomphe, traita d'abord Odoacre en roi, et lui en laissa le titre : il paraissait alors sentir qu'un tel homme, en perdant une couronne, avait droit par son courage à l'estime de son vainqueur; mais peu de temps après, la politique du conquérant l'emporta sur la générosité du héros. Odoacre était plaint, regretté; Théodoric résolut sa mort : il invita cet infortuné prince à un festin avec sa famille et ses principaux officiers, le tua de sa main, (an 493), et fit massacrer tous ceux qui l'accompagnaient. En vain il prétendit avoir reçu l'avis certain d'une conspiration tramée contre ses jours par Odoacre, ce meurtre ternit sa gloire, et trente ans de vertus ne purent effacer cette tache.

Toute l'Italie, la Rhétie, la Norique et la Dalmatie se soumirent au pouvoir de Théodoric. Il conquit la Sicile, non par les armes, mais par l'éloquence de Cassiodore qu'il y envoya.

Frédéric, roi des Ruges, vengé par le roi des Goths, devint jaloux du triomphe de son protecteur, souleva contre lui quelques provinces et fut puni de son ingratitude par une défaite sanglante.

Les Goths forcèrent les habitants de l'Italie à leur céder le tiers de leurs terres. Le mélange des langues suivit le mé-

lange des peuples et des propriétés; la langue italienne en fut le résultat.

C'est ainsi que s'établit en Italie le règne des Ostrogoths, dont la puissance ne dura que soixante ans.

Théodoric, nommé dans son pays Dietrich, fut le plus grand homme de ce siècle. Sa taille était majestueuse, son regard doux et fier; économe et libéral, impétueux, mais clément, habile politique et grand capitaine, il sut à la fois se faire craindre de ses indociles guerriers et gagner l'affection des peuples qu'il avait vaincus.

« Nous détestons l'oppression, disait-il dans un de ses « édits; nous voulons que la justice désavoue la violence. « Goths! vous devez aimer les Romains comme vos frères. « Romains! vous devez chérir les Goths comme vos défen« seurs. »

Son économie seule remplit le trésor; il diminua les impôts, rendit la prospérité au commerce et la paix à l'agriculture; sa justice sévère réprima le brigandage; sous son règne on voyageait sans crainte dans toute l'Italie; et sa sagesse y établit un si bon ordre, que, lorsque Anastase, successeur de Zénon, pour conserver l'apparence de souveraineté à laquelle il prétendait, recommanda publiquement à Théodoric de respecter le sénat, de faire exécuter les lois et de maintenir l'union entre ses sujets, tous les Romains s'écrièrent que de tels conseils étaient moins nécessaires au roi des Goths qu'à l'empereur lui-même.

Théodoric, loin d'humilier les vaincus, adopta leur habillement, conserva le droit romain, laissa ses deux peuples se gouverner par leurs coutumes et leur donna des juges de leur nation.

Sans écouter, comme les princes faibles, les avis intéressés de ses courtisans, il combla de bienfaits ceux d'Odoacre. Par la force on ne fait que vaincre, c'est par la générosité qu'on soumet.

Théodoric entra dans Rome en triomphe l'an 500. Le pape Symmaque et le peuple vinrent au-devant de lui. Il profes-

sait l'arianisme; mais trop habile pour se laisser dominer par un esprit de secte, il traita le pape avec respect et rendit hommage au dieu des armées dans l'église de Saint-Pierre.

Boèce, en présence du sénat, prononça son éloge, et l'éloquence romaine parut renaître dès qu'elle eut à louer, non plus de vils tyrans, mais un grand homme.

Théodoric harangua le peuple, lui promit la conservation de ses droits, celle des priviléges du sénat, le maintien des lois, les distributions annuelles de blé, des fonds pour les hôpitaux; et il tint toutes ses promesses.

La garde impériale conserva sa solde; il releva les murs des villes et les embellit par un grand nombre de palais, de portiques et d'amphithéâtres. Le roi des Goths contemplait avec vénération ce Capitole qui avait gouvèrné le monde, la tribune illustrée par tant d'orateurs, ces grands monuments qui survivaient à tant de triomphes, et peut-être, au même moment, les ombres des anciens héros de Rome gémissaient de voir qu'il n'existât plus dans la capitale du monde qu'un conquérant barbare qui fût encore digne, par son génie et par son courage, de porter le nom de Romain.

La politique de Théodoric fut habile et profonde; il avait trop éprouvé en Pannonie les peines attachées à la condition d'un chef de Barbares, pour ne pas chercher les moyens d'adoucir les mœurs de ses sujets, ou plutôt de ses compagnons d'armes, aussi indociles que belliqueux.

Le roi de ces guerriers féroces était moins leur souverain que leur ministre : forcé d'obéir à leurs passions, il s'était vu contraint par eux à combattre contre ses alliés, à violer les traités qu'il avait signés, à ravager la Thrace, à changer les plus belles contrées de la Grèce en déserts; et c'était pour diriger ce torrent impossible à contenir qu'il avait porté ses armes au-delà des Alpes.

Après la conquête de l'Italie, pour accoutumer ses soldats au repos, il leur partagea les terres conquises. Une propriété, un sol fertile, un beau ciel, inspirent promptement l'amour de la patrie, de la tranquillité, des jouissances de la vie so-

ciale; et l'intérêt même fait sentir le besoin de l'ordre, de la justice et des lois.

En même temps ce prince clairvoyant, loin de s'endormir dans une fausse sécurité au milieu d'une nation indignée de porter un joug étranger, évita également de laisser les Romains reprendre l'habitude des armes, et de souffrir que les Goths s'amollissent dans la prospérité.

Les terres accordées à ces guerriers ne furent que des cessions conditionnelles de la puissance royale, des bénéfices révocables ; il fallait mériter, par un service actif, par une obéissance constante, la conservation de ces biens qu'on avait obtenus par le courage : par là il assurait la défense de ses conquêtes contre les ennemis du dehors et du dedans, et faisait des Goths un peuple heureux et soumis, sans le rendre moins vaillant.

Il les rassemblait fréquemment, et entretenait leur force et leur ardeur par des exercices militaires.

Gouvernant par d'autres principes les peuples de l'Italie, il leur laissait leurs lois, leur luxe, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs assemblées, les occupait de plaisirs, les éloignait des armes, laissait les villes élire leurs magistrats, régler leurs intérêts, permettait aux différentes sectes de professer leur culte, et aux évêques de tenir leurs synodes.

Sa cour ressemblait à celle des empereurs : on y voyait des préfets, des patrices, des questeurs, des consuls ; tous ces dehors cachaient le barbare aux yeux des Romains.

Sur la frontière et dans les camps, Théodoric, reprenant son armure, se montrait aux regards des enfants du Nord sous d'autres formes.

Les prêtres et même des saints, tels que Fulgence et Épiphane, célébraient sa vertu ; le sénat et le peuple romain vantaient sa justice, ils le regardaient comme leur libérateur ; et les Goths, en brandissant leurs lances, chantaient ses exploits et l'honoraient presque comme un dieu.

Ce prince, autant d'adresse avec les Grecs, méprisait leur faiblesse et flattait leur vanité. Sa correspondance avez Zé-

non et Anastase son successeur était rédigée en termes aussi équivoques que ceux des édits de ces princes. Quand ceux-ci lui écrivaient comme à un vassal, il leur répondait comme un allié, parlait beaucoup d'union, jamais de dépendance; leur laissait confirmer les consuls qu'il nommait, ne s'offensait point de la souveraineté qu'ils affectaient, et ne les consolait de son indépendance que par les démonstrations vagues d'un vain respect.

Marcellin et plusieurs auteurs latins prétendent que le roi des Goths devait toute son habileté à son génie et rien à l'éducation, que même il ne savait pas signer son nom. Il est difficile de croire que ce prince, élevé à Constantinople, ait pu conserver son ignorance grossière : ce qui est certain, c'est que, s'il ne cultiva pas les lettres, il les distingua et les protégea toujours.

Il prit pour ministre le savant Cassiodore Libérius, dont les talents lui firent oublier qu'il avait été l'ami d'Odoacre; enfin il éleva aux plus hautes dignités Boèce, le dernier des orateurs romains qui mérita d'occuper la tribune de Cicéron; Boèce était aussi fameux par l'étendue de ses connaissances que par ses vertus et par ses malheurs.

Les empereurs d'Orient étaient moins à redouter pour le nouveau souverain de l'Italie que les rois du Nord et que les monarques de l'Occident. Tous ces vieux ennemis de l'empire romain, les Francs, les Bourguignons, les Allemands, et toutes ces peuplades belliqueuses qui couvraient les rivages de la Scandinavie, les champs de la Gaule, les forêts de la Germanie et les bords du Danube, ne voyaient pas sans envie le roi des Goths assis tranquillement sur le trône d'Auguste, de Trajan et de Constantin. Théodoric s'unit étroitement avec le roi des Visigoths, qui occupait le midi de la Gaule : il s'unit à Clovis, roi des Francs, en épousant sa sœur Audeflède, et deux cent mille guerriers, toujours prêts à combattre, continrent ou réprimèrent l'ambition de ses autres rivaux.

Lorsque Clovis, après avoir réuni toutes les tribus des

Francs sous son pouvoir, ayant vaincu Syagrius, battu les Allemands et détruit la puissance des Bourguignons, déclara la guerre au roi des Visigoths, Théodoric embrassa la cause de son allié, de son parent Alaric; et, s'il ne put sauver ni ce prince ni l'Aquitaine, il fit au moins échouer les efforts des Francs devant Arles; le conquérant de l'Italie fut ainsi la seule digue qui put arrêter le cours des exploits de l'heureux vainqueur de la Gaule.

L'admiration due à un homme de génie si supérieur à son siècle ne peut faire excuser les fautes, les erreurs et même les crimes qui ternirent la vieillesse de ce grand roi; mais il serait injuste de ne pas en attribuer une grande part à sa position, aux mœurs de son temps, à la corruption des patriciens de Rome, à la férocité des officiers barbares qui composaient sa cour.

Il suffira, pour justifier nos éloges, de le comparer à tous les autres conquérants, qui, disait-il lui-même dans une de ses lettres, « pillent ou détruisent les villes, les provinces conquises; » il ajoutait: « Pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt. »

Pendant trente ans, cette maxime régla presque toutes ses actions; il recommandait à ses guerriers de joindre l'humanité romaine à la vaillance gothique; et, au mépris de la coutume des Barbares habitués à ne reconnaître de juges que leur épée, il leur défendit le duel.

Dans le cours de son règne, Symmaque et Laurent se disputèrent par les armes le pontificat. Théodoric fit juger cette contestation par un concile, et n'employa son autorité que pour faire exécuter le jugement rendu en faveur de Symmaque. Ce pape, abusant peut-être de sa tolérance ou de son indifférence pour les querelles religieuses, fit déclarer par un autre concile que le saint-siége rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt que Dieu ne permet d'y monter qu'à ceux qu'il a prédestinés à être saints.

Si la raison ne suffisait pas pour montrer la folie de cette

orgueilleuse prétention, l'histoire de trop de papes indignes du sacerdoce en prouverait la fausseté.

Tandis que l'Italie, successivement avilie et ravagée par les Vandales et par les Hérules, sortait de ses ruines et semblait renaître plus heureuse et plus florissante, l'empire d'Orient continuait à gémir sous le joug honteux du lâche Zénon. Celui qui craint tout croit tout : l'empereur, tremblant toujours pour son trône et pour sa vie, consultait les astrologues et ajoutait foi à leurs prédictions. Malgré son zèle pour sa secte, le désir de connaître l'avenir le portait à entretenir souvent Proclus, Marin, Damasius et d'autres philosophes païens; les prêtres les accusèrent d'avoir formé un complot pour contraindre Zénon à rétablir le culte des idoles. Un de leurs complices, Sévérien, les trahit et prit la fuite; les conspirateurs furent livrés à la mort.

Un autre astrologue, le comte Maurien, prédit à l'empereur que l'un des silentiaires du palais s'emparerait de la couronne. Une telle prédiction n'exigeait pas une grande pénétration. Toute la cour connaissait l'amour de l'impératrice Ariane pour le silentiaire Anastase; Zénon seul l'ignorait. Ses soupçons tombèrent sur Pélage, collègue d'Anastase; il l'exila en Servie où il fut égorgé.

Ariane, avertie par ce meurtre du sort qui la menaçait, prévint ce danger par un crime atroce. L'empereur tomba malade. L'impératrice, profitant du moment où il s'était évanoui, le fit enterrer vivant: ses cris percèrent la voute; la garde, qui les entendait, ne voulut point ou n'osa pas le secourir. Peu de temps après, on ouvrit son tombeau, et l'on vit qu'il s'était déchiré les bras. Cet horrible forfait inspira peu d'horreur, soit qu'on en voulût douter, soit qu'on crût qu'un si vil tyran méritait une telle femme et une telle fin. Zénon mourut en 491, âgé de soixante-cinq ans, après seize ans de règne.

CHAPITRE XIII.

—

ANASTASE.

(Ans de J-C. 491-518.)

Serment d'Anastase. — Son portrait. — Révolte de Longin, frère de Zénon. — Sa défaite et sa mort. — Exploits de Justin. — Événements en Perse. — Guerre avec Théodoric. — Construction d'une muraille à Constantinople. — Violation du serment d'Anastase. — Guerre de religion. — Victoire de Vitallien. — Sa défaite devant Constantinople. — Mort d'Anastase.

Ariane et son ministre, l'eunuque Urbice, en donnant la mort à Zénon, avaient pris toutes leurs mesures pour le remplacer; le sénat, dominé ou gagné par eux, élut Anastase, qui exerçait la charge de silentiaire. Mais comme on l'accusait de favoriser l'hérésie des manichéens et des eutychéens, le patriarche Euphémius, avant de le couronner, voulut qu'il jurât par écrit de se conformer à la doctrine du concile de Chalcédoine; il signa ce serment, et tous les peuples de l'empire, accoutumés à changer servilement de joug, apprirent sans étonnement que Zénon était tombé du trône, et que celui qu'ils avaient pour maître était un ancien domestique du palais.

Anastase, âgé de soixante ans lorsqu'il parvint au rang suprême, ne fut remarquable ni par de grands vices ni par de grandes vertus. Né dans une famille obscure, sa beauté, mérite de cour, fit sa fortune; un de ses yeux était bleu, l'autre noir. Son caractère offrait la même irrégularité; on le vit tour à tour audacieux et indécis, avare et libéral, tolérant et persécuteur.

Il disait souvent que la raison d'État excuse tout, maxime des mauvais princes pour couvrir leurs crimes du voile de l'intérêt public; heureusement ses actions furent plus généreuses que ses principes. Il bannit les délateurs, respecta la justice, abolit l'usage barbare qui faisait combattre sur l'arène les hommes contre les animaux; enfin il délivra

le peuple de l'impôt onéreux levé sur toutes les productio de l'industrie, même sur la mendicité, ce qu'on appel le *chrysagire*.

Longin, frère de Zénon, aspirait à l'empire, que ses vi auraient déshonoré; les Isaures soutinrent ses prétentio et leur révolte ne fut comprimée qu'après une guerre six ans.

Les généraux d'Anastase remportèrent sur eux plusie victoires, et en firent un grand carnage; enfin les deux co suls, Jean le Scythe et Jean le Bossu, les défirent complé ment et prirent Longin, qui fut décapité.

Cette guerre commença la fortune d'un obscur paysan Thrace, nommé Justin, qui, peu de temps après, parvint trône. Agé de vingt ans, il avait quitté sa charrue pour f la misère; et suivi de deux de ses compagnons, il était ve à pied dans la capitale, portant une besace et un bâton. To trois s'enrôlèrent; Léon, frappé de leur haute stature, le fit entrer dans sa garde. Justin était déjà capitaine, lor qu'on marcha contre les Isaures. Une faute contre la dis pline le fit condamner par Jean le Bossu à perdre la vie; hache était levée sur sa tête, lorsque le consul, arrêté p un songe, suivant les uns, par une apparition, suivant le autres, lui accorda sa grâce.

Sa bravoure lui attira l'estime de ses chefs et la bienveil lance de l'empereur, qui le nomma successivement sénateur chef des offices et patrice.

Les Sarrasins, qui troublaient alors le repos de l'empir par leurs excursions et leurs brigandages, et qui, depuis, lui devinrent si funestes lorsqu'une nouvelle religion ajouta l'ardeur du fanatisme à leur passion pour la guerre, parurent en grand nombre en Syrie (an 499). Romanus, gouverneur de Palestine, les combattit et les força de se retirer.

Anastase fut moins heureux contre les Bulgares. Ils avaient passé le Danube : Ariste et le comte Nicostrate, à la tête de l'armée d'Illyrie, leur livrèrent bataille et la perdirent; d'affreuses dévastations furent la suite de cette défaite.

La peste et la famine dépeuplèrent une partie de l'Asie (501). Pendant ce temps la Perse, sans cesse attaquée par les hordes du Nord, était déchirée par les discordes civiles. Pérose fut tué dans une bataille contre les Huns ; Balacèse, son frère, lui succéda ; Cavade, son fils, resta en otage chez les Huns victorieux. Le nouveau roi méprisait la religion des mages ; ils révoltèrent le peuple contre ce prince ; on lui creva les yeux ; on le dépouilla de la couronne. Cavade hérita de son sceptre et régna en tyran.

Ses ambassadeurs vinrent demander à l'empereur Anastase les subsides que Zénon lui avait promis. L'avare Anastase préféra l'argent à la paix ; il prétendit qu'on était convenu, non d'un don, mais d'un emprunt. Cette conduite rompit les liens des deux empires ; de grands événements forcèrent Cavade à différer sa vengeance.

Il voulut contraindre les Arméniens à embrasser son culte ; ceux-ci prirent les armes, massacrèrent les mages, et taillèrent en pièces les troupes persanes.

Les cruautés de Cavade le rendaient odieux ; son ingratitude pour un général qui l'avait sauvé dans un combat, et qu'il fit mourir, excita la fureur des grands du royaume : ils le déposèrent, l'enfermèrent dans une prison, et élurent pour roi Zamaspèce.

Bientôt Cavade, délivré par le courage de sa femme, se réfugia chez les Huns, qui lui donnèrent des troupes et le rétablirent sur le trône. Après s'être vengé cruellement de ses sujets rebelles, il déclara la guerre aux Grecs, entra en Arménie, la dévasta, et forma le siége d'Amide. A la suite de deux assauts inutiles, il feignit de se retirer, revint pendant la nuit, et pénétra dans la ville par la négligence de quelques moines plongés dans l'ivresse, et qui laissèrent sans défense un fort dont la garde leur avait été confiée. Quatre-vingt mille habitants furent passés au fil de l'épée : tous auraient péri ; l'adresse et le courage d'un vieux prêtre grec mirent seuls fin à ce carnage. « Seigneur, dit-il à Cavade, « un grand roi souille sa victoire en égorgeant les vaincus. »

« — Et pourquoi, répondit le roi, a-t-on lassé ma patience « par une résistance si opiniâtre? » — « C'est, reprit le « vieillard, que Dieu voulait accorder cette conquête à « votre valeur plutôt qu'à notre lâcheté. » Cette réponse, à la fois fière et flatteuse, désarma le vainqueur (an 503).

Anastase envoya contre les Perses une forte armée, commandée par Aréobinde, général habile; mais il lui donna pour collègues deux courtisans, Hippace et Patrix, qui, jaloux de sa gloire, craignaient plus ses succès que ceux de l'ennemi. Ils le trahirent et laissèrent surprendre l'armée par les Perses, qui la taillèrent en pièces.

Cavade, après une tentative inutile sur Édesse, se vit forcé à la retraite par Aréobinde. Anastase ne put reprendre Amide. Effrayé de l'approche de l'armée des Goths qui menaçaient l'Illyrie, il conclut la paix avec Cavade, ou plutôt il l'acheta : on lui rendit Amide; mais il paya au roi de Perse un tribut de onze mille livres d'or.

L'empereur, délivré de cet ennemi, rassembla toutes ses forces pour les opposer à l'armée que Théodoric venait d'envoyer en Illyrie sous les ordres d'un général nommé Pitria. Lorsque les armées furent en présence, le général des Goths, pour enflammer leur courage, à la vue d'un ennemi supérieur en nombre, s'élance à leur tête et s'écrie : « Compagnons! vous connaissez tous la vaillance de votre « roi. Les ennemis, qui ont éprouvé sa force et son courage, « le connaissent comme vous. Prouvez-leur que vous lui res« semblez. Quoiqu'il soit absent, il vous voit : marchez, « combattez; il a les regards fixés sur vous, aucune de vos « actions ne lui échappera. »

Les Grecs furent complétement battus; et Pitria, défendant qu'on dépouillât les morts, ordonna de laisser sur le champ de bataille les armes et les chevaux comme trophée de sa victoire.

Anastase éprouvait que les légions énervées n'étaient plus de suffisants remparts pour défendre sa capitale. Il fit construire à treize lieues de Constantinople une muraille épaisse

de vingt pieds, flanquée de tours, et qui s'étendait, dans l'espace de treize lieues, de la Propontide au Pont-Euxin; signal de détresse, monument à la fois de faiblesse et de luxe.

L'empereur, ne pouvant lutter contre le génie et la fortune de Théodoric, chercha une vengeance sans gloire; et, lorsqu'il vit le roi des Goths occupé à combattre les Francs, il chargea Romanus, à la tête de huit mille soldats, de piller la Calabre et les côtes d'Italie (an 508). En même temps il donna le titre de consul à Clovis, qui lui enlevait pour jamais la Gaule, et fit offrir à ce prince par ses ambassadeurs une tunique de pourpre et une couronne d'or; il espérait par là exciter une haine irréconciliable entre le roi des Francs et celui des Goths.

Clovis méprisait la faiblesse de l'empereur grec; mais, comme les souvenirs de Rome et le respect pour les dignités romaines existaient encore dans la Gaule, le roi des Francs, pour rendre son autorité plus vénérable aux yeux des peuples conquis, reçut, dans l'église de Saint-Martin de Tours, les ornements qu'on lui présentait, et accepta le titre qui semblait sanctionner son pouvoir et légaliser sa conquête.

L'empereur ne réussissait pas mieux à maintenir la tranquillité intérieure qu'à soutenir la gloire des armes de l'empire. La passion des anciens Grecs pour les courses de chars n'était point tombée avec leur liberté, ils l'avaient communiquée à leurs vainqueurs. Presque indifférents pour la gloire du champ de bataille et de la tribune, ils n'ambitionnaient avec ardeur que celle du cirque; et tandis qu'ils voyaient avec insouciance leurs généraux, leurs consuls, exilés, mutilés, enchaînés, leurs princes avilis, assassinés, détrônés, ils embrassaient avec passion la querelle des cochers de la faction verte ou de la faction bleue, et, bravant dans la fureur les armes des soldats, l'autorité du prince et la voix des magistrats, ils changeaient souvent le théâtre des jeux en champ de carnage.

L'empereur, entraîné par le torrent de l'opinion, commit

la faute de prendre parti dans ces sanglantes et méprisables querelles; la faction opposée à celle qu'il protégeait excita souvent des séditions que sa présence ne put comprimer; quelquefois même il fut insulté et poursuivi à coups de pierres, et se vit obligé de se renfermer dans son palais.

Une autre faiblesse, plus fatale, l'exposa à de plus grands dangers. Vaincu par son penchant pour l'hérésie de Nestorius et d'Eutychès, il arracha violemment au patriarche Macédonius le serment écrit dont il était dépositaire, et par lequel, à son avénement il s'était engagé à soutenir l'orthodoxie. Ce manque de foi devint le signal de la première guerre de religion. On vit vingt mille moines accourir de Syrie pour renverser le trône pontifical du patriarche; d'autres légions de moines s'armèrent pour le défendre. Enfin Vitallien, petit-fils d'Aspar, croyant que son ambition pourrait profiter de ces discordes, embrassa la cause des catholiques, arma tous les mécontents, mit en déroute soixante mille hommes que l'empereur envoyait contre lui, força la grande muraille et vint camper sous les murs de la capitale.

Hippace, neveu et général d'Anastase, avait été fait prisonnier. Le vainqueur le traînait à sa suite dans une cage de fer. Cyrille, qui le remplaçait, remporta d'abord quelque avantage et contraignit Vitallien à se retirer; mais, s'étant ensuite laissé surprendre par l'épouvante dans une maison de débauche, il fut pris et égorgé.

Vitallien assiégea Constantinople. La division y régnait; il s'en serait rendu maître sans l'habileté d'un physicien d'Athènes, nommé Proclus. Ce philosophe, renouvelant les prodiges d'Archimède, détruisit les machines de guerre des assiégeants et brûla leur flotte : la garde impériale, profitant de l'épouvante causée par ce désastre, sort, se précipite sur les troupes de Vitallien, en massacre une partie, met le reste en fuite, et force le chef des rebelles à rendre la liberté à Hippace et à demander la paix.

Anastase la lui accorda, promit d'être orthodoxe, et continua toujours à maltraiter les catholiques.

Il ne jouit pas longtemps du repos que lui donnait la soumission de Vitallien : on lui apprit qu'un nouveau corps de barbares, ayant franchi le Danube, ravageait la Macédoine et la Thessalie. Comme il se préparait à les combattre, un coup de foudre termina son règne et sa vie. Il mourut presque nonagénaire, après avoir régné vingt-sept ans (518).

Ceux de ses sujets que n'égarait point l'esprit de secte, rendant justice à la sagesse de ses lois, à la douceur de son administration, le placèrent au rang des bons princes. Les catholiques le comparèrent à Néron, à Dioclétien ; le pape raya son nom des diptyques (registres) ; le peuple de Constantinople troubla ses obsèques par des insultes. Pour le juger impartialement, on doit dire que ce prince médiocre vécut et régna sans gloire et sans honte.

CHAPITRE XIV.

JUSTIN.

(Ans de J.-C. 518-527.)

Prétention d'Amantius au pouvoir. — Élection de Justin par l'armée. — Administration de Proclus. — Portrait de Lupicine, surnommée Euphémia. — Adoption de Justinien par Justin. — Prédilection de Justin pour le catholicisme. — Conspiration contre Justin. — Mort de Vitallien par la perfidie de Justinien. — Querelles des factions du cirque. — Désordres de la faction bleue. — Guerre avec le roi de Perse. — Premières armes de Bélisaire. — Guerres d'Élishan, roi d'Abyssinie, contre les Arabes. — Ambassade et mort du pape Jean. — Disgrâce de Boèce et de Symmaque. — Portrait de Boèce. — Sa condamnation et sa mort. — Mort de Symmaque. — Mort de Théodoric. — Régence d'Amalasonte. — Athalaric est roi d'Italie. — Justinien est nommé auguste. — Mort de Justin.

Anastase ne laissait après lui que trois neveux sans talents, sans crédit ; ils n'inspiraient de confiance ni de crainte à aucun parti, et ils tombèrent dans l'oubli dès que leur oncle cessa de vivre. L'eunuque Amantius, ministre d'Anastase, dans les derniers temps, gouvernait l'État sous le nom de son maître : n'osant aspirer à l'empire, il voulut l'acheter

pour un autre, et fixa son choix sur Théocrite, patricien dont le dévouement et la faiblesse lui garantissaient la conservation de son pouvoir. Justin fut chargé par lui de gagner les sénateurs, les soldats et le peuple. Il commandait alors la garde; et, dans les pays soumis au despotisme, on voit presque toujours le trône renversé ou usurpé par la force destinée à le défendre. L'ambitieux armé, qu'on place si près de la couronne, n'a, si on peut s'exprimer ainsi, que le bras à étendre pour la saisir.

Justin, nourri dans les camps, s'était concilié l'affection des troupes, dont il avait partagé les périls et les travaux; elles aimaient sa bravoure, sa force, son regard fier, son teint coloré, sa vie aventureuse, et même sa grossière ignorance. Il se servait de l'or que lui prodiguait Amantius pour faire de grandes largesses aux officiers, aux principaux sénateurs, au peuple; mais ce fut pour lui-même qu'il sollicita leurs suffrages; et, d'un consentement presque unanime, ils l'élurent empereur.

Le comte Jean s'était mis sur les rangs pour lui disputer la couronne; mais son parti, trop faible, ne put empêcher ni même retarder l'élection.

Dans un moment où l'empire se voyait attaqué de tous côtés par les Barbares, on aurait pu regarder comme nécessaire le choix d'un empereur guerrier. Justin devait sa fortune à ses exploits, mais quand il monta sur le trône, il était âgé de soixante-huit ans, et la vieillesse avait refroidi son courage.

Si le nouvel empereur manquait de lumières, il possédait au moins la première qualité d'un prince, l'art de connaître les hommes et d'en tirer parti. Comme la science militaire était la seule qu'il eût étudiée, il ne se chargea que de l'armée, et confia l'administration de l'empire au questeur Proclus, homme intègre, expérimenté, savant et généralement estimé.

La femme de Justin se nommait Lupicine; d'esclave elle était devenue sa concubine, son épouse, et enfin impéra-

trice : espérant faire oublier son origine en changeant son nom, il lui donna celui d'Alia Martia Euphémia. Elle ne devait rien à l'éducation, mais la nature l'avait douée de sagesse, de bonté et de prudence. Comme l'empereur n'en eut point d'enfants, toutes ses affections se portèrent sur son neveu Justinien, âgé alors de trente-cinq ans.

Ce prince, dont le règne jeta depuis tant d'éclat sur l'empire, était né dans cette contrée qu'on appela tour à tour Bulgarie, Dacie, Dardanie. Son père, simple paysan, se nommait Istok; sa mère Biglenisse, et lui-même Upranda. Ces noms barbares choquaient la vanité grecque; on y substitua ceux de Sabatius, de Vigilantia et de Justinien; enfin la bourgade même de Taurisinus, sa patrie, située près de Sardique, fut appelée Tétraphrygie.

Justin, monté sur le trône, se déclara hautement le protecteur des catholiques; le peuple, charmé, le célébra comme un nouveau Constantin, et donna le surnom d'Hélène à l'impératrice.

Le clergé catholique, oppresseur dès qu'il n'était plus opprimé, persécuta les ariens, les manichéens, les nestoriens; exigea que tous les hérétiques fussent exclus des emplois civils et militaires, et que même on ne leur permît plus de servir comme soldats.

L'empereur écrivit au pape pour rentrer dans sa communion : le pontife n'y consentit qu'à condition que le patriarche Jean flétrirait la mémoire de ses prédécesseurs Acace, Euphémius et Macédonius. Un légat vint à Constantinople, l'empereur l'accueillit avec honneur dans le sénat; et les Églises grecque et latine furent ainsi momentanément réconciliées.

Sévère, patriarche d'Antioche, soutenait encore l'hérésie; Vitallien eut ordre de le chasser et de lui faire couper la langue. Le proscrit se sauva chez Timothée, patriarche d'Alexandrie, que l'appui d'un parti nombreux rendait inattaquable.

Amantius et Théocrite, dont l'élévation de Justin avait

déjoué les projets ambitieux, formèrent une conspiration ; on la découvrit; Théocrite fut arrêté, tué dans sa prison, et Amantius exilé à Sardique.

Un rival plus à craindre était Vitalien, prince héréditaire de la Scythie-Mineure, petit-fils d'Aspar, chef des Goths auxiliaires, général habile. Il commandait alors une armée; on ne pouvait oublier que récemment il avait assiégé Constantinople, et fait trembler Anastase dans son palais. Son zèle pour la foi catholique lui avait fait donner, par les synodes de Tyr et d'Apamée, le surnom d'*Orthodoxe*.

Le succès de la force contre un homme si puissant était incertain. On le trompa pour le perdre, et la vengeance, pour le rappeler à la cour, prit le masque perfide de la confiance et de l'amitié. Justin le combla de dignités et d'honneurs; Justinien lui jura une amitié fraternelle, consacra ce serment en communiant avec lui, l'invita à un festin, le fit assassiner, lui succéda comme chef de la milice, et souilla ainsi par un crime atroce le premier degré sur lequel il monta pour s'élever au trône.

La fureur des factions du cirque ensanglantait toujours Constantinople, et devenait, dans tout l'empire, la cause des plus affreux désordres. Ce n'étaient plus ces solennités pompeuses de l'antique Grèce, embellies par une riante mythologie, où tous les héros, tous les princes, tous les peuples rivaux venaient oublier leurs haines et déposer leurs armes pour se disputer paisiblement une palme glorieuse. Lorsque Rome adopta l'usage de ces courses de chars, la sévérité des mœurs romaines ne put souffrir que la gloire des consuls, des sénateurs, des patriciens, s'exposât sur l'arène aux murmures ou aux applaudissements de l'inconstante multitude. D'obscurs cochers, consacrés aux plaisirs du peuple, disputèrent seuls le prix de ces combats; on les distinguait par des couleurs rouge, blanche, verte et bleue.

Sous les empereurs, lorsque les citoyens ne prirent plus de part à la chose publique, les plaisirs devinrent leurs seules affaires : les Romains, que leurs maîtres amusaient à

ands frais pour les distraire du chagrin de la servitude, ptèrent dans les jeux publics cette ardeur, cette âpreté, cet rit de faction qui ne pouvaient plus éclater impunément le forum; chacun soutint avec passion les querelles onducteurs de chars; les couleurs qu'ils avaient adop- devinrent des étendards et des signaux de tumulte; la rstition attacha bientôt des idées mystérieuses à ces tre couleurs qu'on supposait représenter les éléments; crut voir, dans leurs triomphes ou dans leurs revers, présages contraires ou favorables que chacun inter- était au gré de ses opinions, de ses craintes ou de ses ésirs.

Les empereurs, soit qu'ils fussent entraînés par l'exemple, soit qu'ils crussent plaire au peuple en l'imitant, commirent souvent la faute de prendre part à ces querelles puériles; l'influence de l'autorité les rendit enfin aussi importantes, aussi violentes, aussi acharnées que les querelles religieuses, et ceux qui voulurent réprimer ces abus les trouvèrent trop enracinés par l'usage pour pouvoir les détruire.

Après la translation du siége de l'empire à Byzance, cette folie étrange et funeste sembla s'accroître avec la corruption des mœurs. Les Grecs, asservis par des tyrans, gouvernés par des eunuques, opprimés par les Barbares, ne semblaient retrouver leur ancien courage, leur ancienne audace, que pour défendre des prêtres orthodoxes, des moines hérétiques, pour soutenir, au péril de leur vie, ou des formules inintelligibles, ou l'insolence de quelques misérables conducteurs de chars; et, au moment où, dans les camps, dans les palais, dans le sénat, on ne voyait que tyrannie et servitude, par un contraste bizarre, on retrouvait dans le cirque la démocratie avec toute sa licence et toutes ses fureurs.

Justinien appuya de son autorité les partisans de la faction bleue: fière de cette protection, elle se livra aux plus grands excès contre ceux qui soutenaient la faction verte. Toutes les villes devinrent le théâtre de combats sanglants et de tous les crimes qui accompagnent les guerres civiles.

Les bleus prirent le costume des Huns, et se montrèrent, comme eux, avides et cruels ; ils pillaient les maisons de leurs ennemis, massacraient les passants, vendaient leurs bras à ceux qui voulaient payer des assassins, enlevaient les esclaves à leurs maîtres, les filles à leurs pères, outrageaient sur le cadavre de leurs époux les femmes les plus distinguées : aucun magistrat n'osait punir ces brigands, dans la crainte de déplaire à Justinien, et la terreur était portée à tel point que l'empereur ignora pendant trois ans leurs excès.

Lorsqu'il en fut instruit, il nomma pour préfet de la ville Théodote, homme ferme, juste, et autrefois comte d'Orient. Ce magistrat, bravant le courroux du prince, opposa aux factieux une inflexible sévérité, dissipa leurs attroupements, jeta en prison les plus mutins, et en fit décapiter plusieurs.

Au nombre de ceux qu'il envoya au supplice se trouvait un patricien nommé aussi Théodote. Les nobles, qui trop souvent veulent se mettre au-dessus des lois, se liguèrent contre le préfet : Justin, cédant à leurs clameurs, renvoya Théodote en Orient; mais cependant il obligea son successeur de suivre les mêmes principes, et de déployer contre les factions la même fermeté.

La part que Justinien avait prise à ces désordres ne lui enleva point la bienveillance de l'empereur ; nommé consul, ce prince dépensa des sommes prodigieuses pour se rendre populaire par des fêtes magnifiques ; il fit combattre sur l'arène vingt lions contre trente léopards. Le vulgaire, fermant les yeux sur la décadence de l'empire, prenait alors l'éclat pour la puissance, et la magnificence pour la grandeur.

Tandis qu'on l'amusait par la pompe de ces jeux, on laissait Théodoric gouverner en maître l'Italie, et nommer un consul sans daigner demander le consentement de l'empereur.

A cette époque le roi de Perse, qui se prétendait souverain de la Colchide, nommée alors Lazique, lui donna un roi appelé Damnazès ; il mourut : Zathcus, son successeur, ayant embrassé le christianisme, voulut tenir sa couronne de l'em-

pereur d'Orient. Cavade, irrité, résolut dès lors de déclarer de nouveau la guerre à l'empire; il acheta, dans ce dessein, l'alliance d'un roi des Huns qui résidait près de Derbent; mais ayant découvert que ce prince recevait aussi des subsides de Justin, il l'invita à une conférence, et se vengea de sa duplicité en l'assassinant.

Peu de tyrans surpassèrent Cavade en fourberie et en cruauté. La conformité qui existait entre les principes de Zoroastre et de Manès avait déterminé un grand nombre des principaux satrapes et des officiers de l'armée à embrasser le manichéisme; le fils du roi les favorisait, et on les accusait de conspirer pour porter ce jeune prince au trône. Cavade, dissimulant son courroux, rassemble les états du royaume, et s'adressant aux manichéens : Mon fils, leur dit-il, a embrassé vos dogmes, je le sais et je l'approuve; je respecte « vos principes; je veux que l'héritier du trône soit entouré « par vous et ne suive que vos maximes. Séparez-vous des « profanes, et approchez-vous de lui. » Les manichéens, surpris, obéissent avec joie; dès qu'ils sont réunis, la garde les entoure et les égorge.

Tous ces meurtres répandaient une terreur générale : le roi d'Ibérie, ne pouvant plus supporter le joug de ce monarque sanguinaire, implora la protection de Justin; dès que Cavade en fut informé, il fit entrer son armée en Ibérie, et cette invasion devint le signal de la guerre entre les Grecs et les Perses.

Ce fut alors que le grand Bélisaire commença le cours de sa vie héroïque; il conduisit les légions de Justin dans la Perse-Arménie, la dévasta; mais ensuite, mal secondé par des troupes qu'il n'avait pas encore eu le temps de former, il se vit forcé à la retraite, et ce premier échec en lui prouvant la nécessité de joindre la prudence à l'audace, ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa gloire. La fortune égare les plus grands hommes, et, pour les génies ardents, un léger revers est quelquefois plus utile qu'un grand succès.

Une autre armée de Justin fut complétement battue près

de Nisibe, par la lâcheté de Licelaire qui la commandait. Bélisaire le remplaça, et malgré le découragement répandu par cette défaite, il arrêta les progrès des Perses, et défendit contre eux Dara, avec autant d'habileté que de courage.

Les Arabes, détrompés des erreurs de l'idolâtrie, commençaient dès lors à sentir le besoin d'un nouveau culte. Ils voulurent d'abord rétablir celui de Moïse. Le roi d'Abyssinie, Élishan, zélé sectateur de la foi chrétienne, partit d'Axum, traversa le golfe Arabique, défit les Arabes, tua leur prince Birnion, et plaça sur son trône un roi chrétien.

Après son départ, les Arabes se révoltèrent de nouveau; le roi d'Abyssinie les vainquit encore, et conclut une alliance avec Justin, qui lui envoya pour auxiliaires, non des troupes, mais des prêtres. Élishan, à son retour dans ses États, plus jaloux des biens du ciel que de ceux de la terre, descendit du trône, envoya comme offrande sa couronne à Jérusalem, et, après avoir régné en conquérant, mourut en saint dans un monastère.

Théodoric, que son zèle pour l'arianisme n'avait point empêché de protéger en Italie les catholiques, souffrait avec impatience les persécutions que les ariens éprouvaient dans l'Orient; il envoya quatre sénateurs romains à Constantinople, chargés de reprocher cette injustice à l'empereur, et il contraignit le pape Jean à présider l'ambassade, en lui ordonnant d'employer tous ses soins pour faire renoncer Justin à ce système de rigueur.

Le sénat, le clergé, le peuple, l'empereur lui-même, vinrent au-devant du pape, à la porte de la ville, et se prosternèrent à ses pieds; il ne voulut entrer dans l'église métropolitaine que sous la condition qu'il officierait en latin, et serait assis au-dessus du patriarche.

Le roi des Goths aurait dû prévoir qu'un pape ne pourrait pas plaider de bonne foi la cause des hérétiques; le pontife romain parla de manière à ne rien obtenir. Il revint à Rome, satisfait des refus de Justin, et comblé d'éloges par les catholiques : mais Théodoric, mécontent de sa conduite et sans

respect pour sa dignité, le fit enfermer dans une prison où il mourut.

La vieillesse avait rendu le caractère du conquérant de l'Italie plus faible et plus irascible; le héros disparaissait; le Barbare se montrait : jeune, il avait honoré le courage et la vertu; vieux, il les craignit et les envoya au supplice.

Les deux plus illustres personnages de Rome, Boèce et Symmaque, comblés jusque-là de sa faveur, excitèrent sa jalousie; et dès qu'ils lui parurent redoutables, ils furent sacrifiés.

Le sénateur Boèce, né dans la famille des Aniciens, croyait descendre de celle du fameux Manlius, qui avait chassé les Gaulois du Capitole; le désir de soutenir ce nom glorieux l'éloigna des dissipations auxquelles s'abandonnaient exclusivement les Romains dégénérés.

Dans sa jeunesse, il se livra à l'étude avec ardeur; sa vive curiosité le conduisit dans les écoles d'Athènes, et il y resta plusieurs années. Sa raison forte le garantit de la passion puérile des Grecs pour la magie et pour la mysticité; il profita des leçons de Proclus, célèbre alors.

Son esprit, éclairé par la morale du christianisme, se fortifia par la logique d'Aristote, et s'enrichit de l'imagination vive de Platon; lorsqu'il vint à Rome, le patricien Symmaque le prit pour gendre. Boèce défendit la foi catholique contre les hérésies d'Arius et d'Eutychès : studieux, actif, infatigable, il composa plusieurs traités sur la musique ancienne, sur la mécanique d'Archimède, sur l'astronomie de Ptolomée, et sur la philosophie de Platon.

Sa fortune secourait les indigents, son courage protégeait l'innocence, et, si la flatterie seule put comparer son éloquence à celle de Démosthène et de Cicéron, l'opinion publique l'éleva justement au-dessus de tous les écrivains de son siècle.

Théodoric, comme tous les grands hommes, cherchait le mérite, honorait la vertu, récompensait le talent. Boèce obtint le consulat et la charge de maître des offices. Il vit même

ses deux fils, jeunes encore, nommés ensemble consuls, paraître au forum au bruit des applaudissements du sénat et des acclamations du peuple.

La faveur ne corrompit point son noble caractère. Citoyen dans une ville asservie, philosophe au milieu de la cour d'un conquérant, son courage résista à la tyrannie orgueilleuse des officiers barbares, qui, malgré les intentions du roi, pillaient les campagnes, opprimaient les paysans, ruinaient les provinces et traitaient les Romains en esclaves.

Son éloquence hardie éclaira le monarque trompé et sauva Paulianus, qu'un ordre inhumain allait livrer aux bêtes féroces.

Lorsqu'il fallait combattre la délation, défendre la vertu, il ne connaissait ni crainte ni prudence.

Cette fierté romaine accrut sa renommée et fit tomber son crédit : la vérité est importune dans le palais des meilleurs rois ; elle arrache l'estime, mais blesse la vanité.

Théodoric commençait à craindre l'ombre de liberté qu'il avait rendue au sénat. On accusa le sénateur Albinus d'avoir formé une conspiration pour faire recouvrer à Rome son indépendance ; Boèce défendit son ami : « Prince, s'écria « t-il, les sentiments de l'homme vertueux qu'on accuse « sont ceux du sénat et les miens. Nous devons partager sa « peine, s'il est coupable ; et, si nous sommes innocents, les « lois doivent protéger Albinus comme nous. »

Les délateurs, résolus de le perdre, contrefirent sa signature et celle d'Albinus ; ils l'apposèrent au bas d'un écrit adressé à l'empereur d'Orient pour implorer son secours contre l'oppression des Goths ; Théodoric irrité, sans vouloir écouter Boèce, le fit conduire en prison,

Le sénat, tremblant, traita sa fierté de rébellion, sa science de magie, et se déshonora en ordonnant sa mort et la confiscation de ses biens.

Boèce, sans se plaindre, montra son mépris pour ce vil sénat, dont il avait voulu défendre la liberté, et ne s'en vengea que par ce peu de mots : « Personne après moi, dit-il.

« ne sera plus coupable, dans Rome, du crime que vous me « reprochez. »

Loin de s'effrayer des approches de la mort, il composa dans sa prison un traité sur les consolations qu'on doit à la philosophie. Les ministres barbares de la vengeance du roi des Goths serrèrent sa tête avec une forte corde jusqu'au moment où ses yeux sortirent de leurs orbites : après avoir joui pendant quelque temps de ses douleurs qui ne pouvaient vaincre son courage, ils le tuèrent à coups de massue, et éteignirent ainsi la dernière lumière de l'Occident.

Son beau-père, le patrice Symmaque, laissa éclater indiscrètement sa trop juste douleur. On crut qu'il voulait venger celui qu'il osait pleurer; il fut chargé de fers, traîné à Ravenne, et sacrifié aux soupçons du roi.

Théodoric ne survécut pas longtemps à ses victimes, et, on doit le dire, à sa propre gloire; après avoir brillé pendant trente ans sur la terre de cet éclat que donnent de grandes conquêtes, de grands talents et de grandes vertus, il descendit dans la tombe, troublé de craintes et accablé de remords. La frayeur et la honte, plus que l'âge, affaiblissaient son esprit. Un jour, comme on servait sur sa table un énorme poisson : « Éloignez ce fantôme! s'écria-t-il; je vois Symma- « que furieux; son œil annonce la vengeance; il est prêt à « me dévorer! »

Après trois jours d'agonie il mourut; ses dernières paroles exprimèrent son profond repentir de la mort de Symmaque et de Boëce.

Ainsi tomba cet homme célèbre qui, sortant des forêts de la Pannonie, s'était rendu maître de Rome et de l'Occident, et avait étendu le pouvoir de ses armes depuis Syracuse jusqu'à Belgrade, et des bords du Danube aux rivages de l'Océan.

La fortune, qui lui avait si longtemps prodigué ses faveurs, lui accorda le bien le plus rare pour un roi, un ami véritable : Artémidor, Grec de naissance, se montra toujours plus attaché à l'homme qu'au prince; le roi, l'ayant perdu,

fit de lui en peu de mots le plus noble éloge : « Artémidor, « dit-il, servait le mérite, consolait le malheur, et n'abusait « jamais de son pouvoir. »

Amalasonte, fille de Théodoric, hérita de ses États, de ses talents et de sa renommée; elle força par son courage et par sa vertu les Romains à chérir et les Barbares à respecter le joug d'une femme; et, pendant la longue enfance de son fils Athalaric, elle occupa glorieusement ce trône sur lequel tant d'illustres guerriers n'avaient pu se maintenir.

La mort de Théodoric rendit à l'empereur d'Orient l'espoir de renverser la puissance des Goths en Italie; croyant même qu'il était inutile, pour faire tomber le trône d'une femme, de déployer les forces de l'Orient, il la fit attaquer en Pannonie par les Lombards, avides d'argent et de gloire; mais ils furent repoussés par les troupes de la reine des Goths; Justin se vit forcé de reconnaître Athalaric roi d'Italie (an 526).

Amalasonte, douée d'un esprit vif et pénétrant, d'un caractère ferme et modéré, possédait également la langue grecque et la langue latine, parlait bien et peu, se montrait à la fois économe et libérale; elle aimait la paix sans craindre la guerre, négociait avec sagesse, mais avec fierté, et s'attirait l'estime générale par sa fidélité inviolable dans ses promesses.

Le premier acte de son règne fut un acte d'expiation et de justice; elle rendit aux enfants de Boèce et de Symmaque leur héritage.

Cassiodore, dont l'envie avait été forcée de respecter sous trois règnes différents les talents et la vertu, fut son principal ministre.

Voulant élever son fils non en prince, mais en homme, elle l'envoya suivre ses études dans les écoles romaines.

Sa prudence détourna le danger dont la menaçait l'ambition d'Amalaric, roi d'Espagne et petit-fils de Théodoric; elle évita la guerre en cédant à ce prince les villes qu'elle possédait dans la Gaule.

Le comte Riccimer, chargé de ses ordres, parut au milieu du sénat de Rome, et lui porta le serment, qu'elle avait prêté, de conserver aux Romains, aux Dalmatiens et aux Goths tous leurs priviléges.

Tandis qu'elle employait ainsi l'adresse, le courage, la douceur pour affermir la puissance des Goths, le sort continuait à favoriser dans l'Orient l'élévation d'un prince destiné à détruire un jour cette puissance.

Justin penchait rapidement vers son déclin. Justinien, son neveu, patrice et général, ne portait encore que le titre de *nobilissime ;* impatient d'arriver à l'empire, il s'était assuré par ses libéralités les suffrages du sénat. Les sénateurs supplièrent l'empereur de lui décerner le titre d'auguste. L'amour de l'autorité est la dernière passion des vieillards ; l'empereur octogénaire refusa de partager un pouvoir qui allait expirer. Mais l'année d'après, averti par la diminution de ses forces des approches de la mort, il convoqua dans son palais le sénat, associa Justinien à l'empire, le nomma auguste ainsi que sa femme Théodora, les fit couronner par le patriarche Épiphane, et mourut peu de mois après (an 527).

Il avait régné neuf ans. Vieux lorsqu'il parvint au trône, il porta sans gloire la couronne dont ses exploits l'avaient fait juger digne dans la vigueur de sa jeunesse.

CHAPITRE XV.

JUSTINIEN.

(Ans de J.-C. 527-565.)

Portrait de Justinien. — Son gouvernement. — Portrait de l'impératrice Théodora. — Mort de son fils. — Premiers succès de Justinien. — Destruction et reconstruction d'Antioche. — Profession de foi de Justinien. — Mutilation de deux évêques. — Pénitence de Théodora et de cinq cents femmes. — Révolte des Abazes contre leur roi. — Guerre avec Cavade, roi de Perse. — Succès de Bélisaire. — Invasion de Barbares. — Origine des Esclavons. — Nouvelle guerre avec Cavade. — Bataille de Callinique. — Résistance courageuse de Bélisaire. — Usage persan à la guerre. — Mort de Cavade. — Avénement de Cosroès

au trône de Perse. — Paix entre Justinien et Cosroès. — Querelles du cirque. — Révolte du peuple pour la faction verte. — Fermeté de Théodora. — Tumulte excité par Hippace et Pompée. — Massacre dans le cirque. — Mort d'Hippace et de Pompée. — Projet de la conquête de l'Afrique par Justinien. — Révolution en Afrique. — Usurpation de Gélimer. — Hésitation de Justinien pour son entreprise. — Préparatifs de guerre contre les Vandales. — Départ de Bélisaire. — Invention des signaux attribuée à Bélisaire. — Campement de l'armée. — Marche de Gélimer. — Exploits de Jean, général romain. — Première attaque. — Échec des Massagètes. — Victoire de Bélisaire sur Gélimer. — Son entrée dans Carthage. — Nouveaux préparatifs de Gélimer. — Sa défaite et sa fuite. — Mort de Jean par la maladresse d'un soldat. — Lettre de Pharas à Gélimer. — Singulière demande de Gélimer à Pharas. — Sa capitulation et sa captivité. — Entrée triomphale de Bélisaire dans Constantinople. — Projets de Justinien. — Rédaction des Codes, par Trébonien. — Le Digeste et les Pandectes. — Les Institutes de Justinien. — Les Novelles. — Événements en Italie. — Régence d'Amalasonte. — Inconduite de son fils Athalaric. — Conspiration contre Amalasonte. — Mort d'Athalaric. — Élévation de Théodat. — Ses crimes. — Mort d'Amalasonte. — Conquête de la Sicile par Bélisaire. — Révolte en Afrique. — Victoire de Salomon sur les Maures. — Conspiration contre lui. — Sa fuite à Syracuse. — Stozas est élu général. — Arrivée de Bélisaire à Carthage. — Sa victoire sur les Maures. — Son retour en Sicile. — Défection dans l'armée impériale. — Défaite et fuite de Stozas. — Gouvernement de Salomon en Afrique. — Sa défaite, sa fuite et sa mort. — Défaite des Maures. — Conduite de Théodat. — Marche de Bélisaire en Italie. — Prise de Naples. — Lâcheté de Théodat. — Élévation de Vitigès. — Mort de Théodat. — Arrivée de Bélisaire à Rome. — Marche de Vitigès sur Rome. — Danger et défense courageuse de Bélisaire. — Siége de Rome. — Arrivée d'un renfort. — Propositions de Vitigès. — Suspension d'armes. — Levée de siége. — Mort du pape Silvère. — Invasion et victoire des Bulgares. — Arrivée de Narsès à Ravenne. — Cause de mésintelligence entre Narsès et Bélisaire. — Prise de Milan par les Barbares. — Invasion et retraite de Théodebert. — Siége de Ravenne par Bélisaire. — Son entrée triomphale dans Ravenne. — Disgrâce et exil de Jean de Cappadoce. — Sa mort. — Invasion de Cosroès. — Son entrée dans Antioche. — Ambassade de Justinien à Cosroès. — Bélisaire est nommé général de l'Orient. — Ses succès en Perse. — Retour de Cosroès. — Retraite et disgrâce de Bélisaire. — Sa réintégration et son départ. — Ambassade de Cosroès à Bélisaire. — Artifice de Bélisaire. — Paix entre Bélisaire et Cosroès. — Travaux de Justinien. — Révolte et mort d'Ildibad. — Baduella, surnommé Totila, est roi des Goths. — Sa conquête de l'Italie. — Maladie de Justinien. — Disgrâce et réhabilitation de Bélisaire. — Son départ et sa marche contre Totila. — Prise de Rome par Totila. — Son départ de Rome. — Rentrée de Bélisaire dans Rome. — Retour de Totila. — Mort de l'impératrice Théodora. — Retraite volontaire de Bélisaire. — Préparatifs hostiles et mort de Théodebert. — Prise de Rome par Totila. — Son départ pour la Sicile. — Narsès est nommé général. — Son portrait. — Son arrivée en Italie. — Bataille entre Narsès et Totila. — Défaite, fuite et mort de Totila. — Téia est roi des Goths. — Prise de Rome par Narsès. — Bataille entre Narsès et Téia. — Mort courageuse de Téia. — Paix entre Narsès et les Goths. — Rupture de cette paix. — Siége, blocus et capitulation de Cumes. — Victoire de Narsès sur les Allemands. — Soumission des Goths. — Destruction de leur empire. — Exarchat de Narsès et de Longin. — Écrits religieux de Justinien. — Disgrâce et mort du pape Vigile. — Révolution en Espagne. — Apparition des Turcs. — Invasion d'Arabes et de Huns. — Alarmes de Justinien. — Armement de Bélisaire. — Sa victoire sur les

Barbares. — Son triomphe et sa disgrâce. — Découverte du ver à soie. — Conspiration contre Justinien. — Captivité de Bélisaire. — Sa mendicité et sa cécité *(fable)*. — Mort de Bélisaire. — Mort de Justinien.

Le nouveau maître de l'Orient, né sous le chaume, élevé dans les camps, parvenu au rang des Césars par l'assassinat de Vitallien, prodigue pour ses plaisirs, minutieux dans ses occupations, comparé pour ses amusements puérils à Domitien, subjugué par une courtisane qu'il avait épousée, devait inspirer plus de crainte que d'espoir au peuple : cependant sa vie fut glorieuse, son nom célèbre; et, sous son règne, l'empire relevé parut reprendre une nouvelle vie et de nouvelles forces.

Justinien ambitionnait tous les genres de gloire. Les leçons d'un Grec, nommé Théophile, avaient éclairé son esprit; il était dans la maturité de l'âge lorsqu'il monta sur le trône : on vantait son savoir en jurisprudence, son éloquence au sénat; il montrait une vive passion pour l'architecture et pour la musique; les Grecs chantent encore dans leurs temples une de ses hymnes.

L'étude de la théologie, à laquelle, suivant l'esprit du siècle, il se livra trop ardemment, lui coûta un temps précieux, et lui fit commettre de graves erreurs. Le mélange de défauts et de qualités qui formaient le caractère de ce prince le rend difficile à juger. Les jurisconsultes lui ont prodigué leurs éloges, les auteurs ecclésiastiques, leurs injures. Procope, avocat, secrétaire de Bélisaire et historien, l'a flatté et déchiré tour à tour; son opinion changeait avec son intérêt. Dans un de ses ouvrages il peint cet empereur sous les traits d'un ange; dans un autre il le représente sous ceux d'un démon : sa vie entière prouve qu'il ne mérita ni ces louanges exagérées ni cette censure amère.

Justinien, avec une ambition sans bornes, avait un esprit médiocre, un caractère faible; naturellement doux, les caprices de Théodora, qui le dominait, le firent paraître quelquefois cruel. Le désir des succès l'éclairant dans ses choix,

il eut d'habiles généraux. La jalousie le rendit ingrat pour eux. Jamais prince n'éleva autant de monuments; peu d'empereurs firent autant de conquêtes; ses lois ont illustré sa mémoire et régissent encore le monde; mais sa gloire ne fut que d'emprunt : celle du législateur n'appartient qu'au savant jurisconsulte Trébonien; celle du conquérant fut entièrement due au talent de Germain, au génie de Bélisaire et à celui de Narsès; si sa volonté leur donna l'impulsion, sa faiblesse entrava souvent leur marche, sa prodigalité dissipa l'immense trésor que lui avait laissé son prédécesseur; ses ministres, avides et corrompus, accablèrent les peuples d'impôts; il porta très-loin ses armes, mais il épuisa ses forces et perdit par ses fautes l'Occident, que ses généraux avaient conquis. Ses nombreux monuments écrasèrent l'empire plus qu'ils ne l'embellirent. Enfin il dut sa grandeur à sa fortune, son élévation à un crime, ses succès à quelques grands capitaines, ses revers et ses malheurs à lui seul; et son nom ne brillerait pas avec tant d'éclat aujourd'hui, si Trébonien ne l'avait placé à la tête d'un code immortel.

Théodora gouvernait l'empereur et l'empire. Dans sa jeunesse, ses charmes et ses vices commencèrent sa fortune; elle surpassait les autres courtisanes en libertinage comme en beauté : comédienne, pantomime, elle excitait, par la vivacité de son jeu, par ses gestes et ses attitudes bouffonnes, un vif enthousiasme; le peuple, qui lui prodiguait alors ses applaudissements sur le théâtre, était loin de prévoir qu'un jour, assise sur le trône, elle exigerait de lui d'autres hommages.

Théodora était spirituelle; un gouverneur d'Afrique en devint passionnément épris et l'emmena avec lui dans sa province; elle en eut un fils. Un nouveau caprice ou un secret pressentiment la décidèrent à revenir dans la capitale : là, jouant un autre rôle, elle affecta la dévotion, vécut dans la retraite, se livra à l'étude, ne reçut que des savants, des magistrats, des hommes d'État, attira chez elle Justinien, et le captiva tellement qu'il résolut de l'épouser.

Justin refusait d'y consentir. Les lois de Constantin et de Marcien interdisaient aux sénateurs et aux citoyens tout mariage avec une comédienne. Justinien, entraîné par sa passion, surmonta ces obstacles, arracha le consentement de l'empereur, obtint la révocation des lois qui empêchaient cette union, et fit célébrer son mariage. Sa mère, Vigilantia, en mourut de honte et de douleur.

Lorsque Théodora fût parvenue au pouvoir suprême, sous le manteau de la dévotion dont elle se couvrait, on vit percer cet orgueil hautain, si commun et si odieux quand il rappelle une basse origine : cependant, toujours comédienne, sur le trône, elle joua le rôle d'une princesse charitable et généreuse; elle prodigua aux courtisans ses bienfaits, aux pauvres ses aumônes, bâtit des églises, fonda des couvents; mais en même temps, implacable dans ses vengeances, elle persécuta les prêtres qui ne se soumettaient pas à sa volonté, et les grands qui dédaignaient sa protection.

Entourée d'anciennes courtisanes, Chrysomale, Indora, Macédonia, on eût dit que le palais des Césars était devenu un lieu de prostitution. Ses sœurs, qui avaient livré comme elle leurs charmes au public, firent de riches mariages; des hommes puissants se virent forcés de les épouser et d'acheter la conservation de leurs dignités par la perte de leur honneur.

Tout ce qui résistait à l'impératrice était brisé. Elle envoyait aux cachots, en exil, à la mort, des sénateurs, des généraux, des gouverneurs de province, des évêques; les deux prisons particulières où elle jetait ses victimes étaient appelées par le peuple le Labyrinthe et le Tartare.

Son fils, apprenant en Afrique son élévation imprévue, accourt précipitamment à Constantinople sans ordre, voit sa mère un moment et disparaît pour toujours; un crime la délivra ainsi de ce témoin importun qui aurait rappelé continuellement à l'empereur la première condition et les anciennes amours de sa femme.

La passion de Justinien pour elle fermait pourtant ses yeux

à tel point qu'il se glorifiait de son asservissement et témoignait le plus grand respect à cet objet du mépris général. Il força les grands et le peuple de jurer d'obéir à l'impératrice comme à lui.

Mais on ne parvient pas de si loin à tant de fortune, d'éclat et de puissance, sans être doué de quelques grandes qualités. Cette princesse joignait à un esprit étendu, fin, élevé, une étonnante instruction et un grand courage : aussi l'empereur, à la tête d'une de ses Novelles, déclare qu'il a consulté la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée; et comme si l'ombre altière de cette princesse continuait à dominer les esprits, on a vu récemment encore des jurisconsultes vouloir que, par respect pour le Code et le Digeste, on honorât la mémoire de Théodora.

Il est certain que cette femme, sur le trône, aima la gloire avec autant d'ardeur qu'elle avait aimé le plaisir : elle soutint par sa fermeté la faiblesse de son époux, l'excita aux grandes entreprises, lui conseilla souvent d'heureux choix, et fut homme pour lui.

Le commencement du règne de Justinien fut marqué par des succès. Sittas, un de ses généraux, défit et soumit les Zânes, habitants du mont Taurus. Les vaincus, traités avec douceur, devinrent des chrétiens soumis et fidèles. Sittas reçut ordre de l'empereur d'épouser Concetta, sœur de Théodora, autrefois courtisane comme elle; son obéissance lui valut le duché d'Arménie.

Un autre général, nommé Pierre, remporta une victoire sur l'armée du roi de Perse. La tyrannie de Cavade excitait des troubles dans son royaume : plusieurs grands de ce pays implorèrent la protection de Justinien.

Borcéa, reine des Huns Sabires, alliée de l'empire, à la tête de cent mille hommes, battit une autre tribu de Huns, commandée par deux rois amis de Cavade; la nouvelle amazone tua l'un de ces princes, s'empara de l'autre, et l'envoya à Justinien, qui, le regardant apparemment plutôt comme un chef de brigands que comme un roi, le fit pendre.

Ce supplice inspira plus de peur que d'indignation : Gordas, roi des Huns de la Taurique, conclut un traité d'alliance avec Justinien, embrassa le christianisme, et, ne pouvant convertir ses sujets, fut détrôné par eux. L'empereur le vengea, chassa les Huns de la Taurique et s'en empara.

Les Esclavons passèrent en grand nombre le Danube; Justinien leur opposa son neveu Germain, général habile, fier, et qui ne craignait ni les Barbares ni Théodora.

Il brava la haine de cette princesse, la força de l'estimer, tailla en pièces les Esclavons et les poursuivit au delà du Danube.

La nature se montrait alors plus contraire à l'empereur que la fortune : un affreux tremblement de terre détruisit Antioche (an 528); cinq mille personnes y furent écrasées; il en périt sept mille tant à Laodicée qu'à Séleucie. Antioche fut rebâtie et prit le nom de Théopolis.

L'empereur, zélé pour le culte catholique, envoya sa profession de foi au pape; il publia des lois sévères contre les hérétiques. Depuis Théodose, l'esprit de secte et de parti remplaça trop souvent celui de charité.

Les évêques obtinrent le droit impolitique de surveiller les tribunaux. Une loi accorda à l'Église cent ans pour la prescription de ses droits.

Une autre éloigna de l'épiscopat les prêtres mariés qui avaient des enfants.

Un édit prescrivait les formes à suivre pour l'élection des évêques. Les jeux de hasard furent défendus, non comme cause de crimes, mais comme sources de blasphèmes.

Deux évêques, ceux de Rhodes et de Diospolis, accusés du crime qui attira sur Sodome et Gomorrhe la colère du ciel, reçurent un châtiment peut-être aussi scandaleux que leurs débauches; ils furent mutilés et livrés en spectacle au peuple de Constantinople. Un héraut marchait devant eux en criant: « Apprenez, évêques, à ne pas souiller la sainteté de votre « caractère! »

Dans un temps où l'on déployait cette rigueur contre le

vice, Théodora comprit sans doute qu'elle devait elle-même à l'opinion générale quelque expiation. Elle changea un de ses palais en maison de pénitence.

Cinq cents femmes débauchées y devinrent religieuses, pleurant au pied des autels les mêmes égarements qui avaient ouvert le chemin de la fortune et du trône à l'impératrice.

Une loi dictée par le véritable esprit du christianisme défendit à la jalousie qui s'entourait d'eunuques de dégrader ainsi l'humanité par une honteuse mutilation.

Le Caucase fut, à cette époque, le théâtre d'une révolution instructive pour les despotes. Le roi des Abazes, détruisant la liberté de son peuple, s'était emparé du pouvoir absolu; il opprimait ses sujets, mutilait et vendait ceux qui excitaient sa défiance : poussés à l'indépendance, et même au crime par l'excès du malheur et de la servitude, ils se révoltèrent, forcèrent le palais du roi, le tuèrent et embrassèrent le christianisme; un envoyé de Justinien avait accueilli leurs plaintes et encouragé leur révolte.

L'empereur n'aurait mérité que des éloges, s'il s'était borné à protéger l'Église; mais son zèle se changea en fanatisme : il ferma par un édit les écoles d'Athènes, asile, à la vérité, du paganisme, mais dernier refuge des sciences.

La persécution des idolâtres et des hérétiques produisit des conversions apparentes et de nombreuses émigrations.

L'empereur, qui méditait déjà la conquête de l'Occident, aurait voulu, pour parvenir à relever les débris de l'empire romain, se délivrer, par une paix solide, de la crainte des Perses. Il envoya un ambassadeur à Cavade; l'orgueilleux roi de Perse reçut ses présents, mais rejeta ses propositions. Dans ses lettres à Justinien, il ne lui donnait, dans son style oriental, que le titre de fils de la lune, prenant pour lui-même celui de fils du soleil. « Vous m'avez refusé, disait-il, des se-
« cours contre les Huns; vous m'avez enlevé des alliés, des
« tributaires; mes ennemis se sont toujours vus encouragés
« par vous : vous vous dites chrétien; n'oubliez donc pas
« que votre loi vous défend d'amasser tant d'or et de verser

« tant de sang. Si vous ne satisfaites à ma juste plainte, ma « vengeance ne vous laissera de trêve que jusqu'au prin« temps. »

La négociation étant ainsi rompue, Bélisaire, général des troupes grecques, vint camper aux portes de Dara. Dès sa jeunesse, son habileté, son courage, avaient fait pressentir ses grandes destinées ; il inspirait la confiance à ses inférieurs et le respect à ses égaux. Ses talents auraient pu toutefois, dans une cour corrompue, languir à jamais oubliés : une faiblesse honteuse lui ouvrit les portes de la fortune ; il épousa la fille d'un cocher. Sa femme Antonina était l'amie de Théodora, et la faveur de l'impératrice, dictant le choix de Justinien, donna un grand homme à l'empire.

Antonina, déréglée dans ses mœurs, infidèle en amour, constante en amitié, habile en intrigues, souilla la couche de son mari, se montra passionnée pour sa gloire, et, l'accompagnant sur ses flottes, dans ses camps, au milieu des combats, partagea toujours ses travaux, ses fatigues et ses périls.

Pérose, à la tête de quarante mille Perses, marchait contre les Grecs. Les forces de Bélisaire ne s'élevaient qu'à vingt-cinq mille hommes, mal disciplinés et découragés par le souvenir de leurs nombreux revers. On ne pouvait compter que sur la bravoure des auxiliaires, Hérules et Huns ; mais leur fidélité était plus douteuse que leur vaillance.

Bélisaire, craignant de se compromettre avec de telles troupes, s'était retranché ; les ennemis vinrent insulter les impériaux jusqu'aux pieds des remparts. Un cavalier perse, courant avec fierté sur le front du camp, défiait hautement les plus braves à se mesurer contre lui : aucun guerrier n'osait répondre à cet appel, enfin, indigné de cette stupeur générale, un simple baigneur, nommé André, s'arme, sort du camp, combat le Persan, le renverse, lui coupe la tête, et fait tomber sous ses coups un autre officier qui voulait venger le vaincu.

Ce succès, comme un heureux présage, ranime le courage

et la confiance parmi les troupes de Bélisaire. Cependant celui-ci, avant de tenter le sort des armes, essaya encore de négocier. L'orgueil des Perses rendit toutes les conférences inutiles : Bélisaire les rompit, en confiant au Dieu des chrétiens la décision de cette querelle. Pérose dit que le soleil, sa divinité, éclairerait sa victoire, et l'introduirait dans Dara; il ordonna même insolemment au gouverneur de lui préparer une fête digne de son triomphe.

Des deux côtés on se prépare au combat : Bélisaire dit à ses soldats : « Compagnons, dissipez vos alarmes! Votre en-
« nemi est loin d'être aussi redoutable que vous le croyez;
« un obscur domestique vient, sous vos yeux, de terrasser
« les deux plus braves des Perses. Vous ne manquez ni de
« force ni de courage, mais de discipline : apprenez à obéir,
« et vous commanderez à la victoire. Approchez hardiment
« de vos ennemis, et comptez pour rien leur nombre; vous
« verrez dans leurs lignes peu de vrais soldats, et une foule
« de paysans mal armés, plus propres au pillage qu'au com-
« bat. Ils fuient les braves, et ne savent que dépouiller les
« morts.

« Marchez; souvenez-vous de vos pères, combattez en
« Romains, et l'orgueil des Perses s'abaissera devant vos ar-
« mes. »

Le signal donné, la bataille commença : tant qu'on se borna à se lancer des flèches, les Perses, plus adroits, eurent l'avantage; mais lorsque les carquois furent épuisés, et que, le glaive à la main, les deux armées se joignirent et se choquèrent, la fortune parut plus égale.

Le combat fut long et terrible. Cependant, par l'ordre de Bélisaire, les Huns et les Hérules, ayant tourné l'ennemi, jetèrent le désordre dans les rangs. Pérose fit alors avancer l'élite de ses troupes, les Immortels; Sunica, à la tête des Huns, charge cette réserve, l'enfonce, tue son chef, et enlève son enseigne; alors de toutes parts les Perses prirent la fuite, et l'on en fit un grand carnage.

Cavade éprouva encore un échec en Arménie; on lui offrit

de nouveau la paix ; il répondít que, forcé par sa position à entretenir, au grand préjudice de ses peuples, deux fortes armées, l'une contre les Barbares du Nord, l'autre contre les Grecs, il ne voudrait traiter que si l'empire s'unissait à lui pour défendre les Portes Caspiennes. Justinien y consentit, et s'engagea même à démolir les fortifications de Dara.

La paix fut ainsi rétablie pour quelques années dans l'Orient ; mais l'empire avait toujours d'autres ennemis à combattre : les Barbares, comme les têtes de l'hydre, semblaient renaître de leur sang.

Les Bulgares envahirent la Thrace, les Esclavons, l'Illyrie; ils furent d'abord repoussés par un de leurs compatriotes, Mondon, général habile, qui était entré au service de Justinien. Après lui, Chilbudius, chargé de la défense du Danube, contint deux ans les Barbares ; mais la troisième année, n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il passa le fleuve, s'enfonça témérairement dans un pays montagneux, et se laissa tromper par la fuite simulée des Esclavons : ils l'enveloppèrent, détruisirent son armée et le tuèrent.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine des Esclavons, peuple fameux dont les armes et le langage s'étendirent de la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et des bords de la mer Glaciale jusqu'aux rives du Danube : ce qui paraît le plus probable, c'est que, sortis des forêts de la Scandinavie, ils habitèrent d'abord les vastes contrées situées entre la Finlande et le fleuve Oby.

Les Vénètes, les Goths, les Esclavons n'étaient qu'un même peuple sous des noms différents; dans leur langue, *slava*, signifie *gloire*, et probablement cette nation belliqueuse dut le nom de Slaves à ses exploits.

On les confondit souvent avec les Bulgares et les Arabes. Ils reconnaissaient un Dieu, maître de l'univers, et rendaient aussi des hommages aux divinités des montagnes, des fleuves et des bois.

En général, ils étaient bien proportionnés : leur taille était

haute, leur force prodigieuse, leur chevelure rousse; vaillants, sobres, ils méprisaient l'agriculture et les arts, combattaient à demi nus et se servaient de flèches empoisonnées.

Leurs mœurs étaient hospitalières, leur gouvernement démocratique : on ne reconnaissait chez ce peuple d'autres droits à l'autorité que l'âge, l'expérience et la bravoure.

L'empereur ne put pas longtemps réunir toutes ses forces contre eux; l'éternel ennemi des Romains, le roi de Perse, avait changé de conseil, de général, et recommencé la guerre. Ayant destitué Pérose, il lui donna pour successeurs Azaréthèse, homme d'un génie entreprenant, et Alamondar, prince des Sarrasins; celui-ci dévasta plusieurs provinces romaines, et, chargé de butin, se retira dans les déserts, dès qu'il vit les troupes régulières s'avancer contre lui.

Il avait conseillé à Cavade de faire une guerre d'invasion et de marcher droit sur Antioche : on suivit son conseil. Azaréthèse, à la tête d'une armée, traversa l'Euphrate. Bélisaire s'avança contre lui et le rencontra près de Chalcis; Sunica, qui commandait les auxiliaires, attaqua sans ordre, mais avec succès (an 531).

Bélisaire, fondant ses espérances de gloire sur le rétablissement de la discipline, voulut le destituer, mais ne fut point soutenu.

Les Perses, effrayés de ce premier échec, se retiraient, poursuivis par le général romain, qui avait résolu de les chasser sans se compromettre : l'impatience des soldats indisciplinés éclata en murmures; ils traitaient sa prudence de timidité, et demandaient à grands cris le combat : « Amis, « leur dit-il, laissez-moi épargner votre sang; les ennemis « sont en fuite; que voulez-vous de plus? Une bataille pour« rait rendre douteux votre triomphe, qui aujourd'hui est « certain : vous êtes épuisés par une longue marche, par de « dures privations : craignez de forcer les Perses à s'arrêter « dans leur retraite, et ne leur donnez pas le courage du « désespoir. »

Il allait poursuivre, on l'interrompt par des injures;

voyant alors qu'ils ne sont plus en état d'entendre le langage de la raison, et voulant au moins diriger des passions qu'il ne peut arrêter, il commande ce que l'armée veut, et, donnant le signal désiré : « Mon intention, dit-il, était d'éprouver « votre courage ; je suis content de vous, vous le serez de « moi, pourvu que je voie autant d'ardeur dans vos actions « que dans vos paroles. »

La bataille eut lieu près de Callinique. On combattit de part et d'autre avec acharnement, la mêlée fut longue et terrible, la nuit laissa la victoire indécise ; mais le lendemain les Immortels ayant chargé l'aile droite des Grecs avec impétuosité, le roi des Arabes Homérites, allié de Justinien, prit l'épouvante et la fuite.

Les Isaures et les Lyconiens, entraînés par cet exemple, tournent le dos, et, rencontrant la mort qu'ils voulaient éviter, se noient dans l'Euphrate.

La cavalerie grecque est enveloppée par les Perses ; une partie fuit ; l'autre meurt.

Bélisaire et son lieutenant Pierre gardent seuls dans ce désastre un courage inébranlable.

Le général grec, à la tête d'un corps d'infanterie, faible par le nombre, fort par son intrépidité, se retire en bon ordre, faisant face et combattant de tous côtés, jusqu'au moment où l'Euphrate l'arrête ; acculé sur la rive du fleuve, il résiste, comme une forteresse, à toute l'armée ennemie qui lui donne vingt assauts, et vingt fois est repoussée.

Le champ de bataille était couvert de morts ; le général de la cavalerie des Perses avait été pris par Sunica ; la lassitude et la nuit séparent les combattants : au point du jour les Perses, désespérant d'entamer les Grecs, retournent dans leur camp ; Bélisaire les poursuit et en tue un grand nombre : des deux côtés on convint que l'armée impériale avait été vaincue, mais que Bélisaire était resté vainqueur.

Azaréthèse, exagérant son triomphe, espérait en recevoir prix ; une disgrâce fut sa récompense.

Suivant un ancien usage, à l'ouverture d'une campagne,

l'armée des Perses défilait devant le roi : chaque soldat, portant deux javelots, en déposait un au pied du trône; ils étaient soigneusement gardés et comptés. Après la guerre, les soldats défilaient de nouveau devant le monarque, et jetaient devant lui le javelot qui leur restait : par ce moyen on calculait, avec assez de précision, le nombre d'hommes qui avaient été pris ou tués.

Le roi demanda dédaigneusement au général victorieux de quelle ville il s'était rendu maître, et quelle province il avait conquise. « J'ai fait plus que des conquêtes, répondit Azaréthèse, j'ai vaincu Bélisaire. » — « Ah ! reprit le monarque en lui montrant les javelots, c'est trop acheter un succès douteux que de le payer par la destruction de la moitié de mon armée. »

En vain Cavade, redoublant d'efforts, défendit à ses généraux de rentrer en Perse avant de s'être emparés de la ville de Martyropolis; il échoua dans cette entreprise. Les lieutenants de Bélisaire enlevèrent à l'ennemi plusieurs forteresses, et ce roi, dont l'orgueil était porté jusqu'à la passion, mourut du chagrin que lui causait le peu de succès de ses armes.

Les grands, rassemblés, élurent pour roi Causès, son fils aîné; mais l'un de ses ministres, Mébodès, ayant lu alors un écrit de Cavade qui désignait Cosroès pour son successeur, l'habitude de la crainte fit respecter encore l'autorité de l'ombre royale, et d'une voix unanime on proclama Cosroès.

Ce prince célèbre fut l'Alexandre de l'Orient; les Perses l'appelèrent Anouschirvan, *âme généreuse;* dans leur enthousiasme, ils le plaçaient au-dessus de Cyrus.

Les Perses admirèrent le génie de ce conquérant; mais leur haine l'accusa de tous les vices dont on charge les tyrans les plus odieux.

Ce nouveau roi protégeait, dit-on, les lettres; il avait fait traduire les œuvres de Platon et d'Aristote. Sur le bruit de sa renommée, les philosophes païens, que Justinien persécutait, vinrent chercher un asile dans ses États : mais bientôt,

détrompés par le despotisme oriental, et regrettant les formes plus douces de l'administration romaine, ils revinrent dans la Grèce et y furent protégés par l'influence de Cosroès ; car ce prince recommandait aux autres les vertus qu'il n'avait pas.

Justinien lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix ; le roi de Perse exigea d'abord des conditions trop dures : onze mille livres d'or, et la cession de plusieurs villes ; enfin le traité fut conclu ; on se rendit de part et d'autre les places et les prisonniers (an 533).

Les querelles sanglantes du cirque continuaient à troubler la tranquillité de Constantinople ; et la cour, en y prenant part, augmentait leur animosité.

Théodora protégeait la faction verte ; l'empereur s'était déclaré pour la faction bleue. Le peuple, opprimé par l'excès des impôts, avait conçu une haine violente contre les ministres de l'empereur, et principalement contre Jean de Cappadoce, son favori, qui vendait la justice, et se rendait également méprisable par son avarice et par ses débauches.

Quand les peuples sont mécontents, le plus léger prétexte les porte à la révolte, la moindre étincelle fait explosion : on avait exercé quelques rigueurs contre plusieurs partisans de la faction verte : le peuple entier se soulève pour elle, s'arme et taille en pièces la garde impériale qui s'oppose à ses excès ; pendant trois jours les maisons sont livrées aux flammes et au pillage, les rues sont inondées de sang, et la capitale ressemble à une ville prise d'assaut.

Les séditieux demandent à grands cris la tête du favori ; quelques-uns proclament auguste un soldat nommé Probus ; on assiége le palais. Bélisaire, à la tête d'une troupe de braves, en défend les portes, renverse les plus mutins, et, par des prodiges de courage, effraie et écarte les assaillants.

Cependant leur nombre croissait toujours : le faible Justinien voulait fuir, il allait perdre son honneur et son trône : la fermeté d'une femme lui conserva le sceptre et la vie. « Prince, lui dit Théodora, on blâme injustement la hardiesse

« des femmes qui se mêlent des affaires publiques; vous me « le prouvez et je le sens. Vainement on objecte qu'il ne « faut rien décider légèrement dans les circonstances cri- « tiques; c'est dans l'extrême péril que la témérité est pru- « dence.

« La crainte conseille la fuite; elle produit non la sûreté, « mais la honte. La mort n'est qu'un accident, tout homme « y est sujet; mais lorsqu'on est assis sur le trône, l'exil de- « vient un affront insupportable.

« Rien ne saurait me déterminer à quitter la pourpre, et à « vivre un seul jour dépouillée des noms d'Augusta et d'im- « pératrice, dont vous m'avez honorée.

« Si la vie est le seul bien dont la conservation vous tou- « che, vous pouvez, je le sais, la sauver; la mer baigne les « murs de ce palais, vos vaisseaux vous attendent, il vous « est facile d'y transporter vos trésors; la Propontide vous « offre un asile. Mais craignez que le drame d'une existence « si lâchement prolongée ne vous offre pour dénoûment, au « lieu de repos et de plaisirs, qu'une mort aussi cruelle que « honteuse.

« Pour moi, je tiens à cette vieille maxime : qu'il est hono- « rable de mourir, pourvu que la postérité salue avec respect « le nom d'empereur gravé sur notre tombe. »

L'empereur, cédant à l'autorité de sa femme, se décida à rester dans son palais, par faiblesse plus que par courage.

Deux jeunes princes, Hippace et Pompée, neveux comme lui de Justin, excitaient sa défiance; il les éloigna de sa personne : le peuple les entoure, les mène au cirque, et proclame Hippace empereur.

On avait répandu la nouvelle de la fuite de Justinien; le sénat tremblant joint ses suffrages à ceux de la multitude; Justinien, informé de cet événement, sort à la tête de sa garde, en suppliant plutôt qu'en maître. Tenant dans sa main l'Évangile, il s'avance au milieu du peuple étonné : « Citoyens, dit-il, rentrez dans le devoir; je jure sur ce li- « vre saint de vous pardonner; la justice me le commande,

« car je suis ici le vrai, le seul coupable : mes péchés ont « égaré mon âme, et je suis devenu sourd à vos plaintes. »

A ces mots, de violents murmures éclatent; ce mélange de peur et de dévotion excite l'indignation et le mépris.

D'un autre côté, Hippace, non moins timide, s'efforçait de persuader à l'empereur que, couronné malgré lui, il n'avait rassemblé le peuple dans le cirque que pour le lui livrer. La fermentation des esprits interrompit ce combat de lâcheté.

Justinien se retira avec honte dans son palais. On crut de nouveau qu'il avait pris la fuite. Cette erreur ranima l'espérance d'Hippace : ses partisans s'emparèrent de l'arsenal et le pillèrent.

Tandis qu'ils perdaient, dans ces désordres, un temps précieux, le chambellan Narsès, à force d'or, gagna une partie du peuple, bientôt on se battit aux cris opposés de : *vivent Justinien et Théodora !* et de *vivent Hippace et Pompée!* Bélisaire, Mondon et Narsès rassemblent des soldats fidèles, profitent habilement de cette confusion, chargent vivement le peuple, et le poussent dans le cirque, dont les portes, trop étroites, s'opposaient à la fuite d'une foule épouvantée; trente mille hommes périrent sur cette funeste arène. Hippace et Pompée, chargés de fers, voulurent vainement se justifier ; leur faiblesse déshonora leur vie sans la prolonger ; on les jeta dans une prison où ils furent étranglés. Ainsi la fermeté de Théodora et l'intrépidité de Bélisaire sauvèrent l'empereur.

Justinien reprit son orgueil dès que le danger disparut ; il publia partout les détails pompeux de cette triste victoire, dont il s'attribua exclusivement l'honneur. Le peuple fut puni par deux édits; l'un rappelait les favoris disgraciés, l'autre suspendait les jeux publics : la porte par laquelle on fit sortir les cadavres entassés dans le cirque reçut le nom de *Porte des Morts*.

A peine délivré de la terreur qui l'avait presque décidé à descendre du trône, Justinien, revenant à ses projets ambi-

tieux, résolut d'entreprendre la conquête de l'Occident.

Les princes faibles, tremblants aux moindres dangers qui menacent leur personne, craignent peu les périls auxquels ils n'exposent que leurs généraux et leurs armées ; leur vanité est belliqueuse, pourvu qu'elle n'entende que de loin le bruit des armes.

Les Vandales occupaient alors toute l'Afrique, depuis le détroit de Cadix jusqu'à Cyrène ; ils s'étaient rendus maîtres de la Corse et de la Sardaigne ; mais, depuis le règne de Genséric, les mœurs étaient changées. Amollis par une longue paix, vaincus par la chaleur du climat, corrompus par le luxe qui détruit les États plus promptement que la rouille n'use le fer, l'éclat de l'or leur fit oublier celui des armes ; ils avaient quitté les combats pour les spectacles, les travaux pour les plaisirs, les tentes pour les palais, et l'âpreté de ces fiers enfants du Nord avait disparu pour faire place à la mollesse italienne. Ils ne gardaient de leurs anciennes mœurs que la cruauté.

Hunéric, fils de Genséric, pour assurer son repos, assassina ses frères et leurs enfants, et ne connut d'autre moyen pour maintenir dans ses États la tranquillité religieuse, que de persécuter impitoyablement ceux de ses sujets qui ne professaient pas, comme lui, l'arianisme.

Las de sa tyrannie et méprisant sa faiblesse, les Maures se soulevèrent en Numidie et se rendirent indépendants ; le roi mourut sans avoir pu soumettre les rebelles.

Le prince Gondamon, échappé au massacre de sa famille, lui succéda et fit de vains efforts pour reconquérir la Numidie. Il eut pour successeur Hildéric, fils d'Hunéric : ce monarque, doux, mais faible, fut vaincu par les Maures, et rechercha l'amitié de Justinien. Mécontent de la conduite de sa femme Amalfride, fille du grand Théodoric, il la fit enfermer : son alliance avec l'empereur d'Orient excita les murmures des Vandales ; ses revers lui firent perdre leur estime, et ses rigueurs contre Amalfride le privèrent de l'appui de la reine des Goths.

Un prince de son sang, Gélimer, ambitieux, fourbe, hardi, profita de ses fautes, aigrit l'esprit des Vandales, les révolta, fit descendre le roi du trône, et prit audacieusement sa place (an 532) : aucun parti ne se déclara pour le malheureux Hildéric.

L'adroit Gélimer avait persuadé aux grands et au peuple que ce prince était seul coupable, par son incapacité, du succès des Maures, et qu'il voulait lâchement soumettre l'Afrique à l'empire d'Orient.

Justinien, informé de cette révolution, défendit seul la cause du monarque détrôné : ses ambassadeurs reprochèrent à Gélimer sa révolte contre son roi légitime, et lui représentèrent qu'appelé un jour au trône par sa naissance, il devait en défendre les droits, et non les violer ; enfin il le priait, s'il ne voulait pas rendre le sceptre, de traiter doucement Hildéric, et de lui laisser le titre et les honneurs dus à sa dignité.

Gélimer dédaigna de lui répondre, resserra les fers d'Hildéric, de son frère Évagès, et leur fit crever les yeux.

L'empereur lui écrivit en ces termes : « Puisque, malgré « nos conseils, vous persistez à garder un trône usurpé, « laissez-nous au moins offrir dans notre cour un asile et des « consolations aux malheureux princes que vous avez pri« vés de la vue et de la liberté : si vous refusez d'y consen« tir, nous vous y forcerons ; et, en vengeant leur injure, « loin de croire rompre les traités faits avec vos prédéces« seurs, nous croirons remplir fidèlement les devoirs qu'ils « nous imposent. »

« Je n'ai point usurpé le trône, répondit Gélimer; les « Vandales en ont chassé Hildéric qu'ils en trouvaient in« digne, et j'y suis monté par le droit de ma naissance. Un « prince sage se borne à régir ses États et respecte l'indé« pendance des autres : vous régnez sur le plus grand em« pire du monde, il doit vous donner assez d'affaires; ne « vous immiscez point dans les miennes. Si vous voulez la « guerre, je suis prêt à la recevoir, et je vous rends respon-

« sable devant Dieu de l'infraction d'un traité juré par vous
« et vos prédécesseurs. »

L'empereur, avant d'entreprendre la conquête de l'Afrique, consulta les patrices, les grands de l'État, les sénateurs : la plupart, frappés de crainte, s'opposèrent vivement à une entreprise dont le succès paraissait douteux ; les uns rappelaient la honteuse défaite de Basiliscus, et la ruine sanglante de l'armée de Léon ; les autres redoutaient les dépenses énormes que coûterait cette expédition : les généraux exagéraient les difficultés d'une si longue navigation et l'insalubrité du climat.

Jean de Cappadoce, ministre favori de l'empereur, appuya les opposants avec chaleur, et supplia le prince de ne point envoyer à une mort certaine, contre les plus farouches des Barbares, l'élite des légions : c'était, selon lui, risquer le salut de l'empire, que d'embarquer ses plus fermes défenseurs, pour les porter dans des contrées si lointaines qu'on serait plus de six mois sans en avoir de nouvelles. « Enfin,
« disait-il, quand la fortune favoriserait nos armes, nous ne
« pourrions conserver l'Afrique après l'avoir conquise, puis-
« que nous ne sommes plus maîtres de l'Italie et de la Si-
« cile, où règnent les Goths nos ennemis. »

Ébranlé par ces remontrances, Justinien hésitait : tout à coup un évêque prend la parole : « Dieu, dit-il, m'est ap-
« paru ; il vous ordonne par ma voix de vous armer pour
« la délivrance des catholiques. Je vous annonce, en son
« nom, la victoire ; il ajoutera l'Afrique à vos vastes
« États. »

A ces mots, toute opposition cesse, la guerre est décidée : Justinien concentre ses troupes, arme ses vaisseaux, rassemble des munitions, et charge Bélisaire des dangers et de l'honneur de cette grande entreprise.

Gélimer était habile et brave, mais sa violence servit ses ennemis. Pudentius, né en Afrique, soulève les catholiques persécutés, et, avec le secours de quelques troupes envoyées d'Italie, il s'empare de Tripoli, et se défend avec succès

contre les Vandales. Dans le même temps Godas excite une révolte en Sardaigne, refuse le tribut à Gélimer, et implore l'appui de l'empereur, qui lui fait passer un secours de quinze cents hommes; cette diversion affaiblit Gélimer, qui se vit forcé d'envoyer son frère avec cinq mille Vandales en Sardaigne.

L'armée de Bélisaire se composait de dix mille hommes de pied, de cinq mille chevaux, de quelques corps auxiliaires, de cinq cents navires et de vingt mille matelots.

Lorsque la flotte fut près de mettre à la voile, l'archevêque Epiphane bénit solennellement l'armée, et pour sanctifier le vaisseau amiral, il y fit entrer un soldat qui venait de recevoir le baptême.

Bélisaire, dont le nom présageait la victoire, partit avec un vent favorable, aux acclamations de tout le peuple de la capitale. Avant de triompher des ennemis, ce général habile s'occupa de vaincre le caractère indiscipliné de ses soldats. Ayant relâché au port d'Abydos, il fit pendre deux Massagètes qui avaient commis un meurtre : ses troupes, depuis longtemps accoutumées à la licence, s'indignent de cette rigueur, se mutinent, éclatent en murmures; Bélisaire s'élance au milieu des séditieux, et les étonne par la fierté de son geste et de ses regards.

A sa vue, le silence annonce déjà la crainte : « Si je parlais, leur dit-il, à de nouveaux soldats, étrangers à la « guerre, il me faudrait peut-être leur citer une foule « d'exemples pour les convaincre que la fortune des combats « dépend plus de la vertu que de l'audace, de l'ordre que « du courage; mais vous, qui avez vaincu des braves, et « qui, malgré votre vaillance, avez été quelquefois battus, « vous devez savoir que le destin des armées est dans la « main de Dieu. Si vous l'offensez par vos excès, si vous « l'outragez par des homicides, vous perdrez tout droit à sa « protection; abstenez-vous donc de tout vice, de tout dé- « sordre : quelque brave que soit un soldat, je n'aurai que « du mépris pour lui s'il marche au combat sans avoir la

« conscience et les mains pures. Je n'estime la valeur que « lorsqu'elle est accompagnée de la justice. »

Sa fermeté établit la discipline ; son active vigilance pourvut l'escadre d'aliments salubres, et fit cesser les maladies causées par des vivres avariés, dont l'avarice de Jean de Cappadoce avait rempli les vaisseaux.

On attribue à Bélisaire l'invention des signaux, ce qui l'empêcha, dans une si longue expédition, de perdre, comme on l'avait vu jusqu'alors, les bâtiments qui se trouvaient séparés de la flotte par la nuit ou par l'orage.

On aborde en Sicile. Procope l'historien, envoyé à Syracuse par le général, lui rapporte d'heureuses nouvelles ; il apprend qu'Amalasonte a fait préparer des vivres pour sa flotte, que l'élite des troupes Vandales est occupée à reconquérir la Sardaigne, et que l'armée de Gélimer, à peine rassemblée, est encore à quatre journées de la côte.

Bélisaire donne alors le signal du départ ; presque tous les généraux proposaient de descendre directement à Carthage. Bélisaire, qui ne voulait point soumettre le succès de son entreprise aux caprices des éléments et au sort incertain d'un combat naval, débarque sur la côte la plus prochaine, la moins défendue, s'y retranche, fait de son camp une forteresse, et se sépare intrépidement de ses vaisseaux.

Il pouvait, dans ce camp choisi au hasard, craindre de manquer d'eau, il y trouva une source ; cette découverte, au milieu des sables brûlants, parut aux yeux des catholiques un prodige qui leur assurait la protection divine.

Procope, dont l'histoire instructive est tachée par la crédulité de son siècle, partageait à cet égard l'opinion superstitieuse des soldats.

Cet écrivain, comparable sous d'autres rapports aux historiens de l'antiquité, raconte avec une étrange bonne foi que le saint ermite Jacques enchantait et rendait immobiles les Barbares qui voulaient lancer leurs flèches contre lui.

A cette époque, le bandeau de la superstition couvrait les yeux des hommes d'État comme ceux du vulgaire : on dis-

pûtait sur les vérités des diverses religions, on respectait leurs fables.

Le véritable prodige, dans ce siècle de décadence, était la conduite de Bélisaire : à sa vigilance, à son courage, à sa sévérité, l'Afrique crut revoir Scipion.

Quelques soldats se permirent de piller un champ; il les fit châtier publiquement, craignant avec raison que la vue de tels désordres ne portât les habitants à oublier leurs anciennes injures et à se rapprocher des Vandales.

Il s'empara de Syllecte, ville voisine : la discipline qu'il maintint dans ses troupes rassura les citoyens; de ce moment les peuples ne redoutèrent plus son approche, et partout il fit connaître qu'il s'était armé non contre l'Afrique, mais contre son tyran.

Les villes de Leptis, d'Adrumette, de Grasse, ne lui opposèrent aucune résistance. Il marcha rapidement sur Carthage, et se tint constamment à l'arrière-garde, persuadé que Gélimer ne tarderait pas à le suivre pour le combattre et sauver sa capitale.

Le roi des Vandales, qui s'avançait en effet à grandes journées, dans l'espoir de l'atteindre, écrivit à son frère Ammatas, gouverneur de Carthage, et lui ordonna d'égorger Hildéric et les princes captifs, et de se porter ensuite avec sa garnison au-devant des Romains, pour les arrêter au défilé de Décimum, situé à soixante-dix stades de Carthage; en même temps, il donna l'ordre à son neveu Gibamond de marcher le long de la côte : ainsi Bélisaire devait être attaqué en tête, en queue et en flanc.

La précipitation d'Ammatas fit manquer ce plan habilement conçu. Sans attendre le reste de ses troupes, il passa le défilé avec son avant-garde : Jean, général romain, à la tête d'un corps d'élite, le combattit et le tua; sa mort jeta le désordre dans tous les pelotons qui venaient successivement de Carthage. Jean ne leur laissa pas le temps de se rallier, il en fit un grand carnage et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville.

Dans le même temps, les Massagètes, qui formaient une partie de la cavalerie auxiliaire des Romains, rencontrèrent la troupe de Gibamond dans un lieu nommé le *Champ du Sel*, et, après un combat opiniâtre, la défirent complétement.

Bélisaire, arrivé au défilé de Décimum, s'y retrancha et obligea les soldats, qui avaient repris sous lui l'habitude des travaux, à fortifier leur camp selon les anciennes coutumes.

« Compagnons, dit-il, voilà l'heure des combats, les Vandales s'avancent ; aucun parti ne vous protége en Afrique ; vos vaisseaux sont éloignés ; aucune ville forte ne vous offre un asile ; tout notre espoir repose sur nos glaives : braves, nous triompherons ; lâches, non-seulement nous serons vaincus, mais nous périrons tous honteusement. La justice de notre cause nous promet la victoire ; nous n'entreprenons point une injuste conquête : l'Afrique nous appartenait, nous ne reprenons que notre bien, et le prince que nous combattons est un tyran plus détesté par ses sujets mêmes que par ses ennemis.

« Vous avez attaqué souvent sans crainte les plus belliqueux des hommes, les Perses et les Scythes : aujourd'hui vous combattez des Vandales, qui jusqu'à présent n'ont fait la guerre qu'à des Maures, misérables sauvages à demi nus, sans art et sans discipline. Ces Vandales, depuis longtemps, ont perdu l'habitude des armes. Je prie le Dieu tout-puissant qui préside à nos destinées d'enflammer votre courage, de vous inspirer pour vos ennemis le juste mépris qu'ils méritent, et de vous rendre, par vos exploits, dignes de l'immortel honneur qui vous attend dans votre patrie. »

Après avoir ainsi parlé, il laisse dans son camp son infanterie et sa femme Antonina, infidèle dans ses plaisirs, mais constante dans les périls, et marche à la tête de la cavalerie au-devant de l'ennemi.

Malheureusement les Massagètes, qui avaient battu le ne-

veu de Gélimer, revenaient sans défiance; l'armée des Vandales les rencontre, les charge, les met en fuite et les jette sur l'avant-garde de Bélisaire, où elle répand l'épouvante.

Si le roi eût profité de ce premier succès, on ne sait quelles auraient été les suites d'une telle déroute; mais il s'avança lentement, célébra les funérailles de son frère, donna le temps au général romain de rallier les fuyards qui avaient porté l'effroi jusque dans son camp.

Profitant de cette faute, Bélisaire à son tour attaque à l'improviste l'armée vandale, qui n'avait pas eu le temps de se ranger en bataille; il y jette le désordre; ses légions accourent, le rejoignent et complètent sa victoire. L'armée de Gélimer, après un affreux carnage, fuit dans les déserts.

Bélisaire, sans perdre un moment, se porte sur Carthage. La nouvelle de sa victoire l'y avait précédé: la garnison voulait se défendre; elle est désarmée par les citoyens: la capitale de l'Afrique ouvre ses portes au vainqueur; des feux de joie éclairent sa marche, toute la ville est illuminée; il y entre en triomphe.

Par l'effet d'un heureux hasard, la flotte impériale arrivait alors près de la rade; elle voit avec surprise que Carthage est au pouvoir des Romains. Enfin Bélisaire est conduit, au bruit des acclamations du peuple, dans le palais des rois, et s'assied sur le trône de Gélimer.

Procope, comparant ce triomphe à celui de Scipion, trouve Bélisaire plus grand et plus heureux que le consul, parce qu'il conquit cette ancienne rivale de Rome sans la détruire, et que le sang d'une foule de citoyens ne souilla pas ses lauriers.

Cette réflexion ne prouve que l'enthousiasme de l'historien pour son héros. On pouvait comparer Bélisaire à Scipion; mais les temps, les peuples, les circonstances ne se ressemblaient pas; Scipion renversait l'implacable ennemie de Rome; Bélisaire délivrait de la tyrannie des Vandales une ville romaine.

Une ancienne prédiction, d'autant plus répandue qu'elle

était plus triviale et plus puérile, semblait avoir annoncé au peuple sa délivrance et la victoire de Bélisaire. Tel était ce dicton vulgaire : Un jour le G chassera le B, et ensuite le B chassera le G ; en effet, Genséric vainquit Boniface, et Bélisaire renversa le trône de Gélimer. Ainsi la fortune parut accomplir ce rêve d'une superstition populaire.

Dès que les Romains furent maîtres de Carthage, les catholiques rentrèrent dans l'église de Saint-Cyprien, et les prêtres ariens se dérobèrent par la fuite aux vengeances de ceux qu'ils avaient si longtemps persécutés.

Bélisaire, comme tous les grands capitaines vraiment dignes de leur gloire, se défiait de la fortune, et ne se laissait point endormir par ses faveurs. Tandis que l'ennemi vaincu fuyait épouvanté, prévoyant son retour, il répara promptement les fortifications de Carthage.

Ce grand homme dut tous ses succès non au sort, mais à sa prudence et à son génie ; il connaissait trop son siècle pour livrer sans défiance sa gloire à l'inconstance des Huns, des Massagètes, qui servaient comme auxiliaires dans son armée, et au courage incertain de ces légions asiatiques, avides de butin, peu sûres dans le danger, séditieuses aux moindres revers : il avait choisi dans toutes les parties de l'empire les hommes les plus braves, les plus éprouvés, et il s'*en était* composé une garde aussi nombreuse que fidèle. Ce corps d'élite, cette troupe de héros, digne de son chef, le suivait partout, entraînait les faibles par son exemple, les lâches par la crainte, contenait les rebelles, déconcertait les traîtres, réprimait la licence, et, par des exploits prodigieux, semblait faire revivre Rome antique au milieu de l'empire en ruines.

L'un de ces braves, Diogène, écuyer de Bélisaire, est envoyé un jour par lui avec vingt-deux cavaliers pour occuper un village ; ils s'en emparent ; au milieu de la nuit, la maison qu'ils habitent est entourée par toute l'armée des Vandales ; Diogène et ses vingt-deux braves brident en silence leurs chevaux, les montent et ouvrent intrépidement les deux bat-

tants de la porte; couverts de leur bouclier et la lance au poing, ils se précipitent sur les Vandales, les enfoncent, traversent leurs nombreux bataillons, et, criblés de blessures, mais n'ayant perdu que deux hommes, ils rentrent victorieux dans Carthage.

La renommée de Bélisaire frappait de respect tous les barbares habitants de l'Afrique : les princes de Mauritanie se soumirent à lui, et lui demandèrent l'investiture impériale, dont les marques étaient alors un sceptre, une toque d'où pendaient plusieurs lames d'argent, un manteau blanc, une courte tunique, brodée en diverses couleurs, et des brodequins dorés.

Cependant le général romain intercepta les lettres envoyées à Gélimer par son frère Thrazon; il lui mandait que la Sardaigne était soumise, qu'il avait tué Godas et passé ses troupes au fil de l'épée. Ces nouvelles annonçaient de nouveaux combats; bientôt Thrazon débarqua en Afrique; Gélimer rassembla son armée; tous deux réunirent leurs forces, leur deuil, leurs regrets et leur soif de vengeance.

Les agents du roi des Vandales s'efforçaient partout de soulever les ariens et de débaucher les Huns. Ceux-ci se laissèrent séduire; Bélisaire découvrit le complot, et intimida les rebelles par quelques coups d'autorité.

Il réunit promptement ses troupes et les exhorta au courage : « Une victoire, leur dit-il, terminera vos fatigues et la « guerre; une défaite vous enlèvera tout ce que vous avez « conquis, et fera renaître tous vos dangers. »

Le roi des Vandales vint camper à Tricamare, à cent quarante stades de Carthage. « Un phénomène singulier, dit Pro- « cope, accrut la confiance des Romains; ils virent pendant « la nuit des flammes voltiger autour de la pointe de leurs « lances. »

Gélimer ne voulut point qu'on retranchât son camp, qui renfermait ses enfants, ses trésors, ses femmes, ainsi que celles de ses officiers et de ses soldats. Il croyait que chacun, craignant pour sa famille, la défendrait avec fureur.

Rappelant aux siens la promptitude avec laquelle les Vandales avaient autrefois chassé les Romains de l'Afrique, il attribua sa première défaite aux caprices du sort; Thrazon leur montrait avec orgueil les trophées conquis récemment en Sardaigne.

Un ruisseau séparait les deux camps. Martin, Valérien, Cyprien, Marcel, chefs renommés, commandaient l'aile gauche, composée de la cavalerie romaine; Pappus et Barbatus, à la tête des Massagètes, dirigeaient la droite; Bélisaire se trouvait au centre; Jean commandait sa garde et portait son étendard. Les Huns étaient placés hors de la ligne; les légions restaient en réserve.

Le signal est donné : la garde de Bélisaire traverse la rivière, charge les Vandales, est deux fois repoussée, se rallie, retourne au combat et pénètre dans les rangs ennemis; Thrazon, après une vive résistance, est tué; les Barbares se retirent; les légions arrivent et changent leur retraite en déroute. Enfin les Huns et les Massagètes, qui peut-être seraient tombés sur les Romains s'ils avaient été vaincus, chargent les Vandales dans leur fuite et en font un grand carnage.

Gélimer, troublé par la crainte et par le désespoir, ne donne plus aucun ordre; il se sauve, suivi de quelques domestiques. L'armée vandale, consternée de son départ, se disperse, laisse son camp sans défense : Bélisaire s'en empare, et y trouve les immenses richesses accumulées depuis un siècle en Afrique par le saccagement de Rome et par la dévastation de l'Italie.

Après cette victoire, il ne fut plus possible au général romain de réprimer l'avidité de ses soldats : la vue de ces prodigieux trésors les enivre; ils se livrent avec fureur au pillage et à la débauche, et, dans cet instant, quelques escadrons vandales réunis auraient pu facilement exterminer les vainqueurs : enfin Bélisaire, en mêlant habilement la douceur à la fermeté, parvint à rétablir l'ordre dans l'armée.

Cependant Jean, avec une partie de la garde, poursuivait sans relâche Gélimer, et l'aurait peut-être atteint; mais un

Un de ses archers, qui était ivre, voulant tuer un oiseau de proie planant au dessus de lui, perça de sa flèche la tête de ce général. Tout l'empire regretta son courage, ses talents et ses vertus.

Sa troupe consternée s'arrêta, laissa Gélimer se sauver dans Médène, et porta tristement le corps de son chef aux pieds de Bélisaire; il l'arrosa de larmes et lui érigea un tombeau.

Bélisaire fit ensuite le siége d'Hippone, s'en rendit maître, et y trouva des richesses considérables. Il chargea Pharas, général hérule, d'investir la montagne escarpée de Médène, sur laquelle Gélimer s'était retiré.

Comme les armées vandales étaient détruites, Bélisaire envoya une partie de ses troupes à Lilybée; mais les Goths lui en refusèrent l'accès. Amalasonte écrivit au général romain que la Sicile lui appartenait par droit de conquête, Lilybée par alliance avec les Vandales, mais qu'il fallait négocier et non combattre, et qu'elle prendrait Justinien lui-même pour juge de ses prétentions.

Pharas voulut d'abord prendre Médène d'assaut; les Vandales, plus amollis que les Romains par le luxe de Carthage, lui auraient opposé peu de résistance; mais une troupe de Maures, qui était venue au secours du roi, repoussa ses attaques; il se borna depuis à cerner et à bloquer strictement la montagne. Lorsqu'il sut l'ennemi épuisé par le défaut de vivres, il écrivit en ces termes au roi des Vandales : « Vous « vous obstinez à une défense inutile. Est-ce la crainte de la « servitude? Mais vous êtes aujourd'hui l'esclave des Mau- « res. Puisqu'il faut perdre votre indépendance, préférez un « servage plus doux : Justinien vous placera dans le sénat, « vous nommera patrice, vous cédera des terres d'une vaste « étendue, et Bélisaire sera garant de ma promesse. Puisse « le malheur ne pas vous fermer assez les yeux pour vous « empêcher de saisir la seule voie de salut qui vous soit ou- « verte! »

Gélimer répondit : « Je suis trop irrité pour renoncer à « l'espoir et à la vengeance. Bélisaire est venu sans motif,

« des extrémités de l'Orient, pour me précipiter du trône « dans un abîme de misères : je suis homme et prince ; qu'il « craigne la vengeance de l'un et le désespoir de l'autre.

« L'excès de ma douleur me laisse à peine la faculté d'é« crire. Recevez mes adieux, mon cher Pharas, et envoyez« moi une lyre, un pain et une éponge. »

Pharas ayant voulu savoir les motifs d'une si étrange demande, l'envoyé du roi lui dit que ce prince n'avait point mangé de pain depuis plusieurs mois, que l'éponge lui était nécessaire pour bassiner ses yeux fatigués par les larmes qu'il avait répandues, et qu'il désirait une lyre pour s'accompagner en chantant une élégie sur ses malheurs, espérant trouver dans cette triste harmonie quelque consolation pour son infortune.

Le lieutenant de Bélisaire, touché de la misère d'un monarque naguère si riche et si puissant, lui envoya ce qu'il souhaitait, mais sans cesser de remplir son devoir et de le bloquer avec rigueur.

Après trois mois de souffrance et d'opiniâtreté, les Vandales, exténués de faim et couverts d'ulcères, forcèrent le roi à capituler. Gélimer accepta les conditions proposées par Pharas, se rendit prisonnier, et fut conduit à Carthage devant Bélisaire.

Le général romain lui exprima sa surprise de le voir rire dans un moment si funeste pour lui : « Général, lui dit le « roi, après avoir éprouvé successivement toutes les faveurs « et toutes les rigueurs de la fortune, après avoir porté le « sceptre d'abord, ensuite les fers, j'ai reconnu que les biens « et les maux de ce monde sont plus dignes de risée et de « mépris que d'attachement et de regrets. »

Bélisaire apprit à l'empereur que l'Afrique était vaincue, Carthage conquise, et le roi des Vandales dans ses chaînes. La gloire du conquérant de Carthage réveilla l'envie ; quelques lâches officiers, jaloux de leur général, écrivirent à Justinien que Bélisaire aspirait au pouvoir suprême, et voulait se rendre indépendant en Afrique.

L'empereur ne crut point, ou feignit de ne pas croire à cette calomnie. Salomon fut député par lui à Carthage; on le chargea de donner à Bélisaire le choix de rester en Afrique, et d'envoyer ses captifs en Orient, ou de les conduire lui-même à Constantinople.

Bélisaire, ayant intercepté la correspondance des traîtres qui l'accusaient, crut que son retour dans la capitale serait le moyen le plus éclatant de réfuter la calomnie; il laissa le commandement de la province à Salomon, s'embarqua et entra dans Constantinople au bruit des acclamations du peuple. On lui décerna le triomphe, et il reçut tous les honneurs qui, depuis l'abolition du gouvernement républicain, n'avaient été accordés qu'aux empereurs.

Cependant on ne le vit point monté sur un char: il marcha à pied depuis l'hippodrome jusqu'au palais impérial, précédé par une foule de prisonniers et de chariots, par un grand nombre de trônes d'or, par une immense quantité de meubles précieux, enfin par tous les trésors des rois d'Afrique.

Le plus illustre ornement de ce triomphe était le roi Gélimer; couvert d'un manteau de pourpre, il était entouré des princes de sa famille et des grands de sa cour: le monarque captif, arrivé au pied du trône élevé de l'empereur, qu'environnait un peuple immense, ne proféra pas de plaintes, ne versa point de larmes; on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles tirées des livres saints: « Vanité des vanités! « tout n'est que vanité! »

On le dépouilla de son manteau royal; et le vainqueur comme le vaincu se prosternèrent tous deux devant Justinien.

Le roi des Vandales reçut de l'empereur, pour lui et pour sa famille, de grandes terres en Galatie; mais on ne le fit ni sénateur ni patrice, parce qu'il refusa de renoncer à l'arianisme.

Suivant l'ancienne coutume, le lendemain, Bélisaire, comme consul, parcourut de nouveau la ville en triomphe;

sa chaire curule était portée par des captifs vandales, et il distribua au peuple une partie des dépouilles conquises en Afrique.

Après cet éclatant succès, Justinien, ambitieux de tous les genres de gloire, forma deux vastes desseins : il résolut de donner à l'empire une législation stable, et de lui rendre l'Italie avec toutes les provinces conquises par les Barbares.

Trébonien, par ses ordres, rassembla dans un code, et en abrégé, le nombre immense des lois publiées sous les divers gouvernements de Rome pendant treize siècles.

La loi des Douze Tables n'avait pas suffi longtemps aux besoins du peuple-roi. A mesure que ses richesses s'accrurent, que ses possessions s'étendirent, que ses mœurs s'altérèrent, sa législation se compliqua ; chaque consul, chaque préteur fit des règlements suivant les circonstances : les intérêts opposés des factions, la politique du sénat, l'ambition des tribus, le despotisme des empereurs, les caprices de leurs favoris, dictèrent au sénat et au peuple une foule d'édits, de plébiscites, de lois, de décrets et d'arrêts interprétatifs qui formaient un dédale où la justice s'égarait sans cesse sur les pas d'une jurisprudence incertaine.

Rien n'était à la fois plus nécessaire et plus difficile que de porter la lumière et l'ordre dans ce chaos ; Trébonien eut la gloire d'y réussir ; et son travail, justement célèbre, aurait été plus parfait, si sa vertu eût égalé sa science.

Patricien vicieux, courtisan flatteur, ministre cupide, cet habile jurisconsulte sacrifia souvent sa conscience au pouvoir et la justice à sa fortune.

Il tronqua plusieurs lois, en altéra d'autres, en corrompit en quelques points l'esprit et presque partout le style.

En 528, il avait déjà réuni en un volume les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, dont il avait supprimé les préambules, les répétitions, et fait disparaître les contradictions.

Un autre ouvrage plus important et plus étendu, que son activité infatigable fit bientôt paraître, fut le recueil complet

des monuments de l'ancienne législation; on le nomma *Digeste*, parce qu'il était composé par ordre de matières, et *Pandectes*, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence.

Deux mille volumes, qui contenaient cette masse informe d'arrêts, de décisions, de décrets de toutes les époques, furent dépouillés par Trébonien, et réduits à la vingtième partie. Ce Digeste fut envoyé en 533 au sénat et à toutes les autorités de l'empire par Justinien, à la fin de son troisième consulat, déjà illustré par la paix avec la Perse et par la conquête de l'Afrique.

Chargés d'un autre travail, Trébonien et deux commissaires qui lui étaient adjoints, avaient précédemment extrait de toutes les anciennes lois les premiers éléments de la jurisprudence, dont ils composèrent quatre livres appelés *les Institutes de Justinien* : ils servirent dans la suite d'introduction aux études; et cette partie du travail immense de Trébonien fut toujours considérée comme la plus parfaite de tout le corps du droit.

De quelques lois nombreuses que les peuples se trouvent chargés, ceux qui les régissent veulent toujours en faire de nouvelles; il leur paraît sans doute plus facile de multiplier et de compliquer les remèdes que de prévenir et de diminuer les maux.

Depuis la publication du Code et du Digeste, l'empereur s'était réservé le droit d'interpréter les lois : un grand nombre d'ordonnances ayant été rendues par ce prince, on les comprit dans une seconde édition du Code qui parut en 534, et qu'on appela *les Novelles* : ce fut alors qu'on accusa Trébonien d'avoir arbitrairement étendu, limité ou détruit plusieurs dispositions du Code par une complaisance servile pour les volontés et pour les caprices de Théodora. L'usage de la langue des Romains se perdait peu à peu, comme leur gloire; on oubliait dans l'Orient le langage de Cicéron. Quarante ans après la mort de Justinien, son Code fut traduit en grec : les lois de ce prince régnèrent en Italie aussi peu

de temps que ses armes; et celles des Lombards les remplacèrent si complétement, que Charlemagne, dans le neuvième siècle, ne put y trouver un seul exemplaire du Code de Justinien. Ce ne fut que dans le douzième qu'on en découvrit un à Amalfi.

Quelques défauts que l'on ait reprochés au travail de Trébonien, le monument qu'il a élevé est cependant plus durable et plus glorieux que les trophées des plus illustres conquérants. Ses Codes sont encore regardés comme le corps de droit le plus complet que la science et la sagesse humaines aient jamais produit; et c'est là que, jusqu'à ce jour, tous les législateurs des peuples modernes sont venus chercher les principes et les lumières qui pouvaient éclairer leur marche et dissiper les ténèbres de la barbarie.

Les événements qui se passaient alors en Italie étaient favorables à l'ambition de Justinien, et devaient, en enflammant ses désirs de conquêtes, augmenter ses espérances. Pendant plusieurs années Amalasonte, reine des Goths, régnant sous le nom de son fils Athalaric, contint l'humeur indocile des Barbares, réforma leurs mœurs, punit les crimes, fit fleurir la justice, protégea les lettres, et prouva, par ses grandes qualités, qu'elle était digne de porter le sceptre du grand Théodoric, son père.

Comme lui, quoique arienne, elle fut tolérante, traita les catholiques avec douceur, respecta les papes et les obligea en même temps à se renfermer dans les limites de leur autorité spirituelle.

Honorant la gloire antique de Rome, elle rendit quelque lustre aux anciennes familles qu'on voyait encore dans cette ville, et nomma consul Paulin, qui descendait de l'illustre maison des Décius. Cependant une peine profonde troublait son âme, et l'empêchait de jouir du bonheur qu'elle donnait à ses peuples.

Son fils Athalaric, sorti de l'enfance, méprisa ses leçons et s'abandonna avec excès à la débauche : les chefs des Goths, qui entouraient et corrompaient sa jeunesse, rendirent vains

tous les efforts de la reine pour arrêter ce prince sur la pente entraînante du vice.

Ces féroces guerriers, ennemis du repos, des lois, de l'ordre et de la civilisation, souffrant impatiemment le joug que Théodoric leur avait imposé, regrettaient leurs forêts sauvages, leurs coutumes grossières, leurs orgies bruyantes, leur vie errante et belliqueuse.

Ils opposaient aux sages avis de la reine d'insolents murmures : « Les lettres et la philosophie, disaient-ils, ne font « qu'amollir le prince des Goths; au lieu de l'environner de « pédants qui glacent son courage, on aurait dû ne lui don« ner que des écuyers pour lui apprendre à dompter des « chevaux, et des maîtres de lutte, de pugilat et d'escrime. »

Ces factieux, s'enhardissant par la faveur d'Athalaric, formèrent une conspiration contre la reine.

Amalasonte, incertaine du succès des mesures qu'elle devait prendre, s'assura un asile dans la cour de Justinien, et, ferme autant que prudente, elle déploya son autorité contre les rebelles, déjoua leurs projets, arrêta leurs chefs, et les envoya au supplice.

Un autre danger la menaçait. Théodat, son neveu, prince lâche, cupide, ambitieux et perfide, l'avait quelque temps trompée, en affectant un grand amour pour les lettres et pour la philosophie de Platon : elle lui avait donné le gouvernement de Toscane; il s'y enrichit par d'infâmes concussions, et la reine découvrit qu'il négociait secrètement avec l'empereur pour lui vendre et pour lui livrer cette province. La reine le destitua et l'enferma dans une prison.

Quelque temps après, Athalaric, épuisé par ses excès, mourut; il avait occupé le trône huit ans, sous la tutelle de sa mère.

L'erreur des âmes généreuses est de croire à la reconnaissance : Amalasonte espéra qu'elle conserverait son autorité en pardonnant à Théodat et en disposant du trône en sa faveur : par ses soins, les suffrages des Goths lui donnèrent la couronne.

Ce prince pervers dissimula ses noirs desseins, lui jura de gouverner par ses conseils, et parut se conduire avec elle, dans les premiers moments, comme un fils tendre et obéissant ; mais en même temps il s'entourait de ces âmes basses, prêtes à servir tous les crimes du pouvoir.

Assuré du dévouement servile de ses complices, au milieu des ombres de la nuit, il poignarde les plus fidèles serviteurs de la reine, et fait enfermer cette malheureuse princesse dans une forteresse.

Peu de temps auparavant, il s'était élevé quelque mésintelligence entre Amalasonte et Audeflède, sa mère, sœur de Clovis et veuve du grand Théodoric. Audeflède était morte, après avoir reçu dans l'église une hostie empoisonnée; Théodat accusa l'infortunée Amalasonte du crime que lui-même avait commis.

On prétend que Théodora, jalouse de la gloire d'Amalasonte, avait excité contre elle la fureur de Théodat. Le vulgaire, toujours prompt à croire la calomnie et à briser ses idoles, crut la reine coupable, et accabla d'imprécations cette illustre princesse dont il avait si longtemps admiré le courage et béni la vertu.

Justinien, saisissant ce moment favorable pour affaiblir les Goths en les divisant, prit la défense d'Amalasonte. Il envoya un ambassadeur pour réclamer sa liberté ; mais il n'était plus temps : les vils favoris de Théodat avaient étranglé cette reine dans son bain (an 535).

On aurait cru que sa mémoire serait défendue par Cassiodore, chef de ses conseils, ancien ministre de son père : jusque-là ce magistrat philosophe, pendant une longue carrière, s'était montré aussi vertueux qu'habile ; mais Cassiodore se déshonora comme Sénèque, en publiant l'apologie de l'assassin de sa bienfaitrice.

Justinien déclara la guerre à Théodat, et invita les rois de France à joindre leurs armes aux siennes contre les Goths. Ces princes lui promirent d'abord de venger Amalasonte; la justice et les liens du sang leur en faisaient un devoir; mais

Théodat les désarma en leur cédant les terres qu'il possédait encore dans la Gaule, et en leur payant un tribut de deux mille livres d'or.

Mondon fut envoyé par Justinien, à la tête d'une armée, en Dalmatie. Bélisaire reçut l'ordre d'en conduire une autre en Sicile; ses troupes étaient peu nombreuses, mais braves. Jamais général ne fit de plus grandes actions avec de plus faibles moyens : il ne voulait combattre qu'à la tête d'hommes éprouvés, et il fonda toujours l'espérance du succès, non sur le nombre, mais sur le choix de ses soldats.

Ce guerrier, si redoutable pour les rois, se montrait humain pour les peuples vaincus; il épargnait les villes et protégeait les chaumières : les nations conquises se croyaient délivrées par lui; son exemple forçait ses officiers à se faire respecter par leur justice et par leur modération, autant que par leur courage.

On admirait également l'ordre, la tempérance, l'activité infatigable, la régularité sévère qui régnaient dans son armée : sous ses tentes, on se croyait à la fois dans le camp de la gloire et dans le temple de la vertu.

La présence seule de la voluptueuse Antonina et de son amant Théodore souillait ce camp; on déplorait l'aveuglement de l'époux trahi; mais il n'est pas de lumière sans ombre, ni de grand homme sans faiblesse.

Les Goths firent d'inutiles efforts pour arrêter et même pour retarder sa marche. Les vœux des habitants favorisèrent ses armes; il s'empara de Catane; Syracuse lui ouvrit ses portes : en peu de jours toute la Sicile fut conquise.

La nouvelle d'une révolte en Afrique y rappela de nouveau sa présence. Après son départ de Carthage, les Maures, reprenant les armes, avaient massacré plusieurs garnisons romaines. Salomon, secondé par ses lieutenants Aigan et Ruffin, battit d'abord ces Barbares; mais, après la victoire, ces deux généraux s'étant endormis dans une funeste sécurité, les Maures les surprirent et taillèrent leurs troupes en pièces; Aigan périt sur le champ de bataille, et Ruffin, prisonnier,

fut conduit au général ennemi qui lui fit couper la tête.

Salomon menaça les Maures d'une éclatante vengeance
« Je porterai, leur dit-il, le fer et le feu dans vos familles
« épargnez à vos enfants les malheurs que votre obstination
« attirerait sur eux. » La réponse des Maures fut singulière
« Les Romains, dirent-ils, peuvent trembler pour leurs en-
« fants : ils en ont peu ; car, suivant leurs lois, chacun d'eux
« ne doit épouser qu'une femme. Pour nous, qui pouvons en
« prendre cinquante, nous ne craignons jamais de manquer
« de postérité. »

Salomon, ayant réuni toutes ses forces, marcha contre eux et les vit en bataille, couverts par douze rangs de chameaux dont les cris et l'odeur épouvantèrent les chevaux des Romains ; le général fit mettre pied à terre à sa cavalerie, chargea les Barbares, les enfonça et s'empara de leur camp, où il trouva leurs femmes, leurs enfants et un immense butin.

Dans une seconde bataille, il les défit encore plus complètement ; et comme un de ses détachements leur avait coupé la retraite, cinquante mille Maures périrent dans cette journée. Chaque soldat romain emmena avec lui tant d'esclaves qu'on vendait une femme et un enfant pour un agneau.

La superstition augmenta le découragement de ces sauvages Africains : on leur avait anciennement prédit *qu'ils seraient détruits par un homme sans barbe*, et ils se crurent perdus sans ressources, lorsqu'ils se virent vaincus par Salomon, qui était eunuque.

Dès qu'on n'eut plus d'ennemis à combattre, les troubles civils renaquirent et divisèrent les vainqueurs. Les Romains ayant partagé les terres des Vandales et épousé leurs filles, l'esprit de secte et de révolte ne tarda pas à éclater : un grand nombre de Romains professaient l'arianisme que Salomon persécutait ; ils conspirèrent contre lui, et voulurent l'assassiner pendant la messe. Le complot découvert échoua ; mais la rébellion se propagea dans les villes, dans les camps, et Salomon, qui ne put l'apaiser, s'embarqua avec Procope, et courut à Syracuse implorer l'appui de Bélisaire.

Sa fuite enhardit les rebelles ; un soldat intrépide, nommé Stozas, est élu général par eux ; à la tête de huit mille hommes, il menace Carthage. Théodore, qui y était resté, veut en vain se défendre, la garnison le force à capituler.

Le lendemain, la ville devait ouvrir ses portes ; les rebelles se croyaient certains de leur triomphe : tout à coup ils apprennent que l'intrépide Bélisaire, sur un seul vaisseau, est entré dans le port, et que, suivi seulement de cent soldats, il se montre dans Carthage : l'effroi de son nom produit sur eux l'effet d'une armée ; ils lèvent précipitamment le siége. Bélisaire avec ses braves, et à la tête de la garnison, qui ne se composait que de deux mille hommes, les poursuit et les atteint près du fleuve de Bagradas ; et, attaquant la hauteur sur laquelle Stozas s'était retranché, il crie à ses soldats : « Ce ne sont point des citoyens, mais des brigands souillés « de crimes, que vous combattez ; leur nombre ne doit point « vous épouvanter : ils sont déjà vaincus par leur conscience ; « les traîtres sont toujours lâches. »

De son côté, Stozas rappelait aux siens qu'ils n'avaient de choix qu'entre la victoire et le supplice. On combat avec acharnement. Soudain un vent violent s'élève et enveloppe les rebelles d'un nuage de sable. Ils veulent changer de position, ce mouvement se fait en désordre ; Bélisaire en profite, pénètre dans leurs rangs, en tue un grand nombre et met le reste en fuite. Après cette victoire, il retourne promptement en Sicile, où son absence avait fait éclater une autre révolte.

Lorsqu'il fut parti, Narcet et Cyrille poursuivirent les rebelles dans leur retraite, et les atteignirent près de Constantine. Les arcs étaient tendus, les glaives tirés, quand Stozas, s'élançant audacieusement entre les deux armées, adresse ainsi la parole aux troupes qui l'attaquaient : « Pourquoi ve- « nez-vous combattre des citoyens, des compagnons qui veu- « lent vous délivrer d'une pesante tyrannie, pour vous faire « recouvrer la part du butin dont on vous a privés, et la solde « qui vous était due ? Je me livre à vous : si vous me trouvez « coupable, épargnez le sang de vos compatriotes et percez-

« moi de mille traits; mais, si ma cause est juste, joignez
« vos armes aux miennes. »

Émue par ces paroles hardies, la plus grande partie des troupes impériales passe sous les drapeaux du rebelle; le reste fuit avec les généraux : Stozas les poursuit et les massacre.

Justinien, informé de cette insurrection, envoya en Afrique son neveu, le patrice Germain, avec deux sénateurs, Symmaque et Dominique. Ils n'y trouvèrent que peu de soldats fidèles; mais Germain était habile, et possédait le grand art de gouverner les hommes, art dont tout le secret consiste dans un heureux mélange de modération et de sévérité.

Il donnait sans céder, pardonnait sans feindre, punissait sans humilier : cette conduite ramena beaucoup d'esprits égarés, et produisit bientôt une grande défection dans le parti de Stozas.

Cependant celui-ci crut qu'en marchant rapidement sur Carthage, il triompherait facilement de l'armée impériale, qui commençait à peine à s'organiser. Son espoir fut trompé : une partie de ses soldats déserta, et il se vit forcé à la retraite. Germain le poursuivit, l'attaqua vivement, le fit tourner par Théodore, le défit complétement, et s'empara de son camp. Stozas, suivi seulement de quelques Vandales, se sauva en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince de cette contrée.

Germain, vainqueur, retourna à Constantinople, et Salomon revint en Afrique : il la gouverna avec prudence pendant quatre années. Sous son administration, la prospérité commençait à renaître, et les Maures firent de vaines tentatives pour la troubler; mais lorsque Sergius et Cyrus lui furent adjoints, leurs fautes ramenèrent les troubles dans cette province orageuse. Après avoir repoussé les Maures qui attaquaient Leptis, ils ne maintinrent point dans leurs troupes la discipline de Bélisaire; et, tandis qu'elles se livraient au pillage, elles furent surprises et mises en déroute par les Barbares.

Salomon vint à leur secours, livra bataille, fut vaincu et prit la fuite. Les Maures le poursuivirent et le tuèrent.

Sergius, qui le remplaça, se montra incapable de réparer es maux qu'il avait causés. L'armée était découragée, les garnisons n'osaient sortir des villes : de toutes parts on demandait à Justinien un nouveau gouverneur. Il ne répondait point et s'occupait plus alors de théologie que de politique. Stozas, profitant de cette inaction, se mit à la tête des Maures et s'empara d'une province : enfin l'empereur, craignant de perdre l'Afrique, y envoya Aréobinde. A peine arrivé, ce général livra bataille et fut vaincu, quoique Jean, son lieutenant, eût blessé mortellement Stozas.

Les rebelles et les Barbares, animés par ce succès, attaquent Carthage ; les discussions civiles se mêlent au fléau de la guerre : Gontharis, chef des troupes auxiliaires, trahit Aréobinde, conspire contre ses jours et veut se faire reconnaître roi d'Afrique. Aréobinde se réfugie dans une église. Gontharis lui jure sur l'Évangile d'épargner sa vie s'il se rend; l'infortuné se livre à sa foi : Gontharis le reçoit honorablement, l'invite à souper dans son palais, lui fait trancher la tête, et règne quelques jours en tyran.

Ses complices ne lui furent pas plus fidèles qu'il ne l'avait été à l'empereur. Artabane forma une conjuration contre lui, le tua, et obtint le gouvernement de l'Afrique; sa bravoure délivra Carthage. Son successeur, Jean, frère de Pappus, après plusieurs avantages remportés sur les Maures, leur livra une bataille décisive, en fit un grand carnage, et assura enfin, par cette victoire, une paix stable à l'Afrique.

Tandis que l'autorité de l'empereur était tour à tour attaquée, détruite et rétablie dans cette contrée, Bélisaire affermissait la sienne en Sicile; et Mondon, s'avançant en Dalmatie, en chassait les Goths et s'emparait de Salone.

Théodat était lâche et cruel : au bruit des exploits de Bélisaire et de Mondon, il abaissa son orgueil aux pieds de l'ambassadeur de Justinien, lui demanda la paix, et, plus jaloux de vivre que de régner, céda la Sicile; il promit même d'abandonner l'Italie, pourvu qu'on lui laissât en tirer un revenu de douze cents livres d'or.

Sur ses instances réitérées, le sénat de Rome écrivit à l'empereur pour appuyer sa demande, et le pape Agapet fut envoyé à Constantinople, afin d'engager Justinien à signer ce traité ou plutôt cette honteuse capitulation.

Sur ces entrefaites, Mondon, poursuivant avec trop d'ardeur ses avantages, se laissa envelopper par les Goths, qui le tuèrent, ainsi que son fils, et s'emparèrent de nouveau de la Dalmatie. Rien n'est plus mobile que la pusillanimité : consternée au premier revers, elle se relève avec insolence au plus léger succès. Théodat refusa de ratifier cette même paix qu'il avait si humblement sollicitée. Constantin, à la tête d'une nouvelle armée impériale, reconquit la Dalmatie, et Bélisaire, qui revenait alors d'Afrique, reçut l'ordre d'entrer en Italie.

Prompt à obéir, il fait ses préparatifs, laisse de fortes garnisons en Sicile, s'embarque, traverse le détroit de Messine et aborde à Rhége. Le roi gouvernait sans plan; les villes étaient sans défense; les peuples, empressés de voir leur libérateur, volaient au-devant de Bélisaire.

Le gendre de Théodat lui-même se rangea sous ses drapeaux et obtint la dignité de patrice, oubliant que les titres, loin de décorer les traîtres, les avilissent.

Bélisaire marcha rapidement sur Naples. Les habitants voulaient d'abord forcer la garnison à se rendre; mais on leur fit craindre le pillage, et cette multitude inconstante changea d'avis. La ville était forte, ses défenseurs braves. Après de longs et vains efforts, le général romain se disposait à lever le siége, lorsqu'un soldat isaure découvrit un ancien canal souterrain par lequel on pouvait pénétrer dans la ville. Bélisaire, certain du succès, somme inutilement les Napolitains de se soustraire, par une honorable capitulation, au sort funeste qui les attend, et de ne point donner aux Goths, leurs ennemis communs, l'affreux spectacle du sang romain versé par des Romains. La destinée les aveugle; ils ne lui répondent que par des insultes; et, tandis que la garnison court sur les remparts pour les défendre, Bélisaire, à

la tête de ses plus braves guerriers, s'avance dans le conduit souterrain et se trouve bientôt au milieu de la ville, que ses soldats furieux parcourent le fer et le feu à la main.

En même temps les Romains, profitant de l'épouvante des Goths, franchissent les remparts; les vainqueurs sont inaccessibles à la pitié; la pudeur ne trouve pas d'asile, les larmes de l'enfance et de la vieillesse sont d'inutiles défenses. En vain Bélisaire s'oppose à leurs excès et leur crie : « Ce sont « vos compatriotes, ce sont les sujets de l'empereur que « vous égorgez. Montrez donc aux vaincus que vous étiez « dignes de les vaincre, et cessez de déshonorer un si glo- « rieux triomphe par votre cruauté. » Inutiles efforts! l'humanité n'était que dans le cœur d'un homme; peu l'écoutèrent, nul ne lui obéit; le massacre fut affreux.

Théodat, au bruit de la chute de Naples, crut déjà voir tomber Rome; il y envoya des troupes pour la défendre, on leur en refusa l'entrée.

Ce prince, fuyant les combats, chercha lui-même un asile dans la capitale, et donna l'ordre à Vitigès, qui commandait son armée, de marcher sur Capoue.

Vitigès était parvenu à une haute fortune par un courage intrépide. Il campait alors à quatorze lieues de Rome; ses soldats, honteux de servir un prince qui n'était audacieux que pour commettre des crimes, et hardi que pour opprimer le peuple, se révoltent contre lui, déclarant qu'ils brisent le joug d'un chef qui ne sait que fuir. Vitigès s'efforce en vain de les ramener à l'ordre; ils le contraignent, par leurs prières et par leurs menaces, d'accepter la couronne.

Théodat, abandonné, cherche son salut dans la fuite; un Goth, nommé Octaris, le poursuit, le renverse d'un coup de lance, et porte sa tête à Vitigès. Cet indigne successeur du grand Théodoric et d'Amalasonte avait régné deux ans; son fils périt par le poison.

Vitigès, proclamé roi, entra dans Rome, et reçut le serment du pape Silvère, du sénat et du peuple (an 536).

Il laissa dans cette ville quatre mille hommes de garnison,

et courut à Ravenne pour réunir à son armée les troupes qui s'y trouvaient.

Dans l'espoir de rendre plus respectable aux yeux des Goths un sceptre usurpé, il répudia sa femme, et épousa la fille d'Amalasonte. Enfin, pour s'assurer, sinon l'alliance, au moins la neutralité des Francs, il fit consentir les chefs de sa nation à leur céder ce qui restait encore de la province romaine dans les Gaules.

Tandis qu'il cherchait ainsi à consolider son trône chancelant, Bélisaire, qui connaissait le prix du temps et d'une heureuse hardiesse, marcha rapidement sur Rome : le pape détermina le peuple à lui en ouvrir les portes; les quatre mille Goths que Vitigès y avait laissés furent obligés d'en sortir. Ainsi Bélisaire, sans combat, rendit à l'empire cette ancienne capitale du monde, que, soixante ans auparavant, Odoacre lui avait fait perdre. Les mânes des anciens héros s'en réjouirent, et Rome crut les revoir en lui.

Vitigès demanda la paix; Justinien la refusa. Les généraux de l'empereur conservèrent la Dalmatie, malgré les efforts des Barbares. Constantin, lieutenant de Bélisaire, rencontra une division ennemie et la détruisit presque entièrement. Cependant Vitigès déployait dans ses préparatifs autant d'activité que Théodat avait montré de mollesse; ayant appelé aux armes et réuni tous les Goths en état de combattre, il marcha droit sur Rome à la tête de cent cinquante mille guerriers.

Toute sa cavalerie portait des cuirasses, ses chevaux étaient bardés de fer. Comme il ne pouvait croire qu'un homme osât résister à de telles forces, et rester témérairement enfermé par elles en Italie avec cinq mille soldats, il demanda présomptueusement, sur sa route, aux voyageurs qui revenaient de la capitale, si Bélisaire ne s'en était pas déjà sauvé. « Seigneur, lui répondit un prêtre, de tous les « mouvements qu'on peut faire à la guerre, la fuite est, jus- « qu'à présent, le seul que Bélisaire ne connaisse pas. »

L'armée des Goths vint camper à deux lieues de Rome; la

trahison leur livra une tour fortifiée qui défendait un pont construit sur le Téveron. Bélisaire, ignorant cette perfidie, s'avance, suivi d'une garde peu nombreuse, dans le dessein de visiter ce poste qu'il croyait occupé par les siens; soudain il se voit assailli et cerné par toute l'avant-garde des ennemis; il est forcé, avec mille braves, de faire tête à une armée. Dans cet extrême péril, ce grand capitaine montra la force et le courage d'un soldat. Tous les traits se dirigeaient contre lui et contre son cheval bai, que la gloire de son maître immortalisa; ses gardes, oubliant leur sûreté personnelle pour veiller à la sienne, s'empressaient à l'envi de lui servir de bouclier. On eût dit que chacun d'eux voulait paraître, aux yeux des Barbares, un autre Bélisaire.

Cette troupe de héros enfonça d'abord l'avant-garde ennemie, et la contraignit de se retirer jusque sous les remparts de son camp; mais, accablé à son retour par toute l'armée des Goths, Bélisaire fut poursuivi jusqu'à la porte de Rome nommée alors Salaria, et qui, depuis ce jour mémorable, reçut le nom de cet illustre général. Les Romains, tremblants, n'osaient ouvrir leurs murs à ce grand homme; la lâcheté refusait un asile à la gloire; son désespoir fit son salut; accablé de fatigue, blessé, sa grande âme prête de nouvelles forces à son corps; il excite, il ranime, il enflamme l'ardeur du petit nombre de guerriers qui l'entouraient encore. Tous obéissent à sa voix, tous suivent son exemple, tous chargent à grands cris les Goths, et, par des prodiges de vaillance, leur inspirent à la fois tant de surprise et de terreur qu'ils prennent la fuite, se croyant poursuivis par un dieu. Rome reçut alors en triomphe un héros qui seul avait vaincu une armée.

Bélisaire eut bientôt une victoire plus difficile à remporter; il lui fallut déployer toutes les ressources de son caractère actif, adroit et ferme, pour réprimer l'esprit séditieux d'un peuple accoutumé à la licence, au repos et à l'abondance. Dès que la ville fut investie, cette lâche multitude éclata en murmures; préférant la servitude aux privations et la honte

au danger; elle demandait à grands cris qu'on ouvrît les portes aux Barbares : une sage distribution de vivres, une constante vigilance et quelques coups d'autorité comprimèrent ces factieux.

Peu à peu le peuple s'accoutuma à entendre les accents du courage, et ce langage romain qui depuis longtemps avait cessé de retentir à la tribune. On désire bientôt d'imiter ce qu'on admire : un grand nombre de citoyens, prenant les armes, s'efforcèrent de marcher sur les traces des compagnons de Bélisaire ; il encourageait ce zèle, mais il y comptait peu.

Cependant Vitigès lui écrivit pour l'inviter à épargner le sang romain, lui donnant le choix ou de sortir librement de Rome avec ses troupes et leurs bagages, ou de fixer un jour pour lui livrer bataille dans la plaine : « Rome appartient à « l'empereur, répondit Bélisaire ; il ne la perdra que lors- « que j'aurai perdu la vie ; quant à la bataille, je la donnerai « le jour où je le jugerai convenable, et sans consulter « Vitigès. »

Les Goths resserraient de plus en plus la ville ; Vitigès, ayant fait construire de hautes tours en bois, remplies d'archers, et un grand nombre de machines de guerre posées sur des roues, y attela des bœufs, et parvint ainsi à les approcher des murailles, que le bélier frappait à coups redoublés.

A cette vue, la terreur s'empare de tous les citoyens, qui croient leur ruine aussi prochaine qu'inévitable. Bélisaire s'occupait le jour et la nuit à rassurer la multitude, à soutenir le courage des siens ; il les excitait, par son exemple, à défendre les remparts contre la foule toujours croissante des assaillants. Enfin, saisissant lui-même un arc, il renverse d'une flèche l'un des généraux les plus hardis de l'armée des Goths ; et les Romains, toujours superstitieux, regardèrent ce premier succès comme un heureux présage.

Mais les traits qu'on lançait du haut des tours dans la

ville continuaient toujours à répandre l'effroi : Bélisaire donne l'ordre à ses archers de diriger leurs coups sur les bœufs qui conduisaient les machines ennemies : ces animaux tombent; cet appareil, naguère si menaçant, ne paraît plus que ridicule. Les Romains sortent de leurs murs, repoussent les Goths, les chassent du mausolée d'Adrien dont ils s'étaient emparés, renversent les tours, brûlent les machines, et font tomber sous leurs coups trente mille Barbares. Le peuple qui, dans ce temps, croyait plus aux saints qu'aux héros, attribua sa délivrance non au génie de Bélisaire, mais à la protection de saint Pierre.

Le hasard voulut que les Goths négligeassent d'attaquer une partie de muraille qui s'était écroulée, et qui se trouvait près de l'église de cet apôtre : la multitude demeura si persuadée de ce miracle, que depuis elle ne voulut jamais souffrir qu'on relevât ce mur.

Bélisaire profita de cette crédulité, qui pouvait, en se propageant, fortifier la confiance des Romains et affaiblir celle de l'ennemi, il rendit compte à Justinien de ses succès : « Cinq mille braves, dit-il, ont vaincu cent cinquante mille « Goths. Cependant le siége dure encore : quelle honte ne « serait-ce pas pour l'empire, si on laissait perdre Rome « faute de secours ! C'est à vous que j'ai dévoué ma vie, je « suis déterminé à mourir plutôt que de me rendre ; décidez « maintenant du sort de Bélisaire, et si vous voulez qu'il « s'ensevelisse sous les ruines de Rome. »

Ces paroles tirent enfin l'empereur de son assoupissement: il lève des troupes, arme des vaisseaux, et ordonne à Valérien et à Martin de les conduire en Italie. Pendant ce temps, Rome, bloquée, voyait peu à peu ses moyens de subsistance épuisés ; Bélisaire avait à contenir à la fois les habitants de la ville et les ennemis. Mais, en présence des grands caractères, tous les obstacles s'aplanissent : il ordonna à toutes les bouches inutiles de sortir de Rome; on se tut, on gémit et on obéit. Une foule de vieillards, de femmes et d'enfants couvrent la voie Appienne et se retirent en Campanie, es-

cortés par des Maures intrépides et agiles qui percent les lignes ennemies, et massacrent les Goths dispersés sans défiance sur la route. Bélisaire arme les artisans, chasse de Rome quelques sénateurs suspects de trahison, et entre autres Maxime, descendant de l'empereur de ce nom. Martin et Valérien lui amènent un renfort de seize cents cavaliers, qui entrent dans la ville à la faveur d'une sortie dans laquelle on tue quatre mille Goths.

Bélisaire se préparait à porter aux Barbares un coup plus redoutable; mais il ne pouvait compter que sur sa cavalerie: depuis longtemps l'infanterie italienne avait perdu sa discipline, sa bravoure et sa renommée. Dans cet embarras, il commit la faute de céder aux conseils et aux instances de trois officiers, Principius, Pisidius et Tarmut l'Isaurien : ils lui vantaient le zèle, l'ardeur, le dévouement des nouvelles légions formées dans la ville par l'enrôlement des citoyens; ils le suppliaient d'employer cette infanterie au moins à l'arrière-garde : un injuste mépris, disaient-ils, la révolterait; une marque de confiance enflammera son courage.

Ces légions demandaient en effet à grands cris le combat, Bélisaire, entraîné par une ardeur si vive, se décida à livrer bataille (an 537). Depuis le point du jour jusqu'à midi, on ne fit qu'escarmoucher et lancer des traits; le général voulait attendre quelques faux mouvements des Goths, pour en profiter et les attaquer. Mais les légions impatientes n'écoutent point ses ordres: elles chargent avec impétuosité, enfoncent d'abord les Goths, et, se livrant ensuite à l'ardeur du pillage, elles sont alors attaquées par les Barbares ralliés, qui en massacrent une partie et mettent le reste en fuite.

Bélisaire, avec ses braves, résista longtemps; mais il se vit enfin forcé de se retirer. Bientôt la famine devint extrême dans Rome. L'armée de Bélisaire le pressait de combattre, préférant un trépas glorieux à une mort lente et douloureuse : Bélisaire, éclairé par la faute qui lui avait fait perdre la bataille de Rome, resta inflexible; décidé à attendre les

secours qu'il espérait, il ordonna de souffrir en silence. Telle était son autorité, qu'on souffrit et qu'on mourut sans se plaindre.

Enfin le renfort annoncé débarqua; Zénon, Paul, Conon et Jean amenèrent trois mille Isaures et deux mille chevaux. L'intrépide Antonina sortit hardiment de Rome, et courut presser l'arrivée de ces troupes qui s'approchèrent de la ville. Alors Bélisaire, avec une partie de son armée, fait une fausse attaque contre les assiégeants, tandis qu'une autre division sort par une autre porte, anciennement murée, qu'on avait démolie pendant la nuit; elle tourne les Goths; les Barbares, chargés ainsi en tête et en flanc, ne combattent plus qu'en désordre, et l'épouvante se répand dans leurs bataillons. Ils fuient de toutes parts; les vainqueurs en font un affreux carnage.

Après cette défaite, Vitigès, dont l'armée était ruinée par le fer, par la faim, par une maladie contagieuse, demanda la paix et proposa de céder la Sicile, pourvu qu'on évacuât l'Italie. Bélisaire répondit ironiquement à cette demande dérisoire, en offrant aux rois des Goths les îles Britanniques. Cependant on convint d'une suspension d'armes. Rome reçut dans ses murs un nombreux convoi, des vivres en abondance, et des troupes nouvellement débarquées; enfin on conclut une trêve pour un mois.

Ce que le ciel offre le plus rarement à l'admiration de la terre, c'est une gloire pure et un bonheur sans nuage. Constantin, brave guerrier, général habile, mais avide de richesses, avait enlevé à Présidius, l'un de ses collègues, sa part du butin pris dans le camp des Goths. Antonina haïssait mortellement Constantin, parce qu'il avait découvert ses intrigues coupables, et inspirait de justes soupçons à Bélisaire; cette femme, aussi artificieuse que peu fidèle, aigrit son époux contre celui qui voulait l'éclairer. Bélisaire, sortant de sa modération ordinaire, après une vive réprimande, donna l'ordre à ses soldats d'arrêter Constantin : celui-ci, furieux, tire son glaive, et veut en frapper son chef, qui,

par un prompt mouvement, trouve à peine le moyen d'éviter le fer. Il fallait juger Constantin et le punir; mais la justice paraît trop lente à une femme outragée. Antonina excite les gardes à la vengeance; ils égorgent Constantin, et ce meurtre, permis par Bélisaire, tacha ses lauriers.

Au mépris de la trève, les Goths commettaient souvent des actes de violence; les hostilités recommencèrent. Bélisaire sortit de Rome, livra bataille aux Goths, les défit, les poursuivit et en tua un grand nombre. Les suites de cette victoire furent la prise de Rimini et la levée du siége de Rome. Ce siége fameux avait duré un an.

L'Italie aurait été promptement conquise, si Justinien y eût envoyé sans retard le secours que Bélisaire demandait; mais alors l'empereur ne s'occupait qu'à fonder des monastères, à bâtir des palais, et à troubler l'Église dont il prétendait terminer les querelles. Après avoir publié des lois sages contre la simonie, il affranchit impolitiquement les prêtres de la juridiction des tribunaux; et comme il voulait que ses décrets fussent respectés en matière de dogme, ainsi qu'en toute autre, il s'égara dans ces subtilités, et tomba dans l'hérésie qu'il avait longtemps combattue.

Théodora, accoutumée à renverser tout ce qui lui résistait, voulait faire déposer le pape Silvère; l'empereur, moins violent, le renvoya à Rome, et chargea Bélisaire d'examiner sa conduite, ordonnant de lui laisser son siége s'il était innocent, de lui en donner un autre s'il se trouvait coupable.

Il était accusé d'intelligence avec Vitigès. Bélisaire, vainqueur de l'Afrique et de l'Italie, se laissait subjuguer par Antonina : cette femme sans pudeur servait fidèlement les passions haineuses de l'impératrice; elle obtint de la faiblesse de son époux l'exil du pontife dans une île où elle le fit assassiner.

Vigile, qui lui succéda, trompa Théodora et Antonina par une fausse soumission : dès qu'il fut assis sur la chaire de saint Pierre, il se déclara hautement pour l'orthodoxie.

Tandis que l'empereur épuisait ses trésors pour ne couvrir

que de monuments fastueux l'empire qu'il aurait dû garnir de soldats et de forteresses, les Bulgares envahirent la Mésie (an 538).

L'armée d'Illyrie les repoussa d'abord; mais comme elle revenait victorieuse, un autre corps de Bulgares l'attaqua inopinément, et la tailla en pièces.

Ces guerriers farouches effrayaient les Romains par une arme singulière : ils portaient au bout de leurs lances des filets qu'ils jetaient sur leurs ennemis. Le général romain Godillas, pris et enlevé dans un de ces lacs, en coupa les cordes avec son sabre, et dut ainsi à son courageux sang-froid la vie et la liberté.

Bélisaire poursuivait ses succès en Italie; Milan et Ancône furent délivrés des Goths. Narsès, qui depuis acquit tant de gloire, débarqua près de Ravenne avec cinq mille hommes. Justin, maître de la milice d'Illyrie, y descendit aussi à la tête de deux mille Hérules : les Goths, surpris près de Rimini par un corps que commandaient Martin, Jean et Ildiger, sont saisis d'une terreur panique, prennent la fuite, abandonnent leur camp, et, si la garnison de Rimini les eût alors chargés, leur armée aurait été détruite.

Bélisaire arrive au moment de la déroute de l'ennemi, et félicite les troupes des succès dus à l'habileté d'Ildiger. « Il « n'en a point le mérite, répond Jean avec audace; nous ne « devons la victoire qu'au génie de Narsès. » Ce fut ainsi que commença la fatale querelle de Narsès et de Bélisaire : les envieux l'aigrirent, et tous ceux qu'importunait la grande renommée du conquérant de l'Afrique et du libérateur de Rome ne cessèrent d'exciter la jalousie naissante du favori de la fortune contre le favori de la gloire. Ils répétaient continuellement à cet eunuque ambitieux, qu'arrivé à la tête d'un si nombreux corps de troupes, il ne devait pas s'abaisser à servir d'ombre à Bélisaire : dès ce moment, leur mésintelligence éclata.

Bélisaire, convoquant les chefs de l'armée, leur dit : « Ne « vous laissez point tromper par vos premiers avantages.

« Vous méprisez à tort l'ennemi, il est encore à craindre;
« la prudence seule consolide les succès, la présomption
« égare ou endort. Je vois que les Goths inondent l'Italie
« jusqu'aux portes de Rome; Vitigès occupe Ravenne;
« Wrayas, maître de la Ligurie, investit Milan; Auxime est
« défendu par une forte garnison : nous sommes enveloppés
« de toutes parts. Je suis instruit qu'une nombreuse armée
« de Francs se prépare à grossir près de Gênes la foule de
« nos ennemis; notre ruine est certaine, si nous perdons un
« temps précieux : notre célérité seule peut diviser les Bar-
« bares, et les vaincre en les étonnant. Il faut que la moitié
« de nos troupes délivre Milan et que l'autre s'empare
« d'Auxime; nous marcherons après contre les Francs et
« contre Vitigès. »

Narsès combattit cet avis; il proposa de réunir les deux armées pour attaquer d'abord Ravenne. Ces deux opinions partageaient les esprits. Bélisaire, qui savait que les dissensions intestines perdent les armées et les États, trancha la difficulté en lisant devant tous les chefs une dépêche secrète qu'il avait reçue de l'empereur. Justinien déclarait, par cette lettre, qu'en envoyant Narsès en Italie, il ne lui donnait que l'intendance et non le commandement de l'armée.

Après avoir entendu ces mots, il ne restait plus qu'à obéir; cependant l'ambitieux Narsès refuse de se soumettre. Bélisaire ordonne aux troupes de marcher; mais lorsqu'il est près d'Urbin, les légions du parti de Narsès l'abandonnent, espérant qu'avec le peu de forces qui lui restent, un échec consommera sa perte.

En ce moment la fortune secourut Bélisaire : une fontaine, qui seule fournissait d'eau les habitants d'Urbin, s'étant tout à coup tarie, la garnison effrayée capitula, et cette ville forte se soumit. Profitant de cet avantage, Bélisaire surprit Orvietto et s'approcha de Milan : les rebelles, commandés par Jean et Justin, refusèrent quelque temps d'exécuter ses ordres et de le rejoindre; enfin ils obéirent, mais arrivèrent trop tard. Cette lenteur eut des suites funestes. Mi-

lan fut pris et saccagé par les Barbares : le récit sans doute exagéré de Procope porte à trois cent mille le nombre des victimes qui périrent dans cette ville sous le fer des Goths. Bélisaire, en y entrant, n'y trouva que des cadavres et des ruines.

L'empereur, informé de ce désastre, rappela Narsès ; les Hérules, opiniâtres dans leur résistance, le suivirent. Bélisaire, impatient d'achever la conquête de l'Italie, vint assiéger Auxime. Vitigès épouvanté implorait le secours de Vacon, roi des Lombards, de Cosroès, roi de Perse, de Théodebert, roi des Francs : le premier resta neutre ; Cosroès exigea de l'empereur d'Orient un fort tribut, prétendant qu'il devait à son inaction la conquête de l'Afrique, et, sur le refus de Justinien, il lui déclara de nouveau la guerre.

Théodebert, à la tête de cent mille hommes, traversa les Alpes, dans le dessein, non de secourir les Goths, mais de s'emparer de l'Italie.

Il avait peu de cavalerie ; ses nombreux fantassins étaient armés d'une épée, d'un bouclier, d'une lourde hache, nommée *francisque* : avec cette hache ils brisaient d'abord le bouclier de l'ennemi, qu'ils frappaient ensuite de leur épée.

Les Goths, regardant le roi des Francs comme un allié, lui ouvrirent le passage du Pô, et l'attendirent près de Pavie ; leur erreur ne fut pas de longue durée. Les Francs se jetèrent sur eux et les massacrèrent : une division de Romains, laissée dans cette contrée par Bélisaire, fut surprise par les Barbares, et se sauva en Toscane.

Théodebert était brave, mais ne savait pas profiter de la victoire ; au lieu de poursuivre rapidement sa marche, il pilla la Ligurie : la famine succéda à la dévastation, et la peste à l'intempérance. Théodebert se retira, et l'on vit ainsi disparaître tout à coup ce torrent qui menaçait d'étendre ses ravages jusqu'à Rome.

Bélisaire écrivit au roi franc pour lui reprocher vivement l'injustice de son agression, et les excès honteux qui avaient terni sa renommée.

Tout cédait aux armes du général romain : Auxime se rendit à lui; et, réunissant enfin toutes ses troupes, il vint investir Vitigès dans Ravenne.

Les rois de France offraient leur secours au roi des Goths, pourvu qu'il consentît à partager avec eux l'Italie. Bélisaire, informé de cette négociation, la fit échouer; mais, au moment où il se voyait près d'achever sa glorieuse entreprise et de rendre enfin l'Italie à l'empire, la faiblesse de Justinien l'exposait à perdre le fruit de son courage. L'empereur, las de la guerre, autorisa son général à conclure la paix, en cédant à Vitigès tout le pays situé au delà du Pô.

Bélisaire ne fit aucun usage de cet ordre, et pressa le siége. Les Goths, comme tous les belliqueux habitants du Nord, méprisaient les rois vaincus, et ne respectaient le diadème que lorsqu'il était ceint de laurier; pleins d'admiration pour Bélisaire, ils offrirent la couronne au héros qui les avait vaincus; Vitigès lui-même se vit forcé, par le vœu unanime, de souscrire à cette proposition.

Bélisaire ne voulait ni trahir l'empereur, ni conclure la paix honteuse que ce prince l'avait chargé de signer. Décidé à résister également à la faiblesse et à l'ambition, il rassemble ses officiers, et leur déclare qu'il a trouvé le moyen de prendre Ravenne sans combattre, de s'emparer de la personne de Vitigès, et de rendre l'empereur maître de l'Italie.

Dissimulant avec art son dessein, il se contenta d'assurer les Goths qu'aucun d'eux ne perdrait ses dignités ni ses biens, et qu'il ne ferait aucune distinction entre eux et les Romains.

Par cette réponse, les Barbares furent persuadés qu'il acceptait la couronne : Ravenne lui ouvrit ses portes, et il y entra en triomphe comme un monarque dans sa capitale.

Procope raconte que les femmes des Goths, qui, sur la renommée des Romains, les avaient crus d'une grandeur proportionnée à celle de leurs exploits, surprises de la petitesse de leur taille, reprochèrent vivement à leurs époux d'avoir été assez lâches pour s'être laissé vaincre par de tels hommes.

Bélisaire, entré dans le palais du roi des Goths, maître de son trône et de ses trésors, fit arrêter Vitigès par sa garde, le retint prisonnier, et déclara qu'il refusait le sceptre qu'on lui avait offert.

Peu d'hommes sont assez purs pour croire à un pareil désintéressement : on écrivit à l'empereur que Bélisaire le trahissait, et ne feignait de refuser le pouvoir suprême que dans l'espoir d'être forcé à l'accepter.

Cependant les Goths, qui campaient à Pavie, avaient élu pour roi Ildibade; celui ci offrit encore le diadème à Bélisaire : « Pourquoi, disait-il à ce héros, vous abaisser au pied du « trône d'un prince ingrat et efféminé ? Il ne vous convient « point d'être l'esclave de Justinien; la première place du « monde vous appartient. Tous les Goths vous déclarent de « nouveau, par ma voix, que le grand capitaine qui les a « vaincus leur paraît seul digne de les gouverner. Ildibade, « leur prince, dépose lui-même la couronne à vos pieds. » Bélisaire répondit : « Je dois tout à Justinien, il a reçu mes « serments; jamais je ne le trahirai. »

Après ce refus solennel, il s'embarqua pour Constantinople, et, pour la seconde fois, y entra triomphant des ennemis de l'empire et des siens.

Ce triomphe, un des plus glorieux dont Rome se fût honorée, eût été sans tache, si le triomphateur n'y eût pas traîné à sa suite Vitigès, qu'il avait, non point pris, mais trompé : la politique la plus habile, la gloire la plus éclatante, ne peuvent justifier la perfidie.

Antonina, dans la capitale, se montra aussi active en intrigues qu'elle l'avait été à la guerre. Sa protectrice, Théodora, voulait perdre le ministre Jean de Cappadoce; mais il était difficile de renverser un homme fort de la confiance de l'empereur, et dont la science et l'adresse compensaient aux yeux du prince les vices et la cupidité. Jean était ambitieux : Antonina se chargea de le faire tomber dans un piége; elle y parvint. Feignant d'être mécontente de la cour, exaltant les services de son époux, et se plaignant de

l'ingratitude de Justinien, qui brillait d'une gloire empruntée à ses généraux et à ses ministres, elle flatta adroitement la vanité du favori, et lui fit entrevoir l'espérance d'arriver au pouvoir suprême, avec le secours de Bélisaire et de l'armée qui lui était dévouée : elle l'engagea ainsi dans une apparente conspiration, et en informa l'impératrice.

Théodora envoie chez elle des gardes; ils s'y cachent avec leurs chefs, Narsès et Marcel. L'imprudent ministre arrive le soir au rendez-vous donné par l'artificieuse Antonina; il y parle avec violence de l'incapacité, de l'ingratitude de Justinien; il explique son plan pour le renverser du trône : la garde paraît alors; Jean résiste, combat, se sauve et se réfugie dans une église. Il y fut arrêté; l'empereur le destitua, confisqua ses biens et l'exila.

Ce patricien naguère consul, préfet de la capitale, premier ministre et presque maître de l'empereur et de l'empire, maintenant jeté dans une prison, dépouillé de tous ses biens, après avoir souffert mille tortures, parcourut l'Orient et l'Égypte, presque nu, et demandant l'aumône : tout l'avait abandonné, hors l'ambition et l'espérance; dans son abaissement, il rêvait trône, et se flattait encore d'y monter. Dix ans après, ayant trouvé le moyen d'exciter à la révolte la populace dans la ville de Dara, il se fit couronner par elle, et la gouverna en tyran. Mais peu de temps après, des habitants, animés par le patricien Anastase et par l'évêque, forcèrent les portes de son palais, égorgèrent sa garde et le tuèrent.

Cependant Cosroès avait profité, pour s'agrandir, de l'éloignement de l'élite des troupes romaines et des fautes de Justinien; le roi des Goths l'avait excité à la guerre, en lui faisant craindre que sa propre ruine ne suivît celle des Goths et des Vandales.

L'empereur, trompé par le délateur Acacius, avait fait assassiner Amasaspe, gouverneur d'Arménie, soupçonné d'intelligence avec les Perses : l'accusateur reçut pour récompense le rang, les terres et le gouvernement de sa vic-

time; mais il opprima tellement cette province, que le peuple, poussé à la révolte par l'excès du désespoir, le massacra.

Sittas, envoyé pour réprimer et punir les rebelles, périt dans un combat; Buzès le remplaça. Les Arméniens, redoutant ses rigueurs, invoquèrent le secours des Perses. Cosroès, favorisé dans ses projets par cette révolte, convoqua les Conseils de son royaume, et leur proposa de déclarer la guerre aux Romains. Nulle occasion ne s'était montrée plus favorable pour satisfaire leur ancienne animosité contre l'empire : Bélisaire était alors occupé à combattre Vitigès; l'Arménie appelait un libérateur, et les Huns, franchissant le Danube, ravageaient la Grèce : bientôt ils portèrent leurs armes jusque sous les remparts de Constantinople, et ne se retirèrent qu'avec un butin immense et cent vingt mille prisonniers.

L'empereur trouvait difficilement des recrues dans ses États épuisés; cherchant à gagner du temps pour rassembler quelques moyens de défense contre l'orage qui le menaçait, il envoya Anastase comme ambassadeur près de Cosroès. Ses lettres, ainsi que les réponses du roi perse, ne contenaient, suivant la coutume du temps, que des maximes et des lieux communs de morale, démentis par la conduite des deux souverains. Tous deux s'étendaient longuement sur les devoirs des princes, sur la fidélité due aux serments, sur les malheurs de la guerre, sur la facilité de rompre la paix, sur la difficulté de renouer des liens rompus; car alors les empereurs argumentaient comme des Grecs, agissaient comme des Barbares, et ne savaient plus combattre comme des Romains.

Cosroès entra dans l'empire avec une forte armée, conquit la Palestine, la Syrie, et attaqua l'Égypte : quelques villes furent prises d'assaut; d'autres, en plus grand nombre, lui ouvrirent leurs portes. D'abord, comme un torrent, il dévastait tout; mais, depuis, l'amour que lui inspira une captive romaine, Euphémie, le rendit moins impitoyable pour les vaincus.

Buzès, envoyé pour le combattre, sortit d'Hiéropolis avec un faible corps de troupes, s'avança imprudemment, fut enveloppé et ne parut plus.

Germain, neveu de l'empereur, arriva seul à Antioche, en releva les fortifications, et chercha vainement à ranimer le courage des habitants par l'espoir d'un prompt secours. Cosroès marchait toujours rapidement; la terreur le précédait. Berrhée voulut résister, et fut livrée au pillage.

L'approche des Perses réveille cependant l'ardeur de la jeunesse d'Antioche; elle veut défendre l'ancienne capitale de l'Orient : les vieillards, les grands, l'évêque, conseillent inutilement d'éloigner l'ennemi en lui payant un tribut, et de racheter avec de l'or une liberté que le fer ne peut défendre.

L'armée perse arrive sur l'Oronte : les Romains, saisis d'une terreur panique, n'en défendent point le passage; ils prennent la fuite. Cosroès, qui s'attendait à un long siége, s'approche avec défiance de la ville; l'abandon des remparts lui paraît un piége; il prend la lâcheté pour un stratagème. Cependant, rassuré par un long silence, par une vaste solitude, il entre : quelques jeunes Romains, préférant la mort à la honte, chargent au milieu des rues les Perses, et sont passés au fil de l'épée. Une foule de femmes distinguées, abandonnées par leurs pusillanimes époux, échappent aux outrages des vainqueurs en se jetant dans l'Oronte.

Cosroès, affectant une clémence hypocrite, permet aux habitants de se retirer et d'emporter leurs richesses; il craignait leur désespoir et leurs rassemblements : quand ils furent dispersés, on les tua sans péril.

Les ambassadeurs de Justinien vinrent alors demander la paix. Cosroès y consentit en exigeant un tribut annuel au moyen duquel les Perses se chargeraient de défendre contre les Huns et les Turcs les portes Caspiennes; les ambassadeurs répondirent que la dignité de l'empire ne pouvait se soumettre à cette humiliation : « Les Romains peuvent bien, « répliqua le roi, accorder un subside à un monarque vain-

« queur, puisque depuis si longtemps ils payent de hon-
« teux tributs à vingt peuples barbares. »

Les ambassadeurs promirent un tribut de cinquante mille écus d'or; Justinien ne ratifia pas le traité. Cosroès excita l'indignation des chrétiens en relevant dans Séleucie le culte du soleil; il revint ensuite près d'Antioche sacrifier aux nymphes dans le bois de Daphné. Mais sur la nouvelle d'une irruption des Huns dans la Lazique, que les Romains laissaient sans défense, il se porta avec l'élite de ses troupes sur les rives de la mer Caspienne.

Telle était la situation brillante du roi de Perse et l'état déplorable de l'empire, lorsque Bélisaire revint à Constantinople triompher de Vitigès et de l'Italie. L'empereur le nomme général de l'Orient. Son nom seul paraît créer une armée : il la rassemble, la discipline, et, loin de se borner à une faible défensive qui augmente toujours la crainte, il se décide à l'attaque qui réveille le courage.

Ayant chargé son lieutenant Pierre de contenir avec quelques troupes le général persan Nabadès, que Cosroès avait laissé à la tête d'une armée près de Nisibe, il s'avance sur la frontière de Perse. Pierre avait ordre de ne point combattre; il désobéit, et attaque les Perses, qui le forcent de fuir. Bélisaire vole à son secours, défait complétement les ennemis, entre en Perse, s'empare de la ville de Sisauranum, et donne l'ordre au roi des Arabes, Aréthèse, de parcourir et de piller la Syrie.

Cosroès apprend avec surprise que ses conquêtes sont perdues, que ses propres États sont envahis et qu'un seul homme a changé son destin. Il revient en Perse avec toutes ses troupes.

Cependant Bélisaire luttait vainement avec son génie contre la fortune. Aréthèse, avide de butin, et voulant garder les richesses conquises par sa tribu en Assyrie, se sépare de l'armée romaine qu'il devait couvrir; il la laisse sans secours et sans nouvelles. La défection et l'envie toujours attachée à la gloire excitent une sédition dans l'armée; elle accuse

son sauveur de la perdre, enfin elle demande à grands cris qu'on la ramène dans l'empire.

Bélisaire, vainqueur du courage des ennemis, est forcé de céder à la lâcheté des siens. Il ordonne à regret la retraite; la calomnie lui en fait un crime ; il est rappelé, et une éclatante disgrâce devient la récompense dont Justinien paye de si glorieux travaux.

Cosroès ne trouve plus d'ennemis à combattre ; il s'avance en Palestine, dans le dessein de livrer Jérusalem au pillage. La peur rentre dans le palais de Justinien, et y ramène tardivement la justice. Bélisaire est de nouveau renvoyé en Orient ; mais il n'y trouve plus ni trésors ni soldats : les troupes s'étaient débandées, l'argent avait été dilapidé, les généraux avaient fui.

Le conquérant de l'Italie arrive seul dans Hiéropolis, que défendait encore une faible garnison. Il la réunit ; mais au lieu des acclamations accoutumées, il n'entend plus que des gémissements. Les plus timides conseillent la fuite, les plus braves la retraite. « Compagnons, leur dit-il, lorsque l'enne-
« mi attaque, non les frontières, mais le cœur de l'empire,
« la prudence n'est plus de saison ; la mort vaut mieux que
« la honte. Ne vous cachez plus à l'abri de vos remparts;
« sortez intrépidement d'Hiéropolis ; suivez-moi. Nous don-
« nerons aux Perses plus d'occupations et de crainte qu'ils
« ne le pensent. »

Dès qu'on voit dans les plaines de Syrie l'étendard et la tente de Bélisaire, la renommée, qui grossit tout, lui prête une armée. Cosroès, trompé par ce grand nom, lui envoie un ambassadeur chargé de se plaindre de la mauvaise foi de Justinien, qui avait refusé de confirmer le traité conclu à Antioche.

L'habile général avait dispersé sur une vaste étendue de terrain boisé les tentes de la faible garnison qui le suivait; on aurait cru au premier coup d'œil, à l'éloignement, à la multiplicité des feux, que de nombreuses légions couvraient le pays. L'ambassadeur trouve Bélisaire dans une cabane,

entouré de soldats désarmés, vêtus de lin : les uns portaient des fouets, d'autres des arcs ; et, si près de l'immense armée des Perses, les Romains, comme leur général, livrés à un calme profond avec une entière sécurité, paraissaient plus occupés de la chasse que de la guerre.

Bélisaire reçut l'envoyé du roi avec une hauteur dédaigneuse, le chargeant pour toute réponse de lui dire qu'il devait, s'il voulait la paix, faire des propositions plus convenables, ou s'attendre à de sanglants combats avant de pénétrer jusqu'à son camp.

Cet artifice réussit complétement. Cosroès, voyant Bélisaire sans crainte, lui supposa de grandes forces. Il conclut la paix et apprit ensuite, avec autant de regret que d'étonnement, qu'il n'aurait eu à combattre qu'un général arrivé en poste de la capitale, et qui n'était suivi que d'une faible escorte.

Ce traité fut d'autant plus heureux pour l'empire, que, dans ce même temps, d'autres généraux de Justinien, sortant d'Arménie, s'étaient fait battre sur les frontières de Perse. La paix fut ainsi rétablie entre les deux empires. Les rois des Sarrasins, Aréthèse et Alamandar, qui avaient servi, l'un les Romains, l'autre les Perses, continuèrent seuls à se faire la guerre.

Justinien, tardivement éclairé par les malheurs qu'avait accumulés sur l'empire sa funeste imprévoyance, répara les villes que les Huns venaient d'incendier, construisit des retranchements le long du Danube, et fortifia le pas des Thermopyles, mieux défendu autrefois par le courage que par l'art.

Ces travaux utiles, mais chers, ne lui firent pas discontinuer les monuments dispendieux sur lesquels sa vanité croyait fonder sa gloire. L'église de Sainte-Sophie, enrichie d'or et embellie par un nombre infini de colonnes du marbre le plus précieux, fut achevée ; elle surpassait, dit-on, en richesse, tout ce qu'on avait raconté du temple de Jérusalem; et l'empereur, enivré d'orgueil en admirant ce superbe édifice, s'écria : « Enfin, Salomon, je t'ai vaincu ! »

La prudence, la gloire et la fortune semblaient être sorties d'Italie avec Bélisaire ; ses lieutenants, par leur faiblesse, laissèrent la discipline se relâcher ; leur mauvaise foi irrita les Goths ; leur cupidité opprima les peuples : le surintendant des finances, ou logothète, se rendit également odieux aux Romains et aux Barbares par ses concussions ; l'avarice de cet homme, nommé Alexandre, le porta à rogner les monnaies, ce qui le fit appeler par le peuple le *cisoir*.

Dès qu'une autorité ne sait ni se faire respecter par la justice ni se faire craindre par la force, on ne tarde pas à secouer son joug. Ildibade rassemble un faible corps de Goths, lève l'étendard de la révolte, attaque près de Trévise les Romains commandés par Vital, et les met en fuite (an 540). Le prince des Goths ne jouit pas longtemps de ce succès ; sa femme jalouse de l'épouse d'un chef de cette nation, nommé Wrayas, le fit assassiner. La vengeance suivit le meurtre ; Ildibade fut tué dans un festin. On choisit pour le remplacer, Éraric, Ruge de nation ; il régna peu de jours. Après sa mort, les Goths offrirent la couronne à Baduella, que ses exploits avaient fait surnommer Totila, c'est-à-dire l'*immortel*.

Il avait reçu de la nature les qualités qui font les héros. Bélisaire avait tellement moissonné ce peuple, que ses guerriers, qui sous Vitigès s'étaient élevés au nombre de deux cent mille hommes, ne reprirent les armes qu'au nombre de mille, et ne purent réunir que cinq mille combattants, lorsque Totila se mit à leur tête pour reconquérir l'Italie.

Vérone fut prise par les Romains et reprise par les Goths. Artabaze, lieutenant de l'empereur, livra bataille près de Faënza. Il combattit comme un vaillant soldat, il tua de sa main un Goth dont la taille gigantesque répandait partout l'effroi ; mais les armées ont plus besoin de la tête d'un chef que de son bras. Artabaze, général malhabile, se laissa tourner par ses ennemis, qui le défirent et lui enlevèrent tous ses étendards.

Les lieutenants de Totila, Biéda, Rodéric et Uliaxis, se rendaient aussi redoutables par leur vaillance que par leur

union. Les généraux romains, Martin, Bessas, Cyprien et Jean le Sanguinaire, jaloux l'un de l'autre, ne pouvaient s'accorder. Leur division causa leur ruine : ils perdirent une seconde bataille; le carnage fut affreux; le peu de Romains qui échappèrent au massacre se renfermèrent dans les villes.

Totila les assiégea successivement, et en peu de temps acheva la conquête de presque toute l'Italie. Ces événements se passèrent sous le consulat de Bazile, dernier consul nommé par Justinien : dans les actes publics on data ainsi, en 542, la première année après le consulat de Bazile; en 543, la seconde après ce même consulat; et l'on suivit cet usage jusqu'en 587, époque à laquelle on commença à compter les années de la naissance de Jésus-Christ et du règne de l'empereur.

Justinien, effrayé des progrès des Goths, envoya des troupes en Italie sous la conduite de Maximin. Démétrius reçut l'ordre d'en lever dans l'Italie même; mais aucun habitant n'y voulut prendre les armes. Une tempête dispersa la flotte de Maximin; les Goths s'emparèrent des vaisseaux, et massacrèrent les équipages.

Démétrius, tombé dans une embuscade, fut pris et envoyé la corde au cou à Naples. On lui promit la vie, s'il déterminait les habitants de cette ville à se rendre; sa lâcheté et la leur le sauvèrent. Totila, plus habile et peut-être plus vertueux que ses ennemis, ne permit à ses troupes aucun pillage, et condamna même à mort un de ses guerriers qui avait outragé la fille d'un soldat romain.

Dans ce même temps Justinien fut attaqué d'une maladie contagieuse qui exerçait de grands ravages dans l'Orient. Déjà l'ambition et l'intrigue s'agitaient pour lui donner un successeur. L'empereur, étant rétabli, punit comme conspirateurs tous ceux qu'il crut avoir aspiré au trône; et comme l'opinion publique avait désigné Bélisaire, sa perte fut résolue. L'impératice le sauva. Cet illustre et infortuné général connaissait alors les désordres de sa femme; ses yeux

longtemps fermés s'étaient ouverts. Théodora exigea, pour lui faire obtenir sa grâce, qu'il se réconciliât avec son indigne épouse. Bélisaire, conquérant de l'Afrique et de l'Italie, Bélisaire, que dans les combats jamais aucun péril n'effrayait, parut perdre son courage dans l'air contagieux de la cour; il tomba aux pieds d'Antonina, retrouva la bienveillance de son maître, et ternit ainsi l'éclat de sa belle vie.

Le sort lui réservait encore des jours de gloire pour réparer un instant de honte. Tout fuyait devant Totila; l'Italie était perdue, Rome menacée; Bélisaire parut la seule digue qu'on pût opposer à ce torrent; il reçut l'ordre de partir, s'embarqua, et entra dans Ravenne, n'ayant sous lui que quatre mille hommes.

Avec ces faibles moyens, il ose tenir la campagne, manœuvre habilement, secourt Auxime, et livre avec avantage plusieurs combats, où la gloire de son nom fait encore pencher en faveur de ses armes les balances de la fortune.

Totila, dont le succès avait grossi les forces, les divisa; et, tandis qu'une partie de son armée s'opposait à Bélisaire, avec l'autre il prend Spolette et vient assiéger Rome, qui n'était défendue que par trois mille soldats sous les ordres de Bessas.

Valentin et Phocas s'approchent pour le secourir; les Goths les enveloppent et passent leurs troupes au fil de l'épée. La flotte romaine, partie de Sicile, est prise et détruite par les Barbares.

Rome était alors livrée aux horreurs de la famine : Bélisaire se dégage des obstacles qui l'arrêtaient, chasse les Goths d'Otrante, et vole au secours de la capitale. Mais la trahison, plus rapide que sa marche, le prévient : d'indignes citoyens ouvrent la porte Asinaire à l'ennemi; la garnison trouve à peine le temps de sortir par une autre porte; Totila est maître de Rome, il empêche le massacre et permet le pillage.

Les sénateurs, accablés par lui de reproches, sont pour la plupart réduits à demander l'aumône. Cependant Totila, vainqueur, craignait la fortune et le génie de Bélisaire : plus

jaloux d'affermir son autorité que de l'étendre, il écrivit à Justinien pour lui demander la paix : « Adressez-vous à Bé-« lisaire, lui répondit l'empereur, je lui ai donné pouvoir de « faire à son gré la paix ou la guerre. »

Bélisaire, digne de cette confiance, aurait préféré la mort à un traité honteux; ses mouvements furent si habiles, qu'il tint à son tour Totila assiégé dans Rome. Le roi des Goths n'espérant pas pouvoir tenir longtemps dans cette cité popopuleuse, privée de vivres, résolut de la détruire plutôt que de la rendre.

Informé de ce funeste dessein, Bélisaire lui écrivit en ces termes : « Les fondateurs des villes s'immortalisent, leurs « destructeurs se déshonorent; les uns sont les bienfaiteurs, « les autres les fléaux de l'humanité. Tout l'univers admire « et respecte la majesté de la reine des cités du monde; elle « est illustrée par une longue suite de rois, de consuls et « d'empereurs; une foule d'édifices superbes consacrent le « souvenir de leur puissance, de leur gloire et de leurs triom-« phes. Votre épée veut, dit-on, effacer l'honneur des siè-« cles passés, et priver les siècles à venir d'un si magnifique « spectacle : si la victoire vous favorise, combien vous gé-« mirez d'avoir ainsi détruit le plus beau monument de vos « conquêtes! Si vous succombez, quel droit funeste ne nous « donnez-vous pas de porter la flamme dans vos propres ci-« tés? Le monde entier vous regarde; il attend votre déter-« mination pour décider quel est le titre qui doit honorer ou « flétrir éternellement le nom de Totila. »

Le roi des Goths, ému par cette lettre, lui répondit : « Je « reconnais la sagesse de vos conseils, j'en profiterai. » Il fit sortir de Rome tous les habitants, les dispersa dans la Campanie, s'éloigna de Rome avec son armée, et laissa cette reine du monde debout, mais solitaire, isolée et semblable à une ombre majestueuse sur un tombeau.

Bélisaire, actif, infatigable, suit les mouvements de l'ennemi, le harcèle, profite de ses moindres fautes, bat son arrière-garde, reprend Spolette, fait fortifier Tarente, remporte

encore une victoire, et rentre dans Rome, vide de citoyens, et peuplée seulement, pendant quelques jours, par ce grand homme et par ses braves soldats ; il en répare promptement les fortifications, y rappelle les habitants et l'abondance.

Totila, secouru par de nombreuses tribus de Barbares, revient camper sur les bords du Tibre : Bélisaire et lui se livrent de fréquents et de sanglants combats. Le général romain voyait sans cesse diminuer le petit nombre de ses guerriers ; les uns succombaient à la fatigue, les autres étaient moissonnés par le fer ; et l'empereur, livré aux intrigues de la cour et aux querelles des prêtres, le laissait sans secours en Italie.

Indigné de cet abandon, il écrivit à Justinien : « Je suis venu « dans cette contrée, dénué d'armes, d'hommes et d'argent ; « le peu de troupes que j'y ai trouvées sont sans courage et « sans discipline : accoutumées aux revers, elles plient de- « vant leur ennemi et résistent à leurs chefs. Si vous n'avez « voulu qu'envoyer Bélisaire en Italie, Bélisaire est au milieu « de l'Italie ; si vous voulez qu'il chasse les Barbares, donnez- « lui les forces nécessaires pour les vaincre. » L'empereur resta dans le même silence et dans la même inaction.

Le seul appui de Bélisaire contre la cour et contre l'envie était Théodora : elle mourut en 547, après avoir gouverné longtemps l'empereur et l'empire en maîtresse absolue. Vantée par les courtisans, détestée par les gens de bien, redoutée de tous, elle ruina l'État, les mœurs et l'Église. Cette courtisane couronnée prodiguait les emplois et les richesses aux anciens complices de ses débauches ; sa faveur était une égide inviolable pour les femmes déréglées. Les murmures des époux trahis étaient punis par elle comme des crimes. Aucune dignité ne mettait à l'abri de sa vengeance. Le patrice Bassus, et Callinique, gouverneur de Cilicie, furent égorgés par ses ordres ; elle augmenta les troubles de l'Église, en intervenant avec passion dans ses querelles : les hérétiques la prônèrent, les catholiques flétrirent sa mémoire. Par son orgueil, par ses vices et par son courage, cette impéra-

trice semblait réunir en elles les deux caractères d'Agrippine et de Messaline; et lorsqu'elle mourut, dans tout l'empire Justinien fut le seul qui la pleura.

Ce prince faible semblait de plus en plus indifférent au sort de l'Italie. Bélisaire, après avoir vainement exposé sa liberté et sa vie, en allant chercher en Sicile des renforts qu'il ne trouva pas, fatigué de l'esprit séditieux des habitants de Rome qui voulaient se rendre à Totila, crut, peut-être avec raison, qu'on ne le laissait en Italie sans forces, sans trésors, que pour flétrir ses premiers lauriers et le faire errer comme un fugitif sur l'ancien théâtre de sa gloire : il demanda et obtint son rappel, s'éloigna de Rome en versant des larmes, et rentra à Constantinople, non en triomphateur comme autrefois, mais comme une illustre victime dont le malheur, objet de deuil pour l'empire, était un sujet de triomphe pour l'envie.

L'empereur, par sa jalousie et par son ingratitude, excitait le ressentiment des hommes qui l'avaient le mieux servi; tous ne ressemblaient pas à Bélisaire : ce grand homme oubliait les injustices de son prince, et ne se souvenait que de ses bienfaits. Artabane, que ses exploits en Afrique et la mort du tyran Gontharis avaient rendu célèbre, aspirait à la main d'une nièce de l'empereur : refusé avec mépris par le prince, il se joignit aux mécontents et conspira. Son complot fut découvert; le sénat le condamna à mort; Justinien lui fit grâce et ne le priva que de son rang.

A cette époque, les Français parurent disposés à se brouiller avec les Goths : Totila avait demandé en mariage la fille de Théodebert; le prince français répondit avec fierté que sa fille était destinée à un roi, et qu'il ne pouvait regarder Totila comme roi d'Italie, puisque après avoir pris Rome il n'avait pas su la conserver.

Justinien, voulant d'abord profiter de cette mésintelligence, flatta la vanité du roi de France, en ordonnant que ses monnaies eussent cours dans l'empire; mais son propre orgueil lui fit perdre bientôt le fruit de cette condescendance. Dans

un édit où il rappelait fastueusement toutes ses conquêtes, ou plutôt celles de Bélisaire, il prit imprudemment le titre de vainqueur des Français : Théodebert, irrité, conclut une alliance avec les Goths, et résolut de porter ses armes jusqu'à Constantinople. Sa mort et la faiblesse de son fils préservèrent de ce danger l'empire, qui n'aurait pas probablement, dans sa décadence, repoussé des ennemis si vaillants et si nombreux.

L'empereur, au lieu d'employer tous ses efforts pour défendre le reste de l'Italie, borna sa faible politique à donner quelques secours aux Lombards et aux Gépides contre les Goths; il aurait plutôt dû les laisser se détruire entre eux.

L'actif Totila, profitant de cette indolence, assiégea Rome et s'en rendit maître en 549. Diogène, à la tête d'une faible garnison, lui opposa une longue résistance. Paul, capitaine de la garde de Bélisaire, se trouvait alors dans cette ville : cet officier intrépide, digne de son général, ne voulut point se rendre, même lorsque Rome eut ouvert ses portes; il se renferma dans le mausolée d'Adrien, avec quatre cents braves que Bélisaire avait accoutumés à mépriser tous les périls. Sans vivres, sans secours, assiégé par une armée, il combattit comme s'il espérait vaincre, attaqua souvent les assiégeants, porta la mort dans leurs rangs, et força le roi à lui accorder une capitulation honorable.

Totila repeupla Rome, fit revenir les sénateurs et consola les Romains de leur humiliation, de leur ruine, en leur rendant les jeux du cirque : il porta ensuite ses armes en Sicile, dont le pillage enrichit ses avides soldats.

Au bruit de ces désastres, Justinien, qui se réveillait toujours trop tard, confia une flotte à la bravoure d'Artabane, qui chassa les Goths de la Sicile. Germain, l'espoir alors de l'empereur et de l'empire, reçut l'ordre de marcher avec une armée contre Totila; une mort subite le frappa et consterna le peuple : car on espérait qu'il succéderait à son oncle, et qu'on verrait en lui un empereur digne d'occuper le trône de Constantin, de Julien et de Théodose.

Les Huns et les Esclavons renouvelaient leurs ravages; les Perses combattaient les Romains dans la Lazique; les généraux de Justinien les repoussèrent : d'affreux tremblements de terre désolèrent encore l'Asie.

Le roi des Goths continuait sans obstacle à reconquérir le reste de l'Italie. Au lieu de lui opposer Bélisaire, dont l'Orient et l'Occident célébraient la gloire, tandis que son nom semblait oublié à la cour, Justinien nomma général de l'armée d'Occident son chambellan Narsès; tout l'empire vit avec étonnement un tel choix. Ce vieil eunuque, nourri dans les intrigues du palais, ne s'était fait connaître, treize ans auparavant, que par une courte apparition dans les camps et par sa jalousie contre Bélisaire.

Étranger, captif, esclave, maltraité par la nature qui lui avait donné une figure basse et une taille courte, mutilé par les hommes, rien ne pouvait annoncer son élévation. Il dut sa fortune à un caprice de l'empereur, et sa gloire à son génie.

Les circonstances développent les grands hommes : lorsque le sort, tirant Narsès de la foule des domestiques et des courtisans, l'eut mis en lumière, on reconnut en lui, avec surprise, un génie vaste, une activité prudente, et une profonde connaissance des hommes.

Ce général se montra également prompt à vaincre, habile à profiter de la victoire, sévère et généreux, économe et libéral, éloquent et juste, vertueux même toutes les fois qu'un trop grand intérêt n'opposait pas son ambition à sa vertu : chef habile, il organisa savamment son armée; heureux favori, il sut se faire donner abondamment toutes les forces et les moyens dont on avait laissé manquer Bélisaire.

Le désir de reconquérir l'Italie, et l'imminence des dangers qui menaçaient alors l'empire, forcèrent l'empereur à quitter momentanément ses occupations favorites, la jurisprudence et la théologie; il devenait urgent de négocier et de combattre : il céda à Théodebert, roi de France, une partie de la Ligurie, et obtint par là qu'il resterait neutre entre lui et les Goths.

Une flotte impériale battit celle de Totila, mais ne put empêcher ses troupes de s'emparer de la Sardaigne et de la Corse. L'empereur détacha les Gépides de l'alliance des Esclavons et des Lombards, contre lesquels il envoya les généraux Jean et Valérien, qui les battirent d'abord; mais ensuite les Lombards, les ayant attirés dans une position désavantageuse, remportèrent sur eux une victoire complète. Quarante mille Romains et quatre généraux périrent dans cette bataille; le reste prit la fuite.

Dans le même temps Narsès débarqua en Italie, à la tête de la plus forte armée que l'empire eût rassemblée depuis un siècle; il marcha le long de la mer, entra dans Ravenne, s'avança près de Rimini, défit un corps de Goths, et tua l'officier qui le commandait.

Les généraux, ainsi que les soldats, voulaient qu'on assiégeât les villes, les uns dans le dessein de s'assurer des postes de défense en cas d'échec, les autres dans l'espoir du pillage : Narsès résolut de marcher contre Totila et de livrer une bataille décisive, disant qu'une grande victoire fait tomber les remparts des forteresses.

Il vint camper près de Pagina, entre Urbin et Fossombrone, à quatre lieues de l'armée de Totila.

On voyait dans cette plaine un grand nombre de tertres que d'anciennes traditions disaient être des tombeaux des Gaulois vaincus par Camille, et, selon d'autres, ceux des Carthaginois exterminés par le consul Néron : il semblait que le ciel eût de tout temps consacré ce champ de bataille à produire des lauriers pour les Romains, des cyprès pour leurs ennemis.

Narsès, avant de combattre, fit quelques propositions de paix à Totila; le roi des Goths répondit que ce grand procès ne pouvait être décidé que par une bataille, et qu'il la livrerait dans huit jours à Narsès. Le général romain conclut de cette réponse que le roi voulait le surprendre et l'attaquer le lendemain, il se prépara sagement à le repousser. En effet, à la fin de la nuit suivante, les Goths s'avancèrent

pour s'emparer d'une hauteur qui séparait les deux camps : après un combat très-vif, les Romains en chassèrent les Goths, et s'y maintinrent.

Narsès plaça les Romains aux deux ailes, les auxiliaires hérules, huns et lombards au centre ; et comme il craignait la défection de ceux-ci, il leur ordonna de laisser leurs chevaux dans le camp et de combattre à pied.

Il avait à peine rangé ses troupes en bataille, lorsque Totila, à la tête de toute sa cavalerie, vint l'attaquer avec impétuosité : d'abord repoussé, il revint plusieurs fois à la charge, donnant à ses troupes l'exemple du courage et de l'opiniâtreté ; mais enfin, après des efforts inutiles, toute cette cavalerie, chargée en flanc par celle des Romains, prit l'épouvante et se jeta sur son infanterie qu'elle mit en désordre.

Les légions s'avancent ; alors la déroute fut prompte et complète : six mille Goths périrent sur le champ de bataille. Totila prit la fuite, suivi de cinq cavaliers ; le Gépide Asbade, qui le poursuivait, lui perça les reins d'un coup de lance. Cependant le roi des Goths continua sa course jusqu'à Capres, où il expira, honoré par l'estime de ses ennemis et par les larmes de ses sujets.

Son nom semblait si redoutable aux Romains, que lorsqu'ils apprirent sa mort par une femme qui leur montra le tombeau de ce prince, ils le déterrèrent pour s'assurer de la vérité de son récit, et lui rendirent les honneurs funèbres avec la pompe convenable à son rang et à sa gloire.

Narsès envoya à Constantinople la courone de Totila, enrichie de pierreries, et sa cuirasse encore teinte de la pourpre d'un sang royal glorieusement répandu. L'empereur reçut au milieu du sénat ces dépouilles d'un prince trahi par la fortune, mais plus digne que lui du trône par son courage.

Narsès rehaussa sa victoire par la modestie de sa relation ; il récompensa avec générosité le corps des Lombards qui l'avait servi, et le renvoya avec prudence ; l'indiscipline et l'avidité de tels alliés lui semblaient plus dangereuses que leur valeur n'était utile.

Les Goths donnèrent la couronne de Totila à Téia, guerrier aussi actif qu'intrépide. Quoique les Français eussent promis d'être neutres, ils empêchèrent Narsès de prendre Vérone; ils voulaient tour à tour favoriser les Romains et les Goths, et prolonger leur querelle, dans l'espérance qu'ils s'entre-détruiraient, et que l'Italie deviendrait pour la France une proie facile.

Toutes les villes que Narsès trouva sur sa route lui ouvrirent leurs portes après son triomphe, ainsi qu'il l'avait prévu; bientôt il campa sous les murs de Rome; ses troupes étaient trop peu nombreuses pour investir cette grande cité, il résolut de la prendre d'assaut.

Tandis qu'il l'attaquait sur trois points différents, Dagisthée, par son ordre, à la tête d'un détachement, escalada une partie de murailles dont on avait négligé la défense : la terreur se répandit dans la ville, les Goths cherchèrent leur salut dans la fuite, et Narsès entra vainqueur dans Rome, qui fut ainsi prise pour la cinquième fois depuis le règne de Justinien.

Cette délivrance devint un jour de deuil pour les plus illustres personnages de cette capitale; car les Barbares, en fuyant, massacrèrent dans la Campanie les patrices et la plupart des sénateurs que Totila y avait exilés.

Téia, aussi brave, mais plus barbare que son prédécesseur, fit égorger dans Pavie trois cents prisonniers; la fureur des deux partis les portait aux plus horribles excès : tous deux ne cherchaient plus à se vaincre, mais à se détruire.

Narsès assiégea Cumes; Téia s'approcha pour la secourir; les deux armées se livrèrent bataille près du Vésuve. Ce combat devait décider du sort de l'Italie; chacun voulait en rester maître ou périr.

Dans les deux armées, les généraux, les officiers, les cavaliers renvoyèrent leurs chevaux pour éloigner tout espoir de fuite. Les Goths surprirent d'abord, par une vive attaque, les Romains, qui n'étaient pas encore formés; Narsès ré-

tablit l'ordre, et rallia promptement les siens. Téia, portant le courage jusqu'à la témérité, combattait plus en soldat qu'en général : n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il s'élança, comme un lion furieux, au milieu des rangs ennemis; bientôt entouré, il ne lui resta que l'espoir de vendre chèrement sa vie. Ce prince combattit quatre heures une foule de guerriers, et changea plusieurs fois de bouclier : le dernier étant encore hérissé de flèches, comme il voulait en prendre un autre, il découvrit sa poitrine, fut percé d'un javelot, et tomba mort sur les corps entassés des soldats que son bras avait immolés.

Les Romains, croyant par sa chute la victoire décidée, tranchent sa tête, la mettent au bout d'une pique, et la montrent en triomphe aux deux armées : ce spectacle inhumain, loin de consterner les Goths, les anime à la vengeance et leur rend le courage du désespoir.

Le combat continue avec plus de fureur jusqu'à la nuit; les deux armées couchent sur le champ de bataille. Au lever de l'aurore, on reprend les armes avec la même furie; on ne donne, on ne reçoit plus d'ordres, il n'est plus possible de combiner, de régler les mouvements : la bataille n'est plus qu'une affreuse mêlée. Chacun combat corps à corps; si le sang versé épuise la force, la rage la fait renaître; le blessé s'attache au corps de son vainqueur et le déchire en expirant. Cet affreux carnage dura toute la journée; la nuit sépara de nouveau les combattants, sans décider la victoire.

Cependant, lorsque le troisième jour parut, les Goths, consternés de la perte de leurs plus braves guerriers, proposèrent de rendre leurs armes et de reconnaître les lois de l'empereur, pourvu qu'il les traitât non en esclaves, mais en alliés, et qu'il leur permît, lorsqu'ils sortiraient d'Italie, d'emporter avec eux leurs richesses. Narsès y consentit et conclut le traité.

Des deux côtés on signa, on jura la paix; mais la passion et l'esprit de parti respectent peu les serments. Les Goths

apprenant qu'une armée étrangère venait à leur secours, rompirent la convention. Les rois de France avaient refusé leur appui au roi des Goths; mais deux princes allemands, Leutharis et Bucelin, vassaux de Théodebald, levèrent à leurs frais une armée de soixante-quinze mille hommes, Allemands et Français, et traversèrent les Alpes pour combattre les Romains. Ce renfort rendit l'espérance aux Goths, qui reprirent les armes.

Narsès fit de vains efforts pour s'emparer de Cumes; le frère de Totila, Aligerne, la défendit avec opiniâtreté; il surpassait tous les guerriers du Nord en bravoure et en force; on reconnaissait les flèches que lançait son arc, à leur sifflement et à leur violence, à laquelle rien ne résistait. Un Romain, nommé Pallade, tout bardé de fer, s'approcha de lui pour le combattre : le dard du prince goth traversa son bouclier, sa cuirasse et son corps.

Narsès, laissant un corps de troupes pour bloquer la ville de Cumes, se rendit maître de Lucques; Cumes, dépourvue de vivres, ouvrit ses portes et obtint une capitulation honorable. Aligerne, souillant sa gloire par une basse ambition, entra au service de l'empereur qui avait vaincu sa nation, détrôné et tué son frère.

Un corps de Romains avait été battu par les Allemands; Narsès, toujours rapide et toujours heureux, répara bientôt cet échec. Dans d'autres combats il avait vaincu ses ennemis par son audace; cette fois il dut ses succès à la ruse. A la tête de troupes peu nombreuses, il feignit de fuir, attira les Allemands dans une embuscade près de Rimini, les enveloppa et les battit. Poursuivant ses avantages, il atteignit près de Casilin Leutharis et Bucelin, dont les forces étaient réunies, et leur livra bataille; sa victoire fut complète. Les Allemands et les Français perdirent trente mille hommes dans cette action; le reste repassa les Alpes. Les Goths se soumirent; leur empire fut détruit, et l'Italie tout entière se vit rangée de nouveau sous les lois romaines. Narsès la gouverna pendant treize ans.

Longin, qui le remplaça en 567, fut le premier qui porta le nom d'exarque.

Tandis qu'un eunuque semblait ressusciter en Occident la gloire des anciens héros de Rome, Justinien composait des écrits religieux pour réfuter les doctrines d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès : mais, comme il était difficile à un laïque de ne point s'égarer dans des subtilités si obscures pour tant de docteurs, il tomba lui-même, sans s'en douter, dans une des hérésies qu'il combattait; et l'un de ses édits, contraire en quelques points à la doctrine du concile de Chalcédoine, fut condamné par le pape Vigile.

L'empereur irrité convoqua un concile à Constantinople; Vigile refusa de s'y rendre. Le concile, composé de cent soixante-cinq évêques et de trois patriarches, anathématisa les partisans d'Origène et confirma toutes les décisions du concile de Chalcédoine. Justinien avait donné l'ordre à Narsès d'arrêter le pape dans Rome : celui-ci cherche un asile dans l'église de Saint-Pierre : les soldats veulent l'en arracher; Vigile embrasse les colonnes de l'autel, elles sont brisées : le peuple furieux se soulève pour le pontife, et met en fuite les préteurs et les soldats.

Cependant Vigile se soumet; on l'exile, il meurt peu de temps après, et Pélage le remplace sur la chaire de saint Pierre.

L'empereur commençait à redouter l'autorité croissante des pontifes romains, qui devaient leur élévation aux suffrages du clergé, des grands de Rome, du peuple et des soldats; il se réserva très-politiquement le droit de confirmer leur élection. Tant que cet usage dura, la puissance spirituelle fut contenue dans de justes bornes.

Les succès de Bélisaire et de Narsès firent espérer à Justinien qu'il pourrait rendre à l'empire son ancienne étendue, et joindre la conquête de l'Espagne à celle de l'Afrique et de l'Italie. Les Visigoths, dans cette contrée, s'affaiblissaient par leurs divisions. Agila, leur roi, combattait un prince de sa maison, Athanagilde, qui s'était révolté contre lui : l'em-

pereur envoya une flotte et une armée au secours des rebelles; Agila fut battu et tué. Dès qu'Athanagilde se vit vainqueur et couronné, il devint ingrat, et voulut chasser de son pays les alliés auxquels il devait le sceptre (an 554); mais les Romains s'y maintinrent, et restèrent pendant soixante ans maîtres d'une partie des côtes d'Espagne, malgré tous les efforts des Visigoths.

La fortune ne favorisait les armes de l'empire que dans les lieux où des hommes tels que Bélisaire et Narsès dirigeaient et maîtrisaient ses caprices. Justinien, attaqué de nouveau par les Perses, n'obtint aucun succès éclatant; ses généraux, Martin, Bessas, Buzès et Justin, avaient plus de bravoure que d'habileté. Jaloux et divisés, ils laissèrent surprendre l'armée de cinquante mille hommes qu'ils commandaient par trente mille Perses, qui les mirent en déroute et s'emparèrent de leur camp.

Justinien répara en partie cet échec par un avantage qu'il remporta sur une armée persane, près des rives du Phase; ce succès fut suivi d'une suspension d'armes entre les deux empires.

Les Juifs, toujours disposés à la révolte parce qu'ils étaient intolérants et persécutés, se soulevèrent : de nombreux supplices comprimèrent leur révolte (an 555).

A cette époque, l'Orient vit paraître une nouvelle race de Barbares que, depuis, la chute de l'empire grec ne rendit que trop célèbres. Ces peuples, de la race des Huns, portaient le nom de Turcs, et prétendaient descendre de Turck, *fils aîné* de Japhet; d'autres disent qu'ils tenaient ce nom d'une des montagnes qu'ils habitaient, et qui avait la forme d'un casque, appelé *turc* dans leur langue.

Le premier de leurs princes dont l'histoire ait gardé le souvenir se nommait Toumain : il prit le titre de *kan*, et se rendit fameux par ses exploits guerriers. Mokaa, sorti avec sa nombreuse et belliqueuse tribu des forêts du mont Altaï, vers la source de l'Irtisch, attaqua, vainquit, extermina la nation des Avares, et chassa les Ogres, ou Ogores, des plai-

nes situées sur les rives du fleuve Toula. Ces peuples vaincus prirent la fuite, et s'arrêtèrent entre le Volga et le Tanaïs. Les Alains et les Huns, les confondant avec les Avares, leur donnèrent l'hospitalité. Ces nouveaux Avares arrivèrent sur les bords du Danube, y conquirent des terres possédées par les Antes et par les Sabires, et demandèrent à Justinien une solde et des concessions, promettant de servir, dans ces contrées, de rempart à l'empire.

Justinien, de l'avis du sénat, voulait accueillir leurs demandes ; mais le kan des Turcs, plus redoutable qu'eux, traversa leur négociation, et par ses menaces, décida l'empereur à leur refuser tout asile.

La faiblesse mène à la perfidie : les Avares, dont les envoyés étaient bien reçus à Constantinople et chargés de présents, marchaient avec sécurité ; tout à coup ils se voient attaqués par un corps de Romains, sous les ordres de Justin, qui les met en fuite et pille leur camp.

Bientôt ralliés, leur vengeance fut prompte ; ils battirent les faibles troupes qui défendaient la frontière ; et s'emparèrent d'une partie de la Pannonie et de la Mésie.

Tel était alors l'état déplorable de l'empire : Justinien, dont le nom serait aujourd'hui dans l'oubli, si Bélisaire, Narsès et Trébonien n'eussent illustré son règne, dissipait ses trésors en fondations d'églises, en bâtiments somptueux, en dépenses frivoles ; il laissait dépérir l'armée, et se contentait de diviser les Barbares qu'il aurait dû combattre. Ses prédécesseurs soldaient six cent quarante-cinq mille hommes : il n'en garda que cent cinquante mille, dispersés en Italie, en Afrique, en Espagne, en Grèce, en Arménie, en Mésopotamie et en Égypte.

La caisse militaire devint le trésor des ministres et la proie des favoris. Enfin, tandis que sa vanité se repaissait de l'éclat de quelques conquêtes passagères, dues au génie de deux grands hommes, le centre de l'empire restait découvert, et la Thrace même, si voisine de la capitale, était livrée sans défense aux Barbares.

Zabergan, roi des Huns, jaloux des faveurs que l'empereur avait accordées à d'autres princes barbares, franchit le Danube sur la glace, ne rencontre aucunes troupes qui s'opposent à son passage, traverse la Mésie sans obstacle, arrive en Thrace, fait ravager la Grèce par une de ses divisions, en envoie une autre dans la Chersonèse, marche lui-même avec sept mille chevaux sur Constantinople, et met tout à feu et à sang aux environs de la capitale.

L'épouvante devient générale : Justinien tremble dans son palais; on porte au delà du Bosphore le trésor public et ceux des églises; les citoyens courent enfouir leurs richesses dans leurs terres, en Asie. La garde impériale, les milices de la ville sortent enfin pour combattre; mais depuis dix ans, ces soldats, étrangers aux travaux et aux périls de la guerre, ne formaient qu'une troupe de parade, une vaste et fastueuse décoration de théâtre et de triomphes.

Bélisaire, depuis deux lustres, vivait retiré et oublié dans la capitale; rarement il paraissait au milieu de la foule frivole des courtisans, dans laquelle il était à peine aperçu. Le danger public rappela sa gloire : Justinien, effrayé, se souvint qu'il avait un grand homme près de lui, et implora son secours.

Bélisaire était courbé sous le poids des malheurs et des ans; mais, à la vue du péril, à l'appel de sa patrie, son âme héroïque rend une nouvelle vigueur à sa vieillesse : au son de la trompette, il rajeunit, il reprend son glaive victorieux; son casque, ombragé de lauriers, vient de nouveau couvrir ses cheveux blancs. Enfin il se lève, il se montre menaçant dans cette ville où régnait la crainte : à sa vue, la terreur se dissipe, l'espérance renaît.

Au bruit de son nom, une foule de citoyens et de paysans accourent sous son étendard. Mais, dans toute cette multitude vieillie dans l'oisiveté, il ne trouve que trois cents hommes qui aient manié une arme et couché sous une tente; à la tête de cette faible troupe, il sort hardiment de la ville, fortifie son camp, fait observer les mouvements de l'ennemi

et ordonne d'allumer au loin des feux pour faire croire qu'il est suivi d'une nombreuse armée.

Les Barbares, trompés par cette ruse, perdent du temps, se tiennent quelques jours sur la défensive; mais, rassurés enfin lorsqu'ils voient qu'on ne les attaque pas, ils s'avancent impétueusement avec plus d'ardeur que de prudence.

Bélisaire avait placé dans une forêt deux cents archers en embuscade : à la tête de trois cents cavaliers, il charge les ennemis avec le courage et la témérité d'un jeune capitaine, s'élance au milieu des Barbares, et en tue quatre cents ; au même moment ses archers se lèvent et attaquent les Huns en flanc. D'un autre côté, selon les ordres du général, tous les paysans qui suivaient ses drapeaux jettent de grands cris, traînent sur la terre de gros arbres, et forment ainsi un nuage de poussière qui persuade aux Huns qu'une armée innombrable marche contre eux.

L'épouvante les saisit; ils prennent la fuite, et dans leur désordre, Bélisaire en fait un grand carnage : ainsi le génie d'un seul homme vainquit toute une armée et sauva l'empire.

Animés par cette victoire, les soldats qui défendaient la muraille de la Chersonèse repoussèrent une autre division des Huns. Zabergan, vaincu, demanda la paix : l'empereur, trop heureux de l'accorder, lui paya un subside, et il repassa le Danube.

L'enthousiasme du peuple pour Bélisaire, lorsque avec ses trois cents soldats il rentra en triomphe dans la ville, servit de prétexte aux lâches courtisans pour l'accuser d'aspirer à l'empire ; la gloire est un crime aux yeux de l'envie. La reconnaissance de Justinien disparut avec son danger, et une nouvelle disgrâce fut la seule récompense du libérateur de l'empire.

L'empereur reprit l'habitude de l'intrigue, son arme favorite; il sema la division parmi les Huns, qui tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. On acheta la paix des Perses; l'empire leur paya trente mille pièces d'or. Ils lui cédèrent la Lazique. On obtint que le christianisme serait toléré en Perse.

La fermeté de Narsès maintint la tranquillité en Italie (560).

Celle de Constantinople fut troublée par les factions du cirque; la garde fut obligée de charger les séditieux et d'en tuer un grand nombre. Plusieurs païens, qui rendaient encore en secret un culte aux idoles, excitèrent le courroux de l'empereur; les uns furent égorgés, les autres mutilés, et l'on brûla leurs livres.

Le luxe romain fit alors une conquête importante; il la dut à deux moines qui apportèrent en Europe des vers à soie, dans l'année 536.

On commençait à se lasser de la longueur d'un règne sans force, qui achevait la ruine de l'empire, en épuisant sa vigueur pour le décorer d'un vain éclat. Quelques grands et le banquier Marcel résolurent d'assassiner l'empereur : Eusèbe, commandant les Goths auxiliaires, découvre le complot; on arrête les conjurés au moment où ils entraient dans le palais; Marcel se poignarde. Les lâches ennemis du sauveur de l'empire promettent à Sergius, l'un des conjurés, de lui faire obtenir sa grâce, s'il dénonce comme ses complices Paul, Jean et Vitus, amis intimes de Bélisaire. L'empereur nomme une commission pour juger et punir les coupables. Les accusés chargent tous Bélisaire : ce grand homme n'oppose à leurs calomnies qu'un noble silence; sa gloire et sa vie entière répondaient pour lui. Les juges n'osèrent pas le condamner; il fut arrêté et gardé étroitement dans sa maison : on le priva de toutes ses dignités, mais celle de son caractère le décorait plus que les vains titres dont on le dépouillait.

Grand dans l'adversité comme dans les triomphes, incapable également de révolte et de faiblesse, il resta plusieurs mois prisonnier, sans murmurer contre l'ingratitude, sans fléchir le genou devant la puissance : enfin l'empereur, éclairé sur la perfidie de ses ennemis, lui rendit ses charges et sa bienveillance.

La tradition qui représente Bélisaire errant, mendiant et aveugle, est une fable inventée quelques siècles après, et reçue avidement par le vulgaire; car il cherche moins le

vrai que l'extraordinaire : tout ce qui est dramatique le charme ; il se plaît au récit des grandes chutes, des grands malheurs, et les supplices mêmes sont pour lui des spectacles.

Bélisaire, quelque temps après, termina ses jours ; sa mort précéda de peu celle de Justinien. La postérité ne lui reproche que sa faiblesse pour une épouse indigne de lui. Sa gloire fut grande et sans tache : les peuples le regardaient comme leur appui, les soldats comme leur père ; les Barbares qu'il avait vaincus voulurent plusieurs fois lui donner des couronnes qu'il méritait et qu'il dédaigna.

Il fut actif comme César, prudent comme Fabius, chaste comme Scipion, soumis aux lois comme Épaminondas ; ses exploits, ses richesses, sa garde nombreuse, le dévouement de l'armée, l'amour du peuple lui permettaient de prétendre à tout : sa vertu seule mit des bornes à sa fortune.

Les derniers jours de Justinien s'écoulèrent sans gloire. Égaré par l'hérésie d'Eutychès, qui soutenait que le corps de Jésus-Christ était impassible, il persécuta les catholiques, et fut condamné par l'Église. Il mourut le 14 novembre 565, âgé de quatre-vingt-trois ans ; il en avait régné trente-huit. Son règne, ses lois, ses conquêtes, font époque dans l'histoire.

CHAPITRE XVI.

JUSTIN II.

(Ans de J.-C. 565-578.)

Justin II est élu par le sénat. — Rétablissement du consulat. — Puissance des Lombards en Italie. — Règne d'Alboin. — Disgrâce de Narsès. — Son égarement et sa mort. — Exarchat de Longin. — Invasion d'Alboin. — Établissement des duchés et fiefs en Italie. — Entrée d'Alboin dans Milan. — Ambassade d'Isabule, kan des Turcs, à Cosroès. — Guerre avec les Perses. — Férocité et mort d'Alboin. — République des Lombards. — Leurs envahissements et leur défaite. — Invasion de Cosroès. — Démence de Justin. — Tibère est nommé césar. — Son sage gouvernement. — Défaite et fuite de Cosroès. — Mort de Justin.

Justinien laissait après lui cinq neveux ; les trois premiers,

Baduaire, Marcel et Justin le curopalate, ou grand-maître du palais, eurent pour mère Vigilance, sœur de Justinien : les deux autres se nommaient Justin et Justinien, fils de Germain, général fameux ; l'éducation de ceux-ci faisait espérer qu'ils hériteraient de leur père.

Baduaire et Marcel montraient cette médiocrité d'esprit, cette nullité de caractère, trop ordinaire apanage des princes nés sur les marches du trône, nourris loin des hommes par l'orgueil, et amollis dès le berceau par la flatterie ; l'empereur Justinien préféra aux fils de Germain Justin le curopalate, qui leur était inférieur en mérite, mais supérieur en intrigue : jeune encore, il avait su gagner la faveur de Théodora, qui lui fit épouser sa nièce Sophie, princesse dont on respectait la vertu, mais qui se faisait haïr par son humeur impérieuse.

Dès que l'empereur eut rendu le dernier soupir, Callinique, commandant de la garde, exécutant son ordre secret, convoqua au milieu de la nuit le sénat, et y conduisit Justin. Les sénateurs se prosternèrent aux pieds de ce prince et le proclamèrent auguste, ainsi que le voulait le testament de Justinien qu'on lut devant eux. Le nouvel empereur, après avoir célébré avec pompe les obsèques de son oncle, fut couronné, ainsi que l'impératrice Sophie, par le patriarche Jean Scholastique ; il se rendit ensuite à l'hippodrome, harangua le peuple, lui fit, suivant l'usage, de magnifiques promesses, délivra un grand nombre de prisonniers, paya les dettes de son prédécesseur, rappela les exilés, et rétablit, par un édit, la paix dans l'Église.

Tout changement de maître est pour les peuples, dans les premiers moments, un repos et une source d'espérances ; c'est comme un intervalle entre deux maladies, on jouit de la cessation des maux dont on se plaignait, et l'imagination trompe sur ceux de l'avenir.

La joie d'une ambition satisfaite donne aux princes qui montent sur le trône l'apparence de la bonté ; ils font partager à leurs sujets, dans leur début, le bonheur que leur âme

éprouve, et leurs premiers actes sont les épanchements d'un cœur content.

Justin se montra d'abord clément, généreux, libéral, orthodoxe; mais cet espoir d'un règne heureux fut de courte durée : bientôt le voile tomba, et Justin parut tel qu'il était, faible, irascible, avare, débauché, orgueilleux et lâche.

Il envoya des ambassadeurs en Perse, et ne sut gagner ni l'amitié de Cosroès par sa sagesse, ni son estime par ses armes. Il montra contre les tribus des Sarrasins autant de hauteur que de faiblesse. Les princes des Avares lui offrirent leurs services, et lui demandèrent des récompenses; il renvoya leurs ambassadeurs avec cette insolente réponse : « Je ferai « plus pour vous que mon père, je vous donnerai une leçon « pour vous apprendre à me connaître. » Les Avares prirent les armes, et le lâche empereur leur céda par crainte ce qu'il avait refusé à leur prière.

Un édit rétablit le consulat; Justin prit le titre de consul, qu'un tel prince pouvait recréer, mais non relever.

Ce fut aux fautes de Justin, à l'avarice et à l'orgueil de sa femme, à l'impéritie de leur politique et à la faiblesse de leurs armes, qu'un nouveau peuple, celui des Lombards, dut sa fortune, sa grandeur et sa puissance.

Un grand homme, Narsès, servait seul de barrière à l'Italie; une intrigue de cour, en voulant le perdre, ouvrit les Alpes aux Barbares : Rome perdit une seconde fois le sceptre d'Occident, et les Lombards fondèrent en Italie un trône que, deux siècles après, le génie seul de Charlemagne put renverser.

Les Lombards étaient sortis de cette Scandinavie, pépinière féconde de hordes guerrières et de princes conquérants; Strabon et Tacite leur attribuaient la même origine qu'aux Suèves. Leurs tentes couvrirent longtemps les plaines du nord de la Germanie : après avoir porté leurs armes des rives de l'Elbe et du Weser jusqu'à celles du Rhin, ils inondèrent la Moravie de leurs tribus belliqueuses. La politique romaine, alors plus rusée que forte, savait mieux di-

viser les Barbares que les combattre; Justinien céda aux Lombards la Hongrie, et une partie de la Bavière et de l'Autriche, dans le dessein de les opposer aux Gépides, les plus opiniâtres de ses ennemis.

Le nom des Lombards venait, dit-on, de l'usage qu'avaient ces peuples de porter une longue barbe et une longue javeline qui, dans leur langue, s'appelait *barde*.

Agilemont fut leur premier roi; son huitième successeur, Vaccon, rendit son nom célèbre par ses exploits. Voltaris hérita de son sceptre, et régna sous la tutelle d'Audouin, qui le détrôna. L'usurpateur affermit son pouvoir par de nombreux triomphes, croyant avec raison qu'aux yeux des peuples guerriers la gloire tient lieu de droit.

Il dévasta l'Illyrie, s'empara de la Dalmatie et battit les Gépides. Le fameux Alboin, son fils, lui succéda en 561, et feignit d'abord de se montrer l'ami des Romains, dont il devait bientôt renverser la puissance : il secourut Narsès contre Totila; mais la richesse et la fertilité de l'Italie lui inspirèrent, ainsi qu'à ses soldats, un désir violent de s'en emparer.

Il s'était allié avec les Français, en épousant Closvinde, fille du roi Clotaire; cette princesse, par les conseils de saint Nicet, évêque de Tours, se servit de son crédit sur l'esprit de son époux pour lui faire abjurer l'arianisme.

Le roi lombard, avant d'exécuter ses grands desseins sur l'Italie, devait assurer sa domination dans ses propres États; il acheta l'alliance des Avares, en leur promettant de partager avec eux les terres de ses ennemis : fort de leur appui, il marcha contre les Gépides, pénétra jusqu'au centre de leur pays, leur livra une bataille décisive, les vainquit, massacra tous leurs soldats, et réduisit tout ce peuple à l'esclavage. Dans ce combat sanglant, Alboin tua de sa main Cunimond, roi des Gépides; et suivant l'usage barbare des féroces guerriers du Nord, il fit faire avec le crâne de sa victime une coupe dont il se servait dans ses longues orgies, fêtes solennelles où les guerriers scandinaves semblaient à la fois s'enivrer de sang et de vin.

Alboin, vainqueur des Gépides, trouva parmi eux un vengeur et un vainqueur. Rosamonde, fille de Cunimond, lui inspira un violent amour; il renvoya la fille de Clotaire, et, tout fumant encore du sang de Cunimond, il contraignit sa fille à l'épouser.

Aucun crime, dans ces temps barbares, ne semblait faire tache sur un front couvert de lauriers : Alboin devint le héros des peuples du Nord : la Germanie entière célébra ses exploits, et tous les bardes chantèrent sa gloire.

Narsès, qui conservait à quatre-vingt-quinze ans la vigueur de l'esprit et du corps, était alors la seule barrière qui pût empêcher les armes d'Alboin d'arriver jusqu'à Rome. L'impératrice Sophie aplanit elle-même cet obstacle, prêtant l'oreille aux calomnies des ennemis de Narsès, et séduite par l'espoir de s'approprier les richesses du vaiqueur des Goths, des Francs et des Allemands, elle détermina l'empereur à rappeler ce général, et à lui ordonner d'apporter en Orient le trésor qui se trouvait à Rome.

Narsès répondit « qu'enlever cet argent à l'Italie, c'était « la priver de tout moyen de défense, et qu'il était prêt à « rendre un compte exact de l'emploi de ces fonds. »

Les courtisans, toujours ennemis du mérite qui les blesse et de la supériorité qui les humilie, excitèrent le courroux de l'impératrice; ils lui persuadèrent que Narsès voulait se rendre indépendant en Italie. Sophie, plus femme que reine, ne voyait dans ce grand homme qu'un eunuque; animée contre lui par la haine et par le mépris, elle lui envoya une quenouille et un fuseau, avec une lettre qui ne contenait que ces mots : « Revenez sans délai : je vous donne la « surintendance des ouvrages de mes femmes; c'est la « place qui vous convient : il faut être homme pour avoir « le droit de manier les armes et de gouverner des pro- « vinces. »

Narsès, furieux, dit au courrier qui lui apportait cette lettre insolente : « Pars, et annonce à ta maîtresse que je lui « file une fusée qu'elle ne pourra jamais dévider. » On pou-

vait lire dans ses regards irrités que le sauveur de l'empire en était devenu l'ennemi.

Oubliant ses devoirs, entraîné par ses ressentiments, il sort brusquement de Rome, se retire à Naples, écrit au roi des Lombards, et l'invite à venir en Italie, en l'assurant que sa marche ne sera arrêtée par aucun obstacle.

Le triomphe de sa colère sur sa gloire fut court; l'honneur revint, mais trop tard, dans cette grande âme, et la rendit le théâtre d'un long et cruel combat entre la passion et les remords, entre la vengeance et le devoir.

Enfin le désir de voir l'ingratitude de l'empereur punie et l'orgueil de Sophie châtié cède au chagrin de livrer sa patrie à l'étranger et à la honte de terminer une vie héroïque par une trahison; il veut s'embarquer pour Constantinople, porter sa tête au sénat, confondre ses délateurs et se justifier avant de mourir.

Le pape Jean III le détourna de ce dessein : « Restez, dit-« il, dans le pays que vous avez sauvé et que vous seul pou-« vez encore défendre. Je pars à votre place, je plaiderai « votre cause; le peuple romain vous regrette et déteste vos « ennemis. Demeurez au milieu de lui. Rome fut votre tro-« phée; qu'elle soit aujourd'hui votre asile. »

Narsès suit ce conseil, et retourne à Rome; le peuple vole au-devant de lui, se prosterne à ses pieds et le conjure de détourner l'orage qui le menace. Narsès écrit au roi lombard, abjure ses coupables serments, rétracte ses funestes promesses, et presse vivement Alboin de renoncer à une agression injuste qu'il repoussera de toutes ses forces. Mais rien n'était préparé pour la défense, tout l'était pour l'attaque. Alboin, à la tête d'une nombreuse armée, fier de ses exploits, avide de carnage et de butin, n'écoute point les prières tardives d'un ennemi affaibli par l'âge, par la disgrâce; les nouvelles qu'il reçoit du découragement de l'Italie augmentent son espoir et redoublent son ardeur. Il marche, tout fuit devant lui, et Narsès, accablé de remords, meurt en pleurant sa longue gloire, ternie par un seul égarement.

Un historien moderne (M. Lebeau), en racontant cette fin déplorable d'une si belle vie, dit, avec autant de force que de raison, que le plus grand crime de l'envie n'est pas de persécuter la vertu, mais de l'éteindre quelquefois, et de la forcer à se démentir et à se dégrader elle-même, en la poussant à l'extrémité.

Justin envoya en Italie Longin, pour y commander sous le nom d'*exarque*, titre qui dura près de deux siècles dans Ravenne.

Les exarques furent revêtus d'un pouvoir presque souverain, et aussi illimité que celui des satrapes en Perse. Les despotes délèguent avec confiance la tyrannie ; insensibles au besoin de poser des bornes à l'arbitraire, ils ne sentent jamais que celui d'en élever contre la liberté : il leur est égal que les favoris puissent abuser de leur puissance, pourvu que les peuples ne puissent pas user de leurs droits.

Longin établit sa résidence à Ravenne, qu'il garnit, ainsi que la Vénétie, de quelques vieilles légions et de beaucoup de nouvelles levées. On eût dit qu'alors le souvenir des anciens usages, et même des anciennes dénominations, était devenu importun aux esclaves de Byzance ; Longin, changeant l'antique coutume de nommer des consulaires pour commander dans les grandes cités de l'Italie, en confia la défense à des ducs.

Cet exarque ne devait son élévation qu'à la faveur ; et l'empereur, gouverné par sa femme, n'opposait au plus vaillant des guerriers du Nord qu'un courtisan qui n'avait jamais combattu.

La gloire d'Alboin et les riches conquêtes qu'il offrait à l'ambition des braves avaient réuni sous ses drapeaux une foule de Suèves, de Bavarois, de Bulgares, de Sarmates ; vingt mille Saxons avec leurs familles accrurent ses forces. Après avoir cédé la Pannonie aux Avares, à condition qu'ils la lui rendraient s'il échouait dans son entreprise, il donne le signal ; ce n'est point son armée, c'est sa nation tout entière qui se lève et qui marche à sa suite ; les femmes, les

vieillards abandonnent sans regret leurs foyers; et tous, certains de la victoire, ne regardent plus comme leur patrie que les contrées qu'ils vont conquérir.

Rien ne les arrête : ils traversent les Alpes Juliennes, et s'emparent sans combat du Frioul, dont les habitants épouvantés fuient, croyant voir reparaître l'ombre terrible d'Attila.

Vérone, Aquilée, Trévise, Vicence, Trente, Bresse, Bergame, ouvrent leurs portes; Mantoue, Padoue et Crémone montrèrent seules un courage romain : la première ne fut prise qu'un an après; les autres résistèrent avec opiniâtreté, et conservèrent trente ans leur indépendance.

Alboin donna à Grasulphe, son neveu et son grand-écuyer, le duché de Frioul; il en créa deux autres lorsque ses conquêtes s'étendirent. Telle fut l'origine de l'établissement des duchés et des fiefs héréditaires en Italie.

L'issue de cette guerre ne pouvait être douteuse : d'un côté on voyait l'audace et le génie, de l'autre l'ineptie et la mollesse; et, tandis qu'un torrent dévastateur descendait des Alpes et se répandait avec fureur en Italie, l'imbécile Justin, au lieu de lui opposer de fortes digues, confiait à des mains malhabiles un petit nombre de troupes sans discipline, se laissait distraire des révolutions de l'empire par les factions du cirque, et ne songeait, au moment de la chute de sa puissance en Occident, qu'à élever à grands frais dans la Grèce, dans la Thrace et dans l'Asie, des palais superbes, des églises vastes et des monuments somptueux.

Souvent, dans les drames cruels des révolutions romaines, l'âme fatiguée par tant de scènes sanglantes se reposait en contemplant de nobles caractères, des courages inébranlables, des vertus à la fois douces et sublimes; mais ici aucune beauté morale ne dédommage de l'horrible spectacle que présente une longue suite de crimes, de carnage, de destruction; c'est la barbarie dans sa jeunesse, qui terrasse avec férocité la corruption dans sa décrépitude.

Alboin force Lodi et Côme à lui ouvrir leurs portes; il en-

tre dans Milan, et s'y fait proclamer roi d'Italie. Toute la Ligurie se rend au vainqueur. Gênes et Pavie seules le repoussent, et leur résistance, qui dura trois ans, dut prouver aux autres cités d'Italie avec quelle facilité elles auraient conservé leur indépendance, si leurs murs avaient encore renfermé quelque courage romain.

Tortone, Plaisance, Parme, Reggio, Modène, ne coûtèrent pas un combat au conquérant; les habitants de la Toscane et de l'Ombrie se précipitèrent au-devant de la servitude. Alboin érigea Spolette en duché : un lieutenant de Narsès, Zotton était chargé de la défense de Bénévent; le roi lombard le corrompit, et le déshonora en le créant duc. Le général romain sacrifia ses devoirs et sa renommée à ce titre honteux.

Rome, souvent attaquée, ne fut point prise : dépourvue de guerriers, le fer ne pouvait la défendre; l'or la sauva. La lâcheté de l'empereur l'abandonnait; la prudence des papes la protégea.

Toutes les fois que les Lombards approchèrent de ses murs, les Romains les éloignèrent à force d'argent; c'était encore le temps des Brennus, ce n'était plus celui des Camille.

Ce fut ainsi que Rome et Ravenne se maintinrent dans la dépendance de l'empire d'Orient. La Calabre se défendit par sa position et par le courage de ses habitants. Bénévent et Naples reçurent le nom de seconde Lombardie.

Justin se montrait peu sensible à de si grandes pertes; ces coups éloignés semblaient entrer à peine dans le cercle étroit de ses passions : l'avarice l'occupait plus que l'ambition; un refus d'argent l'irritait plus que la perte d'une province. Il chassa d'Antioche le patriarche Anastase, qui lui opposait les lois contre la simonie, et qui ne voulait pas lui vendre sa conscience.

Dans cet état de décadence de l'empire, on voyait successivement se former et se grossir autour de lui les éléments des puissances qui devaient un jour s'élever sur ses ruines.

Les Turcs envahirent le Turkestan, la Grande-Buckarie et la Sogdiane : les Sogdiens implorèrent la protection du roi de Perse; de son côté, le kan des Turcs envoya des ambassadeurs à Cosroès, qui les fit empoisonner. Le kan, brûlant de se venger, rechercha l'alliance de Justin.

Zémarque, comte d'Orient, envoyé par Justin dans le camp des Turcs en 571, fit connaître, par le récit de son voyage, le singulier mélange de barbarie et de magnificence qui régnait alors dans les mœurs de ces guerriers orgueilleux et sauvages. Quand l'ambassadeur parut, avant de le présenter au prince, on l'encensa, non pour l'honorer, mais pour le purifier. Le kan Isabule reçut le général romain sous une vaste tente de soie : il était assis sur un trône d'or, monté sur deux roues, et auquel on avait attaché un superbe coursier; trône digne d'une nation errante et d'un prince conquérant.

Zémarque reçut pour récompense une belle Circassienne. Isabule marcha contre les Huns, les battit et s'avança jusqu'à Samarcande; mais Cosroès, étant venu camper près de lui, lui proposa la paix, l'obtint, et épousa l'une de ses filles. Les Turcs se retirèrent dans la Petite-Buckarie.

L'empereur, abandonné par eux, se trouva seul en guerre contre les Perses. L'Arménie l'appelait à son secours. Justin, toujours arrogant lorsqu'il déclarait la guerre, toujours timide quand il fallait la soutenir, se vanta d'abattre l'orgueil de Cosroès et de délivrer la Perse d'un tyran; l'effet répondit peu à ses menaces. Un de ses parents, Marcien, fut chargé du commandement de l'armée : ses exploits se bornèrent à quelques dégâts sur les frontières de Perse.

Pendant qu'il faisait ce faible usage des forces de l'Orient, Alboin affermissait en Italie sa domination, et réparait par la douceur de son gouvernement les maux dont sa conquête avait d'abord accablé les peuples. Sa politique se montrait clémente et sage, mais ses mœurs étaient barbares; il est plus difficile et plus rare de se vaincre soi-même que ses ennemis. Le conquérant de l'Italie périt victime d'une ven-

geance infâme, mais provoquée par sa férocité. Au milieu d'un grand festin qu'il donnait à Vérone, il se fit apporter la fatale coupe où le crâne du roi des Gépides, orné d'or, semblait donner au vin qui le remplissait l'apparence du sang répandu : sa raison étant troublée par l'ivresse, il ordonne à Rosamonde de boire dans ce vase horrible ; c'était lui commander le parricide. Cédant à la terreur, elle obéit ; mais, dans le fond de son cœur, elle jura de venger son père en immolant son époux.

Elmige, son écuyer, jouissait de sa faveur et de sa confiance ; elle le consulte sur le moyen d'accomplir son dessein barbare. Elmige lui conseille de faire porter ce coup fatal par le plus audacieux, le plus fort et le plus vaillant des guerriers lombards : on le nommait Péridée ; celui-ci refuse de prêter son bras au crime, mais l'artifice arracha de lui le consentement que n'avaient pu obtenir les prières.

Il était amoureux d'une des femmes de la cour de la reine : Rosamonde engagea cette femme à donner la nuit un rendez-vous à son amant. Au milieu des ténèbres, la reine prit sa place, et lorsque Péridée, trompé par l'obscurité, eut ainsi attenté involontairement à l'honneur du roi, l'audacieuse reine, se faisant connaître, lui dit : « Choisis à présent entre « le trône et l'échafaud : il n'est plus d'autre parti pour toi ; « tu dois tuer Alboin, ou mourir. »

Péridée promit d'accomplir ses vœux. Le lendemain, au moment où le roi des Lombards, fatigué de la chaleur du jour, s'était jeté sur son lit, Rosamonde approche de son époux, lie son épée dans le fourreau, écarte les domestiques qui auraient pu le défendre, et introduit dans l'appartement Péridée, qui plonge son glaive dans le sein du monarque.

Alboin s'éveille, saisit son épée, fait de vains efforts pour la tirer, s'empare d'une escabelle, se défend avec intrépidité contre son assassin, et tombe enfin baigné dans son sang aux pieds de son implacable épouse (an 573). Il avait régné en Italie près de quatre ans. Les vainqueurs célébrèrent sa gloire par leurs chants, et les vaincus par leurs larmes.

Elmige et Péridée croyaient que le pouvoir suprême serait la récompense de leur crime ; mais tous les Lombards indignés demandèrent à grands cris leur châtiment : poursuivis par la haine publique, ils se dérobèrent à la mort par une prompte fuite, et se sauvèrent à Ravenne, ainsi que la reine Rosamonde et sa fille Alswinde, qui emportèrent avec elles les trésors du roi.

Péridée n'avait recueilli de son forfait que la honte et les coupables plaisirs d'une nuit d'erreur : Rosamonde épousa Elmige, qui devint bientôt, à son tour, victime de cette femme atroce; mais il sut au moins la punir et l'entraîner dans l'abîme qu'elle ouvrait sous ses pas.

L'exarque Longin, séduit par la beauté de la reine, et peut-être encore plus épris de ses immenses richesses, lui avait promis de se marier avec elle, si elle rompait le nœud qui l'unissait à son nouvel époux. L'infâme Rosamonde, habituée au crime, présente à Elmige une coupe empoisonnée; dès qu'il a bu une partie du fatal breuvage, la violente douleur qui déchire son sein ne lui laisse aucun doute sur le forfait et sur son auteur : furieux, il tire son glaive et force la reine à vider la funeste coupe; peu d'instants après tous deux meurent, ayant ainsi mutuellement expié leur crime et vengé la mort du roi des Lombards. Les trésors de Rosamonde consolèrent Longin de sa perte.

L'exarque fit partir pour Constantinople la princesse Alswinde et Péridée. Celui-ci, croyant s'attirer l'estime de la cour d'Orient par sa force prodigieuse, combattit devant l'empereur contre un énorme lion; il sortit victorieux de cette lutte, et tua le monstre. Justin admira sa force, mais punit son crime, et fit crever les yeux du meurtrier d'Alboin.

Péridée jura de se venger. Lorsque sa blessure fut guérie, il se rendit au palais sous prétexte de révéler au prince des secrets importants, et cacha sous sa robe deux poignards. Justin, soupçonnant sa perfidie, le fit introduire par deux patrices, chargés de le surveiller; cette précaution enlevant à Péridée tout moyen d'exécuter son projet, il n'écoute plus

que son désespoir, il poignarde les deux patrices, et tombe avec eux sous les coups de la garde qui les suivait.

Après la mort d'Alboin, les Lombards élevèrent au trône un guerrier vaillant, nommé Cleph. Il était païen, avare et sanguinaire. Rimini tomba sous ses armes; il bâtit la ville d'Imola. Après dix-huit mois de règne, un de ses domestiques l'assassina. Il avait fait haïr à ses sujets non-seulement le roi, mais la royauté : les Lombards choisirent pour les gouverner trente-six ducs, souverains chacun dans leurs duchés; ces ducs confièrent le gouvernement des grandes villes à des comtes, et celui des bourgs à des châtelains. On peut juger par l'essai de cette étrange république du sort qu'auraient éprouvé partout les peuples, s'ils n'avaient pas cherché et trouvé un refuge, auprès du trône, contre cette tyrannie à plusieurs têtes, contre cette cruelle et licencieuse oligarchie féodale.

Alboin avait comprimé les vainqueurs et protégé les vaincus; l'oligarchie se livra sans frein à la plus dévorante rapacité; elle dépouilla les riches, asservit les pauvres; villes, forteresses, monastères, bourgs, campagnes, tout devint la proie de cette hydre; tout fut ruiné, dépeuplé. *L'Italie,* dit saint Grégoire, *ressemblait alors à un repaire de bêtes féroces.*

Ce gouvernement anarchique dura dix ans. Les ducs, après s'être déchirés mutuellement, réunirent leurs armes pour s'agrandir aux dépens des pays voisins; ils envahirent la Savoie, le Dauphiné, la Bourgogne, et défirent une armée française commandée par Amée, que l'empereur d'Orient avait décoré du titre de patrice. Mais ils ne purent fixer la fortune, dont ils abusaient. Comme ils se livraient aux débauches, à tous les genres de licence, et se retiraient chargés d'un immense butin, Mummol, général du roi Gontran, les surprit près d'Embrun et les tailla en pièces. Ce fut dans cette bataille que Salone et Sagittaire, évêques l'un d'Embrun et l'autre de Gap, plus dignes de porter le glaive que la croix, combattirent au premier rang des Français, et se signalèrent

par des exploits qui firent plus d'honneur à leur vaillance qu'à leur religion.

Après cette défaite, les Lombards, affaiblis par le départ des Saxons, leurs alliés, repassèrent les Alpes. Un prince français, Chramne, les poursuivit et ravagea la Lombardie.

Pendant ce temps, les ducs de Spolette et de Bénévent étendaient leur domination aux dépens du territoire romain. Le pape Benoît, ne se bornant pas comme ses prédécesseurs à protéger Rome par des prières et par des négociations, commença à jouer le rôle de prince, qu'abandonnaient les empereurs. Il combattit les Lombards, les défit et survécut peu de temps à ses victoires. Pélage II lui succéda en l'an 575.

Les vices et la faiblesse du caractère de Justin auraient conduit l'empire à sa perte; heureusement l'excès du mal amena le remède. Déjà Cosroès, franchissant le Tigre, parcourait la Syrie en vainqueur; Acace, Magnus, généraux sans talents, nommés par les favoris, n'avaient paru sur les champs de bataille que pour fuir. Abandonnant Dara, Apamée, aux armes des Perses, ils s'étaient sauvés jusque sous les remparts d'Antioche. Les Avares, d'un autre côté, attaquaient les Grecs. Tibère, le seul espoir alors des armées romaines, se vit obligé, par la lâcheté de ses troupes, de se retirer et de demander la paix aux Barbares.

L'empereur acheta des Perses, au prix de quarante-cinq mille pièces d'or, une trêve courte et honteuse. Telle était la situation de l'empire, lorsqu'il fut sauvé par l'accident le plus imprévu.

Justin, tourmenté par la goutte, tombe en démence; il remplit les prisons d'innocentes victimes, jure qu'il ne fera grâce à aucun accusé, fait battre de verges son frère Baduaire, et ne sort de ses accès de fureur que pour retomber dans ceux de la crainte et de l'abattement.

L'impératrice Sophie, profitant de l'un de ses intervalles de raison, détermina son époux à donner le titre de césar à Tibère. Ce général, né en Thrace, était universellement res-

pecté : il se montrait à la fois brave et prudent, doux et ferme, juste et généreux, pieux et tolérant. Il commandait la garde; son mérite lui aurait assuré les suffrages du peuple et de l'armée; de plus frivoles avantages lui valurent le choix de Sophie : il l'avait charmée par sa beauté, et elle espérait, après la mort de l'empereur, partager le trône avec lui.

Justin obéit à sa femme, convoqua le sénat et le clergé, revêtit en leur présence Tibère de la pourpre, ajouta à son nom celui de Constantin, et lui parla, dit-on, en ces termes : « Ce n'est pas moi qui vous couronne, c'est Dieu : « honorez l'impératrice; jusqu'à présent elle était votre sou-« veraine, aujourd'hui elle est votre mère. Épargnez le sang « de vos sujets; je leur suis devenu odieux, ne me ressem-« blez pas; j'étais faible et j'en suis puni. Jésus-Christ pu-« nira davantage ceux qui m'ont trompé par leurs conseils. « Soignez vos soldats; fermez votre oreille aux délateurs; « méfiez-vous des courtisans; laissez les riches jouir de « leurs biens, et servez-vous des vôtres pour soulager les « pauvres. »

Presque toujours les paroles des mauvais rois mourants contiennent d'excellentes leçons pour leurs successeurs : un repentir tardif leur montre et leur dicte la vérité.

Depuis ce moment, Tibère régna sous le nom de Justin, et, sous sa main ferme, l'empire, qui tombait, se releva. Le trésor se remplit par l'économie; l'armée reprit sa force par la discipline; il obtint par ses négociations une paix momentanée avec Cosroès, et profita de ce repos pour envoyer des secours à Rome contre les Lombards.

Trois ans après, les Perses reprennent les armes. Mais le nouveau césar avait eu le temps de se préparer à soutenir la guerre. Justinien, général expérimenté, à la tête de cent cinquante mille hommes, marche contre le roi de Perse et lui livre bataille près de Mélitimne (an 576) : Cosroès enfonce d'abord l'aile droite des Romains; mais pendant ce temps, Justinien, ayant renversé le centre des Perses et

vaincu leur cavalerie, pénètre dans le camp ennemi et s'empare de la tente du roi. Cosroès, qui s'était cru triomphant, voyant ce désastre, se décourage et prend la fuite : une partie de son armée périt sous le fer des Romains; l'autre se noya dans l'Euphrate. Le roi, désespéré, immortalisa sa honte et la victoire de Justinien par un édit qui défendait aux rois de Perse de marcher à la tête de leurs armées quand ils auraient à combatre les Romains.

La capitale, qui naguère se voyait condamnée à payer lâchement des tributs aux Perses, aux Turcs, aux Avares, devint tout à coup un théâtre de triomphe; Tibère, renouvelant les antiques solennités, montra en pompe aux yeux du peuple vingt-quatre éléphants pris à Métilimne, et les nombreux trophées enlevés dans le camp des Perses.

Le nouveau césar joignait la modération à la force : dès que Justinien vainqueur eut franchi l'Euphrate et le Tigre, satisfait d'avoir fait reparaître glorieusement les aigles romaines sur le territoire de Perse, il accorda la paix à Cosroès.

On se rendit réciproquement les conquêtes et les prisonniers. La mauvaise foi de Cosroès rompit promptement ce traité. Un de ses généraux, profitant d'une faute de Justinien, avait surpris un corps romain en Arménie; ce faible avantage fit renaître dans le cœur du roi de Perse l'espoir de réparer sa défaite; il reprit les armes; Justinien fut rappelé, Maurice le remplaça.

Le premier mérite des bons princes est celui de bien choisir. Maurice, né en Cappadoce, était d'origine romaine; il se distinguait par une valeur froide, un esprit juste, un caractère ferme, et par des mœurs austères. Partisan zélé de la discipline antique, il la fit revivre, lui dut de grands succès, battit en plusieurs rencontres les Perses, et repeupla l'île de Chypre, en y portant dix mille prisonniers.

Au milieu des orages de la guerre, l'empire d'Orient commençait à jouir d'un repos et d'une prospérité depuis longtemps inconnus; il n'avait plus à craindre ni l'invasion de

l'étranger, ni les concussions des gouverneurs, ni la rapacité du fisc; Tibère gouvernait le peuple en père de famille; il répandait partout des bienfaits, des consolations et des secours. Sophie lui reprochait ses largesses; mais l'ordre et l'économie remplaçaient si bien le vide apparent dont la générosité du prince semblait menacer la caisse publique, qu'on crut généralement dans l'empire qu'il avait trouvé un trésor.

Justin finissait alors sa triste carrière. Comme il se sentait près de sa fin, il proclama Tibère empereur en présence du sénat et du clergé, et le fit couronner par le patriarche Eutychius. Peu de temps après (an 578) il mourut; il avait régné près de treize ans. Sa seule action louable fut l'adoption de Tibère.

CHAPITRE XVII.

TIBÈRE II, DIT CONSTANTIN.

(Ans de J.-C. 578-582.)

Mariage de Tibère II et d'Anastasie. — Conspiration de Sophie contre Tibère. — Magnanimité de Tibère pour les conjurés. — Paix dans l'Église. — Mort de Cosroès. — Règne d'Hormisdas. — Victoire sur les Perses. — Maurice, général, est nommé césar. — Discours de Tibère. — Maurice est couronné. — Mort de Tibère.

La mort de Justin faisait renaître l'espérance dans l'empire, et remplissait surtout de joie sa veuve, l'ambitieuse Sophie : elle se croyait certaine de conserver le trône et de le partager avec le prince qui lui devait son élévation; mais Tibère n'avait feint de condescendre à ses vœux que pour parvenir au pouvoir suprême, et il avait trompé sans scrupule cette femme perfide et hautaine, à laquelle Justin avait dû ses fautes, Narsès sa chute, l'Italie sa perte.

Le nouvel empereur se présente au cirque; le peuple le salue avec de vives acclamations, et demande à grands cris qu'il lui montre l'impératrice. Déjà Sophie s'avance, remplie

d'orgueil, pour recevoir à la fois la couronne impériale et celle de l'hymen. Tout à coup elle voit paraître une jeune et belle Grecque, suivie de deux enfants, fruits d'un hymen caché; on la nommait Anastasie. Tibère la couronne, l'embrasse, et jette de l'argent à la multitude, qui éclate en transports de joie. Sophie se retire furieuse et consternée. En vain Tibère, pour la dédommager et l'adoucir, lui conserve le rang impérial, lui donne un magnifique palais, prodigue pour elle les plus grands honneurs; l'amour et l'ambition trompés s'offensent du respect, et regardent la reconnaissance comme un outrage; elle jure sa perte, et séduit le général Justinien, en lui promettant son appui pour l'élever au trône.

Tibère s'éloigne quelques jours de Constantinople : Justinien, Sophie et leurs complices cherchent à corrompre la garde; l'empereur découvre le complot, revient dans la capitale, fait arrêter Sophie, l'enferme, s'empare de ses trésors, et laisse aux conjurés le temps de fuir; car ce prince, aussi humain que courageux, avait horreur de répandre le sang, même celui de ses ennemis les plus dangereux.

Justinien, frappé de cette grandeur d'âme et pressé par le repentir, vient trouver l'empereur, avoue son crime et attend son arrêt; Tibère borne sa vengeance à quelques reproches : « J'aime mieux, lui dit-il, conserver à l'empire « un habile général, que servir mon propre intérêt en « me défaisant d'un ennemi. Je vous rends vos charges, « vos biens, et ne vous demande en retour que votre « amitié. »

Que ne devait-on pas attendre d'un règne qui s'annonçait par tant de vertus? Tibère, sans doute, eût égalé les plus grands empereurs, s'il eût trouvé un peuple moins corrompu, un trône moins ébranlé, une armée moins affaiblie. Son habileté suppléa, autant qu'il était possible, à la force qui lui manquait; ne pouvant envoyer que peu de troupes en Italie, il opposa les Français aux Lombards. Chilpéric rechercha son alliance, et lui envoya des ambassadeurs char-

gés de magnifiques présents, parmi lesquels on distinguait un plat d'or de cinquante livres.

Depuis longtemps la division régnait dans l'Église ; les patriarches de Constantinople voulaient que leur siége s'élevât au-dessus de celui de Rome, et que la nouvelle capitale de l'empire devînt la métropole de la religion. Tibère termina cette longue querelle, et se déclara pour le pape contre le patriarche. La paix de l'Église se maintint tant qu'il régna.

Comme toutes les forces romaines étaient alors occupées contre les Perses, les Esclavons envahirent la Thrace ; Tibère se servit habilement du crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Bogan, roi des Avares, pour éloigner des frontières ces féroces guerriers.

Cosroès ne pouvait se consoler de ses défaites ; il mourut de chagrin d'avoir été vaincu à Mélitimne : ce revers effaçait l'éclat d'un règne de quarante-huit ans (an 579). Hormisdas lui succéda ; l'orgueil et la paresse de ce jeune monarque lui firent commettre beaucoup de fautes, et lui attirèrent un grand nombre d'ennemis : on raconte que son gouverneur lui ayant souvent reproché son indolence, le prince aposta des hommes qui l'attaquèrent au point du jour, et le dépouillèrent lorsqu'il se rendait au palais. Le roi, en le voyant, lui dit : « Voilà ce que vaut l'activité ; vous auriez « évité cette fatale rencontre si vous étiez resté couché « plus tard.

« — Vous vous trompez, répondit Busurgès ; je n'aurais « point trouvé ces voleurs sur ma route si je m'étais levé « plus matin qu'eux. »

La présomption est presque toujours la compagne de l'incapacité. Hormisdas refusa la paix que lui offrit Tibère, et jura de ne jamais rendre aux Romains Nysibe ni Dara.

Maurice, dont le courage égalait l'habileté, fut envoyé par l'empereur contre lui, ravagea la Médie, remporta sur les Perses une victoire signalée près de Callinique, et s'empara de la Mésopotamie.

Gennadius, exarque d'Afrique, combattit et défit les Maures. Ses triomphes et la prospérité du règne de Tibère ne furent troublés que par une invasion des Turcs, qui s'emparèrent de la Chersonèse Taurique, et par un soulèvement des Avares, qui prirent Sirmium.

La vigueur du caractère de l'empereur ne pouvait rajeunir celle d'un empire assailli de tous côtés par des Barbares, dans lequel on trouvait plus de moines que de soldats. Comment relever une nation corrompue qui ne s'enflammait plus que pour les disputes de sectes et pour les jeux du cirque!

L'esprit tolérant de Tibère ne pouvait ramener à la raison des peuples fanatiques; et, sous le plus doux des princes, on vit, malgré ses ordres, les habitants d'Antioche livrer à la torture et brûler vif un magistrat soupçonné de professer secrètement la religion païenne.

Les Perses, réunissant toutes leurs forces, livrèrent, sous les murs de Constantine, une grande bataille aux Romains (an 581). La victoire de l'armée impériale fut complète; le général des Perses, Tamchosroès, ne voulant pas survivre à sa défaite, se précipita dans les rangs des légions, et illustra sa mort par son courage.

L'empereur et le sénat décernèrent à Maurice les honneurs du triomphe.

La fortune semblait voir avec peine sur le trône d'Orient un prince digne de le relever. La santé de Tibère s'affaiblissait chaque jour; une lente phthisie consumait ses forces; il n'avait point de fils; craignant pour l'État les troubles qui suivraient sa mort, il nomma Maurice césar (an 581), et lui fit épouser Constantine, sa fille aînée. La seconde, nommée Charito, fut mariée au patrice Germain, le plus distingué de tous les sénateurs.

Les dernières paroles de Tibère répondirent à la sagesse de ses actions. Ayant rassemblé le sénat et le clergé, il leur tint ce discours : « Je crois entendre le peuple romain m'a-« dresser ces mots : Tu as pris soin de ma prospérité pendant « ton règne; c'est encore ton devoir de l'assurer quand tu ne

« seras plus. J'obéis à sa voix ; je vais paraître au pied de « ce tribunal sévère, devant qui le monarque et les sujets « sont égaux. Si je ne choisis pas pour successeur le citoyen « le plus vertueux, je répondrai de ses actions : les crimes de « mon héritier seront les miens.

« Comme je préfère l'empire à ma famille, loin de vous « choisir un prince parmi mes parents, j'ai cherché parmi « vous tous un homme dont le mérite fût supérieur au mien : « la sagesse divine me l'a montré, il est au milieu de cette as- « semblée ; c'est le vainqueur de vos ennemis, c'est celui qui « a relevé la gloire romaine et abattu l'orgueil des Perses ; « c'est à fois l'épée et le bouclier de l'empire. Régnez, Mau- « rice ; ne trompez point mon attente ; que votre oreille soit « ouverte à la vérité et fermée à la flatterie. Placez la justice « sur le trône, près de vous ; songez que la pourpre perd son « éclat quand elle ne couvre que des vices ; cette pourpre « même a, dans sa couleur, je ne sais quoi d'austère et de « lugubre, qui doivent vous avertir que les plaisirs s'éloi- « gnent du trône, et qu'un prince, assiégé de chagrins, ne « peut compter sur le repos dont il doit faire jouir ses su- « jets. La force d'un sceptre n'est destinée qu'à servir d'ap- « pui aux peuples ; dévouez-vous à leur bonheur ; un bon « prince ne doit regarder la souveraineté que comme une « brillante servitude.

« Soyez à la fois sévère et doux, confiant et circonspect ; « que l'utilité publique soit le seul motif et la seule me- « sure des châtiments, et le mérite le seul titre aux récom- « penses : je vous parle comme un père à son fils. Ce n'est « pas à moi que vous répondrez un jour, mais à un juge in- « corruptible, devant lequel s'évanouit l'éclat de toutes les « grandeurs. Régnez, Maurice ; que vos trophées soient l'or- « nement de mon tombeau, et vos vertus mon éloge funè- « bre. »

Ces paroles touchantes attendrirent tous les assistants. A peine l'empereur put recueillir assez de forces pour accomplir ce dernier acte de son pouvoir, et placer sa couronne sur la

tête de Maurice. Le lendemain il expira (an 582). Ce règne si court excita de longs regrets : depuis le grand Théodose, aucun prince ne fit couler tant de larmes, et ne fut accompagné au tombeau par un deuil plus général et plus sincère.

CHAPITRE XVIII.

MAURICE.

(Ans de J.-C. 582-602.)

Portrait de Maurice. — Son gouvernement. — Guerre avec la Perse. — Révolution en Orient. — Révolution en Italie. — Retraite et installation du pape Grégoire. — Guerre avec les Lombards. — Révolte contre Maurice. — Députation de l'armée. — Caractère de Phocas, un des députés. — Phocas est élu général. — Fuite de Maurice. — Phocas est empereur. — Mort de Maurice et de ses fils.

Maurice, en montant sur le trône, ajouta, par reconnaissance, le nom de Tibère au sien. Ce prince semblait né pour commander : il était courageux avec prudence, savant sans vanité, grave sans hauteur, juste et clément, laborieux et sobre.

Le temps nous a conservé un traité qu'il avait composé sur l'art militaire. Son économie maintint l'ordre dans les finances; mais une vertu portée à l'excès se change en vice: l'économie de l'empereur devint avarice, ternit sa gloire, et fut la cause de sa perte.

La justice, la sagesse et la clémence signalèrent les premiers actes de son administration ; il délivra ses sujets du poids de quelques impôts.

Son père, nommé Paul, était un homme vertueux, mais sans capacité : il le fit venir à sa cour, le traita avec respect, et ne lui donna aucune part au gouvernement. Alamundar, général ambitieux, avait trahi Maurice à la bataille de Callinique, dans l'espoir de le perdre et de le remplacer. Il attendait avec crainte son arrêt, et reçut sa grâce.

Pierre, frère de l'empereur, montrait des talents; la fa-

veur l'avait élevé au rang de curopalate : Maurice, en le nommant maître de la milice et duc de Thrace, accorda ces dignités plutôt à son mérite qu'à sa naissance.

L'empire était en guerre permanente contre la Perse; Mystacon commandait les Romains. Il livra bataille à l'ennemi; son premier choc l'enfonça, mais une trahison lui enleva la victoire. Curs, officier grec, qui était à la tête de l'aile droite, n'exécuta point les ordres de son général. Les Perses profitèrent de son inaction et gagnèrent la bataille. Philippique, envoyé par Maurice pour réparer cet affront, ranima le courage des Romains. Secondé par Héraclius, chef habile (père de celui qui monta depuis sur le trône d'Orient), il rencontra les Perses près de Solacon, les défit complétement, et détruisit la moitié de leur armée.

Cet Héraclius, respecté par l'Église comme par l'armée, joignait une extrême piété à une grande bravoure. Il portait, dit-on, l'image de Jésus-Christ au bout de sa lance; et, avant de vaincre à Solacon, il répandit des larmes sur le sang qu'on allait verser.

Dans cette bataille, l'infanterie, depuis longtemps négligée, décida la victoire. La cavalerie ne servit qu'à la compléter.

Il n'est rien d'aussi varié que le cœur de l'homme : on lui voit souvent la légèreté de l'air et l'inconstance de la fortune; le même Philippique, dont l'intrépide courage venait de foudroyer les Perses, peu de temps après, frappé de terreur à la vue d'un corps nombreux de paysans armés, prend la fuite, et laisse son camp ouvert à l'ennemi, qui le livre au pillage; mais il ne tarda pas à réparer sa honte : reprenant l'offensive, il dévasta la Perse. Maurice cependant ne lui rendit pas sa confiance; il nomma Prisque pour le remplacer. Ce général justifia le choix de l'empereur par quelques succès : on l'envoya ensuite contre les Avares.

Son successeur Commentiol vainquit les Perses près de Nysibe, et dut une grande partie de ce triomphe au courage de Germain et à l'habileté de son lieutenant Héraclius.

La Perse était à la fois attaquée par les Romains et par les Turcs. Le roi Hormisdas était haï par ses sujets, et méprisé par ses ennemis. Il perdit le trône par la même faute qui avait fait perdre l'Italie à Justin.

Les hommes pardonnent l'oppression plutôt que l'injure. Sophie, en insultant Narsès, avait fondé la puissance des Lombards. Hormisdas, jaloux de Varanne, le plus habile de ses généraux, qui venait de remporter d'éclatantes victoires sur les Turcs, prit l'occasion d'un léger échec pour le destituer; il lui écrivit une lettre outrageante, et lui envoya une robe de femme. Varanne exhale son courroux en menaces ; le roi donne à un officier l'ordre de l'arrêter : le général jette cet officier dans les fers, et le fait écraser à ses yeux sous les pieds d'un éléphant.

L'armée de Varanne se soulève en sa faveur, celle qui combattait les Romains embrasse sa cause : la révolte s'étend. Le roi, qui s'était rendu odieux par ses cruautés, reconnaît la faiblesse d'un pouvoir qui n'est fondé que sur la crainte; il ne trouve plus de défenseurs : les rebelles s'avancent contre la capitale. Un prince du sang royal, Bendoès, gémissait au fond d'un cachot; le peuple rompt ses chaînes; à la tête de la garde, il entre dans le palais. Le tyran, qui n'avait plus d'amis, de sujets ni de soldats, croyait encore régner, parce qu'il était assis sur son trône, entouré de quelques courtisans. Il leur ordonne d'arrêter le rebelle; tous les flatteurs passent sans honte du côté de Bendoès, qu'ils insultaient la veille ; ils se jettent sur le monarque, le renversent du trône et l'enferment dans une obscure prison.

Cosroès, fils du roi, veut fuir; Bendoès l'arrête, le rassure et lui donne le sceptre. Cependant Hormisdas, honorant son malheur par quelque audace, convoque dans son cachot les grands de l'empire; étonnés de cet ordre, ils obéissent : le roi leur parle avec éloquence, non pour reprendre son pouvoir, mais pour le transmettre au plus jeune de ses fils, dont il vante les vertus. « Mon sort est terminé, dit-il, le « vôtre seul m'occupe; j'ai donné le jour à un monstre, c'est

« celui que les rebelles couronnent : s'il règne sur vous, vous « serez tous ses victimes. » Ce discours ébranle une partie des assistants ; sa chaleur entraîne les suffrages ; Bendoès réplique avec feu, réveille les ressentiments, rallume la haine, excite la fureur ; on égorge aux pieds du monarque le jeune prince qu'il désignait pour lui succéder. Cet horrible spectacle fut le dernier qui frappa la vue de ce père infortuné ; les rebelles lui crevèrent les yeux.

Cosroès, justifiant la prédiction d'Hormisdas, commence son règne par un parricide ; ajoutant l'hypocrisie à la cruauté, il ordonna d'abord de traiter son père en roi, de le servir en vaisselle d'or, et ensuite il le livra aux bourreaux, qui l'assassinèrent.

Varanne refusa de se soumettre au nouveau roi, et répondit avec mépris à ses lettres : au lieu de lui donner les titres dus à la majesté royale, il se servit de ces mots insolents : ton *imbécillité*, ton *impudence*.

Cosroès marche contre lui, le combat, est vaincu et prend la fuite ; abandonné de tous ses soldats, il se sauva sur le territoire romain, et implora l'appui de Maurice.

La justice et l'humanité auraient dû rejeter ses prières, et livrer ce monstre à ses ennemis ; mais la politique se sépare trop souvent de la morale, et sacrifie des intérêts éternels à des calculs de circonstance.

L'empereur donna des troupes à Cosroès, qui repassa l'Euphrate, et reparut dans ses États à la tête des Romains. Bendoès et la plus grande partie des grands vinrent le rejoindre.

Bientôt il se trouva en présence de ses ennemis ; ses forces se montaient à soixante mille hommes, celles de Varanne à quarante. La bataille eut lieu près de Balarath : l'impétueux Varanne enfonça d'abord les troupes du roi de Perse ; mais Narsès, qui commandait les troupes auxiliaires, rétablit le combat, mit les Perses en déroute, et s'empara de leur camp. Varanne disparut ; depuis sa défaite, on n'entendit plus parler de lui.

Narsès rétablit Cosroès sur son trône, et lui conseilla, en le quittant, de ne jamais oublier qu'il devait aux Romains la vie et l'empire.

Cosroès promit d'embrasser la religion chrétienne, mais il ne voulut ou n'osa pas quitter celle des mages; cependant, au mépris de leurs lois, il épousa une Romaine nommée Sira.

Ces révolutions dans l'Orient firent jouir l'empire grec d'un long repos, et les Romains, tant de fois vaincus par les Perses, regagnant alors tout le terrain qu'ils avaient perdu, rentrèrent dans leurs anciennes limites, et devinrent les arbitres, les protecteurs et presque les maîtres de ce trône ennemi, qui depuis si longtemps était l'objet de leur jalousie et de leur effroi.

A peu près à la même époque, une autre révolution éclata en Italie; les Lombards, fatigués de l'anarchie républicaine, élurent Cleph II pour roi; revêtu du pouvoir suprême, il laissa aux ducs leurs gouvernements et une grande autorité sur leurs vassaux. Il faut chercher dans ses lois l'origine de cette jurisprudence féodale si chère aux grands, si redoutable aux princes, si oppressive pour les peuples, qui prolongea la tyrannie en l'organisant, et régularisa pour ainsi dire le chaos. Tout l'Occident adopta cette législation barbare, dont quinze siècles après on garde encore de douloureux souvenirs.

Autaris, successeur de Cleph, pendant un règne de six ans maintint assez fermement la justice, rétablit la sûreté publique, et adoucit la férocité des Lombards; mais il ne combattit point les progrès de l'ignorance, qui continuait à répandre sur l'Europe un voile de ténèbres.

L'empire d'Orient était plus riche que guerrier. Au défaut d'armes, Maurice, pour défendre ce qui lui restait de possessions en Italie, acheta l'alliance des Français; cinquante mille pièces d'or envoyées par lui à Childebert déterminèrent ce prince à franchir les Alpes. Autaris lui en donna trente mille pour les repasser, et battit ensuite les troupes de l'exarque de Ravenne.

En 590, le pape Pélage étant mort, la fortune qui voulait que Rome, après avoir été la capitale du peuple-roi, devînt celle du monde chrétien, plaça sur le siége pontifical un grand homme, Grégoire. Ce pape, qui devait illustrer la chaire de saint Pierre, luttant d'abord contre sa destinée, voulut se dérober à son élévation, résista au clergé, s'opposa aux vœux du peuple, conjura Maurice de ne pas confirmer sa nomination, et chercha au fond des cavernes un asile contre les grandeurs qui le poursuivaient.

Plus il montrait d'éloignement pour le pouvoir, plus il en parut digne : l'empereur, les grands, le clergé, le peuple persistèrent dans leur choix; on découvrit la retraite de Grégoire, on le ramena malgré lui à Rome, on triompha de sa résistance, et il fut installé sur le siége du prince des apôtres.

L'activité, la prévoyance, la fermeté, caractérisèrent son administration. Il maintint la foi, réchauffa le zèle, secourut les pauvres, garantit le peuple de la disette, et inspira un grand respect aux Barbares; mais il combattit les schismatiques avec une ardeur si excessive, que l'empereur crut nécessaire de l'exhorter à calmer son zèle.

De son côté, le pape reprochait à Maurice de ne pas réprimer avec assez de sévérité les concussions des exarques d'Italie et d'Afrique.

On trouvait généralement alors que Maurice montrait la douceur d'un pape, et Grégoire la fierté d'un empereur.

Les Français, réunis de nouveau aux Romains, attaquèrent avec succès les Lombards. Rhége, Parme, Plaisance et le duc de Frioul se soumirent passagèrement à l'empereur. Mais la politique des successeurs de Clovis, loin de vouloir établir l'ordre en Italie, n'avait pour but que d'y prolonger la guerre, d'y fomenter la discorde, et d'en profiter.

Par la médiation de Gontran, Childebert conclut secrètement la paix avec Autaris. Sa défection fit perdre aux Romains leurs avantages (an 590).

Le roi des Lombards mourut; Agidulphe lui succéda, et

continua la guerre avec succès. En vain Grégoire conseillait à l'exarque Callinique de faire une paix solide avec un ennemi puissant qu'il ne pouvait vaincre ; sa sagesse n'obtint qu'une courte trêve. Bientôt on reprit les armes. Padoue fut ruinée par les Lombards ; ses habitants augmentèrent la population de Venise. Cette république, forte par sa position, augmentait sa puissance par l'habileté de sa politique; les malheurs de ses voisins grossissaient journellement ses forces, et les débris de Rome venaient sans cesse élever et affermir ce noble édifice.

Hors de l'Orient ce n'était plus un empire, c'étaient des ruines que les empereurs défendaient. Les Romains possédaient encore une partie des côtes méridionales de l'Espagne ; ils s'y maintinrent en profitant des divisions des Goths.

Hermenigilde fut défendu par eux contre son père ; mais ils le livrèrent ensuite à ses ennemis pour trente mille pièces d'or. Les Romains d'alors, bien différents de leurs pères, se laissaient repousser par le fer et corrompre par l'argent.

Ingonde, femme du prince trahi, et sœur de Childebert, mourut en se rendant à Constantinople avec son fils Atanagilde pour y chercher un asile.

Le roi des Lombards, ne se bornant pas à ses victoires contre l'exarque, s'allia avec les Avares, dans le dessein de ravager l'Istrie. Maurice déclare alors qu'il va se mettre à la tête de son armée pour le combattre ; mais, soit que la fortune eût énervé son esprit, soit que l'âge eût épuisé sa force, on ne retrouva plus en lui cette fermeté de caractère qui avait autrefois rétabli la discipline dans l'armée, ni ce courage qui, dans sa jeunesse, l'avait conduit à la victoire et au trône.

Faible et superstitieux, au moment de son départ, il passe les nuits à l'église Sainte-Sophie, dans l'espoir d'obtenir une révélation ; il part rempli de crainte, il se décourage à la vue de quelques pronostics fâcheux ; une éclipse le trouble, une foule de mendiants l'arrêtent, une tempête l'effraie; il

perd le temps à écouter les fables de trois voyageurs d'une taille gigantesque, qui portaient des harpes d'or, et venaient, disaient-ils, d'une contrée du Nord, où la musique était la seule étude et la seule occupation des habitants.

Quelques lâches sénateurs l'invitent à revenir dans la capitale ; il cède à leurs instances. Conservant son orgueil au moment où il montrait tant de faiblesse, il refuse la proposition de Gontran, qui lui offrait des troupes et lui demandait un tribut. Pierre, frère de l'empereur, les généraux Prisque et Commentiol dirigent les armées ; ils sont d'abord vainqueurs sur les rives du Danube, et se laissent ensuite surprendre et vaincre.

Maurice, par son indulgence pour les chefs, par sa rigueur pour les soldats, s'attire la haine de l'armée ; la famine se joint aux malheurs de la guerre, et porte le peuple à la sédition. L'empereur croit apaiser le ciel en offrant à l'Église une couronne d'or qu'il avait reçue des impératrices Sophie et Constantine. Cet usage religieux de l'or, qui eût été mieux employé à acheter des grains, irrite les princesses et mécontente le peuple.

Aux fêtes de Noël, la multitude se révolte, insulte Maurice dans le temple, et le poursuit à coups de pierres.

Cependant la guerre continuait avec des succès balancés; Prisque, dans cinq combats glorieux, avait détruit un grand nombre d'ennemis. L'avarice de l'empereur lui devint plus funeste que la valeur des Barbares.

Les soldats demandaient une augmentation de solde, l'empereur la refuse; l'armée, commandée par Pierre, se soulève, brave les ordres de son général, marche sur Constantinople, et envoie à l'empereur une députation chargée de ses demandes ou plutôt de ses menaces.

Le plus audacieux de ces députés était un des derniers officiers de l'armée, né dans un rang obscur en Cappadoce, autrefois écuyer de Prisque, alors centurion : sa force, sa brutalité, sa passion pour la débauche, lui attiraient l'affection des soldats ; on le nommait Phocas.

Un devin avait dit à Maurice qu'il devait se défier du glaive de l'homme dont le nom commençait par les lettres *PH*. Le prince crédule, troublé par cette prédiction, crut d'abord qu'elle pouvait regarder Philippique. Ce général, appelé par lui, dissipa ses soupçons, et lui dit que si l'oracle du devin était digne de quelque foi, il devait plutôt se mettre en garde contre Phocas. « Prince, ajouta-t-il, vous « devez le connaître ; il vous a autrefois insulté au milieu « du sénat; c'est un soldat séditieux; il est tout ensemble « insolent et lâche.

« — Ah ! répondit Maurice, s'il est lâche il doit être san« guinaire. »

Cependant les progrès de la révolte s'étendaient chaque jour. Les soldats élurent Phocas pour leur général. L'empereur, haranguant le peuple dans le cirque, parla de cette sédition avec mépris. La faction bleue l'applaudit, la verte se tut ; les rebelles s'approchèrent et offrirent la couronne à Germain, beau-père de Théodose, fils aîné de l'empereur. Maurice ordonna sa mort, mais Théodose favorisa sa fuite.

Cependant la révolte éclate dans toute la ville; la garde refuse de marcher. Maurice, déguisé, se sauve avec sa femme et ses enfants ; il envoie son fils aîné à Cosroès, en lui demandant de lui rendre le même service qu'il a reçu de lui autrefois.

Germain ne resta pas longtemps dans l'erreur où l'avaient jeté les propositions trompeuses des rebelles ; apprenant que la faction verte s'opposait à son élévation, il suivit lâchement le char de la fortune, et se rendit au camp de Phocas.

Celui-ci convoque le peuple et le sénat, et feint encore d'offrir la couronne à Germain, qui la lui rend; le rebelle est proclamé empereur par la multitude et couronné par le patriarche. Il entre dans la capitale, la traverse sur un char attelé de quatre chevaux blancs, se rend au cirque, jette au peuple une grande quantité d'or et d'argent, fait

célébrer par des jeux son couronnement, partage le trône avec Léontine sa femme. Le triomphe du crime s'achève paisiblement, et ce jour de désastre ressemble à un jour de fête.

Cependant les soldats de Phocas poursuivent l'empereur détrôné : ils l'atteignent en Chalcédoine, où il avait fait revenir son fils aîné. Ce monarque infortuné vit trancher la tête à ses cinq fils, dont le sang rejaillissait sur lui. Faible prince, chrétien résigné, il se soumit au jugement céleste, et bénit, dit-on, le nom de Dieu à chaque coup de hache qui tombait sur ses enfants. Après leur mort, il présenta intrépidement sa tête au bourreau, et reçut sans effroi la mort, qu'il aurait évitée s'il eût montré sur le trône le même courage que dans les camps.

Il commanda les armées avec habileté, commença son règne avec sagesse, le termina sans gloire, et mourut en martyr. On porta sa tête au tyran. Pierre fut massacré. Théodose chercha en vain un refuge dans l'église; on l'en arracha, et il fut immolé. Maurice perdit la vie et le trône le 27 novembre 602; il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné vingt. Les cadavres des victimes furent jetés dans la mer; on exposa leurs têtes sur des pieux, aux regards du peuple et aux insultes des soldats.

CHAPITRE XIX.

PHOCAS.

(Ans de J-C. 602-610.)

Portrait de Phocas. — Événements en Orient. — Mort de Narsès par la perfidie de Domentiol, frère de Phocas. — Conspiration contre Phocas. — Révolte de Crispe. — Départ du jeune Héraclius. — Son arrivée à Constantinople. — Défaite et mort de Domentiol. — Déchéance, mutilation et mort de Phocas. — Héraclius est empereur.

Les vices grossiers d'un soldat féroce étaient couronnés, l'armée avait livré l'empire à un monstre : il suffisait de

regarder ses traits pour connaître l'atrocité de son âme ; son regard était farouche, ses cheveux roux, ses sourcils épais et joints ; on voyait sur son visage plusieurs cicatrices profondes qui devenaient noires lorsque la colère l'enflammait.

Son élévation fut pour l'Orient le signal des plus grands malheurs : les Perses dévastèrent les frontières de l'empire; la famine et la peste y répandirent la mort ; mais le sanguinaire Phocas fut encore pour les peuples le plus fatal de tous ces fléaux.

L'image du tyran et celle de Léontine sa femme arrivèrent, selon l'usage, à Rome ; et, de même qu'autrefois on adorait dans cette ville, avec une égale piété, les dieux de l'enfer et ceux du ciel, on vit le clergé, le sénat et le peuple, façonnés à la tyrannie, recevoir avec les plus vives acclamations le simulacre de l'usurpateur.

Le pape saint Grégoire déposa respectueusement ces images au Capitole. L'Église regardait alors comme un devoir de respecter toujours l'autorité temporelle, quels que fussent son droit et sa source. C'était la loi de l'Évangile, Grégoire devait s'y soumettre ; cependant on ne peut s'empêcher de regretter que ce grand homme n'ait pas alors saisi cette occasion de se rendre maître de Rome et de l'Italie : la puissance temporelle du saint-siége, si contraire aux maximes de la religion, aurait au moins pour excuse une origine plus honorable; elle eût été justifiée par l'horreur que devait inspirer un monstre tel que Phocas. Mais Grégoire, plus chrétien qu'ambitieux, n'écouta que l'Évangile, ne s'occupa que du ciel, laissa les hommes disposer de la terre, et reconnut comme eux le gouvernement de fait.

Cependant, lorsque tout tremblait sous le glaive du soldat couronné, Grégoire adressait au tyran de courageuses leçons sur ses devoirs. « Ce qui distingue nos empereurs, lui di-
« sait il, des monarques étrangers, c'est que les rois traitent
« leurs sujets en esclaves, et que nos empereurs, sans rien
« perdre de leur puissance, laissent à leur peuple sa li-
« berté. »

Phocas récompensa la soumission de l'Église romaine en la protégeant contre les hérétiques.

Le ciel paraissait alors, dans son courroux, vouloir condamner tout l'Orient à gémir sous la plus affreuse tyrannie. Cosroès se montrait en Perse aussi cruel que Phocas; ce roi parricide demanda à l'empereur la destitution de Narsès, qui l'avait replacé sur le trône. La guerre continue entre les deux empires; Germain commandait l'armée romaine; un soldat, indigné de servir sous ce général perfide, qui avait trahi Maurice, l'insulte et le perce de son glaive. Germain, guéri de cette blessure, livra bataille aux Perses et la perdit.

Dans le même temps, le bruit se répandit en Syrie que Théodose, fils de Maurice, vivait encore, et qu'on avait trompé le tyran en lui livrant une autre victime. On croit facilement ce qu'on désire, le mécontentement accrédite le mensonge : Narsès feint d'être persuadé de l'existence de Théodose, il soulève ses soldats, et se rend maître d'Édesse; l'évêque de cette ville s'opposait à la révolte, le peuple le lapida.

Partout on fomentait des soulèvements contre l'usurpateur, et partout ses vigilants satellites punissaient la rébellion par de nombreux supplices. Toute vertu et tout mérite faisaient ombrage à Phocas : écartant tous les hommes de talent, il donna le commandement de l'armée à Léonce, chef de ses eunuques. Cosroès le vainquit dans une sanglante bataille, et fit égorger tous les prisonniers.

L'Asie ressemblait à une mer de sang, dans laquelle plongeaient à l'envi Cosroès et Phocas. Domentiol, frère de l'empereur, ne pouvant vaincre Narsès, le trompa en l'invitant à une conférence : ce général, trop confiant, crut à la foi des serments; on l'arrêta, il fut brûlé vif.

Malgré l'effroi qu'inspirait la tyrannie, l'indignation publique multiplia les conjurations : Constantine, veuve de Maurice, avait été, ainsi que ses filles, épargnée par le tyran; il les avait seulement condamnées à une clôture perpé-

tuelle. Germain, qui aspirait secrètement au trône, voulut s'appuyer de leur nom et du respect qu'on leur portait; par ses ordres, l'eunuque Scholastique les tire de leur prison, les conduit à Sainte-Sophie; le peuple se soulève en leur faveur, et livre le prétoire aux flammes. On comptait sur l'appui de la faction verte; si elle se fût déclarée, la révolution était faite.

Son chef, Jean de La Croix, refuse de suivre les conjurés; ils le tuent : cette violence irrite ses nombreux partisans, qui se précipitent sur les rebelles et les massacrent. Phocas voulait faire périr tous ceux qui s'étaient échappés; mais l'église leur servit de refuge, et le patriarche Cyriaque ne consentit à les laisser sortir qu'après avoir fait jurer à l'empereur, sur l'Évangile, qu'il épargnerait leurs jours.

Scholastique seul périt; les princesses furent renfermées dans un monastère: on força Germain d'entrer dans les ordres sacrés; et Philippique fut contraint à se faire moine.

L'Italie était toujours le théâtre d'une guerre cruelle entre l'exarque et les Lombards. Dans l'année 606, la mort enleva aux Romains le pape Grégoire; Sabinien lui succéda, et n'hérita pas de ses vertus. Avare et dur pour le peuple, il disait avec hauteur, dans un moment où la famine désolait la capitale, « qu'il ne prétendait pas, comme son prédécesseur, « acheter à grands frais, avec du pain, les éloges d'une in« constante multitude. »

Phocas avait fait épouser sa fille à Crispe, son confident et son complice; mais bientôt, jaloux du pouvoir qu'il lui avait donné, il vit avec inquiétude le peuple placer l'image de son gendre à côté de la sienne. La faveur d'un tyran est presque toujours un grand péril : l'obtenir, c'est se placer sur le bord d'un précipice. Crispe, disgracié et souvent menacé de la mort, excite les grands à conspirer contre Phocas; le patrice Théodose, préfet d'Orient, se joignit à lui. Constantine, du fond de son monastère, secondait leurs vues; sa messagère Pétronia, chargée par elle d'une lettre

pour Germain, trahit son secret. Le patrice, vaincu par la torture, nomma la plupart de ses complices; ils furent mutilés avant d'être massacrés; Germain, l'impératrice Constantine et ses trois filles subirent la mort.

Cependant les Perses étendaient leurs ravages jusqu'au fond de la Phénicie et de la Palestine; les Avares dévastaient l'Illyrie et la Thrace. Phocas, insensible aux malheurs de l'empire, ne s'occupait qu'à poursuivre et exterminer les partisans de Maurice.

Crispe qui avait eu l'adresse, dans la dernière conjuration, d'échapper aux soupçons du tyran, cherchait et forgeait en Afrique les armes qui devaient enfin délivrer Constantinople d'un monstre.

Le brave Héraclius, exarque de cette province, qu'il gouvernait avec le patrice Grégoire, son frère et son lieutenant, jurèrent la perte de Phocas. Leur première mesure fut de cesser d'envoyer des blés dans l'Orient; par ce moyen ils disposèrent les peuples de la Grèce et d'Asie à la révolte.

Crispe les pressait de hâter l'exécution de leur dessein; mais, plus sages que lui, ils en assurèrent le succès par une prudente lenteur.

Chaque jour le délire de Phocas augmentait la haine et le mépris qu'il inspirait; dans l'espoir de réveiller le courage de ses soldats, et de les exciter à combattre les Perses qui menaçaient l'Asie Mineure, par un édit insensé il ordonna de placer sur la liste des martyrs tous ceux qui périraient dans les combats; le patriarche s'opposa à cette extravagance.

Les Perses, poussant leurs succès, mirent en fuite Domentiol, et s'avancèrent jusqu'à Chalcédoine. Le peuple de Constantinople, las de ramper sous un joug si méprisable, insulta Phocas dans le cirque; une foule de victimes égorgées, dont les têtes enfermées dans des sacs furent jetées à la mer, signalèrent la fureur du tyran, et augmentèrent celle de la multitude.

Le sénat, porté à l'apparence du courage par le désespoir,

écrivit secrètement à Héraclius et à Grégoire pour implorer leur secours.

Les préparatifs étaient achevés; mais trop vieux pour combattre eux-mêmes, ils chargèrent leurs fils de la vengeance publique.

Le jeune Héraclius s'embarqua dans le port de Carthage avec plusieurs légions, et fit voile pour la Grèce. Nicétas, fils de Grégoire, destiné à remplacer Héraclius s'il échouait, prit, avec un corps nombreux de cavalerie, la route d'Alexandrie.

L'impatience de Crispe l'exposa aux plus grands périls; il avait formé avec Elpidius, maître de l'arsenal, et Anastase, ministre des finances, le dessein de poignarder Phocas, et de nommer Théodose empereur. Anastase trahit ses complices. Sa lâcheté ne le sauva pas; sa tête tomba, avec celles des conjurés, aux pieds du tyran. Crispe seul trouva le moyen de se justifier.

Bientôt les vents favorables amenèrent Héraclius à la vue de Constantinople. Cet illustre conjuré avait tout l'empire pour complice; mais l'empereur lui opposait des otages sacrés : il tenait dans ses fers Épiphanie, sa mère, et la jeune Fabia, qu'il devait épouser. L'amour de la patrie l'emporta sur la nature et sur l'amour.

Héraclius continue audacieusement sa marche : une foule de sénateurs viennent le joindre dans Abyde; l'évêque de Cyzique lui apporte une couronne d'or; il l'accepte, traverse la Propontide, aborde à Héraclée, en Thrace; sa flotte mouille enfin à la pointe de Constantinople, au pied du château qu'on nommait déjà les Sept-Tours.

Domentiol, qui commandait les vaisseaux de Phocas, s'approche pour le combattre, et la mer agitée devint le théâtre sanglant sur lequel la fortune va décider du sort de la terre.

Des deux côtés on se battit avec acharnement : Domentiol, pour échapper à la haine publique; Héraclius, pour délivrer sa mère, sa femme et l'empire.

La victoire de l'armée africaine fut complète; Domentiol périt. Crispe, préfet de la ville, leva l'étendard de la révolte, et, à la tête d'une foule de citoyens, vint se ranger sous les drapeaux du vainqueur.

Au même moment un sénateur nommé Photius, dont le tyran avait outragé la femme, se met à la tête de la faction verte avec le patrice Probus; ils marchent contre la garde impériale, elle prend la fuite. Phocas, resté seul au pied de son trône sanglant, éprouve à son tour la terreur qu'il avait tant de fois inspirée.

Son palais, si longtemps fermé à la pitié, est enfin ouvert à la vengeance; Photius arrête le monstre, lui arrache la pourpre qu'il souillait, le revêt d'une casaque noire, et le conduit sur le rivage, à la vue de la flotte, aux pieds d'Héraclius, qui lui dit : « Misérable, est-ce donc ainsi que tu « devais gouverner l'empire? — Gouverne-le mieux, » répondit Phocas.

A ces mots, Héraclius oublie sa gloire, cède à sa fureur, renverse le tyran, le foule aux pieds, lui fait couper les mains, les pieds, le mutile honteusement, et le fait enfin décapiter sur le tillac d'un vaisseau (an 610). Son cadavre, coupé par morceaux, fut exposé sur des piques et livré aux outrages du peuple, avec une atrocité que tous les crimes dont s'était souillé le monstre ne peuvent justifier. L'empire avait été huit ans sa proie.

Héraclius entre dans Constantinople; les plus vives et les plus sincères acclamations célébraient son triomphe: il offre le sceptre à Crispe, qui le refuse. « J'ai combattu mon beau-« père, dit-il, non pour régner, mais pour venger Maurice « et sa famille. »

Le lendemain Héraclius, cédant aux vœux du peuple et du sénat, fut couronné par le patriarche Sergius. Rien ne manquait à son bonheur : les objets qui lui étaient le plus chers avaient échappé aux fureurs du tyran; Héraclius embrassa sa mère; et, en montant sur le trône, il y plaça Fabia, qui prit le nom d'Eudoxie.

CHAPITRE XX.

HÉRACLIUS.

(Ans de J.-C. 610-641.)

Inaction d'Héraclius pendant dix ans. — Ses préparatifs hostiles contre la Perse. — Jugement, condamnation et mort de Crispe. — Régence d'Héraclius Constantin. — Départ de l'empereur avec son armée. — Sa victoire sur les Perses. — Son ambassade à Cosroès. — Sa nouvelle victoire sur les Perses. — Sa retraite volontaire. — Son combat avec un géant. — Révolte à Constantinople. — Nouvelle guerre avec Cosroès. — Bataille de Zab. — Défaite des Perses. — Fuite de Cosroès. — Son abdication. — Cruauté de son fils Siroès. — Son parricide. — Mort de Cosroès. — Paix entre Héraclius et Siroès. — Mort de Siroès. — Retour et triomphe d'Héraclius à Constantinople. — Son départ pour Jérusalem. — Son règne honteux. — Son édit nommé l'*Ecthèse*. — Description de l'Arabie. — Histoire de Mahomet. — Son origine. — Son mariage avec Cadija. — Ses premières armes. — Ses voyages. — Son portrait. — Sa prétendue mission comme prophète. — L'islamisme, loi de l'Alcoran. — Imposture de Mahomet. — Ses miracles. — Son rêve sur le mont Zara. — Ses premières prédications. — Ferveur du jeune Ali, lieutenant de Mahomet. — Fuite de Mahomet. — Hégire, ère sacrée des musulmans. — Mahomet est roi et grand pontife. — Ses exploits. — Son entrée artificieuse à la Mecque. — Ses projets de conquêtes. — Défaite des Romains. — Kaleb est nommé général. — Mort de Mahomet. — Abubecker est élu calife. — Guerre entre les Turcs et les Persans. — Défaite des Perses. — Échecs des Romains. — Mort d'Abubecker. — Élévation d'Omar. — Disgrâce de Kaleb. — Pusillanimité d'Héraclius. — Ses préparatifs de guerre. — Bataille de Yarmouze. — Bravoure des Sarrasines. — Défaite des Romains. — Capitulation de Jérusalem. — Entrée d'Omar dans cette ville. — Prise d'Antioche par Omar. — Peste en Syrie. — Mort de vingt-cinq mille musulmans et de Kaleb. — Invasion d'Omar en Égypte. — Mort d'Héraclius.

L'empire, délivré du fardeau de la plus odieuse tyrannie, semblait se réveiller d'une longue léthargie, reprendre son antique ardeur pour la gloire et pour la liberté; Héraclius, semblable aux anciens héros de Rome, devait illustrer le trône qu'il venait de conquérir : cependant, soit qu'il voulût affermir sa puissance avant de l'étendre, soit qu'il fût retenu dans son palais par les premières ardeurs d'un chaste amour et par les premières jouissances du rang suprême, soit enfin qu'il eût, avant de déployer sa force, beaucoup de mesures à prendre et de maux à guérir, on le vit dix années dans un repos que l'histoire lui reproche, et qui laissa l'Orient gémir sous le joug de Cosroès. Enfin il réunit toutes les troupes de l'Afrique, de la Grèce et de l'Orient.

dans le dessein de tirer vengeance des Perses, dont les armées s'étaient avancées naguère jusqu'à Chalcédoine, et qui, depuis sept cents ans, se montraient les ennemis les plus redoutables des Romains.

L'empereur avait cru d'abord, par déférence pour Crispe, gendre de Phocas, devoir lui confier le commandement de l'armée; soit par trahison, soit par lâcheté, le général laissa sans résistance l'ennemi piller Césarée et ravager la Cappadoce : par faiblesse, il fuyait devant les Perses; par vanité, il bravait Héraclius, prétendant que ce prince ne devait qu'à lui sa couronne.

L'empereur, dans l'espoir de le ramener à la soumission, vint le trouver à Césarée. L'altier général ne se leva point pour le recevoir, lui parla en maître et le railla sur ses projets de conquêtes. Héraclius dissimule son ressentiment, retourne à Constantinople, invite Crispe à s'y rendre sous prétexte de lui faire tenir sur les fonts de baptême un enfant que l'impératrice venait de lui donner : lorsqu'il y est arrivé, l'empereur convoque le sénat, et demande si un outrage fait à la majesté impériale mérite un plus grave châtiment qu'une offense reçue par un particulier.

La réponse n'était pas difficile à prévoir. « Et vous, Crispe, « dit-il, quel est votre avis? » Celui-ci, trop vain pour soupçonner qu'il fût question de lui, répondit qu'un semblable crime ne méritait aucune grâce.

Héraclius alors, rappelant ses murmures, dénonçant ses insolences, dévoilant ses trahisons que prouvaient des actes authentiques, dit : « Je suis moi-même coupable; j'ai mal « placé ma confiance, et je ne devais pas croire qu'un gen- « dre perfide pût devenir un ami fidèle. »

Après ces mots, il condamna Crispe à être rasé et renfermé dans un cloître, où il termina ses jours.

Ses soldats éclataient en murmures; un prince faible eût augmenté leur mécontentement par les voies de rigueur que dicte toujours la crainte : Héraclius, plus habile et plus courageux, les appela près de lui, leur livra la garde

de sa personne, et s'assura par ce moyen de leur fidélité.

Philippique, tiré du monastère où Phocas l'avait exilé, obtint le gouvernement de Cappadoce ; on lui adjoignit Théodore le curopalate, frère de l'empereur.

Avant de partir pour l'expédition de Perse, l'empereur acheta, par une somme de trois millions, l'alliance du kan des Avares, le priant de se regarder comme le tuteur de son fils aîné, Héraclius Constantin, auquel il laissa la régnence de l'empire, quoiqu'il n'eût alors que dix ans.

Il recommanda aussi au prince barbare son second fils, nommé Héracléonas. Au moment de sortir de Constantinople, il se prosterna au pied de l'autel de Sainte-Sophie, et dit au patriarche qu'il laissait la capitale sous la garde de la Vierge et sous la sienne.

Tel était alors le changement survenu dans les mœurs : les Romains se confiaient plus à leurs saints qu'à leurs armes ; et les empereurs, oubliant le sénat, chargeaient les évêques de protéger leur empire.

L'armée d'Héraclius était nombreuse ; mais elle n'offrait à ses regards qu'un bizarre mélange d'Africains, de Grecs, de Romains et de Barbares de toutes les contrées de l'Europe.

Le courage des uns était abattu par de nombreux revers ; la fidélité des autres inspirait peu de confiance. L'empereur employa une année entière à organiser cette masse informe, à la connaître, à l'aguerrir et à la discipliner. Sa sévérité y rappela l'ordre ; son exemple y ressuscita l'honneur.

Ses troupes légères remportèrent d'abord quelques avantages, qui firent renaître la confiance depuis longtemps perdue. Cependant Héraclius, peu sûr encore de l'armée, prit une position forte dans le Pont, et s'y retrancha.

Sarbar, général des Perses, voulut l'en faire sortir et attaqua la Cilicie ; l'empereur, sans craindre cette diversion, traversa l'Arménie pour entrer en Perse ; Sarbar le suivit et lui livra bataille. Héraclius, après avoir disposé son armée en habile général, chargea l'ennemi en soldat vaillant : sa victoire fut complète, et, ayant ainsi terminé cette glo-

rieuse campagne, il prit ses quartiers d'hiver en Arménie.

Au printemps, avant de recommencer à combattre, il envoya des ambassadeurs à Cosroès, qui les fit assassiner. « Vous le voyez, dit Héraclius à ses soldats, nous faisons la « guerre non à des hommes, mais à des bêtes féroces. En « traversant la fertile Asie, ravagée par ces Barbares, vous « n'y avez plus trouvé que les cendres de vos villes et les « ossements de vos pères; ces brigands ne respectent ni les « lois ni Dieu même. Armons-nous donc pour la foi et pour « l'humanité; vengeons tout ensemble notre culte et notre « patrie : il faut que la Perse soit à son tour le tombeau de « ses habitants; mais, en vous enfonçant dans ces vastes « contrées, vous allez vous y voir entourés d'une foule in« nombrable d'ennemis; vous n'y aurez d'autre moyen de « salut que la victoire; marchez, et soyez convaincus que « fuir ce serait courir à la mort. »

Une acclamation universelle répondit à ces paroles. On se mit en route, et en peu de jours on arriva près de Ganza, aujourd'hui Tauris, où se trouvait le trésor du roi. Cosroès couvrait cette ville avec une nombreuse armée : Héraclius l'attaqua impétueusement, la mit en fuite, s'empara de la ville, et passa l'hiver en Albanie.

Mais tandis qu'il étendait ses conquêtes en Orient, les Visigoths, sous le règne de Suintila, chassèrent totalement les Romains d'Espagne (an 614). La Perse était une pépinière de guerriers; comme les anciens Parthes, ils se montraient plus redoutables après leurs défaites, et semblaient renaître de leurs cendres. Sarbar et Saïs, réunissant leurs débris, vinrent de nouveau attaquer les Romains : Héraclius, affaibli par la défection des Lazes, qui avaient abandonné ses drapeaux, évita longtemps la bataille, et, par sa retraite, inspira aux ennemis une confiance imprudente.

Les deux généraux se séparent; l'empereur profite de cette faute, marche la nuit rapidement, et surprend Sarbar dans son camp. Une grande partie de la noblesse persane périt dans ce combat.

Après cette troisième campagne, Héraclius crut nécessaire de ramener en Asie Mineure son armée fatiguée par tant de marches et de combats. Il traversa le mont Taurus, le Tigre, la ville de Martyropolis, et s'arrêta quelques jours dans Amide.

Là, il trouve Sarbar qui l'avait devancé pour lui disputer le passage de l'Euphrate; Héraclius le trompe par une faússe attaque, passe le fleuve à gué, et entre en Cilicie; Sarbar, qui le poursuivait, l'atteint sur les bords du Saccus; les deux armées s'y livrent un combat sanglant. On distinguait au milieu des Perses un guerrier d'une taille colossale, qui portait le désordre, la terreur et la mort dans les légions; renversant tout ce qui s'opposait à lui, il se précipite sur l'empereur. L'intrépide Héraclius reçoit le choc sans s'ébranler, perce le géant d'un coup de lance, le tue, franchit la rivière, enfonce l'armée perse et la met en déroute.

Sarbar, qui fuyait, suivi pour toute escorte alors d'un déserteur romain, lui dit: « Vois-tu ce terrible guerrier, dont « les bottines sont couleur de pourpre, et dont le bras mois« sonne tant de Perses? c'est Héraclius, c'est ton maître, « c'est lui seul qui bat notre armée et qui m'enlève la vic« toire. » Sarbar ne s'arrêta et ne se crut en sûreté qu'après avoir passé l'Euphrate.

Les triomphes de l'empereur ne rendaient le peuple de Constantinople ni plus reconnaissant ni plus docile; il se révolta parce qu'un édit avait diminué des distributions de grains, trop prodiguées par le lâche Phocas; la fermeté de la garde dissipa cette sédition.

Cosroès, désespéré, voulait se venger ou périr: il arme toute sa nation; il fait marcher ses meilleures troupes, et entre autres cinquante mille hommes qui composaient ce qu'on appelait *les bataillons d'or*, parce que ce métal brillait sur les pointes de leurs javelots. Sarbar, à la tête d'une seconde armée, marcha contre Constantinople, que menaçaient alors les Bulgares et les Esclavons; Razatès, avec un troisième corps, fut chargé de couvrir la frontière.



L'empereur, dont la prudence n'était jamais en défaut, opposa trois armées à celles de l'ennemi. Théodore, l'un de ses généraux, livra bataille à Saïs ; une grêle violente, venant frapper tout à coup le visage de Perses, favorisa l'attaque des Romains. Théodore remporta la victoire; ses soldats attribuèrent ce succès à l'orage excité, disaient-ils, en leur faveur, par la Vierge. Saïs, vaincu, mourut de chagrin.

Le lâche et cruel Cosroès fit déterrer le corps de cet infortuné général, et l'exposa sur un gibet aux outrages de la populace.

A cette époque, l'empereur trouva parmi les Barbares de nouveaux secours et de nouveaux dangers; les Kosars, qui se disaient fils Japhet, venaient de paraître sur la scène du monde, et se rendaient redoutables par leur valeur; descendus des montagnes du Caucase, ils envahirent la Circassie et la Crimée. On les appelait aussi *Turcs orientaux,* ou *Tauro-Scythes,* ou *Cabardiens.* Ils existent encore sous ce dernier nom près de la mer Caspienne.

Héraclius conclut avec eux une alliance, et promit à Ziébel, leur prince, de lui donner sa fille; leurs tribus guerrières, s'avançant pour seconder ses opérations, entrèrent en Perse par les défilés de Derbent. Mais dans le même temps les Avares, inconstants comme tous les peuples sauvages, cédant à l'or de Cosroès, s'unirent aux Perses et vinrent en grand nombre investir Constantinople.

Le kan qui les commandait se croyait tellement sûr d'entrer en triomphe dans cette capitale, qu'il répondit avec mépris aux sénateurs chargés de négocier avec lui : « Rendez« vous à discrétion, ou votre perte est certaine; car, à moins « d'être changés en oiseaux ou en poissons, vous ne pouvez « m'échapper. »

Le courage d'Héraclius semblait alors être répandu dans tous les cœurs de ses sujets; le sénat répondit aux menaces du Barbare avec une fierté antique et romaine; tous les habitants prirent les armes; chaque jour on livra plusieurs batailles sanglantes sur terre et sur mer; enfin les Avares voyant

tous les assauts infructueux, leurs plus braves guerriers écrasés par les machines de guerre, et taillés en pièces par les assiégés, qui faisaient contre eux de fréquentes sorties, s'éloignèrent; on en fit un grand carnage dans leur retraite, et leurs bâtiments légers furent dispersés ou détruits par la flotte romaine.

Tandis que la capitale de l'Orient se délivrait elle-même d'un si grand danger, Héraclius pénétrait en Assyrie, et s'emparait de plusieurs villes; mais, au moment où rien ne semblait plus pouvoir arrêter le cours de ses conquêtes, les Kosars l'abandonnèrent brusquement, et lui enlevèrent ainsi la plus grande partie des forces qui étaient sous ses ordres.

Le courage des soldats était ébranlé; ils considéraient avec inquiétude la faiblesse de leurs rangs au milieu d'une terre ennemie. « Rassurez-vous, leur dit Héraclius; Dieu a « voulu éloigner nos perfides alliés, pour que nous ne devions « nos triomphes qu'à lui seul et à notre courage. » Il continue intrépidement sa marche, et se trouve enfin dans la plaine de Zab, près de Ninive, en présence de l'armée des Perses. La bataille fut longue, la résistance opiniâtre, la mêlée terrible; chacun amenait sur le champ de bataille ses dernières ressources : cette journée devait décider du sort des deux empires : l'air était obscurci par les traits; un nuage épais de poussière cachait dans l'ombre les ravages de la mort.

Les haines de sept siècles, accumulées, semblaient faire éclater dans ce champ de carnage leurs dernières fureurs; enfin Héraclius, las de voir si longtemps la fortune incertaine, veut la décider. Animant ses troupes du geste et de la voix, il s'élance comme un lion dans les rangs ennemis, renverse de sa lance deux vaillants satrapes, aperçoit le chef de l'armée, Razatès, fond sur lui, et trouve un adversaire digne de le combattre. Le Persan frappe de son redoutable cimeterre le casque de l'empereur, le brise, fait couler son sang, et d'un autre coup, lui fait une profonde blessure dans la jambe; Héraclius, d'un coup plus terrible, se venge et termine cette

lutte en enfonçant son glaive dans la poitrine de Razatès.

La chute de ce guerrier est le signal de la défaite des Perses ; la moitié de leur armée est détruite, l'autre fuit; leur camp est livré au pillage. Ninive ouvre ses portes au vainqueur. Héraclius, marche sur Ctésiphon, met en cendres les palais du roi, et arrive enfin à Dascara, aujourd'hui Dijala, qui était alors la résidence des monarques de la Perse.

Cosroès, surpris, ne dut son salut qu'à la rapidité de son coursier. Le palais de Dascara réunissait tant de richesses, fruit des conquêtes de tant de siècles, que, selon les historiens du temps, sans doute exagérés, le butin qu'en rapporta Héraclius fut estimé à près de cinq milliards.

Le roi de Perse, errant, s'arrête dans une cabane ; il avait perdu son trône et non sa cruauté ; furieux de sa défaite, impuissant pour la réparer, il n'écoute que son désespoir. Comme il ne peut se venger de ses ennemis, sa haine se porte sur ses sujets. Plusieurs courriers partent chargés d'arrêts de mort, contre Sarbar et contre une foule d'officiers ; indignés de cette injustice, ils se révoltent et viennent tous se ranger sous les drapeaux de l'empereur.

Héraclius, aussi modéré dans la prospérité que le roi de Perse était cruel dans l'infortune, lui écrivit : « Je vous ai « combattu et je vous poursuis, non pour vous détruire, « mais pour vous forcer à la paix. Autrefois je vous l'ai de- « mandée, aujourd'hui je vous l'offre. »

Un refus orgueilleux fut la réponse de Cosroès : ce monarque, vaincu, haï, méprisé, se sentant traîner par le chagrin aux portes du tombeau, déclara qu'il voulait céder les débris de son trône à son second fils, Médarsès. Mais Siroès, l'aîné de tous, qui était enfermé à Séleucie dans une prison par l'ordre de son père, rompt ses liens, arme ses partisans, se voit rejoint par les restes de l'armée, égorge vingt-quatre de ses frères, ordonne d'arrêter Corsoès, son père, et le fait enchaîner.

Au lieu d'aliments, il ne lui fait servir que des lingots d'or, et le condamne à mourir de faim, en lui adressant ces

paroles barbares : « Nourris-toi de cet or pour lequel tu as « si longtemps opprimé la Perse et ravagé le monde. »

Ce monstre, élevé au trône par un parricide, conclut la paix avec Héraclius. Les deux empires reprirent leurs anciennes limites; on rendit à l'empereur la vraie croix, dont Sarbar avait dépouillé, dit-on, l'église de Jérusalem. Quelque temps après, Siroès mourut victime de la peste, fléau peut-être moins horrible que lui.

Le règne de Cosroès et le sien avaient détruit le prestige de ce long respect porté dans l'Orient aux souverains; la Perse devint la proie de l'anarchie; on y vit huit règnes en quatre années : Sarbar fut un de ces rois éphémères; Isdesgerde, l'un de ses fils, monta sur le trône, et fit cesser ces troubles intestins; mais ce fut sous son règne que les musulmans détruisirent l'empire des Perses.

Héraclius revint dans la capitale jouir du plus glorieux triomphe dont Rome et Constantinople eussent été témoins depuis plusieurs siècles.

Il s'y montra sur un char traîné par quatre éléphants; les trésors de la Perse, étalés aux yeux du peuple, excitaient son enthousiasme, et la vue de la vraie croix, sa vénération.

Il partit ensuite pour Jérusalem; animé d'un zèle plus religieux que politique, il en chassa les Juifs, et porta lui-même sur ses épaules la croix jusqu'au Calvaire. Il reçut dans cette cité la nouvelle de la naissance du troisième de ses fils, et donna audience aux ambassadeurs du roi de France, Dagobert, qui le félicitait sur ses exploits.

Cette époque brillante aurait dû terminer la vie d'Héraclius; malheureusement il survécut à sa gloire, et en le suivant dans la seconde moitié de sa carrière, nous n'aurons plus à peindre qu'une vie faible, molle, un règne honteux et funeste. Il nous avait fait remonter aux beaux jours de Rome, et nous allons retomber avec lui dans Byzance.

Fatigué de combats, rassasié de gloire, il abandonna ses camps pour se retirer dans son palais, oublia ses guerriers, se livra à ses courtisans, s'entoura d'eunuques, de moines, et,

détournant ses regards des dangers qui menaçaient l'empire, il ne s'occupa plus qu'à résoudre des questions théologiques; enfin, descendu honteusement du rang des héros, il entra dans la foule des sectaires.

Les anciens maîtres du monde, menacés de tous côtés par les Barbares, s'étourdissaient stupidement sur la chute rapide qui les entraînait dans l'abîme; sourds au bruit des armes, ils n'écoutaient que les cris du cirque, les déclamations des prédicateurs, les voix discordantes des synodes et des conciles, les harangues factieuses des chefs de secte, et laissaient tranquillement les Visigoths les chasser de l'Espagne, comme les Lombards de l'Italie.

Les Francs, autrefois tributaires, étendaient rapidement dans l'Occident leurs conquêtes et leur durable puissance : les Avares, les Esclavons, les Tauro-Scythes, insultaient et menaçaient la capitale de l'Orient. Les Perses vaincus reprenaient sans obstacles leurs anciennes limites et leur attitude menaçante; enfin un orage formidable se grossissait dans les déserts de l'Arabie sous un étendard sacré; et au milieu de tous ces périls, l'empereur ne cherchait que les moyens de concilier les opinions d'Apollinaire, qui confondait les deux natures divines; de Nestorius, qui soutenait qu'elles s'unissent de volonté; d'Eutychès, qui ne reconnaissait qu'une nature en Dieu; et des monothélites, qui croyaient à une seule volonté en deux natures.

Par un contraste remarquable, tandis que le belliqueux Héraclius attachait la plus grande importance à ces puériles subtilités, le chef de l'Église, le pape Honorius, les traitait avec mépris, et ne les appelait que des *querelles de mots*.

L'empereur augmenta l'animosité de ces sectes, en voulant terminer leurs discordes par la force de son autorité : il publia en 639, en faveur des monothélites, un édit alors fameux, et qu'on nomma l'*Ecthèse*. Rome et l'Afrique refusèrent de s'y soumettre : la chaire combattit l'usurpation du trône; les disputes continuèrent, et le vainqueur des Perses, vaincu par les prêtres, fut obligé de désavouer son édit.

La fureur anarchique des Barbares du Nord détruisait et dispersait les derniers débris de l'empire romain ; l'Orient, dégradé par la servitude, énervé par la mollesse, précipitait sa décadence, en se soumettant à l'avidité des courtisans, aux caprices des eunuques, aux folies du cirque, au délire des disputes théologiques; ce fut dans ce moment de désordres et de faiblesse que l'on vit naître et s'accroître en peu de temps dans les sables du Midi, sous un ciel brûlant, au milieu de tribus fières, sauvages et belliqueuses, une religion et une puissance nouvelles qui changèrent la face de la plus grande partie du monde, et qui furent au moment de le soumettre tout entier à un seul culte, à un seul maître, à une seule loi.

Bientôt nous verrons tous les trônes de l'univers renversés ou ébranlés par l'apparition d'un Arabe, par la voix d'un faux prophète, par le glaive de Mahomet et par le courage de ses fanatiques successeurs.

Lorsque la tyrannie parcourt la terre et fait gémir dans l'esclavage les plus fertiles contrées du globe, la liberté cherche et trouve un asile dans les forêts, dans les montagnes, dans les déserts.

L'Arabie, de temps immémorial, était restée indépendante: souvent envahie, jamais subjuguée, elle avait résisté à tous les conquérants, à tous les ravageurs du monde; leurs armes s'étaient brisées contre ses rochers; leurs troupes avaient disparu dans les sables, et, malgré les vains efforts de Sésostris, de Cyrus, d'Alexandre, de Pompée, de Trajan, les Arabes, monument unique des temps primitifs, gardaient, comme un feu sacré, leur liberté, leurs mœurs, leur courage belliqueux et leur vie pastorale.

Tandis qu'autour d'eux les républiques, les rois, les héros, les nations, les empires s'élevaient, se combattaient, se corrompaient, changeaient de coutumes, de lois, de sol même, et tombaient tour à tour avec fracas, on voyait encore dans les plaines de l'Arabie la simplicité patriarcale, les troupeaux de Jacob, les chameaux d'Esaü et la tente d'Abraham.

L'histoire, dans les longues périodes que nous avons parcourues, parle souvent des Arabes, et ne les peint presque jamais; les révolutions qu'elle raconte semblaient toutes s'arrêter devant cette *borne antique;* mais leur temps de bonheur et d'ignorance est fini, leur immobilité cesse; une époque d'orage, de gloire et de domination s'ouvre pour eux; le fanatisme renverse les éternelles barrières qui défendaient leur liberté. Les Arabes vont être asservis, et, conquérants, le sort leur a donné un maître; au milieu d'eux a paru Mahomet.

Tournons donc à présent nos regards sur l'Arabie, puisque l'histoire de cette contrée va se lier inséparablement pendant plusieurs siècles à celle des autres peuples, dont elle fut séparée si longtemps.

L'Arabie forme, entre la Perse, la Syrie, l'Égypte et l'Éthiopie, un triangle long de quinze cents milles et large de sept cents. Cette contrée, dix fois plus vaste que la France, nourrit toujours moins d'habitants qu'une de nos provinces. Le sol de la plus grande partie de ce pays est aride, brûlé par un soleil ardent, ravagé par des vents impétueux qui frappent le voyageur de terreur, dessèchent sa poitrine altérée, et l'engloutissent dans des tourbillons de sable.

Les côtes de la mer, plus fortunées, jouissent d'un air plus frais, et présentent un aspect plus riant; on y voit de nombreux troupeaux, des vignes fécondes, et ces nobles pal miers qui offrent quelquefois à l'Arabe fatigué l'ombrage, le repos et une saine nourriture. Ce constraste d'aridité et d'abondance a fait diviser l'Arabie en Arabie Heureuse et en Arabie Pétrée. Il produit aussi l'étonnant mélange qu'on y remarque, des mœurs hospitalières et des mœurs féroces, de l'esprit commerçant et de l'esprit guerrier.

On n'y trouve pas plus de variété dans les usages que dans les saisons; et si les fils de Jacob y pouvaient revenir, ils y reconnaîtraient encore, sous les tentes des Bédouins, les habitudes, les caractères et les physionomies des serviteurs, des soldats et des pasteurs d'Abraham.

Dans leurs longues courses, au milieu de leurs déserts, épuisés de lassitude et de soif, ils se rappellent encore les souffrances d'Agar; et depuis tant de siècles, leurs irruptions dans les contrées voisines, et leur ardeur constante pour piller et dépouiller les autres peuples, semblent venger encore Ismaël déshérité.

L'infatigable activité des hommes triomphe partout des climats et des éléments : la nature avait condamné l'Arabie à la pauvreté; l'Arabe sut y trouver des trésors.

Le chameau, construit pour porter des fardeaux, organisé pour souffrir longtemps la faim et la soif, devint pour ainsi dire la navigation du désert.

Le cheval, plus ardent, plus vigoureux dans ces contrées que dans le reste du monde, semble porter sur des ailes l'enfant d'Ismaël à la victoire, et le dérobe par sa rapidité à la poursuite de ses ennemis.

De nombreuses citernes, dispersées au milieu des sables, rassemblèrent les eaux du ciel, et remplacèrent les sources et les fleuves refusés à ces plaines brûlantes.

Enfin, l'encens et le café, recherchés si avidement par le luxe de toutes les nations civilisées, apportèrent dans l'Arabie une grande partie de l'or des peuples riches; et tandis que ses déserts étaient couverts de camps nombreux, on voyait s'élever sur ses côtes des villes populeuses et commerçantes.

Le port de Gidda les liait à l'Abyssinie; ils partaient du roc de Kalif pour commercer avec le golfe Persique et sur les rives de l'Euphrate. La fameuse ville de la Mecque se trouvait placée à égale distance entre l'Yémen et la Syrie, et l'on voyait arriver en foule les chameaux de l'Arabie aux foires de Bostra et de Damas.

Les tribus qui habitaient les frontières de la Perse et de l'empire romain se mêlaient aux querelles de ces deux États, et voyaient s'accroître, par ces discordes étrangères, leur influence, leur gloire et leur richesse; poursuivant et pillant sans pitié les vaincus, ils ne craignaient point les vain-

[g]ueurs. Le désert leur servait d'abri, et dans leur retraite [i]l leur suffisait de mettre à sec les citernes pour poser une [b]arrière insurmontable entre eux et l'ennemi.

Les Romains et les Grecs appelèrent les Arabes *Sarrasins*, [c]'est-à-dire Orientaux; une étrange ignorance a pu seule [f]aire croire à quelques historiens que ce nom venait de Sara; il eût certes mal convenu aux descendants d'Agar.

Les femmes, aujourd'hui esclaves dans ces contrées, ne l'étaient point autrefois; elles avaient, au contraire, une grande influence sur les esprits de ce peuple fier, ardent et voluptueux; elles y parvinrent même quelquefois au suprême pouvoir. Zénobie, veuve d'un prince d'une tribu des Sarrasins, fut reine, impératrice, conquérante, partagea le sceptre du monde avec Gallien, et disputa vaillamment au célèbre Aurélien la victoire et l'empire.

Une autre reine sarrasine, Mavia, vainquit les Romains, et força l'empereur d'Orient à lui demander la paix.

Le nom de roi, donné aux princes arabes par les historiens, pourrait tromper sur la forme de leur gouvernement. La division de ces peuples en tribus fut chez eux la cause constante de la durée de leur indépendance. Le despotisme ne s'établit facilement que dans les contrées vastes, où une nombreuse population est réunie sous une même loi; la liberté veut des limites étroites et un territoire borné.

En Arabie, chaque ville, chaque tribu avait ses chefs; on les appelait *émirs* ou *scheiks*. Leur pouvoir était peu étendu; ils ne décidaient rien d'important sans consulter les chefs de famille rassemblés; et si, par un antique usage, ce commandement restait dévolu à une même famille, il y était électif et donné au plus digne.

Les fiers Arabes, toujours armés, reconnaissaient des princes et non des maîtres; ils ne leur soumettaient même pas le jugement de leurs querelles particulières; le glaive les décidait, et jamais chez aucune nation la passion de la vengeance ne se montra si durable et si féroce : elle se transmettait de génération en génération.

La guerre étrangère, et quelques jours consacrés aux fêtes solennelles, suspendaient seuls, par de courtes trêves, ces éternelles hostilités.

Les Arabes professèrent d'abord la religion simple d'Abraham ; ils disent encore que le temple fameux de la Mecque, et que l'on nomme la *Caaba,* fut bâti sur le lieu où Abraham voulut sacrifier Isaac; ils y firent depuis, trop souvent, par une imitation et par une superstition aveugles, des sacrifices humains. Près de ce temple, ils montrent le puits d'Agar. Dans la suite, le sabéisme, c'est-à-dire le culte des astres, de la nature divinisée et même des animaux, répandit ses erreurs séduisantes sur cet antique berceau des patriarches.

La Syrie, la Grèce et l'Egypte peuplèrent ensuite la Caaba de leurs dieux.

Lorsque les Juifs furent vaincus par Titus, et enfin dispersés par Adrien, ils inondèrent l'Arabie ; bientôt les Abyssins conquirent plusieurs provinces arabes, et y portèrent l'Évangile.

Depuis le règne de Constantin, les sectes, tour à tour persécutées, des nestoriens, des gnostiques, des ariens, des manichéens, des monothélites, se réfugièrent en Arabie ; l'imagination ardente des Arabes, passionnés pour l'éloquence, pour la poésie, pour le courage et pour le merveilleux, accueillait avec faveur tous ceux qui parlaient avec enthousiasme, qui racontaient des prodiges et qui supportaient avec fermeté de grands malheurs.

Ainsi l'Arabie était devenue, au sixième siècle, le centre, le refuge, et, pour ainsi dire, le musée de tous les dieux, de tous les cultes, de toutes les erreurs et de tous les fanatismes de l'univers.

Cette anarchie de tant de religions et d'opinions qui se combattaient mutuellement ne pouvait durer : Mahomet naquit et la termina.

Les ennemis de cet homme célèbre, indignés de se voir contraints de céder à la force de son glaive, à la supériorité

de son génie, et n'écoutant qu'une haine aveugle, attaquèrent sa mémoire avec l'arme de la faiblesse, la calomnie; ils lui attribuèrent une basse origine, sans penser que par là ils ajoutaient un nouveau lustre à sa célébrité, puisqu'ils lui traçaient un chemin plus long et plus difficile à parcourir ; ils augmentaient sa gloire en disant que du sein d'une profonde obscurité il était parvenu à jeter un si grand éclat.

La vérité est que Mahomet, de la tribu des Koréischites, naquit dans la famille des Hashemites, maison illustre, dont les chefs, depuis un long espace de temps, avaient été appelés à l'honneur de gouverner les peuples braves et industrieux de la Mecque, et à porter le titre révéré de *gardiens de la Caaba.*

Son grand-père Abdul-Motalleb se rendit fameux par sa bravoure et par sa générosité : possesseur d'une grande fortune, il en fit un noble usage, et l'employa à nourrir les habitants de la Mecque, lorsque cette ville éprouvait une affreuse disette.

Les Arabes de l'Yémen s'étaient depuis quelque temps soumis à payer un tribut au roi d'Abyssinie ; les Koréischistes, méprisant leur lâcheté, les insultèrent, entrèrent dans leur pays, et le livrèrent au pillage. Les Abyssins vinrent au secours de leurs vassaux, investirent la Mecque, et demandèrent arrogamment qu'on leur donnât en tribut de nombreux troupeaux, et que la garde du temple leur fût abandonnée.

« Ces troupeaux nous appartiennent, répondit Motalleb, « et nous les garderons : la Caaba est aux dieux, qui sauront « la défendre contre les sacriléges. »

Son courage soutint et justifia la fierté de cette réponse. La victoire se déclara pour lui; les Abyssins prirent la fuite, et les superstitieux habitants de la Mecque crurent que les oiseaux du ciel avaient fait tomber sur l'ennemi une pluie de pierres.

Jamais l'héroïque ne suffit à l'imagination des Orientaux, elle y ajoute toujours le merveilleux. Ces contrées furent constamment le berceau des superstitions et la patrie des prodiges.

Motalleb, digne descendant des patriarches, vécut cent vingt ans : l'un de ses fils, Abdalla, qu'on admirait comme le plus beau des Arabes, épousa la belle Amina, de la noble famille des Zahrites : on dit que cet hymen fit mourir de jalousie deux cents vierges, éprises d'Abdalla. Mahomet, que nous appelons Mohamet, fut le fruit de ce mariage ; il naquit à la Mecque, l'an 570, quatre ans après la mort de Justinien, et au moment où ses compatriotes célébraient encore leur triomphe sur les Abyssins.

Il perdit, étant jeune, sa mère, son père et son aïeul. Comme ses oncles étaient en grand nombre, il n'eut pour sa part d'héritage que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Tel fut le commencement modique de la fortune d'un homme qui devait régner sur l'Arabie, et changer les destins du monde en fondant une nouvelle religion et un nouvel empire.

Un des oncles de Mahomet, qui se nommait Abutaleb, le prit sous sa protection et le logea chez lui ; il le fit voyager, combattre, et le forma au commerce ainsi qu'à la guerre.

Le futur conquérant de l'Arabie vécut jusqu'à vingt-cinq ans, presque ignoré, dans les rangs des soldats et à la suite des caravanes ; enfin il s'associa aux affaires d'une riche veuve de la Mecque, nommée Cadija, se mit en quelque sorte à son service, lui inspira un violent amour, l'épousa, et par ce mariage reprit l'éclat et le rang de ses aïeux.

Son oncle fit les frais de ses noces, et lui donna les moyens d'assigner à sa femme un douaire de douze onces d'or et de vingt chameaux.

Les tribus arabes étaient alors presque perpétuellement en guerre ; leur histoire rend compte de plus de sept cents batailles qu'elles se livrèrent dans le cours d'un demi-siècle. Mahomet exerçait dans ces combats partiels son génie belliqueux ; il y brillait parmi les plus braves ; c'était le prélude de sa grande renommée.

Les intérêts de son commerce lui firent entreprendre de fréquents voyages dans la Phénicie, dans la Palestine, en

Égypte, en Syrie et sur les frontières de la Perse ; il en observa plus les mœurs et les vices qu'il n'en étudia les lois. Son éducation avait été négligée. Le prophète qui prétendit depuis éclairer la terre ne savait ni lire ni écrire; mais, doué d'un esprit pénétrant, il acquit bientôt la plus utile des sciences : il étudia les hommes, apprit à les connaître et les domina.

La nature semblait l'avoir organisé pour le grand rôle qu'il devait jouer sur la terre; sa constitution était vigoureuse, sa taille moyenne, sa tête forte et belle, son front large, ses yeux noirs, son nez aquilin, son teint coloré, son air majestueux, son sourire agréable, son regard fier et doux, sa physionomie ouverte et prévenante.

Sa gravité imposait le respect, et ses paroles affectueuses inspiraient l'amitié; il abordait ses supérieurs sans embarras, ses inférieurs sans fierté; son génie était vaste, son imagination ardente, son courage intrépide, son esprit souple et artificieux, sa volonté inébranlable; toujours fixé vers le but de sa politique, on ne le vit jamais s'en écarter, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, ni dans ses affaires, ni dans ses plaisirs.

Ses méditations, ses artifices, ses harangues, ses institutions, ses combats n'eurent sans cesse qu'un seul objet, celui de fondre toutes les tribus en un seul peuple ; de rassembler les Arabes sous un seul chef, sous un seul culte; de réunir dans ses mains le sceptre, le glaive et l'encensoir; de gouverner les esprits comme les corps ; enfin de commander aux sages par l'unité d'un Dieu, aux superstitieux par une révélation miraculeuse, au vulgaire par l'espoir des voluptés éternelles.

Il montrait la vérité aux philosophes, promettait la gloire aux grands et aux braves, le pillage aux pauvres, et des délices sans fin aux hommes sensuels ; enfin, il faisait braver à la foule de ses disciples les austérités, les périls et les privations dans ce monde, par l'attente des trésors et des plaisirs d'un sérail céleste; c'était au nom du ciel qu'il voulait conduire ses soldats à la conquête de la terre.

Dans ses longs voyages, il méditait ses grands desseins, et se retirait fréquemment au fond d'une caverne, où il prétendait, par l'entremise de l'ange Gabriel, recevoir les ordres de Dieu.

Ce fut à l'âge de quarante ans, dans l'année 614, que ce conquérant adroit, audacieux, enthousiaste, déclara sa prétendue mission; et voulut se faire passer pour un prohète.

« Dieu m'envoie, dit-il pour rétablir le culte antique et « pour lui rendre sa pureté. Abraham et Ismaël, dont nous « descendons, n'étaient ni juifs ni chrétiens, mais vrais « croyants; ils n'adoraient qu'un seul Dieu, et ne commi- « rent jamais l'impiété sacrilége de lui associer d'autres di- « vinités. »

La profession de foi du nouveau prophète était simple comme toutes les grandes idées qui laissent de longues traces; elle se réduisait à ce peu de mots : « Il n'y a point d'autre « Dieu que Dieu, et Mahomet est son envoyé. »

Les pratiques auxquelles il soumit dans la suite les musulmans étaient superstitieuses, et par là faites pour le vulgaire. Mais le dogme de Dieu rendait sa doctrine respectable aux bons esprits. Enfin son paradis sensuel, et l'idée du fatalisme qu'il grava profondément dans l'imagination de ses disciples, en firent des enthousiastes invincibles.

Tandis que l'Asie et l'Afrique n'offraient plus aux regards du monde que des princes amollis, des grands corrompus, des soldats énervés, des peuples écrasés d'impôts, et livrés presque sans défense aux invasions des hordes barbares et anarchiques du Nord, Mahomet formait, prêchait, rassemblait et armait contre eux un peuple vigoureux, ardent, belliqueux, dont le courage était fortifié de toute l'âpreté d'un climat brûlant, de toute la fermeté qu'inspire le mépris du repos, des richesses et de la mort, enfin de toute la violence du fanatisme.

Jamais circonstances ne furent plus favorables pour une grande révolution. Partout l'idolâtrie était livrée au mépris; la multiplicité des dieux, dans la Caaba, avait rendu leur culte ridicule. Les discordes des conciles, la confusion des

sectes, divisaient et fatiguaient l'Asie et l'Afrique. Les Perses et les Romains ne s'occupaient qu'à se détruire mutuellement, et à repousser les Barbares du Nord.

L'œil perçant de Mahomet mesura son siècle; il vit que le temps de l'Arabie était venu, qu'elle pouvait, à son tour, briller parmi les grands empires qui s'étaient successivement élevés et détruits.

La loi de Mahomet, *l'islamisme,* est renfermée tout entière dans un livre nommé *l'Alcoran*. Un moine nestorien, nommé Sergius, aida, dit-on, le prophète à le composer; c'est ce qui peut expliquer le mélange bizarre qu'on y trouve des doctrines juives et chrétiennes.

Suivant ce livre, « il n'a existé que six grands prophètes: « Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet, le « dernier, ainsi que le plus grand de tous. »

Le législateur des musulmans, ménageant les chrétiens, qu'il espérait séduire, montrait beaucoup de respect pour Jésus-Christ; il ne le reconnaissait pas comme Dieu, mais il déclarait que nul autre ne s'approchait plus près que lui de la Divinité.

Dans son livre, il prétend que les Juifs, qui crurent l'avoir tué, n'avaient frappé qu'un fantôme, tandis que son corps était monté dans les cieux.

L'arme de Jésus-Christ pour vaincre les âmes fut la douceur, et celle de Mahomet la force. Cependant l'imposteur était trop artificieux pour employer d'abord ce moyen violent; il se montra tolérant tant qu'il fut faible: tel on voit un ruisseau modeste baigner les murs qu'il renverse dès qu'il devient torrent.

Le faux prophète, dans ses premières prédications, disait n'avoir été envoyé aux hommes que pour les persuader; lorsque ses disciples formèrent une armée, devenu maître, il commanda aux consciences.

Sa loi était sévère, mais politique: par cette loi, tout infidèle, tout idolâtre participe aux honneurs, aux pouvoirs, aux priviléges des Arabes, s'il embrasse le culte mahométan; il

meurt s'il prétend défendre à la fois sa religion et son indépendance; mais dans le cas où il veut garder sa foi en se soumettant au pouvoir temporel de Mahomet, ses jours, ses biens sont épargnés, il exerce en liberté son culte, et n'est obligé qu'à payer un léger tribut.

C'est à l'habileté de ce système que l'*islamisme* dut la rapidité et la facilité de ses conquêtes; le désir de partager la puissance et la fortune des Arabes vainqueurs rendit les conversions nombreuses. Les peùples, accablés d'impôts par leurs souverains, se soumirent sans regret à un faible tribut qui leur assurait la paix, la liberté de conscience et une forte protection. Quant à la servitude, ils ne faisaient qu'en changer; aussi, partout où régnait le despotisme oriental, on ne vit que peu d'hommes braves et opiniâtres s'opposer au sceptre et au glaive de Mahomet. « Ce furent, dit à cette « occasion le célèbre Montesquieu, les tributs excessifs qui « donnèrent lieu à cette étrange facilité que trouvèrent les « mahométans dans leurs conquêtes. Les peuples, au lieu « de cette suite continuelle de vexations que l'avarice sub- « tile des empereurs avait imaginées, se virent soumis à un « tribut simple, payé aisément, reçu de même, plus heureux « d'obéir à une nation barbare qu'à un gouvernement cor- « rompu, dans lequel ils souffraient tous les inconvénients « d'une liberté qu'ils n'avaient plus, avec toutes les horreurs « d'une servitude présente. »

Mahomet prétendait recevoir successivement, dans ses cavernes, les feuilles de l'Alcoran, qu'un ange lui jetait du haut des cieux; il les enferma dans un riche étui de soie. Après sa mort, Abubecker publia ce recueil sacré, dont chaque verset est regardé par les musulmans comme un miracle.

Au milieu d'une foule d'extragances qui choquent dans l'Alcoran la froide raison des Européens, et qui plaisent à la vive imagination des Orientaux, on trouve tous les préceptes de morale, de justice, de charité, sur lesquels toutes les religions s'accordent; car aucune, sans ces principes. ne pourrait s'établir.

Ce qu'il faut admirer dans Mahomet, c'est son habileté profonde; il grava ses lois non-seulement dans les esprits, mais dans les cœurs : c'est là le sceau du génie. Moïse, Confucius, Lycurgue, Zoroastre, Numa, Jésus-Christ et Mahomet, sont les seuls législateurs dont les institutions soient devenues des mœurs.

Le musulman, comme le juif, le Chinois, le Spartiate, le Romain, le chrétien, périt plutôt que de renoncer à ses lois.

Par malheur pour l'Orient, ce nouveau culte, qui inspirait tant de fanatisme, et qui devait faire tant de conquêtes, était empreint d'un caractère funeste aux progrès de la civilisation. Le flambeau des autres cultes éclaire et féconde, celui-ci brûle et dessèche; s'il porte au courage pour mériter le ciel, il inspire l'insouciance pour les biens de la terre, et dispose au mépris des lettres et des arts. En effet, dès qu'on adopte le dogme du fatalisme, à quoi servirait d'apprendre et de prévoir, puisqu'on ne peut rien éviter?

Mahomet disait « que l'Alcoran était incréé, éternel, dicté « par Dieu même; il défiait les anges d'en imiter une seule « phrase. » Au commencement de sa carrière prophétique, lorsqu'il s'annonça comme l'apôtre de Dieu, on lui demanda de prouver sa mission par quelques signes merveilleux. « Une religion sans mystère, répondit-il, n'a pas besoin de « prodige : la vérité fait sa force; mais je vous prouverai ce- « pendant que le glaive de Mahomet n'a pas moins de puis- « sance que la verge de Moïse. »

Le nouveau prophète ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se trompait, et qu'il parlerait en vain à la raison des Arabes, s'il ne frappait leur imagination par des prestiges. Bientôt l'imposteur parut faire de nombreux miracles; ses disciples crurent et croient encore qu'il guérit des malades et ressuscita des morts; ils virent l'eau jaillir de ses doigts; les chameaux lui parlèrent : une épaule de mouton lui révéla qu'elle avait été empoisonnée par un juif; mais cette révélation vint trop tard, car il en avait goûté ; et depuis ce

temps il souffrit toujours des effets de venin qui abrégea probablement sa vie.

Ce qui remplit surtout les Arabes de respect et d'admiration pour lui, ce fut le rêve qu'il fit sur le mont Zara. L'ange Gabriel lui ouvrit le cœur, en tira une goutte noire, principe du péché, et le remplit de foi et de science. Il lui amena ensuite *Alborak*, animal mystérieux, monture des prophètes : cet *Alborak* tenait de l'âne et du mulet, il avait une face humaine, une mâchoire de cheval et des ailes d'aigle.

Cette bête céleste lui parle, se baisse pour le recevoir sur son dos, et le mène dans le temple de Jérusalem, où il est reçu par Abraham et par Jésus-Christ. Il y trouve une échelle de lumière par laquelle il monte au ciel; il passe entre les étoiles, globes immenses suspendus aux cieux avec des chaînes d'or, y rencontre Adam, les anges, et admire le grand coq bleu, dont la tête est si éloignée de la queue qu'il faudrait cinq cents ans pour parcourir l'espace qui les sépare; tous les coqs de la terre répètent ses chants.

Il traverse ensuite sept cieux de diamants, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, d'airain, d'or et d'hyacinthes; les légions des anges, les troupes de prophètes rendent hommage à Mahomet; on lui présente trois coupes, l'une de lait, l'autre de vin, la dernière de miel; il prend celle qui contenait du lait. Une voix éclatante lui dit alors : « Si tu « avais choisi le vin, tu aurais échoué dans ta grande en« treprise. »

Enfin il arrive au trône de Dieu, et le voit orné de cette inscription : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Ma« homet est son prophète. » L'Être suprême le touche de sa main puissante, le pénètre d'abord d'un froid aigu, le remplit après d'une force invincible, et lui apprend enfin tout ce qu'il doit enseigner aux hommes. Ce long voyage fut achevé dans l'espace d'une seule nuit.

Voilà donc, à la honte de l'humaine raison, la fable que les trois quarts du monde ont adoptée, et que tant de peuples respectent encore.

Les premiers disciples de Mahomet furent sa femme et un de ses parents. Au bout de deux ans, leur nombre ne s'élevait encore qu'à cinquante. Ses premières prédications n'eurent aucun succès. Les Koréischites l'écoutaient avec mépris : on assure qu'il confondit leur incrédulité en coupant en deux[1], à leurs regards, la lune; que cette planète le salua, lui parla en arabe, tourna autour de Caaba, entra dans le col de sa chemise, et en sortit par sa manche.

Il recommanda au peuple de longs jeûnes, de fréquentes ablutions, lui annonça la résurrection des morts, le frappa de crainte par le tableau de son enfer, et charma son imagination par la peinture de son paradis voluptueux.

Ayant rassemblé un grand nombre de ses sectateurs dans un festin, le plus ardent de tous, le jeune Ali déclara qu'il couperait la tête et passerait son cimeterre dans le ventre de tout homme qui douterait de la mission de Mahomet, et s'opposerait à ses desseins : le prophète, dont le règne devait être celui de la terreur et du fanatisme, choisit Ali pour son lieutenant.

Cependant Abutaleb, oncle de l'imposteur, employait tous ses efforts pour engager sa tribu à se défendre de ses artifices et de ses prestiges; mais, par un reste de tendresse, il apaisait la sévérité de ceux qui voulaient le condamner à mort comme infracteur de la loi du pays et déserteur du culte des dieux.

L'animosité des partisans de l'ancienne religion devint si vive, que Mahomet crut devoir se soustraire à leur vengeance; il se sauva : ses disciples se dispersèrent en Éthiopie.

Sur un faux bruit, croyant les esprits calmés, il revint dans ses foyers. La mort avait terminé les jours d'Abutaleb et de Cadija; il restait ainsi sans protecteur; ses ennemis résolvent sa mort. Averti, dit on, de leurs desseins par un ange, il se sauva avec ses amis, Abubecker et Ali. On le poursuit, on l'atteint; la lance d'un Arabe allait changer l'histoire du monde; mais l'or éloigne le fer, Mahomet séduit et désarme son meurtrier; il se réfugie à Médine. Cette fuite

de Mahomet, qui eut lieu l'an 622, est l'ère sacrée des musulmans : on l'appelle l'*hégire*.

Médine accueille le prophète ; cette ville était alors déchirée par la discorde de deux tribus, les Charégites et les Avésites, toutes deux ennemies des Koréischites ; elles se réunissent en faveur de Mahomet, lui jurent fidélité et le reconnaissent comme chef et comme apôtre.

Fort de leur appui, il se rend à Koba, y entre en triomphe; cinq cents fugitifs de la Mecque l'y rejoignent; il est proclamé roi et grand pontife : il permet aux musulmans quatre femmes, en prend pour lui douze, sous prétexte qu'il a reçu à cet égard un privilége du ciel; enfin il déclare une guerre perpétuelle aux infidèles et enflamme le courage de ses guerriers par des lois à la fois militaires et religieuses. L'une règle le partage du butin; l'autre déclare que *le glaive est la clef du ciel, qu'une nuit passée sous les armes compte plus que deux mois de prières. Celui qui périt dans une bataille*, dit le prophète, *est absous ; les cieux lui sont ouverts ; ses blessures sont éclatantes comme le vermillon, et parfumées comme l'ambre.*

Dans l'espace de dix années, Mahomet fit neuf siéges et livra neuf batailles. Dans un combat sanglant contre les Koréischites, Mahomet, las de voir la victoire indécise, invoqua le secours des anges, prit dans ses mains un poignée de sable, et la jeta contre ses ennemis ; soudain, frappés de terreur, ils prirent la fuite.

Dans une autre bataille, Kaleb, qu'on vit dans la suite l'un des plus zélés disciples de Mahomet, et qui était alors l'un de ses plus opiniâtres adversaires, fit reculer la fortune du prophète.

A la tête d'un corps d'élite, il tourna l'armée musulmane, enfonça les escadrons et décida la victoire : Mahomet fut blessé et forcé à la retraite. Les femmes de la Mecque, furieuses comme des bacchantes, vinrent porter leur rage sur le champ de bataille, et déchirèrent avec férocité les cadavres des musulmans.

Mahomet releva le courage de ses troupes, et rendit honneur aux morts, en les plaçant au nombre des martyrs.

Accompagné de l'intrépide Ali, il remporte une victoire éclatante, et met en fuite dix mille Arabes. Il porte ensuite ses armes contre les Juifs, réussit à les vaincre, mais non à les convertir, et leur jure depuis ce moment une haine éternelle.

La fortune et l'enthousiasme accroissaient continuellement ses forces; la Mecque seule lui résistait avec opiniâtreté. Comptant plus, pour la réduire, sur l'artifice que sur la violence, il propose une trêve, et obtient d'entrer dans la ville en pèlerin pour rendre hommage à la Divinité dans le temple de la Caaba. Sa feinte humilité, la douceur de son éloquence et son ardente dévotion édifient le peuple; une partie de la multitude se déclare pour lui. Kaleb et Amron abandonnent l'idolâtrie; il sort avec eux, et revient bientôt aux pieds des remparts, suivi de dix mille soldats. Tous les vœux l'appellent; un petit nombre d'incrédules parlent vainement de résister et de combattre; enfin Abu-Sophian, gouverneur de la ville, se voit contraint d'en apporter les clefs au vainqueur.

Après de si longues haines, on s'attendait à un massacre; Mahomet prouva qu'il savait régner, il pardonna. Quarante victimes seules furent immolées à sa vengeance, il renversa trois cent soixante idoles de la Caaba, et la Mecque embrassa l'islamisme.

Mahomet ne laissa point ses guerriers s'amollir par le repos; il acheva la conquête de l'Arabie. Les débris de ses ennemis vaincus s'étant rassemblés lui tendirent un piége; il tomba dans une embuscade, et se vit entouré de glaives menaçants. Ses troupes découragées se débandaient: l'intrépide Mahomet, par des prodiges de valeur, réchauffe leur zèle, échappe à un péril certain, rétablit le combat, ramène la victoire, et revient en triomphe dans sa capitale, avec six mille captifs et un butin composé de vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons et quatre mille onces d'argent.

La conquête de l'Arabie, toutes les tribus réunies en un seul peuple, et la domination paisible des déserts, ne suffisaient pas à l'ambition de Mahomet. Méditant la conquête du monde, il écrivit à tous les princes de l'Orient pour les inviter à reconnaître sa mission, son culte et sa loi.

Cosroès renvoya son ambassadeur avec mépris. Le prophète lui écrivit une lettre menaçante, lui annonçant la destruction prochaine de son empire. Bientôt les victoires d'Héraclius parurent accomplir cette prédiction. Ayant reçu par un avis secret la nouvelle de la mort du roi de Perse, il l'apprit à son peuple, en disant qu'il la tenait d'un ange; et, lorsque l'événement l'eut confirmée, aucun incrédule n'osa plus douter de ses révélations.

L'empereur d'Orient accueillit favorablement l'ambassadeur de Mahomet. Les Arabes prétendent même qu'Héraclius crut à la mission du prophète, et conclut un traité avec lui. Quoi qu'il en soit, cette bonne intelligence dura peu; un lieutenant de l'empereur, gouverneur de Bostra, fit assassiner un envoyé de Mahomet. Le prophète déclara la guerre aux Romains; ceux-ci furent vaincus près de Muta, dans une bataille que leur livrèrent les Arabes.

On peut juger par le commencement de cette lutte, qui dura huit siècles, du fanatisme héroïque que le culte de Mahomet inspirait à ses disciples. Au milieu de la mêlée, Janfar perd la main droite, qui tenait l'étendard sacré; il le saisit de la gauche, la perd encore, et serre le drapeau entre ses bras jusqu'au moment où cinquante blessures le laissent sur la foule des morts.

Le bouillant Kaleb relève l'étendard, renverse tout ce qui s'oppose à ses coups, enfonce les Romains, les poursuit, en fait un affreux carnage, et se voit nommé général par l'acclamation unanime des musulmans vainqueurs.

Mahomet, souverain absolu de toutes les contrées qui s'étendent de l'Euphrate à la mer Rouge, conserva jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, malgré de fréquents accès d'épilepsie et les effets du poison qu'on lui avait donné, la force de

son corps et la vigueur de son génie. Une fièvre qui dura quatorze jours termina sa vie le 7 juin 642.

Peu d'heures avant d'expirer, il parut à la tribune qui était à la fois sa chaire et son trône. « Si j'ai puni injuste-« ment quelqu'un, dit-il, je me soumets au fouet par repré-« sailles; si j'ai souillé l'honneur d'un musulman, qu'il pro-« clame ma faute; si je l'ai dépouillé, que mon bien acquitte « le capital et l'intérêt. » Un seul des assistants se plaignit, et fut satisfait.

Il affranchit ses esclaves, régla ses funérailles et désigna pour son successeur, suivant le rapport de quelques historiens, Ali, et, selon d'autres, Abubecker.

Il recommanda trois choses principales à ses disciples : de « s'adonner à la prière, de chasser d'Arabie tous les ido-« lâtres, et d'accorder les priviléges des vrais croyants à tous « les hommes, de quelque pays qu'ils fussent, qui embras-« seraient l'islamisme. »

Enfin il déclara que l'ange Gabriel était venu lui dire adieu, et il rendit le dernier soupir sur le sein d'Aïscha, la plus chérie de ses femmes.

Ses dernières paroles furent celles-ci : « Dieu, pardonnez-« moi mes péchés; je vais rejoindre mes concitoyens qui sont « au ciel. »

C'est ainsi que se termina la carrière de cet homme extraordinaire, qui, le sabre à la main, à la tête de quelques Arabes, imposant aux hommes un seul Dieu, un seul maître, un seul prophète, recommandant l'aumône, professant la pauvreté, traitant en frères ceux qui adoptaient ses dogmes, et en tributaires ceux qui refusaient d'y croire, fonda en peu d'années, à la lueur des torches du fanatisme, le plus grand et le plus formidable empire du monde.

La puissance de ses successeurs fit des progrès toujours croissants tant qu'ils réunirent dans leurs mains les pouvoirs spirituel et temporel; ils conservèrent cette double magie jusqu'au milieu du dixième siècle; mais à cette époque, quelques guerriers audacieux ayant usurpé le sceptre, les califes,

vicaires de Mahomet, ne gardèrent plus que le pouvoir pontifical. Il se réduisit à décider les questions relatives aux dogmes; on leur laissa le stérile honneur d'être nommés les premiers dans les prières. Enfin, au milieu du treizième siècle, lorsque les Tartares se rendirent maîtres de Bagdad, ils abolirent la dignité souveraine de calife. Le mufti, qui le remplaça, ne fut que le ministre du culte; et l'on pourrait regarder cette époque comme celle du commencement de la décadence des musulmnas : car tout empire prépare son affaiblissement et sa chute, dès qu'il s'éloigne du principe qui a fondé sa force et sa grandeur.

Le prophète ne laissait point d'enfants mâles : Ali, son parent, son gendre, le plus enthousiaste de ses disciples, le plus bouillant de ses guerriers, paraissait digne de le remplacer; mais Abubecker, beau-père de Mahomet, et qui avait le premier embrassé son culte, fut élu calife; sa vieillesse lui valut les suffrages d'Omar et d'Othman, les plus puissants des Arabes, qui espéraient régner après lui.

Cette première querelle pour le trône devint dans la suite la cause d'un grand schisme et de sanglantes guerres entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci soutiennent encore qu'*Ali*, mari de Fatime, fille de Mahomet, était le souverain légitime : c'est, selon eux, au mépris des lois divines et des *droits* sacrés des Fatimites, que les trois premiers califes et les princes de la dynastie des Ommiades ont régné. Au reste, Abubecker justifia par son activité, par son zèle fanatique et par la rapidité de ses exploits, le choix de ses partisans.

Cent vingt-quatre mille musulmans se réunirent sous son drapeau. Après avoir fait reconnaître son autorité dans toute l'Arabie, voulant profiter des troubles qui agitaient la Perse depuis la mort de Siroès, il entre dans l'Irack; c'était l'ancienne Chaldée. Quelques princes arabes, nommés Mundar, y avaient fondé un petit royaume qui relevait du roi de Perse. La fille de Cosroès, Arzounidoch, régnait alors; elle envoya une nombreuse armée contre les mahométans, sous les ordres de Mahran. Ce général livra bataille aux musul-

mans ; ils le défirent complétement, et le tuèrent : les Perses, attribuant leur malheur à la reine, la déposèrent. Trois princes qui lui succédèrent éprouvèrent le même sort; enfin Ildesgerde, fils du célèbre Sarbar, fut porté au trône par les vœux unanimes des grands et du peuple : il régna vingt ans; mais, quoiqu'il combattît avec courage, il fut constamment vaincu par Kaleb et par les mahométans.

Une autre armée musulmane avait été envoyée par le calife en Syrie, sous les ordres d'Obéida. Héraclius chargea l'un de ses lieutenants, Sergius, de la repousser; mais ses efforts furent vains; la tactique romaine ne put résister au courage invincible des Arabes. La veuve de Mahomet, Aïscha, exerçait une grande influence sur le calife son père; elle fit donner le commandement de l'armée de Syrie au fameux Amrou : il se rendit maître de Gaza. Kaleb assiégea Bostra, la prit et marcha sur Damas.

Le génie d'Héraclius semblait éteint par celui de Mahomet. Ce prince, naguère si belliqueux, au lieu de défendre son empire, donna l'exemple du découragement; il s'éloigna de Damas et se retira dans Antioche. Son frère Théodore, réunissant ses troupes, livra bataille à Kaleb, près de Gabata; l'étendard du prophète mit en fuite les aigles romaines.

Par les ordres d'Héraclius, une nouvelle armée vint s'opposer à la marche des vainqueurs. Enhardie par ce secours, la garnison de Damas fit une sortie, tailla en pièces un corps ennemi, enleva dans leur camp un grand nombre de femmes sarrasines, et se mit en marche pour rentrer dans la ville avec ses trophées.

Le général romain Pierre, qui commandait cette troupe, employa la violence pour outrager la pudeur de Kaula sa prisonnière, et femme d'un chef sarrasin; mais il ne tarda pas à se convaincre que les musulmanes étaient aussi fières et aussi braves que leurs époux. L'intrépide Kaula repousse avec vigueur cette offense, saisit un cimeterre; les autres femmes suivent son exemple : toutes s'arment de lances, se rangent en masse, se serrent dos à dos, résistent vaillam-

ment au glaive d'une foule de Romains qui les entouraient; cette résistance opiniâtre rendit le combat si long que Kaleb eut le temps d'arriver à leur secours; il paraît, enfonce les Romains et tue leur général Pierre.

Peu de temps après, en 634, Théodore livra aux Sarrasins, près des murs d'Ainadin, une bataille qui dura deux jours : à la fin du premier, la victoire étant indécise, Théodore propose une trêve pendant laquelle il dresse à Kaleb une embûche dans le dessein de l'assassiner. Cette perfidie, découverte, redouble la fureur des Sarrasins; ils enfoncent l'armée romaine, la forcent à la retraite, la poursuivent et en font un grand carnage.

Théodore, ralliant ses débris, veut encore tenter le sort des combats, près d'Émèse; mais les soldats romains méprisent ses ordres. refusent de servir sous lui, se révoltent et proclament empereur un officier nommé Baane; une troupe fidèle accompagne Théodore dans sa retraite, et par sa défection affaiblit l'armée. Les Sarrasins profitent de ces discordes, attaquent impétueusement l'armée de Baane, et la taillent en pièces. Cet usurpateur d'un moment courut cacher sa honte dans les déserts de Sinaï, où il se fit moine.

Le siége de Damas continuait : Thomas, gendre d'Héraclius, défendait la ville avec courage; mais la trahison d'un prêtre, nommé Josias, en ouvrit la nuit les portes à Kaleb. Le général arabe en chassa tous les habitants qui refusèrent d'embrasser l'islamisme ou de payer un tribut.

Implacable dans son triomphe, il fit poursuivre les fuyards, qui furent presque tous massacrés, ainsi que Thomas, leur chef. Lorsque le faible Héraclius apprit la perte de Damas, il s'écria : « C'en est fait de la Syrie. » Ce prince, qui ne savait plus ni régner en empereur ni mourir en soldat, sortit d'Antioche et partit pour Constantinople.

Le jour même où la prise de Damas ajoutait tant d'éclat à la puissance des Sarrasins, le calife Abubecker mourut (an 634). Trompé le premier par Mahomet, il était, de bonne foi, apôtre de l'islamisme; les musulmans le regrettèrent : ils

admiraient sa piété, sa justice et son humble simplicité, autant que la fierté de son courage. Sous son règne, les Sarrasins avaient conquis quatre riches provinces; on ne trouva chez lui, pour tout trésor, que quarante écus.

Les Arabes, comme les anciens Romains, respectaient alors la pauvreté; elle donne une âpre vigueur qui, dans tous les temps, triomphe de la mollesse et du luxe. L'or de l'Asie était tombé devant le fer de Rome, et la pourpre romaine s'humilia devant les rustiques toisons qui couvraient les sauvages habitants du Nord.

Abubecker, dans ses derniers moments, désigna Omar pour son successeur. Celui-ci refusait cet honneur, disant : « La gloire me suffit, je n'ai pas besoin de la couronne. » — « Cela peut être, répondit le calife, mais elle a besoin de « vous. » Omar obéit. Monté sur le trône du chef des croyants, il prit le titre de *prince des fidèles* ou d'émir *Almoumenin;* les chrétiens, défigurant ce nom, en firent depuis celui de *Miramolin*.

Kaleb, longtemps rival d'Omar, prévit sa disgrâce et s'y résigna : il fut destitué; et ce guerrier farouche, qu'on nommait l'Attila musulman, trop religieux pour résister aux ordres du pontife-roi, descendit sans murmurer de la dignité de général aux emplois les plus subalternes, qu'il était certain d'illustrer par son cimeterre redoutable et par sa bravoure enthousiaste.

Cependant Héraclius attribuait ses revers non à leur vraie cause, à sa faiblesse, mais aux divisions qui régnaient parmi les chrétiens; il prévit la chute prochaine de Jérusalem; son zèle religieux ne s'était pas refroidi comme son courage; il se rendit dans la ville sainte, y prit la vraie croix, et, pour la dérober aux outrages des Sarrasins, il l'envoya à Constantinople : c'était annoncer au peuple de nouvelles défaites et les rendre plus certaines encore.

Le souvenir de son ancienne gloire lui rendait plus amer le sentiment de sa honte présente. Arrivé près de la capitale, il s'arrêta longtemps dans une maison de plaisance,

n'osant reparaître vaincu sur le théâtre de ses triomphes. Là, il reçut l'avis d'une conjuration tramée contre ses jours. Dès qu'on devient faible, on ne tarde pas à être cruel; sur un simple soupçon, croyant son frère et son neveu coupables, il les fit mutiler et les exila. Cependant, pressé par les instances du sénat, il fit jeter un pont de bateaux sur le Bosphore, traversa furtivement sa capitale, et rentra fugitif dans son palais, à la faveur des ombres de la nuit.

Sa renommée, expirante dans l'Orient, vivait encore dans le Nord. Cuprat, roi des Bulgares, conclut avec lui un traité d'alliance, et chassa les Avares, qui menaçaient les frontières de l'empire. Mais rien n'arrêtait les progrès des Sarrasins; leurs armes ravageaient la Syrie et la Phénicie. Le pillage pouvait amollir leurs mœurs, qui faisaient leur force. Omar, par sa rigueur, affermit leur foi, leur discipline et leur courage; il punit sévèrement quelques musulmans qui avaient bu du vin à Damas. Le lieutenant du calife, Abu-Obéida, avait accordé aux infidèles des trêves pour recevoir d'eux des tributs; Omar lui reprocha publiquement cette honteuse faiblesse: plusieurs villes de Syrie, et entre autres Balbeck, ainsi qu'Émèse, tombèrent sous les armes des Arabes.

Ce torrent dévastateur menaçait l'empire d'une ruine prochaine. Réveillé par ce danger imminent, Héraclius rassemble toutes les forces de l'Asie et de l'Europe; il en donne le commandement à un général estimé, nommé Manuel. Omar, instruit que cent vingt mille Romains marchent contre les musulmans, monte en chaire, appelle aux armes tous les fidèles, et envoie de nombreux renforts en Syrie. Bientôt les armées furent en présence. Manuel, avant de combattre et de livrer les destinées de l'empire aux chances d'une bataille, voulut tenter la voie des négociations. Dans la conférence qui eut lieu entre les généraux, Manuel vit avec surprise les musulmans s'asseoir sur la terre, et refuser les siéges qu'on leur offrait: « D'où vient votre étonnement? dit Kaleb. Ce gazon « émaillé de fleurs est le siége que Dieu nous a donné, et surpasse en richesse les trônes les plus magnifiques des chrétiens. »

Les Sarrasins voulaient conquérir, dominer et convertir; les Romains ne pouvaient ni ne voulaient se soumettre; la conférence fut rompue, et des deux côtés on courut aux armes pour décider par le fer, dans les plaines d'Yarmouze, cette grande querelle.

C'est aux époques héroïques des nations qu'on voit toujours l'intérêt privé disparaître devant l'intérêt public. Le général des musulmans, Abu-Obéida, savait que Kaleb lui était supérieur en talents; sacrifiant son amour-propre à l'amour de la patrie, il lui remit le commandement de l'armée, se plaça en arrière, à la tête de la réserve, avec le drapeau jaune de Mahomet; et là, entouré de femmes sarrasines, il ne s'occupait qu'à exciter l'ardeur des braves et à empêcher la fuite des faibles.

La mêlée fut longue, affreuse; le désir de soutenir la gloire romaine animait une armée, l'autre combattait avec la fureur du fanatisme: la victoire demeura incertaine pendant deux jours; cependant l'adresse des archers chrétiens faisait pencher la fortune du côté des Romains; leurs traits, leurs flèches avaient privé de la vie sept cents des musulmans les plus braves. Les Arabes, découragés, commençaient à plier; tout à coup les femmes sarrasines s'élancent en foule, sous les ordres de Kaula, se jettent au milieu des dangers, se placent à la tête des musulmans, leur reprochent leur lâcheté, et raniment leur courage par leur exemple.

L'intrépide Kaula est blessée et renversée; une autre femme, Oséira, la sauve de la mort en tranchant la tête du Romain qui la frappait. Le combat recommence partout avec acharnement. Tandis que le succès restait encore douteux, un soldal chrétien, dont un officier romain avait outragé la femme, se concerte avec les Sarrasins, trompe Manuel par un faux rapport, et lui indique un gué par lequel il peut, dit-il, tourner les ennemis.

Le général tombe dans le piége: il est attaqué à l'improviste; les plus braves de ses guerriers sont noyés dans le fleuve; cet échec décide la victoire: les Romains, enfoncés

de toutes parts, prennent la fuite et laissent cent mille hommes sur le champ de bataille : les musulmans n'en perdirent que cinq mille (an 635). Manuel, prisonnier, fut conduit à Damas, où on l'assassina.

Les vainqueurs marchèrent contre Jérusalem et l'investirent; tous ces guerriers fanatiques s'écriaient : « Entrons « dans la terre sainte que Dieu nous a destinée. »

Vainement le patriarche Sophrone s'efforça de détourner leurs armes, en les conjurant d'épargner une ville sacrée. « C'est parce qu'elle est sacrée, dit Kaleb, c'est parce qu'elle « est le tombeau des prophètes, que nous sommes les plus « dignes de l'occuper. »

Sophrone consentit à capituler; mais il ne voulut traiter qu'avec le calife. Omar vint rejoindre l'armée; ce fier conquérant de l'Asie augmentait sa gloire en la revêtant de la simplicité d'un humble pèlerin. Il montait un chameau, chargé de deux sacs qui contenaient de l'orge, du riz et des fruits; devant lui, on avait placé une outre remplie d'eau, et derrière un grand plat de bois. Deux ou trois domestiques le suivaient. Il prenait avec eux ses repas modestes. Apercevant sur la route quelques Sarrasins vêtus de robes de soie, il les fit traîner dans la boue. Sa tente, comme celle d'un Arabe vulgaire, n'était couverte que de peaux de chameaux. On n'y voyait d'autres siéges que la terre.

Le calife promit aux habitants de Jérusalem la vie et la liberté du culte, ainsi que la conservation de leurs églises : mais il leur défendit tous signes extérieurs, les croix, les cloches, leur interdit le prosélytisme, les soumit à porter un habit distinctif, leur défendit de parler l'arabe, de porter des armes, les assujettit à un tribut, et les força de reconnaître son autorité souveraine.

Omar entra, au mois de mai 638, dans Jérusalem, accompagné du patriarche; et, après ce triomphe éclatant sur la croix, il marcha contre Alep, s'en empara et assiégea Antioche.

Nestorius, général romain, défendit vaillamment la capi-

tale de la Syrie; mais enfin, dans une sortie, ses troupes ayant été taillées en pièces, la ville tomba au pouvoir du vainqueur (an 638).

Dans le même temps, Amrou attaquait Césarée; le jeune prince Constantin, après avoir vainement demandé la paix, lui livra bataille et la perdit. Les Arabes se rendirent maîtres de Césarée, de Tyr et de Tripoli; ainsi toute la Syrie fut conquise en six années.

La soumission de cette vaste contrée ne la fit point jouir du repos qu'elle espérait; le fléau de la peste, succédant à celui de la guerre, y exerça d'affreux ravages; cette contagion fit périr vingt-cinq mille musulmans. Le vaillant Kaleb leur survécut peu. Les Sarrasins conquirent ensuite la Mésopotamie : l'accroissement de leur puissance augmentait leur ambition comme leurs forces; le prosélytisme grossissait sans cesse leurs armées. Le plus rapide propagateur d'un culte est un glaive triomphant.

Omar ne cherchait qu'un prétexte pour porter l'Alcoran et ses armes en Égypte. Le plus mauvais des conseillers, la peur, poussa le patriarche Cyrus à lui offrir l'occasion qu'il désirait; dans l'espoir d'éviter l'invasion, il l'appela en promettant au calife une forte somme d'argent, qu'il lui fut impossible de rassembler.

Amrou, pour se venger de ce manque de foi, entre en Égypte; et, quoiqu'il ne commandât que quatre mille Arabes, il met en fuite deux armées romaines. Cyrus, égaré par ses frayeurs extravagantes, compromet la dignité impériale, en offrant pour femme au calife une fille de l'empereur : un refus hautain ne lui laissa que la honte de cette proposition ridicule. Péluse et plusieurs villes se rendent; Alexandrie est assiégée; le patriarche menaça Amrou du courroux de Dieu et de la vengeance des Romains. Le fier Arabe, étendant sa main vers la colonne de Pompée, répond grossièrement au pontife : « Nous ne sortirons d'Égypte que lorsque « tu auras avalé ce monument. » La résistance d'Alexandrie dura quatorze mois.

Héraclius voyait avec désespoir un peuple nomade, naguère obscur et presque ignoré, détruire sa gloire, effacer sa puissance et renverser l'empire. Il n'était pas plus heureux en Occident : la jeunesse d'Adaloald, roi des Lombards, donnait aux Romains quelque espoir de l'attaquer avec succès; mais Théodelinde, sa mère, sut maintenir habilement son autorité.

Quand elle mourut, son fils, déposé par les grands, se réfugia chez l'exarque. Arioald s'empara de son trône: l'exarque, au lieu de profiter de ces troubles, ne soutint pas le roi détrôné; bien plus, corrompu par l'argent d'Arioald, il fit assassiner le duc de Frioul, qui s'était armé contre l'usurpateur.

Héraclius voyant l'Espagne enlevée pour jamais à son sceptre, l'Italie presque tout entière sous la domination des Lombards, la Syrie, la Palestine, la Phénicie, conquises par les musulmans, et Alexandrie au moment de tomber entre leurs mains, mourut accablé de remords et de chagrins.

Il avait régné trente ans. Ses premiers exploits ressuscitèrent la gloire de l'empire romain; mais les qualités les plus brillantes deviennent inutiles lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la force du caractère. Héraclius jeta un vif éclat tant qu'il fut favorisé par la fortune; mais il ne sut point lutter contre sa rigueur; et ce conquérant, dont le sceptre parut d'abord si puissant et le glaive si redoutable, abattu par le malheur, tomba sans gloire, ne laissant après lui qu'une renommée ternie et un trône brisé.

Son premier fils, Héraclius Constantin, né d'Eudoxie, avait vingt-huit ans; Héracléonas, fils de Martine, était âgé de dix-neuf. L'empereur, au moment d'expirer (an 641), décida qu'ils régneraient tous deux sous la tutelle de l'impératrice Martine.

CHAPITRE XXI.

CONSTANTIN III, HÉRACLÉONAS, CONSTANT II.

(An de J.-C. 641.)

Régence de l'impératrice Martine, rejetée par le peuple. — Constantin III est empereur. — Son aveugle confiance dans Philagre. — Mission de Valentin, écuyer de Philagre. — Mort de Constantin, après trois mois de règne. — Usurpation d'Héracléonas, fils de Martine. — Exil de Philagre. — Révolte des armées en faveur des fils de Constantin. — Constant II est couronné. — Valentin est nommé césar. — Mort de Martine et d'Héracléonas. — Mort de Valentin.

Les limites de l'empire se rétrécissaient tous les jours, et plus il s'était abaissé, plus les empereurs avaient élevé leur pouvoir. On ne consultait plus, pour donner le sceptre, ni le sénat, ni l'armée; on se contentait seulement, pour la forme, de rassembler la multitude, de lui faire quelques promesses, de lui lire les dernières volontés du prince qui venait de mourir, et de lui montrer son nouveau maître.

Mais le despotisme affaiblit sa base en s'élevant; bientôt il n'a plus pour appui que la roue mobile de la fortune; et dès qu'elle chancelle, il tombe sans secours, parce qu'il existait sans soutien.

Après la mort d'Héraclius, l'impératrice Martine convoque le peuple, fait lire en sa présence le testament de son époux, et déclare qu'en vertu de cet acte, les deux princes vont régner sous sa protection. Elle s'attendait à des acclamations, elle n'entend que des murmures : partout on s'écrie qu'on ne peut opposer aux terribles Arabes une impératrice et un enfant, qu'il faut éviter les malheurs de la Perse, qu'une faible reine a laissé envahir par les musulmans, et que les Romains, accoutumés à saluer du nom d'empereur un général victorieux, s'aviliraient en se laissant gouverner par une femme. Tel est le peuple : servile dans les temps de prospérité, séditieux dans les jours de revers.

Martine, dont le dessein était d'abord, dit-on, de régner

seule, se voit forcée d'appeler les princes; elle désirait au moins qu'on choisît pour empereur son fils Héracléonas, qu'elle était certaine de gouverner. Mais le peuple préféra et proclama le fils d'Eudoxie, Constantin, que déjà l'on avait vu plusieurs fois signalant son courage à la tête des armées.

Les fatigues de la guerre avaient affaibli la santé et le caractère de ce prince; il donna sa confiance au trésorier de l'empire, Philagre, homme cupide, qui l'égara par de funestes conseils. Il fit déterrer son père Héraclius, afin de prendre dans son tombeau une couronne d'or qu'on y avait déposée; il força le patriarche Pyrrhus à rendre une forte somme d'argent remise entre ses mains pour l'entretien de l'impératrice; ces premiers actes de son règne inspirèrèrent au peuple pour le monarque autant de crainte que de mépris.

Il avait deux fils, Constant et Théodore. Philagre lui conseilla de les recommander à la bienveillance des armées. Valentin, écuyer de Philagre, fut chargé de cette mission. Dans toutes ces démarches on voyait avec peine une faiblesse, prélude ordinaire de la tyrannie, et présage presque certain des plus grands malheurs pour les peuples. Mais Constantin n'eut pas le temps de justifier ces craintes ou de réparer ces erreurs. Après trois mois de règne, il mourut. On crut généralement que Martine et Pyrrhus l'avaient empoisonné.

Héracléonas, dirigé par sa mère, s'empare du trône, gagne la garde par des largesses, et renvoie dans Alexandrie le patriarche Cyrus, qu'Héraclius avait déposé pour le punir de sa lâche conduite avec les Arabes. Philagre fut exilé à Ceuta en Afrique.

Cependant Valentin rappelait aux armées les droits des fils de Constantin : elles se révoltèrent en leur faveur; et le peuple de cette province, informé de leur rébellion, se souleva, exigeant à grands cris que l'on cédât le sceptre à Constant. La garde veut en vain résister; la multitude armée se ré-

pand dans les rues, parcourt en fureur la ville, menace le palais et livre la cathédrale au pillage. L'impératrice, tremblante, consent à couronner Constant, et le patriarche Pyrrhus fuit en Afrique.

Valentin arrive à la tête des troupes, lève le masque et découvre ses ambitieux projets : il avait paru d'abord ne s'armer que pour remettre Constant sur le trône ; mais il exige alors qu'on le nomme lui-même césar, et qu'on lui donne le commandement de la garde : Martine et son fils eurent la faiblesse d'y consentir.

Cette lâcheté ne fit que rendre leur perte plus certaine et plus prompte. Valentin (car Constant, âgé de onze ans, n'avait que le titre d'empereur), Valentin fit arrêter Martine et Héracléonas ; il les accusa d'empoisonnement ; le sénat les jugea et les condamna. La mère et le fils furent cruellement mutilés ; ils terminèrent leurs jours dans l'exil et dans l'obscurité.

La régence de Valentin fut pour l'empire une époque de honte et de revers. Il ne jouit pas longtemps du titre de césar. Aspirant à celui d'empereur, il excita, trois ans après, une émeute populaire, et y périt égorgé par la garde de son pupille.

CHAPITRE XXII.

CONSTANT II.

(Ans de J.-C. 641-668.)

Conquête de l'Égypte par le calife Omar. — Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. — Conquête de l'Italie par les Lombards. — Publication du code lombard de Rotharis. — Mort d'Omar. — Règne du calife Othman. — Bataille de Cadésie. — Bataille nommée *la victoire des victoires*. — Bataille entre les Romains et les Arabes. — Édit nommé *type de Constant*. — Disgrâce, défaite et mort de l'exarque Olympius. — Association de Constantin à l'empire. — Dévouement d'un soldat napolitain. — Fuite de Constant. — Mort d'Othman. — Guerre entre Ali et Moavia pour le califat. — Conspiration de trois musulmans. — Mort d'Ali. — Perfidie de Moavia à l'égard d'Hasan, fils d'Ali. — Mort d'Hasan. — Règne de Moavia. — Secte d'Ali et de Moavia. — Conquête de l'Esclavonie par Constant. — Ses fils Héraclius et Tibère sont nommés césars. — Paix entre Moavia et Constant. — Mort de Théodore, frère

de Constant. — Remords de Constant pour ce crime. — Usurpations de Grimoald en Lombardie. — Sa perfidie. — Mort de Gondebert. — Fuite de Pertharit. — Victoire de Grimoald sur les Français. — Projet de conquête de Constant. — Son arrivée et ses échecs en Italie. — Sa résidence à Syracuse. — Ses exactions et sa mort.

Un grand désastre signala la première année du règne de Constant. Amrou, lieutenant du calife Omar, se rendit maître de toute l'Égypte et s'empara d'Alexandrie. Il trouva dans cette ville des trésors immenses, quatre mille palais, autant de bains publics, quatre cents cirques et douze mille jardins.

Au milieu de sa nombreuse population, on comptait quarante mille juifs qui nourrissaient le fisc par de riches tributs. On en exigea un de deux ducats, que paya chaque Israélite; par ce moyen, ils rachetèrent leur vie, leurs propriétés et la liberté de leur culte.

Ces immenses richesses rendirent les conquêtes des musulmans plus rapides; ils ne les dépensaient que pour entretenir leurs armées nombreuses et pour orner leurs mosquées. La religion faisait à chaque musulman un devoir de rester pauvre; le luxe public était le seul qu'ils connussent : tout se prodiguait alors pour la foi, pour la gloire, pour la patrie, et rien pour les individus.

Amrou voulait protéger les lettres et sauver la bibliothèque d'Alexandrie; elle était composée de cinq cent mille volumes. Il consulta le calife; le farouche Omar répondit : « Si « ces livres ne contiennent que ce qu'on trouve dans l'Al« coran, ils sont inutiles; s'ils renferment des choses qui lui « soient contraires, ils sont dangereux; ainsi fais-les brûler. » Amrou obéit à regret; ce trésor des sciences antiques chauffa pendant plusieurs mois les bains d'Alexandrie, et ce fut ainsi que le fanatisme d'un Arabe éteignit les lumières de l'ancien monde (an 642).

Amrou fit nettoyer le canal d'Adrien, et le rendit navigable. La perte de l'Égypte, ajoutée à celle de la Syrie et de la Palestine, jeta l'empire dans une profonde consternation.

Constant implora vainement les conseils du sénat. Lorsqu'autrefois, décoré par la victoire, Marc-Aurèle rendait à ce corps auguste la liberté des discussions, il inspirait un juste respect; mais un faible despote dépouillé, qui demandait tardivement conseil, n'excitait qu'une pitié ressemblant au mépris.

D'un autre côté, les Lombards faisaient de continuels progrès; ils s'emparèrent de Gênes, mirent en fuite l'exarque Platon, prirent Savone, et se rendirent maîtres de toute l'Italie jusqu'aux Alpes.

Leur roi, Rotharis, fameux par ses exploits, devint encore plus célèbre par l'abolition du droit romain, et par l'établissement du code lombard. Ce code s'étendit dans l'Occident; les Normands l'adoptèrent. De nos jours, dans le royaume de Naples, plusieurs de ses dispositions étaient encore en vigueur.

Jusque-là les Lombards n'avaient été régis que par des coutumes et des traditions; Rotharis publia, en 643, son code, dans le dessein d'imiter Dagobert, qui avait rassemblé pour la France les lois des Allemands, des Francs et des Bavarois. Le droit féodal européen tire son origine du droit lombard. Les nobles, les magistrats, le clergé, discutaient les lois proposées par le roi, et, si l'on en croit quelques historiens, les députés du peuple étaient alors admis dans les assemblées.

Après la mort d'Ayon, duc de Bénévent, Rodoald, son successeur, étendit les possessions des Lombards. Peu de temps après, Grimoald, son frère, le remplaça; ce fut lui qui, dans la suite, s'empara du sceptre de Milan, en détrônant Pertharit.

Le héros des musulmans, le conquérant de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Libye et de la Perse jusqu'à l'Oxus, le célèbre Omar, périt l'an 644 sous le poignard d'un esclave. Il avait pris, dit Cantemir, trente-six mille villes ou châteaux, détruit quatre mille temples idolâtres ou chrétiens. Il fonda ou rebâtit quatorze cents mosquées. Se-

lon les mahométans, le bâton d'Omar était plus redoutable que l'épée de ses successeurs; il ne voulut pas laisser le trône à ses enfants : « C'est bien assez pour ma famille, di« sait-il, qu'un de ses membres ait un aussi grand compte à « rendre à Dieu. »

Six commissaires, revêtus de ses pouvoirs, choisirent pour calife Othman, guerrier célèbre, et que Mahomet avait éloigné du trône, parce qu'il préférait les intérêts de sa famille à ceux de l'État. Sous son règne, les musulmans achevèrent la conquête de la Perse.

Saad, héros sarrasin, avait gagné, à vingt lieues de Babylone, la fameuse bataille de Cadésie contre Rustan, général d'Ildesgerde; Rustan disputa trois jours la victoire. Le roi de Perse, vaincu, s'enfuit dans le Korassan; les Arabes s'emparèrent, à Modin, de ses trésors; Saad poursuivit l'infortuné Ildesgerde, qui chercha un asile dans le Turkestan.

Cependant le brave Rustan, illustrant son malheur, appelle aux armes tous les Perses, et, à la tête d'une armée innombrable et qu'il avait été impossible d'organiser, tente un dernier effort pour sauver la monarchie. Les deux armées se rencontrent près de Nahavend; les Arabes nommèrent cette bataille *la victoire des victoires*. Au premier choc, les Sarrasins sont d'abord enfoncés; leur général Nooman est tué; son lieutenant, Godaïfa, rétablit le combat; après une longue résistance, l'armée persane fut taillée en pièces.

Ildesgerde resta caché cinq ans dans un désert; un prince turc, nommé Turkhan, à la tête de six mille hommes, vient lui offrir de le replacer sur son trône. L'orgueil des rois est plus constant que leur fortune; ce vice survit souvent à leur pouvoir : Ildesgerde reçut avec hauteur les offres du chef d'une horde barbare. Turkhan, irrité de ses mépris, se range parmi ses ennemis, se déclare mahométan et lui fait trancher la tête; avec elle tomba l'antique empire des Perses, qui devint une province des califes (an 651). Pérose, fils d'Ildesgerde, se retira chez les Chinois. L'empereur l'accueillit, le nomma capitaine de ses gardes et lui promit

des secours pour reconquérir la Perse; mais il n'osa ou ne put tenir sa promesse. Bientôt la race des rois persans s'éteignit par la mort de Pérose et de son fils.

Othman justifia par ses fautes les reproches de Mahomet; lorsque les généraux arabes avaient remporté des victoires, il les remplaçait par son frère Abdalla, qui venait en recueillir l'honneur et le fruit. Après la fuite d'Ildesgerde, Abdalla vint commander dans la Perse; le calife l'envoya ensuite dans l'Égypte conquise et ne tarda pas à s'en repentir.

Manuel, général romain, trompant sa vigilance, rentra dans Alexandrie. L'invincible Amrou répara cet échec et reprit cette capitale; l'injuste Othman laissa cependant le gouvernement de l'Égypte à Abdalla et se rendit ainsi odieux aux Sarrasins.

Bientôt on sut que, méprisant la faiblesse de l'empereur d'Orient, le patrice Grégoire s'était rendu indépendant en Afrique. Cette défection donna l'espoir au calife de conquérir Carthage; il y envoya quarante mille Arabes sous les ordres d'Abdalla; Grégoire, à la tête de cent vingt mille Romains, lui livra bataille près de Yacoubée : elle dura tout un jour sans résultat décisif. La fille de Grégoire, montrant le même courage que fit briller autrefois Clélie, combattit avec valeur au premier rang des légions. Le faible Abdalla était resté dans sa tente, loin du bruit des armes, parce qu'on lui avait dit que Grégoire promettait seize cent mille francs et la main de sa fille à celui qui lui apporterait la tête du chef des Arabes. Enfin il prit le parti de mettre aussi la tête de Grégoire à prix. Pendant plusieurs jours, le combat se renouvela avec fureur; mais, dans un dernier choc, Grégoire ayant été tué d'un coup de lance, les Africains découragés cédèrent la victoire et prirent la fuite; la belliqueuse fille du patrice tomba dans les fers de Zobéir, lieutenant d'Abdalla (an 648).

Cette même année, le Sarrasin Moavia fit une descente dans l'île de Chypre, en enleva les habitants et les réduisit en esclavage.

Loin d'être réveillé par ses revers et par la chute de l'Afrique, l'empereur Constant ne s'occupait qu'à protéger l'hérésie des monothélites ; il publia en leur faveur un édit qu'on nomma *type de Constant*. Le patriarche Pyrrhus se rendit à Rome pour abjurer l'hérésie ; mais l'exarque de Ravenne le força très-vite à se rétracter. Le pape Théodore excommunia le patriarche. Martin, parvenu au trône pontifical, rassembla dans Rome un synode de cent cinq évêques, qui condamnèrent l'hérésie et l'édit de l'empereur.

Cependant les Sarrasins, qui ne s'amusaient point encore à disputer sur la foi, continuaient à propager leurs dogmes par le glaive. Abdalla se rendit maître de toute la Nubie ; les Sarrasins firent une descente en Sicile ; le patrice d'Arménie conclut une alliance avec les Arabes ; le terrible Moavia s'empara de Rhodes ; et le fameux colosse qui fermait le port de cette île, frappa, dit-on, d'étonnement et de respect le colosse musulman.

L'empereur Constant, plus irrité de la résistance du pape Martin que des victoires des Arabes, chargea l'exarque Olympius de l'assassiner, et, pour le punir d'avoir échoué dans ce dessein, il lui ôta sa place, et l'envoya en Sicile combattre les Sarrasins.

Olympius, vaincu, succomba aux chagrins que lui causaient sa défaite et sa disgrâce ; son successeur Calliopas se rendit à Rome, brava les fureurs du peuple, les menaces du clergé, arracha violemment le pape de l'église dans laquelle il s'était réfugié, et l'envoya à Constantinople ; il y fut jugé et condamné par ses ennemis.

On le traîna dans les rues, escorté par deux bourreaux : son cou était enfermé dans un carcan ; il fut jeté dans un cachot. L'empereur voulait l'y faire mourir de faim, le geôlier, plus humain, le nourrit. Le patriarche Paul, quoique ennemi du pape, obtint qu'on épargnerait ses jours : il fut exilé à Cherson, et mourut en 655 sur cette côte stérile.

Le clergé lui donna pour successeur d'abord Eugène, et ensuite saint Maxime, qui méritèrent aussi la persécution en

combattant l'hérésie. Rien ne semblait pouvoir suspendre la chute totale d'un empire attaqué par de si redoutables ennemis, et gouverné par un prince extravagant, qui laissait les califes s'avancer sans obstacles, et ne combattait que les papes.

L'armée des Sarrasins traverse la Syrie et s'approche de Constantinople. L'empereur est enfin forcé de défendre sa couronne, sa croyance et sa liberté; il s'embarque sur sa flotte, et laisse dans la capitale son fils Constantin, associé à l'empire : les deux armées navales se rencontrent sur les côtes de Lycie et s'y livrent bataille; au premier choc, la victoire se déclare pour les mahométans; leurs bâtiments entourent le vaisseau impérial et le prennent à l'abordage. Un soldat napolitain, dont le dévouement héroïque aurait dû immortaliser le nom, se couvre des habits et des ornements impériaux; il est pris et massacré par les Arabes, tandis que l'empereur, sous un déguisement obscur, se jette à la nage et se sauve sur une chaloupe.

L'empire des musulmans semblait devoir s'élever sans rivaux sur les ruines de la Grèce, de Rome et de la Perse. Jusque-là l'union des Sarrasins sous un seul chef, sous une seule loi, avait fait leur force; leur discorde sauva le monde.

Othman justifia, par son égoïsme, les prédictions de Mahomet, et préféra sa famille à l'État. Les principaux émirs qui se trouvaient à Médine, indignés de voir Abdalla, frère du calife, accumulant des trésors, des honneurs, des commandements, jouir seul du fruit de leurs exploits, se révoltent; ils demandent sa destitution, et veulent qu'on donne le commandement des armées au brave Mahomet, fils d'Abubecker.

Pour les apaiser, le calife promet de condescendre à leurs vœux; mais une de ses lettres, interceptée, apprend aux émirs qu'il avait chargé un émissaire de tuer Mahomet. Leur fureur alors ne connaît plus de bornes, ils rassemblent leurs partisans et courent aux armes : bientôt ils reviennent assiéger la ville; les partisans du calife la défendent un

mois avec courage, enfin les rebelles escaladent les remparts ; Mahomet, à leur tête, entre dans le palais d'Othman, et lui plonge son cimeterre dans le sein.

Dans ce moment le calife, âgé de quatre-vingt-deux ans, lisait avec dévotion l'Alcoran. Le tumulte de l'assaut, le bruit des armes, l'approche du fer, ne purent détourner ses regards fixés sur le livre sacré : la mort seule fit cesser sa prière.

Les meurtriers élevèrent au califat Ali, gendre du Prophète ; mais la célèbre Aïscha, veuve de Mahomet, toujours ambitieuse et toujours puissante, se déclara pour Moavia, qu'elle soutint à la tête d'un parti nombreux.

Les deux factions se livrèrent un combat sanglant : Aïscha, montée sur un chameau, parut au premier rang de ses guerriers. Dix-sept mille Arabes périrent dans cette mêlée : Ali demeura vainqueur. Aïscha fut prise ; mais le respect des musulmans environna dans les fers la femme chérie du Prophète : elle finit ses jours à Médine, tellement vénérée que, captive, elle semblait encore commander.

Moavia, résolu de soutenir ses droits et de venger la mort d'Othman, vint avec quinze mille guerriers combattre Ali, qui en rassemblait vingt-cinq mille sous ses drapeaux. Ces deux armées semblaient animées de la double fureur de l'ambition et du fanatisme ; des hommes si intrépides auraient conquis l'Europe : heureusement ils se déchirèrent entre eux.

On assure qu'ils se livrèrent, dans l'espace de trois mois, quatre-vingt-dix batailles. Un dernier combat, le plus affreux de tous, et qui eut lieu dans les ténèbres de la nuit, termina cette querelle : des deux côtés l'acharnement était au comble ; on combattait corps à corps ; un profond silence rendait le carnage plus horrible ; chacun donnait ou recevait la mort sans proférer un cri, sans pousser un gémissement. Enfin, lorsque les premiers rayons du soleil éclairent ce champ de meurtres, où l'on cherchait plus à s'exterminer qu'à se vaincre, Moavia fait élever l'Alcoran sur quatre pi-

ques, et s'écrie d'une voix forte : « Que ce livre saint juge entre nous. »

A ces mots, la fureur s'éteint, la piété se rallume, les cimeterres s'arrêtent, le combat cesse. Les deux partis nomment des arbitres, et cherchent dans l'Alcoran le jugement de Dieu.

L'influence d'Amrou décide l'interprétation; les arbitres prononcent en faveur de Moavia; le fier Ali rejette leur arrêt, en appelle à son glaive et défie Moavia en combat singulier.

« Le bras d'Ali, répondit celui-ci, est plus fort que le « mien : il a toujours tué l'ennemi qui l'a combattu; mais « c'est la tête la plus forte qui doit régner, et je règne en « vertu d'un jugement irrévocable. »

La guerre recommença : Moavia s'empara de la Mecque et de Médine; cette guerre civile laissait respirer les ennemis de l'islamisme, et moissonnait les plus braves guerriers. Trois musulmans, indignés de ces troubles qui ruinaient l'État, espèrent les terminer en tranchant les jours des trois chefs dont l'opiniâtreté prolongeait les malheurs publics : la méprise d'un meurtrier sauva de leur fureur l'intrépide Amrou; Moavia ne reçut qu'une blessure qui le rendit eunuque; Ali seul tomba sous les coups des conjurés; il fut assassiné dans la mosquée de Kuffa.

L'Arabie reconnut pour calife son fils Hasan; mais celui-ci, moins ambitieux que son père, céda le trône à Moavia, qui lui promit de grands honneurs, des terres considérables et une forte somme d'argent. Lorsque tout fut signé, Moavia, suivant la morale des tyrans, dit : « A présent que je suis revêtu du pouvoir absolu, je révoque les « conditions du traité; on abat l'échafaud quand l'édifice « est bâti. » Hasan mourut empoisonné. Moavia, paisible possesseur du sceptre et de l'encensoir, établit le siége de l'empire à Damas, et devint le chef de la dynastie des Ommiades, qui dura près d'un siècle; celle des Abbassides lui succéda.

Mahomet s'était vanté de réunir tous les esprits sous la foi d'un dogme simple, et d'éviter les disputes puériles qui divisaient alors les hommes, et produisaient partout tant de discordes, de schismes et d'hérésies. Le législateur arabe se trompa, et, à la mort d'Othman, les différentes versions et interprétations de l'Alcoran étaient si nombreuses, qu'elles pouvaient, dit-on, faire la charge de deux cents chameaux.

Un synode, nommé par Moavia, les réduisit à six livres, et jeta le reste dans la rivière ; ces six livres donnèrent toutefois lieu aux disputes opiniâtres de soixante-douze sectes, dont deux existent et se combattent encore de nos jours : l'une, celle d'Omar, domine chez les Turcs ; l'autre, celle d'Ali, a pour partisans les Persans, les Tartares et les Indiens.

La raison et l'autorité peuvent mettre fin aux disputes des hommes sur les objets matériels et sur des intérêts terrestres ; mais leurs querelles sur les intérêts célestes et sur les questions métaphysiques, qu'ils ne peuvent comprendre, furent, sont et seront partout aussi opiniâtres, aussi interminables qu'inutiles (658-659).

L'empereur Constant profita du repos que lui laissait la discorde de ses ennemis ; ses revers passés firent entrer dans son esprit une lueur de raison ; il se raccommoda avec le pape Vitalien, se mit à la tête d'une armée, fit la conquête du pays des Slaves, nomma césars deux de ses fils, Héraclius et Tibère, équipa une nouvelle flotte pour combattre les Sarrasins, et rassembla assez de troupes dans l'Orient pour inspirer quelques craintes à Moavia. Ce calife, dont la guerre civile avait épuisé les forces, conclut la paix avec l'empereur.

Les historiens grecs prétendent même qu'il se soumit à lui donner chaque jour un esclave, un cheval et mille pièces d'or. Les auteurs arabes traitent de fable ce récit, dicté par la vanité grecque.

Constant, toujours attaché à son hérésie, fit assassiner son frère Théodore, qui était prêtre et ne partageait pas son

opinion : le remords suivit le crime et empoisonna le reste de la vie de l'empereur (an 661).

Ce fut dans ce temps que Grimoald, duc de Bénévent, usurpa la couronne de Lombardie. Elle était partagée entre Pertharit et Gondebert, fils du roi Aripert : l'un résidait à Milan, l'autre à Pavie. Gondebert voulait régner seul ; l'ambition lui fit commettre une de ces fautes qui perdent les États : il s'appuya d'un secours étranger ; il invoqua l'appui de Grimoald. Celui-ci, laissant son fils Romuald à Bénévent, s'avança vers Milan sous le prétexte de secourir son allié, mais dans l'intention de détrôner les deux frères. Un traître, aposté par lui, inspire des soupçons à Gondebert, et lui conseille, pour sa sûreté, en allant au-devant de Grimoald, de porter une cuirasse et un poignard sous sa robe.

Le perfide duc l'embrasse, et lorsqu'en le pressant il sent qu'il est armé, il feint de croire qu'on lui tend un piége, tire son épée, et l'enfonce dans la gorge du prince.

Le meurtrier hérite de sa victime ; l'épouvante saisit tous les esprits. Pertharit, consterné, fuit de Milan ; il y laisse sa femme Rodelinde et son fils Cunibert, qui furent enfermés à Bénévent.

L'usurpateur épousa la sœur des deux frères qu'il venait de dépouiller. Parvenu au trône par un crime, il surprit tous ses sujets en les gouvernant avec une telle douceur qu'il se concilia leur affection. Pertharit lui-même, qui s'était réfugié chez le kan des Avares, trompé par les promesses de Grimoald, quitte son asile, rentre en Lombardie, vient à Lodi, y est reçu honorablement, et arrive enfin dans Pavie.

A sa vue l'amour des habitants éclate et se manifeste par des transports de joie. L'artificieux Grimoald l'embrasse, le traite comme un frère, jure sa perte, et se décide à le faire arrêter la nuit, dans l'ivresse d'un festin.

Pertharit, sans défiance, avait invité tous ses amis à souper dans son palais ; un domestique fidèle l'avertit du complot tramé contre lui : le prince feint d'être accablé par le vin et par le sommeil ; il laisse ses convives à table, et se

livre à la foi d'un de ses anciens courtisans nommé Hunulphe.

Celui-ci le déguise en esclave, charge son dos de matelas, lui ordonne de marcher devant lui, le gronde, le menace, le frappe, et, au moyen d'une corde, lui fait franchir les murs de la ville. Au pied des remparts, il trouve un cheval vigoureux, se dérobe à son ennemi, et court en France chercher un asile près de Clotaire III.

Cependant la nuit s'avance, le festin cesse, les convives se livrent au sommeil, le silence règne dans le palais; les gardes de Grimoald arrivent; ils ne trouvent debout qu'un domestique qui les retarde encore, en les conjurant de ne pas troubler le sommeil de son maître : ils entrent enfin, et, furieux de voir que leur victime leur est échappée, ils voulaient immoler ce domestique courageux; mais Grimoald arrêta leurs coups, et récompensa même la fidélité de ce serviteur ainsi que celle d'Hunulphe, qu'il contraignit d'accepter une grande charge dans sa cour.

Quelque temps après, s'entretenant avec ce nouveau favori : « N'êtes-vous pas, lui dit-il, plus heureux près de moi « que vous ne le seriez à la suite d'un misérable fugitif?— « Prince, répliqua Hunulphe, je vous remercie de vos bien- « faits; mais, pour y répondre avec franchise, sachez que « j'aimerais mieux partager les malheurs de Pertharit que « votre fortune. » Grimoald, touché d'un sentiment qui le rendait jaloux du prince détrôné, renvoya à Pertharit cet ami fidèle, et lui permit d'emporter toutes ses richesses.

Bientôt une armée française entra en Italie, dans le dessein de rétablir Pertharit sur son trône. Grimoald, qui dut presque tous ses succès à ses ruses, feignit d'être frappé de terreur, et prit la fuite en abandonnant son camp, qu'il laissa rempli de vins et de provisions. Les Francs s'en emparent, se livrent à la débauche et se plongent dans l'ivresse : tout à coup Grimoald paraît, fond sur eux, et en fait un si grand carnage, qu'il n'en revint en France que quelques débris.

Pendant ce temps, l'empereur Constant, bourrelé par ses

remords, croyait sans cesse voir l'ombre de son frère Théodore qui lui montrait une coupe pleine de sang, et qui lui criait : « Perfide frère, bois donc ce sang dont tu étais si altéré ! » Il espère que les agitations de la guerre pourront ramener la paix dans son cœur ; il veut, en s'éloignant, fuir le remords et le fantôme ; il arme ses vaisseaux, et annonce son départ en déclarant qu'il veut reconquérir l'Italie, et rétablir dans Rome le siége de l'empire. « Byzance, ajoutait-« il, doit sa naissance à Rome ; il faut respecter la mère plus « que la fille, et lui rendre son ancienne splendeur. »

L'idée de Constant était grande ; mais pour exécuter de tels desseins, il fallait un autre homme. Constantin, vainqueur et couvert de gloire, put changer le siége de l'empire ; mais un empereur faible et vaincu, entreprenant une semblable révolution, ne pouvait inspirer que haine et mépris.

Il veut s'embarquer (en l'an 662) ; le peuple de Constantinople se révolte, menace ses jours, et retient prisonniers ses trois fils, ainsi que sa femme. La garde sauve l'empereur des fureurs de la multitude ; il monte sur ses vaisseaux, et en partant il prodigue à sa ville natale les imprécations les plus injurieuses.

Constant passe l'hiver à Athènes, et débarque en Italie dans les premiers jours du printemps de l'année 663. Depuis longtemps on n'avait point vu dans cette contrée d'empereur romain à la tête de ses armées : son arrivée y répand d'abord la terreur ; il prend d'assaut Lucérie, et vient camper à la vue de Bénévent.

Romuald y commandait ; ce prince avertit son père Grimoald du péril qui le menace, et, en attendant les secours qu'il demande, il se défend avec tant de courage et fait de si heureuses sorties, que Constant se voit forcé de lever le siége.

L'empereur marche sur Naples ; un corps de son armée est battu par le comte de Capoue. Une autre division romaine, forte de vingt mille hommes et commandée par Suburrus,

général romain, reçut l'ordre de contenir Romuald; mais le prince lombard lui livra bataille, et le défit complétement. Depuis cet échec, Constant perdit tout espoir de vaincre les Lombards. Il entra dans Rome, et ne pouvant y paraître en triomphe, il y affecta une pieuse humilité.

Cependant, comme la conquête de l'Italie était devenue impossible, après avoir satisfait sa vanité par de frivoles cérémonies dans l'ancienne capitale du monde, il s'empara de l'argent de toutes les églises, s'embarqua à Reggio, chargé des fruits de ce honteux pillage, passa en Sicile, et fixa sa résidence à Syracuse.

Il ne pouvait plus revoir aucune de ses deux capitales, étant méprisé dans l'une et détesté dans l'autre. Ainsi cette entreprise mal conçue, dont le but avait été de relever l'empire, accéléra sa décadence.

Sa faiblesse affermit la puissance des Lombards. Romuald s'empara de Tarente, de Brindes, et conquit la Calabre; il ne resta dans le midi aux empereurs que Gaëte, Naples et quelques villes de la côte. Pendant la courte durée de cette guerre, le duc de Frioul s'était révolté; Grimoald le combattit, le contraignit à se soumettre, embrassa le catholicisme, et s'allia avec une horde de Bulgares, dont les incursions s'étendirent jusqu'aux portes de Constantinople.

La gloire et la fortune du roi des Lombards déterminèrent Childéric II, roi des Francs, à conclure un traité avec lui. Pertharit consterné craignit de se voir livré à son ennemi; il songeait déjà à se réfugier en Angleterre, lorsqu'il apprit la mort de Grimoald. Cet heureux usurpateur laissa la Lombardie à Garibald, son fils légitime, et Bénévent à Romuald, son fils naturel.

Cependant Constant, qui ne sut jamais se servir de son sceptre et de son épée que pour augmenter le malheur de ses peuples et la gloire de ses ennemis, livrait la Sicile au pillage, et faisait gémir l'Afrique sous le poids de ses exactions.

Carthage, qu'il menaçait de sa présence, redoutait plus son approche que celle des Sarrasins. Hayage, gouverneur de

la province, se révolta avec une partie de ses troupes, et se rangea du côté des musulmans.

Moavia, général arabe et parent du calife, profita d'une circonstance si favorable, entra en Afrique, et défit trente mille hommes que Constant avait envoyés contre lui.

Mais l'armée sarrasine était trop peu nombreuse ; elle ne poussa pas plus loin, cette année, le cours de ses conquêtes.

Les querelles ecclésiastiques, les discordes civiles continuaient à déchirer l'empire, attaqué par tant d'ennemis extérieurs ; le péril commun ne pouvait ramener l'union sous un prince incapable de gouverner et de combattre. Sapor, officier perse, excita un soulèvement en Arménie. Le jeune césar Constantin chargea le patrice Nicéphore de marcher contre lui, et d'attaquer Andrinople, qui se déclarait en sa faveur ; mais une chute de cheval termina la révolte et la vie du Perse.

L'empereur Constant vivait depuis six ans à Syracuse en tyran, déshonorant le trône et ruinant l'État. La haine qu'il inspirait était devenue universelle. Enfin, un jour, au moment où il était dans le bain, un officier qui se trouvait seul avec lui saisit un vase d'airain, lui fendit la tête et prit la fuite : quelques instants après, ses serviteurs entrèrent et le trouvèrent noyé dans l'eau et dans son sang (an 668). Ainsi périt ce tyran ; son ombre alla rejoindre celles des Agathocle et des Denys, dont il avait reproduit les vices et non les talents. Ce règne désastreux dura vingt-sept ans : Constant mourut dans sa trente-huitième année.

CHAPITRE XXIII.

CONSTANTIN IV, DIT POGONAT.

(Ans de J.-C. 668-685.)

Élection de Myris l'Arménien. — Conduite de Constantin à l'égard de Myris. — Mort de Myris. — Révolte en faveur d'Héraclius et de Tibère. — Mort des révoltés. — Éclat de l'empire des musulmans sous Moavia. — Exploits d'Oucba. —

Fondation de la ville de Caïroan par Oucha. — Disgrâce et réintégration d'Oucha. — Ses nouveaux succès. — Entreprise de Kucilé. — Dévouement de Dinar. — Bataille entre Oucha et Kucilé. — Mort d'Oucba. — Révolution en Lombardie. — Siége de Constantinople, par Moavia. — Invention du feu grégeois, par Callinique. — Levée du siége. — Défaite des Arabes. — Paix entre le calife et l'empereur. — Invasion des Maronites. — Paix entre eux et le calife. — Invasion des Bulgares. — Leur victoire sur les Romains. — Paix entre eux et l'empereur. — Querelles religieuses. — Mort de Moavia. — Règne tyrannique de son fils Yésid. — Incendie de la mosquée. — Mort de Yésid. — Moavia, fils de Yésid, refuse la couronne. — Supplice et mort d'Omar. — Mort de Moavia. — Discordes de ses successeurs. — Mort de Constantin.

Dès que la nouvelle de la mort de Constant fut répandue dans Syracuse, les principaux officiers de l'armée, craignant que son fils ne vengeât sur eux son trépas, revêtirent de la pourpre un Arménien nommé Myris; et, ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans une affaire si grave ils se conduisirent plutôt en artistes qu'en conjurés : le maintien majestueux, la régularité des formes, la beauté de la figure de Myris, furent les seuls titres qui réunirent leurs suffrages en sa faveur.

Constantin, fils de l'empereur assassiné, apprit à Constantinople cette élection; comme il était digne du trône, il ne fut point découragé par cet événement : associé par son père à l'empire, il en prit hardiment les rênes. La plus grande partie des forces de cet empire se trouvait alors en Sicile, en Afrique, et sous les drapeaux de l'usurpateur. Constantin, avec cette rapidité qui crée les ressources et assure les succès, lève des troupes en Asie, en Grèce, en Italie, en Sardaigne, en Afrique même, équipe une flotte, s'embarque, arrive à Syracuse, frappe les rebelles d'épouvante, se fait livrer Myris, ainsi que les principaux conjurés, et envoie leurs têtes à Constantinople.

L'un d'eux, le patrice Justinien, excita seul de justes regrets : ce guerrier, dont on estimait les vertus et le courage, avait été porté à la révolte non par ambition, mais par la haine que lui inspiraient les vices de Constant. Germain, son fils, voulut le venger; son complot fut découvert; l'empereur le fit mutiler. Il fut, dans la suite, patriarche de Con-

stantinople, et se rendit célèbre par sa résistance, lorsque l'empereur Léon voulut proscrire le culte des images.

Après avoir soumis les rebelles et affermi son sceptre, Constantin revint en Orient, justement satisfait du pape Vitalien, qui l'avait secondé puissamment dans cette brillante expédition. De retour à Constantinople, il rendit les derniers honneurs à son père.

En toute autre circonstance, son courage et son activité auraient suffi pour assurer son repos; mais l'empire se trouvait alors sur la pente d'un précipice, il était devenu impossible de le remonter; tout ce qu'on pouvait faire était de retarder sa chute. Les vaisseaux de l'empereur avaient à peine quitté la Sicile, que les Sarrasins, appelés par quelques traîtres, y parurent et y débarquèrent; on leur opposa peu de résistance : ces Barbares la dévastèrent, s'emparèrent de Syracuse, et emportèrent dans leurs mosquées tous les chefs-d'œuvre des arts dont tant de siècles et de triomphes avaient enrichi cette antique cité (an 669.)

Tandis que les armes des Arabes ravageaient les frontières de l'empire, il était déchiré au dedans par des troubles civils. Héraclius et Tibère, frères de l'empereur, décorés par lui du titre d'augustes, peu satisfaits d'un vain nom, se plaignaient de n'avoir aucune part au gouvernement; plusieurs corps de milice, gagnés par eux, se révoltent en leur faveur : par un mélange à la fois coupable et ridicule de crime et de superstition, ils prétendent « qu'ainsi qu'on voit la Trinité régner dans le ciel, l'empire doit être gouverné par trois « empereurs. »

Constantin, opposant la dissimulation à l'hypocrisie, écoute avec calme leurs audacieuses réclamations, leur dit que, sur une affaire si importante, il est nécessaire de consulter le sénat : il invite tous les chefs de la sédition à quitter leurs drapeaux et à paraître avec lui dans l'assemblée qu'il convoque. Dès qu'ils ont passé le détroit, il tombe sur eux, à la tête d'une garde fidèle, et les fait tous pendre le long du rivage (an 669).

L'ignorance, la barbarie, la superstition, qui régnaient alors dans l'Orient, paraissent peu s'accorder avec les lumières du christianisme, et l'on voit d'abord avec étonnement que cette religion, qui depuis civilisa tant de nations sauvages, n'ait pu, depuis Théodose, empêcher les Romains et les Grecs de tomber dans les ténèbres de la barbarie. On serait même tenté, au premier coup d'œil, de l'accuser de cette décadence ; mais pour se garantir de cette erreur, il suffit d'observer que si Rome et la Grèce avaient conservé leurs noms, il n'y existait réellement plus de Grecs et de Romains ; les armes, les emplois, les dignités, la domination, étaient tombés depuis longtemps dans les mains des vainqueurs de ces peuples amollis.

La cour, l'armée, l'Église, étaient peuplées de Goths, de Vandales, de Sarmates, de Lombards, de Francs, d'Arméniens, de Perses ; la barbarie avait filtré de toutes parts dans l'empire, aucune force ne pouvait résister à ce torrent, qui partout éteignait la lumière et changeait les mœurs.

Pendant ce long orage, les princes, occupés à soutenir péniblement leur couronne chancelante, accumulaient vainement les lois contre ce débordement de vices. Gouvernant des hommes qui ne respectaient plus la justice, ils ne voyaient d'autres moyens, pour conserver leur pouvoir et leur vie, que l'atrocité des supplices, la bassesse des fourberies ou la lâcheté des plus honteuses et des plus dangereuses concessions.

Tandis que l'empire romain offrait au monde le triste spectacle de sa décrépitude, celui des musulmans brillait, dans sa jeunesse, du plus grand éclat ; sa force croissante menaçait de tout envahir : du fond de la mosquée de Damas, Moavia, pontife et roi, gouvernait l'Asie, dominait en Égypte, couvrait l'Archipel de ses flottes, dévastait la Sicile, effrayait Constantinople, et se préparait à conquérir totalement l'Afrique (an 670).

Oucba, envoyé par lui avec dix mille cavaliers dans cette vaste contrée pour y étendre la puissance du califat et la

doctrine de l'islamisme, s'avance comme la foudre, répandant partout la mort et l'Alcoran; il s'empare de toute la Birène, envoie quatre-vingt mille prisonniers en Égypte, et pose à quarante lieues de Carthage, près d'une forêt, sur le penchant d'une montagne fertile, les fondements de la célèbre ville de Caïroan. Il la fortifia, et pendant longtemps elle fut la capitale nouvelle de l'Afrique et la résidence des lieutenants que les califes fatimites y envoyaient.

On n'y suivit point les maximes sauvages du farouche Omar. Cette ville fut un asile pour les sciences et pour les lettres, bannies du reste du monde; on y vit une académie renommée; et ce qu'on n'aurait jamais cru, lorsque les ténèbres s'épaississaient sur l'univers chrétien, les Arabes seuls conservèrent alors et étendirent le dépôt de lumières que détruisirent depuis, dans l'Orient, les Turcs leurs vainqueurs. La gloire d'Oucba, excitant la jalousie, lui attira une courte disgrâce; les revers de son successeur, Dinar, forcèrent le calife à lui rendre son commandement.

Il poussa ses conquêtes jusqu'en Numidie, tailla en pièces deux armées romaines, traversa la Mauritanie, attaqua Tanger, dont le gouverneur se soumit honteusement, força les passages du mont Atlas, porta ses armes jusqu'aux extrémités du royaume de Maroc, où les Romains n'avaient jamais pu pénétrer, épouvanta par son intrépidité les féroces habitants de ces contrées sauvages, et ne fut enfin arrêté dans sa longue course que par l'Océan (an 670).

A la vue de cette mer immense, le fougueux guerrier, poussant son cheval dans les flots, agitant son cimeterre, et tournant ses regards vers le ciel, s'écrie : « Dieu puissant ! « sans cette barrière que tu m'opposes, j'irais forcer d'au« tres nations, qui t'ignorent, à n'adorer que toi, ou à mou« rir. »

Oucba éprouva le sort de tous les conquérants : ce torrent, rapide comme la foudre, n'en eut que la durée; ses succès lui firent mépriser les vaincus. Il dissémina ses troupes dans ce vaste pays, et ne garda près de lui que cinq mille

hommes. Les Romains tremblants n'osaient sortir des forteresses où ils s'étaient enfermés. Un prince maure de la nation des Berbers, qu'on nommait Kucilé, entreprend seul de délivrer l'Afrique.

Les légions n'avaient plus de chef; il leur propose de les commander, réveille leur courage, les rassemble, et, à la tête de cent mille hommes, marche avec rapidité sur Caïroan.

Le musulman Dinar, autrefois esclave, ensuite général, depuis déplacé et emprisonné par Oucba, apprend au fond de sa prison les projets et la marche de Kucilé; il en informe son général, qui le fait venir en sa présence. « Généreux « esclave, lui dit Oucba, sans mon imprudence, ton avis au« rait sauvé les musulmans; en les dispersant, je les ai per« dus. Je te rends la liberté; cours en Arabie pour chercher « de nouvelles forces qui relèveront l'empire du Prophète : « moi, je vais mourir; il n'est pas permis à un général mu« sulman de fuir devant des chrétiens. »

« Je suis digne, répond Dinar, de la liberté que tu me « donnes. Tu sais que je te hais; mais j'aime la religion et la « gloire : incapable de fuir les infidèles, malgré l'aversion « que tu m'inspires, je mourrai avec toi. »

Aussitôt ces deux guerriers fanatiques, à la tête de cinq mille Arabes aussi intrépides qu'eux, courent au-devant des cent mille Romains et Maures que conduisait Kucilé. A la vue de l'ennemi, ils brisent et jettent les fourreaux de leurs sabres; les soldats imitent leur exemple; ils s'élancent avec la fureur du désespoir sur l'armée innombrable qui les entoure, qui les presse, qui les accable; tous ne songent qu'à donner la mort, aucun ne cherche à l'éviter; ils signalent leur fin glorieuse par le plus affreux carnage; nul d'entre eux ne se rend; ils succombent entourés de victimes, et cette bataille ne finit qu'avec le dernier soupir du dernier musulman.

Le général sarrasin expira sur un monceau de cadavres immolés par son cimeterre. Le champ qui fut son tombeau conserve le souvenir de sa valeur héroïque : on l'appelle en-

core le champ d'Oucba; et si les sectateurs de Mahomet avaient eu des historiens comparables à ceux de la Grèce, la gloire du champ d'Oucba eût peut-être égalé celle des Thermopyles.

Cependant la justice gravée dans le cœur des hommes aurait toujours attaché un plus noble intérêt au sort de ces généreux Grecs, mourant pour défendre leur patrie et leur liberté, qu'à celui de ces guerriers farouches qui ne cherchaient la mort que pour étendre dans des flots de sang le fanatisme d'un imposteur et la puissance d'un despote.

Ce fut à cette époque (671) que la Lombardie devint le théâtre d'une nouvelle révolution. Son ancien roi, Pertharit, y rentra soutenu par les Francs, et renversa du trône le faible Garibald, qui n'avait ni les vices ni les grandes qualités de son père Grimoald.

Le duc de Bénévent, Romuald, ne défendit point son frère; il renvoya même au roi vainqueur sa femme Rodelinde et son fils Cunibert. Pertharit régna seize ans, et vécut en paix avec l'empereur et avec son exarque. Dans ce même temps l'archevêque de Ravenne et son clergé voulurent se rendre indépendants du pape; l'empereur Constantin les fit rentrer dans la soumission.

Le calife avait alors résolu la ruine totale de l'empire. Ce redoutable ennemi des chrétiens équipa une grande flotte et une armée formidable qui, après s'être emparées de l'île de Crète et de plusieurs villes sur les côtes de l'Asie-Mineure, vinrent enfin investir et assiéger Constantinople. L'empire était perdu si le courage de Constantin ne l'eût sauvé.

La terreur y précédait les musulmans. L'intrépidité de l'empereur rendit aux habitants de la capitale l'espoir et la fermeté. A son exemple tous les citoyens devinrent soldats; le génie d'un Syrien nommé Callinique seconda la valeur de Constantin, et sauva la ville. Il inventa le feu grégeois, feu que l'eau ne pouvait éteindre. On le jetait sur l'ennemi, soit en poudre par des tuyaux dans lesquels on soufflait, soit en liquide que contenaient des globes lancés par des arbalètes

et par des catapultes. Dans la suite, on perdit longtemps le secret de ce feu destructeur. Il fut retrouvé en France sous le règne de Louis XVI. Ce monarque généreux autant qu'infortuné défendit à ses ministres d'en faire usage ; il voulut qu'on ensevelît dans une ombre éternelle ce funeste fléau.

L'ignorance des Sarrasins dans l'art de la guerre contribua aussi au salut de Constantinople. Fidèles à leur coutume, plus forte chez eux que les lois, ils ne combattaient que l'été, s'éloignaient l'hiver, et perdaient ainsi, en se retirant, le fruit de leurs travaux.

Ce siége fut mémorable par la furie des assaillants et par l'opiniâtreté des assiégés. Chaque jour voyait couler leur sang dans de nombreux combats sur terre et sur mer. Trois anciens compagnons de Mahomet animaient par leur exemple la valeur des musulmans. L'un d'eux, Abou-Ajoub, qui avait donné asile au Prophète lorsqu'il chercha un refuge dans Médine, mourut pendant le siége ; on montre encore son tombeau. C'est près de ce monument, sacré pour les mahométans, que les sultans viennent solennellement ceindre le cimeterre, lorsqu'ils montent sur le trône ottoman.

Indigné de la résistance des chrétiens, Yésid, fils de Moavia, vint prendre le commandement de l'armée. On redoubla d'efforts ; les assauts furent plus fréquents et n'eurent pas plus de succès ; pendant cinq ans Constantinople, investie et séparée du reste du monde, ignora ce qui s'y passait. Aussi les historiens grecs ne nous ont transmis presque aucun des événements de cette époque.

Enfin, en 679, les Arabes, fatigués de combats, accablés de lassitude, découragés par la résistance de l'empereur, levèrent le siége. Une tempête dispersa leurs vaisseaux. Leur armée de terre était affaiblie par tant d'inutiles assauts ; les généraux de Constantin, Florus, Pétionas et Cyprien, la poursuivirent, l'atteignirent dans sa retraite et la taillèrent en pièces. Le calife, consterné par ces revers, conclut la paix, et se soumit à payer un tribut annuel de trois mille livres d'or, de cinquante esclaves et de cinquante chevaux

de race arabe; étrange association qui peint les mœurs, en rangeant sur la même ligne les hommes et les animaux!

Ce dénoûment imprévu d'une guerre si désastreuse couvrit de gloire Constantin. Le kan des Avares, le roi des Lombards et le duc de Bénévent sollicitèrent son amitié. On appelait ce prince Pogonat ou *le Barbu*, parce qu'étant parti de Constantinople jeune et imberbe, il y était revenu l'année d'après portant une barbe épaisse.

Il y a toujours dans la gloire le plus légitimement acquise quelque mélange de fortune; un ennemi nouveau, qui menaçait alors les Sarrasins, ne contribua pas moins que le courage de l'empereur à sauver l'empire.

Au milieu des forêts presque inaccessibles qui couvrent les montagnes du Liban, un peuple fier et belliqueux s'était rendu indépendant; il portait le nom de Maronites. Ces sauvages guerriers firent alors de fréquentes invasions en Perse, en Syrie, en Arabie, portant partout le ravage et la mort. Ils rendirent avec usure aux Sarrasins tous les maux qu'ils avaient faits aux Romains depuis quelques années. La crainte de leurs armes et la nécessité de les repousser décidèrent le calife à la paix. De nos jours on voit encore dans ces contrés les Maronites devenus catholiques, et placés sous la protection nominale du sultan.

L'empire, entouré d'ennemis, ne pouvait longtemps rester en repos; ses frontières furent envahies par les Bulgares (an 679): autrefois vaincus par Théodoric sur les rives du Borysthène, il les transporta au delà du Danube; ces Barbares toujours errants s'étendirent dans la Dacie, dans les deux Pannonies, et sur les bords du Pont-Euxin.

D'abord unis par alliance aux Esclavons Avares, ils se brouillèrent avec eux, furent battus, chassés, et demandèrent un asile à Dagobert, roi des Francs. Ce prince les trompa, les attira dans un piége et en fit égorger neuf mille. Ils revinrent dans l'Orient. Justinien arrêta leur course, et ils se soumirent au kan des Avares. Sur la fin du règne d'Héraclius, leur roi Cuprat se rendit indépendant, chassa les

Avares, et obtint dans l'empire la dignité de patrice.

Ses fils partagèrent ses conquêtes : l'aîné s'établit près du Volga, le second sur les bords du Tanaïs, le quatrième en Pannonie, le cinquième en Italie avec les Lombards. Le troisième fut le plus célèbre : on le nommait Asparuch ; il fonda le nouveau royaume des Bulgares, qui, pendant trois siècles, désolèrent l'empire par des guerres continuelles.

Ce prince fixa sa résidence près des bouches du Danube. Les Bulgares furent accusés par les Grecs de la plus féroce cruauté et des vices les plus infâmes. Aussi leur nom, en s'altérant, est devenu et resté une injure grossière.

L'empereur conduisit son armée contre eux; mais une attaque de goutte l'ayant obligé à s'éloigner de son camp, son départ fit croire aux soldats qu'il prenait la fuite. Aussitôt une terreur panique saisit les légions; en vain leurs chefs veulent les rallier, elles se débandent et se dispersent; les Bulgares, qui d'abord avaient été effrayés de leur approche, se rassurent, les poursuivent, en font un grand carnage, s'emparent de la ville de Varna, inondent, dévastent les contrées voisines, et s'établissent dans une position presque inexpugnable, couverte au midi et à l'occident par le mont Hémus, au nord par le Danube, et à l'orient par le Pont-Euxin.

De là ils étendent leurs ravages dans la Thrace, accroissent leurs forces en s'incorporant sept hordes de Slaves, et contraignent l'empereur, qui n'avait plus d'armée, à leur payer un tribut annuel pour acheter la paix.

Le bruit des armes et les dangers de l'empire ne suspendaient pas les querelles religieuses. L'Orient était toujours divisé par l'hérésie des monothélites; les patriarches de Constantinople et d'Antioche la soutenaient; tout l'Occident la rejetait, et persistait à connaître deux volontés et deux natures en Jésus-Christ.

L'empereur voulut profiter de la paix pour rétablir la concorde dans l'Église (an 680); le pape Donus, dans le dessein de le seconder, lui envoya des légats, et lui écrivit une lettre

qui prouve la rapidité des progrès que faisaient alors en Occident l'ignorance et les ténèbres. « Ne vous attendez pas, « disait-il, à trouver dans nos légats l'éloquence séculière, « ni même la science parfaite des Écritures; comment, au « milieu des horreurs du pillage, des malheurs, des invasions, « et au bruit perpétuel des armes, nos prélats, forcés de ga- « gner leur nourriture par le travail de leurs mains, auraient- « ils pu acquérir et conserver quelques lumières? Le patri- « moine des églises est envahi par les Barbares; tout ce que « nos pontifes ont pu sauver, c'est le trésor de la foi : ils la « gardent dans la simplicité de leur cœur, telle que nos pères « l'ont transmise, sans y rien ajouter et sans en rien retran- « cher. »

L'empereur convoqua dans son palais le sixième concile général; cent soixante-cinq évêques y condamnèrent en sa présence les monothélites et la mémoire du pape Honorius.

Cette même année (680), le chef de la dynastie des Ommiades, le calife Moavia, mourut; parvenu au trône par la perfidie, il s'y maintint par la justice, se rendit célèbre par son habileté, par ses conquêtes, et se fit chérir par sa clémence. Lorsqu'il était encore jeune, le prophète Mahomet, devinant son génie, lui avait prédit ses grandes destinées. Avant lui, le trône des califes était électif; il le rendit héréditaire.

Son fils Yésid lui succéda; son incapacité le rendait peu digne du sceptre. Mais il devint surtout méprisable aux yeux des musulmans, parce que, violant leurs lois et leurs mœurs, il s'adonnait au vin, aimait la musique, et portait des vêtements de soie. Ses exploits se bornèrent à la conquête de la Buckarie; marchant sur les pas des tyrans, il déshonora sa propre sœur, et condamna au supplice plusieurs illustres généraux.

Indigné de ses excès, un rebelle nommé Moctar lui enleva la Perse; Médine se révolta contre lui. Mahomet avait menacé de la vengeance céleste tous ceux qui porteraient

leurs armes profanes sur la cité où il avait trouvé un asile; Yésid, méprisant cette défense, attaqua Médine, la prit et la livra au pillage.

La Mecque s'était déclarée pour les rebelles; Yésid l'assiégea et ne put s'en rendre maître; mais, avant de se retirer, il lança sur la célèbre mosquée de Mahomet des feux qui la consumèrent.

Ce prince, cruel et irréligieux, mourut en 683, après trois années de règne. Son fils Moavia, dévot musulman, était appelé à monter au trône. Ayant consulté Omar sur la conduite qu'il devait suivre : « Règne avec justice, lui répondit celui-« ci, ou renonce à la place de vicaire du Prophète. »

Le scrupuleux calife, plus effrayé du poids de la couronne que tenté de son éclat, rassemble le peuple et lui dit : « Mon « aïeul Moavia a usurpé le trône, mon père Yésid ne s'en est « pas montré digne, et moi je ne veux pas répondre de vous, « quand je paraîtrai devant Dieu; donnez le califat à qui vous « voudrez. »

Les princes de la famille des Ommiades, furieux de se voir en danger de perdre son héritage, attribuèrent l'abdication de Moavia aux conseils d'Omar; ils se jetèrent sur lui et le brûlèrent tout vif. Ils voulaient forcer Moavia à régner. La peste termina cette lutte et ses jours.

Deux concurrents se disputèrent le trône : Mérouan, de la maison des Ommiades, s'empara de Damas et de l'Égypte; Abdalla, étranger à cette famille, resta maître de l'Arabie, de l'Irak et de la Syrie.

Mérouan, vaincu par Abdalla, mourut de la peste; son fils Abdoulmélic soutint ses droits et reprit la Mecque; mais Abdalla, secondé par Moctar, lui disputa neuf ans la couronne.

Ces discordes, en occupant et en affaiblissant les Arabes, assuraient pour quelque temps la tranquillité de l'empire; Constantin, dont la santé dépérissait, crut qu'il devait affermir le pouvoir de ses enfants, Justinien et Héraclius, en les plaçant sous la protection de l'Église qu'autrefois ses prédécesseurs protégeaient. Il fit couper leurs cheveux qu'il en-



voya au pape Benoît II, comme un gage de leur soumission à leur père spirituel.

Dans l'année 685, une dyssenterie termina les jours de Constantin. Son règne dura dix-sept ans et ne fut pas sans gloire. Il retint l'empire sur les bords de sa ruine. La division de cet empire fut changée par ce prince; il le partagea en vingt-neuf thèmes ou portions: l'Orient en contenait dix-sept, et l'Occident douze.

CHAPITRE XXIV.

JUSTINIEN II.

(Ans de J.-C. 685-694.)

Règne de Justinien II, fils de Constantin. — Succès de Léonce, généralissime. — Sa perfidie à l'égard des Maronites. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite et fuite de Justinien. — Invasion des Sarrasins en Afrique. — Leur défaite. — Règne d'Abdoulmélic en Arabie. — Première monnaie musulmane. — Guerre entre Justinien et le calife. — Défaite et fuite de Justinien. — Son horrible vengeance. — Établissement en Arabie d'un impôt dit *le Karach*. — Haine publique pour Justinien. — Son affreux projet. — Révolte de Léonce. — Déchéance et mutilation de Justinien. — Léonce est empereur.

En montant sur le trône, Justinien pouvait faire espérer un règne tranquille et glorieux. Toutes les circonstances lui étaient favorables : les Maronites combattaient les Sarrasins; le roi des Lombards, fatigué d'orages, ne songeait qu'à jouir de la paix, et l'on pouvait ainsi employer toutes les forces de l'empire à chasser loin de ses frontières les Avares et les Bulgares; mais le nouveau prince, âgé de seize ans, avait beaucoup de présomption, peu de talents et point de vertus.

Il déclara la guerre aux Arabes; le patrice Léonce, chef de ses armées, remporta quelques avantages qui pouvaient lui assurer la conquête de la Syrie, mais il ne sut point profiter de ses premiers succès; il se contenta du pillage de l'Arménie et de la Médie. L'empereur accorda la paix au calife.

Léonce, peu de temps après, commit un crime dont les suites devinrent funestes aux Romains. Il avait feint de s'approcher des Maronites pour les secourir; mais, jaloux des

exploits de leur prince, nommé Jean, il l'invite à un festin, l'assassine, et délivre par sa mort les musulmans de leur plus redoutable ennemi.

Cette même année (687), l'élection d'un pape excita dans Rome de grands troubles, et le saint-siége fut mis à l'encan, comme l'avait été autrefois le trône impérial. Justinien, toujours pressé de commencer des guerres qu'il ne savait pas finir, marche à la tête de ses troupes contre les Bulgares, gagne sur eux une bataille (an 688), et reprend la route de sa capitale pour y jouir de cette gloire passagère; mais, comme dans sa marche il se gardait négligemment, un autre corps de Bulgares le surprend, l'entoure, et détruit la plus grande partie de son armée. Il s'était annoncé à Constantinople en triomphateur, il y rentre en fugitif.

Cependant les Sarrasins, délivrés de la guerre des Maronites, et ne craignant plus d'être attaqués par l'empereur, que les Bulgares venaient de vaincre, envahirent pour la quatrième fois l'Afrique. Zobéir, leur chef, attaque *l'intrépide* Kucilé, le défait, le tue, rentre dans Caïroan et marche sur Carthage. Mais, au moment où il croyait terminer sa conquête par la prise de cette capitale, une armée nombreuse, envoyée par Justinien, débarque, livre bataille aux Arabes, et, après de longs efforts, remporte la victoire. Zobéir ne survécut pas à sa défaite, il périt sur le champ de bataille.

Les Romains, qui avaient payé leur triomphe par beaucoup de sang, moins fiers de leurs succès qu'effrayés du courage de leurs ennemis, n'osent profiter de leur victoire; ils s'embarquent et se retirent honteusement, comme s'ils avaient été vaincus.

L'Arabie vit cesser alors la longue guerre civile qui la déchirait, Abdalla et Moctar périrent en se combattant; Abdoulmélic resta seul maître de l'empire de Mahomet.

L'empereur lui abandonna l'île de Chypre. Ce fut sous le règne de ce calife que l'on frappa la première monnaie musulmane (an 691); elle eut pour inscription : *Dieu est le Seigneur*. Jusque-là les mahométans ne s'étaient servis que

de la monnaie romaine, et cette coutume flattait l'orgueil des empereurs, qui croyaient y voir un signe de dépendance et un reste de sujétion.

Dès que Justinien sut que le calife allait prendre une autre monnaie que la sienne, sa vanité blessée rompit la paix : il avait cédé Chypre sans résistance; et, pour une cause frivole, il déclara la guerre.

A la tête de son armée, il marche en Cilicie, rencontre les Sarrasins et leur livre bataille : ils commençaient à plier; Mahomet, leur général, fait parvenir un carquois rempli d'or à Nébule, qui commandait vingt mille Slaves auxiliaires de l'armée impériale; Nébule, séduit, passe dans les rangs des Arabes; cette défection jette l'épouvante parmi les Romains, ils se débandent : l'empereur leur donne l'exemple de la fuite, et arrive furieux à Nicomédie.

Les princes faibles sont aussi ardents pour la vengeance que froids dans le combat : Justinien rassemble les vieillards, les femmes, les enfants des Slaves et les fait jeter dans la mer.

La victoire de Mahomet affranchit le calife du tribut qu'il payait à l'empire. Abdoulmélic fit, peu de temps après, le dénombrement de ses sujets, et établit un impôt dont la plus grande partie pesait principalement sur les chrétiens : on appela cet impôt *Karach* (an 692).

L'empereur, renonçant à rassembler une armée, convoqua un concile à Constantinople; on y décida que les prêtres mariés garderaient leurs femmes. Le pape Sergius refusa de souscrire à cette décision; l'empereur, irrité, donna ordre à son écuyer, Zacharie, d'arrêter le pape. L'armée de Ravenne prit la défense du pontife; Zacharie, poursuivi par elle et par le peuple, ne trouva d'asile que sous le lit du pontife, qui, se montrant digne vicaire de Jésus-Christ, lui sauva la vie (an 693).

Les Sarrasins, ne rencontrant plus d'obstacles à leurs conquêtes, s'emparèrent de l'Arménie.

L'empereur élevait des palais, et se consolait, en les

voyant, de la ruine de l'empire; rien n'égalait l'insolence et la cruauté de ses ministres. Étienne, chef de ses eunuques, menaça du fouet l'impératrice mère, Anastasie; chaque jour voyait couler le sang des hommes les plus vertueux condamnés au supplice; partout on laissait éclater la haine et le mépris que Justinien inspirait.

Ce prince, aussi cruel et non moins insensé que Néron, forma le projet de massacrer tout le peuple de Constantinople : il chargea Ruscius, qui commandait sa garde, d'exécuter cet ordre atroce; mais le patrice Léonce, qui devait partir pour prendre le commandement de la Grèce, averti que le poignard d'un assassin l'y attendait, prend la résolution de mettre fin à la tyrannie.

Deux moines astrologues l'encouragent dans ce dessein, et lui promettent le sceptre. Il arme ses domestiques, marche au milieu de la nuit au prétoire, fait croire qu'il y précède l'empereur, arrête le préfet, ouvre les cachots, délivre les captifs, appelle le peuple aux armes, et force le partriarche de parler en sa faveur à la multitude. Bientôt toute la ville ne retentit que de ce seul cri : « La mort à Justinien ! » Tout fuit le tyran; son palais se change en désert; sa garde l'abandonne; il est saisi, enchaîné, conduit dans l'hippodrome. Le peuple demandait sa mort; mais Léonce, qui devait sa fortune au père de ce monstre, lui sauva la vie. On lui coupa le nez; il fut relégué à Cherson (694) : il était âgé de vingt-cinq ans, et en avait régné neuf.

Léonce fut proclamé empereur; malgré ses efforts pour réprimer les fureurs de la multitude, elle jeta dans les flammes tous les ministres de Justinien. Cette révolution n'excita aucun trouble dans l'empire : le gouvernement n'était plus la chose publique; devenant la propriété d'un maître et de quelques courtisans, il intéressait peu les citoyens, qui, toujours dans les mêmes chaînes, voyaient avec indifférence un changement de maître.

CHAPITRE XXV.

LÉONCE. — TIBÈRE III.

(Ans de J.-C. 694-698.)

Massacre à Ravenne. — Création d'un doge à Venise. — Guerre avec les musulmans. — Destruction de Carthage. — Révolte de l'armée. — Tibère III, empereur. — Déchéance, captivité et mutilation de Léonce.

Ravenne fut, dans ce temps, le théâtre d'un spectacle affreux. Suivant une ancienne coutume, la jeunesse de cette ville, divisée en deux tribus, se battait à coups de fronde le dimanche; car toujours les jeux des Romains furent une image de la guerre.

La tribu vaincue donna, comme elle le devait, un festin à ses adversaires; mais, pendant le repas, elle les assassina lâchement. La multitude, furieuse, tira de ce forfait une vengeance non moins cruelle; elle égorgea tous les coupables (an 696).

Tandis que ces massacres, les séditions de Rome, les dévastations des Lombards, les invasions des Sarrasins et les discordes religieuses bannissaient de l'empire tout repos et toute liberté, les îles de la Vénétie étaient devenues un asile où l'on accourait de toutes parts pour fuir les Goths, les Huns, les Lombards, les Bulgares, les Arabes, et les magistrats impériaux aussi barbares qu'eux.

Longtemps ces petites républiques furent gouvernées par des tribuns; mais, en 697, la nécessité de s'unir pour résister aux invasions étrangères les décida à ne plus former qu'un seul État, et à élire un duc, autrement nommé *doge*. Le premier que l'on revêtit de cette dignité fut Paul-Luc Anafeste, appelé par le peuple Paoluccio : l'empereur confirma cette élection.

Pour soutenir et reconnaître en apparence la souveraineté impériale, on vit longtemps les doges occuper de grandes charges dans le palais des empereurs.

La guerre contre les musulmans continuait toujours; Alid, général sarrasin, ravagea l'Asie-Mineure; Hassan, gouverneur d'Egypte, entra en Afrique, et prit Carthage par escalade.

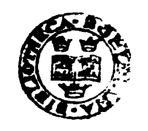
Les Berbers et les Romains assemblèrent vainement une nombreuse armée; Hassan la mit en fuite, et se rendit maître de toutes les villes, excepté d'Hippone, que les Sarrasins, dans la suite, nommèrent *Bone*.

L'empereur chargea le patrice Jean de réparer ces pertes et de venger ces affronts : il débarqua en Afrique et reprit Carthage; mais les Sarrasins y revinrent en force, chassèrent les Romains, dispersèrent leur flotte, rentrèrent pour la dernière fois dans Carthage, réduisirent ses habitants en esclavage, emportèrent toutes ses richesses, et rasèrent tous ses édifices. Ce fut ainsi que périt et disparut sous le fer d'un Arabe l'antique rivale de Rome (698).

L'armée romaine, vaincue et débarquée en Grèce, craignait que l'empereur ne punît sa lâcheté; la peur lui rend son audace : elle se révolte, égorge son général, le patrice Jean, et proclame empereur un officier, nommé Apzimar, qui prend le nom de Tibère III. L'usurpateur, sans perdre de temps, conduit sa flotte à Constantinople, que la peste désolait alors.

Les habitants de la capitale, qui aimaient Léonce, résistent d'abord à Tibère; mais les commandants de la garde étrangère lui ouvrent les portes de la ville. L'empereur, conduit devant son rival, fut enfermé dans un monastère et mutilé. De nos jours, nous reprochons ces mutilations fréquentes, ces actes continuels de férocité aux empereurs ottomans; nous en accusons le mahométisme; nous oublions que les sultans n'ont fait que suivre les usages barbares pratiqués par les empereurs chrétiens, qui ne faisaient alors qu'imiter les rois juifs et les monarques de Perse et de Syrie. Dans tous les temps l'Orient fut infecté de trois vices presque inséparables, la mollesse, la superstition et la cruauté.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

EMPIRE D'ORIENT.



